£35

PR
5304
.F6
V54
1880
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quentindurwar00scot

H. C. D. Fullarton
London

QUENTIN DURWARD

PAR

WALTER SCOTT.

Vivien : un des nombreux traducteurs de W. Scott
Th. Fragonard, fils du célèbre peintre J. Fragonard (1732-1806).

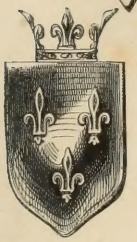
Introduction (début) : en quoi Vigny renoue avec l'esprit chevaleresque du M.A. dans S. et G. M.

TYPOGRAPHIE DE LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

QUENTIN DURWARD

PAR

WALTER SCOTT



TRADUCTION

DE LOUIS VIVIEN.

VIGNETTES DE TH. FRAGONARD

GRAVÉES PAR H. PORRET.

PARIS.

P. M. POURRAT ET Cie ÉDITEURS

RUE DES PETITS AUGUSTINS. 5.

INTRODUCTION

A

QUENTIN DURWARD.

La scène de ce roman est placée dans le quinzième siècle, à une époque où le système féodal, qui avait été le nerf et le mobile de la défense nationale, et l'esprit chevaleresque, qui, tel qu'une âme vivifiante, animait ce système, commençaient l'un et l'autre à tomber en désuétude et à être abandonnés par ces caractères plus grossiers qui concentrent leur somme de bonheur dans quelques jouissances personnelles, objet exclusif de leur attachement et de leurs désirs. Le même égoïsme avait existé sans doute en d'autres temps; mais alors, pour la première fois, il était hautement avoué, et on l'avait érigé en principe d'action. L'esprit chevaleresque portait en lui ce point d'excellence, que ses doctrines, quelque outrées et fantastiques qu'elles puissent nous paraître, avaient toutes pour base la générosité et l'abnégation personnelle, deux sentiments en dehors desquels on concevrait difficilement l'existence de la vertu parmi les hommes.

Le roi Louis XI peut être mis à la tête de ceux qui, les premiers, ridiculisèrent et délaissèrent ces principes d'abnégation inculqués avec tant de sollicitude aux jeunes chevaliers. Le caractère de ce monarque était si franchement égoïste, — si incapable de concevoir une pensée qui ne se rapportât pas à son ambition, à sa cupidité, à son désir de jouissances personnelles, qu'on serait tenté de voir en lui une incarnation du diable lui-même, à qui Dieu aurait permis de faire tous ses

efforts pour corrompre, jusque dans leur source, nos idées d'honneur. Il faut remarquer que Louis possédait à un haut degré cet esprit caustique qui sait tourner en ridicule tout ce qu'un homme fait à l'avantage d'un autre, et qu'il était, en conséquence, singulièrement propre à jouer le rôle d'un démon froid et railleur.

Sous ce point de vue, la manière dont Goethe a conçu le caractère et l'esprit de Méphistophélès, le démon tentateur de la singulière pièce de *Faust*, nous paraît plus heureuse que la conception de Byron, et même que le Satan de Milton. Ces deux grands écrivains ont donné au mauvais principe quelque chose qui élève et ennoblit sa perversité : une résistance soutenue, indomptable, contre la toute-puissance elle-même; — un mépris altier de la souffrance comparée à la soumission, tous ces points d'attraction, en un mot, qui ont porté Burns et d'autres à le considérer comme le héros du Paradis perdu. Le grand poète allemand, au contraire, a fait de son esprit tentateur un être inaccessible à toute passion, si ce n'est au désir d'accroître, par ses persuasions et ses tentations, la somme du mal moral, et dont le séduisant langage éveille des passions assoupies qui, sans cela, n'auraient peut-être jamais troublé l'existence de l'être humain, objet de ses embûches. Pour cet objet, Méphistophélès est, comme Louis XI, doué de cette disposition incisive et dépréciatrice, de cet esprit caustique toujours prêt à blâmer et à rabaisser toute action qui n'a pas pour conséquence directe et certaine le plaisir personnel.

On peut pardonner un instant de gravité à un écrivain qui n'a pour objet que l'amusement de ses lecteurs, lorsque son but est de flétrir toute politique, d'un caractère public ou privé, qui s'appuie sur les principes de Machiavel ou sur l'exemple de Louis XI.

Les cruautés, les parjures, les soupçons de ce prince, loin d'être atténués par la superstition grossière et dégradante qu'il montra constamment, n'en paraissent que plus odieux. La dévotion envers les saints, dont il faisait tant de parade, reposait sur un principe aussi misérable que celui qui fait agir un fonctionnaire subalterne, s'efforçant de masquer ou d'atténuer les malversations dont il se sent coupable, par des présents à ceux dont le devoir est de surveiller sa conduite; cherchant ainsi à soutenir un système de fraude par la corruption de ceux qui sont incorruptibles. Nous ne pouvons envisager autrement la nomination qu'il fit de la vierge Marie comme comtesse et colonel de ses gardes, non plus que la ruse d'accorder à une ou deux formules parti-

culières de serment, une force de lier véritablement qu'il refusait à toutes les autres, tout en cachant, avec autant de soin que si c'eût été le plus important des secrets d'état, à laquelle de ses formules de serment il attachait cette puissance obligatoire.

Au manque absolu de tout scrupule, et même, à ce qu'il paraît, de tout sentiment d'obligation morale, Louis XI joignait une grande fermeté naturelle et une haute sagacité, avec un système de politique si raffiné, eu égard au temps où il vivait, que plus d'une fois il outre-passa le but qu'il voulait atteindre.

Il n'est sûrement pas de portrait si sombre qui n'ait quelques teintes douces. Louis comprit les intérêts de la France, et il y fut fidèle toutes les fois qu'il put les identifier avec les siens. Il sut maintenir l'intégrité du territoire au milieu de la crise dangereuse de cette guerre dite *du bien public;* il parvint à désunir et à disperser cette formidable alliance des grands vassaux de la couronne de France contre le souverain, mieux probablement que n'aurait pu le faire un prince d'un caractère moins prudent et plus emporté, d'un esprit plus hardi et moins artificieux. Louis eut en outre quelques qualités personnelles qui ne sont pas incompatibles avec la nature de son caractère public. Il était enjoué et spirituel dans ses relations particulières ; il caressait sa victime, comme le chat qui, tout en jouant, donne le coup de la mort ; et nul ne sut mieux que lui soutenir et préconiser la supériorité des grossières et égoïstes raisons par lesquelles il s'efforçait de remplacer les mobiles plus nobles que ses prédécesseurs avaient tirés d'un haut esprit chevaleresque.

Dans le fait, ce système, alors suranné, avait eu dans ses principes, même au temps de sa perfection, quelque chose de si bizarrement exagéré, qu'il devint aisément un objet de ridicule lorsque, pareil à toute autre mode antique, il commença à perdre son renom ; les armes de la raillerie purent alors être dirigées contre lui, sans soulever l'indignation avec laquelle, à une époque plus ancienne, on les eût repoussées comme un horrible blasphème. Il s'éleva, au quatorzième siècle, une secte de frondeurs qui prétendaient remplacer par d'autres moyens ce qui, dans la chevalerie, était véritablement utile, et déverser le ridicule sur les principes extravagants et exclusifs d'honneur et de vertu que l'on qualifiait hautement d'absurdes, parce que réellement ils avaient été jetés dans un moule trop parfait pour être mis en pratique par des êtres imparfaits. Si un jeune homme ingénu et d'un esprit plus élevé paraissait

vouloir se guider sur les principes d'honneur de son père, il était communément raillé comme s'il eût apporté sur le champ de bataille la durandarte ou épée à deux mains du bon vieux chevalier, ridicule par sa forme antique, quoique sa lame pût être de la trempe d'Ébro et ses ornements d'or pur.

C'est ainsi que les principes de la chevalerie furent mis de côté et remplacés par de moins nobles stimulants. A l'impulsion généreuse qui poussait chacun à la défense de son pays, Louis XI substitua les services du soldat mercenaire, toujours prêt à combattre ; il sut persuader à ses sujets, parmi lesquels la classe mercantile commençait à faire figure, qu'il valait mieux laisser à des soldats stipendiés les risques et les travaux de la guerre, et mettre la couronne à même de les solder, que de s'exposer eux-mêmes en défendant leurs propres biens. Des marchands se laissèrent aisément convaincre par ce raisonnement. L'heure n'arriva pas encore au temps de Louis XI, où la noblesse terrienne et les seigneurs purent être en quelque sorte exclus des rangs de l'armée ; mais le rusé monarque commença ce système qui, continué par ses successeurs, a fini par mettre entre les mains du souverain toutes les forces militaires de l'État[1].

Il devança également son siècle en portant atteinte aux principes reçus qui réglaient les relations des deux sexes. Les doctrines chevaleresques avaient établi, en théorie du moins, un système dans lequel la Beauté était la divinité souveraine et rémunératrice. — Esclave soumis, le guerrier puisait son courage dans les yeux de sa Dame, et n'hésitait pas à sacrifier sa vie pour accomplir son moindre désir. En ceci, à la vérité, comme dans les autres parties du système chevale-

[1] Il est difficile, même aux hommes supérieurs, de se défendre de toute exagération dans leurs idées favorites. L'esprit de la vieille chevalerie, qui a fourni à sir Walter Scott, dans ses nombreuses et admirables compositions, tant d'inspirations nobles et délicieuses, l'a entraîné ici au delà du vrai. Il l'a rendu injuste, en lui faisant presque méconnaître la supériorité immense de l'organisation des sociétés modernes, où les classes utiles et travaillantes ont reconquis la place qu'avait occupée la caste militaire. Le système de défense stipendiée, dont notre auteur fait ici un reproche à Louis XI, doit au contraire être regardé comme un des titres de gloire que la postérité impartiale doit mettre en balance avec les vices et les crimes de ce règne si fécond en contrastes, mais auquel on ne peut dénier l'honneur d'avoir commencé le déblai de la vieille organisation féodale, dont la perfectibilité humaine avait sapé les fondements, et d'avoir posé les premières pierres de l'édifice social des temps modernes, de cet édifice où chaque assise marque à la fois une génération et un progrès. (L. V.)

resque, le principe allait jusqu'à l'extravagance, et il en résultait fréquemment des causes de scandale ; mais elles étaient généralement de celles dont Burke a dit que, « purifiées de toute grossièreté, leur faiblesse les dépouille à demi de leur caractère criminel. » Chez Louis XI il fut loin d'en être ainsi. Ce fut un voluptueux de bas étage, cherchant le plaisir en dehors du sentiment, et méprisant le sexe dont il voulait l'obtenir. Toutes de rang inférieur, ses maîtresses peuvent aussi peu être mises en parallèle avec le caractère élevé, quoique fragile, d'Agnès Sorel, que lui-même peut être comparé à son père, l'héroïque Charles VII, qui affranchit la France du joug dont la menaçait l'Angleterre. En tirant ses favorites, aussi bien que ses ministres, de la lie du peuple, Louis montra le peu de cas qu'il faisait du rang et de la naissance. — Si de tels choix peuvent être non-seulement excusés, mais dignes de louanges, quand la volonté du monarque met en évidence le talent ignoré et le mérite modeste, il n'en est pas de même lorsqu'un prince fait ses compagnons favoris d'hommes tels que Tristan l'Ermite, le chef de la police de Louis XI ; et il est évident qu'un tel prince n'a plus droit de se dire, selon l'élégante expression de l'un de ses successeurs, le roi François Ier, « le premier gentilhomme de son royaume. »

Les paroles et les actions, soit publiques, soit privées, de Louis, n'étaient pas de nature à racheter d'aussi graves atteintes au caractère d'homme d'honneur. Sa parole, ce gage généralement regardé comme sacré, et dont la moindre infraction est une offense capitale aux yeux de l'honneur, sa parole était violée par lui sans scrupule sous le plus léger prétexte, et les crimes les plus affreux accompagnaient souvent cette violation. S'il eut si peu d'égard pour sa foi personnelle et jurée, il ne traita pas la foi publique avec plus de cérémonie. L'envoi qu'il fit à Édouard IV d'un homme de basse condition déguisé en héraut, à cette époque où les hérauts étaient regardés comme les dépositaires sacrés de la foi publique et nationale, fut une audacieuse supercherie dont peu de princes, autres que ce monarque sans scrupules, eussent voulu se rendre coupables[1].

En un mot, les manières, les sentiments, les actions de Louis XI étaient tels qu'ils ne pouvaient s'accorder avec les principes de la

[1] *Voyez* la note relative au héraut supposé, sur le chapitre XXXII (note S, à la fin du volume).

chevalerie, et son esprit caustique était assez disposé à ridiculiser un système fondé, selon lui, sur la plus absurde des bases, puisqu'il reposait sur la nécessité de dévouer ses travaux, ses talents et son temps à la poursuite d'objets qui ne pouvaient, dans la nature des choses, procurer aucun avantage personnel.

Il est plus que probable qu'en renonçant ainsi presque ouvertement aux liens de religion, d'honneur et de moralité par lesquels la plupart des hommes sont influencés, Louis cherchait à prendre un grand avantage, dans ses négociations, sur ceux qui pourraient se croire enchaînés quand lui-même serait libre. Il crut entrer dans la lice comme un coursier délivré des entraves dont ses compétiteurs sont encore embarrassés, et qui compte naturellement sur une victoire certaine. Mais la Providence semble toujours mettre à côté d'un danger quelque avertissement capable de maintenir sur leurs gardes ceux qui pourraient y tomber. Le soupçon perpétuel qui s'attache à tout homme public qui devient tristement célèbre par son manque de foi, est pour lui ce que la sonnette est au serpent venimeux; et les hommes en viennent à calculer moins sur les paroles de leur antagoniste que sur ses actions probables. C'est là un degré de méfiance qui tend à déjouer les intrigues de ces caractères sans foi, plus que ne peut les servir leur affranchissement des scrupules qui arrêtent les hommes consciencieux. L'exemple de Louis XI fit naître, chez les autres nations de l'Europe, le soupçon et le dégoût, plutôt que le désir de l'imiter; et sa supériorité en fait de ruses et de tromperies fut ce qui mit chacun sur ses gardes. La chevalerie elle-même survécut, quoique fort restreinte, au règne de ce monarque dissolu, qui fit tant d'efforts pour en ternir l'éclat; et longtemps après la mort de Louis XI, elle inspirait encore le Chevalier sans peur et sans reproche, et le brave François Ier.

Si le règne de Louis fut, à la vérité, aussi heureux, sous un point de vue politique, que lui-même avait pu le désirer, le spectacle de son lit de mort n'en est pas moins un avertissement terrible contre la séduction de son exemple. Soupçonnant tout le monde, et son fils plus que personne, il se confina lui-même dans son château du Plessis, commettant sa personne exclusivement à la foi douteuse de ses mercenaires écossais. Il ne quittait jamais sa chambre, il n'y admettait personne, et fatiguait de ses prières le ciel et les saints, non pour la rémission de ses péchés, mais pour la prolongation de sa vie. Ses médecins, qu'il importunait avec une faiblesse d'esprit que rend plus

frappante sa haute sagacité habituelle, en vinrent à l'insulter en même temps qu'ils le pillaient. Dans son extrême désir de vivre, il envoya chercher en Italie des reliques supposées, et il en tira l'importation encore plus extraordinaire d'un paysan au cerveau fêlé qui, probablement par paresse, s'était confiné dans une caverne et s'abstenait de viande, de poisson, d'œufs et de laitage. Louis professait pour cet homme, qui ne possédait pas la moindre teinture des lettres, autant de vénération qu'il en eût pu témoigner au pape lui-même, et il fonda deux monastères pour gagner ses bonnes grâces [1].

Ce n'est pas le trait le moins singulier de ses pratiques superstitieuses, que la santé du corps et la félicité terrestre semblent en avoir été les seuls objets. Il était strictement interdit de faire aucune mention de ses péchés quand on priait pour sa santé; et un jour que par son ordre un prêtre récitait une prière à saint Eutrope, dans laquelle il demandait au saint de veiller sur le corps et l'âme du roi, Louis fit supprimer ce dernier mot, disant qu'il n'était pas prudent d'importuner les bienheureux saints par trop de requêtes à la fois. Peut-être pensait-il qu'en passant ses crimes sous silence, il pourrait se faire qu'ils sortissent de la mémoire des célestes patrons dont il invoquait l'aide pour son corps.

Les tortures bien méritées du lit de mort de ce tyran furent telles, que Philippe de Commines établit une comparaison régulière entre elles et les cruautés sans nombre que d'autres avaient souffertes par son ordre; et de ce parallèle il conclut que les tortures morales et l'agonie du roi suffisaient pour compenser ses crimes, et qu'après une quarantaine raisonnable dans le purgatoire, la clémence divine pourrait le trouver en état de passer dans les régions supérieures [2].

[1] Ce tableau, dont les couleurs, beaucoup plus sombres que celles avec lesquelles Walter Scott a peint la figure de Louis XI dans son *Quentin Durward*, peuvent être taxées de quelque exagération, est, au reste, emprunté pour le fond à Commines. (*Mémoires*, liv. VI, ch. VII et suiv.) Nous extrairons, dans les notes placées à la fin du volume, tous les passages de notre vieux chroniqueur auxquels Walter Scott a fait des emprunts ou des allusions. (L. V.)

[2] Voici le passage de Commines : « Pource je veux faire comparaison des maux et douleurs qu'il a fait souffrir à plusieurs, à ceux qu'il a soufferts avant de mourir; pource que j'ay espérance qu'ils l'auront mené en paradis, et que ce aura esté partie de son purgatoire. Et s'ils n'ont esté si grands, ni si longs, comme ceux qu'il a fait souffrir à plusieurs, aussi avoit-il autre et plus grand office en ce monde, qu'ils n'avoient; aussi, jamais n'avoit souffert de sa personne, mais tant avoit esté obéy, qu'il sembloit que

Fénelon aussi s'est élevé contre ce prince, don a eu en vue le genre de vie et la politique dans ce passage remarquable :

« Pygmalion, tourmenté par une soif insatiable de richesses, se rend de plus en plus misérable et odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens ; l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel ; il persécute les riches et il craint les pauvres.

« C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu ; car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies. La vertu le condamne : il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge ; il a peur de son ombre ; il ne dort ni nuit ni jour ; les dieux, pour le confondre, l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre ; il se tourmente pour gagner.

« On ne le voit presque jamais ; il est seul, triste, abattu, au fond de son palais ; ses amis mêmes n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de sa maison. Trente chambres, qui communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec six gros verroux, sont le lieu où il se renferme ; on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connaît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et farouche ; ils sont sans cesse errants de tous côtés ; il prête l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému ; il est pâle, défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissements, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfants, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur : il en a fait ses plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré ; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que sa cruauté, à laquelle il se confie, le fera

toute l'Europe ne fust faite que pour lui porter obéyssance. Parquoy, ce petit qu'il souffroit contre sa manière et accoustumance luy estoit plus grief à porter... » (Commines, *Mémoires*, liv. VI, ch. XII.) (L. V.)

périr! Quelqu'un de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre. »

Le 30 août 1485, la mort mit enfin un terme à la scène instructive, mais effrayante, des souffrances du tyran.

Le choix de ce personnage remarquable comme caractère dominant du roman, — car on s'apercevra aisément que la légère intrigue d'amour dont Quentin est le héros est placée là seulement comme moyen de mettre en scène les personnages historiques, — donnait à l'auteur de grandes facilités. Pendant la durée du quinzième siècle, toute l'Europe fut bouleversée par des dissensions dont les causes sont si variées, qu'une dissertation en forme eût presque été nécessaire pour mettre le lecteur anglais au courant des faits, et le préparer à admettre la possibilité des scènes étranges qui vont se dérouler devant lui.

L'Europe entière était agitée, au temps de Louis XI, par des commotions extraordinaires La cessation des guerres civiles de l'Angleterre par l'avénement éphémère de la maison d'York, fut plutôt apparente que réelle. La Suisse combattait pour conquérir cette liberté que plus tard elle sut si courageusement défendre. Dans l'Empire, ainsi qu'en France, les grands vassaux de la couronne s'efforçaient de se rendre indépendants, tandis que Charles de Bourgogne, par la force, et Louis, plus adroit, par des voies détournées, travaillaient à les maintenir dans leur dépendance respective. Mais tandis que d'un côté Louis circonvenait et réduisait ses vassaux rebelles, de l'autre il aidait secrètement et encourageait les grandes villes commerçantes de la Flandre dans leurs soulèvements contre le duc de Bourgogne, soulèvements auxquels elles étaient assez disposées par leurs richesses et leur humeur irritable. Dans les parties plus boisées de la Flandre, le duc de Gueldres, et Guillaume de la Marck, à qui sa férocité avait fait donner le surnom de Sanglier des Ardennes, avaient renoncé aux habitudes de chevalier et de gentilhomme, et se livraient aux violences et aux brutalités des derniers bandits.

Un grand nombre de machinations secrètes se tramaient dans les différentes provinces de France et de Flandre. Une foule d'émissaires particuliers du roi de France, toujours inquiet; des Bohémiens, des pélerins, des mendiants, ou des agents qui avaient pris ces déguisements divers, poussaient de tous côtés au mécontentement, que la politique de Louis était d'entretenir dans les états du duc de Bourgogne.

Au milieu d'une telle abondance de matériaux, il était difficile de s'arrêter sur ce qui devait offrir au lecteur le plus de clarté et d'intérêt; et quoique l'auteur ait largement usé du privilége de s'écarter de la vérité historique, il a le regret de ne se sentir nullement assuré d'avoir donné à son ouvrage la forme la plus agréable, la mieux liée et la plus intelligible. Le ressort principal est tel, au reste, qu'il sera aisément compris par ceux qui auront la plus légère teinture du système féodal, quoique les faits accessoires soient absolument fictifs. Le droit d'un seigneur suzerain n'était sur aucun point reconnu plus universellement que sur celui de disposer à son gré de la main de ses vassales. Ceci peut sembler en contradiction avec les lois civiles et ecclésiastiques, qui déclarent que le mariage doit être libre, tandis que la jurisprudence féodale reconnaissait au seigneur suzerain, dans le cas où un fief vînt à tomber en quenouille, le droit de choisir un époux à sa vassale. Cette disposition était fondée sur ce principe, que le fief ayant été originairement concédé par la libéralité du seigneur, il avait toujours intérêt à ce que le mariage de sa vassale ne pût le faire tomber en des mains ennemies. D'un autre côté, on peut soutenir avec assez de raison que ce droit de dicter, jusqu'à certain point, le choix d'un époux à une vassale, n'appartenait qu'au supérieur duquel le fief était originairement dérivé. Il n'est donc pas absolument improbable qu'une vassale de la Bourgogne soit venue se mettre sous la protection du roi de France, auquel le duc de Bourgogne lui-même rendait hommage; non plus qu'il n'est invraisemblable que Louis, peu scrupuleux comme il était, eût conçu le dessein de livrer la fugitive à quelque alliance qui pût être inquiétante, sinon dangereuse, pour son formidable parent et vassal de Bourgogne.

Je puis ajouter que le roman de QUENTIN DURWARD, qui est devenu en Angleterre plus populaire que quelques-uns de ses prédécesseurs, a obtenu un succès peu habituel sur le continent même, où les allusions historiques qu'il renferme éveillaient des souvenirs plus familiers.

ABBOTSFORD, 1er décembre 1831.

INTRODUCTION [1].

Et un homme qui a fait des pertes, — allez !
Beaucoup de bruit pour rien.

Quand l'honnête Dogberry [2] récapitule et expose tous ses titres à la considération, et qui, dans son opinion, auraient dû le mettre à l'abri de l'injurieuse apostrophe que lui adresse monsieur le gentilhomme Conrade, il est à remarquer qu'il ne parle pas avec plus d'emphase même de ses deux robes (objet de quelque importance dans certaine ci-devant capitale que je connais), ou de ce qu'il est « un aussi joli morceau de chair que qui que se soit dans Messine, » ou même de cet argument décisif qu'il est « un camarade assez riche, » que de sa qualité d'*homme qui a fait des pertes.*

Dans le fait, j'ai toujours remarqué que les favoris de la fortune, soit pour ne pas éblouir de tout l'éclat de leur splendeur ceux qu'elle a traités plus rudement, soit qu'ils pensent que s'être élevés en dépit des calamités est aussi honorable pour eux qu'il l'est à une forteresse d'avoir soutenu un siége ; — j'ai toujours remarqué, dis-je, quelle qu'en soit la raison, que ces gens-là ne manquent jamais de vous en-

[1] Il est à peine nécessaire de dire que tout ce qui suit est imaginaire. (W. S.)

[2] Personnage burlesque de la comédie de Shakspeare d'où l'épigraphe est tirée. (L. V.)

tretenir du tort que leur fait éprouver la dureté des temps. Rarement dînez-vous à une table bien servie, que les intervalles entre le bourgogne, le champagne et le vin vieux du Rhin ne soient remplis, si vous vous trouvez chez un capitaliste, par la baisse de la rente ou par la difficulté de trouver un bon placement pour les capitaux qui dorment entre ses mains, ou si vous êtes chez un propriétaire de terres, par le détail lamentable des arrérages et de la diminution des loyers. Cela fait son effet. Les convives soupirent et secouent la tête de concert avec leur hôte, jettent un regard sur les buffets chargés d'argenterie, savourent une fois de plus les vins généreux qui circulent activement autour d'eux, et pensent à la noble bienveillance qui, ainsi limitée dans ses moyens, consacre à cette hospitalité splendide tout ce qui lui reste encore; ou, ce qui est plus flatteur, à la richesse qui, ainsi diminuée par tant de pertes, continue toujours, comme le trésor intarissable du généreux Aboulcasem, de fournir, sans s'épuiser, à de telles saignées.

Cette manie de doléances a cependant ses bornes, comme celles des valétudinaires, qui tous y trouvent un passe-temps des plus agréables tant qu'ils n'ont à se plaindre que d'affections chroniques. Jamais je n'ai entendu un homme dont le crédit baisse parler de la diminution de ses fonds; et mon bon et habile médecin m'assure qu'il n'est pas commun, parmi ceux qui sont pris d'une bonne fièvre, ou de quelqu'une de ces maladies aiguës « dont la crise mortelle annonce une fin prochaine, » de faire de leurs souffrances le sujet d'une conversation divertissante.

Tout ceci bien considéré, je ne puis cacher plus longtemps à mes lecteurs que je ne suis ni assez en dehors des intérêts universels, ni assez bas en finances pour n'avoir pas ma part de la détresse qui en ce moment afflige les capitalistes et les propriétaires des trois royaumes. Vos auteurs qui dînent d'une côtelette de mouton peuvent se réjouir que le prix en soit tombé à trois pence la livre [1], et se féliciter, s'ils ont des enfants, de ce que le pain de quatre livres ne coûte que six pence; mais nous, qui appartenons à la classe que ruinent la paix et l'abondance, — nous qui avons des terres et des bestiaux, et qui vendons ce que ces pauvres glaneurs doivent acheter, — nous sommes réduits au désespoir par les mêmes causes qui feraient illuminer tous

[1] Trois pence équivalent à peu près à trente centimes. (L. V.)

les greniers de Grub-Street[1], si Grub-Street pouvait épargner des bouts de chandelles à cet effet. Je mets donc en avant, avec fierté, mon droit de partage aux calamités qui n'atteignent que les riches, et je me déclare, avec Dogberry, « un camarade assez riche, » mais « qui a fait des pertes. »

Avec le même esprit de généreuse émulation, j'ai eu dernièrement recours au remède universel contre le mal d'*impécuniosité* dont je me plains, — une courte résidence sous un ciel plus méridional. Par là, non-seulement j'ai épargné plusieurs voitures de charbon, mais, de plus, j'ai eu le plaisir d'intéresser d'une manière intime à la décadence de ma fortune, des gens qui, si j'eusse continué de dépenser mes revenus au milieu d'eux, se fussent peu inquiétés de me voir pendre. Ainsi, tandis que je bois mon *vin ordinaire*[2], mon brasseur trouve que le débit de sa petite bière diminue ; — tandis que je savoure mon flacon *à cinq francs*, ma portion de porto[3] reste entre les mains de mon marchand de vin ; — tandis que ma *côtelette à la Maintenon* fume sur mon assiette, le formidable aloyau reste accroché à l'échoppe de mon ami au tablier bleu, le boucher du village. En un mot, tout ce que je dépense ici est au déficit de mes voisins ; les quelques *sous* même gagnés par le *garçon perruquier*, et la croûte que je donne à son petit chien pelé aux yeux rouges, sont *autant de perdu* pour mon vieil ami le barbier et pour l'honnête Trusty, le mâtin de la cour. C'est ainsi qu'à chaque instant j'ai le bonheur de sentir que mon absence est une cause de perte et un sujet de regrets pour ceux qui se soucieraient peu que je fusse enterré, pourvu qu'ils fussent assurés de la pratique de mes héritiers. A cette accusation d'égoïsme et d'indifférence, je fais cependant pour Trusty, le mâtin, une exception solennelle, ayant lieu de croire que ses politesses envers moi avaient un caractère plus désintéressé que celles d'aucune des personnes qui m'aidaient à dépenser ce que je dois à la libéralité du public.

Hélas! l'avantage d'exciter chez soi une sympathie aussi générale entraîne de grands inconvénients personnels. « Veux-tu me voir pleu-

[1] C'est le *quartier latin* de Londres, celui où sont confinés les auteurs besogneux de la grande cité. (L. V.)

[2] Dans ce paragraphe, comme dans la suite de cette introduction, tout ce qui est en *lettres italiques* est en français dans l'original. (L. V.)

[3] Vin de Portugal : c'est le vin ordinaire des Anglais riches. (L. V.)

rer, pleure d'abord toi-même, » a dit Horace ; et en vérité, je serais parfois tenté de répandre des larmes de regrets, quand je songe aux douceurs domestiques dont l'habitude m'avait fait un besoin, et que j'ai changées pour des jouissances étrangères que le caprice et l'amour du nouveau ont mises à la mode. J'avoue à ma honte que mon estomac casanier soupire après la vraie tranche de bœuf à la Dolly, servie brûlante au sortir du gril, brune au dehors et devenant écarlate au premier coup de couteau ; et que toutes les délicatesses de la *carte* de *Véry*, avec ses mille manières d'orthographier les *biftecks de bœuf*, ne peuvent remplacer ce que j'ai perdu. Et puis le fils de ma mère n'a jamais pu aimer les boissons claires ; et aujourd'hui que le malt[1] se donne pour rien, je suis convaincu qu'un double *straick*[2] de John Barley-Corn[3] aurait pu convertir « la pauvre créature domestique, la petite bière, » en une liqueur vingt fois plus généreuse que le breuvage acide et sans force que l'on honore ici du nom de vin, quoique, par le corps et les qualités, il ressemble beaucoup plus à votre eau de Seine. Leurs vins fins, à la vérité, sont assez bons ; — il n'y a rien à dire du *château-margaux* ou du *sillery*, et pourtant je ne puis oublier les qualités généreuses de mon excellent et vieux porto. Enfin, pour revenir au *garçon perruquier* et à son chien, quoique ce soient d'amusants animaux, et qu'ils aient mille singeries assez divertissantes, il y avait plus de vraie gaieté dans le clignement d'yeux avec lequel notre Packwood[4] villageois avait coutume d'annoncer les nouvelles de la matinée, que dans toutes les gambades qu'Antoine pourrait faire en une semaine, et plus de sympathie canine et humaine dans le mouvement de queue du vieux Trusty que dans tous les tours de son rival Toutou, dût-il se tenir pendant une année dressé sur son train de derrière.

Ces marques de repentir viennent peut-être un peu tard, et je confesse (car je dois une franchise sans réserve à mon bon ami le public) qu'elles ont été un peu déterminées par la conversion de ma nièce Christy à l'ancienne foi papale, grâce à un certain prêtre madrédé notre voisinage, et par le mariage de ma tante Dorothée avec un ca-

1 Orge germée pour faire la bière. (L. V.)

2 Terme écossais. Un boisseau. (L. V.)

3 *Jean Blé-d'Orge*. Personnification de l'orge, familière aux Anglais. (L. V.)

4 Porteur de nouvelles, colporteur, messager. (L. V.)

pitaine de dragons à la *demi-solde*, un ci-devant membre de la Légion-d'Honneur, et qui n'aurait pu manquer, assure-t-il, de devenir à son tour maréchal-de-camp, si notre ancien ami Bonaparte eût vécu et continué le cours de ses triomphes. Quant à Christy, je dois avouer que sa tête avait été si complètement tournée à Édimbourg, en courant jusqu'à cinq *routs* en une nuit, que bien que je me méfiasse quelque peu des moyens et de la cause de sa conversion, j'ai été pourtant charmé de la voir occupée d'une pensée sérieuse, quelle qu'elle fut; — en outre, la perte n'a pas été grande, car le couvent m'en a débarrassé pour une pension très-raisonnable. Mais le mariage terrestre de ma tante Dorothée est une tout autre chose que les épousailles célestes de Christy. D'abord il y avait là deux mille livres[1] en trois pour cent, qui sont aussi bien perdues pour ma famille que si l'on avait passé l'éponge sur l'ardoise nationale; — car qui diable aurait pu penser que ma tante Dorothée se fût mariée? Qui aurait pensé surtout qu'une femme de cinquante années d'expérience eût épousé un squelette français, — dont les bras et les jambes ressemblaient assez bien aux branches d'un compas à demi ouvertes, l'espace auquel ils étaient attachés comme pour tourner sur leurs charnières figurant à peu près un corps humain; tout le reste était moustaches, pelisses et pantalon. Elle aurait pu acheter un polk de Cosaques véritables en 1815 pour la moitié de la somme qu'elle a livrée à cet épouvantail militaire. Mais il est inutile d'en dire davantage sur ce sujet, d'autant plus que dans les derniers temps elle en était arrivée à citer Rousseau pour le sentiment. — Qu'il n'en soit plus question.

Ayant ainsi jeté ma bile contre une terre qui est, après tout, un très-agréable pays auquel je ne puis rien reprocher, puisque c'est moi qui l'ai cherché, et non lui moi, j'arrive à l'objet plus direct de cette introduction, objet qui pourra peut-être, mon cher public, si je ne fais pas trop fond sur la continuation de vos faveurs (quoique, à dire vrai, la constance et l'uniformité du goût soient des choses sur lesquelles ne doivent guère compter ceux qui recherchent vos bonnes grâces), qui, dis-je, pourra peut-être me dédommager des pertes et dommages que j'ai éprouvés en amenant ma tante Dorothée dans le pays des gros mollets, des fins bas de jambe, des moustaches noires, des beaux senti-

[1] Il ne faut pas oublier que lorsque les Anglais comptent par *livres*, il s'agit de livres sterling de 25 francs. (L. V.)

ments et des membres sans corps : — (je vous assure que le drôle est, comme disait mon ami lord L..., un vrai pâté d'abattis, tout jambes et ailes). Encore si elle eût pris, sur la liste des demi-soldes, un extravagant montagnard d'Écosse ou un enfant pétulant d'Erin[1], je n'en aurais jamais rien dit ; mais de la manière dont l'affaire s'est passée, il est difficile de ne pas garder rancune en la voyant dépouiller si gratuitement ses héritiers légitimes. Mais, « silence, ma mauvaise humeur ! » et convions notre cher public à un sujet plus agréable pour nous et plus intéressant pour lui.

Mon public saura donc qu'à force de boire le breuvage acide dont j'ai parlé, et de fumer des cigares, exercice dans lequel je ne suis pas novice, je contractai peu à peu, tout en buvant et en fumant, un certain degré d'intimité avec *un homme comme il faut*, un de ces vieux et rares échantillons de l'ancienne noblesse, qu'on trouve encore en France, et qui, semblables à ces statues antiques, débris mutilés d'un culte vieilli, éveillent toujours un certain sentiment de respect et d'estime, même aux yeux de ceux qui voudraient leur refuser l'un et l'autre.

Dans mes visites au café du village, je fus dès l'abord frappé de l'air de dignité et de la gravité remarquable des manières de ce gentilhomme, de son constant attachement aux bas et aux souliers, au mépris des demi-bottes et des pantalons ; de la *croix de saint Louis* fixée à sa boutonnière, et de la petite cocarde blanche passée dans la ganse de son chapeau à l'ancienne mode[2]. Il y avait dans toute son apparence quelque chose qui intéressait ; et puis, au milieu des groupes remuants qui l'entouraient, sa gravité semblait comme l'ombre d'un arbre au milieu d'un paysage aride : son isolement en relevait le prix. Je fis vers lui autant d'avances que les circonstances, le lieu et l'usage du pays le permettaient ; — c'est-à-dire que je m'approchai de lui, et que, tout en fumant mon cigare d'un air calme et par petites bouffées presque imperceptibles, je lui adressai le peu de questions que partout, et surtout en France, le savoir-vivre autorise un étranger à faire sans s'exposer au reproche d'indiscrétion. Le marquis de Haut-Lieu, car tel était son rang, fut aussi bref et aussi concis que le lui permettait sa politesse française : — il répondit à chacune de mes questions, mais s'en m'en adresser aucune et sans m'encourager à continuer les miennes.

[1] L'Irlande. (L. V.

[2] Il est bon de remarquer que ceci fut écrit peu de temps après 1815. (L. V.)

La vérité était que, n'étant pas très-accessible aux étrangers d'aucune nation, ni même à ceux de ses compatriotes qui ne lui étaient pas connus, le marquis avait avec les Anglais une réserve toute spéciale. Peut-être était-ce une suite de l'ancien préjugé national; peut-être nous regardait-il comme un peuple orgueilleux, fier de sa bourse, à qui le rang uni à la pauvreté inspire autant de dédain que de pitié; ou peut-être enfin le souvenir de certains événements récents lui faisait-il éprouver quelque mortification, comme Français, même pour les succès qui avaient replacé son maître sur le trône et l'avaient lui-même remis en possession de ses biens fort diminués et de son *château* en ruines. Son aversion, cependant, ne se manifestait pas autrement que par cet éloignement pour la société des Anglais. Si les affaires de quelque étranger réclamaient l'emploi de son crédit, il l'accordait toujours avec la courtoisie d'un gentilhomme français, qui sait ce qu'il doit à lui même et à l'hospitalité nationale.

Enfin le hasard apprit au marquis que le nouvel habitué de son café était Écossais, circonstance qui milita puissamment en ma faveur. Je sus par lui que l'un de ses ancêtres était également Écossais d'origine, et qu'il croyait avoir encore quelque parenté dans ce qu'il lui plaisait d'appeler la province d'Hanguisse en Écosse. La parenté avait été reconnue de part et d'autre au commencement du dernier siècle, et il avait même été sur le point, pendant son exil (car on peut bien supposer que le marquis avait rejoint les rangs de Condé et avait partagé toute la détresse et les misères de l'émigration), de réclamer la connaissance et la protection de ses amis d'Écosse. Mais tout bien pensé, dit-il, il n'avait pas voulu se présenter à eux dans une situation qui ne pouvait leur faire que peu d'honneur, et qu'ils auraient pu regarder comme leur imposant quelque charge, peut-être même comme leur faisant quelque honte; de sorte qu'il avait cru que le mieux était de se confier en la Providence, et de se tirer d'affaire aussi bien qu'il pourrait sans recourir à aucun aide. Que fit-il? c'est ce que je n'ai jamais pu savoir; mais je suis sûr qu'on ne peut inférer de cette discrétion rien qui puisse porter atteinte au caractère de cet excellent vieillard, qui resta toujours fidèle à ses opinions et à sa loyauté, quels que fussent les temps et les circonstances, jusqu'à ce que les événements l'eussent ramené, vieux, pauvre, usé par le malheur et façonné à la patience par les années, dans son pays, dont il s'était éloigné à la fleur de l'âge, riche alors et rempli des idées d'une prompte ven-

geance contre ceux qui le forçaient de s'expatrier. Si j'avais connu le marquis dans des circonstances plus prospères, j'aurais pu rire de quelques traits de son caractère, notamment de ses préjugés sur la naissance et la politique ; mais dans la situation où il était, lors même que ses préjugés ne seraient pas sortis d'une source honorable et qu'ils n'eussent pas été purs de tout motif bas ou intéressé, on aurait dû encore le respecter comme nous respectons le confesseur ou le martyr d'une religion dont nous ne partageons pas toutes les croyances.

Par degrés nous devînmes bons amis. Pendant plus de six semaines, nous bûmes ensemble notre café, nous fumâmes notre cigare, et nous prîmes notre *bavaroise*, sans que de part ni d'autre les affaires apportassent grande interruption à ce commerce. Ayant, non sans quelque peine, trouvé la clef de ses questions sur l'Écosse, par une heureuse conjecture que la province d'Hanguisse ne pouvait être que notre comté d'Angus, je pus répondre d'une manière plus ou moins satisfaisante à la plupart de ses questions concernant les parents qu'il y avait, et, à ma grande surprise, je trouvai le marquis beaucoup mieux au fait de la généalogie de quelques-unes des familles les plus distinguées de ce comté, que je n'aurais pu m'y attendre.

De son côté, il fut si satisfait de notre liaison, qu'enfin il en vint jusqu'à prendre la résolution de m'inviter à dîner au château de Haut-Lieu, bien nommé en effet, puisqu'il domine une éminence sur les bords de la Loire. Ce bâtiment est situé à une lieue environ du bourg où j'avais établi ma résidence temporaire. Dès que je l'aperçus, je pus aisément comprendre la répugnance qu'éprouvait le propriétaire à recevoir un hôte dans l'asile qu'il s'était formé au milieu des ruines de la demeure de ses pères. Avec une gaieté qui cachait évidemment des pensées plus profondes, il me prépara peu à peu à la vue du lieu que j'allais visiter ; et il en eut tout le temps tandis qu'il me conduisait à cette antique habitation, dans son petit cabriolet traîné par un grand et lourd cheval normand.

Les restes du château de Haut-Lieu s'étendent sur un beau terrain incliné qui borde la Loire, et qui autrefois était disposé en plusieurs terrasses magnifiquement ornées de statues, de rochers artificiels et d'autres embellissements, descendant de degré en degré depuis le château jusqu'aux bords du fleuve. Toute cette décoration architecturale, avec ses parterres de fleurs rares et d'arbrisseaux exotiques, avait, depuis bien des années, fait place aux travaux plus profitables du vigne-

ron ; mais les vestiges, trop solides pour avoir entièrement disparu, sont encore visibles, et montrent, ainsi que les terrasses nivelées et les pentes artificielles de cette colline élevée, combien l'art avait fait ici pour embellir la nature.

Peu de ces maisons de plaisance sont aujourd'hui bien conservées ; en Angleterre, l'inconstance de la mode a opéré le changement total que la dévastation et les fureurs populaires ont produit en France. Pour ma part, je souscris à l'opinion du meilleur juge de notre temps[1], qui pense que nous avons porté à l'extrême le goût de la simplicité, et que le voisinage d'une maison d'apparat veut être orné de plus de décorations que n'en peuvent fournir les gazons et les allées sablées. Une situation très-pittoresque serait peut-être dégradée par l'introduction d'embellissements artificiels ; mais, dans le plus grand nombre de sites, l'emploi de plus d'ornements d'architecture que l'usage n'en admet aujourd'hui me semble nécessaire pour racheter la nudité uniforme d'une grande maison s'élevant au milieu d'une plaine de verdure, et qui ne paraît pas plus en rapport avec ce qui l'entoure que si elle était sortie de la ville pour venir prendre l'air.

Il peut paraître assez singulier que le goût ait changé d'une manière aussi soudaine et aussi absolue, à moins que nous n'expliquions ce changement par le même principe d'après lequel les trois amis du père, dans une comédie de Molière, lui prônent chacun un remède pour la maladie de sa fille, — celui-ci recommandant de garnir sa chambre de tableaux, — celui-là de tapisseries, — l'autre de porcelaines, selon le commerce que fait chacun d'eux. Par cette voie, peut-être pourrons-nous découvrir qu'autrefois l'architecte, traçant lui-même les jardins et les parterres qui entouraient l'habitation, tout naturellement y déployait son art en prodiguant les statues et les vases, et en garnissant de balustrades ornées les terrasses et les escaliers ; en même temps que le jardinier, placé à un rang subordonné, s'efforçait de disposer le règne végétal d'après le goût dominant, taillant ses charmilles en murs de verdure garnis de tours et de créneaux, et ses arbres isolés en statues. Mais, depuis, la roue a tourné. Le jardinier décorateur, comme on l'appelle, est à pré-

[1] Voyez plusieurs passages de l'*Essai* de Price sur le pittoresque ; mais je recommande particulièrement le récit plein de beautés poétiques qu'il fait de ce qu'il éprouva quand, d'après l'avis d'un novateur, il détruisit un ancien jardin isolé, avec les bordures d'ifs et les grilles de fer qui en assuraient la solitude. (W. S.)

sent placé presque au niveau de l'architecte. De là l'emploi libéral et quelque peu excessif qui est fait de la bêche et de la pioche, et le changement des travaux fastueux de l'architecte en une *ferme ornée*, aussi peu différente de la simplicité que déploie la nature dans la contrée environnante, que cela peut s'accorder avec l'agrément et la propreté qu'exigent les abords de la résidence d'un riche propriétaire.

Cette digression a donné au cabriolet du marquis (dont la rapidité était notablement retardée par le poids de Jean Rosbif[1], que le cheval normand maudissait d'aussi bon cœur, à ce que je suppose, que son compatriote pouvait maudire autrefois la stupide obésité d'un Saxon), le temps de gravir la colline, en suivant une chaussée tournante maintenant en fort mauvais état; nous arrivâmes en vue d'une longue suite de bâtiments sans toits, liés à l'extrémité occidentale du château, lequel était totalement en ruines. — En votre qualité d'Anglais, me dit-il, je dois justifier à vos yeux le goût qu'ont eu mes ancêtres en rapprochant ainsi les écuries des bâtiments d'habitation. Je sais que chez vous il est d'usage de les tenir à quelque distance; mais mes aïeux déployaient pour leurs chevaux un luxe héréditaire, et ils aimaient à les visiter plus souvent qu'il n'aurait été commode de le faire si les écuries eussent été plus éloignées. Avant la Révolution j'entretenais trente beaux chevaux dans ces bâtiments délabrés.

Ce souvenir de sa magnificence passée lui échappa accidentellement, car en général il parlait peu de sa première opulence. Il fit même cette réflexion tout simplement, sans avoir l'air d'attacher aucune importance à ses anciennes richesses, ou de chercher à être plaint de ce qu'il les avait perdues. Cela réveilla pourtant des souvenirs penibles, et nous gardâmes le silence l'un et l'autre, jusqu'à ce que, d'une partie à demi réparée de ce qui avait été l'habitation du concierge, nous vîmes venir à nous une paysanne pleine de vivacité, aux yeux noirs comme du jais et brillants comme des diamants, et dont la bouche entr'ouverte par un sourire, tandis qu'elle tenait les rênes de notre petit attelage, laissait voir une rangée de dents que pourrait envier une duchesse.

— Madelon doit aujourd'hui être notre groom, dit le marquis, après avoir répondu par un gracieux signe de tête à la profonde révérence

[1] Surnom que l'auteur se donne ici lui-même, par allusion aux épithètes dont le bas peuple, en France, gratifie les Anglais. (L. V.)

qu'elle avait adressée à « Monsieur le marquis. » Son mari est au marché ; et pour La Jeunesse, il a tant d'occupations, qu'il en perd la tête. Madelon était la filleule de ma femme, continua-t-il tandis qu'elle dirigeait notre cheval sous la porte voûtée surmontée des armoiries mutilées des anciens seigneurs, à demi cachées par la mousse et le gramen, sans parler des branches vagabondes de quelques arbres non taillés ; elle était destinée à être la femme de chambre de ma fille.

Cette dernière phrase, qui me montra dans le marquis un époux privé de sa femme, un père privé de son enfant, augmenta mon respect pour cet infortuné gentilhomme, à qui tout, dans sa situation actuelle, devait apporter un sujet de pensées tristes. Après une nouvelle pause d'un instant, il reprit d'un ton presque enjoué : Mon pauvre La Jeunesse vous amusera, et, soit dit en passant, La Jeunesse a dix ans de plus que moi (le marquis en avait bien soixante). Il me rappelle un acteur du *Roman comique*, qui remplit à lui seul tous les rôles d'une pièce. Il veut être à la fois maître d'hôtel, chef de cuisine, valet de chambre ; il veut réunir dans son pauvre individu toute une maison complète. Il me rappelle quelquefois aussi un personnage de la *Bride de Lammermoor*[1] que vous devez connaître, car c'est l'ouvrage d'un de vos *gens de lettres, qu'on appelle, je crois, le chevalier Scott*[2].

— Vous voulez parler, je présume, de sir Walter?

— Oui, — c'est cela, — cela même, répondit le marquis.

Nous fûmes arrachés par là à des souvenirs plus pénibles : car j'avais à redresser mon ami français sur deux points. Sur le premier, je n'eus raison qu'avec peine, car le marquis, quoiqu'il professât un grand dédain pour notre idiome, se piquait cependant, ayant passé trois mois à Londres, de posséder toutes les finesses de la langue anglaise, et en appelait à tous les dictionnaires, depuis Florio jusqu'aux plus modernes, pour prouver que *bride* devait signifier une bride. Et son scepticisme sur ce point de philologie était tel, que lorsque je me hasardai à dire que dans tout le cours de l'ouvrage il n'était pas une seule fois question de bride, lui, avec un grand calme, et ne se doutant guère à

[1] La fiancée (*bride*, prononcez *braïde*) de Lammermoor. Le marquis, qui prononce le mot à la française, fait de la fiancée une bride de cheval (en anglais *bridle*). (L. V.)

[2] Il est à peine nécessaire d'avertir le lecteur que ce passage fut écrit durant l'incognito de l'auteur, et, comme dit Lucien, « qu'il s'accordait avec le jeu. » (W. S.)

qui il s'adressait, rejeta tout le blâme de cette inconséquence sur le malheureux auteur. J'eus ensuite la franchise d'informer mon ami que, par des raisons que personne ne pouvait connaître aussi bien que moi, mon compatriote, littérateur distingué, dont je ne parlerai jamais qu'avec la considération due à ses talents, n'était pas responsable des ouvrages frivoles qu'il avait plu au public de lui attribuer avec trop de générosité et de précipitation. Dominé par l'impulsion du moment, je serais peut-être allé plus loin, et j'aurais bien pu appuyer mon assertion d'une preuve directe, en ajoutant que personne ne pouvait avoir écrit des ouvrages dont j'étais l'auteur, lorsque je fus sauvé d'une indiscrétion si inconsidérée par la réponse du marquis, qui, d'un air froid, me dit qu'il était charmé d'apprendre que de telles babioles n'avaient pas été écrites par un homme de condition. — Nous lisons cela, ajouta-t-il, comme nous écoutons les plaisanteries d'un comédien, ou comme nos ancêtres écoutaient celles du bouffon de la famille; nous nous en amusons; mais nous serions fâchés, cependant, de les entendre sortir de la bouche d'un homme qui aurait de meilleurs droits à être admis parmi nous.

Je fus complètement rappelé, par cette déclaration, à ma réserve habituelle; et je la poussai au point que je n'osai pas même me hasarder à expliquer à mon aristocratique ami que le gentilhomme qu'il avait nommé ne devait son avancement, d'après ce que j'en pouvais savoir, qu'à certains ouvrages qu'on pouvait, sans lui faire injure, comparer à des romans en vers.

La vérité est que, parmi quelques autres préjugés dont j'ai déjà fait mention, le marquis avait contracté une horreur mêlée de mépris pour toute espèce d'écrivain en titre qui n'avait pas à produire un volume in-folio de jurisprudence ou de théologie, et qu'il regardait l'auteur d'un roman, d'une nouvelle, de poésies fugitives ou de morceaux périodiques de critique, comme on envisage un reptile venimeux, avec crainte et dégoût. La presse, disait-il, et spécialement dans ses productions les plus légères, a, par ses abus, empoisonné en Europe toutes les sources de la morales, et elle reprend peu à peu l'influence qu'elle avait perdue au milieu du bruit des armes. Tous les écrivains, ceux du plus grand et du plus lourd calibre exceptés, étaient, dans son opinion, dévoués à la cause du mal, depuis Rousseau et Voltaire jusqu'à Pigault-Lebrun et l'auteur des *Scotch Novels;* et quoiqu'il convînt qu'il les lût *pour passer le temps*, ce n'était pour-

tant, comme Pistol mangeant son poireau [1], qu'en anathématisant la tendance de l'auteur qu'il dévorait son ouvrage.

Cette boutade me fit ajourner la confession candide que ma vanité avait projetée, et j'engageai le marquis à continuer ses remarques sur le château de ses ancêtres. — Ici, me dit-il, était le théâtre, où mon père était dans l'usage d'appeler quelqu'un des principaux acteurs de la Comédie française, sur un ordre qu'il en obtenait, quand le roi et madame de Pompadour venaient le visiter, ce qui arriva plus d'une fois; — là, plus au centre, était la salle du baron, où était exercée notre juridiction féodale, quand le seigneur ou son bailli avait à juger un criminel : car nous avions, comme vos anciens barons écossais, le droit de haute et basse justice, *fossa cum furcâ* [2], comme disent les juristes. Au-dessous est la salle de la question ; c'est là où on mettait à la torture : et véritablement, ajouta-t-il, je regrette qu'un droit si sujet à abus ait pu jamais être abandonné à des êtres humains. Mais, continua le marquis, avec un air de dignité inspiré par les atrocités mêmes que ses ancêtres avaient pu commettre derrière les soupiraux grillés qu'il me montrait du doigt, tel est l'effet de la superstition, qu'aujourd'hui même les paysans n'osent approcher de ces cachots, dans lesquels, disent-ils, la colère de mes aïeux a commis autrefois plus d'un acte de cruauté.

Comme nous approchions du soupirail, et que je manifestais quelque curiosité de voir ce séjour de terreur, nous entendîmes sortir de cet abîme souterrain de bruyants éclats de rire dont nous découvrîmes aisément la source. Un groupe d'enfants s'était emparé de ces voûtes abandonnées pour y faire une joyeuse partie de *colin-maillard*.

Le marquis, un peu déconcerté, eut recours à sa tabatière; mais, se remettant bientôt, il me fit observer que c'étaient les enfants de Madelon, et qu'ils s'étaient familiarisés avec les terreurs supposées de ce séjour souterrain. D'ailleurs, à dire vrai, ces pauvres enfants sont nés depuis l'époque des prétendues lumières, qui ont à la fois banni nos superstitions et nos sentiments religieux ; et, à propos de cela, je dois vous rappeler que c'est aujourd'hui *jour maigre*. Je n'aurai avec vous que notre *curé*, et je ne voudrais pas volontairement blesser ses

[1] Allusion à une scène de *Henri V* de Shakspeare, dans laquelle Pistol, fanfaron et faux brave, est forcé par un Écossais d'avaler un poireau.

[2] La fosse et le gibet.

croyances. Et puis, ajouta-t-il d'un air plus décidé, et mettant de côté toute contrainte, l'adversité m'a donné sur ces objets d'autres sentiments que ceux qu'inspire la prospérité, et je remercie Dieu de pouvoir avouer sans rougir que je suis les commandements de mon Église.

Je me hâtai de répondre que quoiqu'ils pussent différer de ceux de la mienne, j'avais tout le respect possible pour les règlements religieux de chaque communauté chrétienne, pensant que nous nous adressions à la même divinité, d'après le même principe de rédemption, quoique avec des formes différentes; et que si le Tout-Puissant n'eût pas voulu permettre cette variété de culte, les formes nous en eussent été aussi distinctement prescrites qu'elles l'avaient été sous la loi de Moïse.

Le marquis n'était pas un homme très-démonstratif; mais, en cette occasion, il saisit ma main et la secoua avec cordialité. — C'était peut-être la seule manière convenable dont un zélé catholique pût ou dût manifester là-dessus l'accord de ses sentiments avec les miens.

Ces explications et ces remarques, avec d'autres que nous inspira la vue des vastes ruines, nous occupèrent durant deux ou trois tours que nous fîmes sur la longue terrasse, et pendant un quart d'heure environ que nous nous arrêtâmes dans un pavillon voûté, en pierres de taille, décoré des armes du marquis, et dont la couverture, quoique disjointe dans quelques coins, était encore entière et assez solide. — C'est ici, dit-il en reprenant le ton de la première partie de notre entretien, que j'aime à venir m'asseoir à midi pour y trouver un abri contre la chaleur, et le soir, quand les derniers rayons du soleil se réfléchissent sur la vaste surface de la Loire. C'est ici, comme le dit votre grand poète, avec lequel je suis, quoique Français, plus familier que beaucoup de vos compatriotes, que j'aime à me reposer

Showing the code of sweet and bitter fancy [1].

J'eus soin de ne pas m'élever contre cette variante d'un passage

[1] « *Montrant* le *code* d'une douce et amère imagination. » Shakspeare a écrit :

Chewing the *cud* of sweet and bitter fancy.

« *Ruminant* les *pensées* d'une douce et amère imagination,» ou, pour exprimer la pensée que la lettre enveloppe, « se livrant aux écarts tour à tour tristes et riants de son imagination. » Au reste, il faut dire que pour les oreilles d'un étranger, *showing* (montrant) et *code* (code) se prononcent à fort peu de chose près comme *chewing* (ruminant) et *cud* (nourriture que les animaux ruminent). (L. V.)

bien connu de Shakspeare, car je présume que Shakspeare aurait perdu dans l'opinion d'un juge aussi délicat que le marquis, si je lui avais prouvé que, d'après toutes les autres autorités, il a écrit *chewing the cud*. J'en avais assez d'ailleurs de notre première discussion littéraire, étant convaincu depuis longtemps (quoique je ne l'aie été que dix ans après ma sortie du collége d'Édimbourg) que l'excellence de la conversation n'est pas de montrer vos connaissances supérieures sur des objets de peu d'importance, mais d'augmenter, d'améliorer et de corriger ce qu'on sait, en profitant de ce que savent les autres. Je laissai donc le marquis *montrer* son *code* autant qu'il le voulut, et j'en fus récompensé par une dissertation savante et judicieuse sur le style orné d'architecture introduit en France au dix-septième siècle. Il en fit ressortir le mérite et les défauts avec un goût sûr; puis, ayant touché quelque chose du sujet qui tout à l'heure a été de ma part l'objet d'une digression, il fit en sa faveur un appel dans un autre esprit, fondé sur les idées que réveillait ce sujet, et qui s'y associaient. — Qui donc, dit-il, voudrait détruire les terrasses du château de Sully, que nous ne pouvons parcourir sans nous rappeler l'image de cet homme d'état aussi distingué par son intégrité sévère que par la force et l'infaillible sagacité de son jugement? Si elles étaient moins larges, moins massives, ou que la forme en eût subi la plus légère altération, pourrions-nous voir encore en elles le théâtre de ses méditations patriotiques? Pourrions-nous concevoir qu'un salon moderne fût un lieu convenable où le duc pourrait être assis sur un fauteuil à bras, et la duchesse sur un *tabouret*, — donnant ainsi à leurs fils des leçons de courage et de fidelité, — à leurs filles des leçons de soumission et de modestie, — aux uns et aux autres des leçons de moralité rigide; tandis qu'un cercle de jeune noblesse prête une oreille attentive, debout et les yeux modestement baissés, sans parler et sans s'asseoir, si ce n'est par l'ordre exprès de leur prince et parent? — Non, monsieur, continua le marquis avec enthousiasme; détruisez le pavillon royal dans lequel a eu lieu cette édifiante scène de famille, et vous lui enlevez du même coup vraisemblance et vérité. Votre esprit pourrait-il se figurer ce noble pair, ce patriote illustre, se promenant dans un *jardin anglais?* Vous pourriez aussi bien vous le figurer couvert d'un frac bleu et d'un gilet blanc, au lieu de son surtout à la Henri IV et de son *chapeau à plumes*. — Songez comment il aurait pu se mouvoir dans le tortueux labyrinthe de ce que vous appelez une *ferme ornée*, avec sa suite ha-

bituelle d'une double file de gardes suisses devant et derrière. Rappelez-vous sa figure, sa barbe, ses *hauts-de-chausses à canon*, réunis à son justaucorps par une multitude d'*aiguillettes* et de nœuds de rubans; et si vous vous le figurez encore dans un de vos modernes *jardins anglais*, vous ne pourrez distinguer ce tableau, dans votre imagination, de celui qui représenterait un vieux fou, dont le caprice est de se déguiser sous le costume de son trisaïeul, et qu'un détachement de gendarmes conduit à l'*hôpital des fous*. Mais voyez, si elle existe encore, cette longue et magnifique terrasse, dont le loyal, le grand Sully avait coutume de faire deux fois chaque jour le lieu de ses promenades solitaires, tout en méditant sur les plans patriotiques qu'il avait conçus pour la gloire de la France; ou, lorsqu'à une époque de sa vie plus avancée et plus triste, il rêvait à son maître assassiné, et au destin de son pays en proie aux factions. — Sur ce noble arrière-plan d'arcades, placez des vases, des statues, des urnes et tout ce qui peut annoncer la proximité d'un palais ducal, et le paysage s'harmonise alors avec la figure du grand homme. Les *factionnaires*, armés de leurs arquebuses et placés aux extrémités de cette promenade longue et bien nivelée, annoncent la présence du seigneur féodal, plus clairement indiquée encore par la garde d'honneur qui le précède et le suit, la hallebarde haute, la physionomie martiale et imposante, comme s'ils étaient en présence de l'ennemi, et réglant cependant tous leurs mouvements sur ceux de leur prince, — mesurant leurs pas sur les siens, marchant quand il marche, s'arrêtant quand il s'arrête, observant même, pour s'y conformer, les plus légères irrégularités de hâte ou de pause occasionnées par le cours des pensées qui l'absorbent; exécutant enfin, avec une précision militaire, les évolutions requises, devant et derrière celui qui semble l'âme et le ressort de leurs rangs, comme le cœur donne au corps la vie et le mouvement. Ou bien, ajouta le marquis en jetant sur ma physionomie un regard de doute, si vous souriez à l'idée d'une promenade si peu d'accord avec la liberté absolue des manières modernes, vous résoudriez-vous à détruire cette autre terrasse que foula cette séduisante marquise de Sévigné, et dont le souvenir est rappelé par tant de passages de ses lettres enchanteresses?

Un peu fatigué de cette longue tirade du marquis, dont le but était certainement de faire valoir les beautés naturelles de sa propre terrasse, qui n'avaient pas besoin de cette recommandation, j'informai

mon compagnon que je venais précisément de recevoir d'Angleterre le journal d'une excursion faite dans le midi de la France par un jeune étudiant d'Oxford, mon ami, poète, dessinateur et savant ; — journal dans lequel l'auteur donne une description si intéressante et si animée du château de Grignan, demeure de la fille chérie de madame de Sévigné, qui elle-même y résida souvent, qu'aucun de ceux qui auraient lu ce livre ne voudraient passer à quarante milles [1] de ce lieu sans y faire un pélerinage. Le marquis sourit, sembla fort satisfait, me demanda le titre de l'ouvrage, et écrivit sous ma dictée : *An Itinerary of Provence and the Rhone, made during the year* 1819, *by John Hughes, A. M., of Oriel college, Oxford* [2].—Je ne puis, me dit-il, acheter, quant à présent, de livres pour le château ; mais j'en recommanderai l'acquisition au cabinet de lecture dont je suis *abonné*, à la ville voisine. — Voici, ajouta-t-il, *monsieur le curé* qui arrive pour couper court à nos recherches, et j'aperçois La Jeunesse qui se glisse autour du vieux portique, sur la terrasse, pour aller sonner le dîner ; — cérémonie fort inutile pour réunir trois personnes, mais le bon vieillard aurait le cœur brisé s'il fallait l'omettre. Ne faites pas attention à lui en ce moment ; il veut s'acquiter incognito de ses fonctions inférieures. Après l'appel de la cloche, il paraîtra devant nous dans toute la splendeur de sa qualité de majordome.

Tout en parlant, le marquis s'était rapproché de l'extrémité orientale du château, la seule partie de l'édifice qui fût encore habitable.

Les ravages de la *bande-noire*, dit-il, en dilapidant le reste du château pour en tirer le plomb, le bois et les autres matériaux, m'ont rendu sans le vouloir un véritable service, en le réduisant à des proportions plus en rapport avec la fortune actuelle du propriétaire. C'est assez de la feuille qui reste pour que la chenille y loge sa chrysalide ; que lui importe que les insectes aient dévoré le reste du buisson ?

Nous arrivâmes à la porte. La Jeunesse parut alors avec un air à la fois empressé et respectueux ; sa physionomie, quoique sillonnée de rides, était prête à sourire au premier mot de bonté de son maître,

[1] Il faut à peu près trois milles anglais pour faire une de nos lieues communes. (L. V.)

[2] Voyage en Provence et sur les bords du Rhône, fait en 1819, par J. Hughes, maître es-arts du collége Oriel, à Oxford.

et il montrait alors une rangée éclatante de dents excellentes, malgré l'âge et les souffrances. Ses bas de soie bien propres, si souvent lavés que la teinte en était devenue jaunâtre ; — sa queue nouée avec une rosette ; — son habit sans collet, couleur perle ; — le solitaire, le *jabot*, les manchettes et le chapeau plat, tout indiquait que La Jeunesse avait considéré la présence d'un convive au château comme un événement inusité, qui exigeait de sa part un déploiement non moins extraordinaire de magnificence et d'apparat.

En regardant ce singulier mais fidèle serviteur du marquis, qui sans doute avait hérité des préjugés aussi bien que des vieux habits de son maître, je ne pus méconnaître la ressemblance signalée par le marquis entre La Jeunesse et mon Caleb, le fidèle écuyer du maître de Ravenswood. Mais un Français, un Jean-fait-tout par nature, peut, avec beaucoup plus d'aisance et de souplesse, se plier à une multitude de services et suffire à tous, qu'on ne doit l'attendre de la lenteur imperturbable d'un Écossais. Supérieur à Caleb par la dextérité, mais non par le zèle, La Jeunesse semblait se multiplier avec les exigences de l'occasion, et il s'acquittait de ses diverses fonctions avec tant de promptitude et d'activité qu'un plus nombreux domestique ne paraissait ni utile ni nécessaire.

Le dîner fut exquis. La soupe, quoique *maigre*, épithète que les Anglais tournent en dérision, avait un goût délicieux, et la matelotte de brochets et d'anguilles me réconcilia, quoique Écossais, avec ce dernier poisson. Il y avait même un *petit plat de bouilli* pour l'hérétique, si bien cuit à point qu'il avait conservé tout son jus, et en même temps si tendre que rien ne pouvait être plus délicat. Un ou deux petits plats parfaitement dressés servaient d'accompagnement au *potage ;* mais ce que le vieux *maître d'hôtel* regardait comme fort supérieur à tout le reste, souriant avec un air content de lui quand il le posa sur la table, et jouissant d'avance de ma surprise, fut un plat immense d'épinards, dont la surface n'était pas unie comme ceux qu'apprêtent les mains sans expérience de nos cuisiniers anglais, mais qui s'élevait en coteaux et se creusait en vallées, avec un superbe cerf poursuivi par une meute de chiens et par une troupe de cavaliers portant des cors, des fouets et des couteaux de chasse. — Chiens, chasseurs et cerf, tout était en croûte de pain artistement taillée, puis frite dans du beurre. Enchanté des éloges que je ne manquai pas d'accorder à ce *chef-d'œuvre*, le vieux La Jeunesse avoua qu'il lui en avait coûté près

de deux jours pour l'amener à perfection ; et il ajouta, pour rendre justice à qui de droit, qu'une idée si lumineuse ne lui appartenait pas exclusivement, mais que *monsieur* avait bien voulu lui donner plusieurs bons avis, et que même il l'avait aidé dans l'exécution des figures capitales. Le marquis rougit un peu à cet éclaircissement, dont sans doute il eût volontiers dispensé son majordome; mais il avoua qu'il avait voulu me causer une surprise en représentant une scène tirée d'un poëme populaire de mon pays, *Milady Lac* [1]. Je répondis qu'un cortége aussi splendide convenait plus à une grande chasse de Louis XIV qu'à celle d'un pauvre roi d'Écosse, et que le *paysage* ressemblait à une vue de Fontainebleau plus qu'aux sites de Callender. Il fit un salut gracieux en réponse à ce compliment, et reconnut que les souvenirs des costumes de l'ancienne cour de France, quand elle était dans sa splendeur, pouvaient bien avoir égaré son imagination ; — puis la conversation tomba sur d'autres sujets.

Notre dessert fut excellent. — Le fromage, les fruits, la salade, les olives, les *cerneaux* et le délicieux vin blanc étaient *impayables* chacun dans son genre, et le bon marquis remarqua, avec un air de satisfaction véritable, que son hôte leur rendait un sincère hommage. Après tout, dit-il, — et cependant c'est avouer une folie presque ridicule, — après tout, je ne puis m'empêcher de me réjouir de pouvoir offrir encore à un étranger une sorte d'hospitalité qui semble lui être agréable. Croyez-moi, ce n'est pas tout-à-fait par orgueil que, nous autres *pauvres revenants*, nous vivons si retirés, et que nous évitons les devoirs de l'hospitalité. Beaucoup de nous, il est vrai, errent dans les châteaux de leurs pères, plutôt comme les esprits de leurs anciens propriétaires que comme des êtres vivants rétablis dans leurs possessions ; — cependant, c'est à cause de vous, plutôt que pour épargner notre propre délicatesse, que nous ne recherchons pas la société des voyageurs étrangers. Nous avons l'idée que votre opulente nation tient particulièrement au *faste*, à la *bonne chère*, — à vos aises et aux jouissances de toute espèce ; et les moyens que nous aurions pour vous recevoir sont en général si bornés, que nous-mêmes nous sentons que toute dépense, toute ostentation de cette nature nous sont interdites. Personne ne se soucie d'offrir ce qu'il a de mieux quand il a quelque raison de croire que ce mieux ne sera pas agréable ; et comme beaucoup de vous

[1] La Dame du Lac, *Lady of the Lake*. (L. V.)

publient leur journal, *monsieur le marquis* ne serait pas probablement fort aise de voir le pauvre dîner qu'il a pu offrir à un *mylord* anglais consigné dans une relation solennelle.

J'interrompis le marquis pour l'assurer que si jamais je rendais public le récit de sa réception, ce serait seulement pour conserver la mémoire du meilleur repas que j'eusse fait de ma vie. Il salua de nouveau, et ajouta qu'il fallait ou que mes goûts différassent beaucoup des goûts nationaux, ou que ce qu'on en avait dit fût singulièrement exagéré. Il me remercia surtout de lui avoir révélé la valeur de ce qui lui restait. — L'utile, ajouta le marquis, a sans doute survécu au somptueux, à Haut-Lieu comme ailleurs. Les grottes, les statues, les serres, le temple et la tour ont disparu; mais le vignoble, le *potager*, le verger, l'*étang*, subsistent, et je suis heureux que leurs produits combinés aient pu composer un repas qu'un Anglais aura trouvé passable. J'espère seulement que, pour me convaincre de la sincérité de vos compliments, vous accepterez l'hospitalité au château de Haut-Lieu aussi souvent que vous n'aurez pas d'engagement préférable, pendant votre séjour dans nos environs.

Je me rendis de bon cœur à une invitation faite de si bonne grâce, qu'il semblait qu'en me l'adressant le marquis sollicitait une faveur.

La conversation alors se porta sur l'histoire du château et de ses environs, — sujet qui plaçait le marquis sur son terrain, quoique en dehors de cela ce ne fût ni un grand antiquaire, ni même un bien profond historien. Le curé se trouva être l'un et l'autre, homme aimable d'ailleurs, causant bien, et montrant dans ses communications cette *prévenance* et cet empressement obligeant qui m'ont paru être le caractère distinctif des membres du clergé catholique, quel que soit leur degré d'instruction. Ce fut de lui que j'appris que les restes d'une belle bibliothèque existaient encore au château de Haut-Lieu. Le marquis leva les épaules quand le curé révéla cette particularité, regarda de côté et d'autre, et montra le même embarras qu'il avait éprouvé involontairement quand La Jeunesse avait jasé sur son intervention dans des arrangements de *cuisine*. — Je serais heureux de montrer les livres, dit-il; mais ils sont en si mauvais état et tellement en désordre, que j'aurais honte de les laisser voir à qui que ce fût.

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis, reprit le curé; vous savez que vous avez accordé au grand bibliophile anglais, le docteur

Dibdin [1], la permission d'examiner ces curieuses reliques, et vous savez aussi quel éloge il leur a donné.

— Que pouvais-je faire, mon cher ami? répondit le marquis; le bon docteur avait entendu quelque rapport exagéré de ces débris de ce qui fut une bibliothèque; il s'était établi dans l'auberge voisine, déterminé à l'emporter ou à mourir sous les murailles. Il m'était même revenu qu'il avait pris la hauteur de la tourelle, afin de se procurer des échelles pour l'escalader. Vous n'auriez pas voulu que je réduisisse un respectable théologien, quoique d'une autre communion, à commettre un tel acte de violence? En conscience, je ne pouvais le faire.

— Mais vous savez aussi, monsieur le marquis, continua le curé, que le docteur Dibdin fut si affecté de la dilapidation que votre bibliothèque avait soufferte, qu'il enviait hautement les pouvoirs de notre Église, tant il aurait eu de joie à lancer l'anathème sur la tête de ceux qui s'en étaient rendus coupables!

— Sa colère, sans doute, fut proportionnée à son désappointement, dit notre hôte.

— Non, non, repartit le curé; car il parlait avec tant d'enthousiasme de la valeur de ce qui vous reste, que je suis convaincu que vos instantes prières ont pu seules l'empêcher de consacrer au moins vingt pages au château de Haut-Lieu dans le magnifique ouvrage dont il vous a envoyé un exemplaire, et qui restera comme un monument durable de son zèle et de son savoir.

— Le docteur Dibdin est bien honnête, reprit le marquis; quand nous aurons pris notre café, — le voilà qui arrive, — nous irons à la tourelle; et puisque Monsieur n'a pas dédaigné mon pauvre repas, j'espère qu'il excusera le triste état de ma bibliothèque. Je serai heureux s'il y peut trouver quelque chose qui l'intéresse. D'ailleurs, mon bon père, en fût-il autrement, vous avez tout droit sur ces livres, puisque sans votre intervention je n'en aurais jamais revu un seul.

Quoique ce nouvel acte de courtoisie fût évidemment arraché par l'insistance du curé à la répugnance de son ami, en qui le désir de cacher la nudité de son domaine et l'étendue de ses pertes semblait toujours être en opposition avec sa volonté d'obliger, je ne pus m'empêcher d'accepter une offre qu'en stricte politesse j'aurais peut-être

[1] Auteur d'un *Voyage bibliographique*, traduit en français. L. V.

dû refuser. Mais renoncer à cette occasion de voi les restes d'une collection assez curieuse pour avoir inspiré à notre ami le bibliophile le projet de recourir à une escalade, c'eût été un acte d'abnégation personnelle dont je ne me sentis pas capable. La Jeunesse apporta le café, tel qu'on n'en goûte que sur le continent, sur un plateau recouvert d'une serviette, afin qu'on pût le croire d'argent, et le *chasse-café* de la Martinique sur un petit porte-liqueur qui était réellement de ce métal. Notre repas ainsi terminé, le marquis me conduisit, par un *escalier dérobé*, dans une grande et belle galerie, de près de cent pieds de long, mais si nue, si dilapidée, que je tins mes yeux constamment baissés, de peur que mon hôte ne se crût obligé de faire une apologie pour tous les tableaux déchirés et les tapisseries en lambeaux, et, qui pis est, pour les fenêtres, qui, en plusieurs endroits, livraient passage aux vents.

— Nous avons tâché de rendre la tourelle plus habitable, dit le marquis, tout en traversant à la hâte ce lieu de désolation. C'était ici autrefois la galerie de tableaux; et dans le boudoir qui est au bout, et dont nous avons fait la bibliothèque, nous conservions quelques tableaux curieux de chevalet, dont les dimensions plus petites exigeaient qu'ils fussent vus de plus près.

En parlant ainsi, il écarta une portion de la tapisserie, et nous nous trouvâmes dans la pièce qu'il venait de désigner.

Elle était octangulaire, comme l'extérieur de la tourelle dont elle occupait l'intérieur. Quatre de ses côtés étaient percés de fenêtres garnies de petits vitraux peints, et formant autant de points de vue superbes sur le cours de la Loire et sur le pays au milieu duquel serpente ce fleuve majestueux. Les rayons du soleil couchant, pénétrant à travers deux des fenêtres en vitraux peints, montraient un assemblage brillant d'emblèmes religieux et d'armoiries, sur lequel on pouvait à peine fixer les yeux sans qu'ils en fussent éblouis; mais les deux autres fenêtres, dont le soleil s'était retiré, pouvaient être examinées plus à l'aise, et laissaient clairement voir que les vitraux étaient garnis de fragments rapportés qui ne leur avaient pas appartenu originairement, et que je sus ensuite avoir été tirés de l'ancienne chapelle du château, maintenant ruinée. Pendant plusieurs mois, le marquis s'était amusé à accomplir ce *rifacciamento*, avec l'aide du curé et du propre-à-tout La Jeunesse; et quoiqu'ils n'eussent fait que rapprocher des fragments quelquefois d'une extrême ténuité,

les vitraux peints, à moins qu'on ne les examinât de très-près, et avec des yeux d'antiquaire, produisaient, au total, un effet très-agréable.

Les faces de la chambre non occupées par les fenêtres étaient (à la réserve de la place nécessaire pour la petite porte) garnies d'armoires et de tablettes; quelques-unes étaient en bois de noyer curieusement sculpté, et auquel le temps avait donné la teinte brunâtre d'une châtaigne mûre; les autres étaient en bois plus commun, et remplissaient les vides qu'avaient faits la violence et la dévastation. Sur ces tablettes étaient disposés les débris ou plutôt les précieux restes d'une splendide bibliothèque.

Le père du marquis avait été un homme instruit, et son grand-père s'était fait remarquer même à la cour de Louis XIV, où la littérature était en quelque sorte considérée comme un objet de mode, par l'étendue de ses connaissances. Ces deux seigneurs, maîtres d'une fortune considérable, et donnant pleine carrière à leur goût, avaient fait de telles additions à une vieille bibliothèque gothique fort curieuse que leurs ancêtres leur avaient transmise, qu'il existait en France peu de collections qui pussent être comparées à celle de Haut-Lieu. Par suite d'une tentative malavisée du marquis actuel, de défendre son château contre un attroupement populaire, la bibliothèque avait été, en 1790, complètement dispersée. Heureusement, le curé, qui, grâces à sa conduite charitable et modérée et à ses vertus évangéliques, avait beaucoup d'influence sur les paysans du voisinage, obtint de plusieurs d'entre eux, pour quelques sous, quelquefois même pour la valeur d'un petit verre d'eau-de-vie, des volumes qui avaient coûté des sommes considérables, et que les coquins qui avaient mis le château au pillage n'avaient enlevés que par esprit de malice. Ce digne ecclésiastique avait en outre racheté à prix d'argent autant de ces livres que sa petite fortune le lui avait permis, et c'était à ses soins qu'ils avaient dû d'être rétablis dans la tourelle où je les ai trouvés. Il n'était donc pas étonnant que le bon curé fût fier et heureux de montrer cette collection aux étrangers.

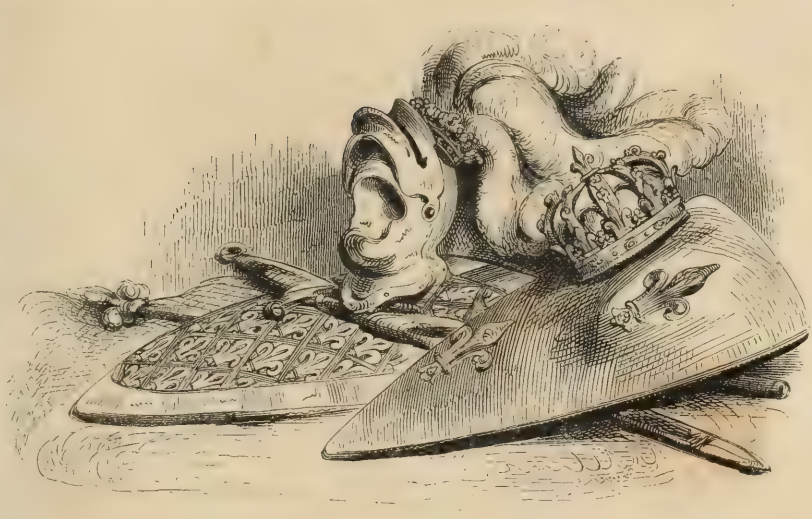
Malgré les volumes dépareillés, les imperfections, et toutes les autres mortifications qu'éprouve un amateur à la vue d'une bibliothèque mal tenue, il se trouvait dans celle de Haut-Lieu beaucoup d'articles dignes, comme dit Bayer, « de réjouir et de surprendre » le bibliomane. Là se voyaient « le petit volume rare, bruni par le temps, à la

dorure ternie, » comme le dit avec sensibilité le docteur Ferrier ; — de curieux missels ornés de riches peintures, des manuscrits de 1380, de 1320, et même plus anciens ; des ouvrages en lettres gothiques, imprimés dans les quinzième et seizième siècles. Mais j'ai l'intention de donner de toutes ces raretés une description plus détaillée, si le marquis veut bien m'y autoriser.

Quant à présent, il me suffit de dire qu'enchanté de la journée que j'avais passée au château de Haut-Lieu, j'y fis depuis de fréquentes visites, et que la clef de la tour octogone était toujours à ma disposition. Ce fut alors que je me passionnai pour une partie de l'histoire de France que je n'avais pas jusque là étudiée avec une attention suffisante, malgré l'importance qu'elle tire de ses rapports avec celle de l'Europe en général, et quoiqu'elle ait été illustrée par un ancien historien inimitable [1]. En même temps, pour répondre aux désirs de mon excellent hôte, je m'occupais occasionnellement de débrouiller certains mémoires de famille que la fortune avait sauvés du naufrage, et qui contenaient plusieurs particularités curieuses relatives à l'alliance de sa maison avec des familles d'Ecosse, alliance à laquelle j'avais dû, dans l'origine, les bonnes grâces du marquis de Haut-Lieu.

Je méditai sur ces objets, *more meo*, jusqu'à ce que je fusse revenu trouver en Angleterre le rosbif et le feu de houille, changement de résidence qui n'a eu lieu qu'après que j'eus mis en ordre ces réminiscences gauloises. Le résultat de mes méditations prit enfin la forme dont mes lecteurs pourront juger dans un instant, si cette préface ne les effraie pas. Que le public accueille cet ouvrage avec bonté, et je ne regretterai pas d'avoir été pour un temps absent de mon pays.

[1] Walter Scott entend ici parler de *Commines*, dont les curieux et naïfs Mémoires lui ont en effet fourni le fond et beaucoup d'éléments de détail de son *Quentin Durward*, comme on le verra clairement par les notes que nous avons placées à la fin du volume. (L. V.)

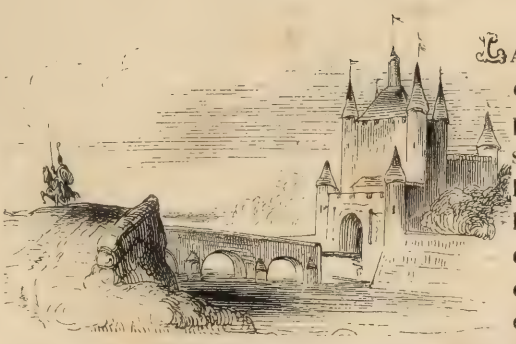


QUENTIN DURWARD.

CHAPITRE PREMIER.

LE CONTRASTE.

Voyez ici — et là — sur ces deux tableaux, les portraits ressemblants de deux frères. *Hamlet.*



La dernière partie du quinzième siècle prépara pour l'avenir une suite d'événements dont le résultat fut d'élever la France à cet état de puissance formidable qui, depuis lors, fut à diverses reprises le principal objet de la jalousie des autres nations européennes ; mais, avant cette

époque, elle avait eu à lutter pour sa propre existence contre les Anglais, déjà maîtres de ses plus belles provinces. Tous les efforts de son roi, toute la bravoure de ses habitants, purent à peine préserver du joug étranger les parties encore indépendantes du royaume. Son seul danger n'était pas là. Les princes qui possédaient les grands fiefs de la couronne, et, en particulier, les ducs de Bourgogne et de Bretagne, en étaient venus à rendre si légers leurs liens féodaux, qu'ils ne se faisaient aucun scrupule de lever l'étendard contre leur lige et souverain seigneur, le roi de France, sous le plus faible prétexte. En temps de paix, ils gouvernaient leurs possessions en princes absolus; et la maison de Bourgogne, qui à la province dont elle avait pris le nom avait ajouté la plus belle et la plus riche partie de la Flandre, était elle-même assez riche et assez puissante pour ne le céder à la couronne ni en splendeur ni en force.

A l'imitation des grands feudataires, chaque vassal inférieur de la couronne s'arrogeait autant d'indépendance que le lui permettaient la distance où il était du souverain pouvoir, l'étendue de son fief ou la force de son manoir; et ces petits tyrans, affranchis de l'action des lois, se livraient impunément aux plus féroces excès d'une oppression capricieuse et sanguinaire. Dans l'Auvergne seule, on comptait plus de trois cents de ces nobles indépendants, dont l'inceste, le meurtre et la rapine étaient les actions les plus ordinaires et les plus familières.

Outre ces maux, un autre fléau, né des guerres longues et incessantes entre la France et l'Angleterre, n'ajoutait pas peu aux misères de ce royaume morcelé. De nombreuses troupes de soldats rassemblés en bandes sous des officiers choisis par eux-mêmes parmi les aventuriers les plus braves et les plus heureux, s'étaient formées, dans diverses parties de la France, du rebut de tous les autres pays. Ces combattants mercenaires vendaient temporairement leur épée au parti le plus offrant; et, à défaut d'un tel emploi de leur bras, ils faisaient la guerre pour leur propre compte, s'emparant des châteaux et des tours, qui leur servaient de places de retraite, — faisant des prisonniers pour en tirer rançon, — exigeant des tributs des villages ouverts et du pays environnant; — justifiant en un mot, par toutes sortes de rapines, les épithètes de *tondeurs* et d'*écorcheurs* qu'on leur avait données.

Au milieu des horreurs et des misères nées d'un tel état de choses, les moindres seigneurs, aussi bien que les princes plus puissants, se livraient à des dépenses aussi folles qu'exagérées; à l'imitation de

ceux-ci, les premiers déployaient un luxe grossier, mais magnifique, et dissipaient ainsi les richesses extorquées au peuple. Un ton de galanterie chevaleresque (qui, cependant, était souvent déshonoré par une licence effrénée) caractérisait les rapports entre les sexes; le langage de la chevalerie errante était encore usité, et ses formes observées, quoique le sentiment épuré d'un amour honorable et la généreuse bravoure qu'il inspire eussent cessé d'en adoucir et d'en réparer les extravagances. Les joutes et les tournois, les fêtes et les festins de chaque petite cour, attiraient en France tout aventurier errant; et là, rarement manquait-il de trouver à employer ce courage aveugle et cet esprit téméraire et entreprenant pour lesquels sa contrée native, plus calme, n'offrait pas un assez large théâtre.

A cette époque, et comme pour sauver ce beau royaume des maux de toute espèce dont il était menacé, le trône chancelant fut occupé par Louis XI, dont le caractère, tout odieux qu'il était en lui-même, fit face aux malheurs du temps, les combattit et les domina en grande partie; — comme les poisons de qualités opposées sont dits, dans les anciens livres de médecine, avoir la vertu de se neutraliser l'un l'autre.

Aussi brave que pouvait l'exiger un but utile et politique, Louis n'avait nulle étincelle de cette valeur romanesque, ni de cette fierté, sa compagne ordinaire, qui combat encore pour le point d'honneur quand le point d'utilité a été obtenu. Calme, rusé, et profondément attentif à son intérêt personnel, nul sacrifice ne lui coûtait pour le servir, même celui de l'orgueil et de la colère. Il avait soin de cacher ses pensées et ses desseins à tous ceux qui l'approchaient, et il disait souvent « qu'un roi qui ne savait pas dissimuler ne savait pas régner; et que, quant à lui, s'il pensait que son bonnet connût ses secrets, il le jeterait au feu. » Nul homme, ni de son siècle ni d'aucun autre, ne sut mieux tirer parti des faiblesses des autres, et en même temps éviter de donner sur lui le moindre avantage en cédant mal à propos aux siennes.

Il était d'un naturel vindicatif et cruel, au point de trouver du plaisir dans les fréquentes exécutions qu'il commandait. Mais si jamais aucun sentiment de pitié ne le porta à faire grâce quand il pouvait condamner sans crainte, jamais non plus un sentiment de vengeance ne le poussa à une violence prématurée. Rarement il s'élançait sur sa proie avant qu'elle fût entièrement à sa portée et qu'elle eût perdu toute chance de salut; et ses mouvements étaient déguisés avec tant de soin, que ses desseins n'étaient ordinairement révélés que par le succès.

De même, l'avarice de Louis faisait place à une apparente prodigalité quand il fallait corrompre le favori ou le ministre d'un prince rival, pour détourner une attaque imminente ou rompre une alliance dirigée contre lui. Il aimait les plaisirs de toute espèce; mais ni l'amour, ni la chasse, quoique ce fussent ses passions dominantes, ne le détournèrent jamais de la plus stricte assiduité aux affaires publiques et à l'administration de son royaume. Il avait acquis, en se mêlant souvent à tous les rangs de la vie privée, une connaissance profonde des hommes. Quoique naturellement fier et altier, il n'hésitait pas, dans son mépris pour les divisions arbitraires de la société (ce qui alors était regardé comme une conduite aussi condamnable que peu naturelle), à tirer des conditions les plus modestes des hommes qu'il employait aux fonctions les plus importantes, et telle était la sûreté de son coup d'œil, que rarement il se trompa sur leurs qualités.

Le caractère de ce prince aussi habile qu'artificieux présentait cependant des contradictions; car la nature humaine est rarement uniforme. Lui, le plus faux et le plus trompeur des hommes, dut les plus

grandes fautes de sa vie à une confiance trop entière dans l'honneur et l'intégrité des autres. Ces fautes semblent avoir eu pour cause un système raffiné de politique, qui portait Louis à revêtir l'apparence d'une confiance sans bornes envers ceux qu'il se proposait de tromper ; car, dans l'ensemble de sa conduite, il fut aussi jaloux et aussi soupçonneux qu'aucun tyran qui ait jamais existé.

Deux autres traits peuvent être notés pour compléter la connaissance de ce caractère formidable qui éleva Louis, parmi les princes chevaleresques de cette époque grossière, au rang de ces gardiens de bêtes féroces, lesquels, par une adresse et une habileté supérieure, par une distribution judicieuse de la nourriture et des coups, parviennent finalement à les dompter, mais qui seraient mis en pièces par elles si l'adresse chez eux ne suppléait à la force.

Le premier de ces traits caractéristiques de Louis était une superstition excessive, fléau dont le ciel afflige souvent ceux qui ont fermé l'oreille aux préceptes de la religion. Louis ne chercha jamais à calmer les remords que ses crimes soulevaient en lui, par aucun changement dans sa conduite machiavélique. Il s'efforçait, mais en vain, d'apaiser et de réduire au silence ces cris d'une conscience troublée, par des pratiques superstitieuses, des pénitences sévères et des dons abondants au clergé. Le second trait, avec lequel le premier se montre parfois étrangement uni, était une disposition aux plaisirs crapuleux et aux débauches secrètes. Le plus sage, ou du moins le plus habile des souverains de son temps, il se plaisait à descendre aux familiarités de la vie commune; homme d'esprit lui-même, il aimait les saillies et les reparties de la conversation privée, plus qu'on n'aurait pu l'attendre des autres traits de son caractère. Il se mêlait même à des aventures joyeuses et à des intrigues obscures, avec une liberté peu d'accord avec sa défiance et sa réserve habituelles; et il aimait tant ces sortes de galanteries basses, qu'il fit insérer un certain nombre de ses propres aventures, aussi gaies que licencieuses, dans une collection bien connue des bibliomanes, aux yeux desquels (et ce livre doit être interdit à tout autre) la *bonne* édition est d'un très-grand prix [1].

Le ciel, qui agit par la tempête comme par la plus douce pluie, fit servir le caractère redoutable, mais énergique et prudent, de ce monarque, à rendre à la grande nation française les bienfaits d'un gouvernement régulier qu'elle avait presque entièrement perdu lors de son accession au trône [2].

Avant d'arriver à la couronne, Louis avait montré plus de vices que de talents. Sa première femme, Marguerite d'Écosse, avait succombé sous les traits de la calomnie dans la cour du roi son époux, où personne, sans les encouragements de Louis lui-même, n'eût osé proférer une parole injurieuse contre cette aimable et malheureuse princesse. Fils ingrat et rebelle, il avait conspiré d'abord pour s'emparer de la

[1] Cette *editio princeps*, très-recherchée des connaisseurs lorsqu'elle est bien conservée, est intitulée : *Les Cent nouvelles Nouvelles, contenant Cent Histoires nouveaux, qui sont moult plaisants à raconter en toutes bonnes compagnies, par manière de joyeuxeté. Paris, Antoine Vérard*, s. d. in-fol. gothique. *Voy.* Debure. (W. S.)

[2] *Voy.* la note A, fin du volume.

personne de son père, puis il lui avait fait une guerre ouverte. Pour son premier crime, il fut exilé dans son apanage du Dauphiné, qu'il gouverna avec beaucoup de sagacité; — pour le second, il fut condamné à un exil absolu, et forcé de s'abandonner à la merci et presque à la charité du duc de Bourgogne et de son fils, à la cour desquels il jouit, jusqu'à la mort de son père, arrivée en 1461, d'une hospitalité plus tard assez mal reconnue.

A peine assis sur le trône, Louis fut presque renversé par une ligue formée contre lui par les grands vassaux de France, à la tête desquels était le duc de Bourgogne, ou plutôt son fils le comte de Charollais. Ils levèrent une armée nombreuse, vinrent faire le blocus de Paris, livrèrent sous ses murs une bataille dont l'issue fut douteuse, et mirent la monarchie française à deux doigts de sa perte. Il arrive souvent, dans un cas pareil, que le plus habile des deux chefs retire, sinon l'honneur, au moins le véritable fruit de la bataille : Louis, qui, à celle de Montlhéry, avait déployé une grande bravoure personnelle, sut, par sa prudence, tirer parti de ce résultat incertain, comme si la victoire se fût déclarée de son côté. Il temporisa jusqu'à ce que la ligue ennemie se fût dissoute, et il fut si habile à semer la jalousie parmi ces grandes puissances, que leur *alliance du bien public*, comme ils l'appelaient, alliance dont le but réel était de ne laisser subsister qu'un fantôme de monarchie française, se rompit d'elle-même et ne se renouvela jamais par la suite d'une manière aussi formidable.

Délivré de tout danger du côté de l'Angleterre par les guerres civilles d'York et de Lancastre, Louis, depuis cette époque, s'occupa pendant plusieurs années, en médecin habile, mais sans pitié, de guérir les blessures du corps politique, ou plutôt d'arrêter, soit par des remèdes doux, soit par l'emploi du feu et de l'acier, les progrès de cette gangrène mortelle dont il était attaqué. Ne pouvant alors mettre fin au brigandage des *compagnies franches* et aux actes d'oppression impunis de la noblesse, il s'appliqua du moins à les diminuer ; et, par la force d'une volonté soutenue, il augmenta graduellement l'autorité royale, ou réduisit celle des grands vassaux.

Cependant le roi de France vivait toujours au milieu des inquiétudes et des dangers. Les membres de la *ligue du bien public* n'étaient plus unis, mais ils existaient encore. Comme les tronçons du serpent, ils pouvaient se rapprocher et redevenir à craindre. Mais un danger plus imminent était la puissance toujours croissante du duc de Bourgogne,

alors un des plus grands princes de l'Europe, et qui ne perdait guère de son rang par la légère dépendance de son duché envers la couronne de France.

Charles, justement surnommé *le Téméraire*, car son courage était allié à une folle audace, portait alors la couronne ducale de Bourgogne, qu'il brûlait de changer en couronne royale et indépendante. Le caractère de ce duc formait, à tous égards, un contraste absolu avec celui de Louis XI.

Celui-ci était calme, réfléchi, rusé, ne poursuivant jamais une entreprise désespérée, mais aussi n'en abandonnant jamais une dont le succès fût probable, quelque éloigné qu'il pût être. Le génie du duc était tout différent; il se précipitait dans le danger parce qu'il l'aimait, et dans les difficultés parce qu'il les méprisait. Louis ne sacrifia jamais son intérêt à sa passion; Charles, au contraire, ne fit jamais céder ses passions, ni même un caprice, à une considération quelconque. Malgré les liens de parenté rapprochée qui les unissaient, malgré le secours que le duc et son père avaient accordé à Louis durant son exil, étant dauphin, il y avait entre eux un mépris et une haine réciproques. Le duc de Bourgogne méprisait la politique cauteleuse du roi, et il imputait à un manque de courage qu'il cherchât par l'intrigue, la corruption et d'autres moyens détournés, à obtenir des avantages qu'à sa place le duc eût arrachés à main armée. Pareillement il haïssait le roi, non-seulement à cause de l'ingratitude dont celui-ci avait payé ses services, des injures personnelles qu'il en avait reçues, et des imputations que les envoyés de Louis avaient lancées contre lui tandis que le duc son père était encore vivant; mais aussi, et surtout, à cause des secours qu'il accordait en secret aux bourgeois mécontents de Gand, de Liége et des autres grandes villes de Flandre. Ces cités turbulentes, jalouses de leurs priviléges et fières de leurs richesses, étaient fréquemment en état d'insurrection vis-à-vis de leurs seigneurs suzerains les ducs de Bourgogne, et jamais elles ne manquaient de trouver des secours secrets à la cour de Louis, qui saisissait chaque occasion de fomenter des troubles dans les états de son trop puissant vassal.

Le mépris et la haine du duc lui étaient rendus par Louis avec non moins de force, quoiqu'il enveloppât ses sentiments d'un voile plus épais. Il était impossible qu'un homme d'une sagacité profonde ne méprisât pas cet entêtement obstiné qui jamais n'abandonnait un dessein, quelque fatales qu'en pussent être les suites, et cette impétuosité irréfléchie qui se précipitait dans la carrière sans envisager un seul instant les obstacles qu'on y pourrait rencontrer. Cependant le roi détestait Charles plus encore qu'il ne le méprisait, et ces deux sentiments de haine et de mépris étaient d'autant plus forts qu'ils étaient mêlés de crainte; car il savait que l'attaque d'un taureau courroucé, auquel il comparait le duc de

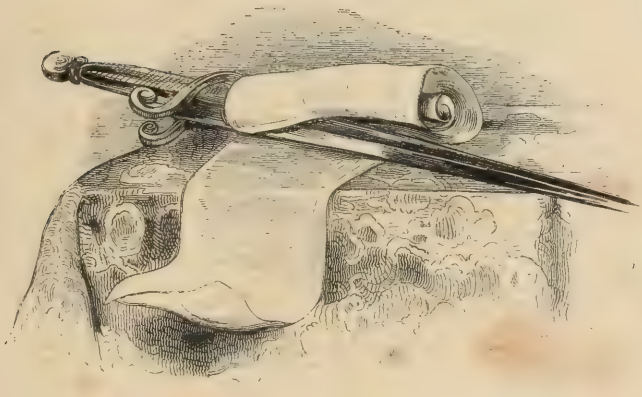
Bourgogne, est toujours redoutable, quoique l'animal fonde sur son ennemi les yeux fermés. Ce n'était pas seulement la richesse des

provinces de la Bourgogne, la discipline de leurs belliqueux habitants, et la masse de leur population pressée, que redoutait le roi : c'étaient surtout les qualités personnelles de leur chef qui le rendaient dangereux. Brave jusqu'à l'excès, — magnifique dans ses dépenses, — splendide dans sa cour, dans sa personne, dans sa suite, où il déployait le faste héréditaire de la maison de Bourgogne, Charles le Téméraire attirait à son service tous les esprits ardents de l'époque, dont le caractère se rapportait au sien ; et Louis voyait trop clairement ce qui pouvait être entrepris et exécuté par un tel assemblage d'aventuriers résolus, suivant un maître dont le caractère était aussi indomptable que le leur.

Une autre circonstance augmentait encore l'animosité de Louis contre son dangereux vassal. Il en avait reçu des services dont il n'eut jamais l'intention de s'acquitter, et il se trouvait dans la nécessité fréquente de temporiser avec lui, d'endurer même les éclats d'une pétulante insolence, injurieuse à la dignité royale, sans pouvoir le traiter autrement que comme *son beau cousin de Bourgogne* [1].

[1] *Voy.* la note B, fin du volume.

C'est vers l'année 1468, alors que les dissensions des deux princes étaient portées à leur plus haut point, quoiqu'une trève trompeuse et peu sûre, ce qui arrivait fréquemment, existât pour le moment entre eux, que se reporte le commencement de notre histoire. On pourra trouver que le rang et la condition du premier personnage introduit sur la scène n'exigeaient guère une dissertation sur la position relative de deux princes puissants. Mais les passions des grands, leurs querelles et leurs réconciliations, enveloppent la destinée de tout ce qui les approche ; et on verra, en avançant dans notre relation, que ce chapitre préliminaire était nécessaire pour comprendre l'histoire de celui dont nous allons raconter les aventures.



CHAPITRE II.

LE VOYAGEUR.

Mais alors le monde est mon huître, et cette épée l'ouvrira.

C'ÉTAIT par une délicieuse matinée d'été, avant que le soleil eût acquis son ardeur brûlante, et tandis que la rosée rafraîchissait encore et parfumait l'air. Un jeune homme, venant du nord-est, s'approcha du gué d'une petite rivière, ou plutôt d'un grand ruisseau tributaire du Cher, non loin du château royal de Plessis-lès-Tours, dont les sombres et nombreux créneaux dominaient au loin la forêt étendue dont ils étaient entourés. Ce pays boisé comprenait une *noble-chasse*, ou parc royal entouré d'une clôture et appelé, dans le latin du moyen-âge, *Plexitium*, d'où un si grand nombre de villages en France ont reçu le nom de Plessis. Le château et le village dont il est ici question étaient appelés Plessis-lès-Tours pour les distinguer des autres, et étaient situés à deux

milles environ, vers le sud, de la jolie ville de ce nom, capitale de l'ancienne Touraine, dont la riche plaine a été nommée le jardin de la France.

Sur la rive opposée à celle dont s'était approché le voyageur, deux hommes, qui paraissaient livrés à une conversation animée, semblaient de temps à autre observer ses mouvements ; car le point où ils se trouvaient étant beaucoup plus élevé, ils avaient pu l'apercevoir à une distance considérable.

Le jeune voyageur pouvait avoir de dix-neuf à vingt ans ; ses traits et son extérieur prévenaient en sa faveur, mais annonçaient un homme étranger au pays où il se trouvait. Son court manteau gris et son haut-de-chausse étaient plutôt à la mode flamande qu'à celle de France, tandis qu'à son élégante toque bleue, ornée d'un simple rameau de houx et d'une plume d'aigle, on pouvait déjà reconnaître en lui un enfant de l'Écosse cherchant fortune. Ses habits étaient très-propres, et arrangés avec le soin d'un jeune homme qui sait être possesseur d'un joli physique. Il portait sur son dos un sac qui paraissait contenir son petit bagage ; sa main gauche était couverte d'un gant de fauconnier, quoiqu'il ne portât pas d'oiseau, et dans sa main droite était un fort épieu de chasseur. Sur son épaule gauche était passée une écharpe brodée, qui soutenait un petit sachet de velours écarlate, pareil à ceux dont se servaient alors les oiseleurs de distinction pour porter la nourriture de leurs faucons et d'autres objets nécessaires pour cet amusement favori. Cette écharpe était croisée par une sorte de bandoulière à laquelle était suspendu un couteau de chasse. Au lieu des bottes alors usitées, il portait des brodequins de peau de daim à demi-tannée.

Bien que ses formes n'eussent pas encore atteint tout leur développement, il était grand, agile, et la légèreté de son pas faisait voir que voyager à pied était pour lui plutôt un plaisir qu'une fatigue. Son teint était blanc, en dépit d'une nuance générale un peu foncée qu'il devait soit au soleil étranger, soit plutôt à une exposition constante à l'air dans sa contrée natale.

Ses traits, sans être parfaitement réguliers, étaient francs, ouverts et agréables. Un demi-sourire, qui semblait naître de l'heureuse insouciance d'une vie pleine de sève, laissait de temps à autre apercevoir ses dents bien rangées et aussi pures que l'ivoire ; tandis que ses yeux bleus, pleins de feu et de gaieté, s'arrêtaient complaisamment sur cha-

que objet, avec une heureuse expression de bonne humeur, de légèreté de cœur et de résolution déterminée.

Il recevait et rendait le salut du petit nombre de voyageurs qui fréquentaient la route, dans ces temps dangereux, avec un air convena-

ble à la condition apparente de chacun d'eux. Le hallebardier rôdeur, moitié soldat, moitié brigand, mesurait des yeux le jeune voyageur, comme s'il pesait l'espoir du butin et les chances d'une résistance déterminée; et celle-ci lui apparaissait si clairement dans le regard assuré du jeune homme, qu'il changeait ses desseins hostiles pour un brusque —bonjour, camarade! — que le jeune Ecossais lui rendait d'un ton aussi martial, quoique moins bourru. Le pélerin et le moine mendiant répondaient à son salut respectueux par une bénédiction paternelle; et la paysanne aux yeux noirs se retournait pour le regarder quand elle l'avait dépassé de plusieurs pas, et ils échangeaient un bonjour en souriant. En un mot, on ne pouvait méconnaître en lui quelque chose qui exerçait une véritable attraction, et qui prenait sa source dans la bonne humeur unie à une franchise pleine de hardiesse, dans un air spirituel et un extérieur agréable. Tout en lui indiquait aussi un jeune homme entré dans la vie sans la moindre appréhension des dangers dont elle est semée, et n'ayant pour les surmonter d'autres moyens qu'un esprit vif et un cœur plein de courage; or, c'est avec de tels caractères que la jeunesse sympathise le plus aisément, comme aussi c'est pour ceux-là surtout que l'âge et l'expérience éprouvent un intérêt affectueux.

Le jeune homme dont nous avons fait le portrait avait été aperçu depuis long temps par les deux personnages qui se trouvaient sur le côté opposé de la petite rivière par laquelle il était séparé du parc et du château; mais comme il descendait la rive escarpée et arrivait au bord de l'eau avec la légèreté d'une chevrette courant vers la fontaine, le plus jeune des deux dit à l'autre : — Voilà notre homme, — c'est le Bohémien! S'il essaie de traverser le ruisseau, c'est un homme perdu; — l'eau est forte, et le gué impraticable.

— Laissons-le faire cette découverte lui-même, compère, dit le personnage le plus âgé; cela pourra peut-être épargner une corde et faire mentir un proverbe.

— Je le reconnais à sa toque bleue, dit l'autre, car je ne puis distinguer sa figure. — Ecoutez! — il crie pour demander si l'eau est profonde. — Rien dans le monde de tel que l'expérience, repartit l'autre; laisse-le essayer.

Le jeune homme, pendant ce temps, ne recevant pas de réponse pour le détourner de son dessein, et prenant pour un encouragement le silence de ceux auxquels il s'était adressé, entra dans l'eau sans autre

retard que le temps nécessaire pour ôter ses brodequins. Au même moment, le plus âgé des deux personnages lui cria de prendre garde à lui, et, s'adressant à son compagnon, ajouta à demi-voix :—Mortdieu, compère, — nous avons fait une autre méprise ; — ce n'est pas notre bavard de Bohémien!

Mais cet avis arriva trop tard pour le jeune homme. Ou il ne l'entendit pas, ou il ne put en profiter, ayant déjà perdu pied. Pour un homme moins alerte et moins habitué à nager, la mort était certaine, tant l'eau était profonde et rapide.

— Par sainte Anne! mais c'est un garçon intéressant, dit l'homme le plus âgé ; — courez, compère, et réparez votre étourderie en lui portant aide, s'il est possible. Il est de votre troupe ; — si les anciens proverbes disent vrai, il ne se noiera point.

En effet, le jeune voyageur nagea si vigoureusement et surmonta si bien le flot, que malgré la force du courant il atteignit la rive à très-peu de distance au-dessous de la descente ordinaire.

Pendant ce temps, le plus jeune des deux étrangers avait couru au bord de l'eau pour lui porter secours, tandis que l'autre le suivait à pas moins pressés, se disant à lui-même, comme il approchait : — J'ai bien vu que ce jeune compagnon ne se noierait jamais.—Sur mon âme, il est à terre, et il empoigne son épieu ; — si je ne me hâte, il va battre mon compère pour la seule action charitable que je lui aie jamais vu faire ou tenter dans tout le cours de sa vie.

Il avait quelque raison de supposer que telle serait l'issue de cette aventure ; car notre bel Ecossais avait déjà accosté le plus jeune des deux Samaritains, qui s'était hâté de venir à son secours, et lui criait avec colère : — Chien discourtois, pourquoi n'avoir pas répondu quand j'ai appelé pour savoir si le gué était praticable? Que le diable m'emporte si je ne vous apprends à avoir une autre fois plus d'égards pour les étrangers!

Il accompagnait ces paroles d'un mouvement expressif de son épieu, qu'on appelle *le moulinet*, parce que, tenant le bâton par le milieu, on en fait tourner rapidement les deux bouts dans tous les sens, comme les ailes d'un moulin que le vent fait mouvoir. Son antagoniste, se voyant ainsi menacé, porta la main à sa rapière ; car c'était un de ces hommes qui, en toute occasion, sont plus prompts à l'action qu'à la parole. Mais son compagnon, plus circonspect, qui arrivait en ce moment, lui commanda de se modérer, et, se tournant vers le jeune

homme, lui reprocha à son tour la précipitation qui l'avait fait se jeter ainsi dans une rivière débordée, et la violence mal placée qui lui faisait chercher dispute à un homme qui était accouru à son secours.

Le jeune homme, se voyant ainsi blâmé par un homme d'âge avancé, d'apparence respectable, baissa immédiatement son arme, et répondit qu'il serait fâché s'il avait été injuste envers eux, mais qu'en vérité ils l'avaient laissé mettre sa vie en péril faute d'un mot d'avertissement donné à propos, ce qui ne convenait ni à d'honnêtes gens, ni à de bons chrétiens, et bien moins encore à de respectables bourgeois comme ils paraissaient l'être.

— Beau fils, dit le plus âgé des deux, à votre accent et à votre air, vous paraissez étranger, et vous devriez songer que nous ne comprenons pas votre dialecte aussi aisément que vous le parlez peut-être.

— Eh bien! mon père, reprit le jeune Ecossais, je me soucie fort peu du bain que j'ai pris, et je vous pardonnerai aisément d'en être en partie la cause, pourvu que vous m'indiquiez quelque endroit où je puisse sécher mes habits; car ce sont les seuls que j'aie, et il faut les conserver un peu présentables.

— Pour qui nous prenez-vous, beau fils? dit le plus âgé des deux étrangers, en réponse à cette question.

— Mais sans doute pour de bons bourgeois, dit le jeune homme; ou plutôt, vous m'avez l'air, — vous, mon maître, d'un trafiquant d'argent ou d'un marchand de blé; et cet homme, d'un boucher ou d'un nourrisseur de bestiaux.

— Vous avez parfaitement deviné nos conditions, dit en riant le plus âgé : il est bien vrai que mon affaire est de négocier autant d'argent que je le peux; et le métier de mon compère a quelque rapport avec celui de boucher. Quant à vous, nous tâcherons de vous servir; mais il faut d'abord savoir qui vous êtes et où vous allez : car, dans ces temps, les chemins sont remplis de voyageurs à pied et à cheval qui ont tout autre chose en tête que des principes d'honnêteté et de crainte de Dieu.

Le jeune homme jeta un regard subtil et scrutateur sur celui qui venait de parler et sur son silencieux compagnon, comme s'il eût douté qu'ils méritassent la confiance qu'ils demandaient, et voici quel fut le résultat de ses observations.

Le plus âgé et le plus remarquable des deux pouvait être pris, à son costume et à son extérieur, pour un marchand ou un boutiquier de cette époque : sa jaquette, ses hauts-de-chausse et son manteau étaient de couleur sombre uniforme, mais montraient tellement la corde, que l'esprit pénétrant du jeune Écossais en conclut que celui qui les portait devait être ou très-riche ou très-pauvre, et probablement le premier des deux. La coupe de ses vêtements était courte et serrée, — mode qui n'était admise alors ni parmi les gentilshommes, ni même dans la haute classe des bourgeois, tous portant généralement des habits larges, descendant au-dessous du genou.

La figure de cet homme avait quelque chose à la fois de prévenant et de repoussant; ses traits fortement prononcés, ses joues creuses et ses yeux enfoncés avaient néanmoins une expression de finesse et de bonne humeur en harmonie avec le caractère du jeune aventurier; mais, d'un autre côté, ses yeux, profondément abrités sous d'épais sourcils noirs, avaient quelque chose d'impérieux et de sinistre. Peut-être cet effet était-il augmenté par un chapeau de feutre, de forme basse, très-enfoncé sur le front, et qui ajoutait encore à l'ombre d'où ses yeux lançaient leurs éclairs; ce qui est certain, c'est que le jeune étranger ne conciliait pas aisément ce regard avec l'apparence, d'ailleurs peu

distinguée, de l'étranger. Le chapeau, surtout, auquel tous les gens de quelque distinction ajoutaient un ornement d'or ou d'argent, ne portait qu'une plaque de plomb représentant une image de la Vierge, semblable à celles que les pauvres pélerins rapportaient de Lorette.

Son compagnon était un homme robuste, de moyenne taille, plus jeune d'une dizaine d'années, et dont la figure en dessous ne laissait échapper qu'un sourire de sinistre augure ; ce qui encore ne lui arrivait jamais que par manière d'intelligence à certains signes secrets qui semblaient être échangés entre lui et l'autre étranger. Il était armé d'une épée et d'une dague ; et, sous son habit uni, l'Écossais remarqua qu'il cachait un *jazeran*, espèce de cotte de mailles, telle qu'en portaient souvent ceux qui, bien que de professions paisibles, étaient, dans ces temps périlleux, appelés fréquemment loin de chez eux : ce qui confirma le jeune homme dans sa conjecture que c'était ou un boucher, ou un nourrisseur de bestiaux, ou un homme de quelque profession de ce genre, obligé à de fréquentes excursions.

Le jeune étranger n'eut besoin que d'un coup d'œil pour faire ces observations qui nous ont pris quelque temps ; et, après un moment de silence, il répondit : — J'ignore à qui je puis avoir l'honneur de parler, — et il fit en même temps une légère révérence; — mais il m'est indifférent que vous sachiez que je suis un cadet écossais, et que je viens chercher fortune en France ou ailleurs, selon la coutume de mes compatriotes.

— *Pasques-Dieu!* et c'est là une bonne coutume, dit le plus âgé des deux étrangers ; vous semblez un jeune garçon de bonne mine, et dans un âge également propre à réussir près des hommes et près des femmes. Qu'en dites-vous? je suis marchand, et je manque d'un garçon pour m'aider dans mon trafic ; — mais je suppose que vous êtes trop gentilhomme pour vous livrer à des travaux aussi bas.

— Beau sire, répondit le jeune homme, si votre offre est sérieuse, — ce dont je doute, — je suis forcé de vous en remercier, et je vous en remercie comme je le dois ; mais je craindrais fort de ne pouvoir guère vous être utile dans votre négoce.

— Oh ! reprit le plus âgé, je garantis que tu sais mieux courber un arc que dresser un mémoire de dépense, et que tu manies un coutelas mieux qu'une plume, — ha !

— Mon maître, repartit le jeune Écossais, je suis un homme des

braes[1], et par conséquent, comme on dit, un homme d'arc. Mais, malgré cela, j'ai été dans un couvent, où les bons pères m'ont appris à lire, à écrire, et même à compter.

— *Pasques-Dieu!* cela est trop magnifique, s'écria le marchand. Par Notre-Dame d'Embrun, tu es un prodige, l'ami!

— Riez, mon beau maître, répliqua le jeune homme, médiocrement satisfait de la gaieté de sa nouvelle connaissance; je ferai mieux d'aller me sécher, que de rester là à répondre à vos questions, tandis que l'eau dégoutte de mes habits.

Le marchand rit plus fort à ces paroles, et il ajouta : — *Pasques-Dieu!* le proverbe ne ment pas : — *Fier comme un Écossais.* — Mais venez, jeune homme; vous êtes d'un pays que j'ai en estime, ayant dans mon temps trafiqué avec l'Écosse; — ce sont des gens pauvres, mais honnêtes. — Si vous voulez venir avec nous au village, je vous donnerai un verre de vin chaud et un déjeuner réconfortable, pour vous remettre de votre bain. — Mais tête bleue! que faites-vous de ce gant de chasse à votre main? Ne savez-vous pas qu'il est défendu de chasser dans un parc royal?

[1] *Brae*, terme écossais désignant la pente des montagnes. (L. V.)

— C'est ce que j'ai appris, répondit le jeune homme, d'un faquin de forestier du duc de Bourgogne, près de Péronne. J'avais lâché sur un héron un faucon que j'avais apporté avec moi d'Ecosse, et sur lequel je comptais pour me servir d'introducteur, si l'occasion se présentait. Le coquin perça mon oiseau d'une flèche.

— Et que fîtes-vous? dit le marchand.

— Je le rossai, répondit le jeune homme en brandissant son bâton, autant qu'un chrétien peut en battre un autre sans le tuer. — Je devais avoir sang pour sang.

— Et savez-vous, reprit le bourgeois, que si vous étiez tombé entre les mains du duc de Bourgogne, il vous aurait fait suspendre en l'air comme un gland?

— Oui, assurément; on dit qu'il est aussi prompt à cette besogne que le roi de France. Mais, comme ceci arriva près de Péronne, je fis un saut par-dessus la frontière, et je me moquai de lui. S'il n'avait pas été si emporté, j'aurais peut-être pu prendre du service avec lui.

— Ce sera pour lui, si la trève vient à se rompre, une lourde perte qu'un paladin tel que vous! — Et le marchand, en disant cela, lança un coup d'œil à son compagnon, qui répondit par un de ces sourires louches qui animaient sa figure, comme un éclair illumine un ciel d'hiver.

Le jeune Ecossais s'arrêta tout à coup, et enfonçant son bonnet sur l'oreille droite, comme quelqu'un qui ne veut pas être tourné en ridicule : — Mes maîtres, leur dit-il avec fermeté, et vous surtout, monsieur, qui êtes le plus âgé, et qui paraissez le plus sage, je crois que vous ne trouverez ni agrément ni sûreté à rire à mes dépens. Le ton de votre conversation ne me plaît pas du tout. Je peux supporter une raillerie et même une réprimande de mon aîné, et je vous en remercierai même, monsieur, si je sens que je l'ai méritée; mais je ne veux pas servir de jouet comme un enfant, quand, Dieu le sait, je me trouve assez homme pour vous frotter tous les deux, si vous me provoquez davantage.

Le plus âgé des deux semblait prêt à étouffer de rire à la vue de cette colère. — La main de son compagnon se glissait de nouveau vers la garde de son épée, quand le jeune homme, qui avait observé ce mouvement, lui porta par le travers du poignet un coup de bâton qui le mit hors d'état de s'en servir. Cet incident ne fit qu'augmenter la gaieté du plus âgé. — Holà! holà! cria-t-il, très-brave Ecossais, holà! pour l'amour de ta chère patrie! Et vous, compère, point de regards mena-

çants. Il faut de la justice dans le commerce, et l'on peut compenser un bain par un coup sur le poignet donné avec autant de grâce et d'agilité. — Ecoutez-moi, mon jeune ami, ajouta-t-il avec une gravité sérieuse qui, en dépit de lui-même, subjugua le jeune homme et lui imposa silence; plus de violence. Il ne serait pas prudent à vous de vous y livrer contre moi; et, comme vous pouvez voir, mon compère en a assez. Quel est votre nom?

— Je puis répondre civilement à une question faite avec civilité, dit le jeune homme, et j'aurai tout le respect convenable pour votre âge, si vous ne poussez ma patience à bout par vos moqueries. Depuis que j'ai parcouru la France et la Flandre, on m'a nommé par sobriquet le Varlet au Sac de Velours, à cause de cette poche de fauconnier que je porte à mon côté; mais mon vrai nom dans mon pays est Quentin Durward.

— Durward! reprit celui qui avait fait la question; est-ce un nom de gentilhomme?

— Depuis quinze générations; et c'est ce qui me donne de la répugnance à suivre d'autre carrière que celle des armes.

— Véritable Ecossais! Beaucoup de sang, beaucoup d'orgueil, et grande pénurie de ducats, j'en réponds.—Hé bien, compère, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon, allez en avant, et faites-nous préparer à déjeuner au bosquet des mûriers; car ce garçon y fera autant d'honneur qu'une souris affamée au fromage de la ménagère. Et quant au Bohémien, — écoute.... à l'oreille.

Son compagnon répondit par un sourire qui avait quelque chose de sombre, et partit d'un bon pas. Alors le plus âgé s'adressa de nouveau au jeune Durward : — Nous allons maintenant faire route ensemble à notre loisir, et nous pourrons, en traversant la forêt, entendre une messe à la chapelle de Saint-Hubert ; car il n'est pas bien de s'occuper des besoins du corps avant d'avoir songé à ceux de l'âme.

Durward, en bon catholique, n'eut rien à objecter à cette proposition, quoique probablemement il eût mieux aimé commencer par sécher ses habits et se réconforter lui-même. Cependant ils eurent bientôt perdu de vue leur triste compagnon, et ils continuèrent de suivre le même sentier qu'il avait pris. Ce sentier les conduisit dans un bois de grands arbres mêlés de buissons et de broussailles, et traversé par de longues avenues, dans lesquelles ils apercevaient des daims courant en petites troupes, avec une sécurité semblant annoncer qu'ils se sentaient complètement en sûreté dans cette retraite.

— Vous me demandiez si j'étais un bon archer, dit le jeune Écossais ; — donnez-moi un arc et une couple de flèches, et vous aurez une pièce de venaison dans un moment.

— *Pasques-Dieu !* mon jeune ami, repartit son compagnon, prenez-y garde ; mon compère a l'œil ouvert sur ces daims, sur lesquels il est chargé de veiller, et dont il est un gardien rigide.

— Il a plutôt l'air d'un boucher que d'un gai forestier ; je ne puis croire que le regard sournois de ce pendard soit celui d'un homme qui connaisse les nobles règles de la vénerie.

— Ah ! mon jeune ami, mon compère n'a pas la figure avenante à la première vue ; mais ceux qui l'ont connu de plus près ne s'en sont jamais plaints.

Quentin Durward trouva quelque chose de singulier et de désagréablement expressif dans le ton avec lequel ces paroles furent prononcées, et levant subitement les yeux sur son compagnon, il crut voir sur sa physionomie, dans le sourire imperceptible qui relevait sa lèvre supérieure et dans le clignement de son œil noir, quelque chose qui confirmait cette impression désagréable. — J'ai entendu parler de brigands, se dit-il en lui-même, de rusés voleurs et de coupe-jarrets. — Celui qui est en avant serait-il un assassin, et ce vieux coquin son canard d'attrape[1] ?

[1] *Decoy-duck.* Dans la chasse aux canards, on dresse un de ces animaux à proférer, dans les marais, des cris qui attirent les canards sauvages, et qui les font ainsi tomber dans les piéges qu'on leur a tendus. (L. V.)

Tenons-nous sur nos gardes. — Ils n'auront guère de moi que de bons horions écossais.

Tandis qu'il faisait ces réflexions, ils arrivèrent à un endroit de la forêt où les grands arbres étaient moins pressés, et où le sol, débarrassé de taillis et de buissons, était couvert d'un tapis de la plus douce et de la plus agréable verdure, garanti de l'ardeur du soleil et plus délicat qu'on n'en trouve ordinairement en France. Les arbres de cet endroit retiré étaient principalement des hêtres et des ormes gigantesques qui s'élevaient dans les airs, semblables à des montagnes feuillues. Au milieu de ces magnifiques enfants de la terre, et dans la partie la plus ouverte de la clairière, on apercevait une humble chapelle, près de laquelle coulait un petit ruisseau. L'architecture en était simple et grossière. A quelques pas de là était une cabane servant de demeure à l'ermite ou au prêtre solitaire qui se consacrait au service de l'autel. Dans une niche, au-dessus de la porte cintrée, était placée une petite statue de saint Hubert en pierre, avec un cor de chasse passé à son cou et deux lévriers à ses pieds. La situation de cette chapelle au milieu d'une forêt si abondante en gibier avait fait naître l'idée de la dédier au saint qui est le patron particulier des chasseurs [1].

Le vieillard, suivi du jeune Durward, dirigea ses pas vers ce lieu de dévotion; et comme ils approchaient, le prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, sortit de sa cellule pour entrer dans la chapelle, où l'appelait la célébration de l'office divin. Durward s'inclina devant lui avec le respect que commandait le caractère sacré du ministre des autels; tandis que son compagnon, avec l'apparence de la plus profonde dévotion, mit un genou en terre pour recevoir la bénédiction de l'homme de Dieu,

[1] Chaque corps d'état, dans le moyen-âge, était placé sous la protection de quelque saint. La chasse, qui, avec ses jeux et ses hasards, était l'occupation d'un si grand nombre de gens et l'amusement de tous, fut mise sous l'invocation de saint Hubert.

Ce saint des forêts était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine; avant qu'il se fût voué à Dieu, il vivait à la cour du roi Pépin. Il aimait passionnément la chasse, et s'y abandonnait au point de négliger ses devoirs de chrétien. Un jour qu'il se livrait à ce passe-temps favori, un cerf apparut devant lui ayant un crucifix placé entre ses cornes, et il entendit une voix qui le menaça de la damnation éternelle s'il ne se repentait de ses péchés. Il se retira du monde et prit les ordres, sa femme s'étant aussi renfermée dans un cloître. Hubert devint ensuite évêque de Maestricht et de Liége, et son zèle pour extirper les derniers restes du paganisme lui fit donner le nom d'apôtre des Ardennes et du Brabant. Ses descendants ont, dit-on, le pouvoir de guérir les morsures des chiens enragés. (W. S.)

puis le suivit dans la chapelle, à pas lents et d'un air qui exprimait la contrition et l'humilité les plus profondes.

Les ornements intérieurs de la chapelle étaient en harmonie avec les occupations terrestres du saint patron. Les plus riches dépouilles des divers animaux qui sont l'objet de la chasse dans les différentes contrées, tapissaient les murs et étaient suspendues autour de l'autel et dans toute l'église ; comme blasonnements caractéristiques, on y avait mêlé des trophées de cors, d'arcs, de carquois et d'autres emblèmes forestiers, ainsi que des têtes de daims, de loups et d'autres animaux considérés comme bêtes de chasse. Tous les ornements, en un mot, avaient ce caractère spécial ; et la messe elle-même, considérablement abrégée, était de celles qu'on nomme *Messes de chasse*, parce que les nobles et les grands, pour qui on les célèbre, y sont impatients de commencer leur jeu favori.

Cependant, durant cette courte cérémonie, le compagnon de Durward parut y apporter la plus rigide et la plus scrupuleuse attention ; tandis que Durward, moins complètement absorbé dans ses pensées religieuses, ne pouvait s'empêcher de s'adresser des reproches en lui-même, d'avoir pu concevoir des soupçons injurieux contre un homme si dévot et si humble. Loin d'être tenté maintenant de le regarder comme un compagnon et un complice de brigands, il l'aurait presque considéré comme un saint.

Quand la messe fut finie, ils sortirent ensemble de la chapelle, et l'inconnu dit à son jeune camarade : — Nous sommes maintenant peu éloignés du village ; — vous pouvez à présent rompre votre jeûne en toute sûreté de conscience. — Suivez-moi.

Tournant à droite et prenant un sentier qui montait graduellement, il recommanda à son compagnon d'avoir grand soin de ne pas quitter ses traces, mais au contraire de les suivre aussi exactement qu'il pourrait. Durward ne put s'empêcher de lui demander la cause de cette précaution.

— Nous sommes maintenant près de la cour, jeune homme, répondit le guide ; et, *Pasques-Dieu !* il y a quelque différence de marcher dans cette région ou dans les bruyères de vos collines. Chaque toise de ce terrain, à l'exception du sentier où nous nous trouvons, est rendue dangereuse et presque impraticable par des piéges et des trappes armées de lames de faux, qui trancheraient les membres du passant imprudent, comme la serpe tond un rameau d'aubépine. — Des chausse-trappes

vous traverseraient les pieds de leurs pointes de fer, et il y a des fosses assez profondes pour vous ensevelir à jamais. Vous êtes à présent dans l'enceinte du domaine royal, et nous allons apercevoir tout à l'heure la façade du château.

— Si j'étais le roi de France, dit le jeune homme, je ne prendrais pas tant de soins de m'entourer de trappes et de piéges ; mais, au lieu de cela, je tâcherais de gouverner si bien que personne ne pût m'approcher avec de mauvais desseins. Et quant à ceux qui viendraient à moi avec des sentiments de paix et d'affection, plus le nombre en serait grand, plus j'en serais aise.

Son compagnon regarda autour d'eux et lui dit en montrant un air alarmé : — Chut! chut! sire Varlet au Sac de Velours! J'ai oublié de vous dire qu'un des grands dangers de cette enceinte, c'est que les feuilles des arbres y ont des oreilles qui rapportent tout au cabinet du roi.

— Je m'en inquiète peu, répondit Quentin Durward. Je porte une langue écossaise assez courageuse pour dire ce que je pense en face du roi Louis lui-même, que Dieu le protége! — et quant aux oreilles dont vous me parlez, si je les voyais sur une tête humaine, je les abattrais avec mon couteau de chasse.

CHAPITRE III.

LE CHATEAU.

Au centre, s'élève un edifice imposant; a chaque pas, se présentent des portes garnies de barreaux de fer. — Au pied des murs élevés, sont creusés des fossés profonds. L'eau dormante entoure la forteresse, et sur le haut des remparts, les casques des soldats étincellent. *Anonyme.*

TANDIS que Durward et sa nouvelle connaissance s'entretenaient ainsi, ils arrivèrent en vue de la façade du château de Plessis-lès-Tours, lequel, même dans ces temps de dangers, où les grands étaient obligés de résider dans des forteresses, était remarquable par les précautions minutieuses avec lesquelles il était gardé et défendu.

A partir de la lisière du bois, où le jeune Durward avait fait halte avec son compagnon pour contempler cette résidence royale, s'étendait, ou plutôt s'élevait, quoique par une pente presque insensible, une esplanade découverte, entièrement dégarnie d'arbres et de broussailles, à l'exception d'un chêne gigantesque à demi mort de vieillesse. Cet es-

pace, à l'extrémité duquel s'élevait le château, avait été laissé ouvert, d'après les règles de fortification de tous les temps, afin que l'ennemi ne pût approcher des murs à couvert, et sans être observé du haut des tours.

Il y avait trois murs extérieurs, garnis, d'espace en espace et à chaque angle, de créneaux et de tourelles. Le second mur s'élevait plus haut que le premier, et était construit de manière à commander la défense extérieure, dans le cas où l'ennemi se serait emparé de la première enceinte ; il en était de même du troisième mur, formant l'enceinte intérieure, par rapport au second rempart. Autour du mur extérieur, ainsi que le Français en informa son jeune compagnon (car, étant placés plus bas que les fondations, ils ne pouvaient voir cela), était creusé un fossé d'environ vingt pieds de profondeur, rempli d'eau fournie par la rivière du Cher, ou plutôt par une de ses branches tributaires. Au pourtour de la seconde muraille, ajouta le compagnon de Durward, régnait un autre fossé ; et un troisième, de dimensions aussi peu ordinaires, était creusé entre celle-ci et le mur intérieur. Les bords de ce triple fossé, au circuit intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, étaient puissamment protégés par des palissades de fer, remplissant l'objet de ce qu'on nomme *chevaux de frise* dans les fortifications modernes, la tête de chaque pièce étant divisée en une grappe de pointes aiguës, et menaçant d'une mort certaine quiconque aurait tenté de les franchir.

En dedans de l'enceinte intérieure s'élevait le château même, formé de constructions d'époques diverses, disposées autour d'un vieux donjon auquel elles étaient unies, et qui lui-même, plus ancien qu'aucune d'elles, s'élevait dans les airs comme un noir géant éthiopien. L'absence de toute fenêtre dans cette tour gigantesque, autre que d'étroites meurtrières disposées pour la défense, produisait sur le spectateur la même impression pénible que fait éprouver la vue d'un homme aveugle. Les autres bâtiments ne semblaient guère mieux disposés pour l'agrément de l'habitation, car les fenêtres ouvraient toutes sur la cour intérieure, de sorte qu'à l'extérieur le château ressemblait à une prison beaucoup plus qu'à un palais. Le roi régnant avait encore augmenté cette ressemblance ; car ne voulant pas que les additions faites par lui aux fortifications du château pussent être aisément distinguées des constructions antérieures (comme la plupart des personnes soupçonneuses, il n'aimait pas qu'on devinât ses soupçons), il avait fait employer les briques et les pierres de la teinte la plus sombre, et mêler de la suie au

ciment, afin de donner à tout le château une teinte uniforme de vétusté.

Cette place formidable n'avait qu'une seule entrée, du moins Durward n'en vit aucune autre dans toute l'étendue de la façade. Cette porte, placée au centre de la première enceinte, était, selon l'usage, flanquée de deux fortes tours et munie d'une herse et d'un pont-levis. — Le pont-levis était levé, et la herse baissée. — On pouvait apercevoir des tours semblables aux portes d'entrée des second et troisième murs d'enceinte, mais non sur une même ligne avec celle du rempart extérieur, parce que le passage ne devait pas couper droit à travers les trois enceintes; mais au contraire, ceux qui entraient avaient à parcourir obliquement une cinquantaine de pas entre le premier et le second mur, exposés, si c'étaient des ennemis, aux projectiles de tous les deux; et ensuite, quand le second rempart était franchi, ils devaient pareillement dévier de la ligne droite, pour arriver à la porte d'entrée de la troisième et dernière muraille; de sorte qu'avant de gagner la cour qui entourait les bâtiments, il fallait traverser deux passages étroits et dangereux, pris en flanc par le double feu de l'artillerie, et forcer successivement trois portes munies des moyens de défense les plus formidables connus à cette époque.

Venant d'une contrée désolée à la fois par une guerre étrangère et par des divisions intestines, — contrée, aussi, dont la surface inégale et montagneuse, coupée de torrents et de précipices, offrait un si grand nombre de situations de défense, — le jeune Durward connaissait assez bien les divers moyens par lesquels les hommes, dans cet âge encore barbare, s'efforçaient de défendre leurs habitations; mais il avoua franchement qu'il n'aurait pas pensé qu'il fût au pouvoir de l'art de faire autant pour la défense, là où la nature avait fait si peu; car le château, comme nous l'avons dit, n'était situé que sur une éminence douce, commençant au point où nos deux personnages s'étaient arrêtés.

Pour ajouter encore à sa surprise, son compagnon lui dit que les environs du château, à l'exception du seul chemin tournant par lequel on pouvait approcher sûrement de la porte d'entrée, étaient, de même que les halliers qu'ils avaient traversés, semés de diverses sortes de fosses couvertes, de piéges et de trappes, où périrait inévitablement le malheureux qui s'aventurerait là sans guide; qu'il y avait sur les murs des espèces de guérites en fer appelées *nids d'hirondelles*, d'où les sen-

tinelles, qui y étaient régulièrement postées, pouvaient, sans courir aucun risque, tirer à coup sûr sur quiconque tenterait de pénétrer dans le château sans le signal ou le mot de passe du jour, et que les archers de la garde royale remplissaient ce devoir de jour et de nuit, pour lequel ils recevaient du roi Louis profit et honneur, une haute paye et de riches habits. — Et maintenant, dites-moi, mon jeune ami, continua-t-il, avez-vous jamais vu une place aussi forte que celle-ci, et pensez-vous qu'il existe des hommes assez courageux pour la prendre d'assaut ?

Le jeune homme était resté longtemps les yeux fixés sur ce château, dont la vue l'intéressait au point qu'il en oubliait, dans l'ardeur

de sa curiosité, l'humidité de ses habits. Ses yeux brillèrent, son visage se colora comme si la pensée d'une action hardie fût venue l'animer, et il répondit :

— C'est un fort château, et bien défendu; mais il n'y a rien d'impossible pour des hommes braves.

— Y en a-t-il beaucoup dans votre pays capables d'un tel exploit? dit l'autre d'un ton dédaigneux.

— Je ne puis l'affirmer, répondit le jeune homme ; mais il y en a des milliers qui, pour une bonne cause, ne reculeraient pas devant une telle action.

— Hum ! et peut-être vous-même êtes-vous un de ces braves?

— Il ne convient pas de me vanter, quand il n'y a pas de danger ; mais mon père a fait une action aussi courageuse, et je me flatte de ne pas être bâtard.

— Hé bien, reprit le vieillard en souriant, vous pourriez trouver vos pareils, et même vos compatriotes, dans cette entreprise ; car les archers écossais de la garde du roi Louis sont en sentinelle sur ces murs, — trois cents gentilshommes du meilleur sang de votre pays.

— Et si j'étais le roi Louis, repartit le jeune homme, je me reposerais entièrement sur la foi de ces trois cents gentilshommes écossais, je renverserais ces murailles pour combler les fossés, j'appellerais autour de moi mes nobles pairs et mes paladins, et je vivrais comme il me plairait, faisant rompre des lances dans de galants tournois, passant les jours dans les festins avec mes nobles, les nuits avec les dames, dans les danses, et n'ayant pas plus souci d'un ennemi que d'une mouche.

Son compagnon sourit de nouveau, et tournant le dos au château, dont, observa-t-il, ils s'étaient trop approchés, il reprit le chemin du bois, mais par une route plus large et plus unie que celle qu'ils avaient suivie en venant.

— Ce chemin, dit-il, mène au village de Plessis, où, comme étranger, vous trouverez un gîte convenable et honorable. A une lieue environ plus loin est la belle ville de Tours, qui donne son nom à ce riche et beau comté. Mais le village de Plessis, ou Plessis du Parc, comme il est quelquefois appelé d'après sa proximité de la résidence royale et du parc qui l'enveloppe, vous fournira, sans aller si loin, une hospitalité convenable.

— Mon cher maître, dit l'Écossais, je vous remercie de vos renseignements; mais mon séjour ici ne sera pas long, et pour peu que j'y trouve un morceau à manger et quelque chose à boire de mieux que de l'eau, mes affaires au Plessis, que ce soit le Plessis du Parc ou le Plessis du Lac, seront bientôt faites.

— Mais je pensais que vous aviez à voir quelques amis dans ces quartiers?

— C'est vrai; j'ai — le propre frère de ma mère, le plus bel homme, avant qu'il eût quitté les *braes* d'Angus, dont les *brogues*[1] eussent jamais foulé les bruyères.

— Quel est son nom? Je m'en informerai pour vous; car il ne serait pas prudent à vous de monter au château; on pourrait vous y prendre pour un espion.

— Par la main de mon père, s'écria le jeune homme, me prendre pour un espion! — Par le ciel, il sentirait le froid de ma lame, celui qui me donnerait une telle épithète! — Mais quant au nom de mon oncle, il m'est égal que vous le sachiez : — c'est Lesly; — Lesly, — un honorable et noble nom.

— Je n'en doute nullement; mais ils sont trois de ce nom dans les gardes écossaises.

— Le nom de mon oncle est Ludovic Lesly.

— Des trois Lesly, deux sont appelés Ludovic.

— On appelait mon parent Ludovic *à la Cicatrice*. — Nos noms de famille sont si communs en Écosse, que quand on ne peut y ajouter un nom de terre, on donne toujours un surnom.

— Un nom de guerre, vous voulez dire, sans doute? L'homme dont vous parlez doit être celui que nous appelons *le Balafré*, à cause d'une cicatrice qu'il porte au visage; — un homme estimé et un bon soldat. Je tâcherai de vous faciliter une entrevue avec lui, car il fait partie d'un corps de gentilshommes dont les devoirs sont stricts, et il peut rarement sortir du château, si ce n'est pour escorter la personne du roi. — Et maintenant, jeune homme, répondez à une question. Je gage que vous voudriez prendre du service avec votre oncle dans les gardes écossaises? Ce n'est pas une petite chose, si vous vous proposez cela. Vous êtes sur-

[1] Sorte de souliers; dans les bas pays d'Écosse, les brogues sont en cuir demi tanné.

tout bien jeune, et l'expérience de plusieurs années est nécessaire pour les hautes fonctions auxquelles vous aspirez.

— Peut-être ai-je pu avoir quelque pensée comme cela, dit Durward nonchalamment ; mais si je l'ai eue, la fantaisie en est passée.

— Qu'est-ce à dire, jeune homme ? dit le Français d'un ton sec ; —

parlez-vous ainsi d'une charge à laquelle aspirent les plus nobles de vos compatriotes?

— Je leur souhaite bien du plaisir, répondit Quentin sans se troubler. — A parler franchement, j'aurais assez aimé le service du roi de France; mais, malgré les beaux habits et la bonne nourriture, j'aime mieux respirer le grand air que d'être enfermé dans cette cage qu'on voit-là haut, ou dans ce nid d'hirondelles, comme vous appelez ces espèces de boîtes à poivre. D'un autre côté, ajouta-t-il à demi-voix, à dire vrai, je n'aime pas un château dont le *coventrie*[1] porte des glands pareils à ceux que j'aperçois là-bas.

— Je devine ce que vous voulez dire, répondit le Français; mais cependant parlez plus clairement.

— Hé bien donc, pour parler plus clairement, il y a un gros chêne à quelques portées de flèche de ce château, et à ce chêne pend un homme en jaquette grise pareille à celle que je porte.

— Oui, en vérité! — *Pasques-Dieu!* voyez ce que c'est d'avoir de jeunes yeux! Ma foi, je voyais bien quelque chose, mais je prenais cela pour un corbeau perché dans les branches. Au reste, ceci n'est pas une chose si étrange, jeune homme; quand l'été fera place à l'automne, quand les nuits seront longues et que les routes deviendront peu sûres, vous verrez accrochées à ce vieux chêne des grappes de dix, et même de vingt glands de cette espèce. — Mais qu'importe? — ce sont autant de bannières déployées pour épouvanter les bandits; et pour chaque drôle ainsi suspendu, un honnête homme peut compter qu'il y a de moins en France un brigand, un traître, un voleur de grand chemin, un *pilleur* ou un oppresseur du peuple. Ce sont là, jeune homme, des signes de la justice de notre souverain.

— Mais du moins, à la place du roi Louis, je l'aurais fait pendre plus loin de mon palais. — Dans mon pays, nous suspendons des corbeaux morts dans les lieux que hantent les corbeaux vivants, mais non pas dans nos jardins ni dans nos pigeonniers. Je sens l'odeur de cette carcasse, — pouah! — à la distance où nous en sommes.

— Si vous vivez pour devenir un honnête et loyal serviteur de votre

[1] *Covin-tree*. On nomme quelquefois ainsi en Écosse un grand arbre qui s'élève à quelque distance devant un château. Il n'est pas aisé d'assigner l'origine de cet usage; mais le laird venait jusqu'à cet arbre recevoir les hôtes de distinction, et il les accompagnait jusque là lors de leur départ. (W. S.)

roi, mon bon jeune homme, vous saurez que nul parfum ne vaut l'odeur d'un traître mort.

— J'espère ne pas vivre assez pour perdre l'odorat et la vue. — Montrez-moi un traître en vie, et voilà mon bras et mon épée ; quand il est mort, ma haine ne peut lui survivre. — Mais voici, j'imagine, que nous arrivons au village ; et j'espère vous prouver que ni le bain ni le dégoût ne m'ont enlevé l'appétit. Ainsi, mon bon ami, à l'hôtellerie, et au plus vite. — Cependant, avant que j'accepte de vous l'hospitalité, apprenez-moi votre nom.

— On me nomme Maître Pierre ; — je n'ai pas de titres à revendre. Je suis un homme tout uni, qui peut vivre de son bien. — Voilà ce que je suis.

— Maître Pierre, soit, dit Quentin ; je suis charmé de l'heureux hasard qui m'a fait vous rencontrer. J'ai besoin d'un mot de bon avis, et je puis en avoir de la reconnaissance.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, la tour de l'église et un grand crucifix de bois s'élevant au-dessus des arbres leur apprirent qu'ils étaient à l'entrée du village.

Mais Maître Pierre, se détournant du sentier, qui venait de se réunir à un grand chemin, dit à son compagnon que l'hôtellerie où il se proposait de le conduire était située un peu à l'écart du village, et qu'on n'y recevait que des voyageurs de la meilleure sorte.

— Si vous entendez par là ceux qui voyagent la bourse bien garnie, repartit l'Ecossais, je ne suis pas du nombre, et je courrai plutôt la chance de vos *écorcheurs* de grands chemins que de vos écorcheurs d'hôtellerie.

— *Pasques-Dieu!* que vous êtes prudents, vous autres Ecossais! — Un Anglais, lui, se jette dans la première taverne, mange et boit ce qu'il y a de meilleur, et jamais ne songe à l'écot que quand il a le ventre plein. Mais vous oubliez, maître Quentin, puisque Quentin est votre nom, vous oubliez que je vous dois un déjeuner pour le bain que vous avez pris par ma faute. — C'est la réparation de mon tort envers vous.

— En vérité, j'avais tout oublié, le bain, le tort et la pénitence. Mes habits se sont séchés sur moi en marchant, ou à peu près. Je ne refuserai pourtant pas votre offre obligeante ; car j'ai dîné hier fort légèrement, et je n'ai pas soupé. Vous semblez être un ancien et respectable

bourgeois, et je ne vois pas pourquoi je n'accepterais pas votre courtoisie.

Le Français sourit à part lui, car il voyait clairement que le jeune homme, quoique probablement à demi mourant de faim, avait quelque peine à se faire à l'idée de prendre un bon repas aux dépens d'un étranger, et qu'il s'efforçait d'apaiser sa fierté intérieure par cette réflexion, que, pour un si mince service, celui qui accepte montre autant de complaisance que celui qui offre.

Sur ces entrefaites, ils descendirent une avenue étroite, ombragée d'ormes touffus, et au bout de laquelle une grande porte les introduisit dans la cour d'une hôtellerie d'une étendue peu ordinaire, disposée pour recevoir les nobles et les gens de leur suite qui avaient quelque affaire au château voisin, où Louis XI n'accordait de logements, même aux personnes de sa cour, que très-rarement, et seulement quand cela était inévitable. Un écusson aux *fleurs de lis* ornait la porte principale de ce grand bâtiment, de construction irrégulière; mais ni dans la cour, ni dans la maison, on ne remarquait le mouvement qui était la suite ordinaire d'un nombreux domestique, soit dans les hôtelleries, soit même dans les maisons privées, et qui indiquait que les affaires étaient actives et la clientèle nombreuse. On aurait dit que le caractère sévère et insociable du château royal, situé dans le voisinage, avait communiqué une partie de sa tristesse et de sa froide gravité à une maison destinée, partout ailleurs, à être le temple de la liberté, de la gaie société et de la bonne chère.

Maître Pierre, sans appeler personne, et même sans approcher de la principale entrée, souleva le loquet d'une porte de côté, et fit entrer son compagnon dans une grande chambre où un fagot flambait dans l'âtre, et où tout était disposé pour un bon déjeuner.

— Mon compère n'a rien négligé, dit le Français à l'Écossais.—Vous devez avoir froid, et voici du feu; vous devez avoir faim, et vous allez avoir à déjeuner tout à l'heure.

Il siffla, et l'aubergiste entra. — Il répondit au bonjour de Maître Pierre par un salut respectueux ; — mais il ne montra pas du tout cette humeur babillarde justement attribuée aux aubergistes français de tous les temps.

— Je dois déjeuner avec quelqu'un, dit Maître Pierre. — Tout a-t-il été préparé ?

Pour toute réponse, l'aubergiste s'inclina, et il s'empressa d'apporter

et de disposer sur la table les différentes parties d'un excellent repas, mais sans en relever le mérite par un seul mot. Et cependant, comme le lecteur pourra le voir dans le chapitre suivant, le déjeuner était digne d'autant d'éloges que les hôteliers français ont coutume d'en donner aux fruits de leur savoir-faire.

CHAPITRE IV.

LE DÉJEUNER.

Juste Ciel ! quels mangeurs ! quel pain !
Voyages d'Yorick.

Nous avons laissé notre jeune étranger dans la meilleure situation où il se fût encore trouvé depuis son entrée sur le territoire des anciens Gaulois. Le déjeuner, comme nous l'avons donné à entendre à la fin du chapitre précédent, était excellent. Il y avait un pâté de Périgord sur lequel un gastronome aurait voulu vivre et mourir, comme les mangeurs de lotus d'Homère, oubliant parents,

amis et patrie. Ses vastes murs de croûte magnifique s'élevaient comme les remparts d'une grande capitale, emblème des richesses qu'ils sont destinés à protéger. Il y avait un ragoût exquis, avec cette *petite pointe d'ail* que les Gascons aiment et que les Ecossais ne haïssent point. Il y avait en outre un jambon délicat, qui naguère avait porté un noble sanglier dans la forêt de Montrichard. Le pain, fait en forme de petites boules (d'où les *boulangers* ont tiré leur nom), était délicieux, d'une blancheur éblouissante, et la croûte en était si appétissante qu'avec de l'eau seule on eût encore pu le regarder comme une friandise. Mais il y avait autre chose que de l'eau. Un flacon de cuir appelé *bottrine* contenait environ une pinte d'excellent vin de Beaune. Tant de bonnes choses auraient, comme on dit, donné de l'appétit à un mort; quel effet devaient-elles donc produire sur un jeune homme de vingt ans, qui depuis deux jours (il faut dire la vérité) avait à peine pris quelque nourriture, si ce n'est çà et là les fruits verts que lui offrait le hasard, et une très-petite ration de pain d'orge! Il se jeta sur le ragoût, et le plat fut bientôt vide. — Il attaqua ensuite l'énorme pâté, y fit une tranchée qui pénétra jusqu'aux entrailles, assaisonnant par-ci par-là d'un verre de vin les morceaux qu'il avalait; et il retournait à la charge coup sur coup, au grand étonnement de l'hôte, et au grand amusement de Maître Pierre.

Celui-ci surtout, probablement parce qu'il se trouvait avoir fait une meilleure action qu'il n'avait cru, semblait enchanté de l'appétit du jeune Ecossais; et quand, à la fin, il crut s'apercevoir que l'activité de ce dernier commençait à se ralentir, il tenta de le stimuler de nouveau, en faisant apporter des fruits confits, des *darioles* et diverses autres friandises légères qu'il crut propres à ranimer l'appétit du jeune homme. Tandis que Durward était ainsi occupé, la figure de Maître Pierre avait pris un air de bonne humeur et presque de bienveillance, fort éloigné de son caractère ordinaire de malice, de causticité ou de gravité sévère. Les hommes avancés en âge sympathisent presque toujours avec les plaisirs et les actions de la jeunesse, quand leur esprit reste dans son état naturel, et n'est troublé ni par un sentiment secret d'envie, ni par une folle émulation.

Quentin Durward, de son côté, quoique très-occupé et fort agréablement, ne put s'empêcher de remarquer que les traits de l'homme qui le régalait si bien, et qu'il avait trouvés d'abord si peu prévenants, gagnaient à être vus sous l'influence du vin de Beaune; et ce fut avec une sorte de

cordialité qu'il reprocha à Maître Pierre de s'amuser de son appétit et de ne rien manger lui-même.

— Je fais pénitence, dit Maître Pierre, et je ne puis rien prendre avant midi, sauf quelques confitures et un verre d'eau. — Dites à la dame de là-haut, ajouta-t-il en se tournant vers l'hôte, de m'en apporter ici.

— Eh bien! continua-t-il quand l'hôte eut quitté la chambre, ai-je tenu ma promesse pour le déjeuner que je vous avais promis?

— C'est le meilleur que j'aie fait, répondit le jeune homme, depuis que j'ai quitté Glen-Houlakin.

— Glen — quoi? Avez-vous envie d'évoquer le diable, en employant des mots qui ont une si longue queue?

— Glen-Houlakin, répondit Quentin de bonne humeur, c'est-à-dire la vallée des Moucherons. C'est le nom de notre ancien domaine, mon bon monsieur. Vous avez acquis le droit de rire de ce nom, si cela vous plaît.

— Je n'ai pas la moindre intention de vous offenser. Mais je veux vous dire, puisque ce repas vous a paru bien, que chaque jour les archers écossais de la garde en font un aussi bon, ou même meilleur.

— Cela ne me surprend pas; car s'ils sont enfermés toute la nuit dans les *nids d'hirondelles*, ils doivent avoir le matin un terrible appétit.

— Et ils ont en abondance de quoi le satisfaire. Ils n'ont pas besoin, comme les Bourguignons, d'aller le dos nu quand ils veulent s'emplir le ventre. — Ils sont habillés comme des comtes et festinent comme des abbés.

— Tant mieux pour eux.

— Et pourquoi ne prendriez-vous pas du service ici, jeune homme? Votre oncle pourrait, à coup sûr, vous faire entrer dans les rangs, dès qu'une place y deviendrait vacante. Et, je puis vous le dire à l'oreille, j'ai moi-même quelque peu de crédit, et je pourrais en user pour vous. Vous savez monter à cheval, je présume, aussi bien que tirer de l'arc?

— Tous, dans notre famille, sont aussi bons écuyers que quiconque a jamais mis son soulier ferré dans un étrier d'acier. Je ne vois pas pourquoi je n'accepterais pas votre bon office. La nourriture et le vêtement sont choses nécessaires; mais pourtant, voyez-vous, des hommes comme moi pensent à l'honneur, à l'avancement, aux hauts faits d'armes. Votre

roi Louis, — que Dieu le protége! car c'est un ami et un allié de l'Écosse, — reste enfermé dans ce château, ou se promène seulement d'une place fortifiée à une autre, et il gagne des villes et des provinces par des ambassades politiques plutôt que par de beaux combats. Quant à moi, je suis de l'avis des Douglas, qui tiennent toujours la campagne, parce qu'ils aiment mieux entendre le chant de l'alouette que le cri des souris.

— Jeune homme, reprit Maître Pierre, ne jugez pas aussi témérairement les actions des souverains. Louis cherche à épargner le sang de ses sujets, mais il n'est pas avare du sien. Il s'est montré homme de courage à Montlhéry.

— Oui, mais il y a de cela douze ans et plus. — J'aimerais à suivre un maître qui voudrait conserver toujours son honneur aussi pur que son écusson, et qui toujours se montrerait le premier au plus fort de la mêlée.

— Pourquoi alors n'êtes-vous pas resté à Bruxelles, près du duc de Bourgogne? Il vous aurait tous les jours fourni l'occasion de vous faire briser les os; et, plutôt que d'y manquer, il vous les aurait brisés lui-même, — surtout s'il eût appris que vous aviez rossé son forestier.

— C'est très-vrai. Ma mauvaise étoile m'a fermé cette porte.

— Mais il ne manque pas ailleurs de diables enragés avec qui un jeune fou peut prendre du service. — Que pensez-vous, par exemple, de Guillaume de la Marck?

— Quoi! s'écria Durward, servir le Barbu! — le Sanglier des Ardennes! — un chef de pillards et d'assassins, qui tuerait un homme pour sa défroque, et qui massacre les prêtres et les pélerins, comme si c'étaient des chevaliers et des hommes d'armes! ce serait une tache ineffaçable sur l'écusson de mon père.

— Hé bien! mon jeune cerveau brûlé, si *le Sanglier* vous paraît trop peu scrupuleux, pourquoi ne pas suivre le jeune duc de Gueldres[1]?

[1] C'était Adolphe, fils d'Arnold et de Catherine de Bourbon. Il figure peu dans notre histoire, mais c'était un des caractères les plus atroces de son époque. Il fit la guerre à son père, et, dans cette guerre impie, ayant fait le vieillard prisonnier, il se porta envers lui aux dernières violences : il poussa, dit-on, la brutalité jusqu'à le frapper de sa main. Arnold, pour se venger de cet outrage, déshérita ce fils dénaturé, et vendit à Charles de Bourgogne tous ses droits sur le duché de Gueldres et le comté de Zutphen. Marie de Bourgogne, fille de Charles, rendit ces possessions à Adolphe, qui fut tué en 1477. (W. S.)

— J'aimerais mieux suivre le diable. Je vous le dirai tout bas : — c'est un trop lourd fardeau pour la terre, — l'enfer s'ouvre pour lui. On dit qu'il tient son propre père emprisonné, et que même il l'a frappé ! — Pouvez-vous croire cela ?

Maître Pierre sembla quelque peu décontenancé de l'horreur naïve que le jeune Écossais témoignait pour l'ingratitude filiale, et il lui répondit : — Vous ne savez pas, jeune homme, combien les liens du sang sont peu durables entre les hommes d'un rang élevé. — Puis, quittant le ton de sensibilité avec lequel il avait dit ces mots, il ajouta gaiement : — D'ailleurs, si le duc a battu son père, je vous réponds que son père l'avait battu jadis ; ainsi c'est un compte réglé.

— Je m'étonne de vous entendre parler ainsi, dit le jeune Écossais, rouge d'indignation. Des cheveux gris comme les vôtres devraient choisir de plus convenables sujets de plaisanterie. Si le vieux duc a battu son fils dans son enfance, il ne l'a pas battu assez ; car il eût mieux valu qu'il périt sous les verges, que d'avoir vécu pour faire rougir le monde chrétien de ce qu'un tel monstre a reçu les eaux du baptême.

— A ce compte, et d'après la manière dont vous jugez le caractère des princes et des chefs, je pense que vous ferez bien de devenir vous-même capitaine ; car où en trouver un capable de commander un homme aussi sage ?

— Vous vous moquez de moi, Maître Pierre, dit le jeune homme en riant, et vous avez peut-être raison. Mais vous n'avez pas nommé un chef plein de vaillance, qui entretient une brave armée, et sous qui un homme peut prendre du service honorablement.

— Je ne devine pas qui vous voulez dire.

— Eh ! celui qui est suspendu, comme le cercueil de Mahomet (maudit soit Mahomet !) entre deux aimants ; celui qu'on ne peut appeler ni Français ni Bourguignon, mais qui sait tenir la balance entre eux, et se faire craindre et servir par eux, tout grands princes qu'ils soient.

— Je ne devine pas qui vous voulez dire, répéta Maître Pierre tout pensif.

— Et de qui pourrais-je parler, si ce n'est du noble Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol et grand connétable de France ? Il sait se faire là-bas une bonne place avec sa brave petite armée, levant la tête aussi haut que le roi Louis ou le duc Charles, et se maintenant entre

eux comme l'enfant placé au milieu d'une planche, quand deux autres se balancent aux deux extrémités [1].

— Et c'est celui des trois qui est exposé à la chute la plus dangereuse. Mais écoutez-moi, mon jeune ami. Vous pour qui le pillage est un si grand crime, savez-vous que votre politique comte de Saint-Pol est le premier qui ait donné l'exemple d'incendier le pays pendant la guerre, et qu'avant les honteuses dévastations qu'il a commises, les deux partis épargnaient les villes ouvertes et les villages qui n'opposaient pas de résistance?

— Non, sur ma foi, dit Durward; et si cela est ainsi, je commence à croire que l'un de ces grands hommes vaut l'autre, et que faire un choix entre eux, c'est comme si l'on choisissait l'arbre où l'on doit être pendu. Mais ce comte de Saint-Pol, ce connétable, a trouvé moyen de se mettre lui-même en possession de la ville qui porte le nom de mon

[1] Cette partie du règne de Louis XI fut troublée par les intrigues du connétable de Saint-Pol, qui affectait l'indépendance et entretenait à la fois de sourdes menées avec la France, l'Angleterre et la Bourgogne. Selon le destin ordinaire de ces politiques à double face, le connétable finit par attirer sur lui l'animosité de tous ses puissants voisins, qu'il avait tour à tour joués et trompés. Il fut livré par le duc de Bourgogne au roi de France, condamné pour crime de haute trahison et promptement exécuté, l'an 1475. (W. S.)

honoré saint et patron saint Quentin [1] (ici il se signa), et il me semble que si j'étais là, mon saint patron pourrait jeter quelque regard sur moi. — Il a moins à faire que vos saints plus populaires, dont le nom est bien plus répandu; — et malgré cela, il faut qu'il m'ait oublié, pauvre Quentin Durward, son fils spirituel, puisqu'il me laisse tout un jour sans nourriture, puisqu'il m'abandonne le jour suivant au couvert de saint Julien, et à la courtoisie inattendue d'un étranger, achetée par un bain dans la célèbre rivière du Cher ou dans quelqu'une de ses tributaires.

— Ne blasphème pas les saints, mon jeune ami. Saint Julien est le fidèle patron des voyageurs; et peut-être le bienheureux saint Quentin a-t-il fait pour toi plus et mieux que tu n'imagines.

Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit, et une jeune fille d'une quinzaine d'années au plus entra, portant un plateau couvert d'une serviette de damas, sur lequel était une petite soucoupe remplie de prunes sèches, dont la préparation a toujours ajouté à la réputation de Tours, et une coupe d'argent richement ciselée, espèce d'ouvrages pour lesquels les orfèvres de cette ville étaient renommés depuis longtemps, et qu'ils exécutaient avec une finesse de travail dont n'approchaient les ouvriers d'aucune autre ville de France, pas même ceux de la capitale. La forme de cette coupe était si élégante, que Durward ne songea même pas à remarquer si elle était d'argent, ou, comme le gobelet placé devant lui, d'un métal moins riche, mais si bien poli qu'on aurait pu le croire d'une matière plus précieuse.

La vue de la jeune personne par qui le service était fait attira l'attention de Durward beaucoup plus que les petits détails des fonctions qu'elle remplissait.

Il eut bientôt découvert qu'une profusion de longues tresses de cheveux noirs, lesquelles, à la mode des jeunes filles d'Écosse, n'avaient d'autre ornement qu'une simple guirlande de feuilles de lierre, formaient un voile autour de son visage, dont les traits réguliers, les yeux noirs et l'expression mélancolique, rappelaient celui de Melpomène, quoiqu'au faible incarnat qui colorait ses joues, au léger sourire qui se dessinait sur ses lèvres et animait son regard, on pût penser que la gaieté n'était pas étrangère à une physionomie si expressive, bien que

[1] Ce fut la possession de cette ville de Saint-Quentin qui mit le connétable à même de se livrer aux intrigues politiques qu'il paya de sa vie. (W. S.)

ce ne fût pas son caractère le plus habituel. Quentin crut même pouvoir discerner que des circonstances affligeantes étaient la cause pour laquelle une physionomie si jeune et si agréable était plus grave qu'il n'est ordinaire à une beauté de cet âge ; et comme l'imagination romanesque de la jeunesse est prompte à tirer des conclusions des plus légères prémisses, il se plut à induire de ce qui va suivre que la destinée de cette apparition séduisante était enveloppée de silence et de mystère.

— Qu'est ceci, Jacqueline? dit Maître Pierre, quand elle entra dans la chambre ; — qu'est-ce que cela veut dire? n'avais-je pas demandé que dame Perrette m'apportât ce que je désirais? — *Pasques-Dieu!* est-elle ou se croit-elle trop grande dame pour me servir?

— Ma parente est mal à l'aise, répondit Jacqueline avec précipitation et cependant d'un ton soumis; elle est mal à l'aise et garde sa chambre.

— Elle la garde *seule*, j'espère, répliqua Maître Pierre en appuyant sur ce mot. Je suis un *vieux routier*, et je ne me laisse pas prendre à ces prétendues maladies.

Jacqueline devint pâle et chancela même à ces mots; car il faut dire que la voix et les yeux de Maître Pierre, en tout temps durs, caustiques et désagréables, devenaient sinistres et alarmants quand ils exprimaient la colère et le soupçon.

La galanterie de notre jeune montagnard fut éveillée à l'instant; il se hâta de s'approcher de Jacqueline pour la soulager du fardeau qu'elle portait et qu'elle lui abandonna passivement, tandis que son regard timide et inquiet se portait sur le terrible bourgeois. Il eût été contre nature de résister à l'expression pénétrante de ce regard suppliant; aussi Maître Pierre reprit, non-seulement avec un air moins courroucé, mais avec plus de douceur qu'il n'avait coutume d'en mettre dans sa physionomie et ses manières : — Je ne te blâme pas, Jacqueline, et tu es trop jeune pour être — ce qu'il est triste de penser que tu dois être un jour, — quelque chose de faux et de perfide comme tout le reste de ton sexe trompeur. Personne n'est arrivé à l'âge d'homme sans avoir été à même de vous connaître toutes[1]. Voici un cavalier écossais qui te dira la même chose.

Jacqueline tourna un instant les yeux vers le jeune étranger, comme pour obéir à Maître Pierre. Mais ce regard, quelque rapide qu'il eût été, sembla à Durward un touchant appel à sa générosité et à sa sympathie; et avec la promptitude commandée par la chaleur de la jeunesse et la vénération romanesque pour les femmes, que son éducation lui avait inspirée, il se hâta de répondre qu'il jeterait son gage de combat à tout antagoniste de son rang et de son âge qui oserait dire qu'une physionomie comme celle qu'il avait maintenant sous les yeux n'était pas animée par l'âme la plus pure et la plus vraie.

Les joues de la jeune fille se couvrirent d'une pâleur mortelle, et elle jeta un regard d'appréhension sur Maître Pierre, en qui la bravade du jeune homme parut seulement exciter un sourire, plus dédaigneux

[1] Un côté du très-peu aimable caractère de Louis, et non le meilleur, était un grand mépris pour l'intelligence ainsi que pour le caractère du beau sexe. (W. S.)

qu'approbateur. Quentin, chez qui la seconde pensée corrigeait ordinairement la première, n'eut pas plus tôt proféré ces paroles qu'il rougit d'avoir pu se laisser aller à ce qui pouvait être regardé comme une vaine forfanterie devant un homme âgé et de profession pacifique; et, comme pénitence juste et méritée, il résolut de subir patiemment le ridicule qu'il avait encouru. Il présenta à Maître Pierre la coupe et le plateau, en rougissant et avec un air d'embarras qu'il s'efforçait vainement de déguiser sous un sourire forcé.

— Vous êtes un jeune fou, dit Maître Pierre, et vous connaissez aussi peu les femmes que les princes, — dont Dieu, ajouta-t-il en se signant dévotement, tient les cœurs dans sa main droite.

— Et qui donc tient ceux des femmes? dit Quentin, résolu, s'il le pouvait, à ne pas plier devant l'air de supériorité de cet homme extraordinaire, dont les manières hautaines et insouciantes exerçaient sur lui une influence dont il était humilié.

— Je crains que vous ne deviez vous informer de cela ailleurs, répondit Maître Pierre sans s'émouvoir.

Cette nouvelle rebuffade ne déconcerta pourtant pas entièrement Quentin Durward. Sûrement, se dit-il à part soi, je ne dois pas à ce bourgeois de Tours, pour la misérable obligation d'un déjeuner, toute la déférence que je lui accorde, quelque bon et substantiel qu'ait été le repas qu'il m'a fait faire. On s'attache les chiens et les faucons seulement par la nourriture; c'est par les liens de l'affection et de l'obligeance qu'il faut enchaîner le cœur de l'homme. Mais ce bourgeois est un homme extraordinaire. Et cette fille enchanteresse qui va disparaître : — sûrement une aussi belle personne ne saurait être de basse condition; elle n'appartient même pas à ce marchand, à cet homme d'argent, quoiqu'il paraisse exercer de l'autorité sur elle, comme il fait sans aucun doute sur tout ce que le sort jette dans sa petite sphère. Il est étonnant quelles idées ces Flamands et ces Français attachent à la richesse! — Beaucoup plus qu'elle n'en mérite. — Je suppose que ce vieux marchand pense devoir à son argent la déférence que je n'accorde qu'à son âge! — Moi, un gentilhomme écossais de race ancienne et guerrière; lui, un artisan de Tours!...

Telles étaient les pensées qui traversaient l'esprit du jeune Durward, tandis que Maître Pierre, frappant doucement les joues de Jacqueline, dont les longues tresses pendaient à terre, lui disait en souriant : — Ce jeune homme me suffira, Jacqueline; — tu peux te retirer. Je dirai

à ta négligente parente qu'elle a tort de t'exposer aux regards sans nécessité.

— C'était seulement pour vous servir, dit la jeune fille. J'espère que vous ne serez pas pour cela fâché contre ma parente.

— *Pasques-Dieu!* interrompit le marchand, mais sans brusquerie, est-ce que vous voulez discuter avec moi, enfant? ou bien demeurez-vous là pour regarder ce jeune homme? — Partez. — Il est noble, et ses services me suffiront.

Elle sortit; et Quentin Durward fut tellement interdit de cette disparition soudaine, que le fil de ses réflexions antérieures en fut rompu, et qu'il obéit machinalement quand Maître Pierre lui dit, du ton de quelqu'un accoutumé à être obéi, et en s'étendant nonchalamment dans un grand fauteuil : — Placez ce plateau devant moi.

Le marchand enfonça sous ses noirs sourcils ses yeux pleins de feu, qui pourtant lançaient de temps à autre des éclairs rapides et pénétrants, comme ces rayons passagers que darde encore le soleil caché derrière un sombre nuage.

— C'est une belle créature, dit enfin Maître Pierre en relevant la tête; puis arrêtant sur Quentin un regard fixe et ferme, il ajouta : — et une aimable fille pour être la servante d'une auberge. — Elle pourrait embellir la table d'un honnête bourgeois; mais cela manque d'éducation, cela est de basse origine.

Il arrive quelquefois qu'un coup porté au hasard aura démoli un beau château bâti dans les airs; et en ces occasions, l'architecte est assez peu favorablement disposé à l'égard de celui qui a porté le coup, quoique l'offense ait pu être tout-à-fait inintentionnelle. Quentin était décontenancé, et disposé à se fâcher, — sans trop savoir pourquoi, — contre ce vieillard, pour l'avoir informé que cette belle créature n'était ni plus ni moins que ce qu'annonçaient ses occupations, — la servante de l'auberge, — une servante un peu relevée, à la vérité, probablement la nièce de l'aubergiste, ou quelque chose comme cela; mais enfin une servante, obligée de se plier à l'humeur de ses pratiques, et en particulier de Maître Pierre, qui paraissait ne pas manquer de fantaisies, et être assez riche pour exiger qu'on les satisfît.

Une autre pensée, mais affaiblie, lui revenait encore : c'est qu'il devait faire comprendre à ce vieillard la différence de leurs conditions, et lui faire sentir que, quelque riche qu'il pût être, ses richesses ne pouvaient le mettre de niveau avec un Durward de Glen-Houlakin. Mais

chaque fois que dans ce dessein il portait les yeux sur Maître Pierre, il trouvait dans sa physionomie, malgré ses yeux baissés, ses traits amaigris, ses habits communs et pauvres, quelque chose qui l'empêchait de faire valoir près du marchand la supériorité qu'il pensait avoir sur lui. Au contraire, plus il le regardait, plus il l'examinait avec attention, et plus il sentait redoubler l'envie de savoir qui c'était et quel était son rang ; et il se le représentait comme devant être au moins un syndic ou un haut magistrat de Tours, quelqu'un enfin qui, d'une manière ou d'une autre, avait l'habitude d'exiger et d'obtenir le respect.

Cependant le marchand paraissait toujours plongé dans une rêverie dont il sortit enfin pour faire dévotement le signe de la croix, et pour manger quelques fruits avec un morceau de biscuit. Il fit alors signe à Quentin de lui donner la coupe, ajoutant cependant par forme de question, comme il la lui présentait : — Vous êtes noble, m'avez-vous dit?

— Sûrement je le suis, si quinze générations de noblesse suffisent pour cela. — Je vous l'ai déjà dit. Mais ne vous gênez pas, Maître Pierre. — On m'a toujours enseigné que le devoir du plus jeune est de servir le plus âgé.

— C'est une excellente maxime, dit le marchand en prenant la coupe des mains du jeune homme, et en y versant de l'eau d'une aiguière qui paraissait du même métal, et cela sans manifester aucun des scrupules de convenance que Quentin avait peut-être compté éveiller en lui.

Au diable soient l'aisance et la familiarité de ce vieux marchand, pensa encore une fois Durward ; il reçoit les services d'un noble écossais avec aussi peu de cérémonie que j'en pourrais avoir avec un *gillie* [1] de Glen-isla.

Le marchand, ayant vidé la coupe, dit à son compagnon : — D'après le goût que vous m'avez paru avoir pour le vin de Beaune, je pense que vous serez peu disposé à me faire raison avec cette liqueur que je viens de boire. Mais j'ai sur moi un élixir avec lequel je puis faire que l'eau de rocher devienne du meilleur vin de France.

En disant cela, il tira de son sein une longue bourse de peau de loutre de mer, et en fit tomber dans le gobelet une pluie de petites pièces d'argent, jusqu'à ce que la coupe, qui, du reste, n'était pas des plus grandes, fût à moitié remplie.

— Vous devez être plus reconnaissant, jeune homme, continua Maître

[1] *Gillie*, terme écossais qui désigne un serviteur, un homme à gages, dans les hautes terres d'Écosse. (L. V.)

Pierre, envers votre patron saint Quentin et envers saint Julien, que vous n'avez paru l'être tout à l'heure. Je vous conseille de faire quelques aumônes en leur nom. Restez dans cette hôtellerie jusqu'à ce que vous ayez vu votre parent, le Balafré, qui sera relevé de garde cette après-midi. Je lui ferai savoir qu'il pourra vous trouver ici, car j'ai quelque affaire au château.

Quentin Durward voulait ouvrir la bouche pour s'excuser d'accepter le présent trop considérable de son nouvel ami ; mais Maître Pierre, fronçant ses noirs sourcils et relevant la tête avec plus de dignité qu'il n'en avait pris jusque là, lui dit d'un ton d'autorité : — Ne répliquez pas, jeune homme, et faites ce qui vous est commandé.

A ces mots, il quitta l'appartement, faisant signe en même temps à Quentin qu'il ne devait pas le suivre.

Le jeune Ecossais resta stupéfait, et ne sut que penser de tout ceci. Son premier mouvement, le plus naturel quoique peut-être ce ne fût pas le plus noble, le poussait à jeter les yeux sur le gobelet plus qu'à moitié rempli de pièces d'argent, somme dont Quentin n'avait peut-être jamais possédé le quart dans tout le cours de sa vie. Mais convenait-il à sa dignité, lui gentilhomme, d'accepter l'argent de ce riche plébéien ?

— C'était une question embarrassante ; car quoiqu'il se fût assuré d'un

bon déjeuner, ce n'était pas un fonds suffisant pour le conduire bien loin, soit qu'il revînt à Dijon, dans le cas où il se déterminerait, au risque de la colère du duc, à entrer au service de la Bourgogne ; soit qu'il retournât à Saint-Quentin, s'il se fixait à celui du connétable de Saint-Pol : car il était déterminé à offrir ses services à un de ces princes, sinon au roi de France. Il s'arrêta à l'idée, et c'était peut-être la plus sage dans les circonstances, de se laisser guider par l'avis de son oncle ; et en même temps il renferma les pièces de monnaie dans son sac de velours et appela l'hôte pour qu'il emportât la coupe d'argent, — résolu, par la même occasion, de lui faire quelques questions sur le marchand libéral qui agissait ainsi d'autorité.

L'hôte parut aussitôt, et se montra moins silencieux, mais non plus communicatif qu'il n'avait été auparavant. Il refusa positivement de reprendre la coupe d'argent. Elle n'était pas à lui, dit-il, mais à Maître Pierre, qui en avait fait présent à son convive. Il avait bien à lui quatre *hanaps*[1] d'argent, qui lui avaient été laissés par sa grand'mère, d'heureuse mémoire, mais qui ne ressemblaient pas plus aux belles ciselures de celle de Maître Pierre, qu'une pêche ne ressemble à un navet. — C'était une de ces fameuses coupes de Tours, travaillées par Martin Dominique, un artiste qui pouvait défier tout Paris.

— Et, je vous prie, qui est ce Maître Pierre, dit Durward en l'interrompant, qui fait de si beaux présents aux étrangers ?

— Qui est Maître Pierre ? répondit l'hôte, laissant les mots tomber de sa bouche aussi lentement que s'il les eût distillés.

— Oui, reprit Durward avec impatience et d'un ton impératif, qui est ce Maître Pierre, et pourquoi fait-il des libéralités de cette sorte ? Et quel est cette espèce de boucher qui est venu en avant pour ordonner le déjeuner ?

— Ma foi, beau sire, quant à ce qu'est Maître Pierre, vous auriez pu lui faire cette question à lui-même ; et, pour celui qui est venu ordonner le déjeuner, Dieu vous garde de faire connaissance avec lui de plus près !

— Il y a là-dedans quelque mystère, reprit le jeune Écossais. Ce Maître Pierre m'a dit qu'il était marchand.

— Et s'il vous a dit cela, sûrement c'en est un.

— Quel genre de commerce fait-il ?

1 Vieux mot français ; espèce de coupe. (L. V.)

— Oh! plusieurs sortes de bons trafics. Il a notamment fondé des manufactures de soieries qui peuvent le disputer aux riches balles que les Vénitiens apportent de l'Inde et du Cathay [1]. Vous avez pu voir, en venant ici, des rangées de mûriers, tous plantés par les ordres de Maître Pierre, pour nourrir ses vers à soie.

— Et cette jeune personne qui a apporté les confitures, quelle est-elle, mon bon ami?

— Ma locataire, Monsieur, avec une surveillante, une tante ou une parente, je pense.

— Et employez-vous habituellement vos hôtes au service les uns des autres? dit Durward; j'ai remarqué que Maître Pierre n'avait rien pris de vos mains ni de celles de votre garçon.

— Les gens riches peuvent avoir leurs fantaisies, car ils peuvent les payer, répondit l'aubergiste. Ce n'est pas la première fois que Maître Pierre a trouvé le bon moyen de se faire obéir par des gens de condition.

Le jeune Écossais fut un peu blessé de cette insinuation; mais, sans laisser paraître son humeur, il demanda s'il pouvait avoir dans l'hôtellerie un logement pour la journée, et peut-être pour plus longtemps.

—Certainement, répliqua l'aubergiste, et pour autant de temps qu'il vous plaira d'y rester.

— Serait-il permis, ajouta Quentin, de présenter à ces dames les respects d'un étranger qui va devenir leur voisin?

L'aubergiste hésita. — Elles sortent peu, dit-il enfin, et ne reçoivent personne.

— A l'exception, je présume, de Maître Pierre?

— Il ne m'est permis de citer aucune exception, répondit l'homme avec fermeté, mais respectueusement.

Quentin, qui élevait assez haut le sentiment de sa propre importance, surtout si l'on considère le peu de moyens qu'il avait pour la soutenir, Quentin fut quelque peu mortifié de la réponse de l'aubergiste, et il n'hésita pas à se prévaloir d'un usage assez ordinaire à cette époque. — Portez à ces dames, dit-il, un flacon de vernât [2], avec mes humbles devoirs, et dites-leur que Quentin Durward, de la maison de

[1] On désignait communément ainsi la Chine, dans le moyen-âge. (L. V.)

[2] Vin d'Auvergne. (L. V.)

Glen-Houlakin, honorable cavalier écossais, et leur voisin depuis peu, sollicite la permission de leur présenter personnellement son hommage.

Le messager sortit et revint bientôt avec les excuses de ces dames, qui refusaient le rafraîchissement que Quentin leur faisait offrir, en le faisant assurer de leur gratitude, et regrettant que la retraite dans laquelle elles vivaient les privât de recevoir sa visite.

Quentin se mordit les lèvres, et se versa un coup du vernât refusé que l'hôte avait replacé sur la table. Par la messe! se dit-il en lui-même, ceci est un étrange pays, où des marchands et des artisans ont des manières de nobles, et où de petites filles voyageuses, qui tiennent leur cour dans un cabaret, se donnent les airs de princesses déguisées! Je reverrai cette belle aux sourcils noirs, cependant, ou cela ira mal. Et ayant pris cette sage résolution, il demanda à être conduit à la chambre qui lui était destinée.

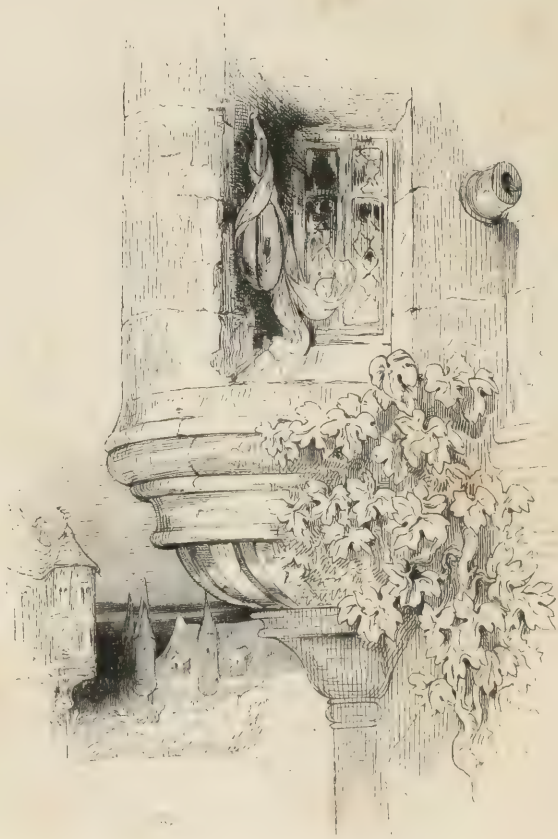
Aussitôt l'aubergiste le conduisit, par un escalier tournant, dans une galerie sur laquelle ouvraient plusieurs portes semblables à celles des cellules d'un couvent, ressemblance qui plut médiocrement à notre héros, à qui son ancien essai de la vie monastique n'avait laissé que des souvenirs d'ennui. L'hôte s'arrêta à l'extrémité de la galerie, choisit une clef dans le nombreux trousseau qu'il portait à sa ceinture, et montra à Durward une chambre formant l'intérieur d'une tourelle, petite, à la vérité, mais propre et solitaire; cette chambre était garnie d'un grand lit et de divers meubles, supérieurs à ceux qu'on trouve ordinairement dans les hôtelleries; au total, elle parut à Durward un petit palais.

— J'espère, Monsieur, que vous serez content de votre logement, dit l'hôte. — Je dois satisfaire les amis de Maître Pierre.

O l'heureux bain! s'écria Quentin Durward, en faisant un saut de joie, dès que l'hôte fut sorti. Jamais plus fortuné hasard ne s'est présenté sur la terre ou sous l'eau. C'est un déluge de bonnes fortunes!

Tout en se parlant ainsi, Durward s'approcha de sa petite fenêtre. Comme la tourelle faisait une saillie considérable sur la principale ligne du bâtiment, non-seulement elle donnait vue sur un fort joli jardin de médiocre étendue, dépendant de l'auberge, mais on découvrait au-delà un agréable bouquet de mûriers, qu'on disait que Maître Pierre avait fait planter pour nourrir des vers à soie. Ramenant les yeux de ces

objets éloignés, et regardant directement le long du mur, on apercevait, droit à l'opposite de la tourelle de Quentin, une autre tourelle tout-à-fait pareille, éclairée aussi par une petite fenêtre semblable à celle où il se tenait fixé. Il pourrait être difficile, pour un homme de vingt ans plus vieux que n'était notre héros, de dire pourquoi cette seconde fenêtre l'intéressait plus que le joli jardin ou le bouquet de mûriers : car, hélas ! des yeux usés par quarante années et plus regardent avec indifférence une petite fenêtre de tourelle, à demi ouverte pour recevoir l'air, tandis que les volets en sont à demi fermés pour éloigner le bruit, ou peut-être pour se garantir des regards trop curieux ; — même quand ils apercevraient, suspendu à un des côtés de la fenêtre, un luth en partie couvert d'un léger voile de soie verte. Mais à l'âge heureux



de Durward, de tels *accidents*, comme dirait un peintre, suffisent pour se créer cent visions aériennes et des conjectures mystérieuses, dont le souvenir fait à la fois sourire et soupirer l'homme d'un âge mûr.

Comme on peut supposer que notre ami Quentin désirait en apprendre un peu plus sur sa belle voisine, la propriétaire du luth et du voile ; comme on peut supposer aussi qu'il n'avait pas un moindre intérêt à savoir si ce ne serait pas la même personne qu'il avait vue si humblement attentive près de Maître Pierre, on doit naturellement comprendre qu'il ne vint pas montrer à sa propre fenêtre un visage avide de curiosité : Durward connaissait mieux l'art de chasser aux oiseaux. C'est à la précaution avec laquelle, le corps adroitement caché derrière un des côtés de sa fenêtre, il regardait à la dérobée à travers sa jalousie, qu'il dut le bonheur d'apercevoir un beau bras blanc et potelé détacher l'instrument, et que ses oreilles eurent bientôt après leur part du bénéfice de son adroit manége.

La dame de la petite tourelle, au voile et au luth, chanta avec justesse un de ces airs que les grandes dames du temps de la chevalerie aimaient à moduler lentement, tandis que les preux et les troubadours écoutaient et soupiraient. Les paroles n'avaient pas assez de sentiment, d'esprit ou d'imagination pour détourner l'attention de la musique, et la musique n'était pas assez savante pour absorber l'effet des paroles. L'un semblait uniquement destiné à faire valoir l'autre ; si la chanson eût été récitée sans la musique, ou la musique exécutée sans les paroles, ni l'un ni l'autre n'eussent été remarqués. Il peut donc n'être guère agréable de trouver ici des phrases destinées non à être récitées ou lues, mais seulement à être chantées. Mais ces lambeaux d'ancienne poésie ont toujours eu pour nous un charme extrême ; et comme l'air en est à jamais perdu, — à moins que Bishop[1] n'en retrouve les notes, ou que quelque alouette n'apprenne à Stephens[2] à les gazouiller, — nous risquons de compromettre notre goût et celui de la dame au luth, en conservant dans toute leur simplicité les paroles suivantes :

Ah ! comte Guy, l'heure est proche ; le soleil a quitté la prairie ; la fleur de l'oranger parfume le bosquet ; sur la mer la brise est levée. L'alouette, dont les trilles légères se font entendre tout le jour, est silencieuse près de son ami. La brise, la fleur et l'oiseau annoncent l'heure : — Mais où est le comte Guy ?

[1] Compositeur anglais. (L. V.)

[2] Cantatrice anglaise. (L. V.)

La jeune fille du village se cache sous l'ombre, et de son berger écoute les tendres discours. A la dame que lui dérobe un balcon élevé, le chevalier de haute naissance chante son ardeur. L'étoile de l'amour, plus brillante que toutes les étoiles, règne maintenant sur la terre et au ciel. Les grands et les petits reconnaissent son pouvoir... — Mais où est le comte Guy?

Quoi que le lecteur puisse penser de cette simple chansonnette, elle produisit sur Quentin un effet puissant. Mêlées aux zéphyrs de l'air et chantées par une voix suave et mélodieuse, les paroles semblaient se confondre avec la douce brise chargée des parfums du jardin. La figure

de la jeune chanteuse était en partie cachée et à peine visible dans l'obscurité. Toute cette scène n'apparaissait au jeune Écossais qu'à travers un voile de fascination mystérieuse.

A la fin du second couplet, l'écouteur ne put s'empêcher de se montrer plus à découvert, dans son ardente impatience d'en apercevoir davantage. La musique cessa à l'instant, — la fenêtre se ferma, et un épais rideau coupa court à toute autre observation de Durward sur la tourelle voisine.

Durward fut surpris et fâché des suites de sa précipitation; mais il chercha à se consoler par cette pensée que la dame au luth ne renoncerait sûrement pas à jouer d'un instrument sur lequel elle était si habile, et qu'elle ne serait pas assez cruelle pour se priver du plaisir de respirer l'air par sa fenêtre ouverte, dans l'intention peu généreuse de réserver pour elle seule les sons harmonieux de sa voix. Une petite pointe de vanité vint peut-être même se mêler à ces réflexions consolantes. Si, comme il en avait la pensée intime, une jeune demoiselle aux cheveux noirs occupait une des tourelles, il ne pouvait s'empêcher de penser aussi que l'autre était habitée par un beau cavalier, jeune, ardent et bien fait; et les romans, ces sages précepteurs, lui avaient appris depuis longtemps que si les demoiselles sont réservées, elles n'en ont pour cela ni moins d'intérêt, ni moins de curiosité pour les affaires de leurs voisins.

Tandis que Quentin était livré à ces réflexions, un domestique ou garçon de l'auberge vint l'informer qu'un cavalier désirait lui parler.

CHAPITRE V.

L'HOMME D'ARMES.

Jurant comme un païen, barbu comme un léopard, et poursuivant cette bulle d'air qu'on appelle la gloire, même devant la bouche d'un canon. *Comme il vous plaira.*

Le cavalier qui attendait Quentin Durward dans la salle où celui-ci avait déjeuné, était un de ceux dont Louis XI avait dit depuis longtemps qu'ils tenaient dans leurs mains la fortune de la France, parce que la garde et la protection de la personne du roi leur était confiée.

Charles VI avait institué ce corps célèbre, qu'on appelait les archers de la garde écossaise, avec plus de raison qu'on n'en peut généralement alléguer pour établir près du trône une garde de soldats étrangers et mercenaires. Les dissensions qui lui avaient arraché plus de la moitié de son royaume, ainsi que l'inconstance et la foi douteuse de la partie de la noblesse qui paraissait encore ralliée à sa cause, rendaient impolitique et peu sûr de confier sa personne à leur garde. La nation écossaise était l'ennemie héréditaire de l'Angleterre; c'était l'ancienne

amie, et, à ce qu'il semblait, l'alliée naturelle de la France. Les Écossais étaient pauvres, courageux, fidèles; la population surabondante de leur pays, qui envoyait au dehors plus de hardis aventuriers qu'aucune autre contrée d'Europe, donnait la certitude de recruter aisément leurs rangs. En outre, leurs hautes prétentions à la noblesse étaient une sorte de titre pour approcher de la personne d'un monarque plus qu'une autre troupe, en même temps que la petitesse relative de leur nombre empêchait qu'ils ne pussent se mutiner et s'ériger en maîtres là où ils devaient obéir.

D'un autre côté, c'était une politique des rois de France de s'assurer l'affection de cette troupe choisie d'étrangers par des priviléges honorifiques et une solde élevée, que le moindre d'entre eux dépensait avec une profusion toute militaire, afin de soutenir le rang qu'il s'arrogeait. Chacun d'eux avait le grade et les honneurs d'un gentilhomme, et leurs fonctions, qui les tenaient près de la personne du roi, relevaient leur dignité à leurs propres yeux, en même temps qu'elles leur donnaient une grande importance aux yeux du peuple. Ils étaient somptueusement armés, équipés et montés, et chacun d'eux avait le droit d'entretenir un écuyer, un varlet, un page et deux serviteurs, l'un desquels était appelé *le coutelier*, du grand coutelas qu'il portait pour dépêcher ceux que son maître avait renversés dans la mêlée. Avec tous ces suivants, et un équipage à l'avenant, un archer de la garde écossaise était réellement une personne de qualité et d'importance; et, les places vacantes étant généralement données à ceux qui avaient déjà servi comme pages ou varlets, on envoyait souvent les cadets des meilleures familles d'Écosse servir sous quelque ami, ou sous quelque parent, jusqu'à ce qu'une chance d'avancement se présentât.

Le coutelier et son compagnon n'étant pas nobles, ni, par conséquent, aptes à cette promotion, étaient recrutés dans une classe inférieure; mais comme leur paye et leurs appointements étaient élevés, leurs maîtres pouvaient aisément les choisir parmi les plus forts et les plus courageux de leurs concitoyens errants.

Ludovic Lesly, ou, comme nous l'appellerons plus fréquemment, le Balafré, nom sous lequel il était généralement connu en France, était un homme de plus de six pieds, robuste, fortement ramassé dans toute sa personne; l'expression dure de sa physionomie était encore accrue par une large et horrible cicatrice qui, commençant au front, tout près de l'œil droit, traversait la joue, privée, de ce côté, de favori, et allait

se terminer au bas de l'oreille, montrant une large couture qui passait alternativement de l'écarlate au pourpre, du bleu au noir, toujours hideuse à cause du contraste qu'elle formait avec la couleur de son visage, qu'il fût agité ou calme, animé d'une passion habituelle, ou présentant sa couleur ordinaire d'un teint hâlé et bruni par le soleil.

Ses habits et ses armes étaient splendides. Il portait la toque écossaise, ornée d'une touffe de plumes et d'une image de la Vierge Marie en argent massif. Cet insigne avait été donné par le roi à sa garde écossaise, parce que, dans un accès de piété superstitieuse, il avait consacré les épées de ses archers au service de la Sainte-Vierge; quelques-uns disaient même qu'il avait été jusqu'à délivrer à Notre-Dame le brevet de capitaine-général de sa garde. Le hausse-col de l'archer, ses brassards et ses gantelets étaient du plus bel acier, curieusement damasquiné d'argent, et son haubert ou cotte de mailles était aussi clair et brillant que la gelée d'une matinée d'hiver sur la fougère ou la ronce. Il portait un surtout flottant, ou casaque, d'un riche velours bleu, ouvert sur les côtés comme celui d'un héraut, avec une grande croix de saint André, brodée en argent sur le devant et sur le derrière; ses genoux et ses jambes étaient protégés par un tissu de mailles, et sa chaussure était recouverte d'acier. Un large et fort poignard (appelé *la merci de Dieu*) était suspendu à son côté droit; sur son épaule gauche était passé un baudrier richement brodé, qui portait sa large épée à deux mains; mais, pour plus de commodité, il tenait à la main cette arme pesante, que les règles de son service ne lui permettaient pas de quitter.

Quoique Durward, de même que tous les jeunes Écossais de cette époque, eût été familiarisé de bonne heure avec les armes et la guerre, il pensa qu'il n'avait jamais vu une tenue plus martiale, ni un homme d'armes plus complètement équipé et plus accompli de tout point, que celui qu'il embrassait en ce moment en la personne de Ludovic à la Cicatrice, ou le Balafré. Il ne put cependant s'empêcher de reculer un peu devant l'expression dure de sa physionomie, lorsque son oncle, lui frottant tour à tour les deux joues avec ses rudes moustaches, le félicitait de son arrivée en France, et, de la même haleine, lui demandait des nouvelles d'Écosse.

— Peu de bonnes nouvelles, cher oncle, répondit le jeune Durward; mais je suis charmé que vous m'ayez reconnu si aisément.

— Je t'aurais reconnu, mon garçon, au milieu des landes de Bor-

deaux, quand je t'aurais vu là monté comme une grue sur une paire d'échasses. Mais assieds-toi là, — assieds-toi là. — Si tes nouvelles sont mauvaises, nous aurons du vin pour les supporter. — Holà! vieux pince-mesure, notre bon hôte! apportez-nous du meilleur; et vite!

L'accent écossais était aussi connu alors dans les auberges des environs du Plessis, que l'accent suisse fut connu depuis dans les guinguettes de Paris. L'archer fut obéi avec la promptitude de la crainte. Un flacon de champagne fut posé devant eux; le vieux en prit un grand coup, tandis que son neveu s'en versa seulement un petit verre pour répondre à la politesse de son oncle, en lui faisant observer, pour excuse, qu'il avait déjà bu du vin dans la matinée.

— Cela serait une bonne excuse dans la bouche de ta sœur, beau neveu, dit le Balafré; il faut craindre moins la bouteille, si tu veux avoir de la barbe au menton et devenir un bon soldat. — Mais voyons, — voyons; — déboutonne ton sac à nouvelles d'Écosse. — Parle-nous de Glen-Houlakin. — Comment se porte ma sœur?

— Morte, bel oncle, répondit Quentin tristement.

— Morte! répéta l'oncle d'un ton plus surpris qu'attristé. Elle avait cinq ans de moins que moi, et je ne me suis jamais mieux porté. Morte!

la chose est impossible. Je n'ai jamais eu seulement un mal de tête, si ce n'est après une bombance de deux ou trois jours avec les frères de la joyeuse science; — et ma pauvre sœur est morte! — Et votre père, beau neveu, s'est-il remarié?

Avant que le jeune homme eût pu répondre, le Balafré lut dans les yeux de son neveu la surprise qu'ils exprimaient. Quoi! non? dit-il; — j'aurais juré qu'Allan Durward n'était pas homme à vivre sans femme. Il aimait à voir sa maison en ordre, — il aimait à regarder une jolie femme; — et pourtant il était strict sur les principes. — Le mariage lui donnait tout cela. — Pour moi, je me soucie peu de ces douceurs. Je puis regarder une jolie fille sans penser au sacrement du mariage; — je ne suis pas assez saint pour cela.

— Hélas, cher oncle, ma mère était veuve depuis un an quand elle mourut. Glen-Houlakin avait été saccagé par les Ogilvies; mon père, et mes deux oncles, et mes deux frères aînés, et sept de mes parents, et le ménestrel, et l'intendant, et six, je crois, de nos serviteurs, furent tués en défendant le château. Le foyer est renversé, et il ne reste plus une pierre debout à Glen-Houlakin.

— Par la croix de saint André, voilà ce que j'appelle une incursion[1]! Ces Ogilvies ont toujours été de fâcheux voisins pour Glen-Houlakin. — C'est une mauvaise chance; mais c'est le sort de la guerre; — c'est le sort de la guerre. — Quand ce malheur est-il arrivé, beau neveu? En disant cela, il avala un grand verre de vin, et il fit un mouvement de tête quasi solennel quand son neveu lui répondit qu'il y avait eu un an à la Saint-Jude que toute la famille avait été massacrée.

— Voyez cela, dit le soldat. Quand je disais que la guerre n'était qu'une chance. — Juste ce même jour j'emportai d'assaut, moi et vingt de mes camarades, le château de Roche-Noire, appartenant à Amaury Bras-de-Fer, un capitaine de francs-lanciers, dont tu as pu entendre parler. Je le tuai sur son propre seuil, et cela me valut assez d'or pour faire cette chaîne, qui était deux fois aussi longue qu'elle est à présent; — et cela me fait penser à en consacrer une partie à une destination pieuse. — Holà! André! — André!

André, son suivant, entra. Il était habillé comme l'archer lui-même

[1] L'auteur emploie ici un terme écossais, *onslaught*, qui signifie une incursion, une attaque à main armée, comme cela était si commun entre les clans ennemis de la haute Écosse. L. V.

dans son équipement général, mais sans brassards, ni cuissards, ni genouillères, sa cuirasse moins richement travaillée, sa toque sans plumes, et sa casaque faite de serge ou de drap commun, au lieu de riche velours. Otant la chaîne de son cou, le Balafré en arracha avec ses dents un bout de quatre pouces environ, à l'une des extrémités. — André, dit-il, portez cela à mon joyeux compère, le frère Boniface, le moine du couvent de Saint-Martin. Saluez-le de ma part du même souhait, Dieu vous garde! qu'il ne pouvait plus me faire quand nous nous sommes quittés la dernière fois à minuit. — Dites à mon compère que mon frère et ma sœur, et plusieurs autres de ma maison, sont tous morts et partis pour l'autre monde; que je le prie de dire des messes pour leurs âmes autant que la valeur de ce bout de chaîne peut le conduire; et que, si ce n'est pas assez, il fasse à crédit tout ce qu'il faut pour les affranchir du purgatoire. Écoutez-moi; comme c'étaient des gens vivant bien, et purs de toute hérésie, il peut se faire qu'ils soient déjà presque hors du purgatoire, de sorte qu'il en coûte moins pour les délivrer; dans ce cas, voyez-vous, vous direz que je désire employer le surplus de cet or en malédictions sur une famille appelée les Ogilvies, du comté d'Angus; mais des malédictions les plus complètes que l'Église puisse avoir pour eux. Vous comprenez bien, André?

Le coutelier fit un signe de tête.

— Mais prends garde qu'aucun de ces anneaux ne trouve le chemin d'un cabaret avant que le moine les ait vus; car si cela arrive, tu tâteras de mes sangles et de mes courroies jusqu'à ce que ton dos soit aussi pelé que celui de saint Barthélemy. — Mais tiens, je vois que tu couves des yeux ce flacon de vin; tu ne partiras pas sans y avoir goûté.

En disant cela, il emplit un verre jusqu'aux bords. Le coutelier l'avala d'un trait, et partit pour exécuter les ordres de son patron.

— Et maintenant, beau neveu, dites-nous comment vous vous tirâtes de cette malheureuse affaire?

— Je combattis parmi les autres, plus âgés et plus forts que moi, jusqu'à ce qu'ils fussent tous tués, et je fus cruellement blessé.

— Ce ne fut pas une plus forte taillade que celle que j'attrapai moi-même il y a dix ans, dit le Balafré. — Regarde cela, mon beau neveu, ajouta-t-il, en désignant du doigt la balafre cramoisi-foncé imprimée sur sa figure; — une épée d'Ogilvies ne traça jamais un pareil sillon.

— Ceux qu'ils ont creusés étaient assez profonds, reprit tristement Durward. Mais ils se lassèrent à la fin, et les larmes de ma mère obtin-

rent grâce pour moi, à qui il restait encore un souffle de vie. Un savant moine d'Aberbrothick, qui se trouvait par hasard chez nous lors de l'attaque, et qui faillit lui-même y être tué, obtint la permission de bander mes blessures, et finalement de m'emmener en lieu de sûreté; mais ce fut seulement sur la parole que ma mère et lui donnèrent que je serais fait moine.

— Moine! s'écria l'oncle. — Par saint André! c'est ce qui ne m'est jamais arrivé; personne, depuis mon enfance, n'a seulement songé à faire de moi un moine. Et pourtant, j'en suis étonné quand j'y pense; car, excepté la lecture et l'écriture, auxquelles je n'ai jamais pu mordre, la psalmodie, que je n'ai jamais pu souffrir, l'habit, qui est celui de fous mendiants, — Notre-Dame me pardonne! (ici il fit un signe de croix) — et leurs jeûnes, qui ne vont pas à mon appétit, vous conviendrez que j'aurais fait presque un aussi bon moine que mon petit compère du couvent de Saint-Martin. Je ne sais pourquoi personne ne me l'a jamais proposé. — Ainsi donc, beau neveu, vous deviez être moine alors; — et pourquoi, s'il vous plaît?

— Pour que la maison de mon père s'éteignît, soit dans le cloître, soit dans la tombe, répondit Quentin avec un air de profond abattement.

— Je vois, je comprends; — adroits coquins, — très-adroits! — Ils auraient pu être trompés, cependant; car, voyez-vous, beau neveu, je me souviens du chanoine Robertsart, qui avait prononcé ses vœux, et qui pourtant sortit du cloître et devint capitaine de compagnies franches. Il avait une maîtresse, la plus jolie fille que j'aie jamais vue, et trois enfants aussi beaux que leur mère. — Il ne faut pas trop se fier aux moines, beau neveu; — il ne faut pas trop s'y fier. — Ils peuvent se faire soldats et devenir pères au moment où vous vous y attendez le moins. — Mais la suite de votre histoire.

— Il me reste peu de choses à dire, excepté que, voyant ma pauvre mère en quelque sorte engagée pour moi, je pris l'habit de novice, je me conformai aux règles du cloître, et j'appris même à lire et écrire.

— Lire et écrire! s'écria le Balafré, qui était un de ces gens qui ne conçoivent dans les autres rien de ce qui excède leurs propres facultés, — écrire, dites-vous, et lire! je ne peux croire cela. — Je n'ai jamais entendu dire qu'un Durward ait pu écrire son nom, non plus qu'un Lesly. — Je peux répondre pour l'un d'eux. — Je ne pourrais pas plus écrire que voler dans les airs. — Mais, au nom de saint Louis, comment vous ont-ils appris tout cela?

— C'était assez difficile d'abord; mais cela devint plus aisé par l'habitude. Mes blessures et la perte de mon sang m'avaient affaibli, et je désirais plaire à mon libérateur, le frère Pierre; c'est ce qui rendit ma tâche plus facile. Mais après avoir ainsi langui pendant plusieurs mois, mon excellente mère mourut; comme ma santé était alors parfaitement remise, je fis part à mon bienfaiteur, qui était le sous-prieur du couvent, de ma répugnance à prendre l'habit; et il fut convenu entre nous, puisque ma vocation n'était pas pour le cloître, que je pourrais aller chercher fortune par le monde, et que, pour préserver le sous-prieur du ressentiment des Ogilvies, mon départ aurait l'apparence d'une fuite. Pour donner à cela plus de vraisemblance, j'emportai avec moi le faucon de l'abbé; mais j'ai la permission régulière de l'abbé lui-même, écrite et signée de sa main.

— Cela est juste, — cela est bien. Notre roi s'inquiètera peu de ce que tu pourrais avoir pris; mais ce qu'il a le plus en horreur, c'est un

moine défroqué. Mais tu n'es pas, j'en suis sûr, chargé d'un bien grand trésor?

— Seulement de quelques pièces d'argent; car avec vous, bel oncle, je dois être franc.

— Hélas! c'est là le pire. Pourtant, quoique je ne fasse pas de grandes épargnes sur ma paye, parce que ce serait folie, dans ces temps périlleux, de se charger d'argent, j'ai toujours (et je te conseille de suivre mon exemple) quelque chaîne d'or, ou quelque bracelet, ou quelque collier qui servent à ma parure, et dont je peux, au besoin, détacher un ou deux chaînons inutiles. — Mais vous me demanderez, beau parent, comment on se procure de telles babioles! (Il secouait sa chaîne d'un air d'importance.) — Elles ne pendent pas à chaque buisson; — elles ne croissent pas dans les champs, comme les asphodèles dont les enfants font des colliers. Où donc? — Vous pouvez en gagner de pareilles au service du bon roi de France, où il y a toujours une fortune à trouver, si on a assez de cœur pour la chercher, au risque d'y laisser sa vie.

— J'ai entendu dire, reprit Quentin, évitant de répondre directement avant d'être mieux instruit, que le duc de Bourgogne tient un plus noble état que le roi de France, et qu'il y a plus d'honneur à être enrôlé sous ses bannières; qu'on donne là de meilleurs coups et qu'on y voit de plus beaux faits d'armes; tandis que le roi très-chrétien, dit-on, gagne ses victoires par la langue de ses ambassadeurs.

— Vous parlez comme un jeune fou, beau neveu; et pourtant je me souviens que lorsque j'arrivai ici, j'étais presque aussi simple. Je ne m'étais jamais figuré un roi qu'assis sous un dais élevé, faisant bonne chère avec ses grands vassaux et ses paladins, et se nourrissant de blanc-manger, une grande couronne d'or sur la tête; ou bien chargeant à la tête de ses troupes, comme Charlemagne dans les romans, ou comme Robert Bruce ou William Wallace dans les véridiques histoires de notre pays, telles que les chantent les ménestrels. Ecoute à l'oreille: tout cela, c'est la lune dans un seau d'eau. La politique, vois-tu; — il n'y a que la politique. Mais qu'est-ce que c'est que la politique? me diras-tu. C'est un art que le roi de France a découvert, de combattre avec les épées des autres, et de prendre dans leur bourse de quoi payer ses soldats. — Ah! c'est le prince le plus sage qui ait jamais porté la pourpre; — quoiqu'il n'en porte guère. — Je l'ai vu souvent

mis plus simplement que je n'aurais cru convenable de l'être moi-même.

— Mais vous ne répondez pas à mon objection, bel oncle. Je voudrais, puisqu'il faut que je serve en pays étranger, servir quelque part où une belle action, si le hasard m'en offrait une, pût me faire un nom.

— Je vous comprends, mon beau neveu, je vous comprends assez bien ; mais vous êtes novice en cette matière. Le duc de Bourgogne est un furieux, un emporté, un cerveau brûlé, un cœur de fer, un brave-tout. Il charge à la tête de ses nobles et de ses chevaliers bourguignons, d'Artois ou de Hainaut. Pensez-vous, si vous étiez là, ou si j'y étais moi-même, que nous pourrions être plus en avant que le duc et toute sa brave noblesse? Si nous restions en arrière, nous courrions le risque de tomber dans les mains du grand prévôt[1], comme ne faisant pas notre devoir ; si nous nous trouvions de front avec eux, on dirait que c'est bien, et que nous avons gagné notre paye. Mais enfin j'admets que je

me trouve sur le front, en avant d'une longueur de lance, ce qui est

[1] Exécuteur des hautes œuvres. (L. V.

bien difficile et dangereux dans une pareille mêlée, où tous font de leur mieux : alors monseigneur le duc, quand il me verra donner un bon coup, criera, dans son jargon flamand : « Ah ! *gut getroffen!* une bonne lance, un brave Ecossais. Donnez-lui un florin pour boire à notre santé. » Mais ni rang, ni terres, ni richesses, n'arriveront à un étranger dans un tel service. Tout est pour les enfants du sol.

— Eh ! par le ciel ! bel oncle, qui donc le mérite mieux? s'écria le jeune Durward.

— Celui qui protége les enfants du sol, dit le Balafré, en se dressant de toute sa hauteur. Voici comment parle le roi Louis : « Mon bon paysan de France, mon honnête Jacques Bonhomme, pensez à vos outils, à votre charrue et à votre herse, à votre faucille et à votre houe ; voilà un brave Ecossais qui se battra bien pour vous, et vous n'aurez d'autre soin que de le payer. Et vous, mon sérénissime duc, mon illustre comte, mon très-puissant marquis, enchaînez votre fier courage jusqu'à ce qu'on en ait besoin, car il est sujet à se tromper de route et à blesser son maître ; voici mes compagnies d'artillerie, — voici mes gardes françaises, — voici surtout mes archers écossais, et mon honnête Ludovic à la Cicatrice, qui se battront aussi bien ou mieux que vous, dont la valeur indisciplinée perdit, au temps de vos pères, Crécy et Azincourt. » — Maintenant, ne voyez-vous pas dans lequel de ces deux états un cavalier de fortune tiendra le plus haut rang et trouvera le plus d'honneur?

— Je crois vous comprendre, bel oncle ; mais, à mon sens, il ne saurait y avoir d'honneur où il n'y a pas de risques. — Je vous demande pardon, mais c'est assurément une vie indolente et paresseuse que de monter la garde autour d'un vieillard que personne n'attaque, de passer ses jours d'été et ses nuits d'hiver dans ces créneaux, et d'être toujours renfermé dans ces cages de fer, par la crainte qu'on ne déserte son poste. — Mon oncle, mon oncle, c'est comme le faucon sur le perchoir, et qu'on ne mène jamais en chasse.

— Par saint Martin de Tours, le jeune homme a du feu! on reconnaît en lui le sang des Lesly. C'est un second moi-même, quoique avec un peu plus de folie dans la tête. Ecoute, jeune homme. — Vive le roi de France! à peine se passe-t-il un jour sans qu'il ait à donner quelque mission dans laquelle l'un de ses serviteurs peut acquérir profit et honneur. Ne pense pas que les actions les plus braves et les plus dangereuses se fassent à la lumière du jour. Je pourrais vous en citer, comme

des châteaux pris d'assaut, des prisonniers enlevés, et d'autres semblables, où quelqu'un que je ne nommerai pas a couru plus de dangers et gagné plus de faveur qu'aucun enragé à la suite de l'enragé duc de Bourgogne. Et s'il plaît à Sa Majesté de rester au loin et à l'écart, tandis que de telles choses sont faites, il n'en a que plus de liberté d'esprit pour bien apprécier, et plus de libéralité pour récompenser dignement les braves gens qu'il emploie, leurs dangers et leurs faits d'armes; et peut-être il peut mieux en juger que s'il était personnellement mêlé avec eux. O le monarque habile! le grand politique!

Quentin fit une pause, puis il reprit d'un ton de voix plus bas, mais expressif : Le bon père Pierre avait coutume de me dire qu'il peut, en certains cas, y avoir beaucoup de dangers et peu de gloire. Je n'ai pas besoin de vous dire, bel oncle, que naturellement je suppose que ces commissions secrètes sont toujours honorables.

— Pour qui ou pour quoi me prenez-vous, beau neveu? dit le Balafré un peu sèchement. Je n'ai pas été enfermé dans un cloître, à la vérité; je ne sais ni lire ni écrire : mais je suis le frère de votre mère; je suis un loyal Lesly. Pensez-vous que je vous conseillerais quelque chose qui ne serait pas honorable? Le meilleur chevalier de France, du Guesclin lui-même, s'il vivait encore, pourrait compter avec fierté mes faits d'armes parmi ses exploits.

— Je ne doute nullement de ce que vous dites, reprit le jeune homme. Vous êtes le seul conseil que m'ait laissé ma mauvaise fortune; mais est-il vrai, comme on le dit, que votre roi tienne une maigre cour ici, dans son château du Plessis? Là, pas de nobles ni de courtisans, aucun grand feudataire à sa suite, aucun des grands officiers de la couronne; des amusements demi-solitaires, que partagent seulement les gens de sa maison; des conseils secrets, auxquels n'assistent que des hommes obscurs et de condition commune; le rang et la noblesse humiliés, et des hommes élevés de la plus basse origine à la faveur royale? Tous ces rapports extraordinaires ne rappellent guère les manières de son père, le noble Charles, qui arracha des griffes du lion anglais son royaume de France plus qu'à demi conquis.

— Vous parlez comme un enfant sans cervelle, dit le Balafré, et comme un enfant, vous répétez les mêmes notes sur une nouvelle corde. Si le roi emploie Olivier le Daim, son barbier, pour faire ce qu'Olivier fera mieux qu'aucun pair, le royaume n'y gagne-t-il pas? S'il ordonne à son vigoureux grand prévôt Tristan d'arrêter tel ou tel bourgeois sé-

ditieux, de mettre la main sur tel ou tel noble turbulent, la chose est faite et il n'en est rien de plus ; tandis que s'il confiait la même commission à un duc ou à un pair de France, peut-être, au lieu d'obéir, enverraient-ils un défi au roi. De même, s'il plaît au roi de confier au simple Ludovic le Balafré une mission qui sera exécutée, au lieu d'y employer le grand connétable, qui le trahirait peut-être, n'est-ce pas une preuve de sagesse? Surtout un prince de ce caractère n'est-il pas ce qui convient le mieux à des cavaliers de fortune, qui doivent aller là où leurs services sont le plus hautement prisés et le plus fréquemment employés? — Non, non, enfant ; je vous dis que Louis sait choisir ses agents et ce qu'il leur confie, proportionnant, comme on dit, la charge au dos de chacun. Il n'est pas comme le roi de Castille, qui étouffait de soif parce que le grand échanson n'était pas derrière lui pour lui présenter son verre. — Mais écoutez la cloche de Saint-Martin! Il faut que je retourne vite au château. — Adieu. — Passez bien le temps ; et demain matin, à huit heures, présentez-vous au pont-levis, et demandez-moi à la sentinelle. Prenez garde que vos pas ne s'écartent du chemin battu en approchant du château ; il y a là des trappes et des piéges qui pourraient vous coûter un membre que vous regretteriez sans doute. Vous verrez le roi, et vous apprendrez à le juger par vous-même. — Adieu.

Le Balafré partit à la hâte, oubliant, dans sa précipitation, de payer le vin qu'il avait fait venir, défaut de mémoire habituel aux gens de ce caractère, et dont l'hôte, intimidé peut-être par le panache flottant et la lourde épée à deux mains de l'archer, ne crut pas devoir l'avertir.

On pourrait s'attendre que, resté seul, Durward se serait hâté de revenir à sa tourelle, dans l'espoir d'y surprendre de nouveau ces sons délicieux qui avaient caressé ses rêveries du matin ; mais c'était là un chapitre de roman, et la conversation de son oncle venait de lui ouvrir une page de l'histoire de la vie réelle. Cette page n'était pas des plus agréables ; et pour le présent, les souvenirs et les réflexions qu'elle excitait en lui étaient de nature à écarter toutes les autres pensées, surtout les pensées légères et riantes.

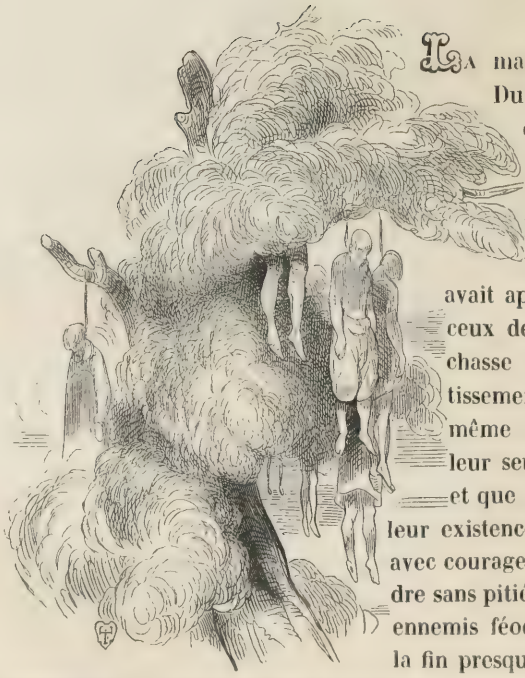
Quentin se rendit dans une allée solitaire aux bords du Cher, après toutefois s'être enquis de son hôte quel chemin il pouvait suivre sans avoir à craindre la désagréable interruption des piéges et des chausse-trapes ; et là, il s'efforça de calmer le trouble de ses pensées vaga-

bondes, et de se fixer sur le parti qu'il avait à prendre, la conversation qu'il venait d'avoir avec son oncle n'ayant pas levé toutes ses incertitudes.

CHAPITRE VI.

LES BOHÉMIENS.

Si gaiement, si follement, si bravement il cheminait ;
Il se prit à sauter, à danser une ronde, sous le gibet.
Ancienne chanson.



La manière dont Quentin Durward avait été élevé était peu propre à lui adoucir le cœur et même à imprimer en lui les principes d'une pure morale. On lui avait appris, comme à tous ceux de sa famille, que la chasse était le seul divertissement digne d'eux, de même que la guerre était leur seule affaire sérieuse ; et que le premier devoir de leur existence était de souffrir avec courage, mais aussi de rendre sans pitié les attaques de leurs ennemis féodaux, qui avaient à la fin presque anéanti leur race. Et cependant, à ces sentiments de guerre et de destruction se mêlait

une sorte d'esprit chevaleresque, et même de courtoisie, qui, quoique grossier, en adoucissait la rudesse. La vengeance, la seule justice qu'ils connussent, n'était pas absolument privée de toute pensée humaine et généreuse. Les leçons du bon vieux moine, mieux reçues peut-être dans l'adversité et durant une longue maladie qu'elles ne l'eussent été en d'autres temps, avaient d'ailleurs donné au jeune Durward des idées plus justes sur les devoirs de l'homme envers ses semblables ; de sorte qu'eu égard à l'ignorance de ce temps, aux préjugés universels en faveur de la vie militaire, et à la première éducation que lui-même avait reçue, Durward était à même de comprendre les devoirs moraux propres à sa situation, mieux qu'il n'était ordinaire à cette époque.

Il réfléchissait sur son entrevue avec son oncle avec un sentiment d'embarras et de désappointement. Il en avait conçu de grandes espérances ; car bien qu'il ne fût pas question alors de correspondances épistolaires, un pèlerin, un marchand ambulant, un soldat estropié, avaient de temps à autre apporté à Glen-Houlakin le nom de Lesly, et tous s'accordaient à vanter son courage indomptable, et le succès qu'il avait obtenu dans plusieurs petites entreprises que son maître lui avait confiées. L'imagination de Quentin avait achevé l'esquisse ; elle assimilait cet oncle aventureux (dont les exploits probablement ne perdaient rien à ces récits lointains) à quelques-uns de ces champions et de ces chevaliers errants chantés par les ménestrels, et qui conquéraient, à la pointe de leur épée ou de leur lance, des couronnes et des filles de rois. Quentin était maintenant forcé de rabaisser grandement le rang de son oncle dans l'échelle de la chevalerie ; et cependant, aveuglé par le respect qu'il avait pour ses parents et pour tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient à sa famille ; — influencé d'ailleurs par ses anciennes préventions en sa faveur ; — sans expérience et passionnément attaché à la mémoire de sa mère, il ne voyait pas sous son vrai jour le caractère du seul frère de cette mère chérie, soldat mercenaire comme il y en avait tant, ne valant ni beaucoup plus, ni beaucoup moins que la plupart de ceux de sa profession, dont la présence ajoutait encore aux maux qui déchiraient la France.

Sans être cruel de gaieté de cœur, le Balafré avait contracté, par habitude, beaucoup d'indifférence pour la vie de ses semblables et pour leurs souffrances. Il était profondément ignorant, avide de butin, peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir, et le dépensant avec profusion

pour satisfaire ses passions. L'habitude de tout rapporter à ses besoins et à son intérêt avait fait de lui l'un des êtres les plus égoïstes du monde; de sorte qu'il ne pouvait guère, ainsi que le lecteur a dû le remarquer, s'occuper longtemps d'un sujet sans considérer en quoi il s'appliquait à lui-même, ou, comme on dit, sans en faire sa propre cause, quoique ce ne fût rien moins que par esprit de générosité. Nous devons ajouter que le cercle étroit de ses devoirs et de ses plaisirs avait peu à peu circonscrit ses pensées, ses espérances et ses désirs, et éteint en partie cette soif ardente d'honneurs et ce désir de se distinguer par les armes qui l'avaient autrefois animé. Le Balafré était, en un mot, un vrai soldat, endurci, égoïste, étroit d'esprit, infatigable et hardi pour accomplir son devoir, mais ne connaissant rien au-delà, si ce n'est l'observance des pratiques d'une dévotion assez légère, fortifiée de temps à autre par quelques parties de débauche avec le frère Boniface, son confesseur et son camarade. Si son esprit avait eu plus de portée, il

serait probablement parvenu à quelque commandement supérieur; car le roi, qui connaissait personnellement chacun des soldats de sa garde, faisait grand cas du courage et de la fidélité du Balafré. L'Écossais avait eu d'ailleurs assez d'esprit pour pénétrer et assez de finesse pour flatter l'humeur et le caractère du souverain, mais il s'était toujours montré d'une capacité trop bornée pour être porté à un plus haut rang; et quoique favorisé, en plusieurs occasions, d'un sourire et de

quelques grâces, le Balafré resta toujours un simple archer de la garde écossaise.

Sans voir le côté réel du caractère de son oncle, Quentin fut choqué de l'indifférence avec laquelle il avait appris la ruine désastreuse de toute la famille de son beau-frère, et il ne put, en outre, s'empêcher de remarquer avec surprise qu'un si proche parent ne lui eût pas offert le secours de sa bourse, qu'il eût été forcé de réclamer directement sans la générosité de Maître Pierre. Il aurait mal jugé son oncle, cependant, s'il avait supposé que ce manque d'attention pour ses besoins probables était causé par l'avarice. Le fait est que ne manquant pas d'argent lui-même en ce moment, il n'était pas venu à l'esprit du Balafré que son neveu pût en avoir besoin ; autrement, il regardait un si proche parent comme faisant tellement partie de lui-même, qu'il aurait fait pour son neveu vivant ce qu'il avait tâché de faire pour sa sœur morte et pour son mari. Mais quel qu'en fût le motif, cette négligence offensait le jeune Durward, et il n'en regrettait que plus de n'avoir pas pris du service avec le duc de Bourgogne, avant sa querelle avec le forestier.

— Quelque chose qui me fût arrivé, pensait-il en lui-même, j'aurais toujours pu conserver cette idée consolante, que j'avais dans mon oncle, en cas de malheur, un ami sûr. Mais à présent que je l'ai vu, j'ai, malheureusement pour lui, trouvé plus de secours dans un marchand qui m'était étranger, que dans le propre frère de ma mère, un Écossais et un cavalier! On croirait que la balafre qui l'a privé de tous les agréments de la figure, lui a fait perdre en même temps jusqu'à la dernière goutte de sang noble qui coulait dans ses veines.

Quentin regrettait aussi de n'avoir pas eu occasion de parler de Maître Pierre au Balafré, pour tâcher d'obtenir quelque renseignement plus précis sur ce personnage ; mais les questions de son oncle s'étaient succédé si vite, et le son de la grande cloche de Saint-Martin de Tours avait si soudainement terminé leur conférence, qu'il n'avait pu placer un mot à cet égard. Ce vieillard, pensait-il en lui-même, est âpre et bourru dans ses dehors, dédaigneux et vif dans ses paroles, mais grand et généreux dans ses actions ; et un tel étranger vaut mieux qu'un parent sans affection. — Que dit notre vieux proverbe écossais? — *Mieux vaut bon étranger que parent étranger*[1]. Je découvrirai cet homme, et

[1] Cette devise est gravée sur le poignard d'un homme qui n'eut que trop de raisons

cela ne doit pas être bien difficile s'il est aussi riche que me l'a dit mon hôte. Au moins il me donnera un bon avis sur le parti que je dois prendre; et s'il voyage dans des contrées étrangères, comme le font d'autres marchands, je ne sais s'il n'y aura pas autant d'aventures à courir étant à son service, que dans celui de ces gardes du roi Louis.

Tandis que cette pensée se présentait à l'esprit de Quentin, un de ces pressentiments du fond du cœur, où tant de choses se passent à notre insu, ou sans que nous voulions nous les avouer, lui disait bien bas que peut-être la dame de la tourelle, celle du voile et du luth, pourrait être de cet aventureux voyage.

En ce moment, le jeune Écossais rencontra deux hommes à la physionomie grave, ayant l'apparence d'habitants de la ville de Tours. Quentin leur ôta sa toque avec la déférence que la jeunesse doit à l'âge mûr, et d'une voix respectueuse il les pria de lui indiquer la maison de Maître Pierre.

— La maison de qui, beau fils? dit l'un des deux passants.

— De Maître Pierre, le grand marchand de soie qui a planté tous ces mûriers dans le parc, répondit Durward.

— Jeune homme, dit celui des deux qui était le plus près de lui, vous avez pris de bonne heure un sot métier.

— Et vous avez mal choisi à qui adresser vos sottises, ajouta l'autre avec encore plus de sévérité. Le syndic de Tours n'est pas habitué à ce que des bouffons, des vagabonds étrangers, lui parlent ainsi.

Quentin fut tellement surpris que deux hommes qui avaient l'air décent se trouvassent offensés d'une question aussi simple et qu'il leur avait adressée avec tant de politesse, qu'il ne songea même pas à se fâcher de la rudesse de leur réponse, et qu'il resta immobile et comme ébahi, tandis qu'ils hâtaient le pas en regardant souvent derrière eux de son côté, comme s'il leur eût tardé d'être hors de sa portée.

Il rencontra ensuite une troupe de vignerons et leur adressa la même question; ils lui demandèrent s'il voulait parler de Maître Pierre le maître d'école, ou de Maître Pierre le charpentier, ou de Maître Pierre le bedeau, ou d'une demi-douzaine d'autres Maître Pierre. Comme aucun de ceux-là ne répondait à la description de celui dont il s'enquérait,

de la choisir. Le poignard a été légué par lui à mon père, et il se lie à une suite étrange d'aventures que je pourrai raconter un jour. L'arme est maintenant en ma possession.
W. S.

les paysans l'accusèrent de se moquer d'eux, et le menacèrent de tomber sur lui et de le battre, pour le payer de ses railleries. Le plus âgé, qui paraissait avoir quelque influence sur les autres, les empêcha de se porter à aucune violence.

— Ne voyez-vous pas à son langage et à son bonnet de fou, leur dit-il, que c'est un de ces charlatans étrangers répandus dans le pays, que les uns appellent magiciens et devins, les autres jongleurs, ou quelque chose comme cela? Nous ne savons pas quels tours ils peuvent jouer. On m'a conté qu'un de ces gens avait payé un liard pour manger son soûl de raisin dans la vigne d'un pauvre homme, et il en a mangé la charge d'une voiture, sans défaire un bouton de sa jaquette. — Laissons-le passer tranquillement; qu'il prenne son chemin et nous le nôtre. — Et vous, l'ami, si vous ne voulez qu'il vous arrive pis, allez-vous-en tranquillement, au nom de Dieu, de Notre-Dame de Marmoutiers et de saint Martin de Tours, et ne nous ennuyez pas davantage de votre Maître Pierre, qui, à ce que nous pouvons croire, pourrait bien être un nom du diable.

L'Écossais, ne se sentant pas le plus fort, jugea prudent, dans sa sagesse, de passer son chemin sans répliquer. Mais les paysans, qui s'étaient d'abord éloignés de lui avec une sorte d'horreur, voyant en lui un sorcier et un dévoreur de raisins, retrouvèrent du cœur quand ils furent à distance; et, après l'avoir chargé de clameurs et d'imprécations, ils lui lancèrent une grêle de pierres, quoiqu'ils fussent trop éloignés pour faire grand mal à l'objet de leur colère. Quentin, tout en continuant sa route, commença à penser à son tour ou qu'il était lui-même sous un charme, ou que les habitants de la Touraine étaient les plus stupides, les plus brutaux et les plus inhospitaliers des habitants de la France. Ce qu'il aperçut bientôt après ne fut pas propre à le faire changer d'opinion.

Sur une petite éminence, dominant le cours rapide de la belle rivière du Cher, et précisément en face de son chemin, deux ou trois grands châtaigniers formaient un groupe qui frappait les yeux; près de ces arbres se tenaient immobiles trois ou quatre paysans, les yeux tournés en haut, et fixés, selon toute apparence, vers quelque objet dans les branches de l'arbre le plus rapproché d'eux. Les méditations de la jeunesse sont rarement assez profondes pour n'être pas détournées par la plus légère impulsion de curiosité, aussi facilement qu'un petit caillou, échappé des mains par hasard, trouble la surface d'une eau

limpide. Quentin hâta le pas et gravit la colline assez vite pour être témoin de l'horrible spectacle qui attirait l'attention des paysans : — un homme suspendu à une branche, et dans les dernières convulsions de l'agonie.

— Pourquoi ne lui coupez-vous pas la corde? leur cria le jeune Écossais, dont le bras était toujours aussi prêt à secourir l'opprimé qu'à défendre son propre honneur quand il le croyait attaqué.

Un des paysans, tournant vers lui un œil où on ne lisait d'autre expression que celle de la crainte, et dont la figure était d'une pâleur mortelle, lui montra du doigt une marque taillée sur l'écorce de l'arbre, ressemblant grossièrement à une fleur de lis. Ignorant l'importance de ce symbole, et s'en inquiétant peu, le jeune Durward, agile comme un chat sauvage, grimpa sur l'arbre, tira de sa poche cet inséparable compagnon de l'Highlander[1] et du chasseur, son fidèle *skene dhu*[2] ; et

[1] Montagnard écossais. (L. V.)

[2] *Couteau noir*. Espèce de couteau sans charnière, autrefois très-usité parmi les Highlanders, qui ne voyageaient jamais sans cette arme peu élégante. Il est maintenant beaucoup moins commun. (W. S.)

criant à ceux qui étaient en bas de recevoir le corps dans leurs bras, il coupa la corde. Tout cela s'était passé en moins d'une minute.

Mais son humanité fut mal secondée par les spectateurs : loin de prêter à Durward la moindre assistance, ils paraissaient terrifiés de sa témérité, et prirent la fuite tous ensemble, comme s'ils eussent craint que leur seule présence pût les faire regarder comme complices de cette action audacieuse. Le corps, n'étant reçu par personne, tomba lourdement à terre; de sorte que Quentin, qui descendit immédiatement de l'arbre, eut la mortification de voir que les dernières étincelles de la vie étaient éteintes. Il n'abandonna pas cependant son charitable dessein sans faire de nouveaux efforts : il défit le nœud fatal qui serrait le cou du malheureux ; il déboutonna son pourpoint, lui jeta de l'eau au visage, et employa les autres moyens ordinairement mis en usage pour ramener les fonctions suspendues de la vie.

Tandis qu'il prenait ainsi les soins que l'humanité lui inspirait, des clameurs sauvages, proférées dans une langue inconnue, s'élevèrent autour de lui ; et il avait à peine eu le temps de remarquer qu'il était entouré d'une troupe d'hommes et de femmes d'apparence bizarre et étrangère, qu'il fut rudement saisi par les deux bras, tandis qu'au même instant on lui appuyait une épée nue sur la gorge.

— Pâle esclave d'Éblis, lui cria un des hommes en mauvais français,

dépouillez-vous celui que vous avez assassiné? Mais nous vous tenons, et vous allez nous le payer.

Dès que ces paroles furent prononcées, des coutelas nus brillèrent autour de lui; ces physionomies sauvages et décomposées par la fureur lançaient sur lui des regards étincelants comme ceux du loup prêt à s'élancer sur sa proie.

Le courage et la présence d'esprit du jeune Écossais le sauvèrent. — Que voulez-vous, mes maîtres? leur dit-il. Si ce corps est celui d'un de vos amis, je venais justement de couper sa corde, par pure charité; et vous feriez mieux d'essayer de le rendre à la vie, que de maltraiter un étranger innocent qui n'a voulu que le sauver.

Les femmes, pendant ce temps, s'étaient emparées du corps du défunt, et renouvelaient les tentatives qu'avait déjà faites Durward pour le rappeler à la vie, mais avec aussi peu de succès. Abandonnant enfin leurs efforts inutiles, elles se livrèrent à toutes les démonstrations orientales d'une vive douleur : elles poussaient de piteuses lamentations et s'arrachaient leurs longs cheveux noirs; tandis que les hommes semblaient déchirer leurs vêtements, et répandaient de la poussière sur leurs têtes. Peu à peu ils devinrent tellement absorbés dans leurs rites mortuaires, qu'ils cessèrent de faire attention à Durward, dont ils avaient probablement reconnu l'innocence. Le plus sage parti eût été certainement de laisser cette tribu sauvage livrée à ses lamentations; mais il avait été élevé dans le mépris le plus absolu du danger, et il éprouvait toute la véhémence d'une curiosité de jeune homme.

Les hommes et les femmes de cette troupe singulière étaient coiffés de turbans et de bonnets plus semblables, en général, à la toque de Durward, qu'aux chapeaux communément usités en France. La plupart des hommes portaient une barbe noire et frisée, et tous avaient le teint presque aussi foncé que celui des Africains. Un ou deux, qui paraissaient être les chefs, avaient quelques ornements d'argent autour du cou et aux oreilles, et portaient des écharpes brillantes, de couleur jaune, écarlate ou verte; mais leurs jambes et leurs bras étaient nus, et toute la troupe avait un aspect sale et misérable. Durward ne leur vit d'autres armes que les longs couteaux dont ils l'avaient menacé, et un petit sabre mauresque, à lame recourbée, porté par un jeune homme paraissant fort actif, qui mettait souvent la main sur la poignée, et qui, surpassant le reste de la troupe dans l'expression extravagante de sa douleur, semblait y mêler des menaces de vengeance.

Ce groupe en désordre, et poussant des hurlements, ressemblait si peu à tout ce que Quentin avait vu jusque là, qu'il crut presque reconnaître une de ces bandes de Sarrasins, de ces *chiens de païens*, qui, dans tous les romans qu'il avait entendus ou lus, combattent les nobles chevaliers et les monarques chrétiens. Il se disposait à se séparer d'un voisinage si périlleux, quand un galop de chevaux se fit entendre, et au même instant ces prétendus Sarrasins, qui avaient élevé le corps de leur camarade sur leurs épaules, furent chargés par une troupe de soldats français.

Cette apparition soudaine changea en cris de terreur les lamentations plus modérées du deuil. Le corps fut aussitôt jeté à terre, et ceux qui l'entouraient montrèrent l'adresse et l'agilité les plus extraordinaires, même en passant sous le ventre des chevaux, pour échapper aux lances dont leurs ennemis les menaçaient, en criant : Point de quartier à ces brigands, païens maudits ! — prenez et tuez ; — enchaînez-les comme des bêtes ; — percez-les de vos lances comme des loups !

Ces cris étaient accompagnés d'actes de violence ; mais le terrain, couvert de buissons et de broussailles, était si défavorable aux cavaliers, et l'agilité des fuyards était si grande, que deux d'entre eux seulement furent renversés et faits prisonniers, l'un desquels était le jeune garçon au sabre mauresque, qui ne se laissa pas prendre sans résistance. Quentin, que la fortune en ce moment semblait avoir choisi pour but de ses coups, fut en même temps saisi par deux soldats, qui, malgré ses remontrances, lui lièrent les bras avec une corde. Ceux qui s'étaient emparés de lui mirent dans leurs opérations tant de promptitude et de prestesse, qu'on pouvait aisément voir qu'ils n'étaient pas novices en ces sortes d'expéditions.

Jetant un regard plein d'anxiété sur le chef des cavaliers, dont il espérait obtenir sa liberté, Quentin ne sut pas trop s'il devait se réjouir ou s'alarmer, en reconnaissant en lui le sombre et silencieux compagnon de Maître Pierre. A la vérité, de quelque crime que ces étrangers pussent être accusés, cet officier pouvait savoir, d'après l'aventure du matin, que lui, Durward, n'avait avec eux de liaison d'aucune espèce ; mais il était plus douteux que cet homme à l'aspect sournois fût pour lui un juge favorable ou un témoin bien disposé, et Quentin ne savait trop s'il rendrait sa situation moins dangereuse en s'adressant directement à lui.

Mais on ne lui permit pas une longue hésitation. — Trois-Échelles

et Petit-André, dit l'officier à figure sinistre à deux hommes de sa troupe, ces arbres sont là tout-à-fait à propos. J'apprendrai à ces mécréants, à ces sorciers, à troubler la justice du roi quand elle a frappé quelqu'un de leur race maudite. Mettez pied à terre, mes enfants, et remplissez votre office.

Trois-Échelles et Petit-André furent à l'instant sur pied, et Quentin remarqua qu'ils avaient chacun, à la croupe et au pommeau de leur selle, un paquet ou deux de cordes, qu'ils déroulèrent aussitôt; chaque paquet était formé d'une corde à gibet, munie du nœud fatal tout disposé, afin sans doute de rendre l'exécution plus prompte. Tout le sang de Quentin se figea dans ses veines quand il vit choisir trois de ces cordes, et qu'il s'aperçut qu'on se disposait à lui en passer une au cou. Il appela à haute voix le chef de la troupe, lui rappela leur rencontre du matin, réclama le droit d'un Écossais libre dans un pays allié et ami, et protesta n'avoir aucune connaissance soit des gens dans la compagnie desquels il avait été pris, soit des méfaits qu'on pouvait leur imputer.

L'officier à qui s'adressait Durward daigna à peine le regarder tandis qu'il parlait, et ne parut aucunement se souvenir de leur connaissance antérieure. Seulement il se tourna vers un ou deux des paysans qui étaient revenus sur le lieu de la scène, soit pour apporter leur témoignage contre les prisonniers, soit par simple curiosité, et il leur dit d'un ton brusque: — Ce jeune drôle était-il avec ces vagabonds?

— Il y était, s'il plaît à votre noble prévôté, répondit un des rustres; il a même été le premier à couper en blasphémant la corde de ce coquin, que la justice de Sa Majesté avait condamné à être pendu, et qui l'avait bien mérité, comme nous l'avons dit à Votre Seigneurie.

— J'jurerais par Dieu et saint Martin de Tours, dit un autre, l'avoir vu avec leur bande quand ils sont venus piller notre métairie.

— Mais non, mon père, dit un enfant; ce païen était noir, et celui-ci est blond; il avait les cheveux courts et frisés, et celui-ci a des touffes de longs et beaux cheveux.

— Oui, enfant, dit le paysan, et peut-être diras-tu aussi que l'autre avait une cotte verte, et que celui-ci a une jaquette grise; mais Sa Seigneurie le grand-prévôt sait bien qu'ils peuvent changer leur teint aussi aisément que leurs habits, de façon que je suis toujours convaincu que c'est le même.

— Il suffit, dit l'officier, que vous l'ayez vu troubler le cours de la

justice du roi en essayant de sauver un traître mis à mort. — Trois-Echelles et Petit-André, dépêchez.

— Un instant, seigneur officier, s'écria Durward dans une transe mortelle ; — écoutez-moi. — Ne laissez pas périr un innocent. Mes compatriotes dans ce monde, et la justice du Ciel dans l'autre, vous demanderont compte de mon sang.

— Je répondrai pour mes actions dans tous les deux, dit le prévôt froidement; et il fit un signe de la main gauche à ses exécuteurs. Alors, avec un sourire de méchanceté satisfaite, il toucha du doigt son bras droit, qu'il portait en écharpe, probablement par suite du coup que Durward lui avait asséné le matin.

— Misérable! âme vindicative! s'écria Quentin à cette vue, convaincu alors qu'une basse vengeance faisait seule agir cet homme, et qu'il n'y avait pas de merci à attendre de lui.

— Le pauvre garçon extravague, dit le fonctionnaire. Trois-Echelles, dis-lui un mot de consolation avant qu'il parte pour son dernier voyage. Tu es un homme précieux dans de tels cas, quand il ne se trouve pas là un confesseur. Donne-lui une minute d'avis spirituels, et que dans la minute suivante tout soit fini; il faut que je continue ma ronde. — Soldats, suivez-moi.

Le prévôt partit à cheval, suivi de ses hommes, à l'exception de deux ou trois qu'il laissa pour aider à l'exécution. Le malheureux jeta vers lui un dernier regard presque obscurci par le désespoir, et, à chaque pas du cheval qui s'éloignait, il croyait voir s'évanouir ses dernières lueurs d'espérance. En promenant autour de lui son regard abattu, il fut étonné, même en ce moment, de la stoïque indifférence des deux autres prisonniers. Ils avaient d'abord montré tous les dehors de la peur et fait tous leurs efforts pour s'échapper; mais à présent qu'enchaînés ils voyaient devant eux la perspective d'une fin prochaine et inévitable, ils l'attendaient avec le plus grand calme. Peut-être l'aspect de la mort donnait-il à leurs joues basanées une teinte plus jaune; mais leurs traits n'en étaient pas agités, ni l'intrépide fierté de leurs yeux troublée. Tel un renard forcé par les chiens, après avoir épuisé toutes ses ruses pour échapper à leur poursuite, reçoit la mort avec un courage sombre, silencieux, que ne montrent ni les loups, ni les ours, objets d'une chasse plus dangereuse.

Leur constance ne fut pas ébranlée par l'approche des fatals exécu-

teurs, qui apportaient à leur besogne encore plus de hâte que ne leur avait recommandé leur maître ; ce qui venait probablement de l'espèce de plaisir que l'habitude leur faisait trouver à s'acquitter de leurs horribles fonctions. Nous nous arrêterons un instant pour tracer leur portrait ; car sous une tyrannie, soit despotique, soit populaire, le caractère du bourreau devient un objet de grave importance.

Ces deux fonctionnaires différaient essentiellement par l'extérieur et les manières. Louis avait coutume de les appeler Démocrite et Héraclite, et leur maître, le grand-prévôt, les nommait Jean-qui-pleure et Jean-qui-rit.

Trois-Echelles était un homme grand, sec et laid, dont le visage offrait une gravité particulière. Il portait autour de son cou un long rosaire, qu'il avait l'habitude de présenter pieusement aux patients livrés entre ses mains. Il avait continuellement à la bouche un ou deux textes latins sur le néant et la vanité des choses humaines ; et si de telles fonctions pouvaient être réunies, il aurait pu remplir dans la prison l'office de confesseur en même temps que celui d'exécuteur. Petit-André, au contraire, était un garçon à mine joyeuse, rond, vif, petit, qui se démenait dans l'accomplissement de ses fonctions comme si c'eût été l'occupation la plus divertissante du monde. Il semblait avoir une tendre affection pour ses victimes, et ne leur parlait jamais qu'en termes obligeants et affectueux : c'était, selon leur âge et leur sexe, son pauvre honnête garçon, sa jolie chérie, son compère, son bon vieux père. De même que Trois-Echelles s'efforçait de leur inspirer des pensées philosophiques et religieuses sur l'autre vie, Petit-André manquait rarement de les fortifier par une ou deux plaisanteries, comme pour les disposer à voir dans la vie qu'ils abandonnaient quelque chose de burlesque, de méprisable et de peu digne d'un regret sérieux.

Je ne puis dire pourquoi ni comment cela se faisait, mais ces deux braves gens, nonobstant la variété de leurs talents, rares parmi les gens de leur profession, étaient l'un et l'autre plus cordialement détestés que ne le fut peut-être jamais aucune créature de leur espèce, soit avant, soit depuis eux. Le seul doute pour qui les connaisssait, était de savoir lequel était l'objet de la plus grande crainte ou de la plus profonde exécration, du grave et pathétique Trois-Echelles, ou du fringant, comique et alerte Petit-André. Ce qui est certain, c'est que sous ces deux rapports ils l'emportaient sur tous les bourreaux de France, à

l'exception peut-être de leur maître Tristan l'Ermite, le célèbre grand-prévôt, ou du maître de celui-ci, Louis XI[1].

Il ne faut pas supposer que ces réflexions occupassent en ce moment Quentin Durward. La vie, la mort, le temps, l'éternité, s'offraient confusément à lui, — perspective accablante, devant laquelle recule la faiblesse de la nature humaine, alors même que l'orgueil humain veut la braver. — Il s'adressait en lui-même au Dieu de ses pères; et au même instant, le souvenir de la petite chapelle ruinée où reposerait presque toute sa famille hormis lui-même, se présenta à lui. Nos ennemis féodaux, pensa-t-il, ont accordé à mes parents une sépulture sur notre propre terre; et moi, il faut que je serve de pâture aux corbeaux et aux milans sur une terre étrangère, comme un félon excommunié. Des larmes coulaient involontairement de ses yeux. Trois-Echelles, lui frappant sur l'épaule, le félicita gravement de sa pieuse résignation à la mort, et s'écria d'une voix pathétique : *Beati qui in Domino moriuntur*[2], ajoutant que l'âme était heureuse de quitter le corps, tandis qu'une larme était dans les yeux. Petit-André, lui touchant l'autre épaule, lui dit : Courage, mon bel enfant! puisqu'il faut que vous commenciez la danse, ouvrez le bal gaiement, tous les instruments sont d'accord, — pinçant en même temps la corde pour faire ressortir la pointe de son bon mot. Comme le jeune homme tournait alternativement sur eux ses regards égarés, ils lui firent comprendre plus clairement leur intention en le poussant doucement vers l'arbre fatal, et l'engageant à prendre bon courage, vu que ce serait terminé en un instant.

Dans cette fatale situation, le jeune homme jeta autour de lui un dernier regard de désespoir. Y a-t-il ici quelque bon chrétien qui m'entende? s'écria-t-il; qu'il coure prévenir Ludovic Lesly, de la garde écossaise, appelé chez vous le Balafré, que son neveu est ici indignement assassiné.

Ces paroles ne furent pas perdues, car un archer de la garde se trou-

[1] J'ai appris par la chronique de Jean de Troyes, mais trop tard pour en profiter moi-même, que l'un de ces deux personnages aurait été plus convenablement appelé Petit-Jean que Petit-André. Ce dernier nom était alors celui du fils de Henri de Cousin, maître des hautes-œuvres de la haute cour de justice. Le connétable de Saint-Pol fut exécuté par lui avec une telle dextérité, que la tête et le corps tombèrent à terre en même temps. Ceci se passait en 1475. (W. S.)

[2] Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur.

vait là, attiré par les préparatifs de l'exécution, en même temps qu'un ou deux autres passants que la curiosité avait retenus.

— Prenez garde à ce que vous faites, dit-il aux exécuteurs ; si ce jeune homme est de naissance écossaise, je ne souffrirai pas qu'il joue ce vilain jeu.

— Le Ciel l'en garde, sire cavalier, dit Trois-Echelles ; mais nous devons obéir à nos ordres. Et il tirait Durward par un bras pour le faire avancer.

— Le plus court jeu est toujours le meilleur, ajouta Petit-André, le tirant en avant par l'autre bras.

Mais Quentin avait entendu des paroles d'espoir ; réunissant toutes ses forces, il écarta par un mouvement soudain les deux exécuteurs de la loi, et, les bras encore liés, courut vers l'archer écossais. Secourez-moi, mon compatriote, lui dit-il dans sa langue natale, pour l'amour de l'Ecosse et de saint André ! Je suis innocent, — je suis votre concitoyen. Secourez-moi, au nom de votre salut !

— Par saint André ! ils ne vous atteindront qu'en me passant sur le corps, s'écria l'archer ; et il dégaîna son épée.

— Coupez mes liens, compatriote, continua Quentin, et je ferai aussi quelque chose pour moi.

C'est ce que fit l'archer avec son épée ; et le captif délivré, s'élançant

tout à coup sur un des gardes du prévôt, lui arracha la hallebarde dont il était armé. — Maintenant, leur cria-t-il, venez si vous l'osez.

Les deux exécuteurs échangèrent quelques mots à voix basse.

— Cours après le grand-prévôt, dit Trois-Echelles, et je les tiendrai ici si je puis. — Soldats de la garde prévôtale, à vos armes!

Petit-André monta à cheval et partit au galop. Les soldats obéirent avec tant de précipitation au commandement de Trois-Echelles, qu'ils laissèrent, dans la confusion de ce mouvement, échapper les deux autres prisonniers. Peut-être se souciaient-ils peu de les retenir ; car ils avaient été, depuis quelque temps, repus du sang de ces misérables, et, comme d'autres animaux féroces, ils étaient rassasiés de carnage après un long massacre. Mais ils donnèrent pour excuse qu'ils avaient pensé être immédiatement appelés pour veiller à la sûreté de Trois-Echelles; car il existait une jalousie qui amenait souvent des querelles ouvertes entre les archers de la garde et les gardes prévôtales.

— Nous sommes assez forts pour rosser complètement ces deux fiers Ecossais, si vous le voulez, dit un des soldats à Trois-Echelles.

Mais le prudent fonctionnaire lui fit signe de demeurer tranquille, et, s'adressant à l'archer écossais avec les dehors d'une grande civilité : Certainement, Monsieur, lui dit-il, c'est une grave insulte au grand-prévôt, que vous vous imaginiez d'intervenir dans le cours de la justice du roi, dûment et légalement commise à sa charge; et cela n'est pas non plus un acte de justice envers moi, qui suis en possession légale de mon criminel. Ce n'est pas un service d'ami pour ce jeune homme lui-même, car cinquante occasions d'être pendu peuvent se présenter à lui, sans qu'il se trouve jamais aussi bien préparé qu'il l'était tout à l'heure avant votre intervention malavisée.

— Si mon jeune compatriote, dit l'Ecossais en souriant, pense que je lui ai rendu un mauvais service, je le remettrai entre vos mains sans autre contestation.

— Non, non! pour l'amour du Ciel, non! s'écria Quentin. Coupez-moi plutôt la tête avec votre épée; — cela conviendra mieux à ma naissance que de mourir par les mains d'un tel rustre.

— Vous entendez ses injures, dit l'exécuteur de la loi. Hélas! combien nos meilleures résolutions passent vite! — Il était tout à l'heure dans la meilleure disposition pour une bonne mort, et en deux minutes il en est venu à mépriser les autorités!

— Mais dites-moi donc, dit l'archer, ce que ce jeune homme a fait.

— Il a, répondit Trois-Échelles avec quelque véhémence, coupé la corde d'un criminel, quand j'avais marqué de ma propre main une fleur-de-lis sur l'arbre où il était pendu.

— Qu'est ceci, jeune homme? reprit l'archer; pourquoi avez-vous commis un tel délit?

— Pour mériter votre protection, répondit Durward, je vous dirai la vérité comme si j'étais à confesse. J'ai vu un homme qui s'agitait dans l'arbre, et je suis venu couper la corde par pure humanité. Je ne songeais ni aux fleurs-de-lis ni aux fleurs de giroflée, et je n'avais pas plus l'idée d'offenser le roi de France que notre saint père le pape.

— Qu'aviez-vous besoin de toucher à ce corps mort? répliqua l'archer. Vous en verrez assez derrière les pas de ce gentilhomme, pendants comme des grappes sur chaque arbre, et vous aurez à faire dans ce pays, si vous voulez glaner après le bourreau. Cependant, je n'abandonnerai pas un compatriote, si je puis le secourir. — Écoutez, monsieur l'exécuteur, vous voyez que tout ceci est une méprise. Vous devez avoir quelque compassion d'un si jeune étranger. Dans notre pays, il n'a pas été habitué à voir une justice aussi expéditive que la vôtre et celle de votre maître.

— Vous ne laissez pas d'en avoir besoin, seigneur archer, dit Petit-André, qui arrivait en ce moment. Tiens ferme, Trois-Échelles; voici venir le grand-prévôt. Nous allons voir s'il trouvera bon qu'on lui arrache l'ouvrage des mains avant qu'il soit achevé.

— Heureusement, dit l'archer, voici venir aussi quelques camarades.

En effet, comme le prévôt Tristan gravissait avec son escorte un des côtés de la petite colline où avait lieu cette scène, quatre ou cinq archers écossais arrivaient en grande hâte de l'autre côté, et à leur tête le Balafré lui-même.

En cette occasion pressante, Lesly ne montra nullement cette indifférence pour son neveu dont celui-ci l'avait accusé dans son cœur; car il n'eut pas plus tôt aperçu son camarade et Durward dans une attitude de défense, qu'il s'écria : Cunningham, je te remercie! — Gentilshommes, — mes camarades, prêtez-moi votre aide! — C'est un jeune gentilhomme écossais, — mon neveu. — Lindesay, — Guthrie, — Tyrie, dégaînons et frappons dessus!

Tout annonçait un engagement sérieux entre les deux partis, qui n'étaient pas en nombre assez inégal pour que les cavaliers écossais, mieux équipés, n'eussent pas quelque chance de supériorité. Mais le

grand-prévôt, soit qu'il doutât de l'issue du conflit, soit qu'il craignît que le roi ne s'en fâchât, fit signe à ses gens de s'abstenir de toute violence, tandis qu'il s'adressait au Balafré, lequel se trouvait en avant, comme chef de l'autre parti : Comment, vous, un cavalier des gardes-du-corps du roi, pouvez-vous vous opposer à l'exécution d'un criminel?

— Je nie que cela soit, répondit le Balafré. Par saint Martin! il y a, je pense, quelque différence entre l'exécution d'un criminel et l'assassinat de mon propre neveu.

— Votre neveu peut être criminel comme un autre, seigneur, reprit le grand-prévôt; et tout étranger en France est justiciable des lois de France.

— Oui, mais nous avons nos priviléges, nous autres archers écossais. — Ne les avons-nous pas, camarades?

— Oui, oui, s'écrièrent-ils tous ensemble. Nos priviléges! — nos priviléges! — Vive le roi Louis! — Vive le brave Balafré! — Vive la garde écossaise! Mort à quiconque enfreindra nos priviléges!

— Entendez la raison, messieurs les cavaliers, dit le grand-prévôt : faites attention à la charge dont je suis revêtu.

— Ce n'est pas de vous que nous entendrons raison, dit Cunningham; c'est à nos officiers à nous faire entendre raison. Nous serons jugés par le roi ou par notre propre capitaine, puisque le grand-connétable est absent.

— Et nous ne serons pendus par personne, dit Lindesay, que par Sandie Wilson, le vieux officier prévôtal de notre corps.

— Ce serait un tort positif fait à Sandie, qui est un aussi honnête homme que quiconque a jamais serré un nœud de chanvre, ajouta le Balafré, et nous n'en voulons pas d'autre. Si j'étais pendu moi-même, je ne souffrirais pas qu'un autre me serrât la cravate.

— Mais écoutez-moi, reprit le grand-prévôt ; ce garçon n'appartient pas à votre corps, et il ne peut partager ce que vous appelez vos priviléges.

— Ce que *nous appelons* nos priviléges ! s'écria Cunningham. Qui nous les conteste?

— Nous ne souffrirons pas qu'on les mette en doute, s'écrièrent aussi les archers tout d'une voix.

— Vous êtes fous, mes maîtres, dit Tristan l'Ermite ; personne ne dispute vos priviléges, mais ce jeune homme n'est pas un des vôtres.

— Il est mon neveu, cria le Balafré d'un air triomphant.

— Mais non pas un archer de la garde, je pense, répliqua Tristan.

Les archers se regardaient l'un l'autre d'un air de doute.

— Tenez bon, dit tout bas Cunningham au Balafré; dites qu'il est engagé parmi nous.

— Par saint Martin, c'est bien dit, beau compatriote, répondit Lesly ; et, élevant la voix, il jura que le jour même il avait enrôlé son parent comme un de ses propres suivants.

Cette déclaration fut un argument décisif.

— C'est bien, monsieur, dit le prévôt Tristan, qui savait quelle crainte extrême avait le roi que la désaffection ne se glissât parmi ses gardes ; vous connaissez vos priviléges, comme vous dites, et je dois éviter autant que possible d'avoir des démêlés avec les gardes du roi. Je soumettrai cet objet à la décision de Sa Majesté ; mais je dois vous dire qu'en agissant ainsi, je montre peut-être plus de modération que mon devoir ne m'y autorise.

En disant cela, il donna à sa troupe le signal du départ, tandis que les archers, restant sur le lieu, délibérèrent à la hâte sur ce qu'ils devaient faire.

— Nous devons d'abord soumettre l'affaire à lord Crawford, notre capitaine, et faire inscrire sur les rôles le nom de ce jeune homme.

— Mais, messieurs, mes bons amis et mes sauveurs, dit Quentin avec quelque hésitation, je n'ai pas encore suffisamment réfléchi si je dois ou non prendre du service parmi vous.

— Alors, reprit son oncle, voyez si vous voulez être pendu ou non ; — car je vous assure que, tout mon neveu que vous êtes, je ne vois pas d'autre moyen pour vous d'échapper à la potence.

C'était un argument sans réplique, et Quentin dut acquiescer sur-le-champ à une proposition qui, dans des circonstances moins pressantes, lui eût paru peu agréable ; mais après avoir si récemment échappé à la corde, qu'il avait sentie à son cou, il aurait probablement accepté une condition pire que celle qui lui était offerte.

— Il faut qu'il vienne avec nous à notre caserne, dit Cunningham ; il n'est pas en sûreté hors de nos limites, tant que ces chasseurs sont en quête dans les environs.

— Ne puis-je rester encore cette nuit à l'hôtellerie où j'ai déjeuné, bel oncle? dit le jeune homme, pensant peut-être, comme la plupart des nouvelles recrues, qu'une seule nuit de liberté est autant de gagné.

— Oui, beau neveu, répondit l'oncle avec ironie, afin que nous ayons le plaisir de vous repêcher dans quelque canal ou dans un étang, ou peut-être même dans la Loire, cousu dans un sac pour nager plus aisément : car c'est ce qui arriverait. — Le grand-prévôt souriait en nous regardant quand il est parti, continua-t-il en se tournant vers Cunningham, et c'est signe qu'il ne médite rien de bon.

— Je crains peu ce danger, répondit Cunningham ; nous sommes un gibier que ses flèches n'atteignent pas. Mais je voudrais que vous eussiez déjà conté toute l'affaire à cet Olivier du diable, qui a toujours été un bon ami de la garde écossaise, et qui verra le père Louis avant que le prévôt puisse le voir, car il le rase demain.

— Mais vous savez, répliqua le Balafré, qu'on est mal venu à se présenter à Olivier les mains vides ; et je suis aussi dépouillé que le bouleau en hiver.

— Et nous tous aussi, dit Cunningham. — Mais Olivier ne doit pas craindre d'accepter pour une fois notre parole d'Écossais. Nous nous cotiserons pour faire quelque chose de bien à la prochaine paie, et s'il

en attend une part, permettez-moi de vous dire qu'elle n'en viendra que plus tôt.

— Et maintenant, au château, dit le Balafré ; et, chemin faisant, mon neveu nous dira comment il s'est mis à dos le grand-prévôt, afin que nous sachions quel rapport faire à Crawford et à Olivier.

CHAPITRE VII.

L'ENROLEMENT.

Le juge de paix : Çà, donnez-moi les statuts, — lisez les articles, — prêtez serment en baisant le livre, — signez et soyez un héros. — Vous recevrez, pour vos exploits futurs, une part sur le trésor public : — douze sous par jour, la nourriture et l'habit. *L'officier de recrutement.*

Un homme de la suite des archers céda son cheval à Quentin Durward, et celui-ci, en compagnie de ses belliqueux concitoyens, se dirigea d'un bon pas vers le château du Plessis, prêt à devenir, quoiqu'un peu malgré lui, habitant de cette triste forteresse dont, quelques heures auparavant, l'extérieur l'avait tellement frappé de surprise.

Tout en marchant, Quentin, pressé par les questions de son oncle, leur fit un récit exact de l'aventure qui l'avait mis dans un si grand danger. Quoique lui-même ne vît dans son récit rien que d'assez triste, il excita des rires bruyants parmi ses auditeurs.

— Et pourtant, dit son oncle, ce n'est pas du tout une bonne plaisanterie. Par le diable! qui a pu pousser ce jeune écervelé à toucher au corps de ce maudit mécréant, juif, maure ou païen?

— Encore s'il s'était pris de querelle avec les hommes du grand-prévôt pour une jolie fille, comme a fait Michel de Moffat, cela aurait été plus sensé, dit Cunningham.

— Mais, interrompit Lindesay, je crois qu'il y va de notre honneur de ne pas souffrir que Tristan et son monde confondent nos bonnets écossais avec les toques et les turbans de ces voleurs vagabonds. S'ils n'ont pas d'yeux pour en voir la différence, il faut que nos bras la leur apprennent, car je suis sûr que Tristan ne prétend s'y tromper que pour happer les bons Écossais qui viennent ici voir leurs parents.

— Puis-je demander, mon oncle, quelle sorte de peuple est celui dont vous parlez?

— Vraiment oui, vous pouvez demander cela, beau neveu ; mais je ne sais qui pourra vous répondre. Ce n'est pas moi, à coup sûr, quoiqu'il puisse se faire que je le connaisse autant que tout autre peuple. Ils apparurent dans ce pays, il y a un an ou deux ans, comme une vraie nuée de sauterelles.

— C'est vrai, ajouta Lindesay ; et Jacques Bonhomme (c'est le nom que nous donnons au paysan, jeune homme ; avec le temps, vous apprendrez notre manière de parler), — l'honnête Jacques, dis-je, s'inquiéterait peu quel vent les a poussés ici, eux ou les sauterelles, s'il savait quel vent les remportera.

— Sont-ce donc de si mauvaises gens? demanda le jeune homme.

— Mauvais! répondit Cunningham ; — mais, mon enfant, ce sont des païens, ou des juifs, ou des mahométans tout au moins ; ils ne croient ni à Notre-Dame ni aux saints (il fit le signe de la croix) ; ils

volent tout ce qui leur tombe sous la main ; ils chantent et ils disent la bonne aventure.

— Et on dit, interrompit Guthrie, qu'il y a quelques jolies filles parmi leurs femmes. Mais Cunningham sait cela mieux que nous.

— Comment cela, frère ? dit Cunningham ; j'espère que vous n'avez pas dessein de m'insulter ?

— Non, certainement.

— J'en veux faire juge la compagnie, répliqua Cunningham. — N'avez-vous pas dit que moi, un gentilhomme écossais, vivant dans le giron de la sainte Église, j'avais une bonne amie parmi ces rebuts de païennes ?

— Non, non, dit le Balafré ; c'était une plaisanterie. — Il ne faut pas se quereller entre camarades.

— Alors il ne faut pas faire de pareilles plaisanteries, dit Cunningham à demi-voix et comme se parlant à lui-même.

— Trouve-t-on de pareils vagabonds ailleurs qu'en France ? demanda Lindesay.

— Oui, en vérité, répondit le Balafré. On a vu de leurs tribus en Allemagne, en Espagne et en Angleterre. Par la bénédiction du bon saint André, l'Écosse n'en a pas encore été infestée.

— L'Écosse, dit Cunningham, est une contrée trop froide pour les sauterelles et trop pauvre pour les voleurs.

— Ou peut-être, dit Guthrie, Jack Highlander [1] ne souffre pas là d'autres voleurs que lui-même.

— Il faut que vous sachiez, s'écria le Balafré, que je viens des montagnes d'Angus, que j'ai des parents highlanders dans Glen-isla, et que je ne souffrirai pas qu'on dise du mal des Highlanders.

— Vous ne nierez pas, reprit Guthrie, que ce sont des enleveurs de bestiaux ?

— Chasser une proie n'est pas voler [2], dit le Balafré ; et je soutiendrai cela quand et où vous voudrez.

— Hé bien ! camarade, dit Cunningham, qui se querelle à présent ? — Ce jeune homme ne doit pas être témoin de ces folles altercations.

[1] *Jean Montagnard*, c'est-à-dire le paysan des hautes terres d'Écosse ; par allusion au sobriquet de *Jean Bonhomme* donné au paysan français. (L. V.)

[2] *To drive a spreagh is no thievery* ; proverbe écossais. *Spreagh* est un mot écossais qui signifie une *proie*, un *animal* qu'on chasse, et littéralement du bétail. (L. V.)

— Nous voici au château. Venez dîner avec moi au quartier, et je paierai une mesure de vin pour nous réjouir en bons amis ; nous boirons à la fois à l'Écosse, aux montagnes et aux basses terres.

— Convenu ! convenu ! s'écria le Balafré. Et j'en paierai une autre pour effacer toute dispute entre nous, et porter une santé à mon neveu, pour son entrée au corps.

A leur approche, le guichet fut ouvert et le pont-levis abaissé. Ils entrèrent un à un ; mais quand Quentin se présenta, les sentinelles croisèrent leurs piques et lui commandèrent de s'arrêter, tandis que, des murailles, les arcs et les arquebuses étaient pointés sur lui ; — précaution rigoureuse qui fut observée quoique le jeune étranger arrivât en compagnie de soldats de la garnison, et de plus, du corps même qui avait fourni les sentinelles alors sous les armes.

Le Balafré, qui était resté à dessein près de son neveu, donna les explications nécessaires ; et, après de longues hésitations, le jeune homme fut conduit sous bonne escorte à l'appartement de lord Crawford.

Ce gentilhomme était un des derniers restes de cette vaillante troupe de lords et de chevaliers écossais qui avaient longtemps et loyalement servi Charles VII, dans ces guerres sanglantes qui assurèrent l'indépendance de la couronne française et l'expulsion des Anglais. Il avait, dans sa jeunesse, combattu aux côtés de Douglas et de Buchan ; il avait servi sous la bannière de Jeanne d'Arc, et c'était peut-être un des derniers de ces chevaliers écossais qui avaient si vaillamment tiré l'épée pour la fleur-de-lis contre leurs *anciens ennemis d'Angleterre* [1].

Les changements qui avaient eu lieu dans le royaume d'Écosse, et peut-être l'habitude qu'il avait contractée du climat de la France et de ses usages, avaient fait perdre au vieux baron toute idée de revoir sa contrée natale ; d'autant plus que le poste élevé qu'il occupait à la cour de Louis, et son caractère franc et loyal, lui avaient donné un grand ascendant sur le roi. Celui-ci, quoique difficilement confiant dans l'honneur et la probité des hommes, croyait cependant à la réalité de ces sentiments chez lord Crawford, et lui avait accordé un crédit d'autant plus grand que le vieux lord n'en avait jamais usé que pour les choses directement en rapport avec sa charge.

Le Balafré et Cunningham suivirent Durward et son escorte dans

[1] *Auld enemies of England*, expression longtemps populaire en Écosse. (L. V.)

l'appartement de leur capitaine, dont l'air de dignité, non moins que le respect que lui témoignaient ces fiers soldats qui semblaient ne rien respecter, fit sur le jeune homme une impression profonde.

Lord Crawford était d'une taille élevée. Quoique amaigris par l'âge, ses membres avaient encore la force, sinon la souplesse des jeunes an-

nées ; il pouvait supporter le poids de son armure durant une marche aussi bien que le plus jeune de ses soldats. Ses traits étaient peu agréables, et sa figure sillonnée de cicatrices. Son œil, qui avait vu la mort sans sourciller dans trente batailles, exprimait plutôt le calme mépris du danger que le courage féroce d'un soldat mercenaire. Sa grande taille encore droite était en ce moment enveloppée d'une ample robe de chambre, serrée autour de lui par une ceinture de buffle, à laquelle était fixé un poignard dont le manche était orné d'un riche travail. Il avait autour du cou le collier et la décoration de l'ordre de Saint-Michel. Assis dans un grand fauteuil couvert en peau de daim, et ayant sur son nez des lunettes, invention alors récente, il était occupé à lire un épais manuscrit intitulé *le Rosier de la guerre*, code d'administration civile et militaire que Louis avait compilé pour l'éducation du dauphin son fils, et sur lequel il désirait avoir l'opinion du vieux guerrier plein d'expérience.

Lord Crawford posa son livre avec quelque humeur à l'arrivée de ces visiteurs inattendus, et demanda, en employant son dialecte national : Par le diable, que me veut-on ?

Le Balafré, avec plus de respect qu'il n'en aurait peut-être montré devant le roi lui-même, exposa longuement les circonstances dans lesquelles son neveu se trouvait placé, et supplia humblement Sa Seigneurie de lui accorder sa protection. Lord Crawford écouta très-attentivement. Il ne put s'empêcher de sourire de la simplicité avec laquelle le jeune homme était intervenu en faveur d'un pendu ; mais il secoua la tête quand on en fut au récit de la rixe survenue entre les archers écossais et la garde prévôtale[1].

— M'apporterez-vous toujours, dit-il, de ces fuseaux embrouillés à démêler ? Combien de fois faut-il vous dire, et surtout à vous, Ludovic Lesly, et à vous aussi, Archie Cunningham, que le soldat étranger doit se conduire avec réserve et décence vis-à-vis des habitants du pays, si vous ne voulez pas avoir tous les chiens de la ville à vos trousses ? Ce-

[1] De semblables disputes entre les gardes écossaises et les autres corps militaires avaient souvent lieu. En 1474, deux Écossais avaient contribué à enlever une forte somme d'argent à un marchand de poisson appelé Jean Pensart. Ils furent arrêtés par le prévôt Philippe du Four et plusieurs de ses hommes. Mais avant qu'ils eussent pu conduire l'un d'eux, nommé Mortimer, à la prison du Châtelet, ils furent attaqués par deux archers de la garde écossaise du roi, qui arrachèrent le prisonnier de leurs mains. — *Voy.* la Chronique de Jean de Troyes, a. 1474. (W. S.)

pendant, si vous deviez avoir une querelle, j'aime mieux que ce soit avec ce coquin de prévôt qu'avec un autre, et je vous blâme moins pour cette équipée que pour plusieurs autres de vos frasques, Ludovic ; car il était naturel et convenable de soutenir votre jeune parent. Il ne faut pas non plus qu'il arrive malheur à ce pauvre enfant ; ainsi donnez-moi le rôle de la compagnie, qui est là sur ce rayon, et nous y inscrirons son nom, afin qu'il puisse jouir de nos priviléges [1].

— S'il plaît à Votre Seigneurie, dit Durward, je...

— A-t-il perdu l'esprit ? s'écria son oncle. — Pourquoi parlez-vous à Sa Seigneurie sans être interrogé ?

[1] Je ferai remarquer au lecteur, ici une fois pour toutes, que dans ce passage comme dans la plupart de ceux où notre auteur met en scène des personnages écossais, il entremêle leurs discours d'une foule de mots familiers de leur propre idiome, qui donnent à l'original un piquant et un comique de mots qu'il est impossible, comme on doit le sentir, de faire passer dans notre langue. Lorsque le sens même d'un passage m'a obligé de conserver dans la version quelques-uns de ces termes nationaux, j'ai eu soin de les expliquer en note. (L. V.)

— Patience, Ludovic, dit lord Crawford, écoutez ce que ce jeune homme a à dire.

— Un mot seulement, s'il plaît à Votre Seigneurie, reprit Quentin. J'avais ce matin témoigné quelques doutes à mon oncle sur mon entrée ici au service; je dirai maintenant que tous mes scrupules sont évanouis, depuis que j'ai vu le noble et respectable commandant sous lequel je dois servir, et dont le regard exprime si bien l'autorité.

— Bien parlé, mon enfant, dit le vieux lord, qui ne fut pas insensible au compliment. Grâce à Dieu, nous avons acquis quelque expérience, soit comme soldat, soit comme chef. Vous faites maintenant partie, Quentin, de l'honorable corps des gardes écossaises, comme écuyer de votre oncle et servant sous sa lance. J'espère que vous ferez votre devoir. Vous devrez être un brave homme d'armes, si tout ce qui vient de haut lieu est brave, car vous êtes d'une famille honorable. Ludovic, veillez à ce que votre neveu suive ses exercices avec diligence, car nous aurons des lances à rompre un de ces jours.

— Par la garde de mon épée! j'en suis charmé, mylord. Cette paix fait de nous des couards : moi-même, je sens mon courage dépérir, renfermé dans ce maudit donjon d'un château.

— Hé bien, continua lord Crawford, un oiseau m'a sifflé à l'oreille que la vieille bannière flottera bientôt de nouveau en campagne.

— Je viderai ce soir un verre, et des plus grands, à cet heureux air, dit le Balafré.

— Tu boiras à tous les airs, reprit lord Crawford. Je crains, Ludovic, que tu n'avales un jour en l'air un coup que tu te seras brassé toi-même.

Lesly, un peu confus, répliqua que depuis bien des jours il n'avait fait aucun excès, mais que Sa Seigneurie savait que c'était l'usage de boire à la santé d'un nouveau camarade.

— C'est vrai, dit le vieux commandant, je l'avais oublié. J'enverrai quelques cruches de vin pour aider à votre santé ; mais que tout soit fini au coucher du soleil. Et écoutez-moi : — Que les soldats de garde cette nuit soient désignés avec soin, et qu'aucun ne se mêle à votre partie de plaisir.

— Votre Seigneurie sera ponctuellement obéie, dit Ludovic, et votre santé ne sera pas oubliée.

— Peut-être, dit lord Crawford, irai-je moi-même vous joindre

quelques instants, — seulement pour m'assurer que tout se passe décemment.

— Votre Seigneurie sera toujours la bienvenue, répondit Ludovic. Et tous se retirèrent fort satisfaits, pour vaquer aux apprêts de leur banquet militaire, auquel Lesly invita une vingtaine de ses camarades, qui avaient assez l'habitude de prendre leurs repas ensemble.

Un festin militaire est, en général, un impromptu; pourvu qu'il y ait des vivres et du vin, c'est tout ce qu'on y demande. Mais, en cette occasion, Ludovic eut soin de se procurer de meilleur vin que de coutume. — Notre vieux lord, disait-il, est le convive le plus certain de notre fête; car, quoiqu'il nous prêche la sobriété, lui-même, après avoir bu à la table du roi autant de vin qu'il en peut décemment passer, ne manque jamais une occasion honnête d'achever la soirée en compagnie d'un pot de vin. Ainsi, camarades, ajouta-t-il, préparons-nous à entendre les vieilles histoires des batailles de Verneuil et de Baugé [1].

La salle gothique dans laquelle ils prenaient ordinairement leurs repas, fut donc mise à la hâte dans le meilleur ordre possible. Les palefreniers furent chargés d'aller cueillir des joncs, pour les répandre sur le plancher [2]; et les drapeaux sous lesquels les gardes écossaises avaient marché au combat, ou qu'ils avaient enlevés aux ennemis, furent déployés et disposés en faisceaux au-dessus de la table et contre les murs de la salle.

On songea ensuite à procurer à la nouvelle recrue, aussi vite que possible, les habits et les autres parties de l'équipement d'un garde, afin qu'à tous égards il parût avoir droit aux importants priviléges en vertu desquels, et grâce à l'appui de ses compatriotes, il pourrait hardiment braver la puissance et le ressentiment du grand-prévôt, — quoiqu'on sût que l'une était aussi terrible que l'autre était implacable.

Le banquet fut des plus joyeux. Les convives donnèrent un libre cours à la joie toute patriotique que leur inspirait l'entrée dans leurs

[1] Dans ces deux batailles, les Écossais, auxiliaires de la France, se distinguèrent sous les ordres de Stuart, comte de Buchan. A Baugé ils furent victorieux, tuèrent le duc de Clarence, frère de Henri V, et mirent son armée en déroute; mais à Verneuil ils furent défaits et presque entièrement exterminés. (W. S.)

[2] Cet usage tenait au luxe du temps. (L. V.)

rangs d'une recrue arrivant de la terre chérie où ils avaient pris naissance. On chanta de vieilles ballades écossaises; on raconta les vieilles histoires de leurs héros; les exploits de leurs pères, les scènes dans lesquelles eux-mêmes s'étaient trouvés mêlés, revinrent à l'esprit; et, pour un moment, on aurait pu croire que les riches plaines de la Touraine avaient fait place aux montagneuses et stériles régions de la Calédonie.

Leur enthousiasme était au comble, chacun des convives s'efforçant de renchérir sur les autres pour rehausser le mérite de leur chère Écosse, quand il reçut une nouvelle impulsion par l'arrivée de lord Crawford. Ainsi que le Balafré l'avait prévu, le vieux commandant avait été comme sur des épines à la table royale, jusqu'à ce qu'il eût pu se retirer pour venir assister à la joyeuse réunion de ses concitoyens. Un fauteuil de parade avait été réservé pour lui au haut bout de la table; car, selon les mœurs de l'époque et l'organisation du corps de la garde, quoique son chef n'eût au-dessus de lui que le roi et le grand connétable, les membres de ce corps (les simples soldats, comme nous dirions aujourd'hui) étant tous de naissance noble, leur capitaine s'asseyait avec eux à la même table sans inconvenance; et il pouvait, quand il le voulait, partager leur gaieté et se mêler à leurs fêtes, sans que sa dignité dérogeât et que la discipline en souffrît.

Cette fois-ci, néanmoins, lord Crawford refusa d'occuper le siége préparé pour lui, et, tout en les excitant à la gaieté, il se tenait debout, regardant les convives d'un air qui montrait que leur chef jouissait du plaisir qu'ils prenaient.

— Laisse-le en repos, dit tout bas Cunningham à Lindesay, comme celui-ci venait de présenter un verre de vin à leur noble capitaine, laisse-le en repos, — ne presse pas le bétail d'un homme[1]; laisse-le arriver de lui-même.

Dans le fait, le vieux lord, qui avait d'abord souri, secoua la tête et plaça son verre devant lui sans y avoir touché. Un moment après, il y porta les lèvres comme par distraction, et au même instant il se souvint heureusement que ce serait un mauvais augure de ne pas boire un coup à la santé du brave compagnon qui se joignait à eux. La santé

[1] Proverbe écossais. Il ne faut pas faire marcher les autres plus vite qu'ils ne veulent. (L. V.)

fut proposée, et accueillie, comme on peut croire, par de joyeuses

acclamations. Le vieux chef informa ensuite les convives qu'il avait raconté à Maître Olivier ce qui s'était passé dans la journée; et comme, ajouta-t-il, le tondeur de mentons n'a pas un grand amour pour l'allongeur de cous, il s'est réuni à moi pour obtenir du roi un ordre enjoignant au prévôt de suspendre toutes poursuites, quel qu'en fût le prétexte, contre Quentin Durward, et de respecter, en toute occasion, les priviléges de la garde écossaise.

De nouvelles et bruyantes acclamations furent poussées, les verres furent de nouveau remplis jusqu'à ce que la liqueur pétillât sur les bords, et on porta tout d'une voix la santé du noble lord Crawford, le brave conservateur des priviléges et des droits de ses concitoyens. La courtoisie du bon vieux lord l'obligeait de faire encore raison à cette santé; et, tombant tout doucement dans le fauteuil qui lui avait

été réservé, il invita, tout en causant, Quentin à venir se placer près de lui, et l'assaillit, sur l'état de l'Écosse et sur les grandes familles du pays, d'une foule de questions, auxquelles le jeune homme n'était pas toujours en état de répondre. De temps à autre, tout en faisant ces questions, le bon lord portait le verre à ses lèvres, comme par manière de parenthèse, faisant remarquer qu'être joyeux convive était le devoir d'un gentilhomme écossais, mais qu'un jeune homme comme Quentin ne devait s'abandonner à ce plaisir qu'avec réserve, dans la crainte de tomber dans l'excès. Sur quoi il débita tant d'excellentes choses, qu'à la fin sa langue, quoique occupée à prêcher la tempérance, commença à articuler plus épais que de coutume. L'ardeur martiale de l'assemblée croissant à mesure que le nombre des flacons vides augmentait, Cunningham prit alors sur lui de boire au prompt déploiement de l'oriflamme [1].

— Et au vent de Bourgogne pour l'agiter, ajouta Lindesay.

— Je me joins à ce toast avec toute l'âme qui reste dans ce corps épuisé! s'écria lord Crawford; et, si vieux que je sois, j'espère le voir flotter encore. Écoutez-moi, camarades (le vin l'avait rendu quelque peu communicatif), vous êtes tous de bons serviteurs de la couronne de France; pourquoi vous cacherais-je qu'il y a ici un envoyé du duc Charles de Bourgogne, porteur d'un message d'une apparence peu amicale?

— J'ai vu l'équipage du comte de Crèvecœur, ses chevaux et sa suite, dit un convive, à l'auberge voisine du bosquet des Mûriers. On dit que le roi ne lui permettra pas l'entrée du château.

— Que le ciel lui envoie une mauvaise réponse, ajouta Guthrie. Mais de quoi se plaint-il?

— D'une foule de griefs relatifs aux frontières, dit lord Crawford; et, plus nouvellement, de ce que le roi a reçu sous sa protection une dame de ses domaines, et de plus sa pupille, qui s'est enfuie de Dijon parce que le duc voulait lui faire épouser son favori Campo Basso.

— Est-elle venue seule ici, mylord? dit Lindesay.

— Non, pas entièrement seule; elle est accompagnée d'une vieille comtesse, sa parente, qui a cédé en ceci à la volonté de sa cousine.

— Et le roi, dit Cunningham, interviendra-t-il comme souve-

[1] La bannière royale de France. (W. S.

rain féodal du duc entre celui-ci et sa pupille, sur laquelle Charles a le même droit que, lui mort, le roi aurait sur l'héritière de Bourgogne ?

— Le roi, continua Crawford, se déterminera, selon sa coutume, d'après les règles de la politique. Vous savez qu'il n'a pas publiquement reçu ces dames, et qu'il ne les a pas placées sous la protection de ses filles, la dame de Beaujeu ou la princesse Jeanne; de sorte, sans aucun doute, qu'il se guidera sur les circonstances. Il est notre maître ; — mais on peut dire, sans trahison, qu'il peut chasser avec les chiens et courre le lièvre avec quelque prince que ce soit de la chrétienté.

— Mais le duc de Bourgogne ne se contentera pas de cette conduite équivoque, dit Cunningham.

— Non, sans doute, repartit le vieux lord; et c'est pourquoi il est probable qu'il y aura maille à partir entre eux.

— Hé bien, — que saint André pousse au combat! s'écria le Balafré. Il m'a été prédit, il y a dix ans, peut-être vingt, que je ferais la fortune de ma maison par un mariage. Qui sait ce qui peut arriver, si une fois nous venons à nous battre pour l'honneur et l'amour des dames, comme dans les vieux romans ?

— Tu parles de l'amour des dames avec une telle tranche sur le visage! dit Guthrie.

— Autant ne rien aimer que d'aimer une Bohémienne, une païenne, répliqua le Balafré.

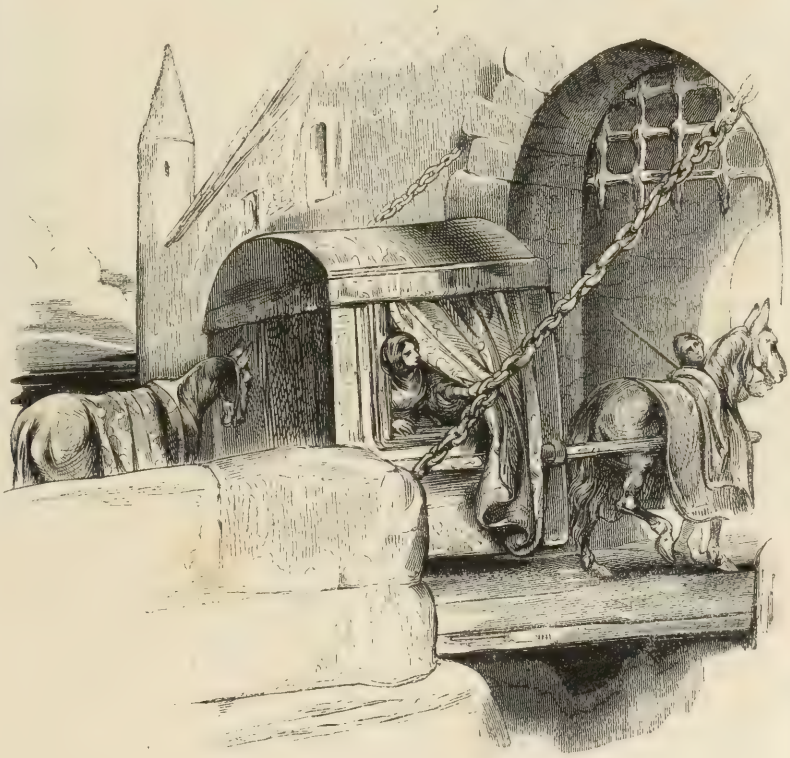
— Halte-là! camarades, dit lord Crawford, — ne luttez pas avec des armes affilées, ne plaisantez pas avec des sarcasmes acérés [1]. — Vous êtes tous des amis. Quant à cette dame, elle est trop riche pour tomber à un pauvre lord écossais, sans quoi je me mettrais sur les rangs, malgré mes quatre-vingts ans ou à peu près. Je porte sa santé, néanmoins, car on dit que c'est un astre de beauté [2].

— Je pense l'avoir vue, dit un des archers, pendant que j'étais de garde ce matin à la dernière barrière ; mais elle ressemblait plutôt à une lanterne sourde qu'à un astre, car elle et l'autre dame étaient apportées au château en litières fermées.

[1] Proverbe écossais. (L. V.)

[2] Il y a dans l'original «une lampe de beauté,» *a lamp of beauty*. Cette figure, que la langue française ne souffre pas, rend plus direct le jeu de mots qui suit. (L. V.)

— Fi ! fi ! Arnot, dit lord Crawford : un soldat ne doit jamais parler de ce qu'il voit pendant son service. D'ailleurs, ajouta-t-il après une pause, sa propre curiosité l'emportant sur la leçon de discipline qu'il avait cru devoir donner, qui vous a fait penser que ces litières renfermaient la comtesse Isabelle de Croye ?



— Rien, mylord. Tout ce que je sais, c'est que mon coutelier, promenant mes chevaux sur la route du village, a rencontré Doguin, le muletier, qui reconduisait les litières à l'auberge, car elles appartiennent au maître de l'hôtellerie du bosquet des Mûriers, là-bas, — je veux dire à l'enseigne des Fleurs-de-Lis ; — et de sorte que Doguin a pro-

posé à Saunders Steed de prendre un verre de vin, car se sont des connaissances, à quoi Saunders était sûrement assez disposé...

— Sans doute, sans doute, interrompit le vieux lord, et c'est là une chose que je voudrais voir changer parmi vous, messieurs; tous vos palefreniers, vos couteliers, vos *jackmen*[1], comme nous dirions en Ecosse, ne sont que trop prêts à boire avec le premier venu.—C'est une habitude périlleuse en temps de guerre, et qui doit être corrigée. Mais, Andrew Arnot, votre histoire est bien longue, et nous la couperons avec un verre de vin, comme disent les montagnards d'Ecosse, *skeoch doch nan skial*[2]; et c'est là du bon gaélic[3]. Celui-ci est à la santé de la comtesse Isabelle de Croye, et à un meilleur mari pour elle que Campo Basso, ce vil poltron d'Italien. Et maintenant, Andrew Arnot, que disait le muletier à ton coutelier?

— Il lui a dit en confidence, s'il plaît à votre honneur, que ces deux dames qu'il venait de conduire au château, en litières closes, étaient de grandes dames, qui vivaient cachées dans la maison de son maître depuis plusieurs jours; et que le roi les avait visitées plus d'une fois en cachette, et leur avait rendu de grands honneurs: et qu'elles étaient montées au château, à ce qu'il pensait, par crainte du comte de Crèvecœur, l'ambassadeur du duc de Bourgogne, dont l'arrivée venait d'être annoncée par un courrier qui le précédait.

— Oui-dà! Andrew, dit Guthrie, en sommes-nous là? Alors je jurerais que c'est la comtesse que j'ai entendue, chantant sur son luth, comme je venais ici par la cour intérieure. Le son venait de la fenêtre ronde de la tour du Dauphin, et c'était une mélodie comme on n'en a pas encore entendu dans le château de Plessis-du-Parc. Je pensais, ma foi, que c'était de la musique de la fée Mélusine. — Je restais là, — quoique je susse que le dîner était servi, et que vous étiez tous impatients, — je restais là comme...

— Comme un âne, John Guthrie, interrompit son commandant; ton

[1] *Jackman*, un homme vêtu d'une jaquette; et, par extension, un valet, un serviteur. Terme écossais. (L. V.)

[2] *Couper une histoire par un verre de vin.* C'est une expression usitée quand un homme parle en buvant, quand il *prêche sur son vin*, comme disent les bons vivants en Angleterre. (W. S.)

[3] Idiome national des montagnards d'Écosse. (L. V.

long nez flairant le dîner, tes longues oreilles entendant la musique, et ton jugement étroit ne te mettant pas en état de décider lequel des deux tu devais préférer. — Ecoutez! n'est-ce pas la cloche de la cathédrale sonnant les vêpres? — Certainement il ne peut être encore l'heure. — Le vieux fou de sacristain a sonné les vêpres une heure trop tôt.

— La cloche ne sonne, ma foi, que trop bien à l'heure, dit Cunningham ; le soleil se couche là-bas à l'ouest de cette belle plaine.

— Oui-dà ! cela est-il ainsi? reprit lord Crawford. — Eh bien! mes amis, il ne faut pas franchir les bornes : — qui va doucement, va longtemps ; — petit feu fait bonne bière ; — être gai et sage, est un bon proverbe. — Encore un coup à la prospérité de la vieille Ecosse, et chacun à son devoir.

Le coup d'adieu fut vidé, et les convives se séparèrent. — Le vieux baron prit avec dignité le bras du Balafré, sous prétexte de lui donner quelques instructions concernant son neveu, mais peut-être aussi, en réalité, dans la crainte que la majesté de son pas ne parût aux yeux de ses soldats moins assurée qu'il ne convenait à son rang et à son haut grade. Il traversa ainsi d'un air digne les deux cours qui séparaient son logement de la salle du festin ; et ce fut avec la gravité solennelle d'un homme qui a quelques flacons de vin dans la tête, qu'il prit congé de Ludovic, en lui recommandant de surveiller son neveu, surtout à l'égard des jolies filles et du bon vin.

Cependant, pas un mot de tout ce qu'on avait dit touchant la belle comtesse Isabelle n'avait échappé au jeune Durward, qui, ayant été conduit dans une petite chambre qu'il devait partager avec le page de son oncle, fit de sa nouvelle et modeste demeure la scène de ses profondes méditations. Le lecteur peut aisément imaginer que le jeune soldat construisit un beau roman sur la supposition, ou plutôt sur la persuasion que la jolie fille de la tourelle, dont il avait entendu la chanson avec tant de plaisir, et la belle porteuse de coupe de Maître Pierre, étaient la même personne que la noble et riche comtesse que la fuite avait soustraite aux poursuites d'un amant détesté, favori d'un tuteur oppressif qui abusait de son pouvoir féodal. Il y eut place aussi dans les pensées de Quentin pour Maître Pierre, qui semblait avoir un tel ascendant même sur le formidable prévôt, des mains duquel il avait échappé avec tant de peine. A la fin, les rêveries du jeune homme, que n'avait pas troublées le petit Will Harper, son compa-

gnon de chambre, furent interrompues par l'arrivée de son oncle, qui ordonna à Quentin de se mettre au lit, afin de pouvoir se lever de bonne heure le lendemain pour le suivre dans l'antichambre de Sa Majesté, où il était de service avec cinq de ses camarades.

CHAPITRE VIII.

L'ENVOYÉ.

Apparais comme l'éclair aux yeux de la France ; j'y serai sur tes pas, et on entendra gronder la foudre de mes canons. — Va donc, sois le héraut de ma colère. *Le roi Jean.*

Si la paresse eût eu des charmes pour Durward, le bruit dont la caserne des gardes retentit après le premier coup de primes eût certainement banni la sirène de sa couche ; mais la discipline du manoir paternel et celle du couvent d'Aberbrothick l'avaient habitué à se lever avec l'aurore, et il s'habilla gaiement au son des trompettes et au bruit des armes, qui annonçaient le changement des sentinelles : — celles-ci retournant aux casernes, après leur service de la nuit, tandis que d'autres allaient les remplacer pour celui du matin ; — celles-là se préparant à leur service immédiat près de la personne de Louis. Le Balafré était de ces derniers. Quentin Durward, avec la joie naïve d'un jeune homme en une telle occasion, avait hâte de revêtir les habits splendides et les belles armes de sa nouvelle condition ; et l'oncle, qui l'examinait

avec attention pour s'assurer qu'il ne manquait rien à son équipement, ne put cacher la satisfaction qu'il éprouvait en voyant combien ce costume relevait encore la bonne mine de son neveu. Si tu te montres, lui dit-il, aussi fidèle et aussi brave que tu es bien fait, j'aurai en toi un des plus beaux et des meilleurs écuyers de la garde, ce qui ne peut manquer de faire honneur à la famille de ta mère. Suis-moi dans la salle d'audience, et aie soin de te tenir à mon côté.

En disant cela, il saisit une grande et lourde pertuisane, ornée de riches damasquinures, et fit prendre à son neveu une arme semblable, mais plus légère. Ils descendirent dans la cour intérieure du palais, où ceux de leurs compagnons qui devaient former la garde des appartements étaient déjà rangés sous les armes ; — les écuyers debout derrière leurs maîtres, et formant ainsi un second rang. Dans la même cour se trouvaient aussi plusieurs piqueurs, avec de beaux chevaux et des chiens pleins d'ardeur, sur lesquels Quentin arrêtait ses regards avec une curiosité mêlée de tant de plaisir, que son oncle fut plusieurs fois obligé de le faire souvenir que ces animaux n'étaient pas là pour son amusement, mais pour celui du roi. Louis aimait passionnément la chasse ; c'était un des plaisirs en petit nombre qu'il se permettait, même au milieu des soins de sa politique. Il était si jaloux de la conservation de son gibier dans les forêts royales, qu'on disait communément qu'il était moins dangereux d'y tuer un homme qu'un cerf.

Sur un signal donné par le Balafré, qui remplissait en cette occasion les fonctions d'officier, les gardes se mirent en mouvement ; et, après quelques minutes de mot d'ordre et de signaux qui montraient quelle extrême et ponctuelle exactitude ils apportaient à l'accomplissement des moindres détails de leurs devoirs, ils se rendirent à la salle d'audience, où le roi était immédiatement attendu.

Quelques neuves que fussent pour Quentin les scènes de splendeur, celle qu'il avait en ce moment sous les yeux ne répondit point à l'idée qu'il s'était faite de l'éclat d'une cour. Il y avait là, à la vérité, des officiers de la maison richement habillés, des gardes brillamment armés, des domestiques de toute espèce ; mais il ne voyait aucun des anciens conseillers du royaume, ni des grands officiers de la couronne ; il n'entendait résonner aucun de ces noms qui, à cette époque, éveillaient des idées d'honneur et de chevalerie ; il n'apercevait aucun des chefs militaires qui, dans toute la vigueur de l'âge, étaient la force de la France ; aucun des jeunes gentilshommes, nobles aspirants à la gloire,

qui en étaient l'orgueil. Les habitudes soupçonneuses, — la réserve, la politique profonde et artificieuse du roi, avaient écarté du trône ce cercle splendide, qui n'y était appelé qu'en de rares et indispensables occasions. Tous y venaient avec répugnance et s'en éloignaient avec joie, comme les animaux de la fable s'approchent et s'éloignent de l'antre du lion.

Le très-petit nombre de personnes qui paraissaient être revêtues de la dignité de conseillers étaient des gens d'apparence peu relevée, dont la physionomie exprimait quelquefois la sagacité, mais dont les manières montraient qu'ils se trouvaient là dans une sphère à laquelle ne les avaient préparés ni leurs habitudes, ni leur première éducation. Une ou deux personnes, cependant, parurent à Quentin avoir un air plus noble que les autres; et les devoirs que son oncle avait à remplir en ce moment n'étaient pas assez stricts pour empêcher qu'il ne lui fît connaître les noms de ceux qu'il avait ainsi distingués.

Quentin connaissait déjà, et le lecteur connaît aussi lord Crawford, qui était là revêtu du riche habit de son grade et portant dans sa main un bâton de commandement en argent. Parmi les autres personnages qui semblaient de qualité, le plus remarquable était le comte de Dunois, fils du célèbre Dunois connu sous le nom de Bâtard d'Orléans, et qui se couvrit de tant de gloire en combattant sous la bannière de Jeanne d'Arc pour affranchir la France du joug anglais. Le fils était digne du haut nom que son père lui avait transmis; et malgré les liens de parenté qui le liaient à la famille royale, malgré l'affection héréditaire qu'il inspirait aux nobles et au peuple, Dunois avait, en toute occasion, montré un caractère si franc et si loyal, qu'il paraissait avoir échappé à tous les soupçons, même à ceux du soupçonneux Louis, qui aimait à le voir près de sa personne, et l'appelait quelquefois même à ses conseils. Quoique accompli dans tous les exercices du corps, et possédant tout ce qui pouvait faire ce qu'on appelait alors un parfait chevalier, la personne du comte n'était pas à beaucoup près un modèle de beauté romanesque. Il était de petite taille, mais fortement constitué, et ses jambes étaient arquées en dehors, ce qui est plus convenable pour un cavalier qu'élégant dans un homme à pied. Ses épaules étaient larges, sa chevelure noire, son teint basané, ses bras nerveux et d'une longueur remarquable. L'irrégularité de ses traits allait jusqu'à la laideur; et néanmoins il y avait dans toute la personne du comte de Dunois un air de noblesse et de dignité qui révélait, au premier

regard, l'homme de haute naissance et le soldat intrépide. Sa tête était haute et son regard fier, sa démarche mâle et ferme, et la dureté de sa physionomie était ennoblie par un regard d'aigle sous un sourcil de lion. Il avait des habits de chasse, plus somptueux qu'élégants; en beaucoup d'occasions il remplissait les fonctions de grand-veneur, quoique nous ne pensions pas qu'il fût alors revêtu de cette charge.

Appuyé sur le bras de son parent Dunois, et marchant d'un pas lent et mélancolique, venait ensuite Louis d'Orléans, premier prince du

sang [1], à qui les gardes et les officiers de la maison rendaient les honneurs en cette qualité. Objet des soupçons ombrageux de Louis, ce prince, héritier du trône si le roi mourait sans descendance mâle, ne pouvait ni s'éloigner de la cour, ni y occuper aucune charge qui lui eût donné quelque crédit. L'abattement que cet état de dégradation et presque de captivité imprimait naturellement sur la physionomie de ce

[1] Depuis roi, sous le nom de Louis XII. (W. S.)

prince infortuné, était encore accru en ce moment par la connaissance qu'il avait que le roi méditait à son égard une des actions les plus cruelles et les plus injustes qu'un tyran puisse commettre, en le contraignant de donner sa main à la princesse Jeanne de France, la plus jeune des filles de Louis, à laquelle il était fiancé dès son enfance, mais dont la difformité rendait l'accomplissement de ces dispositions un acte d'odieuse rigueur.

L'extérieur de ce malheureux prince n'était nullement remarquable; mais son caractère était doux, paisible et bienveillant, qualités qui étaient visibles même sous cet extrême abaissement qui le forçait de voiler en partie ses dispositions naturelles. Quentin remarqua que le duc évitait avec soin d'arrêter les yeux sur les gardes, et que, même en leur rendant leur salut, il tenait ses regards baissés vers la terre, comme s'il eût craint que la méfiance du roi ne vît dans cet acte de simple politesse l'intention de se faire des partisans parmi eux.

Bien différente était la conduite du fier prélat cardinal Jean de La Balue, alors ministre favori de Louis, et dont l'élévation, ainsi que le caractère, offraient une ressemblance aussi rapprochée avec ceux de Wolsey, que pouvait le permettre la différence qu'il y avait entre l'astucieux et politique roi de France et l'opiniâtre et téméraire Henry VIII d'Angleterre. Le premier avait élevé son ministre, des plus bas rangs, à la dignité ou au moins aux émoluments de grand aumônier de France. Il l'avait comblé de bénéfices, et il avait obtenu pour lui le chapeau de cardinal; et, quoique trop défiant pour livrer à l'ambitieux La Balue le pouvoir sans bornes et la confiance que Henry avait donnés à Wolsey, il était cependant plus influencé par lui que par aucun autre de ses conseillers avoués. Le cardinal, en conséquence, n'avait pas échappé à l'erreur commune de ceux qui, d'une condition obscure, sont soudainement élevés au pouvoir : ébloui sans doute par la rapidité de sa fortune, il avait la forte persuasion que son esprit pouvait embrasser également toutes sortes d'affaires, même les plus étrangères à sa profession et à ses études. D'une gaucherie que faisait encore mieux ressortir la grandeur de sa taille, il affectait envers le beau sexe une galanterie, des empressements et des prétentions que ses manières rendaient absurdes et sa profession inconvenants. Quelque flatteur, homme ou femme, lui avait persuadé, dans un moment malheureux, que deux grandes et fortes jambes, dont il avait hérité de son père, charretier de Limoges (d'autres disent meunier à Verdun), offraient

une telle beauté de contours, qu'infatué de cette idée, il avait toujours soin de relever d'un côté sa robe de cardinal, afin que les robustes proportions de ses membres ne pussent échapper aux regards. Il traversait ce superbe appartement, vêtu de velours et couvert de sa riche chape

doublée d'hermine, s'arrêtant souvent pour examiner les armes et l'équipement des cavaliers de garde, leur adressant des questions d'un ton d'autorité, et prenant sur lui d'en censurer quelques-uns, pour ce qu'il appelait des irrégularités de discipline, en termes auxquels ces vieux soldats n'osaient répondre, quoiqu'il fût aisé de voir qu'ils ne le souffraient qu'avec impatience et mépris.

— Le roi sait-il, dit Dunois au cardinal, que l'envoyé bourguignon exige une audience?

— Il le sait, répondit le cardinal, et voici venir l'universel Olivier le Daim, qui, je pense, nous fera connaître le bon plaisir du roi [1].

Comme il parlait, un personnage remarquable, qui alors partageait la faveur royale avec le fier cardinal, sortit d'un appartement intérieur, mais sans qu'on vît percer dans sa démarche cet air de suffisance que se donnait l'homme d'église, tout bouffi de sa dignité. L'autre, au contraire, était un homme petit, pâle et maigre, dont le pourpoint et le haut-de-chausses de soie noire, sans justaucorps, manteau ni surtout, offraient un accoutrement peu propre à faire valoir un extérieur très-ordinaire. Un bassin d'argent qu'il portait à la main, et une serviette jetée sur son bras, indiquaient assez son office tout-à-fait domestique. Sa physionomie était vive et pénétrante, bien qu'il s'efforçât d'en dissimuler l'expression en tenant ses yeux baissés; tandis qu'à sa démarche furtive et cauteleuse comme celle du chat, on eût dit qu'il glissait plutôt qu'il ne marchait dans l'appartement. Mais si la modestie couvre aisément le mérite, elle ne peut voiler la faveur de cour : toute tentative pour s'esquiver inaperçu à travers la salle d'audience devait être vaine de la part d'un homme si bien connu pour avoir l'oreille du roi, que l'était le célèbre barbier et valet de chambre Olivier le Daim, appelé quelquefois Olivier le Mauvais, ou Olivier le Diable, épithètes qu'il devait à l'adresse peu scrupuleuse avec laquelle il concourait à l'exécution des plans de la tortueuse politique de son maître. Olivier parla vivement pendant quelques instants avec le comte de Dunois, qui aussitôt quitta la salle, tandis que le barbier retournait tranquillement vers la chambre du roi, d'où il était sorti. Chacun s'empressait de lui faire place, politesse à laquelle il répondait en saluant de la manière la plus humble. Il ne s'arrêta que quelques instants, pendant lesquels il rendit une ou deux personnes un objet d'envie pour tous les autres courtisans, en leur soufflant une seule parole à l'oreille ; puis, murmurant quelques mots des devoirs de sa place, il se déroba à leurs réponses, aussi bien qu'aux sollicitations empressées de ceux qui désiraient attirer son attention. Ludovic Lesly eut la bonne fortune d'être, en cette occasion, un de ceux qu'Olivier avait favorisés d'un mot pour l'assurer que l'affaire était heureusement terminée.

[1] En échange de son nom de Le Daim ou Le Dain, Olivier avait reçu de la haine publique le sobriquet de Le Diable. Il fut d'abord barbier du roi, puis son conseiller intime. (W. S.)

Un moment après, il eut une autre preuve de cette agréable nouvelle. L'ancienne connaissance de Quentin, Tristan l'Ermite, le grand-prévôt de la maison royale, entra dans la salle et vint sur-le-champ vers le Balafré. Le riche costume de ce fonctionnaire formidable ne faisait que rendre plus frappants sa physionomie sinistre et son air méchant; sa voix, à laquelle il tâchait de donner un ton conciliant, ne ressemblait à rien tant qu'au grognement d'un ours. Ses paroles, cependant, furent plus amicales que sa voix n'était agréable. Il regrettait la méprise du jour précédent, et faisait observer qu'elle n'avait eu lieu que parce que le neveu du sieur le Balafré ne portait pas l'uniforme de son corps et ne s'était pas annoncé comme en faisant partie, ce qui avait occasionné l'erreur dont il demandait pardon.

Ludovic Lesly répondit comme il le devait; et aussitôt que Tristan eut tourné le dos, il dit à son neveu qu'ils avaient maintenant l'honneur d'avoir pour l'avenir un mortel ennemi dans la personne de ce redoutable officier. — Mais, ajouta-t-il, nous sommes hors de sa volée; un soldat qui fait son devoir peut se moquer du grand-prévôt.

Quentin ne put s'empêcher d'être de l'avis de son oncle, car Tristan, en s'éloignant d'eux, lui avait lancé un de ces regards que l'ours jette au chasseur dont la lance vient de le blesser. Il est vrai que même quand il n'était pas courroucé, les yeux sombres du grand-prévôt exprimaient une malveillance qui faisait frissonner sous son regard; et il inspirait au jeune Écossais une horreur d'autant plus profonde, qu'il lui semblait encore sentir sur ses épaules la main meurtrière des deux aides de ce fatal fonctionnaire.

Cependant Olivier, après avoir traversé la salle de la manière furtive dont nous avons tâché de donner l'idée, — tous, même les premiers fonctionnaires, s'empressant de lui faire place, et l'accablant de prévenances que sa modestie semblait vouloir éviter, — Olivier rentra dans l'appartement intérieur. Un instant après, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et le roi entra.

Quentin, comme tous les autres, tourna les yeux vers lui, et il tressaillit si vivement que son arme lui échappa presque des mains, quand il reconnut dans le roi de France ce marchand de soie, Maître Pierre, le compagnon de sa promenade matinale de la veille. Quelques soupçons sur la véritable position de ce personnage s'étaient, à différentes reprises, présentés à son esprit; mais ses conjectures les plus hardies étaient bien loin de la réalité.

Un regard sévère de son oncle, choqué de ce manque au décorum du service, le rappela à lui-même ; mais il ne fut pas peu étonné quand le roi, dont l'œil perçant l'avait aperçu sur-le-champ, vint droit à lui sans donner aucune marque d'attention à personne autre. — Ainsi donc, jeune homme, lui dit-il, j'apprends que vous avez été querelleur dès votre arrivée en Touraine ; mais je vous le pardonne, car la faute en est surtout à un vieux fou de marchand qui a pensé que votre sang calédonien avait besoin d'être réchauffé dès le matin avec du vin de Beaune. Si je puis le découvrir, j'en ferai un exemple pour ceux qui débauchent mes gardes. — Balafré, ajouta-t-il, votre parent est un brave jeune homme, quoiqu'un peu chaud. Nous aimons ces caractères, et nous avons dessein de faire plus que jamais pour les braves gens qui nous entourent. Mettez par écrit l'année, le jour, l'heure et la minute de la naissance de votre neveu, et remettez cela à Olivier le Daim.

Le Balafré s'inclina profondément et se redressa immédiatement dans son attitude militaire, comme s'il avait voulu montrer sa promptitude à agir pour la querelle ou pour la défense du roi. Dans cet intervalle, Quentin, revenu de sa première surprise, examina plus attentivement la physionomie du roi, et il vit avec étonnement com-

bien ses manières et sa physionomie étaient différentes de ce qu'il les avait vues dans leur première rencontre.

Il n'était guère changé quant à l'extérieur, car Louis, toujours dédaigneux d'ostentation, était vêtu en ce moment d'un vieux habit de chasse bleu foncé, qui n'était guère meilleur que le simple habit bourgeois de la veille. Il portait un grand rosaire d'ébène qui lui avait été envoyé par le Grand-Seigneur lui-même, avec une attestation qu'il avait appartenu à un ermite cophte du mont Liban, personnage d'une grande sainteté. Au lieu de son chapeau orné d'une seule image, il en avait un maintenant dont le bord était garni d'une douzaine au moins de petites et chétives figures de saints en plomb. Mais ses yeux, qui, selon la première impression de Quentin, ne brillaient que de l'amour du gain, à présent qu'il savait qu'ils appartenaient à un grand et puissant monarque, lançaient un regard perçant et majestueux ; et les rides qui sillonnaient son front, et que Quentin avait crues produites par une longue suite de misérables spéculations de commerce, lui semblaient maintenant autant de traces laissées par de continuelles méditations sur les destins des peuples.

Aussitôt après l'apparition du roi, les princesses de France, avec les dames de leur suite, entrèrent dans la salle. L'aînée, qui fut par la suite mariée à Pierre de Bourbon, et qui est connue sous le nom de dame de Beaujeu, a peu de rapports avec notre histoire. Elle était grande et belle, possédait de l'éloquence et des talents, et montrait beaucoup de la sagacité de son père, qui avait en elle une grande confiance et l'aimait autant peut-être qu'il pouvait aimer quelqu'un.

L'infortunée Jeanne, la fiancée du duc d'Orléans, s'avançait timidement aux côtés de sa sœur aînée, n'ignorant pas qu'elle manquait absolument de ces charmes extérieurs que les femmes désirent le plus, ou que du moins elles veulent qu'on leur suppose. Elle était pâle, maigre, d'une complexion maladive. Sa taille inclinait visiblement d'un côté, et sa démarche était si inégale, qu'elle pouvait passer pour boiteuse. Des dents belles et bien rangées, des yeux dont l'expression habituelle était la mélancolie, la douceur et la résignation, étaient, avec de beaux cheveux châtains, les seuls points que la flatterie elle-même eût osé citer pour racheter la laideur de sa figure et la difformité générale de sa personne. Pour compléter ce portrait, il était aisé de remarquer, d'après le peu de soin que la princesse apportait à sa parure, et à la timidité de ses manières, qu'elle avait, chose aussi rare

que fâcheuse, la conscience de sa laideur, et qu'elle n'osait faire aucun effort pour corriger par l'art les défauts de la nature, ou pour chercher d'autres moyens de plaire. Le roi, qui ne l'aimait pas, s'avança brusquement vers elle lorsqu'elle entra : — Comment donc! dit-il, notre fille méprise toujours le monde? Vous êtes-vous parée ce matin pour une partie de chasse ou pour le couvent? — Parlez, répondez.

— Pour ce qu'il plaira à Votre Majesté, Sire, répondit la princesse, dont la voix semblait s'échapper avec peine de sa poitrine.

— Oui, sans doute, Jeanne, vous voudriez me persuader que votre désir est de quitter la cour et de renoncer au monde et à ses vanités. — Ah! mon enfant, pourrais-tu penser que nous, le fils aîné de la sainte Église, nous voudrions refuser notre fille au ciel? — Notre-Dame et saint Martin nous préservent de refuser cette offrande, si elle était digne de l'autel, et si ta vocation était véritablement pour le cloître!

En disant cela, le roi se signa dévotement, semblable, à ce qu'il parut à Quentin, à un rusé vassal qui déprécie ce qu'il désire conserver, afin d'avoir une excuse pour ne pas l'offrir à son seigneur. — Ose-t-il ainsi faire l'hypocrite avec le Ciel, pensa Durward, et se jouer de Dieu et des saints comme il peut sans danger le faire des hommes, qui n'osent pas scruter sa conscience de trop près?

Après un instant de dévotion mentale, Louis reprit : Non, ma fille, moi et un autre nous connaissons mieux vos dispositions véritables. — N'est-il pas vrai, beau cousin d'Orléans? Approchez, Monsieur, et conduisez à son cheval cette vestale qui vous est dévouée.

Orléans tressaillit quand le roi lui adressa la parole, et se hâta de lui obéir, mais avec tant de précipitation et d'un air si troublé, que Louis s'écria : Mais, cousin, modérez votre galanterie, et regardez devant vous. — L'empressement d'un amoureux lui fait parfois perdre la tête : vous avez presque pris la main d'Anne au lieu de celle de sa sœur. — Dois-je vous donner moi-même la main de Jeanne, Monsieur?

Le malheureux prince leva les yeux, et frémit comme un enfant forcé de toucher une chose pour laquelle il a une horreur d'instinct. — Il fit un effort et prit la main de la princesse, qu'elle ne donna ni ne retira. A les voir ainsi, la main de Jeanne, mouillée d'une sueur froide, posée dans la main tremblante du duc, et leurs yeux baissés vers la terre, il eût été difficile de dire lequel des deux était le plus complètement malheureux : — le duc, qui se sentait enchaîné à l'objet de son aversion par des liens qu'il n'osait rompre, ou l'infortunée

jeune femme, qui voyait trop clairement qu'elle était un objet d'horreur pour celui dont elle aurait payé l'affection de sa vie.

— Maintenant, à cheval, messieurs et mesdames, dit le roi. — Nous donnerons nous-même la main à notre fille de Beaujeu. Et que Dieu et saint Hubert bénissent notre chasse ce matin !

— Je suis, je le crains, forcé de l'interrompre, Sire, dit le comte de Dunois : l'envoyé bourguignon est aux portes du château, et il exige une audience.

— Il *exige* une audience ! Dunois, répliqua le roi. — Ne lui avez-vous pas répondu, comme nous vous l'avions fait dire par Olivier, que nous n'avions pas le loisir de le recevoir aujourd'hui ; — que c'est demain la fête de saint Martin, jour durant lequel nous ne serons, plaise au Ciel, détourné par nulle pensée terrestre ; — que le jour suivant nous partions pour Amboise ; — mais qu'à notre retour nous ne manquerions pas de lui assigner une audience, aussi promptement que nos autres affaires nous le permettront ?

— J'ai dit tout cela, reprit Dunois ; et cependant..., Sire...

— *Pasques-Dieu*, Dunois ! s'écria le roi, qu'est-ce qui s'attache ainsi à ton gosier ? Il faut que les paroles du Bourguignon aient été de dure digestion.

— Si mon devoir et son caractère d'ambassadeur ne m'eussent retenu, il aurait eu à les digérer lui-même ; car, par Notre-Dame d'Orléans,

j'avais plus envie de lui faire rentrer ses paroles dans le corps que de les rapporter à Votre Majesté.

— Sur mon âme, Dunois, il est étrange que toi, qui es aussi impatient qu'homme qui vive, tu aies tant de peine à excuser le même défaut dans notre ardent et impétueux cousin Charles de Bourgogne. Quant à moi, je ne fais pas plus attention à ces impertinents messages, que les tours de ce château ne s'émeuvent du vent du nord-est, qui vient de Flandre comme cette mauvaise tête d'envoyé.

— Sachez alors, Sire, reprit Dunois, que le comte de Crèvecœur est resté devant la porte du château, avec sa suite de poursuivants et de trompettes, et qu'il a dit que, puisque Votre Majesté lui refuse l'audience qu'il vient demander au nom de son maître, sur des objets de l'intérêt le plus pressant, il demeurera là jusqu'à minuit, et qu'il abordera Votre Majesté à quelque heure qu'il lui plaise de sortir du château, pour affaire, exercice ou dévotion ; et que rien, si ce n'est la force ouverte, ne le fera changer de résolution.

— Il est fou, dit le roi avec beaucoup de sang-froid. Ce cerveau brûlé de Flamand pense-t-il que ce soit une pénitence pour un homme de sens de rester paisible pendant vingt-quatre heures dans les murs de ce château, quand il a pour s'occuper les affaires d'un royaume ? Ces brouillons impatients, malheureux quand ils n'ont pas le pied sur l'étrier, croient que tous les hommes leur ressemblent. Donnez ordre qu'on fasse rentrer les chiens, et qu'on en ait bien soin, mon cher Dunois. — Nous tiendrons conseil aujourd'hui au lieu d'aller à la chasse.

— Votre Majesté, reprit Dunois, ne se débarrassera pas ainsi de Crèvecœur ; car les instructions de son maître sont que, s'il n'obtient pas l'audience qu'il demande, il ait à clouer son gantelet aux palissades du château, en signe de défi à mort de la part de son maître ; à proclamer rompus les liens de vassalité du duc envers la France, et à vous déclarer la guerre à l'instant.

— Oui ! dit Louis, sans qu'on pût remarquer dans sa voix aucune altération, mais en fronçant ses épais sourcils jusqu'à rendre presque invisibles ses yeux noirs et perçants ; cela est-il ainsi ? — Notre ancien vassal parle-t-il ainsi en maître ? — notre cher cousin nous traite-t-il si cavalièrement ? — Hé bien, alors, Dunois, nous déploierons l'oriflamme et nous crierons : *Montjoie saint Denis !*

— A la bonne heure, et *amen !* s'écria le brave Dunois ; et tous les gardes présents, incapables de résister à la même impulsion, firent un

mouvement rapide et instantané qui produisit un son sourd, mais distinct, de cliquetis d'armes. Le roi porta autour de lui un regard plein de fierté, et, pour un instant, parut animé de la belliqueuse ardeur de son valeureux père.

Mais cet enthousiasme momentané du roi fit place sur-le-champ à une foule de considérations politiques qui auraient rendu particulièrement dangereuse en cet instant une rupture ouverte avec la Bourgogne. Le brave Édouard IV, victorieux dans trente batailles qu'il avait livrées en personne, venait de monter sur le trône d'Angleterre ; il était frère de la duchesse de Bourgogne, et l'on pouvait bien supposer qu'il n'attendait qu'une rupture entre son beau-frère et Louis, pour porter en France, par la porte toujours ouverte de Calais, ses armes constamment heureuses dans les guerres civiles de l'Angleterre, et pour effacer ainsi, par la plus populaire des guerres chez les Anglais, une invasion en France, le souvenir de leurs dissensions intestines. A cette considération se joignaient d'autres graves sujets de réflexions, surtout la fidélité chancelante du duc de Bretagne. Lors donc qu'après une longue pause Louis reprit la parole, ce fut dans un tout autre esprit, quoique le ton de sa voix fût le même. — Mais que Dieu nous garde, dit-il, nous le roi très-chrétien, de faire couler le sang chrétien hors d'une inévitable nécessité, et si nous pouvons sans déshonneur éloigner une calamité semblable. La sûreté de nos sujets nous touche plus que l'atteinte que notre dignité peut recevoir des paroles grossières d'un ambassadeur mal appris, qui a peut-être outre-passé ses pouvoirs. Qu'on introduise l'envoyé de Bourgogne en notre présence.

— *Beati pacifici* ! dit le cardinal La Balue.

— C'est vrai, ajouta le roi, et Votre Éminence sait que ceux qui s'humilient seront élevés.

Le cardinal prononça un *amen*, auquel peu des assistants répondirent; car même les joues pâles du duc d'Orléans devinrent rouges d'indignation, et le Balafré fut si peu maître de la sienne, qu'il laissa tomber lourdement le bout de sa pertuisane sur le plancher, — mouvement d'impatience qui lui valut un reproche sévère du cardinal, avec une leçon sur la manière de tenir son arme en présence du souverain. Le roi lui-même paraissait extraordinairement embarrassé du silence qui régnait autour de lui. — Vous êtes pensif, Dunois, dit-il ; — vous n'approuvez pas que nous recevions ce cerveau brûlé d'envoyé?

— Nullement, Sire ; je ne me mêle pas des choses qui sont au-delà

de ma sphère. Je songeais seulement à réclamer une faveur de Votre Majesté.

— Une faveur, Dunois ; — qu'est-ce ? — vous demandez rarement, et vous pouvez parler en toute confiance.

— Alors je demanderai que Votre Majesté veuille bien m'envoyer à Evreux pour discipliner le clergé, dit Dunois avec sa franchise toute militaire.

— Cela serait en effet au-delà de votre sphère, dit le roi en souriant.

— Je pourrais conduire des prêtres, reprit le comte, aussi bien que monseigneur l'évêque d'Evreux, ou monseigneur le cardinal, s'il aime mieux ce titre, peut apprendre l'exercice aux gardes de Votre Majesté.

Le roi sourit de nouveau, et il ajouta, en se penchant à l'oreille de Dunois : — Le temps peut venir que vous et moi nous discipline-rons le clergé ; — mais quant à présent, nous supportons celui-ci,

qui est un animal d'évêque plein de suffisance. Ah ! Dunois, Rome, Rome nous l'impose, ainsi que d'autres fardeaux. — Mais patience, cousin, et battons les cartes jusqu'à ce que nous trouvions la bonne main [1].

Le son des trompettes dans la cour intérieure annonça peu après l'arrivée du noble Bourguignon. Toutes les personnes présentes dans la salle de réception s'empressèrent de prendre place selon l'ordre de préséance, le roi et ses filles se tenant au milieu de l'assemblée.

Le comte de Crèvecœur, guerrier intrépide et renommé, entra dans

[1] Le docteur Dryasdust remarque ici que les cartes, qu'on dit avoir été inventées sous un règne précédent pour l'amusement de Charles VI durant les intervalles lucides de sa maladie mentale, paraissent être devenues promptement d'un usage commun parmi les courtisans, puisqu'elles fournissent déjà une métaphore à Louis XI. Le même proverbe est cité par Durandarte, dans la *Caverne enchantée de Montesinos*. L'origine qu'on suppose à l'invention des cartes a donné lieu à une des réparties les plus fines que j'aie jamais entendues; elle fut faite par feu le docteur Grégory d'Édimbourg, à un des avocats les plus éminents du barreau écossais. Le témoignage du docteur tendait à prouver la folie d'un individu dont l'état mental était en question. Il convint,

la salle ; contre l'usage des envoyés de puissances amies, il se présenta armé de toutes pièces, ayant seulement la tête nue. Il portait une magnifique armure d'acier de Milan, avec des ornements d'or relevés en bosse, et travaillés dans le goût fantastique qu'on appelle arabesque. Autour de son cou et sur sa cuirasse brillante étaient suspendus les insignes de l'ordre de la Toison-d'Or institué par son maître, et qui était une des associations de chevalerie les plus honorables alors connues dans la chrétienté. Il était suivi d'un beau page chargé de son casque, et précédé d'un héraut d'armes portant ses lettres de créance, qu'il remit au roi un genou en terre. Le comte s'arrêta au milieu de la salle, comme pour donner à tous le temps d'admirer son regard fier, sa noble stature, et le calme intrépide de sa physionomie et de sa contenance. Le reste de sa suite était demeuré dans l'antichambre ou dans la cour du château.

Approchez, seigneur comte de Crèvecœur, dit Louis, après avoir jeté les yeux sur sa commission ; nous n'avons besoin des lettres de créance de notre cousin, ni pour introduire près de nous un guerrier si bien connu, ni pour nous assurer du crédit hautement mérité dont vous jouissez près de votre maître. Nous espérons que votre belle épouse, dont le sang n'est pas tout-à-fait étranger à celui de nos ancêtres, est en bonne santé. Si vous vous étiez présenté devant nous en la tenant par la main, nous aurions pu croire, seigneur comte, que vous portiez votre armure, en cette occasion inaccoutumée, pour soutenir la supériorité de ses charmes contre l'amoureuse chevalerie de France ; mais sans cela, nous ne pouvons deviner la raison de cette tenue guerrière.

— Sire, répliqua l'ambassadeur, le comte de Crèvecœur déplore son infortune et vous demande pardon de ne pouvoir répondre, en cette occasion, avec l'humble déférence due à Votre Majesté pour la royale courtoisie dont elle daigne l'honorer. Mais quoique ce soit seu-

dans un contre-interrogatoire, que cet individu jouait admirablement au whist. Pouvez-vous avancer sérieusement, dit l'avocat, qu'un homme d'une aussi grande force à un jeu si difficile, et qui exige à un haut degré la mémoire, le jugement et la réflexion, puisse en même temps avoir l'esprit dérangé? — Je ne sais pas jouer aux cartes, répliqua fort adroitement le docteur; mais j'ai lu dans l'histoire que les cartes avaient été inventées pour amuser un roi fou. Les conséquences de cette réponse furent décisives. (W. S.)

lement la voix de Philippe Crèvecœur des Cordes qui se fasse entendre, les paroles qu'elle prononce sont celles de son gracieux maître et souverain le duc de Bourgogne.

— Et quelles paroles le comte de Crèvecœur a-t-il à dire au nom du duc de Bourgogne ? dit Louis avec une dignité convenable. — Mais prenez garde ; souvenez-vous, Philippe Crèvecœur des Cordes, qu'ici vous parlez au souverain de votre souverain.

Crèvecœur s'inclina, et élevant la voix. — Roi de France, dit-il, le puissant duc de Bourgogne vous envoie encore une fois par écrit le détail des griefs et des oppressions commises sur les frontières par les garnisons et les officiers de Votre Majesté ; et le premier point est de savoir si c'est l'intention de Votre Majesté de lui faire réparation de ces injures.

Le roi, jetant un léger coup d'œil sur la liste que le héraut avait remise entre ses mains, répondit : — Ces plaintes ont été dès longtemps soumises à notre conseil. Des injures qui sont ici mentionnées, plusieurs ont été faites en représailles de celles que nos sujets avaient reçues, d'autres sont dénuées de preuves, d'autres ont été rendues par les garnisons et les soldats du duc. S'il en reste quelque autre qui ne soit comprise dans aucune de ces trois classes, nous ne refuserons pas, comme prince chrétien, d'en donner satisfaction, quoiqu'elles aient été commises non-seulement sans notre aveu, mais contre nos ordres exprès.

— Je rapporterai la réponse de Votre Majesté à mon très-gracieux maître, dit l'ambassadeur ; mais permettez-moi d'ajouter que, comme elle ne diffère en rien des réponses évasives déjà faites à ses justes plaintes, je ne puis espérer qu'elle suffise pour rétablir la paix et la bonne amitié entre la France et la Bourgogne.

— Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, dit le roi. Ce n'est pas la crainte des armes de votre maître, mais uniquement l'amour de la paix, qui me dicte une réponse aussi modérée à ses reproches injurieux. Poursuivez votre message.

— Mon maître demande ensuite que Votre Majesté cesse les rapports secrets et clandestins qu'elle entretient avec Gand, Liége et Malines. Il demande que Votre Majesté rappelle les agents secrets dont les menées excitent le mécontentement au sein de ses bonnes villes de Flandre, et qu'elle expulse de ses états, ou plutôt qu'elle livre entre les mains de leur seigneur suzerain, pour être punis comme ils le mé-

ritent, les traîtres fugitifs qui, ayant abandonné le théâtre de leurs machinations, ont trouvé un refuge trop aisé dans Paris, Orléans, Tours et autres villes de France.

— Dites au duc de Bourgogne que je ne connais aucune des menées secrètes dont il m'accuse à tort ; que mes sujets de France ont avec les bonnes villes de Flandre, dans un but de libre et fructueux commerce, de fréquentes relations qu'il serait aussi contraire aux intérêts du duc qu'aux miens d'interrompre ; enfin, que beaucoup de Flamands résident, pour la même cause, dans mes états, où ils jouissent de la protection des lois, mais aucun, que je sache, par suite de trahison ou de révolte contre le duc. — Continuez. Vous avez entendu ma réponse.

— Comme la précédente, Sire, avec douleur. Elle n'est ni assez directe, ni assez explicite pour que le duc mon maître la veuille recevoir en réparation d'une longue suite de machinations secrètes qui n'en sont pas moins certaines, quoique Votre Majesté les désavoue en ce moment. Mais je poursuis. — Le duc de Bourgogne requiert de plus le roi de France de renvoyer sans délai, dans ses domaines, sous bonne et sûre garde, les personnes d'Isabelle, comtesse de Croye, et de sa parente et tutrice la comtesse Hameline, de la même famille, à raison de ce que ladite comtesse Isabelle étant, par la loi du pays et la tenure féodale de ses domaines, pupille dudit duc de Bourgogne, a fui ses domaines et s'est soustraite à la surveillance qu'en tuteur attentif il devait exercer sur elle, pour se réfugier près du roi de France, qui l'a reçue secrètement et l'encourage dans sa félonie contre le duc son seigneur naturel et son tuteur ; et cela, contrairement aux lois de Dieu et des hommes, telles qu'elles ont toujours été reconnues dans l'Europe civilisée. — Je m'arrête de nouveau pour entendre la réponse de Votre Majesté.

— Vous avez bien fait, comte de Crèvecœur, dit Louis d'un ton de dédain, de commencer votre message de bon matin ; car si vous avez dessein de me demander compte de chaque vassal que les passions emportées de votre maître peuvent avoir réduit à abandonner ses domaines, l'énumération en peut durer jusqu'au coucher du soleil. Qui peut affirmer que ces dames sont dans mes états ? et si cela est, qui osera dire que j'aie eu connaissance de leur fuite, et que je les aie reçues avec des offres de protection ? Encore une fois, qui avancera que, si elles sont en France, leur retraite me soit connue ?

— Sire, dit Crèvecœur, s'il plaît à Votre Majesté, *j'avais* un témoin,

— quelqu'un qui a vu les dames fugitives dans une auberge appelée les *Fleurs-de-Lis*, non loin de ce château ; — quelqu'un qui a vu aussi Votre Majesté en leur compagnie, quoique sous le déguisement peu digne d'elle, d'un bourgeois de Tours ; — quelqu'un qui a reçu d'elles, en votre royale présence, des messages et des lettres pour leurs amis de Flandre : — toutes choses qu'il a rapportées au duc de Bourgogne, en remettant les dépêches entre ses mains.

— Amenez-le ici, dit le roi ; mettez vis-à-vis de moi cet homme qui ose avancer de si palpables faussetés.

— Vous parlez d'un ton de triomphe, Sire, car vous savez bien que ce témoin n'existe plus. Quand il vivait, il était nommé Zamet Maugrabin, et c'était un de ces Bohémiens vagabonds. Il a été hier, à ce que j'ai appris, mis à mort par les gens du grand-prévôt de Votre Majesté, afin sans doute de prévenir sa présence ici, où il eût confirmé ce qu'il a dit sur ce sujet au duc de Bourgogne, en présence de son conseil et de moi Philippe Crèvecœur des Cordes.

— Par Notre-Dame d'Embrun! dit le roi, ces imputations sont si grossières, et ma conscience est si libre de tout ce qui en approche, que, par l'honneur d'un roi, je suis plutôt tenté d'en rire que de m'en fâcher. Chaque jour ma garde prévôtale met à mort, comme c'est son devoir, des voleurs et des vagabonds ; rien de ce que ces voleurs et ces vagabonds peuvent avoir dit à notre ardent cousin de Bourgogne et à ses sages conseillers, peut-il donc porter atteinte à l'honneur de ma couronne ? Je vous prie de dire à mon beau cousin, que si de tels compagnons lui plaisent, il fera bien de les garder dans ses domaines ; car ici ils ne trouveront, comme cela doit être, qu'une courte confession et une bonne corde.

— Mon maître n'a pas besoin de tels sujets, Sire roi, répondit le comte d'un ton moins respectueux que celui qu'il avait conservé jusqu'alors ; car le noble duc n'a pas coutume de consulter les sorcières, les vagabonds égyptiens ou autres, sur l'avenir et la destinée de ses voisins et alliés.

— Nous avons eu assez de patience, interrompit le roi, et puisque ta seule mission ici semble avoir été de nous insulter, nous enverrons quelqu'un en notre nom au duc de Bourgogne, — convaincu qu'en agissant ainsi vis-à-vis de nous, tu as outre-passé ta mission, quelle qu'elle puisse avoir été.

— Au contraire, dit Crèvecœur, je ne m'en suis pas encore acquitté. — Écoutez, Louis de Valois, roi de France ; écoutez, nobles et gentils-

hommes qui pouvez être présents ; écoutez, vous tous hommes de bien et de bonne foi. Et toi, Toison-d'Or, dit-il au héraut d'armes, répète cette proclamation après moi : — Moi, Philippe Crèvecœur des Cordes, comte de l'Empire, et chevalier de l'honorable ordre princier de la

Toison-d'Or, au nom du très-puissant seigneur et prince Charles, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne et de Lorraine, de Brabant et de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldres ; comte de Flandre et d'Artois ; comte palatin de Hainaut, de Hollande, Zélande, Namur et Zut-

phen ; marquis du saint Empire ; seigneur de Friezeland, Salines et Malines ; vous fais savoir à vous, Louis, roi de France, qu'attendu que vous avez refusé la réparation de divers griefs, injures et offenses faits et commis par vous ou par votre aide, suggestion et instigation, contre ledit duc et ses bien-aimés sujets, il déclare ici, par ma bouche, renoncer à foi et hommage envers votre couronne ; il vous proclame faux et sans foi, et il vous défie comme prince et comme homme. — Voici mon gage, en preuve de ce que j'ai dit.

En même temps, il arracha le gantelet de sa main droite, et le lança sur le plancher de la salle d'audience.

Jusqu'à ce dernier trait d'audace, un profond silence avait régné durant cette scène extraordinaire ; mais au bruit que fit le gantelet en tombant à terre, et quand Toison-d'Or, le héraut bourguignon, eut poussé d'une voix éclatante cette exclamation : « Vive Bourgogne ! » ce fut un tumulte général. Tandis que Dunois, le duc d'Orléans, le vieux lord Crawford, et un ou deux autres que leur rang autorisait à cette démarche, se disputaient à qui ramasserait le gantelet, la salle retentissait de ces cris : — Tuons-le ! mettons-le en pieces ! Vient-il ici insulter le roi de France dans son propre palais ?

Mais le roi apaisa le tumulte en s'écriant d'une voix tonnante, qui couvrit et fit taire toutes les autres : — Silence, messieurs ! que personne ne mette la main sur cet homme, ni un doigt sur son gage. — Et vous, sire comte, de quoi est composée votre vie, ou comment est-elle garantie, pour que vous la risquiez ainsi sur un coup de dés si périlleux ? Votre duc est-il d'un autre métal que les autres princes, pour soutenir sa mauvaise querelle d'une façon si nouvelle ?

— Oui, reprit l'intrépide comte de Crèvecœur, il est fait d'un différent et plus noble métal que les autres princes de l'Europe ; car, quand pas un d'eux n'osait vous donner asile, — à vous, dis-je, roi Louis, — alors que n'étant encore que dauphin, vous étiez exilé de France, poursuivi par la vengeance implacable de votre père, et par toute la puissance de son royaume, vous fûtes accueilli et protégé comme un frère par mon noble maître, dont vous avez si mal reconnu la générosité. — Adieu, Sire, ma mission est accomplie.

A ces mots, le comte de Crèvecœur sortit brusquement de la salle d'audience, sans prendre autrement congé.

— Suivez-le ! suivez-le ! dit le roi ; — ramassez son gantelet et suivez-le. — Ce n'est pas à vous que je parle, Dunois, ni à vous, lord Crawford

qui êtes, ce me semble, un peu trop vieux pour une affaire aussi chaude ; ni à vous, cousin d'Orléans, qui êtes trop jeune. — Seigneur cardinal, monseigneur évêque d'Auxerre, il appartient à votre saint caractère de rétablir la paix entre les princes. — Ramassez le gantelet, et faites sentir au comte de Crèvecœur le crime qu'il a commis en insultant ainsi un grand monarque dans sa propre cour, et en nous forçant d'appeler les calamités de la guerre sur notre royaume et dans les états de nos voisins.

A cet appel direct et personnel, le cardinal La Balue alla relever le gantelet avec autant de précaution que s'il eût touché une vipère, — si grande était apparemment son aversion pour ce symbole de guerre, — et il sortit immédiatement de la salle pour courir après l'auteur du défi.

Louis promena ses yeux en silence pendant quelques instants sur le cercle de courtisans qui l'entourait. La plupart, sauf ceux que nous avons déjà distingués, étant de basse naissance, et ayant été élevés aux postes qu'ils occupaient dans la maison du roi, grâce à des talents tout autres que le courage et les faits d'armes, se regardaient les uns les autres avec une pâleur qui prouvait évidemment que la scène qui venait d'avoir lieu avait produit sur eux une impression fort peu agréable. Louis arrêta ses yeux sur eux avec un sentiment de mépris, et dit à haute voix : — Quoique le comte de Crèvecœur soit présomptueux et arrogant, il faut avouer que le duc de Bourgogne a en lui un serviteur aussi courageux que jamais prince ait pu choisir pour lui confier un message. Ou en trouverai-je un aussi fidèle pour envoyer ma réponse ?

— Vous êtes injuste envers votre noblesse française, Sire, dit Dunois : il n'est pas un de vos nobles qui ne voulût porter un défi à la Bourgogne à la pointe de son épée.

— Et vous n'êtes pas juste non plus envers les gentilshommes écossais qui sont à votre service, ajouta lord Crawford. Moi et tous ceux de mes camarades qui sont d'un rang convenable, nous n'hésiterions pas un moment à appeler cet orgueilleux envoyé à rendre compte de sa conduite. Mon bras sera encore assez fort pour le punir, si Votre Majesté m'en accorde la permission.

— Mais Votre Majesté, continua Dunois, ne nous emploie à aucun service qui puisse porter honneur à nous-mêmes, à Votre Majesté et à la France.

— Dites plutôt, Dunois, reprit le roi, que nous ne voulons pas donner carrière à cette impétuosité irréfléchie qui, pour le vain point d'honneur de la chevalerie, vous perdrait vous-même, et avec vous le

trône et la France. Il n'y a pas un de vous qui ne sache combien chaque heure de paix est précieuse en ce moment qu'il est si nécessaire de guérir les blessures de ce pays déchiré; et il n'en est pas un pourtant qui ne se précipitât dans la guerre, sur le rapport d'un conte fait par quelque vagabond égyptien, ou par quelque demoiselle errante dont la réputation, peut-être, est à peine meilleure. — Mais voici venir le cardinal, et nous espérons qu'il nous apporte des nouvelles plus pacifiques. — Hé bien, monseigneur, avez-vous amené le comte à la raison et à la modération?

— Sire, ma tâche a été difficile. J'ai demandé à ce fier comte comment il avait osé adresser à Votre Majesté le présomptueux reproche qui a coupé court à son audience, reproche qui pouvait être regardé non comme venant de son maître, mais de sa propre insolence, et qui le mettait par conséquent à la discrétion de Votre Majesté, pour telle peine que vous jugeriez convenable de lui infliger.

— Vous avez bien parlé, répliqua le roi. Et qu'a-t-il répondu?

— Le comte, continua le cardinal, avait en ce moment le pied sur l'étrier, prêt à monter en selle; en entendant ma remontrance, il a tourné la tête sans changer de position. « Si, a-t-il dit, j'avais été à cinquante lieues, et que j'eusse appris qu'une question humiliante pour

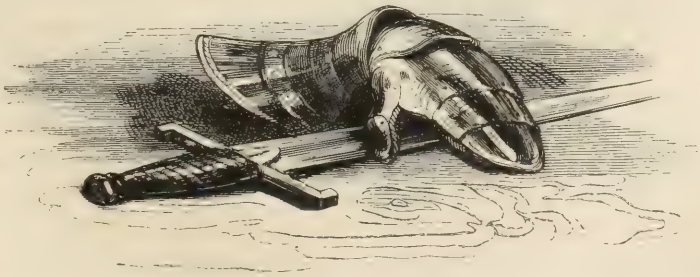
mon prince eût été faite par le roi de France, je serais, même de cette distance, revenu à l'instant pour décharger mon cœur de la réponse que je viens de lui faire. »

— Je disais bien, messieurs, dit le roi en jetant autour de lui un regard où ne perçait aucune émotion chagrine, que dans le comte Philippe de Crèvecœur notre cousin le duc possède un aussi précieux serviteur que jamais prince ait eu à son côté.—Mais l'avez-vous déterminé à rester?

— Pendant vingt-quatre heures seulement, et, durant ce temps, à reprendre son gage de défi. Il est descendu aux Fleurs-de-Lis.

— Veillez, dit le roi, à ce qu'il soit servi et traité noblement; un tel serviteur est un joyau pour la couronne d'un prince. — Vingt-quatre heures! ajouta-t-il en se parlant à lui-même, le regard fixe devant lui, comme s'il eût voulu lire dans l'avenir; vingt-quatre heures! — le terme est des plus courts! Mais vingt-quatre heures employées avec adresse et habileté, peuvent valoir autant qu'une année dans les mains d'un homme inhabile et indolent. — Hé bien, — à la forêt, — à la forêt, messieurs! — Mon beau cousin d'Orléans, laissez de côté votre modestie, quoiqu'elle vous aille bien, et ne vous inquiétez plus de l'air réservé de ma Jeanne. Le Cher cessera de mêler ses eaux à celles de la Loire avant qu'elle et vous cessiez de vous aimer, ajouta-t-il, tandis que l'infortuné prince suivait à pas lents sa future épouse. Et maintenant, messieurs, à vos épieux; car Allègre, mon piqueur, a reconnu un sanglier qui exercera hommes et chiens. — Dunois, prêtez-moi votre épieu; — prenez le mien, il est trop pesant pour moi; mais vous, quand vous êtes-vous plaint d'un tel défaut dans votre lance? — A cheval, — à cheval, messieurs!

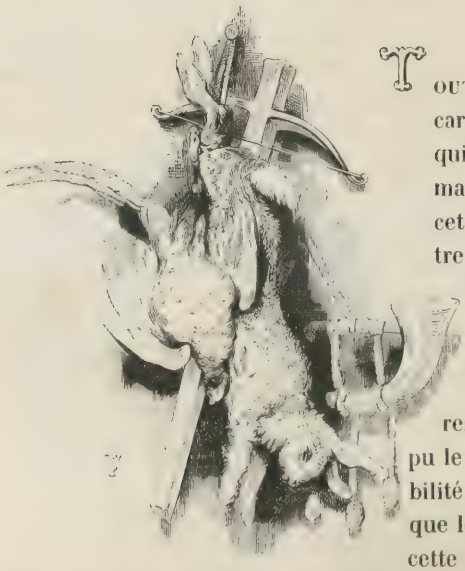
Et toute la chasse partit pour la forêt.



CHAPITRE IX.

LA CHASSE AU SANGLIER.

Je m'entretiendrai avec l'enfance, car elle est franche et sans détour, et même avec les fous, à l'esprit impénétrable. Mais loin de moi ceux qui cherchent à plonger sur moi leurs regards inquisiteurs. *Le roi Richard*



Toute l'expérience que le cardinal pouvait avoir acquise du caractère de son maître ne l'empêcha pas, en cette occasion, de commettre une grande faute de politique. Sa vanité le porta à croire qu'il avait mieux réussi, en déterminant le comte de Crèvecœur à rester à Tours, que n'aurait pu le faire, selon toute probabilité, aucun autre de ceux que le roi eût pu employer à cette négociation. Et comme il savait quelle importance Louis attachait à éloigner une rupture avec le duc de Bourgogne, il ne put éviter de laisser percer la pensée d'avoir rendu au roi un grand et agréable service. Il se rapprocha de la personne royale plus qu'il n'avait coutume de le faire, et s'efforça d'amener la conversation sur les événements de la matinée.

C'était manquer de tact à plusieurs égards. Les princes n'aiment pas à voir leurs sujets s'approcher d'eux avec un air où se lit le service rendu et qui semble vouloir arracher d'eux de la reconnaissance et des récompenses ; et Louis, le prince le plus défiant qui ait jamais été, n'avait pas moins en aversion quiconque semblait se prévaloir d'un service, qu'il ne se montrait impénétrable à ceux qui paraissaient vouloir lire dans ses pensées secrètes.

Cependant le cardinal, emporté par la satisfaction du moment, comme peut l'être quelquefois l'homme même le plus prudent, continuait de se tenir à la droite du roi, ramenant la conversation, toutes les fois qu'il le pouvait, sur Crèvecœur et son ambassade. Quoiqu'en ce moment ce fût sans doute le sujet qui occupait le plus les pensées du roi, c'était précisément celui dont il était le moins disposé à s'entretenir. A la fin, Louis, qui avait écouté avec attention, mais sans rien répondre qui pût prolonger l'entretien, fit signe à Dunois, qui était à peu de distance, de venir se placer à sa gauche.

— Nous sommes venus ici, dit-il, pour nous reposer et nous distraire; mais le révérend père que voici voudrait nous faire tenir un conseil d'état.

— J'espère, répondit Dunois, que Votre Majesté me dispensera d'y assister. Je suis né pour combattre; mon cœur et mon bras sont à la France, mais ma tête n'est pas propre aux conseils.

— Celle de monseigneur le cardinal n'est pas faite pour autre chose, répliqua Louis; il a confessé Crèvecœur à la porte du château, et il nous a rapporté sa confession tout entière. — N'avez-vous pas dit *tout?* continua-t-il, en appuyant sur ce mot et en jetant sur le cardinal un regard qui s'échappa de ses longs sourcils noirs, comme un poignard brille en sortant du fourreau.

Le cardinal trembla en s'efforçant de répondre à la plaisanterie du roi, et dit que, quoique ceux de son ordre fussent obligés en général de garder les secrets de leurs pénitents, il n'y avait pas de *sigillum confessionis*[1] qu'un souffle de Sa Majesté ne pût fondre.

— Et comme Son Éminence, continua le roi, est prête à nous communiquer les secrets des autres, elle attend naturellement que nous soyons également communicatif envers elle ; et afin de nous mettre sur ce pied réciproque, elle désire avec raison savoir si ces deux dames de

[1] De sceau de la confession.

Croye sont actuellement dans nos états. Nous sommes fâché de ne pouvoir satisfaire cette curiosité, ne sachant pas nous-même précisément en quel lieu de nos domaines ces demoiselles errantes, ces princesses déguisées, ces comtesses persécutées ont pu s'établir; car nos états, et nous en rendons grâces à Dieu et à Notre-Dame d'Embrun, sont un peu trop étendus pour que nous puissions répondre aisément à la très-raisonnable demande de Son Éminence. Mais dans la supposition qu'elles fussent avec nous, que répondriez-vous, Dunois, à la demande péremptoire de notre cousin de Bourgogne?

— Je vous répondrai, Sire, si vous me dites en toute sincérité ce que vous voulez, de la guerre ou de la paix, répliqua Dunois avec une franchise qui, prenant sa source dans la disposition naturelle de son caractère ouvert et intrépide, plaisait parfois beaucoup à Louis, lequel, comme tous les gens dissimulés, aimait à lire dans le cœur des autres autant qu'à rendre le sien impénétrable.

— Sur mon âme! dit-il, je serais aussi aise de le dire que toi de l'apprendre, Dunois, si je le savais exactement. Mais si je me déclarais pour la guerre, que ferais-je de cette belle et riche héritière, en supposant qu'elle soit dans mes états?

— Votre Majesté la donnerait en mariage à un de ses braves serviteurs, qui aurait un cœur pour l'aimer et un bras pour la défendre.

— A toi, par exemple? Ha! *Pasques-Dieu!* tu es plus politique que je ne croyais, avec ta brusque franchise.

— Non, Sire, je ne suis rien moins que politique. Par Notre-Dame d'Orléans! je vais droit au fait, comme je conduis mon cheval droit au but. Votre Majesté doit à la maison d'Orléans au moins un bon mariage.

— Et je le paierai, comte; *Pasques-Dieu!* je le paierai. — Ne voyez-vous pas ce beau couple?

Le roi montrait le malheureux duc d'Orléans et la princesse, qui chevauchaient côte à côte, n'osant se tenir plus éloignés du roi, ni paraître sous ses yeux séparés l'un de l'autre. Il y avait seulement entre eux un intervalle de deux ou trois pas, espace que la timidité d'une part, et de l'autre l'aversion, ne leur permettaient pas de diminuer, tandis que la crainte les empêchait l'un et l'autre d'oser l'augmenter.

Dunois porta les yeux dans la direction que le roi lui indiquait. L'aspect de son infortuné parent et de sa fiancée réveilla involontairement dans son esprit l'idée de deux chiens forcément accouplés ensemble, et se tenant aussi éloignés l'un de l'autre que peut le permettre la lon-

gueur de leur attache. Il ne put retenir un mouvement de tête, mais il n'osa pas répondre autrement à l'hypocrite tyran. Louis parut deviner ses pensées.

— Ce sera un tranquille et paisible ménage, dit-il. Je ne pense pas que les enfants leur donnent beaucoup d'embarras [1]; mais ce n'est pas toujours une bénédiction d'en avoir.

Ce fut peut-être le souvenir de sa propre ingratitude filiale qui fit faire une pause au roi après cette dernière réflexion, et qui changea le sourire ironique qui se dessinait sur ses lèvres en quelque chose qui ressemblait à une expression de repentir; mais il reprit à l'instant sur un autre ton :

— Franchement, mon cher Dunois, quel que soit mon respect pour le saint sacrement du mariage (il fit le signe de la croix), j'aimerais mieux ne devoir à la maison d'Orléans que de braves soldats comme ton père et toi, qui partagent le sang royal sans en revendiquer les

[1] Le roi touche ici le véritable motif pour lequel il insistait sur ce mariage avec une aussi tyrannique sévérité. C'était que la difformité de la princesse rendant peu probable la fécondité de ce mariage, la branche d'Orléans, qui était la plus rapprochée du trône, pourrait s'éteindre ainsi faute d'héritiers. Dans une lettre au comte de Dammartin, Louis dit au sujet du mariage de sa fille, « qu'ils n'auraient pas beaucoup d'embarras à nourrir les enfants qui naîtraient de leur union ; mais cependant qu'elle aurait lieu, quelque chose qu'on en pût dire. » (W. S.)

droits, plutôt que de voir le pays déchiré, comme l'Angleterre, par des guerres nées de prétentions rivales et légitimes à la couronne. Le lion ne doit jamais avoir plus d'un lionceau.

Dunois soupira et se tut, sachant que la contradiction vis-à-vis d'un prince aussi arbitraire ne pourrait que nuire à son parent, sans le servir. Pourtant il ne put s'empêcher d'ajouter un instant après :

— Puisque Votre Majesté a fait allusion à la naissance de mon père, je dois convenir qu'à part la faute de ses parents, on peut le regarder comme plus heureux, plus fortuné, d'avoir été le fils d'un amour illégitime, que celui de la haine conjugale.

— Tu es un scandaleux compagnon, répondit Louis sur un ton de plaisanterie, de parler ainsi de ce nœud sacré! Mais au diable cette conversation! le sanglier est débusqué. — Lancez les chiens! au nom du bienheureux saint Hubert. — Ha! ha! tra-la-la-lira-la! Et le cor du roi fit retentir le bois de sons joyeux, tandis qu'il s'élançait en avant sur les traces du sanglier, suivi de deux ou trois de ses gardes, parmi lesquels était notre ami Quentin Durward. Et il est bon de remarquer ici que, même en se livrant avec ardeur à son amusement favori, le roi, fidèle à son humeur caustique, trouvait encore le temps de s'amuser aux dépens du cardinal La Balue.

C'était, comme nous l'avons déjà dit, une faiblesse de cet homme d'état, d'ailleurs habile, de se croire, malgré sa basse naissance et son éducation imparfaite, propre à jouer le rôle de courtisan et d'homme à bonnes fortunes. A la vérité, il n'entrait pas dans la lice des tournois comme Becket, ou, comme Wolsey, ne levait pas des soldats; mais la galanterie, à laquelle Becket et Wolsey n'étaient pas étrangers, était son affaire favorite, et il affectait aussi d'aimer passionnément l'exercice martial de la chasse. Encore qu'il pût réussir près de certaines femmes, pour lesquelles son pouvoir, ses richesses et son influence comme homme d'état pouvaient tenir lieu de ce qui lui manquait du côté de la tournure et des manières, les beaux chevaux, qu'il faisait acheter en quelque sorte à tout prix, étaient complètement insensibles à l'honneur de porter un cardinal, et ne montraient pas plus de respect pour lui qu'ils n'en auraient eu pour son père le charretier, le meunier ou le tailleur, dont il était le digne rival en équitation. Le roi, qui savait cela, en excitant et en retenant alternativement son cheval, amena celui du cardinal, qui se tenait toujours à son côté, à un tel état de mutinerie contre son cavalier, qu'on pouvait prévoir que bientôt

maître et cheval se fausseraient compagnie. Puis, au milieu des ruades, des sauts brusques et des écarts de l'animal, le royal mystificateur aggravait la situation piteuse du cavalier en lui adressant des questions sur diverses affaires importantes, et lui laissant supposer qu'il allait saisir cette occasion de lui communiquer quelques-uns de ces secrets d'état que le cardinal, quelques moments auparavant, avait paru si désireux d'apprendre[1].

Il est difficile d'imaginer une situation plus sotte que celle d'un conseiller privé, forcé d'écouter son souverain et de lui répondre, tandis que chaque mouvement de son ingouvernable monture le place dans une attitude nouvelle et de plus en plus précaire. — Sa robe violette flottait en tous sens; la seule chose qui le préservât d'une chute périlleuse toujours imminente, était la profondeur de sa selle, et son élévation devant et derrière. Dunois riait sans se contraindre; tandis que le roi, qui avait une manière à lui de se réjouir intérieurement de ses malices, sans rire à haute voix, reprochait à son ministre, d'un ton d'aménité, l'emportement de son goût pour la chasse, qui ne pouvait lui permettre de donner quelques instants aux affaires. — Mais je ne veux pas arrêter plus longtemps votre course, continua-t-il, en s'adressant au cardinal effrayé; et en même temps il lâcha la bride de son propre cheval.

Avant que La Balue eût pu trouver un mot de réponse ou d'excuse, sa monture, prenant le mors au dent, l'entraîna avec la rapidité du vent, laissant bientôt loin derrière, le roi et Dunois, qui suivaient d'un pas beaucoup plus modéré, riant de la détresse de l'homme d'état.

S'il est arrivé à quelqu'un de nos lecteurs dans son temps (comme il nous est arrivé dans le nôtre) d'être ainsi emporté par son cheval, il comprendra pleinement tout ce qu'une telle situation a de pénible, de

[1] Un correspondant obligeant, mais inconnu, m'a assuré que j'avais commis une erreur en avançant que le cardinal était mauvais écuyer. S'il en est ainsi, je dois une réparation à sa mémoire; car peu d'hommes ont aimé cet exercice plus que moi-même jusqu'à mes derniers jours. Mais le cardinal peut avoir été un médiocre écuyer, quoique désirant qu'on le crût capable de supporter les fatigues de la chasse. C'était un homme plein de vanité et d'ostentation, comme il le fit voir au siége de Paris, en 1465, lorsque, contre les habitudes de la guerre, il conduisait les soldats pendant la nuit au bruit inusité des clairons, des trompettes et d'autres instruments. En imputant au cardinal un manque d'habileté en équitation, je me suis souvenu de son aventure dans Paris, alors qu'attaqué par des assassins, sa mule, effrayée du tumulte, se prit à courir, emportant son cavalier vers un monastère dont l'abbé avait été son maître, et sauva ainsi la vie au cardinal (*voy.* la Chronique de Jean de Troyes. (W. S.)

périlleux et de ridicule tout à la fois. Ces quatre jambes du quadrupède qui ont cessé d'être aux ordres du cavalier, et quelquefois à ceux de l'animal lui-même, courant si rapidement qu'on croirait que celles de derrière veulent rejoindre celles de devant; — les jambes du bipède se collant sur le cheval, et qu'on voudrait pouvoir poser sûrement sur la verte pelouse, mais qui alors ajoutent encore à notre détresse en pressant les flancs de l'animal; — les mains qui ont abandonné la bride pour saisir la crinière; — le corps, qui, au lieu d'être d'aplomb sur son centre de gravité, comme le recommande le vieux Angelo, ou penché en avant comme celui d'un jockey à Newmarket, est couché plutôt que suspendu sur le dos de l'animal, sans plus de chance d'éviter une chute que n'en aurait un sac de blé : — tout contribue à rendre ce tableau très-co-

mique pour le spectateur, quoique fort peu gai pour le patient. — Mais ajoutez encore à cela quelque chose de remarquable dans le costume ou l'apparence du malheureux cavalier, — une robe de dignitaire, un uniforme splendide, ou quelque autre particularité du costume; — et que le lieu de la scène soit une course de chevaux, une revue, une procession, ou quelque autre occasion d'un grand concours de spectateurs : si le pauvre homme veut éviter d'être l'objet d'un fou rire, il faut qu'il se

casse un membre ou deux, ou, ce qui est plus sûr, qu'il se tue sur le coup; sa chute ne peut, à une moindre condition, exciter une compassion sérieuse. En cette occasion, la courte robe violette que le cardinal avait prise comme costume de cheval (ayant quitté sa longue robe avant de sortir du château), ses bas écarlates, son chapeau de même couleur garni de longs rubans flottants, tout cela, réuni à son air de détresse, ajoutait un comique infini à sa maladresse en équitation.

Le cheval, devenu entièrement le maître, vole plutôt qu'il ne galope dans une longue avenue tapissée de verdure, rejoint la meute acharnée sur le sanglier, renverse un ou deux piqueurs, qui ne s'attendaient guère à être chargés par-derrière, foule aux pieds plusieurs chiens et jette la confusion dans la chasse. Animé encore par les clameurs et les menaces des chasseurs, il emporta le cardinal épouvanté au-delà même du sanglier, qui était lancé au grand trot, furieux, et couvert de l'écume qui s'échappait autour de ses défenses. La Balue, en se trouvant si près du terrible animal, poussa un cri d'angoisse pour appeler du secours. Ce cri, et peut-être la vue du sanglier, produisit un tel effet sur son cheval, que l'animal s'arrêta tout à coup et fit un bond de côté : le cardinal, qui depuis longtemps ne se tenait en selle que grâce à la rapidité de sa course, tomba alors lourdement à terre. Cette conclusion de la chasse de La Balue eut lieu si près du sanglier, que si, en ce moment, l'animal eût été moins occupé de ses propres affaires, ce voisinage eût pu devenir aussi fatal au cardinal qu'un événement pareil le fut, dit-on, à Favila, roi des Visigoths d'Espagne. Le puissant prélat en fut cependant quitte pour la peur; et, se traînant aussi vite qu'il le put hors du chemin des chiens et des chasseurs, il vit passer devant lui toute la chasse, sans que personne ne songeât à lui porter secours : car les chasseurs de ce temps étaient aussi peu sensibles que ceux d'à présent à de tels accidents.

Le roi, comme il passait, dit à Dunois : Voilà son Éminence assez bas; — ce n'est pas un grand chasseur, quoique, comme pêcheur, quand il s'agit de pêcher un secret, il puisse valoir saint Pierre lui-même. Mais pour cette fois, cependant, il a, je crois, trouvé son homme.

Le cardinal n'entendit pas ces paroles; mais au regard méprisant dont elles furent accompagnées, il en devina le sens. Le diable, dit-on, saisit pour nous tenter des occasions semblables à celle que lui présentait la disposition de La Balue, en qui le dédain du roi avait fait naître un amer ressentiment. Sa frayeur momentanée se dissipa dès qu'il se fut assuré qu'il ne s'était pas blessé dans sa chute; mais sa vanité mortifiée et la

rancune qu'il conçut contre son souverain eurent sur lui une influence plus durable.

Toute la chasse l'avait dépassé, quand parut un cavalier qui semblait assister à cet amusement moins pour y prendre part que pour en être spectateur, et qui était suivi d'un ou deux serviteurs. Ce cavalier ne témoigna pas peu de surprise de trouver ainsi le cardinal à terre, sans cheval et sans suite, et dans un état qui montrait assez quel accident lui était arrivé. Descendre de cheval et offrir son assistance; — ordonner à un des hommes de sa suite de céder au cardinal son palefroi doux et tranquille; — lui exprimer son étonnement que les usages de la cour de France pussent lui permettre d'abandonner aux dangers de la chasse et de laisser ainsi sans secours son plus habile homme d'état, telles furent les consolations et l'assistance qu'une aussi étrange rencontre suscita naturellement au comte de Crèvecœur : car c'était l'ambassadeur bourguignon lui-même qui s'était trouvé là si à propos pour le cardinal démonté.

Crèvecœur trouva le ministre de Louis XI dans un moment favorable pour essayer sur sa fidélité quelques-unes de ces tentatives auxquelles il est bien connu que La Balue eut la criminelle faiblesse de prêter l'oreille. Déjà dans la matinée, comme l'esprit soupçonneux de Louis l'avait deviné, il s'était passé entre eux plus de choses que La Balue n'avait osé en rapporter à son maître. Il avait écouté avec une vive satisfaction intérieure les assurances de la haute estime que le duc de Bourgogne, au rapport de Crèvecœur, professait pour sa personne et ses talents; et il n'avait pu entendre sans un mouvement de tentation les allusions que faisait le comte à la munificence de son maître et aux riches bénéfices des provinces de Flandre. Ce qui venait de se passer, et l'irritation que sa vanité blessée avait fait naître en lui, achevèrent de le déterminer : dans ce fatal moment, il résolut de faire sentir à Louis XI qu'il n'est pas d'ennemi plus dangereux qu'un ami, un confident offensé.

En ce moment, il se hâta d'engager Crèvecœur à se séparer de lui, de peur qu'ils ne fussent vus ensemble; mais il lui assigna pour le soir, après vêpres, un rendez-vous à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, et ce fut d'un ton qui fit assez voir au Bourguignon que son maître venait d'obtenir un avantage plus grand qu'il n'eût pu l'espérer en tout autre cas.

Le roi, quoique ce fût le prince le plus politique de son temps, avait, en cette occasion comme en plusieurs autres, laissé taire sa prudence devant ses passions. Cependant il suivait avec ardeur la chasse du sanglier, qui était arrivée au moment le plus intéressant. Un marcassin

(c'est-à-dire, dans le langage du temps, un sanglier de deux ans) avait croisé la trace du sanglier poursuivi. A l'exception de deux ou trois couples de vieux chiens, toute la meute, et la plus grande partie des chasseurs, se fourvoyèrent sur la nouvelle trace. Ce fut avec une satisfaction intérieure que le roi vit Dunois lui-même suivre, aussi bien que les autres, cette fausse voie; il se réjouissait en secret de l'idée de l'emporter sur un chevalier aussi accompli dans l'art de la vénerie, art qui alors était estimé presque à l'égal de l'art de la guerre. Le roi était bien monté et suivait la trace des chiens qui n'avaient pas été dépistés; de sorte que le sanglier, serré de près dans un terrain marécageux, s'étant retourné tout à coup, personne autre que le roi lui-même ne se trouvait à proximité de l'animal furieux.

Louis montra tout le sang-froid et l'habileté d'un chasseur consommé. Sans s'inquiéter du danger, il poussa droit au terrible animal, qui se défendait avec furie contre les chiens, et lui porta un coup de son épieu; mais comme le cheval ne s'était approché du sanglier qu'avec un mouvement de crainte, le coup ne fut pas assez assuré pour le tuer, ou au moins pour le mettre hors de combat. Aucun effort ne put déterminer le cheval à charger une seconde fois; de sorte que le roi mit pied à terre et s'avança contre le sanglier, portant nue à la main une de ces épées courtes, fortes, acérées et tranchantes, dont les chasseurs se servaient en de telles rencontres. Le sanglier quitta à l'instant les chiens pour s'élancer sur son nouvel ennemi, tandis que le roi, prenant son temps et se posant ferme sur ses pieds, présenta à l'animal la pointe de son épée, afin de la lui enfoncer dans la gorge, ou plutôt dans la poitrine, au défaut de l'épaule; dans ce cas, le poids même du sanglier et l'impétuosité de sa propre course devaient assurer davantage le coup mortel. Mais le pied du roi glissa sur la terre mouillée, au moment même d'accomplir cette manœuvre aussi périlleuse que délicate, et la pointe du fer glissant sans l'entamer sur la cuirasse de soies qui couvrait l'épaule de l'animal, Louis tomba étendu par terre. Cette chute fut pourtant heureuse, car le sanglier, qui s'était élancé en portant à la cuisse de son antagoniste un coup de ses défenses, manqua son coup à son tour, et ne fit que déchirer en passant le court manteau de chasse du monarque. Mais quand, revenant sur ses pas après avoir été emporté un moment par la force de son élan, le sanglier se prépara à renouveler son attaque contre le roi, au moment où celui-ci se relevait, la vie de Louis se trouva dans un danger imminent. En cet instant critique, Quentin Dur-

ward, que la lenteur de son cheval avait tenu en arrière de la chasse, mais qui néanmoins avait heureusement reconnu et suivi le cor du roi, arriva au lieu de la scène, et, se précipitant sur le sanglier, le transperça d'un coup d'épieu.

Le roi, qui pendant ce temps s'était remis sur pied, vint à son tour au secours de Durward et traversa de son épée la gorge de l'animal. Avant d'adresser un mot à Quentin, il mesura l'énorme bête, non-seulement pas à pas, mais encore par pieds et pouces; — il essuya la sueur qui coulait de son front et le sang qui souillait ses mains; — il ôta son bonnet de chasse, le plaça sur un buisson, et adressa dévotement une prière aux petites images de plomb qui le garnissaient; — puis, se tournant vers Durward, il lui dit : Est-ce toi, mon jeune Écossais? — Tu as bien commencé ton cours de chasse, et Maître Pierre te doit un aussi bon déjeuner que celui qu'il t'a donné là-bas aux Fleurs-de-Lis. — Pourquoi ne parles-tu pas? Tu as, ce me semble, perdu ta fougue et ton feu à la cour, où les autres en trouvent.

Quentin, jeune homme aussi fin qu'Écossais le fut jamais, montra beaucoup plus de respect que d'abandon vis-à-vis de son dangereux maître, et fut assez sage pour ne pas profiter de la familiarité qui semblait lui être accordée. En peu de mots, mais en termes choisis, il ré-

pondit que s'il se permettait d'adresser la parole à Sa Majesté, ce serait pour solliciter son pardon de la hardiesse rustique avec laquelle il s'était conduit vis-à-vis d'elle quand il ignorait son haut rang.

— Bon! bon! répondit le roi; je te pardonne ta hardiesse en faveur de ta finesse et de ton esprit. J'ai admiré combien tu t'es approché du but en devinant le métier de mon compère Tristan. Tu as presque depuis tâté d'un plat de son métier, à ce que j'ai appris. Je te conseille de prendre garde à lui; c'est un marchand qui trafique en bracelets un peu rudes et en colliers serrés. Aide-moi à monter à cheval. — Je t'aime, et je te veux du bien. Ne compte sur l'appui de personne autre que le mien; — pas même sur celui de ton oncle ou de lord Crawford. — Et ne dis rien de l'aide que tu m'as apportée à propos contre ce sanglier; car si un homme se vante d'avoir secouru un roi dans un tel moment, il peut compter que le plaisir de se vanter sera toute sa récompense.

Le roi sonna du cor. Dunois et plusieurs des chasseurs arrivèrent là bientôt, et Louis reçut leurs compliments sur la mort d'un si noble animal, sans se faire scrupule de s'approprier une plus grande part de mérite qu'il ne lui en revenait réellement; car il mentionna l'assistance de Durward aussi légèrement qu'un chasseur de condition, comptant avec fierté le nombre de pièces de gibier dont il a gonflé sa gibecière, mentionnera celle de son garde-chasse. Il donna ensuite à Dunois l'ordre de faire porter le corps du sanglier à la confrérie de Saint-Martin, à Tours, pour ajouter à leurs provisions les jours de fête, et afin que les frères n'oubliassent pas le roi dans leurs dévotions particulières.

— Et qui a vu Son Éminence monseigneur le cardinal? ajouta Louis. Il me semble que c'est manquer de courtoisie et montrer peu d'égards pour la sainte Église, de le laisser à pied dans la forêt.

— S'il plaît à Votre Majesté, Sire, dit Quentin, voyant que tout le monde se taisait, j'ai vu monseigneur le cardinal sur un cheval, se dirigeant vers l'issue de la forêt.

— Le Ciel prend soin de ceux qui lui appartiennent, répliqua le roi. Nous allons retourner au château, messieurs; nous ne chasserons pas davantage aujourd'hui. — Sire écuyer, ajouta-t-il en s'adressant à Quentin, donnez-moi mon couteau de chasse; — il est tombé du fourreau, là, près de la curée. — Pars en avant, Dunois; — je te suis.

Louis, dont les moindres actions étaient souvent calculées comme des stratagèmes, trouva ainsi l'opportunité de dire en particulier à Quentin : Mon gentil Écossais, tu as des yeux, à ce que je vois; — peux-

tu me dire qui avait donné un cheval au cardinal? — Quelque étranger, je suppose ; car, comme *je* suis passé sans m'arrêter, mes courtisans ne se seront probablement guère empressés de lui rendre si à propos ce bon office.

— Je n'ai vu qu'un instant ceux qui aidaient Son Éminence, répondit Quentin ; j'avais été malheureusement démonté, et je n'ai pu que jeter un coup d'œil à la hâte en courant reprendre mon poste. Mais je crois que c'étaient l'ambassadeur de Bourgogne et ses gens.

— Ha! fit le roi. — Hé bien, soit. — La France pourra encore aller de pair avec eux.

Il ne se passa plus rien de remarquable, et le roi, avec sa suite, regagna le château.

CHAPITRE X.

LA SENTINELLE.

D'où viendrait cette musique? De l'air ou de la terre?
La Tempête.

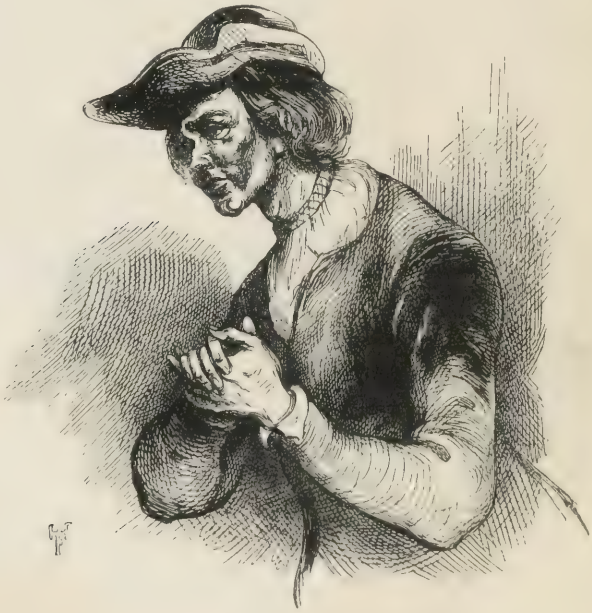
J'étais tout oreille, et j'entendais des sons qui eussent pu animer la mort même. *Comus.*

QUENTIN était à peine rentré dans sa petite chambre pour faire quelques changements à son costume, que son digne parent lui demanda le détail de tout ce qui lui était arrivé pendant la chasse.

Le jeune homme, qui ne pouvait s'empêcher de penser que le bras de son oncle valait mieux que son jugement, eut soin de laisser le roi en pleine possession de la victoire qu'il avait paru vouloir s'approprier. Le Balafré ne manqua pas de vanter la conduite plus habile qu'il eût tenue en pareil cas, et il reprocha à son neveu la lenteur qu'il avait mise à courir au secours du roi, qui aurait pu se trouver dans un grand péril. Quentin eut la prudence, dans sa réponse, de ne pas chercher à se justifier autrement qu'en alléguant que, selon les règles de la chasse, on ne devait pas frapper l'animal attaqué par un chasseur, à

moins que celui-ci n'appelât à son aide. Cette discussion était finie à peine, que Quentin fut à même de se féliciter de sa réserve vis-à-vis de son oncle. Un petit coup à la porte annonça un visiteur, — et Olivier le Daim, ou le Mauvais, ou le Diable, car il était désigné par tous ces noms, entra dans la chambre.

Nous avons déjà esquissé, du moins quant à l'extérieur, le portrait de cet homme habile, mais sans principes. La plus juste ressemblance de ses mouvements et de ses manières est peut-être celle d'un chat domestique, lequel, couché et en apparence endormi, ou bien se glissant dans l'appartement d'un pas léger, furtif et timide, est en même temps occupé à guetter le trou de quelque infortunée souris, ou qui, se frottant avec une confiance et une douceur apparentes contre ceux dont il veut obtenir les caresses, s'élance tout à coup sur sa proie, et égratigne peut-être celui qui vient d'être l'objet de ses cajoleries.



Olivier entra en s'inclinant d'un air humble et modeste, et s'adressa avec tant de civilité à « monsieur le Balafré », que quelqu'un qui aurait été témoin de cette visite aurait certainement pensé qu'il venait sollici-

ter une faveur de l'archer écossais. Olivier complimenta Lesly sur l'excellente conduite de son jeune parent à la chasse de ce jour, qui avait attiré, ajouta-t-il, l'attention particulière du roi. Il s'arrêta là pour attendre une réponse. Ses yeux baissés vers la terre se levèrent seulement une ou deux fois pour jeter sur Quentin un regard à la dérobée, quand le Balafré fit remarquer qu'il était malheureux pour Sa Majesté de ne pas l'avoir eu à ses côtés au lieu de son neveu ; qu'il se serait certainement jeté sur la bête et qu'il l'aurait tuée, au lieu qu'autant qu'il pouvait comprendre l'aventure, Quentin avait laissé la besogne à faire aux mains royales de Sa Majesté. — Mais ce sera pour Sa Majesté, ajouta-t-il, une leçon qu'il n'oubliera pas ; cela lui apprendra à donner à un homme de ma taille un meilleur cheval ; car comment ma montagne de cheval flamand eût-elle pu suivre le coureur normand de Sa Majesié ? Je lui ai pourtant assez labouré les flancs de mes éperons ! Cela est fort mal vu, maître Olivier, et vous devriez faire à ce sujet quelques représentations à Sa Majesté.

Maître Olivier ne répondit à cette observation qu'en tournant vers l'intrépide parleur un de ces regards lents et équivoques, qui, accompagnés d'un léger mouvement de main et d'une faible inclination de tête à droite, peuvent être interprétés ou comme un assentiment muet à ce qui vient d'être dit, ou comme un avis circonspect de ne pas aller plus loin sur ce sujet. Ce fut un coup d'œil plus vif et plus pénétrant qu'il lança sur le jeune homme, quand, avec un sourire qu'il eût été difficile d'interpréter, il lui dit :—Ainsi, jeune homme, c'est la coutume en Écosse de laisser ses princes en danger, faute de secours, dans un accident comme celui de ce matin ?

— Notre usage, répondit Quentin, déterminé à ne pas jeter plus de jour sur ce sujet, est de ne pas les aider mal à propos dans cet honorable exercice quand ils peuvent se tirer d'affaire eux-mêmes. Nous pensons qu'un prince à la chasse doit être exposé aux mêmes hasards que les autres, et qu'il n'y va que pour cela. Que serait la chasse, sans la fatigue et le danger ?

— Vous entendez ce jeune fou, dit l'oncle ; il est toujours le même. Il a toujours une réponse à faire ou une raison à donner. Je ne sais où il a pris ce talent ; je n'ai jamais pu donner une raison pour rien de ce que j'ai fait dans ma vie, si ce n'est pour manger quand j'ai faim, faire l'appel de ma troupe, ou quelque autre point de mes devoirs.

— Et je vous prie, mon cher Monsieur, dit le barbier royal en lui lan-

çant un regard de dessous ses paupières baissées, quelle peut être votre raison pour faire l'appel de votre troupe?

— Parce que mon capitaine me l'a commandé, dit le Balafré. Par saint Gilles! je ne connais pas d'autre raison. S'il donnait le même ordre à Tyrie ou à Cunningham, il faudrait qu'ils obéissent de même.

— Voilà la cause finale la plus militaire, reprit Olivier. — Mais, seigneur le Balafré, vous serez sans doute charmé d'apprendre que Sa Majesté est si loin d'avoir été mécontente de la conduite de votre neveu, qu'elle l'a choisi pour lui donner cette après-midi un devoir à remplir.

— Choisi *lui!* dit le Balafré grandement surpris; vous voulez dire que Sa Majesté *m'a* choisi?

— Je veux dire précisément ce que je dis, répliqua le barbier d'un ton mielleux, mais positif. Le roi a des ordres à donner à votre neveu.

— Comment, pourquoi, pour quelle raison? Comment Sa Majesté choisit-elle un enfant, et non pas moi?

— Je ne peux vous donner de meilleure raison que votre propre raison militaire, seigneur le Balafré : c'est l'ordre de Sa Majesté. Mais, ajouta Olivier, s'il m'était permis de former une conjecture, Sa Majesté a peut-être à donner une occupation qui convient mieux à un jeune homme comme votre neveu, qu'à un soldat expérimenté cmme vous, seigneur le Balafré. — Ainsi donc, mon jeune Monsieur, prenez vos armes et suivez-moi. Emportez avec vous une arquebuse, car vous serez posé en sentinelle.

— En sentinelle! reprit l'oncle. Maître Olivier, êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper? Les postes intérieurs du château n'ont jamais été confiés qu'à ceux qui ont, comme moi, servi douze ans dans notre honorable corps.

— Je suis parfaitement certain des intentions de Sa Majesté, et il faut les exécuter sans plus de retard.

— Mais, dit le Balafré, mon neveu n'est pas même un franc-archer; il n'est encore qu'écuyer, servant sous ma lance.

— Pardonnez-moi, répondit Olivier, le roi s'est fait apporter le registre il n'y a pas une demi-heure, et a inscrit votre neveu au nombre des gardes. — Ayez la bonté de l'aider à s'équiper pour son service.

Le Balafré n'était ni envieux ni jaloux; il s'empressa d'aider son neveu à s'habiller; et, tout en lui donnant des instructions pour se conduire sous les armes, il ne pouvait s'empêcher de les entremêler de temps à autre d'exclamations de surprise, sur ce qu'une si heureuse fortune arrivait si tôt à un si jeune homme.

— Cela ne s'est jamais vu dans la garde écossaise, disait-il, même pour moi; mais sans doute son service sera de garder les perroquets et les paons de l'Inde que l'ambassadeur de Venise a dernièrement présentés au roi. — Ce ne peut être autre chose; un tel poste ne convient en effet qu'à un blanc-bec (et en même temps il relevait ses rudes moustaches). Je suis charmé que ce lot soit tombé à mon beau neveu.

L'esprit vif et subtil, l'imagination ardente de Quentin, lui faisaient concevoir une idée bien autrement importante de ce prompt appel en la présence royale; son cœur battait avec force à la pensée d'une rapide élévation que lui promettait cette distinction inusitée. Il résolut d'épier avec soin les manières et le langage de son conducteur, qu'il soupçonnait pouvoir être, au moins en certains cas, interprétés par les contraires, comme on dit que les devins interprètent les songes. Il ne pouvait que s'applaudir du silence absolu qu'il avait su garder sur les événements de la chasse; et dès ce moment il prit une résolution, qui, dans un homme aussi jeune, annonçait une grande prudence : ce fut, tant qu'il respirerait l'air de cette cour mystérieuse et dissimulée, de

tenir ses pensées emprisonnées dans son sein, et sa langue soigneusement enchaînée.

Son équipement fut bientôt complet, et son arquebuse sur l'épaule (car bien qu'ils eussent retenu le nom d'archers, les gardes écossaises avaient de bonne heure substitué les armes à feu à l'arc, lequel n'avait jamais été l'arme favorite de l'Écosse), il sortit de la caserne avec Olivier le Daim.

Son oncle le suivit longtemps des yeux d'un air où l'étonnement se mêlait à la curiosité ; et quoique ni l'envie ni les pensées perverses qu'elle engendre ne vinssent attrister ses réflexions, il y avait pourtant, dans cet heureux début de son neveu, quelque chose qui semblait attaquer et amoindrir sa propre importance, et qui diminuait un peu le plaisir qu'il en ressentait d'ailleurs.

Il secoua gravement la tête, ouvrit un buffet particulier, y prit une grande *bottrine* d'excellent vin vieux, l'agita pour juger combien la liqueur y était baissée, se versa et avala d'un trait un grand verre ; puis s'asseyant, à moitié renversé en arrière, dans un large fauteuil en bois de chêne, il imprima de nouveau à sa tête un mouvement lent d'oscillation, assez semblable à celui de ces têtes de plâtre qu'on nomme des mandarins, et il continua ce mouvement jusqu'à ce qu'il tombât dans un assoupissement dont il ne fut tiré que par le signal du dîner.

Lorsque Quentin Durward eut laissé son oncle livré à ses sublimes méditations, il suivit son conducteur, maître Olivier, qui, sans traverser aucune des cours principales, le conduisit tantôt par des passages privés et découverts, tantôt et plus souvent par des labyrinthes d'escaliers, de passages voûtés et de galeries, communiquant les uns aux autres par des portes secrètes placées aux points où on les aurait le moins soupçonnées. Ils arrivèrent ainsi à une large et spacieuse galerie, tendue de tapisseries plus antiques que belles, et décorée d'un petit nombre de tableaux d'un style dur, froid et triste, appartenant à cette première période de la naissance des arts qui précéda la brillante époque de leur apogée. Le peintre s'était proposé de représenter les Paladins de Charlemagne, qui tiennent une si grande place dans l'histoire romanesque de la France ; et comme la gigantesque figure du célèbre Roland y dominait toutes les autres, la pièce en avait reçu le nom de Galerie de Roland [1].

[1] Je suppose que c'est au souvenir de ses rigueurs implacables contre les Saxons et les

— Vous allez rester ici en observation, dit Olivier à voix basse, comme si les portraits rébarbatifs des princes et des guerriers qui les entouraient eussent pu être offensés s'il eût parlé à haute voix, ou comme s'il eût craint d'éveiller les échos que recélaient les voûtes sculptées et les gothiques ornements qui semblaient suspendus au plafond de cette vaste et sombre galerie.

— Quel est le mot d'ordre? quelle est ma consigne? demanda Quentin du même ton de voix.

— Votre arquebuse est-elle chargée? demanda à son tour Olivier, au lieu de répondre aux questions de Quentin.

— Cela sera bientôt fait, répliqua celui-ci; et, en effet, il chargea son arme et en alluma la mèche (qui alors tenait lieu de batterie) aux braises d'un feu expirant dans une vaste cheminée : — cheminée si grande, qu'elle eût pu être prise pour un cabinet gothique ou pour une chapelle pratiquée dans la galerie.

Pendant ces préparatifs, Olivier lui dit qu'un des principaux priviléges du corps des archers, privilége qu'il ne connaissait pas encore, était de ne recevoir d'ordres que du roi en personne ou du grand connétable, comme de leurs propres officiers : — Vous êtes placé ici par ordre de Sa Majesté, jeune homme, ajouta Olivier; et vous n'y resterez pas longtemps avant de savoir pourquoi vous y avez été appelé. En attendant, promenez-vous dans cette galerie. Vous pouvez vous arrêter quand il vous plaira, mais non vous asseoir ni quitter votre arme. Vous ne devez ni chanter à haute voix, ni siffler en aucune façon; mais vous pouvez, si vous voulez, murmurer quelques prières de l'église, ou telle autre chose qu'il vous plaira, pourvu qu'il n'y ait rien d'inconvenant et que ce soit à voix basse. Adieu, et soyez attentif à bien surveiller.

— Bien surveiller! pensa le jeune soldat, comme son guide s'éloignait de lui du pas furtif qui lui était habituel, et disparaissait par une porte de côté derrière une tapisserie; — bien surveiller! mais qui ou quoi? — Qu'y a-t-il à combattre ici, sauf les chauves-souris et les rats? A moins que ces vieux et vilains portraits ne s'animent pour troubler ma faction. N'importe, c'est mon devoir, à ce qu'il paraît, et je dois le remplir.

autres peuples idolâtres, que Charlemagne dut d'être regardé comme un saint durant les temps d'ignorance. Louis XI, comme un de ses successeurs, avait pour lui une dévotion particulière. (W. S.)

Dans cette ferme résolution d'accomplir rigoureusement son devoir, il essaya d'abréger le temps avec quelqu'une de ces hymnes pieuses qu'il avait apprises dans le cloître où il avait trouvé un refuge après la mort de son père ; — s'avouant à lui-même que, sauf le changement de la robe de novice contre le riche habit militaire dont il était alors revêtu, sa faction dans la galerie royale en France ressemblait grandement à celles qui l'avaient si prodigieusement ennuyé dans la retraite claustrale d'Aberbrothick.

Bientôt, comme pour se convaincre qu'il n'appartenait plus au cloître, mais au monde, il se chanta, d'un ton de voix qui n'excédait pas la permission qu'on lui en avait donnée, quelques-unes de ces vieilles et naïves ballades que le ménestrel de la famille lui avait apprises, sur la défaite des Danois à Aberlemno et à Forres, sur le meurtre du roi Duffus à Forfar, et d'autres chants ou lais pleins d'énergie, relatifs à l'histoire de sa patrie lointaine, et particulièrement au canton qui l'avait vu naître. Un long temps se passa ainsi, et il était plus de deux heures après midi quand l'appétit de Quentin vint lui rappeler que si les bons pères d'Aberbrothick étaient stricts pour les heures de dévotion, ils n'étaient pas moins ponctuels à l'appeler à celles des repas ; tandis qu'ici, dans une habitation royale, après une matinée passée à la chasse et plusieurs heures consumées en faction, personne ne semblait songer que la conséquence naturelle de ce double exercice était qu'il fût impatient de dîner.

Il y a pourtant dans l'harmonie des sons un charme qui peut faire oublier toutes les autres pensées, même celles qui venaient en ce moment assiéger Durward. Aux deux extrémités opposées de la longue galerie étaient deux grandes portes, ornées de lourdes architraves, et qui probablement donnaient entrée sur différentes suites d'appartements, entre lesquels la galerie servait de communication commune. Comme notre sentinelle promenait son pas solitaire de l'une à l'autre de ces deux portes, limites de sa faction, son oreille fut tout à coup frappée par des accords qui se firent entendre près de l'une d'elles, et qui, du moins dans son imagination, étaient produits par le même luth et par la même voix qui l'avaient charmé la veille. Tous les songes du jour précédent, que les événements qui s'étaient depuis lors si brusquement succédé avaient effacés de la pensée de Quentin, se réveillèrent plus vifs que jamais. Immobile à la place d'où son oreille pouvait le plus aisément s'abreuver de ces sons, son arquebuse sur l'épaule, la

bouche demi-ouverte, l'oreille, l'œil, l'âme tout entière absorbés dans cette extase, notre héros ressemblait plus à une statue qu'à une créature vivante ; il n'avait plus qu'une pensée, celle de ne pas perdre un son de cette ravissante mélodie.

Elle ne se faisait, au reste, entendre que de temps à autre. Les sons languissaient, s'affaiblissaient, cessaient entièrement, puis se renouvelaient après un certain intervalle. Mais la musique, de même que la beauté, n'en est souvent que plus séduisante, au moins pour l'imagination, quand ses charmes à demi voilés laissent à la pensée le soin d'achever ce que la distance n'a permis d'apercevoir qu'imparfaitement; et puis Quentin avait assez matière à occuper sa rêverie durant les intervalles de fascination. Il ne pouvait douter, d'après le récit des camarades de son oncle, et par la scène du matin dans la salle d'audience, que l'enchanteresse dont la voix le tenait en ce moment sous le charme, et qu'il avait pu supposer la fille d'un vil cabaretier,

ne fût la même comtesse déguisée et persécutée pour laquelle des princes et des rois étaient sur le point de revêtir leur armure et de lever la lance. Cent idées bizarres, qu'un jeune homme romanesque et aventureux pouvait aisément concevoir à cette époque aventureuse et romanesque, effaçaient à ses yeux la réalité de la scène pour y substituer leurs décevantes illusions, quand tout à coup elles furent rudement interrompues par une main robuste qui lui saisit son arme, et par une voix brusque qui lui dit à l'oreille : — Ha ! *Pasques-Dieu*, sire écuyer, il me semble que vous dormez en faction !

Cette voix était la voix sombre, mais pénétrante et ironique, de Maître Pierre ; et Quentin, soudainement rappelé à lui-même, vit avec autant de honte que de crainte qu'il avait, dans sa rêverie, laissé le roi lui-même, — entré sans doute par quelque porte secrète et s'étant glissé le long du mur ou derrière la tapisserie, — arriver assez près de lui pour qu'il eût presque pu s'emparer de son arme.

Son premier mouvement, dans sa surprise, fut de dégager son arquebuse par une brusque secousse qui fit chanceler et reculer le roi de quelques pas. Sa seconde crainte fut qu'en cédant à ce qu'on peut appeler l'instinct naturel, qui porte un homme courageux à repousser qui veut le désarmer, il n'eût aggravé, par une lutte personnelle contre le roi, le mécontentement qu'avait dû lui inspirer sa négligence sous les armes. Sous cette dernière impression, il prit son arquebuse, presque sans savoir ce qu'il faisait, la posa sur son épaule, et resta debout sans mouvement devant le monarque qu'il avait lieu de croire mortellement offensé.

Louis, dont la disposition tyrannique était moins fondée sur une férocité naturelle ou une cruauté de tempérament, que sur une froide politique et une méfiance jalouse, avait néanmoins sa part de cette sévérité caustique qui, même dans la vie privée, eût fait de lui un despote. Dans les occasions comme celle où il se trouvait, il semblait jouir du tourment qu'il avait causé. Cette fois, cependant, il ne poussa pas loin son triomphe, et se contenta de dire : — Le service que tu m'as rendu ce matin peut faire pardonner quelque négligence dans un si jeune soldat. — As-tu dîné ?

Quentin, qui s'attendait à être envoyé au grand-prévôt plutôt qu'à recevoir un tel compliment, répondit humblement que non.

— Pauvre jeune homme ! dit Louis d'un ton plus doux que de cou-

tume ; c'est la faim qui t'a assoupi. — Je sais que ton appétit est un loup, et je te sauverai de cette bête féroce comme tu m'as sauvé d'une autre. — Tu as été discret dans cette affaire, et je t'en sais gré.— Peux-tu attendre une heure encore sans manger ?

— Vingt-quatre, Sire, ou je ne serais pas un véritable Écossais.

— Je ne voudrais pas pour un autre royaume être le pâté que tu rencontrerais après une telle abstinence, dit le roi. Au reste, il ne s'agit pas en ce moment de ton dîner, mais du mien. J'admets aujourd'hui à ma table, et tout-à-fait en particulier, le cardinal La Balue et ce Bourguignon, — ce compte de Crèvecœur; et il pourrait arriver.... Le diable a fort à faire quand des ennemis en sont sur le pied de l'amitié.

Il se tut; son regard était fixe et sombre. Comme le roi ne semblait pas prêt à reprendre la parole, à la fin Quentin se hasarda de lui demander quel devoir il aurait à remplir dans cette circonstance.

— Rester en faction au buffet, avec ton arme chargée, et, s'il y a une trahison, étendre mort le traître.

— Une trahison, Sire ! dans ce château si bien gardé ?

— Tu crois cela impossible, repartit le roi, sans paraître offensé de sa franchise ; notre histoire prouve assez que la trahison peut se glisser par un trou de vrille. — La trahison prévenue par des gardes ! Simple enfant ! — *Quis custodiat ipsos custodes* [1] ? Qui éloignera la trahison de mes propres gardes ?

— Leur honneur écossais, répondit Quentin avec hardiesse.

— C'est vrai, c'est très-juste. — Tu me plais, reprit le roi d'un ton plus gai. L'honneur écossais est intact, et je m'y fie. Mais la trahison ! — et son regard s'assombrit de nouveau, et il parcourut l'appartement à pas inégaux. — Elle s'assied à nos festins, elle pétille dans nos coupes, elle porte la barbe de nos conseillers, elle prend le sourire de nos courtisans, le fou rire de nos bouffons ; — surtout elle se tient cachée sous l'air amical d'un ennemi réconcilié. Louis d'Orléans se fia à Jean de Bourgogne ; — il fut assassiné dans la rue Barbette. Jean de Bourgogne se fia à la faction d'Orléans ; — il fut assassiné sur le pont de Montereau. — Je ne me fierai à personne, — à personne. Écoute : j'aurai l'œil sur cet insolent comte ; oui, et même sur ce prélat, que je ne crois pas

[1] Qui gardera les gardiens eux-mêmes ?

trop fidèle. Quand je dirai : *Écosse en avant* [1] ! etends Crèvecœur mort sur la place.

— C'est mon devoir, dit Quentin, si la vie de Votre Majesté est en danger.

— Certainement, reprit le roi ; — je ne l'entends pas autrement. — Que gagnerais-je en tuant cet insolent soldat ? — Si c'était le connétable de Saint-Pol... Il s'arrêta, comme s'il pensait avoir dit un mot de trop ; puis il reprit en souriant : — Notre beau-frère, Jacques d'Ecosse, — votre roi James, Quentin, — poignarda le comte de Douglas qu'il avait reçu dans son château royal de Skirling.

— De Stirling, s'il plaît à Votre Majesté. — Il ne résulta pas grand bien de cette mort.

— Appelez-vous ce château Stirling? reprit le roi, ne paraissant pas

[1] *Forward Scotland.* C'est le cri de guerre national des Écossais. (L. V.)

entendre la fin de la phrase de Quentin ; Stirling soit. — Le nom ne fait rien à la chose. Je ne veux pas de mal à ces hommes, — aucun ; — cela me serait inutile. Mais ils peuvent être moins bien disposés à mon égard. — Je compte sur ton arquebuse.

— Je serai prompt au signal, Sire ; — mais cependant.....

— Tu hésites ? parle ; — je te donne pleine liberté. Des gens comme toi peuvent donner des avis utiles.

— Je voulais seulement prendre la liberté de dire que Votre Majesté ayant sujet de se méfier de ce Bourguignon, je m'étonne que vous le laissiez approcher si près de votre personne, et cela en particulier.

— Oh ! rassurez-vous, sire écuyer. Il est des dangers, certains et inévitables quand on paraît les craindre, qui s'évanouissent si on les brave. Si je m'avance droit sur un mâtin qui gronde et que je le caresse, il y a dix contre un que je l'apaiserai ; si je parais avoir peur de lui, il s'élance sur moi et me mord. Je serai franc avec toi. — Il m'importe beaucoup que cet homme ne retourne pas vers son écervelé de maître avec du ressentiment contre moi. C'est pourquoi j'en courrai le risque. Je n'ai jamais craint d'exposer ma vie pour le bien de mon royaume. — Suis-moi.

Louis emmena son jeune garde, pour qui il paraissait avoir conçu une affection toute particulière, par la porte dérobée par laquelle lui-même était entré, et il lui dit en la lui montrant : — Celui qui veut réussir à la cour doit connaître les passages secrets et les escaliers dérobés, — les trappes et les piéges du palais, — aussi bien que les grandes entrées et les portes à deux battants.

Après plusieurs détours et différents passages, le roi entra dans une petite pièce voûtée où une table à trois couverts était dressée pour le dîner. L'ameublement et les ornements étaient simples et presque mesquins. Un buffet à portes pliantes, chargé de quelques pièces de vaisselle d'or et d'argent, était le seul meuble de cette chambre qui eût quelque apparence de magnificence royale. Le poste assigné à Durward était derrière ce buffet, qui le cachait entièrement. Après s'être assuré, de divers points de la chambre, qu'il était en effet complètement invisible, le roi lui dit encore pour dernière recommandation : — Souviens-toi de ce mot, *Ecosse en avant !* et dès que je le prononcerai, renverse le buffet, — ne t'inquiète ni des coupes ni des gobelets, — et vise d'une main sûre à Crèvecœur. — Si tu le manques, jette-toi sur

lui avec ton coutelas. — Olivier et moi, nous nous chargeons du cardinal.

Le roi siffla alors, et Durward vit entrer Olivier, qui était premier valet de chambre aussi bien que barbier, et qui, dans le fait, était chargé de toutes les fonctions se rapportant directement à la personne du roi. Olivier était suivi de deux domestiques âgés, qui seuls servirent à table. Dès que le roi fut assis, les deux convives furent admis; et Quentin, quoique invisible, était placé de façon à ne rien perdre de tout ce qui allait se passer.

Le roi les reçut avec une cordialité que Quentin eut beaucoup de peine à concilier avec les instructions qu'il venait de recevoir, et l'objet pour lequel il se tenait en observation derrière ce buffet, avec des armes de mort. Non-seulement Louis parut absolument libre de toute crainte, mais on aurait pu croire que ceux à qui il faisait l'honneur éminent de les admettre à sa table étaient des personnes en qui il pouvait le plus se confier sans réserve et qu'il avait le plus à cœur d'ho-

norer. Rien de plus digne et en même temps de plus prévenant que ses manières. Tandis qu'autour de lui, tout, et même ses propres habits, était loin d'égaler la splendeur que les petits princes de son royaume déployaient dans leurs fêtes, son langage et ses gestes étaient ceux d'un puissant souverain dans un de ses moments les plus affables. Quentin était tenté de supposer ou que toute sa conversation précédente avec Louis n'était qu'un songe, ou que les manières pleines de respect du cardinal, et l'air franc, ouvert et loyal du noble Bourguignon, avaient entièrement dissipé les soupçons du roi.

Mais tandis que les deux convives, obéissant au monarque, prenaient place à table, Sa Majesté lança sur eux un regard acéré, et au même instant reporta ses yeux vers le poste de Quentin. Ce regard fut rapide; mais il exprimait tant de méfiance et de haine contre ses hôtes, et une injonction si pressante pour Quentin d'être attentif à son poste et prompt dans l'exécution, que celui-ci ne put douter que les sentiments du roi étaient toujours les mêmes ainsi que ses craintes. Il fut donc plus que jamais confondu de la facilité avec laquelle Louis pouvait cacher sous un voile épais les mouvements de sa disposition soupçonneuse.

Sans paraître se souvenir du langage que Crèvecœur lui avait tenu vis-à-vis de toute sa cour, le roi s'entretint avec lui des anciens temps, et des événements qui avaient eu lieu durant son exil en Bourgogne; il s'enquit de tous les nobles avec lesquels il avait été lié alors, comme si en vérité cette époque eût été la plus heureuse de sa vie, et comme s'il eût gardé pour ceux qui avaient contribué à adoucir son exil, les sentiments de l'amitié la plus reconnaissante.

— Pour l'ambassadeur d'une autre nation, dit-il, j'aurais déployé plus de pompe dans sa réception; mais à un ancien ami, qui souvent a partagé ma table au château de Génappes[1], j'ai voulu me montrer ce que j'aime le plus à être, le vieux Louis de Valois, aussi simple et aussi uni qu'aucun de ses badauds de Paris. Mais j'ai ordonné qu'on nous fît meilleure chère que de coutume, sire comte, car je connais votre proverbe bourguignon : *Mieux vault bon repas que bel habit;* c'est pourquoi j'ai voulu qu'on apportât quelque soin à notre dîner. Pour notre vin, vous savez que c'est l'objet d'une ancienne dispute entre la France et la Bourgogne; nous les concilierons. Je boirai à votre santé du bourgogne, et

[1] Lors de sa résidence en Bourgogne, durant la vie de son père, Louis résidait habituellement à Génappes. Cette époque d'exil est souvent rappelée dans ce roman. (W. S.)

vous me rendrez raison avec du champagne. — Olivier, verse-moi un verre de vin d'Auxerre. Et il commença gaiement une chanson alors bien connue :

Auxerre est la boisson des rois.

— Sire comte, continua-t-il, je bois à la santé du noble duc de Bourgogne, notre bon et aimé cousin. Olivier, remplis cette coupe d'or de vin de Reims, et présente-la à genoux au comte ; — il représente notre bien-aimé frère. — Monsieur le cardinal, nous remplirons nous-même votre coupe.

— Vous l'avez déjà remplie, Sire, jusqu'au-dessus des bords, répondit le cardinal avec l'air humble d'un favori vis-à-vis d'un maître indulgent.

— C'est que nous savons que Votre Éminence peut la tenir d'une main ferme, dit Louis. Mais quel parti embrassez-vous dans la grande querelle : — Sillery ou Auxerre, — la France ou la Bourgogne ?

— Je resterai neutre, Sire, et je remplirai ma coupe de vin d'Auvergne.

— La neutralité est périlleuse, répliqua le roi ; mais remarquant

que le cardinal rougissait un peu, il glissa sur ce sujet et ajouta : — Vous préférez l'auvergnat, parce que c'est un vin si noble qu'il ne souffre pas l'eau. — Et vous, sire comte, vous hésitez à vider votre coupe. J'espère que vous ne trouvez pas au fond l'amertume nationale?

— Je voudrais, Sire, dit le comte de Crèvecœur, que toutes les querelles nationales pussent se terminer aussi agréablement que la rivalité de nos vignobles.

— Avec le temps, sire comte, avec le temps ; — autant de temps qu'il vous en a fallu pour boire ce verre de champagne. — Et maintenant qu'il est bu, faites-moi le plaisir de mettre cette coupe dans votre sein, et conservez-la comme un gage de notre estime. Ce n'est pas en faveur du premier venu que je voudrais m'en séparer. Elle a autrefois appartenu à cette terreur de la France, Henri V d'Angleterre, et elle a été prise quand Rouen fut réduite et ces insulaires chassés de la Normandie par les armes réunies de la France et de la Bourgogne. Je ne peux mieux en disposer qu'en faveur d'un noble et vaillant Bourguignon, qui sent bien que c'est par l'union des deux nations que le continent peut rester affranchi du joug de l'Angleterre.

Le comte fit une réponse convenable, et Louis donna libre carrière à la gaieté satirique de son humeur, qui animait parfois la teinte sombre de son caractère. Tenant, comme cela devait être, le dé de la conversation, ses remarques, toujours fines et caustiques, souvent empreintes d'un esprit d'à-propos, étaient rarement d'un bon naturel, et les anecdotes dont il les accompagnait étaient presque toujours plus gaies que délicates. Mais pas un mot, une syllabe, une lettre ne trahissaient la disposition d'esprit d'un homme qui, redoutant un assassinat, a dans sa chambre un soldat armé d'une arquebuse chargée, afin de prévenir une attaque ou d'anticiper sur elle.

Le comte de Crèvecœur s'unit franchement à la gaieté du roi, tandis que le prélat courtisan riait à chaque plaisanterie et enchérissait sur chaque mot égrillard, sans être effarouché le moins du monde d'expressions qui faisaient rougir le jeune et rustique Écossais dans sa cachette[1]. Au bout d'une heure et demie environ on se leva de table ; et

[1] La nature un peu hasardée de la gaieté de Louis XI peut être devinée par ceux qui ont parcouru les *Cent nouvelles Nouvelles*, dont la liberté dépasse celle de toutes les collections analogues de cette époque. (W. S.)

le roi, prenant avec courtoisie congé de ses deux convives, leur fit entendre que c'était son désir d'être seul.

Dès que tout le monde fut retiré, même Olivier, le roi appela Quentin; mais ce fut d'une voix si faible, que le jeune homme pouvait à peine croire que ce fût la même qui tout à l'heure animait la conversation par ses saillies et l'égayait par ses anecdotes. Il remarqua, en approchant, un changement analogue dans sa physionomie. Les yeux du roi avaient perdu le feu de leur vivacité forcée, le sourire avait abandonné ses lèvres; il montrait toute la fatigue d'un acteur célèbre qui viendrait de remplir un rôle favori dans lequel, tant qu'il a été en scène, il a déployé toute son énergie.

— Ta faction n'est pas encore finie, dit-il à Quentin. — Prends quelques rafraîchissements. — Cette table t'en offre les moyens. Je t'instruirai après de ce qui te reste à faire. On s'entend mal entre un homme repu et un homme affamé.

Il se jeta sur son fauteuil, s'appuya le front sur sa main, et garda le silence.

CHAPITRE XI.

LA GALERIE DE ROLAND.

Les peintres représentent Cupidon aveugle ; — l'hymen a-t-il des yeux ? ou sa vue n'est-elle pas abusée par ces lunettes que lui prêtent les parents, les tuteurs, les conseillers, afin qu'il regarde au travers les terres et les maisons, les joyaux, l'or et telles autres riches dotations, et qu'il en voie la valeur dix fois grossie ? — Il me semble que c'est une question qui souffre l'examen. *Les Misères d'un mariage forcé.*

LOUIS XI, le souverain de l'Europe le plus jaloux de son pouvoir, n'en appréciait pourtant que l'exercice réel ; et quoiqu'il connût fort bien et sût en temps convenable exiger strictement ce qui était dû à son rang, il était en général très-indifférent pour toute représentation extérieure.

Dans un prince doué de plus de qualités morales, la familiarité avec laquelle Louis invitait ses sujets à sa table, — ou même, par occasion, s'asseyait à la leur, — aurait dû lui assurer une très-grande popularité; et même, tel qu'il était, la simplicité de ses manières faisait en partie oublier ses vices près de la classe de ses sujets qui ne se trouvait pas directement exposée aux atteintes de son carac-

tère soupçonneux et jaloux. La classe moyenne ou le *tiers-état*, qui, sous le règne de ce prince habile, s'éleva en richesses et en importance, respectait sa personne quoiqu'elle ne l'aimât pas. Ce fut grâce à son appui que Louis fut en état de tenir tête à la haine des nobles, aux yeux desquels c'était ternir l'éclat de la couronne de France et porter atteinte à leurs propres priviléges, que de négliger ainsi l'apparat extérieur, dont l'absence plaisait aux gens d'une classe moins élevée.

Avec une patience que beaucoup d'autres princes eussent pu regarder comme dégradante, et non sans y trouver un certain plaisir, le roi de France attendit qu'un simple soldat de ses gardes eût apaisé l'aiguillon de son appétit de jeune homme. On peut supposer, pourtant, que Quentin avait trop de bon sens et de prudence pour mettre la patience royale à une trop longue épreuve ; et, en effet, il avait voulu plus d'une fois terminer son repas sans que le roi le lui permît. — Je vois dans tes yeux, lui dit-il avec bonté, que ton courage n'est pas à moitié abattu. De par Dieu et saint Denis! retourne à la charge. Je te dis qu'un dîner et une messe (et il fit le signe de la croix) n'ont jamais retardé la besogne d'un bon chrétien. Prends un verre de vin ; mais sois en garde contre la bouteille ; — c'est là le défaut de tes compatriotes, aussi bien que des Anglais, qui sont, à part cette faiblesse, les meilleurs soldats qui aient jamais endossé la cuirasse. Maintenant lave-toi promptement, — n'oublie pas ton *Benedicite*, et suis-moi.

Quentin obéit, et conduit par une route différente, mais non moins semblable à un vrai labyrinthe que celle par laquelle il était venu, il suivit Louis dans la galerie de Roland.

— Souviens-toi que tu n'as pas quitté ce poste, dit le roi d'un ton impératif, — que ce soit ta réponse à ton oncle et à tes camarades. — Et vois-tu, ajouta-t-il en lui jetant sur le bras une chaîne d'un grand prix, pour lier ce souvenir dans ta mémoire, je te donne cette chaîne d'or. Si je ne me pare pas moi-même, ceux en qui je mets ma confiance ont toujours les moyens de disputer de parure avec qui que ce soit. Mais aussi, si des chaînes de cette espèce n'empêchent pas la langue de se remuer trop librement, mon compère l'Ermite a une amulette pour la gorge, qui ne manque jamais d'opérer une cure certaine. Et maintenant, sois attentif. — Aucun homme, si ce n'est Olivier ou moi, n'entrera ici ce soir ; mais des dames y viendront peut-être par l'une de ces deux portes, peut-être par l'autre, peut-être par toutes les deux. Tu peux répondre si elles te parlent ; mais, étant en faction, ta réponse

doit être brève. Tu ne leur adresseras pas la parole, et tu ne prolongeras pas la conversation. Mais écoute ce qu'elles diront. Tes oreilles, comme tes bras, sont à mon service ; — je t'ai acheté corps et âme. Ainsi donc si tu entends quelque chose de leur conversation, tu dois le graver dans ta mémoire jusqu'à ce que tu me l'aies rapporté, et ensuite l'oublier. Et, maintenant que j'y pense, il vaut mieux que tu passes pour une recrue écossaise arrivée droit ici de ses montagnes, et qui ne connaît pas encore notre langue très-chrétienne. — C'est cela. — De cette façon, si elles te parlent, tu ne leur répondras pas ; cela t'évitera tout embarras, et elles n'en causeront que plus librement en ta présence. Tu m'as compris. — Adieu. Sois circonspect, et tu as un ami.

Le roi avait à peine prononcé ces mots, qu'il disparut derrière la tapisserie, laissant Quentin libre de réfléchir sur ce qu'il avait vu et entendu. Il se trouvait dans une de ces situations où il est plus agréable de regarder en avant qu'en arrière ; car la pensée qu'il avait été mis à l'affût, comme un tireur qui d'un hallier épie un cerf, pour donner la mort au noble comte de Crèvecœur, n'avait rien de fort satisfaisant. A la vérité, les mesures que le roi avait prises en cette occasion semblaient toutes de précaution et de défense ; mais qui assurerait au jeune homme que bientôt il ne serait pas appelé à quelque affaire offensive de même nature? Ce serait sûrement une crise fâcheuse ; car, d'après la connaissance qu'il avait du caractère de son maître, il ne pouvait douter que refuser serait se perdre, tandis qu'une voix intérieure lui disait que l'obéissance serait un déshonneur. Il éloigna de lui cet affligeant sujet de réflexions, par cette sage pensée si souvent adoptée par la jeunesse quand la prévision de dangers futurs se présente involontairement à elle, qu'il sera temps de songer au remède quand la circonstance sera venue, et qu'à chaque jour son mal suffit.

Quentin s'arrêta d'autant plus aisément à cette idée rassurante, que les dernières instructions du roi lui fournissaient des pensées plus agréables que celles qu'aurait pu lui inspirer sa propre situation. La dame au luth était certainement une de celles qui avaient été désignées à son attention ; il se promettait bien à lui-même d'obéir au moins à une partie des ordres du roi, et de recueillir avec soin chaque mot qui pourrait sortir de ses lèvres, afin de savoir si la magie de ses paroles égalait celle de sa musique. Mais ce fut avec la même sincérité qu'il se

jura à lui-même, qu'il ne rapporterait pas au roi un seul mot de ses discours qui pût lui inspirer pour elle d'autres sentiments que des sentiments favorables.

Il n'y avait pas de danger qu'il s'endormît de nouveau à son poste. Chaque souffle d'air qui, d'une croisée ouverte, venait agiter la vieille tapisserie, lui semblait annoncer l'approche de celle qu'il attendait. Il éprouvait enfin cette anxiété intérieure, cette impatience de l'attente, qui toujours accompagnent l'amour, et qui souvent ne contribuent pas peu à le faire naître.

Enfin le bruit d'une porte se fit entendre (car les portes du quinzième siècle, même celles des palais, ne tournaient pas sur leurs gonds aussi mystérieusement que les nôtres) ; mais, hélas! ce n'était pas à l'extrémité de la galerie d'où les sons du luth étaient partis. Une femme parut cependant ; elle était suivie de deux autres, à qui elle fit signe de ne pas aller plus loin, et elle-même s'avança dans la galerie. Au balancement inégal de sa démarche, que la longueur de la pièce qu'elle traversait ne rendait que plus sensible, Quentin reconnut aisément Jeanne de France ; et, avec le respect qui convenait au rang de la princesse, il prit l'attitude d'une sentinelle silencieuse et lui présenta les armes quand elle passa devant lui. Elle répondit par une gracieuse inclinaison de tête, et Quentin put alors voir sa physionomie plus distinctement que dans la matinée.

Ses traits étaient peu propres à compenser l'imperfection de sa taille et de sa démarche. Cependant, quoiqu'elle ne fût pas belle, sa figure n'avait rien de précisément désagréable ; ses grands yeux bleus, ordinairement baissés, avaient une expression douce de résignation souffrante. Son teint, outre son extrême paleur, présentait cette nuance jaunâtre qui annonce une mauvaise santé habituelle ; des lèvres maigres et blafardes deparaient des dents blanches et bien rangées. La princesse avait une profusion de cheveux d'un blond fade, dont la nuance singulière offrait des reflets bleuâtres ; et sa femme de chambre, qui sans doute regardait comme une beauté une grande abondance de tresses, n'avait nullement contribué à embellir sa maîtresse en les multipliant autour de sa physionomie pâle, à laquelle cette parure ajoutait une expression qui semblait plutôt appartenir à une habitante de l'autre monde qu'à une créature terrestre. Pour compléter la ressemblance, la princesse avait choisi une simarre de soie vert pâle, qui achevait de lui donner l'air sépulcral d'un vrai fantôme.

Quentin suivait des yeux cette apparition singulière, avec une curiosité mêlée de compassion, car chaque regard, chaque mouvement de la princesse semblait appeler ce dernier sentiment, quand de l'extrémité supérieure de l'appartement deux dames entrèrent dans la galerie.

L'une d'elles était la jeune personne qui, sur la demande de Louis, lui avait apporté des fruits, lors du mémorable déjeuner de Quentin aux *Fleurs-de-Lis*. Enveloppée en ce moment de la mystérieuse auréole de dignité appartenant à la nymphe au voile et au luth, et en outre révélant dans sa contenance (au moins Quentin le voyait ainsi) la noble héritière d'un riche comté, sa beauté fit sur lui dix fois plus d'impression que quand il n'avait vu en elle que la fille d'un chétif aubergiste, servant un vieux bourgeois riche et fantasque. Il ne comprenait pas alors quelle fascination lui avait caché ce qu'elle était en effet. Ses vêtements, cependant, étaient presque aussi simples qu'auparavant; elle était couverte d'habits de grand deuil, sans aucun ornement. Elle n'avait pour coiffure qu'un voile de crêpe, entièrement rejeté en arrière, de manière à laisser son visage à découvert. Ce ne fut que parce que Quentin connaissait alors son véritable rang, qu'il

crut trouver dans sa belle taille une nouvelle élégance, dans sa démarche une dignité qu'il n'y avait pas aperçue, enfin dans ses traits réguliers, dans son teint éclatant et dans ses yeux pleins de feu, un air de noblesse naturelle qui en relevait la beauté.

La mort eût-elle dû en être la peine, Quentin n'aurait pu s'empêcher de rendre à la belle comtesse et à sa compagne les mêmes honneurs militaires qu'il venait de payer au rang de la princesse royale. Elles les reçurent en femmes habituées aux témoignages de respect de leurs inférieurs, et lui répondirent avec politesse ; mais il pensa, — peut-être n'était-ce qu'une vision de jeune homme, — que la jeune femme avait rougi légèrement, avait baissé les yeux et avait paru quelque peu embarrassée en lui rendant son salut militaire. Était-ce le souvenir de l'audacieux étranger de la tourelle voisine de la sienne aux *Fleurs-de-Lis?* était-ce une expression de déplaisir? C'est ce qu'il ne pouvait déterminer.

Vêtue non moins simplement, et de même en grand deuil, la compagne de la jeune comtesse était arrivée à cet âge où les femmes tiennent davantage à la réputation d'une beauté dont le déclin commence. Il lui en restait assez encore pour montrer quel avait dû être jadis le pouvoir de ses charmes ; et il était évident, d'après ses manières, qu'elle n'avait perdu ni le souvenir de ses anciens triomphes, ni l'espoir de conquêtes futures. Elle était grande et gracieuse encore, quoiqu'un peu hautaine dans sa contenance. Au moment où elle salua Quentin avec un sourire de gracieuse condescendance, elle dit bas quelque chose à l'oreille de sa compagne ; celle-ci se retourna comme pour vérifier une remarque qui venait de lui être faite, mais elle répondit néanmoins sans avoir levé les yeux. Quentin ne put s'empêcher de soupçonner que cette remarque se rapportait à sa bonne mine ; et (je ne sais pourquoi) il fut flatté de ce que la jeune comtesse n'avait pas levé les yeux sur lui pour vérifier la justesse de l'observation. Ce fut sans doute la pensée que déjà entre eux commençait à exister une sorte de sympathie mystérieuse, qui donna ainsi de l'importance à cette imperceptible circonstance.

Cette réflexion fut rapide ; car son attention fut aussitôt captivée par la rencontre de la princesse Jeanne et des deux étrangères. Dès qu'elle les avait aperçues elle s'était arrêtée, persuadée peut-être que sa marche lui était peu favorable ; et comme elle montra quelque embarras en recevant et en rendant leurs politesses, la plus âgée des deux dames

étrangères, ignorant le rang de celle qui était devant elle, lui rendit son salut de façon à montrer qu'elle croyait faire plus d'honneur qu'elle n'en recevait.

— Je suis charmée, madame, dit-elle avec un sourire de condescendance et d'encouragement, qu'il nous soit enfin permis de jouir de la société d'une personne de notre sexe, aussi respectable que vous le paraissez. Je dois dire que ma nièce et moi, nous avons peu à nous louer de l'hospitalité du roi Louis. — Mais, ma nièce, ne me tirez donc pas par la manche, — je suis sûre de lire dans les yeux de cette jeune dame de la sympathie pour notre situation. — Depuis que nous sommes ici, belle dame, nous n'avons guère été mieux traitées que des prisonnières. Après nous avoir fait mille invitations de venir mettre notre cause et nos personnes sous la protection de la France, le roi très-chrétien nous a donné d'abord pour résidence une misérable auberge, puis il nous a logées dans un coin de ce château vermoulu, où nous ne pouvons faire quelques promenades clandestines que vers le coucher du soleil, comme si nous étions des chauves-souris ou des chouettes, dont l'apparition à la clarté du jour est regardée comme un mauvais présage.

— Je suis fâchée, dit la princesse, embarrassée de la tournure que prenait cette entrevue, que nous n'ayons pu, jusqu'ici, vous recevoir selon votre mérite. Votre nièce, j'espère, est plus satisfaite ?

— Beaucoup, — beaucoup plus que je ne puis dire, répondit avec empressement la jeune comtesse. — Je ne cherchais qu'une retraite sûre, et j'ai trouvé la solitude et le secret. La situation retirée de notre première résidence, et la solitude encore plus grande de celle qui nous est maintenant assignée dans ce palais, augmentent à mes yeux la faveur que le roi a daigné faire à de pauvres fugitives.

— Silence, ma nièce, reprit la plus âgée, et laissez-nous dire ce que nous pensons, puisque enfin nous sommes seules avec quelqu'un de notre sexe. — Je dis seules, car ce jeune et beau soldat n'est qu'une vraie statue, qui semble n'avoir pas l'usage de ses jambes, et j'ai compris qu'il manque aussi de l'usage de sa langue, au moins pour parler un langage civilisé. — Je dis donc, puisque cette dame peut seule nous entendre, que ce que je regrette le plus est d'avoir entrepris ce voyage de France. J'attendais une réception splendide, des tournois, des carrousels, des spectacles, des fêtes; et au lieu de cela, ce n'a été que réclusion et obscurité ! La meilleure société que le roi ait introduite près de nous est un Bohémien vagabond, par l'intermédiaire duquel

le roi nous engagea à correspondre avec nos amis de Flandre. — Peut-être, ajouta-t-elle, l'intention et la politique du roi sont-elles de nous tenir ici renfermées jusqu'à la fin de nos jours, afin de pouvoir s'emparer de nos domaines après l'extinction de l'ancienne maison de Croye. Le duc de Bourgogne n'était pas si cruel ; il offrait au moins un mari à ma nièce, bien que ce fût un mauvais mari.

— J'aurais cru le voile préférable à un mauvais mari, dit la princesse, trouvant avec peine l'occasion de placer un mot.

— On voudrait au moins avoir la liberté du choix, Madame. Le Ciel sait que c'est pour ma nièce que je parle ; car, pour moi, il y a longtemps que je ne pense plus à changer d'état. Je vous vois sourire ; mais, sur mon âme, cela est vrai : — ce n'est pourtant pas une excuse pour le roi, dont la conduite, ainsi que la personne, ont plus de ressemblance avec le vieux Michaud, le changeur de Gand, qu'avec un successeur de Charlemagne.

— Silence ! dit la princesse avec quelque aigreur ; songez que vous parlez de mon père.

— De votre père ! reprit la dame surprise.

— De mon père, répéta la princesse avec dignité : je suis Jeanne de France. — Mais ne craignez rien, Madame, continua-t-elle du ton obligeant qui lui était naturel ; vous n'avez pas voulu m'offenser, et je ne suis pas offensée. Disposez de moi pour rendre votre exil et celui de cette intéressante dame plus supportables. Hélas ! j'ai peu de crédit ; mais je vous l'offre de tout mon cœur.

Ce fut avec une révérence profonde et respectueuse que la comtesse Hameline de Croye (c'est ainsi qu'on nommait la plus âgée des deux dames) reçut l'offre obligeante de la protection de la princesse. Elle avait longtemps habité les cours, et en possédait les manières. Elle tenait fermement à cette règle de conduite des courtisans de tous les temps, que quoi qu'on puisse dire, dans la conversation privée, des vices et des folies de ses maîtres, quelles que soient les injustices ou la négligence qu'on croie avoir à leur reprocher, jamais une insinuation de cette nature ne doit leur échapper en présence du souverain ou de quelqu'un de sa famille. La dame fut donc contrariée au dernier point de la méprise qui lui avait arraché, en présence de la fille de Louis, des plaintes si peu d'accord avec les règles du décorum. Elle se serait confondue en excuses et en expressions de regrets, si la princesse ne l'eût interrompue et tranquillisée, et ne lui eût enjoint, avec

une douceur qui, dans la bouche d'une fille de France, avait pourtant la force d'un ordre, de ne plus ajouter un mot d'explications ni d'excuses.

La princesse Jeanne prit un siége avec une dignité qui lui allait fort bien, et engagea les deux étrangères à s'asseoir à ses côtés, ce que la plus jeune fit avec une timidité naturelle et respectueuse, et la plus âgée avec tant d'humilité et une si profonde déférence, que chez elle on eût pu croire ces sentiments affectés. Elles s'entretinrent alors, mais d'une voix si basse que la sentinelle ne put entendre leurs discours; seulement il remarqua que la princesse semblait arrêter avec complaisance son regard sur la plus jeune et la plus intéressante des deux dames, et que la comtesse Hameline, quoique parlant beaucoup plus, attirait moins l'attention de Jeanne par son flux de paroles et de compliments, que ne le faisaient les réponses brèves et modestes de sa jeune parente.

La conversation de ces dames durait depuis moins d'un quart d'heure, quand la porte de l'extrémité inférieure de la galerie s'ouvrit; un homme entra, enveloppé d'un manteau. Se rappelant l'injonction du roi, et déterminé à ne pas être une seconde fois pris en

défaut, Quentin s'avança immédiatement vers le nouvel arrivant, et, se plaçant entre lui et les dames, lui commanda de se retirer à l'instant.

— Par quel ordre ? dit l'étranger, d'un ton de surprise et de dédain.

— Par l'ordre du roi, reprit Quentin avec fermeté ; et je suis ici pour le faire respecter.

— Cet ordre ne regarde pas Louis d'Orléans, dit le duc en laissant tomber son manteau.

Quentin hésita un instant. Comment exécuter ses ordres contre le premier prince du sang, sur le point de s'allier, comme le bruit en courait généralement, à la propre famille du roi ?

— Votre Altesse est trop haut placée, dit-il enfin, pour que je lutte contre sa volonté. J'espère que Votre Altesse me rendra témoignage que j'ai rempli le devoir de mon poste autant qu'elle me l'a permis.

— Allez, — vous ne serez pas blâmé, jeune homme, répondit le duc ; et s'avançant vers les dames, il adressa ses compliments à la princesse avec cet air contraint qu'il avait toujours en lui parlant.

— Il avait dîné, dit-il, avec Dunois ; et apprenant qu'il y avait de la société dans la galerie de Roland, il avait cru pouvoir prendre la liberté d'en augmenter le nombre.

La rougeur qui colora les joues pâles de l'infortunée Jeanne, et qui, pour un moment, embellit ses traits, laissa voir assez que cette addition à sa compagnie était loin de lui être désagréable. Elle se hâta de présenter le prince aux deux dames de Croye, lesquelles le reçurent avec le respect dû à son rang éminent ; puis la princesse, lui désignant une chaise, l'engagea à se joindre à leur conversation.

Le duc refusa de prendre un siége, par respect, dit-il, pour une telle compagnie ; et posant aux pieds de la jeune et belle comtesse de Croye le coussin de l'un des fauteuils, il s'y plaça de façon que sans paraître négliger Jeanne, il pouvait donner la plus grande part de son attention à son aimable voisine.

Cet arrangement parut d'abord plaire à la princesse plutôt que l'offenser. Elle encourageait la galanterie du duc vis-à-vis de la belle étrangère, et en paraissait aussi flattée que si elle-même en eût été l'objet. Mais le duc d'Orléans, quoique habitué à plier son esprit sous le joug sévère de son oncle, quand celui-ci était présent, avait encore assez de sa fierté de prince pour se livrer, hors des yeux du roi, à ses

propres inclinations. Son haut rang lui donnant le droit de passer sur le cérémonial ordinaire, et de prendre même un ton familier, les louanges qu'il prodiguait à la beauté d'Isabelle devinrent si énergiques et sortirent de sa bouche avec un tel entraînement, peut-être parce qu'il avait bu quelques verres de vin de plus que de coutume, — Dunois n'étant nullement ennemi de Bacchus, — qu'enfin il devint tout-à-fait passionné et qu'il parut presque avoir oublié la présence de la princesse.

Le ton de galanterie auquel le duc s'abandonnait ainsi n'était agréable qu'à une des personnes qui composaient le cercle, car la comtesse Hameline voyait déjà dans l'avenir l'honneur d'une alliance avec le premier prince du sang. La naissance de sa nièce, sa beauté et l'étendue de ses domaines, rendaient en effet cette ambitieuse prévision tout-à-fait possible à réaliser, même aux yeux de gens moins hardis dans leurs projets ; mais il n'aurait pas fallu faire entrer dans le calcul des chances les vues du roi Louis XI. La jeune comtesse écoutait avec embarras et même avec anxiété les compliments du duc; de temps en temps elle jetait un regard suppliant vers la princesse,

comme pour la conjurer de venir à son secours. Mais la sensibilité blessée de Jeanne et sa timidité naturelle la mettaient hors d'état de faire un effort pour rendre plus générale la conversation, qui, enfin, à l'exception de quelques interjections de civilité de dame Hameline, fut presque exclusivement soutenue par le duc lui-même, quoique aux dépens de la jeune comtesse de Croye, dont la beauté formait le thème inépuisable de son éloquence.

Nous ne devons pas oublier que là se trouvait un autre témoin, la sentinelle, à laquelle personne ne songeait ; Quentin voyait s'évanouir ses belles visions, comme la cire fond sous les rayons du soleil, à mesure que le duc paraissait mettre plus de chaleur et de passion dans ses discours. Enfin la comtesse de Croye fit un dernier effort pour couper court à une situation qui lui était devenue intolérable, surtout par la douleur que la conduite du duc devait causer à la princesse.

S'adressant donc à celle-ci, elle lui dit d'un ton modeste, mais assuré, que la première grâce qu'elle réclamerait de la protection que Son Altesse lui avait promise, serait qu'elle tâchât de convaincre le duc d'Orléans que les dames de Bourgogne, quoique inférieures à celles de France par l'esprit et la grâce, n'étaient pas cependant assez dénuées de bon sens pour ne goûter d'autre conversation que celle qui ne consistait qu'en compliments extravagants.

— Je suis fâché, Madame, dit le duc, qui prévint la réponse de Jeanne, que vous vous rendiez injuste en même temps pour la beauté des dames de Bourgogne et la sincérité des chevaliers de France. Si nous sommes prompts et extravagants dans l'expression de notre admiration, c'est que nous aimons comme nous combattons, sans abandonner notre cœur à de froids calculs, et que nous nous soumettons à la beauté aussi promptement que nous triomphons de la valeur.

— La beauté de nos concitoyennes, reprit la jeune comtesse d'un ton plus sec qu'elle n'avait osé le prendre jusque là vis-à-vis du duc, ne cherche pas un tel triomphe, et la valeur de nos chevaliers saurait le disputer.

— Je respecte votre patriotisme, comtesse, dit le duc, et je ne combattrai pas la dernière partie de votre argument, jusqu'à ce qu'un chevalier bourguignon se présente pour le soutenir, la lance en arrêt. Mais, quant à votre injustice envers les charmes que produit votre pays, c'est à vous-même que j'en appelle. — Regardez là, dit-il en désignant du doigt un grand miroir, présent de la république de Ve-

uise, et qui était à cette époque un objet aussi rare que précieux, regardez là, et dites-moi quel cœur résisterait aux charmes que ce miroir reproduit?

La princesse, incapable de supporter plus longtemps l'entier oubli de celui qui devait être son époux, tomba renversée sur sa chaise en poussant un sanglot qui rappela enfin le duc du pays des romans, et qui fit demander par dame Hameline si Son Altesse se trouvait incommodée.

— J'ai éprouvé à la tête une douleur soudaine, dit la princesse, qui en même temps essayait de sourire; mais je suis mieux.

Sa pâleur croissante démentait ses paroles; la comtesse Hameline, la voyant prête à s'évanouir, s'empressa d'appeler du secours.

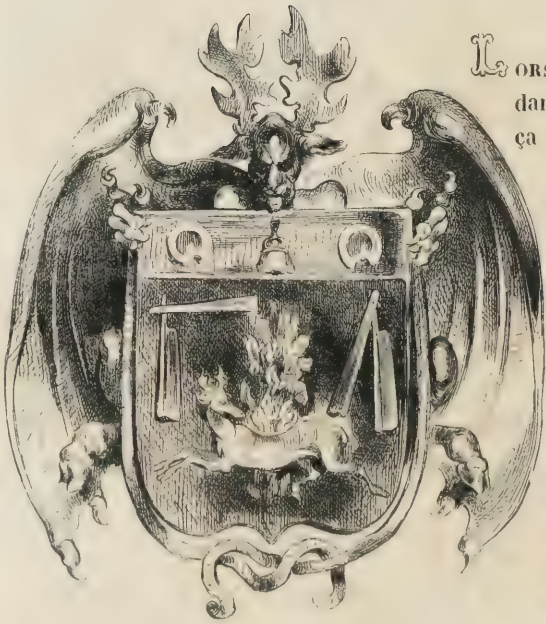
Le duc, se mordant les lèvres et maudissant la folie qui l'avait empêché de surveiller sa langue, courut appeler les femmes de la princesse, qui se tenaient dans une chambre voisine. Elles accoururent à la hâte; et tandis qu'elles prodiguaient à leur maîtresse les secours usités en pareil cas, il ne put se dispenser, comme chevalier et gentilhomme, d'aider à la soutenir et de partager les soins dont elle était l'objet. Sa voix, rendue presque tendre par la pitié et par les reproches qu'il s'adressait à lui-même, fut plus puissante que tous les secours pour la rappeler à elle. Au moment où elle recouvrait ses sens, le roi entra dans la galerie.

CHAPITRE XII.

LE POLITIQUE.

C'est un professeur si habile en politique, que (sans rien rabattre de la finesse de Satan) il pourrait en remontrer au diable, et enseigner de nouveaux tours au vieux tentateur.

Vieille comédie.



Lorsque Louis entra dans la galerie, il fronça les sourcils de la manière que nous avons dit lui être particulière, et son regard inquisiteur se porta rapidement autour de lui. Ses yeux en ce moment, ainsi que Quentin le dit depuis, se rapetissèrent tellement, ils devinrent si vifs et si perçants, qu'ils ressemblaient à ceux d'une vipère irritée qu'on aperçoit à travers le buisson de bruyères où elle se tient tapie.

Quand le roi, par ce coup d'œil vif et rapide, eut reconnu la cause

de l'agitation qui régnait dans la galerie, son premier mot fut pour le duc d'Orléans.

— Vous ici, beau cousin! lui dit-il; — et se tournant vers Quentin, il ajouta d'un ton sévère : — N'aviez-vous pas une consigne?

— Excusez ce jeune homme, Sire, dit le duc; il n'a pas négligé son devoir; mais j'étais informé que la princesse était dans cette galerie.....

— Et rien n'a pu vous empêcher de venir ici lui faire votre cour, interrompit le roi, dont la détestable hypocrisie persistait à représenter le duc comme partageant un amour que sa malheureuse fille ressentait seule; et c'est ainsi que vous débauchez les sentinelles de ma garde? — Mais que ne pardonne-t-on pas à un amant qui ne vit que pour l'amour?

Le duc d'Orléans leva la tête comme s'il eût voulu répondre de manière à redresser cette opinion que Louis venait d'exprimer; mais le respect instinctif que lui inspirait le roi, ou plutôt la crainte dans laquelle il avait été élevé depuis son enfance, enchaîna sa langue.

— Et Jeanne a été indisposée? reprit le roi. Ne vous affligez pas, Louis, cela ne sera rien. Donnez-lui le bras jusqu'à son appartement, et j'accompagnerai ces dames au leur.

Cet avis fut donné d'un ton qui équivalait à un ordre, et le duc, en conséquence, sortit avec la princesse par une des extrémités de la galerie, tandis que le roi, ôtant le gant de sa main droite et la présentant galamment à la comtesse Isabelle, la conduisait, ainsi que sa parente, vers la porte ouvrant à l'extrémité opposée. Il salua profondément lorsque ces dames furent entrées, et resta sur le seuil une minute encore après qu'elles eurent disparu; puis, avec une grande tranquillité, il ferma la porte, donna un tour de clef, et, la tirant de la serrure, la passa dans sa ceinture : — accessoire qui contribuait encore à lui donner plus de ressemblance avec un vieil avare qui ne peut vivre en repos s'il ne porte avec lui la clef qui tient son trésor renfermé.

L'air pensif et les yeux baissés, Louis s'avança lentement vers Quentin; celui-ci, prévoyant sa part du mécontentement du roi, ne ressentait pas peu d'inquiétude en le voyant approcher.

— Tu as mal fait, dit le roi en levant les yeux et les tenant fixement sur Durward, quand il ne fut plus qu'à deux pas de celui-ci; — tu as très-mal fait, et tu mérites la mort. — Pas un mot pour ta défense! —

Que t'importaient les ducs et les princesses? — Devais-tu considérer autre chose que mes ordres?

— Mais, s'il plaît à Votre Majesté, que pouvais-je faire?

— Ce que tu devais faire, quand on force ta consigne? répondit le roi d'un ton de mépris. — A quoi sert l'arme que tu portes sur ton épaule? Tu devais en présenter le bout à celui qui tentait ainsi d'enfreindre tes ordres, et s'il ne se retirait à l'instant, l'étendre mort sur la place. — Retire-toi. — Passe par ces appartements; dans le premier tu verras un grand escalier, qui te conduira à la cour intérieure, où tu trouveras Olivier le Daim. Tu me l'enverras. — Tu retourneras à ton quartier. — Et si tu fais cas de ta vie, que ta langue soit moins prompte que ton bras n'a été lent.

Bien content d'en être quitte à si bon marché, quoique révolté de la froide cruauté que le roi paraissait exiger de lui dans l'accomplissement de ses devoirs, Durward prit le chemin indiqué, descendit les degrés à la hâte, et fit part à Olivier, qui attendait dans la cour, du bon plaisir du roi. Le rusé barbier s'inclina, soupira et sourit, en souhaitant, d'une voix plus mielleuse encore que de coutume, le bonsoir au jeune homme; puis ils se séparèrent, Quentin pour retourner à son quartier, Olivier pour rejoindre le roi.

Ici se trouve malheureusement une lacune dans les mémoires que nous avons principalement suivis pour la rédaction de cette véridique histoire; car les rapports fournis par Quentin lui-même, et sur lesquels nous nous sommes particulièrement appuyé, ne fournissent rien sur l'entretien qui, en son absence, eut lieu entre le roi et son conseiller secret. Par bonheur, la bibliothèque de Hautlieu [1] contient une copie manuscrite de la *Chronique scandaleuse* de Jean de Troyes, beaucoup plus complète que celle qui a été imprimée, et qui renferme quantité de passages curieux que nous inclinons à croire avoir été écrits par Olivier lui-même, après la mort de son maître, et avant qu'il eût le bonheur d'être récompensé par la corde que depuis si longtemps il avait méritée. Nous avons donc pu en extraire une relation très-circonstanciée de la conversation de Louis avec son obscur confident, laquelle jette sur la politique de ce prince un jour que nous aurions vainement voulu tirer d'ailleurs.

Quand le serviteur favori entra dans la galerie de Roland, il trouva

[1] *Voyez* l'Introduction.

le roi pensif, assis sur la chaise d'où sa fille venait de se lever. Connaissant bien le caractère de son maître, il se glissa sans bruit jusqu'à ce qu'il se trouvât placé devant les yeux du roi, de façon à l'avertir de sa présence, puis il se retira discrètement en arrière et hors de la vue de son maître, jusqu'à ce qu'il en reçût l'ordre de parler ou d'écouter. La première parole du monarque fut un mot d'humeur : — Ainsi, Olivier, voilà vos beaux plans qui s'évanouissent comme la neige fond sous le vent du sud! — Fasse Notre-Dame d'Embrun qu'ils ne ressemblent pas aux avalanches dont les paysans suisses font tant d'histoires, et qu'ils ne retombent pas sur nos têtes!

— J'ai appris avec chagrin que tout ne va pas bien, Sire.

— Ne va pas bien! s'écria le roi en se levant et parcourant la galerie à grands pas. — Tout va mal, — presque aussi mal qu'il est possible. — Aussi, grâce à ton conseil tout chevaleresque, qu'avais-je besoin de m'ériger, moi, en protecteur de demoiselles éplorées? — Je te dis que le Bourguignon prend les armes, et qu'il est sur le point de conclure une alliance avec l'Angleterre. Et Édouard, qui a les mains libres chez lui, va lâcher sur nous des milliers de soldats par cette malheureuse porte de Calais. Séparément, je pourrais les endormir ou les braver; mais réunis, — réunis! — et avec le mécontentement et la trahison de ce scélérat de Saint-Pol! — Tout cela est ta faute, Olivier; c'est toi qui m'as conseillé de recevoir ces femmes et d'employer ce damné Bohémien à porter leurs messages à leurs vassaux.

— Vous connaissez mes motifs, Sire : les domaines de la comtesse sont situés sur les limites de la Bourgogne et de la Flandre. — Son château est presque imprenable; — elle a sur les domaines avoisinants des droits tels, que, bien soutenus, ils pourraient fort embarrasser la Bourgogne, pourvu que la dame fût mariée à quelqu'un de bien disposé pour la France.

— C'est cela, *c'est* un appât tentant, j'en conviens; et si nous avions pu tenir sa présence ici secrète, nous aurions pu arranger pour cette riche héritière un mariage de ce genre, qui aurait été grandement avantageux à la France. — Mais ce maudit Bohémien! comment as-tu pu recommander ce chien de païen pour une mission de confiance?

— Que Votre Majesté veuille bien se rappeler que c'est elle-même qui a poussé la confiance trop loin, — beaucoup plus loin que je ne l'avais demandé. Il aurait été fidèle assez pour porter une lettre de la

comtesse à son parent, afin qu'il tînt bon dans son château en attendant un prompt secours ; mais il a fallu absolument que Votre Majesté mît son pouvoir prophétique à l'épreuve, et il est ainsi devenu maître de secrets qui valaient la peine d'être vendus au duc Charles.

— J'en suis honteux, dit Louis, j'en suis honteux. Et cependant, Olivier, on dit que ce peuple de païens est issu des sages de la Chaldée, qui lisaient les secrets des astres dans les plaines de Schinâr.

Sachant bien que son maître, avec toute sa finesse et sa sagacité, était d'autant plus fait pour être trompé par les sorciers, les astrologues, les devins et toute cette race d'adeptes prétendus, qu'il croyait avoir lui-même quelque connaissance de leurs sciences occultes, Olivier n'osa insister davantage sur ce point ; seulement il fit observer que le Bohémien avait été pour lui-même un mauvais prophète, sans quoi il se serait bien gardé de revenir à Tours chercher la potence qu'il avait méritée.

— Il arrive souvent, répondit Louis très-gravement, que ceux qui ont le don de prophétie n'ont pas le pouvoir de lire d'avance dans les événements qui les regardent personnellement.

— Avec la permission de Votre Majesté, c'est comme si un homme ne pouvait voir sa main à la lumière d'une chandelle qu'il porte, et qui lui fait apercevoir tous les autres objets d'un appartement.

— Il ne peut voir sa propre figure, même avec une lumière qui lui montre le visage des autres; et cela est la meilleure démonstration de ce que je disais. — Mais ce n'est pas ce dont il s'agit en ce moment. Le Bohémien a eu sa récompense, qu'il repose en paix. — Mais ces dames! — Non-seulement le Bourguignon nous fait menacer de la guerre pour leur avoir donné asile; mais leur présence vient contre-carrer mes projets dans ma propre famille. Mon cousin d'Orléans n'a fait que les apercevoir, et je ne crains pas de prédire que cette vue est capable de le rendre moins souple au sujet de son mariage avec Jeanne.

— Votre Majesté peut renvoyer les dames de Croye en Bourgogne, et faire ainsi sa paix avec le duc. Bien des gens pourront en murmurer comme d'un déshonneur; mais si la nécessité exige ce sacrifice....

— Si notre intérêt exigeait ce sacrifice, Olivier, le sacrifice serait fait sans hésiter. Je suis un vieux saumon expérimenté; je n'ai pas coutume de mordre à l'hameçon parce qu'il est amorcé avec cet appât qu'on nomme l'honneur. Mais ce qui est pis qu'un manque d'honneur, c'est qu'en renvoyant ces dames en Bourgogne nous renonçons aux vues d'intérêt qui nous avaient portés à leur donner asile. C'est un crève-cœur de renoncer à l'occasion d'établir un ami de la France et un ennemi du Bourguignon au centre même de ses états et si près des cités mécontentes de la Flandre. Non, Olivier, je ne puis renoncer aux avantages que notre plan de mariage entre cette jeune fille et un ami de notre maison semble nous assurer.

—Votre Majesté, dit Olivier après un moment de réflexion, pourrait accorder sa main à quelque ami sûr, lequel prendrait tout le blâme sur lui et agirait en secret pour Votre Majesté, qui pourrait le désavouer en public.

— Et où trouver un tel ami? Si je la donnais à un de mes nobles séditieux et indisciplinés, ne serait-ce pas le rendre indépendant? et n'est-ce pas ce que la politique de toute ma vie a eu pour but d'empêcher? — Dunois, à la vérité...; oui, c'est à lui, à lui seulement que je pourrais peut-être me fier. — Il combattrait pour la couronne de France, quelle que fût sa position. Pourtant les honneurs et les richesses changent le caractère des hommes. — Je ne me fierai pas même à Dunois.

— Votre Majesté peut en trouver d'autres, reprit Olivier avec sa voix mielleuse, et d'un ton plus insinuant que celui qu'il prenait d'ha-

bitude en conversant avec le roi, celui-ci lui accordant une très-grande liberté ; — des hommes qui dépendraient entièrement de vos bonnes grâces et de votre appui, et qui ne pourraient pas plus exister sans eux que sans le soleil ou l'air ; — des hommes plutôt de tête que d'action ; — des hommes qui...

— Des hommes qui te ressemblent. Ha ! ha ! — Non, Olivier, cette flèche est trop hardiment lancée !—Quoi ! parce que je t'accorde ma confiance, et que je te laisse, en récompense, tondre mes vassaux parci par-là, penses-tu pouvoir aspirer à la main de cette belle comtesse, et devenir, en outre, un comte de première classe? — Toi ! toi, dis-je, sans naissance et sans éducation, toi dont la sagesse n'est qu'une sorte d'astuce, et dont le courage est plus que douteux ?

— Votre Majesté, en supposant que j'aspire si haut, m'impute une présomption dont je ne suis pas coupable.

— J'en suis charmé, répliqua le roi, et en vérité j'ai une meilleure opinion de ton jugement, puisque tu désavoues une telle folie. Mais il me semble que ton discours frisait de près cette corde. — Revenons. — Je n'ose marier cette beauté à un de mes sujets ; — je n'ose la renvoyer en Bourgogne ; — je n'ose l'envoyer ni en Angleterre, ni en Allemagne, où probablement elle deviendrait la proie de quelqu'un plus porté pour la Bourgogne que pour la France, et qui serait plus disposé à décourager ces honnêtes mécontents de Gand et de Liége qu'à leur accorder un salutaire appui, pour que Charles le Téméraire puisse toujours trouver assez chez lui, et sans sortir de ses domaines, de quoi tenir sa valeur en haleine.— Et ils étaient si bien disposés à l'insurrection, ceux de Liége surtout, que ceux-là seuls, bien chauffés et appuyés, donneraient pour plus d'un an de besogne à mon beau cousin. — Et soutenus par un belliqueux comte de Croye! — Oh ! Olivier! le plan est trop séduisant pour être abandonné sans quelque effort.—Ne peux-tu trouver quelque moyen dans ta fertile imagination?

Olivier se tut pendant longtemps ; enfin il reprit : — Un mariage ne pourrait-il pas se faire entre Isabelle de Croye et le jeune Adolphe, duc de Gueldres?

— Quoi! s'écria le roi d'un air d'étonnement, la sacrifier, elle, une si aimable créature, à ce furieux, ce misérable, qui a déposé, emprisonné et même plus d'une fois menacé son propre père de le faire assassiner! Non, Olivier, non ! — Ce serait trop de cruauté, même pour vous et moi, qui marchons si constamment à notre excellent but.

la tranquillité et le bonheur de la France, sans regarder de trop près aux moyens qui peuvent nous y conduire. En outre, il est loin de nous, et les habitants de Gand et de Liége le détestent. — Non, non; — je ne veux pas d'Adolphe de Gueldres. — Pense à quelque autre.

Mon imagination est épuisée, Sire. Je ne puis trouver personne qui réponde convenablement, comme mari de la comtesse de Croye, aux vues de Votre Majesté. Il doit réunir tant de qualités diverses! — Ami de Votre Majesté; — ennemi de la Bourgogne; — assez politique pour se concilier les Gantois et les Liégeois, et assez brave pour défendre son petit domaine contre la puissance du duc Charles; — de noble naissance, en outre, — car Votre Majesté insiste sur ce point; et, pour couronner le tout, un homme loyal et des plus vertueux.

— Non, Olivier, je n'ai pas appuyé sur le caractère, c'est-à-dire pas si fortement; mais il me semble que le mari d'Isabelle ne doit pas être si hautement ni si généralement abhorré qu'Adolphe de Gueldres. Et, par exemple, — puisqu'il faut que je suggère moi-même quelqu'un, — pourquoi pas Guillaume de La Marck?

— Sur mon âme, Sire, je ne puis me plaindre en effet que vous exigiez de trop hautes qualités morales dans l'heureux époux de la

comtesse, si le Sanglier des Ardennes peut lui convenir. De La Marck ! — Mais il est notoire que c'est le plus déterminé voleur et assassin de toutes nos frontières ; — il a été excommunié par le pape à cause de mille crimes.

— Nous le ferons relever de la sentence, mon cher Olivier. — La sainte Église est miséricordieuse.

— Il est presque hors la loi ; il a été mis au ban de l'Empire par la diète de Ratisbonne.

— Nous ferons lever le ban, mon cher Olivier, continua le roi sur le même ton ; la chambre impériale entendra raison.

— Et en supposant qu'il soit de noble naissance, il a les manières, la figure et les formes, aussi bien que le cœur, d'un boucher flamand. — Jamais elle ne l'acceptera.

— Sa manière de demander, si je le connais bien, lui laissera difficilement le choix.

— J'avais grand tort, en vérité, quand j'accusais Votre Majesté d'être trop scrupuleuse. Sur ma vie, les crimes d'Adolphe sont des vertus, près de ceux de de La Marck.— Et comment rencontrera-t-il sa fiancée? — Votre Majesté sait qu'il n'ose se montrer hors de sa forêt des Ardennes.

— C'est de quoi il faut s'occuper. Et d'abord, les deux dames doivent être prévenues en particulier qu'elles ne peuvent plus longtemps demeurer ici sans occasionner une guerre entre la France et la Bourgogne, et que ne voulant pas les livrer à mon beau cousin de Bourgogne, je désire qu'elles quittent secrètement mes états.

— Elles demanderont à être envoyées en Angleterre, dit Olivier, et nous les verrons revenir en Flandre avec un lord insulaire à la figure ronde et pleine, aux longs cheveux bruns, et avec trois mille archers à sa suite.

— Non, — non, répliqua le roi, Nous n'oserons pas (vous me comprenez) offenser notre beau cousin de Bourgogne au point de leur permettre de passer en Angleterre.— Cela lui serait certainement aussi désagréable que leur séjour ici. — Non, non, ce n'est qu'à l'abri de l'Église que nous nous risquerons de les confier ; le plus que nous pouvons faire est de permettre que les dames Hameline et Isabelle de Croye partent sous un déguisement et sous une petite escorte, pour chercher un refuge près de l'évêque de Liége, qui placera, pour quelque temps, la belle Isabelle sous la sauvegarde d'un couvent.

— Et si ce couvent, quand Guillaume de La Marck saura les intentions favorables de Votre Majesté, la protége contre ses entreprises, je ne connais pas l'homme.

— Vraiment oui. Grâce aux secours secrets en argent que nous lui fournissons, de La Marck a rassemblé autour de lui une poignée de soldats aussi peu scrupuleux que bandits le furent jamais, et avec lesquels il parvient à se maintenir dans ses bois, de façon à se rendre formidable à la fois au duc de Bourgogne et à l'évêque de Liége. Il ne lui manque qu'un petit territoire qu'il puisse appeler sien ; et, rencontrant une aussi belle occasion d'en acquérir un par mariage, je crois bien, *Pasques-Dieu !* qu'il trouvera moyen de conquérir et d'épouser, sans que nous ayons d'autre peine que de lui en donner l'idée. Le duc de Bourgogne aura alors dans le flanc une épine que pas une lancette ne lui extirpera aisément de notre temps. Quand le Sanglier des Ardennes, que le duc Charles a déjà proscrit, sera fortifié par la possession des terres, châteaux et seigneuries de cette belle comtesse, — et peut-être les mécontents de Liége pourront bien ne pas hésiter à le choisir pour chef et capitaine ; — que Charles pense alors, quand il le voudra, à faire la guerre à la France ; ou plutôt qu'il bénisse son étoile si la France ne la lui déclare pas. — Comment trouves-tu ce plan, Olivier ?

— Magnifique, Sire, sauf l'arrêt qui adjuge la comtesse au Sanglier des Ardennes. — Sur mon âme, s'il était un peu plus galant, Tristan, le grand-prévôt, serait pour elle un mari plus convenable.

— Tout à l'heure tu proposais maître Olivier le barbier. Mais mon ami Olivier et mon compère Tristan, quoique ce soient d'excellents hommes pour le conseil et l'exécution, ne sont pas de l'étoffe dont on fait des comtes. Ne sais-tu pas que les bourgeois de Flandre apprécient la naissance chez les autres, précisément parce qu'eux-mêmes n'en ont pas ? — Une émeute plébéienne veut toujours un chef aristocratique. Voyez Ked, ou Cade, ou — comment l'appelez-vous ? — en Angleterre ; il était obligé de leurrer la canaille rassemblée autour de lui, en se donnant pour être du sang des Mortimer. Guillaume de La Marck descend des princes de Sedan, aussi nobles que moi-même. — Mais songeons à nos affaires. Il faut que je détermine les dames de Croye à une fuite prompte et secrète, sous une escorte sûre : c'est ce qui se fera aisément. Nous n'avons qu'à leur laisser apercevoir l'alternative d'être livrées au duc de Bourgogne. Il faut que tu trouves le

moyen d'informer Guillaume de La Marck de leurs mouvements ; ce sera à lui de choisir le temps et le lieu pour faire le reste. Je connais une personne convenable pour les accompagner.

— Puis-je demander à qui Votre Majesté confie une mission aussi importante ?

— A un étranger, certainement ; à quelqu'un qui n'a en France ni parentage ni intérêts qui puissent se mettre à la traverse de mes volontés ; à quelqu'un qui ne connaît pas assez le pays et ses factions pour deviner de mes intentions plus que je n'ai dessein de lui en confier ; — en un mot, je destine à cette mission le jeune Ecossais qui tout à l'heure t'a averti de te rendre ici.

Olivier fit une pause, comme s'il eût conçu quelque doute sur la prudence d'un tel choix ; puis il reprit : — Votre Majesté a accordé sa confiance à ce jeune étranger plus tôt qu'elle n'a coutume.

— J'ai mes raisons, répondit le roi. — Tu sais (et il fit le signe de la croix) quelle est ma dévotion pour le bienheureux saint Julien ; j'avais fait, l'avant-dernière nuit, mes oraisons à ce bienheureux saint, et je l'avais humblement supplié (comme il est connu pour être le patron des voyageurs) d'augmenter ma maison de quelques-uns de ces étrangers qui courent le monde, et qui me sont si nécessaires pour établir dans l'étendue de notre royaume une soumission illimitée à notre volonté ; et j'avais fait vœu au bon saint, en retour, de les accueillir en son nom, de les protéger et de les récompenser.

— Et saint Julien, en réponse à vos prières, a envoyé à Votre Majesté ces deux longues jambes d'Écosse !

Quoique le barbier sût que son maître était aussi superstitieux qu'il avait peu de religion réelle, et que, sur de tels sujets, rien n'était plus aisé que de l'offenser; quoiqu'il connût sur ce point la royale faiblesse, et qu'en conséquence il eût eu grand soin de faire la question précédente du ton le plus simple et le plus naturel, Louis sentit l'ironie qu'elle contenait, et, regardant Olivier avec des yeux courroucés :

— Maraud ! lui dit-il, tu es bien nommé Olivier-le-Diable, toi qui oses ainsi te jouer de ton maître et des bienheureux saints! Je te dis que si tu m'étais moins nécessaire, je te ferais pendre au chêne là-bas devant le château, pour servir d'exemple à tous ceux qui se raillent des choses saintes. Sache donc, esclave infidèle, que mes yeux étaient à peine fermés, que le bienheureux saint Julien m'apparut, conduisant

un jeune homme qu'il me présenta, en disant que son destin serait d'échapper au fer, à la corde et à l'eau ; de porter bonheur au parti qu'il embrasserait, et de faire réussir les affaires auxquelles il serait mêlé. En me promenant, le matin suivant, j'ai rencontré ce jeune homme dont j'avais vu l'image en songe. Dans son pays, il avait échappé au fer, au milieu du massacre de toute sa famille ; et ici, dans le court espace de deux jours, il a échappé par miracle à l'eau et à la potence, et m'a déjà, dans une occasion particulière, rendu un service signalé, comme je te l'ai donné à entendre. Je le reçois donc comme envoyé ici par saint Julien, pour me servir dans les occasions les plus difficiles, les plus dangereuses et même les plus désespérées.

En parlant ainsi, le roi ôta son chapeau, et choisissant parmi les nombreuses figurines de plomb dont le pourtour était garni, celle qui représentait saint Julien, il la plaça sur la table, comme il le faisait souvent lorsque quelque pensée d'espérance ou peut-être de remords traversait son esprit, et, s'agenouillant devant elle avec un air de profonde dévotion, il murmura à demi voix : *Sancte Juliane, adsis precibus nostris! ora, ora pro nobis*[1]!

C'était un de ces accès de dévotion superstitieuse dont Louis était souvent saisi dans des moments et en des lieux si singuliers, qu'ils donnaient quelquefois à l'un des monarques les plus remplis de sagacité qui aient jamais régné, l'apparence d'un insensé, ou du moins d'un homme dont l'esprit est affaibli par le remords profond de quelque crime.

Pendant qu'il était livré à cette pensée religieuse, son favori le contemplait avec une expression de sarcasme et de mépris qu'à peine il cherchait à déguiser. C'était, à la vérité, une des singularités de cet homme, de laisser de côté, dans toutes ses relations avec son maître, cette mielleuse et caressante affectation d'obligeance et d'humilité qu'il montrait dans ses rapports avec les autres ; et s'il avait encore quelque ressemblance avec le chat, c'est quand cet animal est sur ses gardes, vigilant, animé, prêt à bondir au premier mouvement. La cause de ce changement venait sans doute de ce qu'Olivier savait que son maître était lui-même un trop profond hypocrite pour ne pas voir à travers l'hypocrisie des autres.

[1] Saint Julien, soyez favorable à nos prières ! priez, priez pour nous !

— Les traits de ce jeune homme, s'il m'est permis de parler, dit Olivier, ressemblent donc à ceux que vous avez vus en songe?

— Beaucoup, on ne peut plus, répondit le roi, qui était, comme tous les gens superstitieux, soumis à la puissance de son imagination. En outre, son horoscope m'a été tiré par Galeotti Martivalle, et j'ai vu clairement, par son art et mes propres observations, qu'à plusieurs égards la destinée de ce jeune homme sans protection est sous les mêmes constellations que la mienne.

Quelque opinion qu'Olivier pût avoir des causes aussi hardiment assignées pour déterminer la préférence accordée à un aussi jeune homme, il n'osa pas faire d'autres objections, sachant que Louis, qui, durant son exil, avait étudié avec beaucoup de soin la prétendue science de l'astrologie judiciaire, n'entendrait pas raillerie sur un point qui inculperait son habileté. Il se borna donc à répondre qu'il espérait que le jeune homme s'acquitterait fidèlement d'une tâche aussi délicate.

— Nous aurons soin qu'il ne puisse faire autrement. Tout ce qu'il saura, c'est qu'il est chargé d'escorter les dames de Croye jusqu'à la résidence de l'évêque de Liége. Quant à l'intervention probable de

Guillaume de La Marck, il n'en sera pas plus instruit qu'elles. Nul n'aura ce secret que le guide ; et Tristan ou toi doit trouver quelqu'un de convenable pour cette affaire.

— Mais, dans ce cas, reprit Olivier, à en juger par son pays et son apparence, le jeune Écossais est homme à sauter sur ses armes dès qu'il verra Guillaume s'approcher d'eux, et il pourrait bien se tirer de là moins aisément qu'il ne s'est tiré d'affaire hier matin.

— S'il périt, dit Louis tranquillement, saint Julien, dont le nom soit béni, pourra m'en envoyer un autre à sa place. Il importe aussi peu que le messager soit tué quand sa mission est remplie, que le flacon soit brisé quand le vin est bu. — Au reste, nous devons presser le départ de ces dames, et alors persuader au comte de Crèvecœur qu'il a eu lieu sans notre participation, notre dessein étant de les remettre à la garde de notre beau cousin, ce que leur fuite inopinée aura malheureusement empêché.

— Peut-être le comte de Crèvecœur est-il trop clairvoyant et son maître trop prévenu pour croire cela aisément.

— Sainte Mère de Dieu ! s'écria Louis, quelle incrédulité ce serait pour des chrétiens ! Non, Olivier, il faudra qu'ils nous croient. Nous mettrons dans toute notre conduite envers notre beau cousin, le duc Charles, une confiance si entière, si illimitée, que pour ne pas croire à notre sincérité envers lui, à tous égards, il faudrait que ce fût pis qu'un infidèle. Je te dis que je suis tellement convaincu que je puis donner de moi au duc Charles telle opinion que je voudrai, que, s'il était nécessaire, pour dissiper tous ses doutes, j'irais lui rendre visite dans sa propre tente, sans armes, monté sur un palefroi, et n'ayant que toi pour toute garde, mon cher Olivier.

— Et moi, Sire, quoique je ne me pique pas de manier l'acier sous une autre forme que celle d'un rasoir, je chargerais un bataillon de Suisses armés de piques, plutôt que d'accompagner Votre Majesté dans une telle visite d'amitié à Charles de Bourgogne, quand il a tant de raisons d'être assuré que Votre Majesté nourrit dans son cœur tant d'inimitié contre lui.

— Tu es fou, Olivier, avec toutes tes prétentions à la sagesse. — Tu ne prends pas garde qu'une bonne politique doit souvent se revêtir des dehors de la plus extrême simplicité, de même que le courage se cache parfois sous l'apparence d'une timidité modeste. Si cela était nécessaire, je ferais bien certainement ce que j'ai dit, — les saints, bien

entendu, bénissant notre projet, et les constellations célestes nous apportant, dans leur cours, une conjonction favorable à notre entreprise.

C'est ainsi que Louis XI laissa percer les premiers indices de la résolution extraordinaire qu'il prit bientôt après dans le but de tromper son redoutable ennemi, et qui faillit le perdre lui-même.

Il se sépara de son conseiller et se rendit immédiatement à l'appartement des dames de Croye. Il ne fallut pas beaucoup de sollicitations pour leur persuader de quitter la cour de France, quand il leur eut insinué qu'elles pourraient bien ne pas y trouver une protection certaine contre le duc de Bourgogne : sa simple permission aurait suffi ; mais il ne fut pas si aisé de les déterminer à choisir Liége pour retraite. Elles le sollicitèrent, elles le supplièrent de les envoyer en Bretagne ou à Calais, où elles pourraient attendre en toute sûreté, sous la protection du duc de Bretagne ou du roi d'Angleterre, que le duc de Bourgogne se fût relâché de ses prétentions rigoureuses à leur égard. Mais aucun de ces lieux de refuge ne convenait aux plans de Louis, et il fut enfin assez heureux pour leur faire adopter celui qu'il avait choisi pour elles.

On ne pouvait mettre en question le pouvoir qu'avait l'évêque de Liége de les défendre, puisque sa dignité ecclésiastique lui donnait les moyens de protéger les fugitives contre tout prince chrétien, tandis, d'un autre côté, que ses forces séculières, sans être nombreuses, semblaient au moins suffisantes pour garantir sa personne, et tous ceux qu'il aurait mis sous sa protection, contre une violence soudaine. Le difficile était d'arriver en sûreté jusqu'à la petite cour de l'évêque ; mais Louis s'engagea d'y pourvoir en faisant répandre le bruit que les dames de Croye, craignant sans doute d'être remises entre les mains de l'envoyé du duc de Bourgogne, s'étaient enfuies pendant la nuit, et avaient pris la route de la Bretagne. Il promit en outre de leur fournir une escorte peu nombreuse, mais sûre, et de leur donner des lettres de recommandation pour les commandants des diverses villes et forteresses qu'elles auraient à traverser, afin qu'elles trouvassent partout aide et protection durant leur voyage.

Les dames de Croye, quoique intérieurement blessées de la manière discourtoise et peu généreuse dont Louis leur retirait l'appui qu'il leur avait promis à sa cour, furent si loin de faire la moindre objection contre ce départ précipité, qu'elles allèrent au-devant de ses désirs, en lui demandant la permission de partir cette nuit même. Dame Hame-

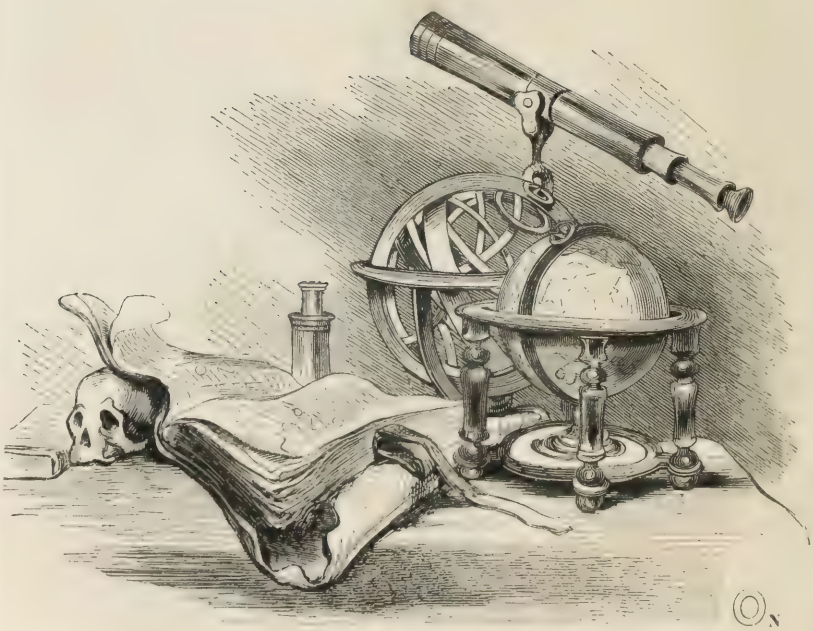
line était déjà lasse d'une résidence où elle n'avait trouvé ni courtisans qui l'admirassent, ni fêtes où elle pût briller; et la comtesse Isabelle pensa en avoir assez vu pour conclure que si la tentation devenait un peu plus forte, Louis XI, non satisfait de les renvoyer de sa cour, n'hésiterait pas à les livrer à son suzerain irrité, le duc de Bourgogne. Louis acquiesça d'autant plus aisément à leur prompt départ, qu'il désirait vivement maintenir la paix avec le duc Charles, et qu'il craignait en outre que la beauté d'Isabelle ne devînt un obstacle à son plan favori, le mariage de sa fille Jeanne avec son cousin d'Orléans.

CHAPITRE XIII.

L'ASTROLOGUE.

Ne parlez pas des rois ; — je repousse une telle comparaison. Je suis un SAGE, et puis commander aux éléments. — Du moins les hommes m'attribuent cette puissance, et sur cette croyance, je fonde un empire sans limites.

Alhumazar.



On peut dire que les occupations et les aventures se succédaient pour le jeune Écossais avec la rapidité du flot poussé par la marée ; car

il ne tarda pas à être appelé chez son commandant lord Crawford, où, à son grand étonnement, il trouva encore le roi. Après quelques mots touchant la confiance dont il allait être honoré, et qui firent craindre intérieurement à Quentin qu'il ne fût encore question de quelque embuscade semblable à celle dont il avait été chargé contre Crèvecœur, ou peut-être de quelque expédition qui lui répugnerait plus encore, il ne fut pas seulement rassuré, mais il fut ravi en apprenant qu'il était désigné, avec trois hommes et un guide qui seraient placés sous son commandement, pour escorter les dames de Croye jusqu'à la petite cour de leur parent l'évêque de Liége, de la maniere la plus sûre, la plus commode, et en même temps la plus secrète possible. Une instruction particulière lui fut remise, où étaient contenues toutes les directions pour sa conduite, quant aux endroits de halte (choisis, en général, dans d'obscurs villages, des monastères isolés, et dans des lieux éloignés des villes), et quant aux précautions générales qu'il devait prendre, spécialement en approchant des frontières de Bourgogne. Enfin il fut amplement instruit de ce qu'il avait à dire et à faire pour jouer le rôle de maître-d'hôtel de deux dames anglaises de condition, qui revenaient d'un pèlerinage à Saint-Martin de Tours, et allaient visiter la sainte cité de Cologne pour y honorer les reliques des sages monarques d'Orient qui vinrent adorer le nouveau-né de Béthléem ; car c'était sous ce caractère que devaient voyager les dames de Croye.

Sans bien se rendre compte des causes de la satisfaction qu'il éprouvait, Quentin sentit son cœur bondir de joie à l'idée de se trouver si près de la beauté de la tourelle, et dans une situation qui lui donnait quelque titre à sa confiance, puisque c'était à son courage qu'était remis le soin de la conduire et de la protéger. Son esprit ne concevait aucun doute qu'il ne réussît à la guider heureusement à travers les hasards du voyage. La jeunesse songe rarement aux périls ; Quentin surtout, ayant respiré dès son enfance l'air de la liberté, intrépide, confiant en lui-même, ne pensait au danger que pour le braver. Il lui tardait d'être libre de la contrainte que lui imposait la présence du roi, pour se livrer à toute la joie dont le remplissait cette nouvelle inattendue, et dont l'expression eût été peu convenable en une telle compagnie.

Mais Louis n'en avait pas encore fini avec lui ; ce prudent monarque avait à consulter un conseiller d'une autre trempe qu'Olivier-le-

Diable, et qu'on supposait tirer ses connaissances des astres et des intelligences supérieures ; tandis qu'en les jugeant d'après leurs fruits, on était porté à regarder les avis venant d'Olivier comme inspirés par le diable même.

Louis se dirigea donc, suivi de l'impatient Quentin, vers une tour isolée du château où était installé, avec recherche et même avec splendeur, le célèbre astrologue, poète et philosophe Galeotti Marti, ou Martius, ou Martivalle, natif de Narni en Italie, auteur du fameux traité *De vulgo incognitis*[1], et l'objet de l'admiration de son siècle et des éloges de Paul Jove. Il avait longtemps résidé avec honneur à la cour du célèbre Mathias Corvin, roi de Hongrie, dont il avait en quelque sorte été débauché par Louis, qui enviait au monarque hongrois la société et les conseils d'un philosophe regardé comme si habile à pénétrer les décrets du Ciel.

Martivalle n'était pas un des ascétiques, pâles et secs professeurs des sciences mystiques alors en honneur, qui usaient leurs yeux et se fatiguaient le corps à veiller la nuit près de leurs fourneaux, ou à observer l'étoile polaire. Il aimait tous les plaisirs honnêtes, et, jusqu'à ce qu'il fût devenu trop corpulent, il avait excellé dans tous les divertissements de la noblesse et les exercices du corps, aussi bien que dans la science des armes ; au point que nous avons une épigramme latine de Jean Pannonius, sur une lutte entre Galeotti et un champion renommé dans cet art, lutte qui eut lieu en présence du roi de Hongrie et de toute sa cour, et dans laquelle l'astrologue fut complètement victorieux.

Les appartements de cet Italien, non moins poli et martial que savant, étaient meublés avec beaucoup plus de richesse qu'aucun de ceux que Quentin avait vus jusqu'à ce moment au château du Plessis. L'élégance de son goût se révélait dans les sculptures et les ornements de sa bibliothèque, aussi bien que dans la magnificence des tapisseries. De sa bibliothèque, une porte ouvrait sur sa chambre à coucher, une autre conduisait à une tour qui lui servait d'observatoire. Au milieu de la chambre, une grande table de chêne était couverte d'un riche tapis de Turquie, dépouille de la tente d'un pacha, après la mémorable bataille de Jaiza, où l'astrologue avait combattu aux côtés de Mathias Corvin, le vaillant champion de la chrétienté. Sur la table étaient un

[1] Des choses ignorées du vulgaire.

grand nombre d'instruments de mathématiques et d'astrologie, tous précieux par la matière aussi bien que par la main-d'œuvre. Son astrolabe d'argent était un présent de l'empereur d'Allemagne, et son bâton de Jacob, en ébène, orné d'or et curieusement incrusté, était une marque d'estime du pape régnant.

Différents autres objets étaient aussi placés sur cette table ou suspendus aux murs. On y remarquait entre autres deux armures complètes, l'une en mailles, l'autre d'acier, et qui paraissaient, à leur grandeur peu commune, avoir été celles de l'astrologue lui-même, dont la taille était presque gigantesque ; une épée d'Espagne ou *Toledo*, une claymore écossaise, un cimeterre turc, avec des arcs, des carquois et d'autres armes de guerre, des instruments de musique de différentes sortes, un crucifix d'argent, un vase sépulcral antique, et plusieurs de ces petites figures en bronze, dieux pénates des anciens païens. Là se trouvaient encore un grand nombre d'autres objets curieux, dont quelques-uns, dans les idées superstitieuses de l'époque, étaient regardés comme des instruments de magie. La bibliothèque de cet homme singulier n'était pas moins variée. Des manuscrits curieux de l'antiquité classique étaient mêlés aux volumineux traités des théologiens chrétiens, et aux écrits des *sages* laborieux qui cultivaient la science chimique et prétendaient pouvoir, au moyen de la philosophie hermétique, découvrir à leurs élèves les secrets les plus cachés de la nature. Quelques-uns de ces manuscrits étaient écrits en caractères orientaux ; d'autres cachaient leur sens ou leurs absurdités sous le voile des caractères hiéroglyphiques ou cabalistiques. L'appartement dans son ensemble, et les diverses parties de son ameublement, étaient tout-à-fait propres à frapper l'imagination, alors surtout que personne ne doutait de la réalité des sciences occultes ; et leur effet était encore augmenté par les manières et l'extérieur de l'astrologue lui-même, lequel, assis dans un grand fauteuil, était occupé en ce moment à examiner avec attention un spécimen, nouvellement sorti des presses de Francfort, de l'art encore récent de l'imprimerie.

Galeotti Martivalle était grand, assez gros et d'une contenance pleine de dignité. Il avait dépassé l'âge moyen de la vie. Les habitudes actives de sa jeunesse, auxquelles il revenait même parfois encore, n'avaient pu l'emporter sur sa disposition naturelle à l'obésité, favorisée d'ailleurs par ses études sédentaires et son goût pour les plaisirs de la table. Quoiqu'il eût de gros traits, il avait l'air noble et majestueux, et

un santon eût envié la longue barbe noire qui descendait sur sa poitrine. Il était vêtu d'une robe de chambre du plus beau velours de Gênes, dont les larges manches, relevées par des agrafes d'or, étaient doublées d'une riche fourrure, et qui était serrée à la taille par une large ceinture de parchemin vierge, sur laquelle les signes du zodiaque étaient tracés en rouge.

Galeotti se leva et salua le roi, mais avec les manières d'un homme à qui la société des plus grands personnages est familière, et qui ne paraissait nullement disposé, même en la présence d'une personne royale, à compromettre la dignité qu'affectaient alors ceux qui se livraient aux hautes études.

— Vous êtes occupé, mon père, dit le roi, et, à ce qu'il me semble,

de ce nouvel art de multiplier les manuscrits par des moyens mécaniques. Des choses si basses et si terrestres peuvent-elles occuper les pensées d'un homme devant qui le firmament déroule ses volumes célestes?

— Mon frère, répondit Martivalle, — car l'habitant de ce réduit doit donner ce nom au roi de France lui-même, quand celui-ci daigne le visiter comme disciple, — croyez qu'en réfléchissant aux conséquences de cette invention, j'y lis, avec autant de certitude que dans la combinaison des corps célestes, l'augure des changements les plus étonnants, les plus prodigieux. Quand je songe avec quel cours lent et resserré le fleuve de la science est jusqu'à présent descendu vers nous; combien de difficultés éprouvent à s'y désaltérer les plus ardents à sa recherche; combien il est certain que ceux qui n'ont égard qu'à leurs aises n'en approcheront jamais; combien enfin ses eaux sont exposées à être détournées ou même taries par les invasions de la barbarie, je ne puis, sans être frappé d'étonnement, envisager les destins réservés aux générations futures, sur lesquelles les connaissances descendront comme la première et la seconde pluie, sans interruption, sans entraves et sans limites, fertilisant quelques contrées et en submergeant d'autres; changeant la vie sociale tout entière; établissant et détrônant les religions, érigeant et détruisant les royaumes...

— Arrêtez, Galeotti, interrompit le roi; ces changements viendront-ils de notre temps?

— Non, mon frère, répliqua Martivalle; cette invention est un jeune arbre nouvellement planté, et qui portera dans l'avenir un fruit aussi fatal, mais aussi précieux que celui du jardin d'Éden, la connaissance du bien et du mal.

— Laissons l'avenir songer à ce qui le concerne, reprit Louis après un moment de silence. — Nous sommes des hommes de notre époque; c'est à notre époque que nous bornerons nos soins. Chaque jour a bien assez du mal qu'il apporte avec lui. — Dites-moi, avez-vous achevé l'horoscope dont je vous ai envoyé les éléments et dont vous m'avez déjà dit quelques mots? Je vous ai amené le sujet, afin que vous puissiez employer la chiromancie, si vous croyez que ce soit nécessaire. La chose presse.

Le lourd philosophe se leva de son fauteuil, et, s'approchant du jeune soldat, arrêta sur lui ses yeux noirs et pénétrants, comme s'il

eût été occupé intérieurement à discerner, et, pour ainsi dire, à analyser chaque linéament de sa physionomie. — Rougissant et embarrassé de se voir l'objet d'un examen si attentif de la part d'un homme d'un aspect si respectable et si imposant, Quentin baissa les yeux et ne les releva que lorsque, d'une voix sonore, l'astrologue lui dit : Ne crains rien. Lève les yeux et avance ta main.

Quand Martivalle l'eut examinée selon les règles de son art mystique, il emmena le roi à quelques pas : — Mon frère royal, lui dit-il, les traits de ce jeune homme, aussi bien que les lignes imprimées sur sa main, confirment merveilleusement le premier aperçu que m'avait fourni son horoscope, ainsi que le jugement que vos progrès dans notre art sublime vous ont fait porter sur lui. Tout annonce que ce jeune homme sera aussi heureux que brave.

— Et fidèle? ajouta le roi; car la bravoure et la fortune sont peu de chose sans la fidélité.

— Et fidèle aussi; car son regard et ses yeux expriment une mâle fermeté, et sa *linea vitæ* est profondément empreinte et nette, ce qui

indique un attachement sincère et loyal à ceux qui lui feront du bien ou qui mettront en lui leur confiance. Et cependant...

— Cependant quoi? mon père Galeotti; pourquoi vous arrêtez-vous?

— Les oreilles des rois, reprit le philosophe, sont comme le palais de ces malades délicats qui ne peuvent endurer l'amertume des breuvages nécessaires à leur guérison.

— Mes oreilles et mon palais n'ont pas une telle délicatesse. Je puis entendre un conseil utile et boire une médecine salutaire; je ne m'inquiète ni de la rudesse de l'un, ni de l'âpreté de l'autre. Je n'ai pas été gâté par la mollesse et l'indulgence; ma jeunesse a été un temps d'exil et de souffrances. Mes oreilles sont habituées aux conseils sévères, et je ne m'en offense pas.

— Hé bien, Sire, je vous dirai franchement que s'il y a dans la mission que vous projetez quelque chose qui..., qui, enfin, puisse effrayer une conscience scrupuleuse, ne la confiez pas à ce jeune homme; — au moins avant que quelques années de service près de vous l'aient rendu aussi peu scrupuleux que les autres.

— Et c'est là ce que vous hésitiez à dire, mon bon Galeotti? et vous avez craint de m'offenser en parlant ainsi? Hélas! vous comprenez, je le sais, que les sentiers de la politique des rois ne peuvent être toujours dirigés, comme doit invariablement l'être celui de la vie privée, par les maximes abstraites de la raison et de la morale. Pourquoi nous, princes de la terre, fondons-nous des églises et des monastères? pourquoi faisons-nous des pèlerinages, nous imposons-nous des pénitences, et nous soumettons-nous à des pratiques de dévotion dont les autres hommes peuvent se dispenser, si ce n'est parce que le bien public et le bonheur de nos sujets nous forcent à des mesures qui peuvent charger nos consciences comme chrétiens? Mais le Ciel est miséricordieux, — l'indulgence de l'Église est inépuisable, et l'intercession de Notre-Dame d'Embrun et des bienheureux saints est active, éternelle et toute-puissante! — Il posa son chapeau sur la table, et s'agenouillant dévotement devant les images attachées à ses bords, il dit d'une voix pleine d'onction : *Sancte Huberte, sancte Juliane, sancte Martine, sancta Rosalia, sancti quotquot adestis, orate pro me peccatore*[1]! Il se

[1] Saint Hubert, saint Julien, saint Martin, sainte Rosalie, et vous autres saints qui m'écoutez, priez pour moi, pécheur!

frappa la poitrine, se releva, remit son chapeau sur sa tête, et continua : — Soyez assuré, mon bon père, que s'il peut y avoir dans notre commission quelque chose qui ressemble à ce que vous nous avez donné à entendre, l'exécution n'en sera pas confiée à ce jeune homme, et qu'il ne sera pas instruit de cette partie de nos projets.

— En cela, mon royal frère, vous agirez sagement. — On peut aussi craindre quelque chose de l'impétuosité de ce jeune homme, défaut inhérent aux gens de complexion sanguine. Mais, d'après les règles de l'art, cette chance ne peut l'emporter sur les qualités que nous ont révélées son horoscope et les autres pronostics que nous avons consultés.

— Minuit, continua le roi, sera-t-il une heure propice pour commencer un voyage dangereux? — Voyez, voici vos éphémérides ; — vous voyez la position de la lune à l'égard de Saturne, et l'élévation de Jupiter. Cela indiquerait, ce me semble, avec toute soumission à vos connaissances supérieures, un heureux succès à qui ferait partir une expédition à une telle heure.

— Oui, à celui qui fait *partir* l'expédition, cette conjonction promet le succès; mais je pense que Saturne étant en combustion, menace de dangers et d'infortune celui *qui partira :* d'où j'infère que la mission peut être périlleuse, ou même fatale, à ceux qui doivent voyager. Cette conjonction contraire annonce violence et captivité.

— Violence et captivité pour ceux qui partent, mais succès selon les désirs de celui qui fait partir ; n'est-ce pas là ce que vous annoncez, mon docte père?

— Précisément.

Le roi fit une pause, sans laisser voir jusqu'à quel point cette prédiction (probablement hasardée par l'astrologue d'après sa conjecture que la mission couvrait quelque projet dangereux) se rapportait à son objet réel, qui était, comme le sait déjà le lecteur, de faire tomber la comtesse Isabelle de Croye entre les mains de Guillaume de La Marck, gentilhomme de haute naissance, à la vérité, mais ravalé par ses crimes au rang d'un chef de bandits, remarquable par son caractère turbulent et sa bravoure féroce.

Le roi tira un papier de sa poche, et, avant de le remettre à Martivalle, il lui dit d'un ton qui ressemblait à une apologie : — Savant Galeotti, ne soyez pas surpris que, possédant en vous un trésor de

science prophétique supérieure à celle d'aucun de vos contemporains, sans en excepter le grand Nostradamus lui-même, je désire fréquemment mettre à profit vos connaissances, au milieu de ces doutes et de ces difficultés qui assiégent tout prince ayant à combattre la rébellion dans ses états et ses ennemis du dehors, tous deux puissants et invétérés.

— Sire, répondit le philosophe, quand, sur votre demande qui m'honore, j'abandonnai la cour de Bude pour celle du Plessis, ce fut avec la résolution de mettre à la disposition de mon royal patron tout ce qui, dans mon art, peut lui être utile.

— Assez, bon Martivalle. — Prêtez donc l'oreille, je vous prie, à cette question; — et il lut ce qui suit sur le papier qu'il tenait à la main : — Une personne engagée dans une contestation importante, qui est telle qu'elle doit se vider soit par la loi, soit par les armes, désire en ce moment arriver à un accommodement au moyen d'une entrevue personnelle avec son antagoniste. Il voudrait savoir quel jour sera propice pour l'exécution d'un tel dessein, quel peut être même le succès d'une telle négociation, et si son adversaire répondra à cette confiance par la reconnaissance et la franchise, ou s'il est plutôt probable qu'il abuse des avantages qu'une pareille conférence peut lui présenter.

— C'est une question importante, dit Martivalle, quand le roi eut achevé sa lecture, et qui exige que je trace un planétaire et que j'y donne une attention sérieuse et profonde.

— Faites-le, mon maître ès-sciences, et vous saurez ce que c'est que d'obliger un roi de France. Nous avons résolu, si les constellations le permettent, — et nos faibles connaissances nous portent à penser qu'elles sont favorables à notre dessein, — de hasarder quelque chose, même en notre propre personne, pour mettre un terme à ces guerres anti-chrétiennes.

— Puissent les saints favoriser les pieuses intentions de Votre Majesté, dit l'astrologue, et veiller sur votre personne sacrée!

— Je vous remercie, mon docte père. — En attendant, voici quelque chose pour augmenter votre précieuse bibliothèque.

Il plaça sous un des volumes une petite bourse d'or, car, économe jusque dans ses superstitions, Louis regardait l'astrologue comme suffisamment récompensé de ses services, par les pensions dont il l'avait gratifié, et il se croyait en droit de mettre ses connaissances à con-

tribution pour un prix modéré, même dans les occasions les plus importantes.

Louis ayant ainsi, pour employer le langage du barreau, payé les honoraires de son avocat consultant, se tourna vers Durward : — Suis-moi, mon brave Écossais, lui dit-il ; suis-moi comme un homme désigné par le destin et choisi par un roi pour accomplir une entreprise importante. Que tout soit prêt pour que tu puisses mettre le pied sur l'étrier à l'instant précis où la cloche de Saint-Martin sonnera minuit. Une minute plus tôt ou une minute plus tard, tu perdrais l'aspect favorable des constellations qui sourient à ton voyage.

En parlant ainsi le roi sortit de l'appartement, suivi de son jeune garde. Dès qu'il fut dehors, l'astrologue donna carrière à des sentiments tout différents de ceux qui avaient paru l'animer en présence du roi.

— Le sordide esclave ! s'écria-t-il en pesant la bourse dans sa main,

— car, ne mettant pas de bornes à ses dépenses, il avait un besoin

d'argent presque continuel, — le bas et sordide marmiton! — La femme d'un marin m'en donnerait davantage pour savoir si son mari a traversé les mers en sûreté! *Lui!* acquérir la moindre teinture des belles-lettres! — oui, quand le renard voleur et les loups hurlants deviendront musiciens. *Lui*, lire dans le glorieux blason du firmament! — oui, quand la taupe aveugle aura les yeux du lynx. — *Post tot promissa* [1]! — après m'avoir fait tant de promesses pour me tirer de la cour du magnifique Mathias, où le Hun et le Turk, le chrétien et l'infidèle, le czar de Moscovie et le khan de Tartarie eux-mêmes luttaient à qui me comblerait de présents! Pense-t-il que je sois homme à demeurer dans ce vieux château comme un bouvreuil en cage, obligé de chanter dès qu'il prend un sifflet, et tout cela pour de la graine et de l'eau? — Non, certes. — *Aut inveniam viam, aut faciam* [2], — je découvrirai un expédient, ou j'en inventerai un. Le cardinal La Balue est politique et libéral; — je lui montrerai cette question que le roi vient de me faire, et ce sera la faute de Son Éminence si les étoiles ne parlent pas selon ses désirs.

Il reprit le présent dédaigné, et le pesa de nouveau dans sa main. Il peut se faire, dit-il, qu'il y ait quelque joyau ou quelque perle de prix cachée dans cette misérable bourse. — J'ai entendu dire qu'il peut être libéral, même jusqu'à la prodigalité, quand cela convient à son caprice ou à son intérêt.

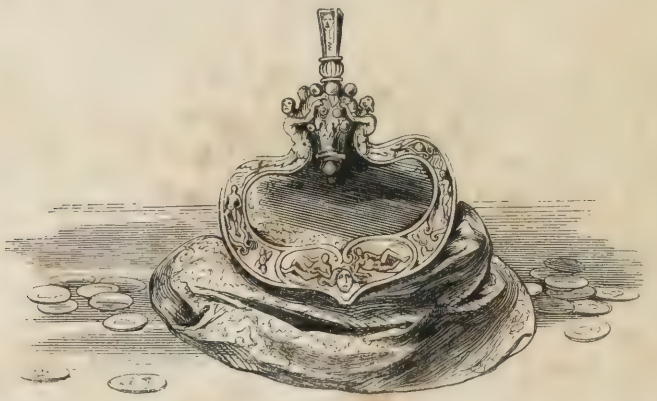
Il vida la bourse, qui contenait dix pièces d'or, ni plus ni moins. L'indignation de l'astrologue fut portée au plus haut point. — Pense-t-il donc, s'écria-t-il, que pour ce misérable salaire je pratiquerai cet art céleste que j'ai étudié sous l'abbé arménien d'Istrahoff, qui n'avait pas vu le soleil depuis quarante ans, — sous le Grec Dubravius, qu'on dit être ressuscité d'entre les morts, et avoir même visité le scheik Ebn Ali dans sa grotte des déserts de la Thébaïde? — Non, par le Ciel! — Celui qui méprise la science périra par sa propre ignorance. Dix pièces! — un cadeau que je rougirais presque d'offrir à Toinette pour acheter un corset neuf!

Tout en disant cela, le philosophe indigné mit néanmoins les pièces d'or si méprisées dans une grande poche qu'il portait à sa ceinture, et

[1] Après de telles promesses!

[2] Je trouverai ou je me fraierai un chemin.

que Toinette, ainsi que d'autres complices de ses dépenses extravagantes, savait ordinairement vider plus vite, que notre sage, avec tout son art, ne pouvait trouver les moyens de la remplir.



CHAPITRE XIV.

LE VOYAGE.

Je te revois, ô beau pays de France, — pays favorisé des arts et de la nature, — je te revois. — Toi dont le sol reconnaissant récompense avec usure les faciles et gais travaux de tes enfants, je te revois; je revois tes filles au teint bruni, aux regards agaçants, aux yeux noirs et vifs. Et cependant, ô belle France, tu as eu aussi tes jours de malheur, dans les anciens temps et dans des temps plus rapprochés de nous! *Anonyme.*

ÉVITANT toute conversation (car tel était l'ordre qu'il avait reçu), Quentin Durward se hâta de procéder à son équipement. Il revêtit une cuirasse épaisse et sans ornements, avec des cuissards et des brassards, et il se couvrit la tête d'un bon casque d'acier sans visière. A cette armure défensive, il ajouta un élégant surtout de peau de chamois brodé et galonné sur toutes les coutures, tel qu'aurait pu le porter un officier supérieur attaché à une maison noble.

Les diverses parties de cet équipement avaient été apportées dans la chambre de Quentin par Olivier, qui lui apprit, avec son sourire insinuant et ses manières posées, que le Balafré avait été désigné pour

monter la garde, afin qu'il ne pût faire aucune question sur ces mystérieux apprêts.

— Vos excuses seront faites à votre parent, ajouta Olivier avec un nouveau sourire; et, mon cher enfant, quand vous serez revenu sain et sauf de l'agréable mission qui vous est confiée, je ne doute pas que vous ne soyez trouvé digne d'un avancement qui vous dispensera d'avoir à rendre compte à personne de vos actions, et qui vous placera, au contraire, à la tête de gens qui auront à vous rendre compte des leurs.

Ainsi parlait Olivier-le-Diable, tout en calculant probablement dans son esprit les chances nombreuses qui devaient nécessairement, dans cette mission, faire trouver au pauvre jeune homme, dont il pressait affectueusement la main, ou la captivité ou la mort. Il ajouta à ces belles paroles une petite bourse d'or, comme don de la part du roi, pour défrayer les dépenses nécessaires de la route.

Quelques minutes avant minuit, Quentin, conformément à ses instructions, se rendit dans la seconde cour et s'arrêta sous la tour du Dauphin, qui avait été, comme le sait le lecteur, assignée pour la résidence temporaire des comtesses de Croye. Il trouva au lieu du rendez-vous les hommes et les chevaux qui devaient former l'escorte, avec deux mules chargées du bagage, trois palefrois pour les deux dames et une fidèle suivante, et pour lui-même un beau cheval de guerre, dont la selle, garnie d'acier, brillait aux pâles rayons de la lune. Pas un mot de reconnaissance ne fut prononcé ni de part ni d'autre. Les hommes se tenaient sur leurs montures, silencieux et immobiles; Quentin s'aperçut avec plaisir qu'ils étaient armés de longues lances. Ils étaient seulement au nombre de trois; mais l'un d'eux dit tout bas à Quentin, avec un accent gascon fortement prononcé, que leur guide devait les joindre au-delà de Tours.

On apercevait aux fenêtres de la tour des lumières mouvantes, qui semblaient annoncer que les habitantes s'empressaient de terminer leurs préparatifs de départ. Enfin, une petite porte située dans un enfoncement s'ouvrit sur la cour, et trois femmes en sortirent, suivies d'un homme enveloppé dans un manteau. Elles se placèrent en silence sur les palefrois qui les attendaient, tandis que l'homme qui les avait accompagnées, prenant à pied les devants, donna les mots de passe et fit les signaux aux gardes vigilantes dont on eut successivement à traverser les postes. On atteignit ainsi la dernière limite de

ces formidables enceintes. Là, l'homme qui avait guidé à pied la petite troupe s'arrêta, et parla bas aux deux dames avec un air plein d'empressement.

— Que le Ciel vous récompense, Sire! dit une voix qui vibra délicieusement aux oreilles de Durward, et qu'il vous pardonne, si vos intentions sont moins généreuses que vos paroles ne l'expriment! Être mise en sûreté sous la protection du bon évêque de Liége, est le plus grand de mes désirs.

La personne à qui ces mots s'adressaient fit une réponse que Quentin ne put entendre, et retourna sur ses pas par la porte d'entrée. A la faible clarté de la lune, Quentin crut reconnaître le roi lui-même. Le vif désir qu'il éprouvait de voir ses hôtes s'éloigner au plus vite l'avait sans doute déterminé à assister en personne à leur départ, en cas que les deux dames témoignassent quelque hésitation, ou que les gardes du château fissent quelques difficultés.

Quand la cavalcade eut franchi l'enceinte extérieure, il devint nécessaire, pour quelque temps, de s'avancer avec grande précaution, afin d'éviter les chausse-trapes, les piéges et autres inventions disposées là pour s'opposer à l'approche des étrangers. Le Gascon possédait cependant parfaitement le fil de ce labyrinthe, et après un quart d'heure de marche on eut dépassé les limites du Plessis-le-Parc, et on se trouva non loin de la ville de Tours.

La lune, qui se dégagea en ce moment des nuages qui l'avaient presque constamment voilée, répandit les flots de sa douce lumière sur un paysage admirable. La Loire, au cours magnifique, roulait ses eaux majestueuses et rapides à travers la plus riche plaine de France, entre des rives ornées de tours et de terrasses, et plantées d'oliviers et de vignobles. Les murs de la ville de Tours, cette vieille capitale de la Touraine, présentaient, blanchis par les rayons de l'astre, les tours qui défendaient ses portes et les créneaux qui les surmontaient; tandis que de leur enceinte on voyait s'élever l'immense édifice gothique que la dévotion du saint évêque Perpétue avait érigé dès le cinquième siècle, et que le zèle de Charlemagne et de ses successeurs avait tellement agrandi, et relevé d'une telle splendeur d'architecture, qu'ils en avaient fait la plus belle église de France. On apercevait également les tours de Saint-Gatien, ainsi que les sombres remparts du château, qu'on disait avoir été, dans les anciens temps, la résidence de l'empereur Valentinien.

Quoique les circonstances dans lesquelles se trouvait le jeune Écossais fussent de nature à occuper toutes ses pensées, habitué aux paysages imposants, mais arides et sans vie, de ses montagnes natales, où les plus belles scènes ont elles-mêmes quelque chose de triste et de pauvre, il ne put contempler sans autant de ravissement que de surprise un tableau où la nature et l'art semblaient à l'envi avoir prodigué leurs plus riches ornements. Il fut rappelé à ses affaires du moment par la voix de la plus âgée des deux dames (élevée d'une octave au moins au-dessus du doux organe qui avait dit adieu au roi Louis), demandant à parler au chef de l'escorte. Poussant son cheval en avant, Quentin se présenta respectueusement aux deux dames en cette qualité, et subit l'interrogatoire suivant de dame Hameline :

— Comment vous nommez-vous? quel est votre grade?

Quentin la satisfit sur ces deux points.

— Connaissez-vous parfaitement la route?

— Il ne pouvait, répondait-il, assurer qu'il la connût très-bien, mais

il avait reçu des instructions très-détaillées, et ils devaient d'ailleurs, à leur prochaine station, trouver un guide en état, sous tous les rapports, de les diriger dans la suite de leur voyage. En attendant, un quatrième cavalier, qui venait de les rejoindre, leur servirait de guide jusqu'à la première halte.

— Et pourquoi avez-vous été choisi pour un tel service, mon jeune gentilhomme? dit la dame. — On m'a dit que c'était vous qui étiez de garde hier dans la galerie où nous avons rencontré la princesse Jeanne. — Vous me semblez bien jeune et bien peu expérimenté pour remplir une telle mission ; — vous n'êtes même pas Français, car vous avez un accent étranger.

— Je dois obéir aux ordres du roi, madame, et je n'ai pas à en discuter les motifs.

— Êtes-vous de noble naissance? demanda la même questionneuse.

— Je puis l'affirmer en toute sûreté, madame.

— Et n'êtes-vous pas, dit à son tour la jeune dame, mais avec quelque timidité, le même que j'ai vu lorsque je fus appelée pour servir le roi, là-bas à cette auberge?

Baissant la voix, peut-être par le même sentiment de timidité, Quentin répondit affirmativement.

En ce cas, ma cousine, dit la jeune Isabelle à la comtesse Hameline, je pense que nous devons être en sûreté sous la sauvegarde de ce jeune gentilhomme. Il n'a pas l'air d'un homme à qui on aurait pu confier l'exécution d'un plan de trahison et de cruauté contre deux femmes sans défense.

— Sur mon honneur! madame, s'écria Durward, sur la gloire de ma maison, sur les os de mes ancêtres! je ne voudrais pas, pour la France et l'Écosse réunies, me rendre coupable envers vous de trahison ou de cruauté!

— Vous parlez bien, jeune homme, dit dame Hameline ; mais nous sommes habituées à entendre de belles paroles du roi Louis et de ses agents. C'est par elles que nous avons été déterminées, alors que nous eussions pu recourir avec moins de risques qu'à présent à la protection de l'évêque de Liége, ou que nous eussions pu nous mettre sous celle de Wenceslas de Germanie ou d'Édouard d'Angleterre, à chercher un refuge en France. Et où nous ont conduites les promesses du roi? à nous cacher indignement, honteusement, sous des noms roturiers, comme une espèce de marchandise prohibée, dans cette misérable

hôtellerie, où nous étions contraintes, — nous, tu le sais, Marton (elle s'adressait à sa suivante), qui n'avons jamais fait notre toilette que sous un dais et sur une estrade de trois degrés, — de nous habiller nous-mêmes, debout sur le plancher comme deux misérables laitières.

Marton convint que sa maîtresse disait la plus triste vérité.

— Je voudrais que ç'eût été là le plus grand mal, chère parente, dit la comtesse Isabelle; je me serais bien volontiers passée de tout appareil.

— Mais non de toute société, ma chère nièce : ceci est impossible.

— Je me serais passée de tout, ma bonne tante, répliqua Isabelle d'une voix qui pénétra jusqu'au cœur de Durward, oui de tout, pourvu que j'eusse trouvé une retraite sûre et honorable. Je ne désire pas, — Dieu le sait, et je ne l'ai jamais désiré, — être une occasion de guerre entre la France et la Bourgogne, ma patrie; je ne voudrais pas que ma cause coûtât la vie à un seul homme. Je ne demandais que la permission de me retirer au couvent de Marmoutiers, ou dans quelque autre sainte demeure.

— Vous parlez comme une folle, ma nièce, et non comme la fille de mon noble frère. Heureusement il existe encore quelqu'un qui a conservé un peu de la fierté de la noble maison de Croye. Comment une dame de haute naissance serait-elle distinguée d'une laitière brûlée par le soleil, si ce n'est que pour l'une on brise des lances, tandis qu'on

ne rompt pour l'autre que des branches de coudrier? Je vous dis, ma chère, que lorsque j'étais encore dans ma première jeunesse, à peine

plus âgée que vous ne l'êtes aujourd'hui, la fameuse passe d'armes d'Haflinghem fut soutenue en mon honneur. Les tenants étaient au nombre de quatre, et celui des assaillants fut jusqu'à douze. Cela dura trois jours et coûta la vie à deux chevaliers ; il y eut en outre une épine du dos brisée, une épaule démise, trois jambes et deux bras cassés, sans parler de blessures plus légères, et de meurtrissures que les hérauts ne comptèrent pas. C'est ainsi que les dames de notre maison ont toujours été honorées. Ah ! si vous aviez seulement la moitié du cœur de vos nobles ancêtres, vous trouveriez le moyen, dans quelque cour où l'amour des dames et la renommée des armes sont encore en honneur, de faire donner un tournoi dont votre main serait le prix, comme celle de votre bisaïeule d'heureuse mémoire, à la joute d'armes de Strasbourg ; et vous vous assureriez ainsi la meilleure lance de l'Europe pour soutenir les droits de la maison de Croye, à la fois contre l'oppression de la Bourgogne et la politique du roi de France.

— Mais, belle parente, répondit la jeune comtesse, j'ai entendu dire par ma vieille nourrice que, quoique le rhingrave eût été la meilleure lance du grand tournoi de Strasbourg, et qu'il eût ainsi gagné la main de ma respectable ancêtre, le mariage ne fut cependant pas heureux, et qu'il avait coutume de gronder souvent et même de battre quelquefois ma bisaïeule, d'heureuse mémoire.

— Et pourquoi non ? dit la vieille comtesse, dans son enthousiasme romanesque pour la chevalerie ; pourquoi ces bras victorieux, accoutumés à distribuer des coups en campagne, perdraient-ils leur énergie à la maison ? J'aimerais mille fois mieux être battue deux fois par jour par un mari dont les bras seraient aussi redoutés des autres que de moi-même, que d'être la femme d'un couard qui n'oserait lever la main ni sur moi ni sur personne autre !

— Je vous souhaiterais, sans vous l'envier, beaucoup de joie avec un mari aussi actif, belle tante ; car si des os brisés sont agréables dans un tournoi, rien n'est moins aimable dans le boudoir d'une dame.

— Mais, répliqua dame Hameline, être battue n'est pas la conséquence nécessaire d'un mariage avec un chevalier de renom dans les armes, quoiqu'il soit vrai que votre bisaïeul de bien heureuse mémoire, le rhingrave Gottfried, fût quelque peu brusque et qu'il aimât le vin du Rhin. — Le parfait chevalier est un agneau parmi les dames, et un lion au milieu des lances. — Il y avait Thibaut de Montigny, — Dieu soit avec lui ! — C'était la plus douce âme qui ait jamais été, et

non-seulement il ne fut jamais assez discourtois pour lever la main sur sa femme, mais, par Notre-Dame! lui qui battait tous ses adversaires en champ clos, il se laissa battre chez lui par une belle ennemie. — Eh bien! ce fut sa faute. — C'était un des tenants de la passe d'armes d'Haflinghem, et il s'y conduisit si bien que si ç'eût été le bon plaisir du Ciel et celui de votre grand-père, il eût pu y avoir une dame de Montigny qui eût mieux répondu à la douceur de son caractère.

La comtesse Isabelle, qui avait quelque raison de redouter cette passe d'Haflinghem, sujet sur lequel sa tante se montrait toujours inépuisable, laissa tomber la conversation; et Quentin, avec la politesse naturelle à un homme bien élevé, craignant que sa présence ne les gênât dans leur entretien, poussa son cheval en avant pour rejoindre le guide, comme s'il eût eu à lui faire quelques questions relatives à la route.

Cependant les deux dames cheminèrent en silence, ou en échangeant des paroles qui ne méritent pas d'être rapportées, jusqu'à ce que le jour commençât à paraître; et comme alors elles étaient à cheval depuis plusieurs heures, Quentin, craignant qu'elles ne fussent fatiguées, devint impatient de savoir quelle distance les séparait encore de la prochaine station.

— Je vous la montrerai dans une demi-heure, répondit le guide.

— Et alors, reprit Quentin, vous nous laisserez aux soins d'un autre conducteur?

— Précisément, seigneur archer; mes voyages sont toujours courts et droits. Tandis que vous et les autres, seigneur archer, allez par l'arc, moi je prends toujours la corde.

La lune s'était cachée depuis longtemps sous l'horizon, et les lueurs de l'aube commençaient à poindre à l'est, à chaque instant plus fortes et plus brillantes, se réfléchissant sur les eaux d'un petit lac, à deux pas duquel ils marchaient depuis quelques moments. Ce lac était au milieu d'une plaine étendue et découverte, quoique coupée çà et là d'arbres isolés, de bosquets et de buissons. Les objets commençaient donc à pouvoir être discernés assez distinctement. Quentin tourna les yeux vers l'homme qui s'avançait à ses côtés, et sous l'ombre d'un grand chapeau rabattu à larges bords, semblable au *sombrero* du paysan espagnol, il reconnut les traits facétieux de ce même Petit-André dont les doigts, il n'y avait pas longtemps, de concert avec ceux de son lugubre compagnon Trois-Échelles, s'étaient montrés si désagréa-

blement actifs autour de son cou. Poussé par l'aversion, et aussi, — car, en Écosse, l'exécuteur des hautes-œuvres est regardé avec une horreur presque superstitieuse, — par un sentiment de crainte que le souvenir de sa récente aventure ne contribuait pas à diminuer, Durward tira instinctivement vers la droite la bride de son cheval, et, le pressant en même temps de l'éperon, lui fit faire une demi-volte qui le porta à sept ou huit pieds de son odieux compagnon.

— Ho! ho! ho! ho! fit Petit-André, par Notre-Dame de Grève! notre jeune soldat se souvient encore de nous. — Eh bien! camarade, vous ne me gardez pas rancune, j'espère? — Chacun gagne son pain dans le pays. Personne n'a à rougir d'être tombé entre mes mains; je fais mon ouvrage aussi bien que quiconque a jamais attaché un fruit vivant à un arbre. — Et avec cela, Dieu m'a fait la grâce de faire de moi un joyeux compagnon. — Ha! ha! ha! je pourrais vous citer de si bonnes plaisanteries de ma façon, faites entre le pied de l'échelle et la tête du gibet, que, sur mon âme, j'étais obligé de hâter ma besogne, de peur que mes patients ne mourussent de rire, ce qui aurait été une honte pour mon métier.

En parlant ainsi, il tirait de côté la bride de son cheval pour regagner l'intervalle que l'Écossais avait mis entre eux, et il ajouta : Allons, seigneur archer, point de bouderie entre nous. Pour moi, j'ai toujours fait mon devoir sans haine et d'un cœur léger, et je n'aime jamais mieux un homme que quand je lui passe mon collier autour du cou, pour le faire chevalier de l'ordre de saint Patibularius, comme le chapelain du prévôt, le digne père Vaconeldiablo, a coutume d'appeler le saint patron de la prévôterie.

— Recule-toi, misérable! s'écria Quentin, comme l'exécuteur cherchait de nouveau à se rapprocher de lui; recule-toi, ou je serai tenté de t'apprendre quelle distance il doit y avoir entre un homme d'honneur et un vil rebut de ton espèce.

— Là, là! comme vous êtes chaud! Si vous aviez dit un *honnête* homme, il y aurait eu quelque chose de vrai là-dedans; mais quant aux hommes *d'honneur*, j'ai tous les jours à travailler avec eux d'aussi près et aussi serré que j'ai été sur le point d'avoir affaire avec vous. — Mais que la paix soit avec vous, et tenez-vous compagnie à vous-même. Je vous aurais donné un flacon d'auvernat pour noyer toute rancune; — mais, puisque vous recevez ainsi ma politesse, — c'est bien. Soyez aussi boudeur qu'il vous plaira. — Je ne me querelle jamais avec mes

pratiques, — mes chers camarades, mes joyeux danseurs, mes petits compagnons de jeu, comme Jacques le boucher dit à ses moutons ; — avec ceux enfin qui, comme Votre Seigneurie, portent écrit sur le front C. O. R. D. E.[1]. Non, non ; qu'ils me traitent comme ils le voudront, ils ne trouveront pas moins à la fin mes bons services. — Et vous verrez vous-même, quand vous retomberez dans les mains de Petit-André, qu'il sait oublier une injure.

En disant cela, et couronnant le tout par un regard ironique, Petit-André fit entendre ce claquement de langue par lequel on excite un cheval trop lent, et passa de l'autre côté du chemin, laissant le jeune homme digérer les lardons qu'il lui avait servis, autant que pouvait le faire son fier estomac écossais. Quentin éprouva une forte tentation de lui briser sa lance sur les épaules ; mais il se retint, en réfléchissant qu'une altercation avec un tel homme n'était convenable en aucun temps ni en aucun lieu, et qu'une querelle, quelle qu'elle fût, dans la situation où il se trouvait, serait un manque à son devoir et pourrait avoir les plus dangereuses conséquences. Il dévora donc la colère que lui faisaient éprouver les railleries intempestives et tout-à-fait caractéristiques de M. Petit-André, et se contenta de faire des vœux ardents qu'elles ne parvinssent pas aux oreilles des dames qu'il escortait, et sur l'esprit desquelles on pouvait supposer qu'elles ne produiraient pas une impression avantageuse en faveur d'un homme exposé à de tels sarcasmes. Mais il fut tout à coup arraché à ses pensées par un cri que poussèrent à la fois les deux dames : — Regardez, regardez derrière nous ! — Pour l'amour du Ciel, veillez sur vous et sur nous ! — Nous sommes poursuivis !

Quentin se retourna précipitamment, et vit qu'en effet deux hommes armés les suivaient à cheval, et couraient assez bon train pour les rejoindre bientôt. Ce ne peut être, dit-il, que quelques gardes du prévôt qui font leur ronde dans la forêt. — Petit-André, regarde, et vois ce que ce peut être.

Petit-André obéit, et se tournant sur sa selle d'un air goguenard, après avoir fait ses observations, il répondit : Ce ne sont ni vos camarades ni les miens ; — ni des archers ni des hommes du prévôt : — car je crois qu'ils portent des casques dont la visière est baissée, ainsi que des hausse-cols. — Peste soit de ces hausse-cols, entre toutes les autres

[1] En anglais, H. E. M. P., *hemp*, chanvre.

pièces de l'armure! — J'ai quelquefois perdu une heure à en défaire les attaches.

— Mes gracieuses dames, dit Quentin sans écouter Petit-André, marchez en avant; — pas assez vite pour faire croire que vous fuyez, mais assez promptement pour mettre à profit l'empêchement que je vais élever entre vous et ces hommes qui nous suivent.

La comtesse Isabelle jeta un coup d'œil à leur guide et dit quelques mots bas à sa tante. Celle-ci s'adressa à Quentin : — Nous nous confions à vous, bel archer, et nous courrons le risque de ce qui pourra nous arriver en votre compagnie, plutôt que d'aller en avant avec cet homme, dont la mine ne me paraît pas de bon augure.

— Comme il vous plaira, mesdames. — Après tout, ils ne sont que deux; et quoique ce soient des chevaliers, comme semblent l'indiquer leurs armes, ils apprendront, s'ils ont quelque mauvaise intention, comment un gentilhomme écossais peut faire son devoir en présence et pour la défense de personnes telles que vous. — Lequel de vous, ajouta-t-il en s'adressant à ses hommes, est disposé à être mon second pour rompre une lance avec ces cavaliers?

Deux des hommes manquèrent évidemment de résolution ; mais le troisième, Bertrand Guyot, jura que, cape de Diou! quand ce seraient des chevaliers de la Table-Ronde du roi Arthur, il voudrait essayer de leur valeur, pour l'honneur de la Gascogne.

Il parlait encore quand les deux chevaliers, — car ils ne semblaient pas de moindre rang, — arrivèrent à l'arrière-garde de la petite troupe, où Quentin, avec son brave adhérent, s'était posté pour leur tenir tête. Ils étaient entièrement couverts d'une excellente armure d'acier poli, sans aucune devise qui pût les faire reconnaître.

En arrivant, l'un d'eux s'adressa à Quentin : — Sire écuyer, faites-nous place ; nous venons vous relever d'une commission qui est au-dessus de votre rang et de votre condition. Vous ferez bien de remettre ces dames à nos soins, qui leur conviendront mieux que les vôtres. Nous savons qu'entre vos mains elles ne sont guère mieux que captives.

— Pour répondre à votre demande, messieurs, je vous dirai d'abord que je m'acquitte d'un devoir qui m'a été imposé par mon souverain actuel ; et ensuite que, quelque indigne que j'en puisse être, ces dames désirent rester sous ma protection.

Arrière, maraud! s'écria un des deux champions ; oseras-tu, toi mendiant vagabond, opposer de la résistance à deux chevaliers?

— J'opposerai de la résistance, reprit Quentin, à votre insolente et injuste agression. Et s'il y a une différence de rang entre nous, ce que j'ignore, votre conduite discourtoise la fait disparaître. Tirez vos épées, ou, si vous voulez vous servir de la lance, prenez du champ.

Tandis que les deux chevaliers faisaient volte-face et retournaient à la distance de deux ou trois cents pas, Quentin, jetant un regard sur les deux dames, se pencha sur sa selle comme pour leur demander qu'elles le soutinssent de leurs vœux, et pendant qu'elles agitaient leurs mouchoirs en signe d'encouragement, les deux assaillants avaient gagné la distance nécessaire pour charger.

Recommandant au Gascon de se conduire en homme, Durward lança son cheval. Les quatre cavaliers se rencontrèrent au milieu de la carrière. Le choc fut fatal au pauvre Gascon ; car son adversaire visant à la figure, qui n'était pas couverte d'une visière, la lance le frappa dans l'œil, pénétra jusqu'au cerveau, et l'étendit raide mort sur la place.

De son côté, Quentin, quoique combattant avec le même désavantage, fit sur sa selle un mouvement si heureux, que la lance ennemie lui effleura légèrement la joue, passa par-dessus son épaule droite,

tandis que la sienne, frappant son antagoniste juste au milieu de la poitrine, le désarçonna du coup. Quentin sauta aussitôt à terre pour

lever la visière de son ennemi renversé ; mais l'autre chevalier (qui n'avait pas encore parlé), voyant la mésaventure de son compagnon, descendit de cheval plus vite encore que Durward, et, se plaçant devant son ami étendu sans connaissance, il s'écria : Au nom de Dieu et de saint Martin, remonte à cheval, camarade, et pars avec ta pacotille de femmes ! — Ventre-saint-gris ! elles ont causé assez de mal ce matin.

— Avec votre permission, sire chevalier, répondit Quentin, irrité du ton menaçant dont ces paroles avaient été prononcées, je verrai d'abord à qui j'ai eu affaire, et je saurai ensuite qui doit répondre de la mort de mon camarade.

— Tu ne vivras assez ni pour le voir ni pour le dire. Tourne les talons et va-t'en en paix, camarade. Si nous avons été assez fous pour arrêter votre voyage, nous en avons été payés, car tu as fait plus de mal que ta vie et celle de ta bande entière n'en pourraient réparer.—

Ah ! puisque tu le veux (Quentin avait tiré son épée et s'avançait sur lui), reçois celui-là pour nous venger !

En disant cela, il asséna sur le casque de Quentin un si furieux coup d'épée, que celui-ci, quoiqu'il fût d'un pays où on ne les donnait pas de main morte, n'en connaissait de semblables que dans les romans. Il descendit comme un coup de foudre, abattit la garde de l'épée que Quentin avait levée pour le parer, fendit son casque et pénétra jusqu'aux cheveux, mais sans aller plus loin. Étourdi par la violence du coup, Durward tomba un genou en terre, et fut un instant à la merci du chevalier, si ce dernier eût voulu lui en porter un second ; mais, soit compassion pour la jeunesse de Quentin, soit admiration pour son courage, soit générosité naturelle, il ne voulut pas profiter d'un tel avantage. Cependant Quentin, revenant à lui, se releva lestement et attaqua son ennemi avec l'emportement d'un homme déterminé à vaincre ou à périr, et en même temps avec assez de présence d'esprit pour prendre tous ses avantages. Résolu à ne pas s'exposer de nouveau à des coups aussi terribles que celui qu'il venait de recevoir, il profita de sa plus grande agilité, augmentée encore par la légèreté comparative de son armure, pour harasser son antagoniste en l'attaquant de tous côtés, avec des mouvements si soudains et des attaques si rapides, que celui-ci, chargé d'armes pesantes, ne se défendait qu'avec une extrême fatigue.

C'était en vain que le généreux chevalier lui criait à haute voix qu'il n'y avait plus entre eux de raison pour combattre, et que ce serait à regret qu'il serait contraint de le blesser : n'écoutant que sa colère et le désir de laver la honte de sa chute, Durward continuait de l'assaillir avec la rapidité de l'éclair, — tantôt le menaçant du tranchant, tantôt de la pointe de son épée, — ne perdant pas de l'œil les mouvements de son ennemi, qui lui avait donné une si terrible preuve de sa force supérieure, et toujours prêt à sauter en arrière ou de côté, pour éviter le choc de la redoutable épée.

— Il a donc le diable au corps, avec son obstination et sa folle présomption! murmura le chevalier ; il ne sera content que quand il aura reçu un bon horion sur la tête. En même temps il changea sa manière de combattre, et, se tenant sur la défensive, il semblait se contenter de parer, sans les lui rendre, les coups multipliés que lui portait Quentin, épiant sans doute l'instant où la fatigue de ce dernier, une fausse passe ou un mouvement imprudent, lui fourniraient l'occa-

sion de mettre d'un seul coup fin au combat. Il est vraisemblable que cette politique lui aurait réussi, mais le destin en avait autrement décidé.

Le duel en était encore au moment le plus chaud, quand une troupe nombreuse de cavaliers arriva au galop, en criant : Arrêtez, au nom du roi ! Les deux champions reculèrent en même temps, — et Quentin vit avec surprise que son capitaine, lord Crawford, était à la tête du détachement qui venait ainsi interrompre leur combat. Il aperçut aussi Tristan l'Ermite, avec deux ou trois de ses hommes. Toute la troupe pouvait consister en une vingtaine de cavaliers.

CHAPITRE XV.

LE GUIDE.

Il était, me dit-il, enfant de l'Égypte, et descendant de ces redoutables magiciens qui s'élevèrent contre Israël et son prophète, quand ceux-ci vinrent s'établir dans la terre de Goshen ; opposant leurs enchantements à la baguette du fils de Lévi, et combattant les miracles de Jehovah par leurs incantations, jusqu'à ce que, l'ange exterminateur descendant sur l'Égypte, ces sages arrogants pleurèrent leurs premiers nés comme l'ignorant paysan pleurait les siens.

Anonyme.

L'ARRIVÉE de lord Crawford et de sa troupe mit fin immédiatement au combat. Le chevalier leva sa visière, et remit aussitôt son épée au vieux lord, en lui disant : — Crawford, je me rends. Mais écoutez-moi, — un mot à l'oreille, pour l'amour de Dieu. — Sauvez le duc d'Orléans !

— Comment ? — quoi ? — le duc d'Orléans ! s'écria le vieux com-

mandant. — Que deviendra ceci, de par le diable? Cela va le perdre à jamais près du roi.

— Ne me faites pas de questions, dit Dunois, — car c'était lui-même, — tout ceci est ma faute. — Voyez, il donne signe de vie. Je voulais enlever cette demoiselle pour m'assurer sa main et ses possessions; — vous voyez ce qui en est résulté. — Éloignez votre canaille; — ne laissez personne le regarder. En disant cela, il ouvrit la visière de d'Orléans, et alla puiser dans le lac voisin de l'eau qu'il lui jeta à la figure.

Quentin Durward restait immobile de surprise, tant les aventures se pressaient en quelque sorte sur ses pas. Il venait d'étendre sur la poussière le premier prince du sang, comme le lui apprenait la vue des traits pâles du duc d'Orléans; et il avait en outre croisé l'épée avec le meilleur champion de France, le célèbre Dunois. — C'étaient deux faits d'armes honorables en eux-mêmes; mais comment le roi le prendrait-il? c'était une tout autre question.

Le duc avait recouvré ses sens; il s'était mis sur son séant et pouvait entendre ce qui se passait entre Dunois et Crawford, le premier soutenant avec chaleur qu'il n'y avait pas lieu de mentionner le nom du noble duc dans cette affaire, puisqu'il était prêt à en prendre sur lui tout le blâme et à déclarer que le duc n'était venu là que par amitié pour lui.

Lord Crawford écoutait, les yeux fixés sur la terre, soupirant de temps en temps et remuant la tête. — Tu sais, Dunois, dit-il enfin en le regardant, que, pour l'amour de ton père, aussi bien que pour toi-même, je désirerais te rendre service...

— Je ne demande rien pour moi, interrompit Dunois; vous avez mon épée, et je suis votre prisonnier. — Que faut-il de plus? — C'est pour ce noble prince, le seul espoir de la France si Dieu appelle à lui le dauphin. Il n'est venu ici que par obligeance pour moi, — pour m'aider à conquérir ma fortune. — Le roi lui-même m'avait en partie encouragé.

— Dunois, répliqua Crawford, si un autre me disait que tu as entraîné le noble prince dans ce danger pour servir tes intérêts, je lui donnerais un démenti; et maintenant que tu me l'affirmes toi-même, j'ai peine à croire que tu dises vrai.

— Noble Crawford, dit d'Orléans, entièrement revenu de son évanouissement, votre caractère ressemble trop à celui de votre ami Du-

nois, pour que vous ne lui rendiez pas justice. La vérité est que je l'ai entraîné ici tout-à-fait malgré lui, pour une entreprise aussi follement conçue que rapidement et témérairement exécutée. — Regardez-moi, ajouta-t-il en se levant et se tournant vers les soldats; — je suis Louis d'Orléans, prêt à subir la peine de ma propre folie. J'espère que le déplaisir du roi ne tombera que sur moi, comme cela est juste. — Cependant, comme un fils de France ne doit livrer son épée à personne, — pas même à vous, brave Crawford, — adieu, mon fidèle acier.

En même temps il tira son épée du fourreau et la lança dans le lac. Elle sillonna l'air comme un éclair, et retomba dans les eaux, qui se refermèrent sur elle. Tout le monde restait immobile, dans l'irrésolution et l'étonnement, tant on avait de respect et d'estime pour le caractère non moins que pour le haut rang du coupable. Tous aussi, connaissant les vues du roi sur le duc d'Orléans, sentaient que cette entreprise téméraire devait probablement entraîner sa perte.

Dunois fut le premier qui prit la parole, et ce fut du ton de mécontentement d'un ami offensé du peu de confiance qu'on lui témoigne : — Ainsi donc, Votre Altesse a jugé à propos, dans la même matinée, de jeter à l'eau sa meilleure épée, de renoncer à la faveur du roi et de mépriser l'amitié de Dunois?

— Mon cher parent, reprit le duc, comment aurais-je l'intention de mépriser votre amitié en disant la vérité, comme il convient à votre sûreté et à mon honneur?

— Eh! mon très-noble cousin, qu'avez-vous à vous occuper de ma sûreté, je vous prie? répondit Dunois d'un air chagrin. Que vous importe, au nom du Ciel, si j'ai dans l'esprit d'être pendu ou étranglé, ou jeté dans la Loire, ou poignardé, ou rompu sur la roue, ou enfermé dans une cage de fer, ou plongé dans une fosse du château, ou d'être traité de telle autre manière qu'il pourra plaire au roi Louis de disposer de son fidèle sujet? — Vous n'avez pas besoin de me faire de clignements d'yeux et de froncer les sourcils en me montrant Tristan l'Ermite; — je vois le drôle aussi bien que vous. — Mais les choses n'en seraient pas venues là pour moi. — Voilà pour ma sûreté. Quant à votre honneur, — par la pudeur de sainte Madeleine! je pense que l'honneur eût été de ne pas entreprendre la besogne de ce matin, ou de la tenir cachée. Voilà Votre Altesse désarçonnée par un enfant qui arrive de ses montagnes d'Écosse.

— Tut! tut! dit lord Crawford, Son Altesse n'a pas à rougir de cela. Ce n'est pas la première fois qu'un enfant écossais a rompu une bonne lance. — Je suis charmé que le jeune homme se soit bien comporté.

— Je ne puis dire le contraire, reprit Dunois; cependant, si Votre Seigneurie fût arrivée un peu plus tard, il aurait pu y avoir une vacance dans sa compagnie d'archers.

— Oui, oui, répondit lord Crawford, je puis lire votre écriture sur ce casque fendu. — Que quelqu'un le lui retire, et qu'on lui donne en place un de nos bonnets doublés d'acier, qui défendra mieux son crâne que ce morion brisé. — Mais je puis dire à Votre Seigneurie que votre bonne armure n'est pas non plus sans quelques marques d'écriture écossaise. — Et maintenant, Dunois, je dois requérir le duc d'Orléans et vous de monter à cheval et de m'accompagner; j'ai pouvoir et commission de vous conduire en un lieu qui n'est pas celui que mon amitié voudrait vous assigner.

— Mylord, dit le duc, ne puis-je dire un mot à ces belles dames?

— Pas une syllabe, répondit lord Crawford. Je suis trop ami de Votre Altesse pour lui permettre une telle imprudence. Alors, s'adressant à Quentin, il ajouta : — Vous, jeune homme, vous avez fait votre devoir. Partez, et remplissez la mission qui vous a été confiée.

— Avec votre permission, mylord, dit Tristan du ton brusque qui lui était ordinaire, le jeune homme doit prendre un autre guide. Je ne puis me passer de Petit-André, quand voici, selon toute apparence, de la besogne qui se prépare pour lui.

— Le jeune homme, dit Petit-André en s'avançant, n'a qu'à suivre le chemin droit devant lui, qui le conduira à un lieu où il trouvera l'homme qui doit servir de guide. — Pour mille ducats, je ne voudrais pas être loin de mon chef aujourd'hui! J'ai pendu des chevaliers et plus d'un écuyer; de riches échevins, des bourguemestres, des comtes et des marquis ont passé par mes mains; — mais un... humph! — et il regarda le duc, comme pour indiquer qu'il fallait remplir la lacune par « un prince du sang. » — Ho! ho! ho! Petit-André, on lira ton nom dans une chronique!

— Permettez-vous que vos drôles tiennent un pareil langage en présence d'un prince du sang royal? dit Crawford en lançant à Tristan un regard courroucé.

— Que ne le corrigez-vous vous-même, mylord? répondit Tristan d'un air sournois.

— Parce que, de tous ceux qui sont ici, il n'y a que toi dont la main puisse le toucher sans se dégrader.

— Alors, mêlez-vous de vos gens, mylord, et je répondrai des miens.

— Lord Crawford semblait prêt à repliquer avec colère ; mais comme si la réflexion eût réprimé ce mouvement, il tourna le dos à Tristan ; puis, après avoir invité le duc d'Orléans et Dunois à monter à cheval à ses côtés, il fit un signe d'adieu aux dames, et dit à Quentin : Que Dieu te garde, mon enfant! Tu as vaillamment commencé ta carrière, quoique dans une malheureuse affaire. — Il se mettait en marche, quand Quentin entendit Dunois demander à demi voix à lord Crawford : Nous conduisez-vous au Plessis?

— Non, mon malheureux et imprudent ami, répondit Crawford en soupirant; nous allons à Loches.

— A Loches! Le nom de ce château, ou plutôt de cette prison plus redoutée que le Plessis même, sonna comme un glas de mort aux oreilles du jeune Écossais. Il en avait entendu parler comme d'une place destinée à l'accomplissement des actes secrets de cruauté dont Louis lui-même aurait rougi de souiller l'intérieur de sa propre résidence. Il y avait, dans ce lieu de terreur, des cachots creusés sous d'autres cachots, et dont plusieurs n'étaient pas connus des geôliers eux-mêmes ; sépulcres vivants, où les malheureux qui y étaient renfermés n'avaient plus guère à espérer, pour le reste de leurs jours, qu'un air infect, du pain et de l'eau. Dans ce formidable château, on trouvait en outre ces horribles lieux de détention appelés *les Cages*, dans lesquels le misérable prisonnier ne pouvait ni se tenir droit, ni s'étendre, invention attribuée au cardinal La Balue[1]. On ne peut donc être surpris que le nom de ce lieu d'horreur, et la pensée qu'il avait contribué à y faire confiner deux aussi illustres victimes, firent naître une telle tristesse dans le cœur du jeune Écossais, que pendant quelque temps il chemina la tête penchée, les yeux fixés à terre, et l'esprit occupé des plus pénibles réflexions.

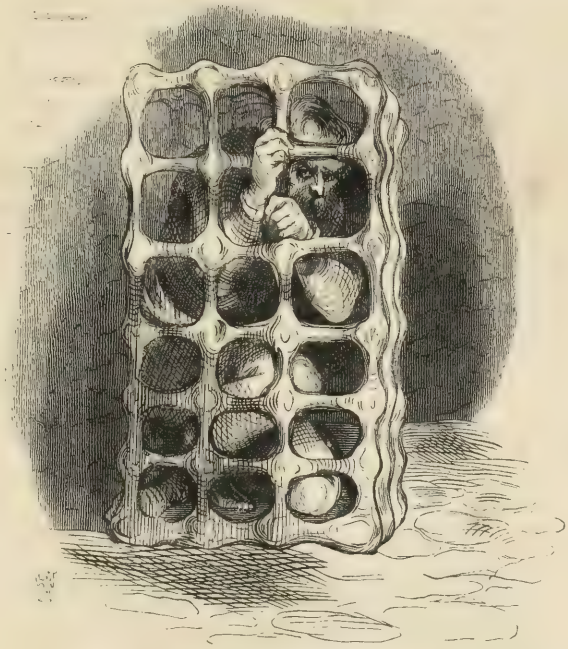
Il s'était remis à la tête de sa petite troupe et suivait la route indiquée. Dame Hameline lui adressa alors la parole :

— On dirait, Monsieur, que vous regrettez la victoire que votre courage vient de remporter pour nous?

[1] Lui-même fut renfermé dans une de ces cages pendant plus de douze ans. (W. S.)

Il y avait dans cette question quelque chose d'ironique. Quentin eut assez de tact pour répondre simplement et avec franchise :

— Je ne puis rien regretter de ce que j'ai fait pour le service de dames telles que vous ; mais je pense que si votre sûreté n'eût pas été compromise, il eût mieux fallu que je tombasse sous l'épée d'un aussi



bon soldat que Dunois, que d'avoir contribué à envoyer cet illustre chevalier et son malheureux parent, le duc d'Orléans, dans ces redoutables cachots.

— C'était donc le duc d'Orléans? s'écria-t-elle en se tournant vers sa nièce ; je le pensais, même à la distance d'où nous avons vu le combat. — Vous voyez, ma nièce, ce qui aurait pu arriver si cet avare et artificieux monarque nous eût permis de nous montrer à sa cour. Le premier prince du sang, et le vaillant Dunois, dont la renommée est aussi grande que celle de son héroïque père ! — Ce jeune gentilhomme a bien et bravement fait son devoir ; mais je crois que c'est dommage qu'il n'ait pas succombé avec honneur, puisque sa bravoure malavisée s'est placée là entre nous et nos nobles libérateurs.

La comtesse Isabelle répliqua d'un ton ferme et presque mécontent,

en un mot avec une énergie que Quentin n'avait pas encore remarquée en elle :

— Madame, si je ne savais que vous plaisantez, je dirais que vos paroles sont une bien grande ingratitude pour notre brave défenseur, à qui nous devons peut-être plus que vous ne croyez. Si ces chevaliers avaient réussi dans leur folle entreprise et qu'ils eussent défait notre escorte, n'est-il pas évident qu'à l'arrivée des gardes du roi, nous eussions dû partager leur captivité? Quant à moi, je donne des larmes au brave qui a succombé, et je ferai dire des messes pour le salut de son âme ; et j'espère (ajouta-t-elle plus timidement) que celui qui survit acceptera l'expression de ma gratitude.

Comme Quentin se tournait de son côté pour lui faire une réponse convenable, elle vit le sang qui coulait sur une de ses joues, et elle s'écria d'un ton de sensibilité profonde : — Sainte Vierge! il est blessé! son sang coule! Descendez de cheval, Monsieur ; il faut que votre blessure soit pansée.

En dépit de tout ce que Quentin put dire de la légèreté de sa bles-

sure, il fut obligé de mettre pied à terre, de s'asseoir sur un des côtés

de la route et d'ôter son casque, tandis que les dames de Croye, qui, selon un usage qui n'est pas encore passé de mode, avaient quelque prétention aux connaissances médicales, lavaient sa blessure, en étanchaient le sang, et la bandaient avec le mouchoir de la jeune comtesse, afin d'intercepter l'action de l'air, précaution qu'elles jugèrent indispensable.

De nos jours, il est rare qu'un galant reçoive une blessure pour l'amour des dames, et, de leur côté, les demoiselles ne se mêlent plus du soin de la guérir. C'est un danger de moins pour tous les deux. Le danger auquel l'homme échappe sera généralement reconnu ; mais il y avait peut-être, à panser une blessure aussi légère et aussi peu dangereuse que celle de Quentin, un péril non moins réel que celui de l'avoir reçue.

Nous avons déjà dit que Quentin avait une physionomie des plus agréables. En ôtant son casque, ou, pour parler plus exactement, son morion, les boucles de sa belle chevelure s'en échappèrent avec profusion autour d'un visage dont l'air de jeunesse et de gaieté était tempéré par une rougeur causée par la modestie et le plaisir. La jeune comtesse, occupée à maintenir le mouchoir sur la blessure, tandis que sa tante cherchait dans leur bagage quelque vulnéraire, ressentait à la fois du plaisir et de l'embarras ; sa pitié pour le blessé et sa reconnaissance pour le service qu'elle en avait reçu, relevaient encore à ses yeux la bonne mine du jeune soldat et la beauté de ses traits. En un mot, cet incident semblait amené par le destin pour compléter la communication mystérieuse que plusieurs circonstances minutieuses et accidentelles en apparence avaient établie entre deux personnes qui se ressemblaient autant par la jeunesse, la beauté et la disposition romanesque de deux cœurs affectueux, qu'elles différaient par le rang et la fortune. Il n'est donc pas étonnant que l'image de la comtesse Isabelle, déjà si familière à l'imagination de Quentin, soit devenue dès ce moment sa pensée souveraine ; il ne faut pas s'étonner non plus que la jeune comtesse, si ses sentiments avaient un caractère moins décidé, autant du moins qu'elle pouvait s'en rendre compte, pensât pourtant à son jeune défenseur, à qui elle venait d'accorder des soins si touchants, avec plus d'émotion qu'elle n'en avait jamais éprouvé pour aucun des chevaliers de haute naissance qui depuis plus de deux ans l'avaient obsédée de leurs adorations. Par-dessus tout, quand l'idée de Campo Basso, le méprisable favori du duc Charles, s'offrait à

elle, quand elle se représentait sa mine hypocrite, son esprit bas et perfide, son cou de travers et ses yeux louches, cette image lui paraissait plus dégoûtante et plus hideuse que jamais, et elle faisait serment qu'aucune tyrannie ne pourrait la forcer à contracter une union si détestable.

En même temps, soit que la bonne dame Hameline de Croye comprît et admirât la beauté masculine aussi bien que quand elle avait quinze ans de moins (car la bonne comtesse en avait au moins trente-cinq, si les mémoires de cette noble maison disent la vérité), soit qu'elle se reprochât de n'avoir pas, au premier abord, rendu à leur jeune défenseur la justice qu'il méritait, il est certain qu'elle commença à le regarder d'un œil plus favorable.

— Ma nièce, lui dit-elle, vous a donné un mouchoir pour bander votre blessure ; je vous en donnerai un pour honorer votre vaillance, et pour vous encourager à marcher dans le chemin de la chevalerie.

En disant cela, elle lui donna un mouchoir richement brodé en bleu et argent, et, lui montrant la housse de son palefroi et les plumes de son bonnet de voyage, elle lui fit remarquer que les couleurs en étaient les mêmes.

L'usage du temps prescrivait impérieusement la manière de recevoir une telle faveur ; Quentin s'y conforma donc en fixant le mouchoir autour de son bras. Cependant il accomplit ce devoir de courtoisie avec plus de gaucherie et moins de galanterie qu'il ne l'aurait fait peut-être dans un autre moment et devant d'autres personnes ; car bien que porter ainsi le don qu'une dame avait octroyé de cette manière ne fût qu'une galanterie tout-à-fait ordinaire, il eût bien mieux aimé pourtant avoir le droit de déployer à son bras le tissu qui enveloppait la blessure faite par l'épée de Dunois.

Cependant on se remit en route, Quentin marchant à côté des dames, dans la société desquelles il semblait avoir été tacitement admis. Il parla peu, néanmoins ; son cœur était plein de ce sentiment intime de bonheur qu'on craindrait d'affaiblir en l'épanchant. La comtesse Isabelle parla moins encore ; de sorte que presque tous les frais de la conversation furent faits par dame Hameline, qui ne se montrait pas disposée à la laisser languir. Pour initier le jeune archer, comme elle le disait, aux principes et à la pratique de la chevalerie, elle lui raconta dans le plus grand détail la passe d'armes de Haflinghem, où elle avait distribué les prix aux vainqueurs.

Prenant peu d'intérêt, je le dis à regret, à la description de cette fête splendide, non plus qu'à celle des blasons des différents chevaliers flamands et germains, dont la dame détaillait les armoiries avec une impitoyable exactitude, Quentin commença à concevoir quelques alarmes d'avoir passé la place où il devait trouver son guide, — événement très-sérieux, et qui réellement aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences.

Il hésitait s'il ne renverrait pas en arrière un de ses hommes pour voir si en effet le guide n'avait pas été dépassé, lorsqu'il entendit le son d'un cor; et jetant les yeux dans la direction d'où venait ce son, il aperçut un homme à cheval accourant à toute bride. La petite taille, l'air sauvage, la crinière en désordre et l'aspect presque indompté de l'animal, rappelèrent à Quentin la race de chevaux montagnards de son pays; mais celui-ci était plus finement taillé, et avec la même apparence de hardiesse, il était plus vif dans ses mouvements. La tête, particulièrement, qui, dans les poneis d'Écosse est souvent lourde et mal faite, était petite et bien posée sur le cou, avec des mâchoires minces, des yeux pleins de feu et les naseaux bien ouverts.

L'apparence du cavalier était encore plus bizarre que celle du cheval, quoique celui-ci ne ressemblât nullement aux chevaux de France. Ses pieds étaient posés sur de larges étriers en forme de pelle, attachés si court que ses genoux se trouvaient presque de niveau avec le pommeau de la selle, ce qui ne l'empêchait pas de conduire sa monture avec une dextérité remarquable. Il portait un petit turban rouge surmonté d'un panache fané que fixait une agrafe d'argent. Sa tunique verte, de même forme que celle des *Estradiotes*[1], était ornée, mais sans goût, de vieux galons d'or. Un large caleçon, assez semblable aux culottes courtes des matelots, et de couleur autrefois blanche, était serré au-dessous du genou; et ses jambes tannées eussent été entièrement nues sans la multitude de bandelettes qui s'y croisaient pour fixer à ses pieds une paire de sandales. Il n'avait pas d'éperons, les bords de ses larges étriers étant assez tranchants pour exciter vivement sa monture. Ce singulier cavalier portait une ceinture cramoisie, dans laquelle étaient passés, à droite un poignard, à gauche un court cimeterre mauresque recourbé; un sale baudrier soutenait le cor qui avait annoncé son arrivée. Son visage était fortement bruni par le soleil; il

[1] Troupes que l'État de Venise levait à cette époque dans les pays de sa domination situés à l'est de la mer Adriatique. (W. S.)

avait peu de barbe ; ses yeux étaient noirs et vifs, son nez et sa bouche bien formés ; ses traits, en un mot, auraient pu passer pour beaux, sans les cheveux épais qui tombaient en désordre autour de sa figure, et sans l'aspect féroce et l'extrême maigreur qui lui donnaient l'air d'un sauvage plutôt que d'un homme civilisé.

— C'est encore un Bohémien ! se dirent les dames l'une à l'autre. Sainte Marie ! le roi aura-t-il de nouveau placé sa confiance dans de tels mécréants ?

— Je vais le questionner, si vous le désirez, dit Quentin ; et je m'assurerai de sa fidélité autant qu'il me sera possible.

Durward, aussi bien que les dames de Croye, avait reconnu, dans l'habillement et la physionomie de cet homme, les habitudes et les manières de ces vagabonds avec lesquels il avait été sur le point d'être confondu, grâce aux procédés expéditifs de Trois-Échelles et de Petit-André ; et il éprouvait, en conséquence, des doutes bien naturels sur

la prudence qu'il pouvait y avoir à accorder sa confiance à quelqu'un de cette race vagabonde.

— Es-tu venu ici pour nous chercher? fut sa première question.

L'étranger fit un signe de tête affirmatif.

— Et pour quel motif?

— Pour vous guider au palais de l'homme de Liége.

— De l'évêque?

Le Bohémien fit un nouveau signe.

— Quelle marque nous donneras-tu que nous pouvons t'accorder notre confiance?

— Rien qu'une vieille chanson, pas autre chose, répondit le Bohémien :

Le page tua le sanglier,
Le noble en eut toute la gloire.

— La preuve est bonne, dit Quentin. Marche en avant, mon garçon, je causerai avec toi tout à l'heure. Puis, se tournant vers les dames, il ajouta : Je suis sûr que cet homme est le guide que nous attendions; car il m'a donné un mot de passe qui n'est connu, je pense, que du roi et de moi. Mais je vais m'entretenir avec lui plus au long, et je tâcherai de m'assurer jusqu'à quel point on peut se fier à lui.

CHAPITRE XVI.

LE VAGABOND.

Je suis libre comme l'homme de la nature, avant qu'il eût été dégradé par des lois de servitude, et alors que, dans toute sa noblesse, il parcourait indépendant les forêts primitives. *La conquête de Grenade.*

PENDANT qu'il échangeait ainsi quelques mots avec les dames de Croye, pour les assurer que ce personnage extraordinaire était le guide que le roi devait leur envoyer, Quentin remarqua (car il était aussi attentif à observer les mouvements de l'étranger que le Bohémien pouvait l'être de son côté à examiner les leurs) que cet homme non-seulement tournait souvent la tête pour les regarder, mais qu'avec une agilité singulière, qui appartenait au singe plutôt qu'à l'homme, il s'était en quelque sorte tapi sur sa selle, de manière à être

placé presque d'un seul côté de son cheval, afin, à ce qu'il lui sembla, d'être plus à même de les écouter attentivement.

Assez mécontent de cette manœuvre, Quentin se dirigea vers le Bohémien; celui-ci reprit aussitôt sa position naturelle sur son cheval. — Ami, lui dit Quentin, il me semble que vous nous conduirez un peu à l'aveugle, si vous regardez la queue de votre cheval plus souvent que ses oreilles.

— Quand je serais aveugle, répondit le Bohémien, je n'en serais pas moins en état de vous guider dans toutes les parties de ce royaume de France, aussi bien que dans les pays avoisinants.

— Vous n'êtes cependant pas né en France ?

— Non.

— De quel pays êtes-vous?

— Je ne suis d'aucun pays.

— Comment, d'aucun pays ! répéta l'Écossais.

— Non, d'aucun. Je suis un Zingaro, un Bohémien, un Égyptien, ou tout ce qu'il plaît aux Européens, dans leurs différents langages, de nous appeler ; mais je ne suis d'aucun pays.

— Êtes-vous chrétien ?

Le Bohémien fit un signe négatif.

— Chien ! s'écria Quentin (car à cette époque le catholicisme était peu tolérant), adores-tu Mahomet ?

Non, — fut la seule réponse du guide, qui paraissait aussi indifférent à ce qu'on lui demandait, qu'il se montrait peu offensé et même peu surpris du ton de violence avec lequel Quentin lui parlait.

— Êtes-vous donc un païen? qu'êtes-vous?

— Je n'ai aucune religion.

Durward recula de surprise ; quoiqu'il eût entendu parler de Sarrasins et d'idolâtres, il ne lui était jamais venu à la pensée qu'une race d'hommes pût exister sans professer un culte quelconque. Revenant pourtant de son étonnement, il demanda à son guide où était sa résidence habituelle.

— Partout où le hasard me conduit, répondit le Bohémien ; je n'ai pas de demeure fixe.

— Comment conservez-vous ce que vous possédez?

— Excepté les habits qui me couvrent et le cheval que je monte, je ne possède rien.

— Vous êtes cependant vêtu avec recherche et bien monté ; quels sont donc vos moyens de subsistance?

— Je mange quand j'ai faim, je bois quand j'ai soif, et n'ai pas d'autres moyens de subsistance que ceux que le hasard met sur mon chemin.

— Sous quelles lois vivez-vous donc ?

— Je n'obéis à aucune, si ce n'est selon mon plaisir ou la nécessité.

— Qui est votre chef? qui vous gouverne ?

— Le père de notre tribu, — si je veux lui obéir ; — autrement je n'ai pas de chef.

— Vous êtes alors, dit Quentin de plus en plus étonné, privé de tout ce qui sert de lien entre les hommes ; — vous n'avez ni lois, ni chef, ni moyens assurés de subsistance, ni maison, ni demeure ; et, — puisse le Ciel avoir compassion de vous ! — vous n'avez pas de patrie ! Vous n'avez pas même, puisse le Ciel vous éclairer et vous pardonner ! vous n'avez pas de Dieu ! Que vous reste-t-il donc, privé de gouvernement, de bonheur domestique et de religion ?

— J'ai la liberté.— Je ne rampe devant personne, — je n'obéis à personne, — je ne respecte personne. — Je vais où je veux, — je vis comme je peux, je meurs quand mon jour est venu.

— Mais vous pouvez être mis à mort à chaque moment, selon le bon plaisir d'un juge.

— Soit ! je ne peux que mourir un peu plus tôt.

— Mais vous pouvez aussi être jeté en prison ; et que devient alors cette liberté dont vous êtes si fier ?

— Elle est en moi, et celle-là, nulle chaîne ne peut l'atteindre ; tandis que vous, même quand vos membres sont libres, vous restez enchaînés dans vos lois et vos superstitions, dans vos rêves d'amour de la patrie et dans vos visions fantastiques de police civile. Mon esprit est libre même quand mes jambes sont enchaînées ; le vôtre porte des fers, même quand vos membres sont libres.

— Mais votre liberté intérieure ne diminue pas le poids des chaînes dont vos membres sont chargés.

— On peut endurer cela pour un temps ; et si enfin je ne trouve pas moyen de m'échapper ou que mes camarades ne viennent pas à mon secours, je puis toujours mourir ; la mort est la plus grande de toutes les libertés.

Il y eut là un silence qui dura quelque temps ; Quentin le rompit enfin pour reprendre ses questions.

— Votre race est errante ; elle est inconnue aux nations d'Europe. D'où tire-t-elle son origine ?

— Je ne puis vous le dire.

— Quand délivrera-t-elle ce royaume de sa présence, et retournera-t-elle au pays d'où elle est venue?

— Quand le temps de son exil sera accompli.

— N'êtes-vous pas issus de ces tribus d'Israël qui furent emmenées en captivité au-delà de l'Euphrate? ajouta Quentin, qui n'avait pas oublié les leçons qu'il avait reçues à Aberbrothick.

— S'il en était ainsi, n'aurions-nous pas conservé leur croyance et ne pratiquerions-nous pas leurs rites?

— Quel est ton nom, à toi?

— Mon nom n'est connu que de mes frères. Hors de nos tentes, les hommes me nomment Hayraddin Maugrabin, c'est-à-dire Hayraddin le Maure d'Afrique.

— Tu t'exprimes trop bien pour avoir toujours vécu dans ta horde impure.

— J'ai appris quelque chose des connaissances de ce pays. — Quand j'étais un petit enfant, notre tribu fut poursuivie par des chasseurs de

chair humaine. Une flèche perça la tête de ma mère, et elle mourut.

J'étais enveloppé dans des couvertures sur ses épaules, et je fus pris par nos persécuteurs. Un prêtre me demanda aux archers du prévôt, et m'éleva, pendant deux ou trois ans, dans les sciences frankes.

— Et comment te séparas-tu de lui?

— Je lui avais volé de l'argent, — même le Dieu qu'il adorait, répondit Hayraddin avec le plus grand calme; il me découvrit et me battit. — Je le poignardai avec mon couteau, et je m'enfuis dans les bois, où je retrouvai ma tribu.

— Misérable! s'écria Durward, tu as assassiné ton bienfaiteur!

— Qu'avait-il besoin de me charger de ses bienfaits? — L'enfant Zingaro n'était pas un chien élevé à la chaîne, qui suit les talons de son maître et se courbe sous ses coups pour un morceau de pain; — c'était le jeune loup emprisonné, qui, à la première occasion, brise sa chaîne, déchire son maître et retourne dans ses bois.

Après un nouveau silence, le jeune Écossais, dans le dessein d'approfondir encore davantage le caractère et les projets d'un guide si suspect, demanda à Hayraddin s'il n'était pas vrai que son peuple, au milieu de son ignorance, prétendît avoir de l'avenir une connaissance refusée aux sages, aux philosophes, aux prêtres des sociétés plus civilisées.

— Nous prétendons cela, répondit Hayraddin, et c'est avec raison.

— Comment un don si précieux peut-il être le partage d'une race si abjecte?

— Puis-je le dire? Je vous expliquerai cela quand vous m'aurez appris comment le chien peut suivre les traces de l'homme, tandis que l'homme, le plus noble animal, ne peut suivre celles du chien. Ces facultés, qui vous paraissent si merveilleuses, sont instinctives en nous. D'après les lignes du visage et de la main, nous pouvons annoncer le destin futur de ceux qui nous consultent, aussi sûrement que vous pouvez dire, d'après les fleurs qui parent un arbre au printemps, quels fruits il portera à l'automne.

— Je doute fort de vos connaissances, et je vous défie de m'en donner la preuve.

— Ne me défiez pas, sire écuyer. — Je puis vous dire, quelle que soit la religion que vous prétendiez professer, que la divinité que vous adorez se trouve dans cette compagnie.

— Paix! dit Quentin, frappé de surprise. Sur ta vie, pas un mot de

plus, si ce n'est pour répondre à ce que je te demande. Peux-tu être fidèle?

— Je le puis, — tous les hommes le peuvent.

— Mais *veux-tu* être fidèle?

— Quand je le jurerais, m'en croiriez-vous plus? répondit Maugrabin avec un rire sardonique.

— Ta vie est dans mes mains.

— Frappe, et vois si j'ai peur de mourir.

— L'argent peut-il te rendre un guide fidèle?

— Si je ne l'étais pas sans cela, non.

— Par quel moyen peut-on donc s'assurer de toi?

— Par la douceur.

— Te ferai-je serment d'en avoir pour toi si tu es pour nous un guide fidèle dans ce voyage?

— Pas de serments, ce serait prodiguer inutilement une marchandise si précieuse. Je te suis déjà dévoué.

— Comment! s'écria Quentin plus surpris que jamais.

— Souviens-toi des châtaigniers des rives du Cher. La victime dont tu coupas la corde était mon frère, Zamet le Maugrabin.

— Et cependant je te trouve en rapport avec ceux par qui ton frère a été mis à mort : car c'est un d'eux qui m'a conduit où je devais te rencontrer; — le même, sans doute, qui a procuré à ces dames tes services comme guide.

— Que pouvons-nous faire? répondit Hayraddin d'un air sombre; — ces hommes agissent avec nous comme le chien de berger avec le troupeau; — ils nous protégent pour un temps, nous mènent ici ou là selon leur plaisir, et finissent toujours par nous conduire à la boucherie.

Quentin eut, par la suite, occasion de savoir que le Bohémien disait vrai en cela, et que les gardes prévôtales, employées à extirper les bandes de vagabonds qui infestaient le royaume, entretenaient des intelligences parmi eux et fermaient parfois les yeux sur leur présence, mais qu'elles finissaient toujours par envoyer leurs alliés à la potence. C'est une sorte de relation politique entre le voleur et l'officier de justice, pour les aider l'un et l'autre dans leurs professions respectives, relation qui a existé dans tous les pays et qui n'est pas inconnue dans le nôtre.

Durward se sépara du guide et rejoignit sa petite troupe, très-mé-

diocrement satisfait du caractère de Hayraddin, et peu confiant dans les assurances de gratitude qu'il en avait personnellement reçues. Il commença alors à sonder les deux autres hommes qui avaient été placés sous ses ordres, et il vit avec chagrin que c'étaient des gens stupides, et aussi incapables de l'aider de leurs conseils qu'ils avaient montré de répugnance, dans la rencontre du matin, à l'aider de leurs bras.

— Hé bien, tant mieux! se dit Quentin à lui-même, son esprit s'élevant en même temps qu'il voyait plus de difficultés dans sa situation; cette aimable jeune dame me devra tout. J'ai une main et une tête sur lesquelles il me semble que je puis hardiment compter. J'ai vu la mai-

son de mon père en feu, j'ai vu mes frères étendus morts au milieu des flammes; — je n'ai pas reculé d'un pouce, et j'ai combattu jusqu'au dernier moment. Aujourd'hui j'ai deux ans de plus, et j'ai, pour me bien comporter, la meilleure et la plus belle cause qui ait jamais enflammé le cœur d'un brave.

Soutenu par cette résolution, Quentin déploya, pendant toute la durée du voyage, une vigilance et une activité qui semblaient le mul-

tiplier. Son poste favori et le plus ordinaire était naturellement aux côtés des dames; celles-ci, touchées des soins qu'il apportait à leur sûreté, prirent avec lui peu à peu un ton de familiarité amicale, et elles paraissaient trouver un grand plaisir à la naïveté mêlée de finesse de sa conversation. Mais Quentin ne se laissait jamais entraîner par le charme de ces relations, au point de se relâcher de la surveillance que ses fonctions exigaient.

S'il était souvent aux côtés des deux comtesses, s'efforçant de donner à des natives d'un pays plat une idée des monts Grampiens [1], et surtout des beautés de Glen-Houlakin, — il n'était pas moins souvent côte à côte avec Hayraddin, au front de la cavalcade, le questionnant sur la route, sur les endroits de halte, et gravant dans son esprit les réponses du guide, afin de découvrir, en lui faisant d'autres questions, s'il ne méditait pas quelque trahison. Enfin, on le voyait fréquemment à l'arrière-garde, tâchant de s'assurer l'attachement des deux hommes de sa suite par des paroles d'amitié, de petits cadeaux et la promesse d'une récompense plus forte quand ils auraient rempli leur devoir.

Ils cheminèrent ainsi pendant plus d'une semaine, prenant des chemins écartés, traversant les cantons les moins fréquentés et suivant des routes détournées pour éviter les grandes villes. Rien de remarquable ne leur arriva, quoique de temps à autre ils rencontrassent des bandes errantes de Bohémiens, qui les respectaient comme étant sous la conduite de quelqu'un des leurs; — des soldats traîneurs, ou peut-être des bandits, qui les trouvaient trop bien armés pour s'attaquer à eux; — des détachements de maréchaussée, comme on dirait aujourd'hui, que Louis, qui appliquait aux blessures du pays le fer et le feu, employait pour détruire les bandes de pillards qui infestaient l'intérieur de la France. Ces soldats de l'ordre public laissaient passer sans difficulté Quentin et sa troupe, en vertu d'un passe-port que le roi lui-même avait remis au jeune Écossais.

Les lieux de station étaient en général des monastères, la plupart desquels étaient obligés, par les règles de leur fondation, de recevoir les pèlerins (caractère sous lequel voyageaient les dames de Croye), et de leur donner l'hospitalité sans leur adresser de questions indiscrètes sur leur rang et leur condition, que beaucoup de personnes de distinc-

[1] Énorme chaîne de montagnes qui couvre tout l'ouest de l'Écosse. (L. V.)

tion voulaient tenir cachés pendant l'accomplissement de leur vœu. Les dames de Croye alléguaient ordinairement le prétexte de la fatigue du voyage pour se retirer aussitôt après leur arrivée ; et Quentin, en qualité de leur majordome, veillait à ce qu'elles eussent tout ce qui pouvait leur être nécessaire, de manière à leur éviter tout embarras, et avec un empressement qui ne manquait pas de lui valoir un sentiment de bienveillance de la part de celles qui se voyaient l'objet de soins si assidus.

Une circonstance cependant causait un embarras tout particulier à Quentin Durward : c'était le caractère et la nature de son guide. Ce dernier, considéré comme un païen, un mécréant vagabond, adonné en outre aux sciences occultes (marque caractéristique de toute sa race), n'était souvent admis qu'avec une extrême répugnance dans les saintes stations où la troupe s'arrêtait d'ordinaire, et même dans les bâtiments extérieurs, situés dans la première cour des monastères. Ceci était fort embarrassant. Il était nécessaire de maintenir en bonne humeur un homme qui avait le secret de leur expédition ; et, d'autre part, Quentin jugeait indispensable d'exercer une surveillance continuelle, quoique cachée, sur la conduite de Hayraddin, afin de l'empêcher, autant que possible, d'avoir à son insu des communications avec qui que ce fût. Or, c'est ce qui serait devenu impossible si le Bohémien eût dû loger hors de l'enceinte des couvents où ils s'arrêtaient. Durward crut s'apercevoir que Hayraddin tâchait d'amener ce dernier arrangement ; car, au lieu de se tenir calme et en repos dans le réduit où il était relégué, sa conversation, ses tours, ses chansons, étaient en même temps si amusants pour les novices et les jeunes frères, et si scandalisants aux yeux des plus âgés de la confrérie, qu'en plus d'une occasion Quentin dut user de toute son autorité sur Hayraddin, et même employer les menaces, pour contenir dans des bornes plus convenables sa gaieté irrévérencieuse et intempestive ; mais il avait en même temps besoin de tout son crédit auprès des supérieurs pour empêcher qu'on ne mît à la porte le *chien de païen*. Il y réussissait néanmoins par la manière habile dont il excusait la conduite inconvenante du guide, et par l'adresse avec laquelle il donnait aux bons pères l'espoir que le voisinage des saintes reliques, des bâtiments consacrés, et, par-dessus tout, des hommes voués à la religion, lui inspirerait de meilleurs principes et une conduite plus régulière.

Mais un jour, c'était le dixième ou le douzième de leur voyage, après leur entrée en Flandre, et non loin de la ville de Namur, tous les efforts de Quentin ne purent prévenir les conséquences du scandale occasionné par son païen de guide. La scène eut lieu dans un couvent de franciscains réformés, soumis à des règles strictes, et dont le prieur mourut depuis en odeur de sainteté. Après plus de difficultés encore que de coutume, comme au reste on devait s'y attendre, Quentin avait enfin obtenu pour le malencontreux Bohémien un gîte dans un bâtiment extérieur habité par un frère lai qui remplissait les fonctions de jardinier. Selon leur usage, les dames s'étaient retirées dans leur

appartement. Le prieur, qui par hasard se trouvait avoir en Écosse quelques relations de parenté, et qui aimait d'ailleurs à entendre les étrangers parler de leur contrée natale, avait invité Quentin, dont la mine et les manières avaient paru beaucoup lui plaire, à venir partager une légère collation dans sa cellule. Quentin, trouvant dans le prieur

un homme intelligent, ne négligea pas cette occasion de s'instruire de l'état des affaires dans le pays de Liége. Dans les derniers jours de leur voyage, on lui en avait fait de tels rapports, qu'il commençait à concevoir de sérieuses alarmes pour la sûreté des dames de Croye pendant le reste du voyage; il lui semblait même douteux que l'évêque pût les protéger quand elles auraient atteint sa résidence. Les réponses du prieur ne furent pas rassurantes.

— Les habitants de Liége, dit-il, étaient de riches bourgeois qui, comme autrefois Jéhu, s'étaient engraissés et étaient devenus ingrats, et dont le cœur s'était enflé à cause de leurs richesses et de leurs priviléges. Ils avaient eu différentes querelles avec le duc de Bourgogne, leur seigneur suzerain, au sujet des impôts et de leurs immunités, et ces querelles avaient plusieurs fois dégénéré en mutinerie ouverte : de quoi le duc était tellement irrité, lui qui était d'une nature ardente et impétueuse, qu'il avait juré par saint Georges qu'à la première provocation il renouvellerait à Liége la désolation de Babylone et la chute de Tyr, afin de faire un exemple et une leçon pour toute la Flandre.

— Et d'après tout ce qu'on en dit, c'est un prince à tenir ce serment, dit Durward; de sorte que sans doute les Liégeois se garderont bien de lui en fournir l'occasion.

— On devait l'espérer, et c'est la prière de tous les hommes pieux du pays, qui ne voudraient pas que le sang des citoyens fût répandu comme l'eau, ni qu'ils périssent tout-à-fait en réprouvés, avant d'avoir fait leur paix avec le ciel. Le bon évêque travaille aussi nuit et jour à maintenir la paix, comme il convient à un serviteur de l'autel; car il est écrit dans l'Écriture-Sainte : *Beati pacifici*[1]. Et pourtant... Ici le bon prieur s'arrêta, en poussant un profond soupir.

Quentin insista, quoique avec discrétion, sur la grande importance dont il était pour les dames qu'il servait, d'avoir des informations assurées touchant la situation intérieure du pays; et il ajouta que ce serait un acte de charité chrétienne de les éclairer sur cet objet.

— C'en est un, dit le prieur, dont on ne s'entretient pas volontiers; car ceux qui prononcent contre les puissants des paroles imprudentes, *etiam in cubiculo*[2], risquent de trouver un messager ailé qui les portera

[1] Heureux les pacifiques.
[2] Même au lit.

jusqu'à leurs oreilles. Cependant pour vous rendre, à vous qui semblez être un bon jeune homme, et à ces dames, qui sont des femmes pieuses accomplissant un saint pèlerinage, le léger service qui est en mon pouvoir, je n'aurai pas de réserve avec vous.

Il regarda alors autour de lui avec un air de précaution, et baissa la voix, comme s'il eût craint d'être entendu.

— Les habitants de Liége, dit-il, sont poussés en secret à leurs fréquentes rébellions par des hommes de Bélial, qui prétendent, faussement, je l'espère, exécuter en cela les ordres de votre roi Très-Chrétien, lequel mérite sûrement trop bien ce titre pour troubler ainsi la tranquillité d'un pays voisin. Le fait est pourtant que son nom est hautement prononcé par ceux qui soutiennent et excitent les mécontents à Liége. Il y a en outre dans ce pays un seigneur de noble origine et renommé par sa bravoure, mais du reste, pour ainsi dire, *lapis offensionis et petra scandali*, — une pierre d'achoppement et de scandale pour la Bourgogne et la Flandre. Son nom est Guillaume de La Marck.

— Surnommé Guillaume le Barbu, dit le jeune Écossais, ou le Sanglier des Ardennes?

— Et surnommé ainsi à juste titre, mon fils; car il est comme le sanglier de la forêt, qui écrase avec ses pieds et déchire avec ses défenses. Il a réuni autour de lui une bande de plus de mille hommes, tous, comme lui-même, méprisant l'autorité civile et ecclésiastique. Il se rend de cette façon indépendant du duc de Bourgogne, et il se maintient, ainsi que ses adhérents, par la rapine et l'injustice, foulant sans distinction les gens d'église et les laïques. *Imposuit manus in Christos Domini*, — il a étendu la main sur l'oint du Seigneur, au mépris de ce qui est écrit : — « Ne touchez pas à mes oints, et ne faites pas tort à mes prophètes. » — Jusqu'à notre pauvre maison, qu'il a taxée à des sommes d'or et d'argent, comme rançon pour notre vie et celle de nos frères; demande à laquelle nous avons répondu par une supplique en latin, dans laquelle nous lui exposions l'impossibilité où nous étions de le satisfaire, et où nous l'exhortions par ces mots du prédicateur : *Ne moliaris amico tuo malum, cum habet in te fiduciam*[1]. Hé bien! ce Guillaume le Barbu, ce Guillaume de La Marck, aussi complètement étranger aux lettres humaines qu'à l'humanité, ré-

[1] Ne médite pas le mal contre ton ami, lorsqu'il a confiance en toi.

pondit, dans son jargon ridicule : *Si non payatis, brulabo monasterium vestrum*[1].

— Il ne vous fut pas difficile, mon bon père, de comprendre le sens de ce latin barbare?

— Hélas! mon fils, la peur et la nécessité sont d'habiles interprètes. Nous fûmes obligés de fondre les vases d'argent de notre autel pour satisfaire la rapacité de ce chef cruel. — Puisse le Ciel l'en récompenser au septuple! *Pereat improbus! amen, amen, anathema esto*[2]!

— Je suis surpris, reprit Quentin, que le duc de Bourgogne, qui est si fort et si puissant, ne donne pas la chasse à ce sanglier, dont la réputation était déjà venue jusqu'à moi.

— Hélas! mon fils, le duc Charles est maintenant à Péronne, assemblant les capitaines et les chefs de ses troupes, pour faire la guerre à la France; et ainsi, tandis que le Ciel a laissé la discorde s'introduire au cœur de deux grands princes, la contrée est désolée par des oppresseurs subalternes. Mais le duc a grand tort de négliger la cure de cette gangrène interne; car ce Guillaume de La Marck a depuis peu entretenu des relations ouvertes avec Rouslaer et Pavillon, les chefs des mécontents de Liége, et il est à craindre qu'il ne les pousse bientôt à quelque entreprise désespérée.

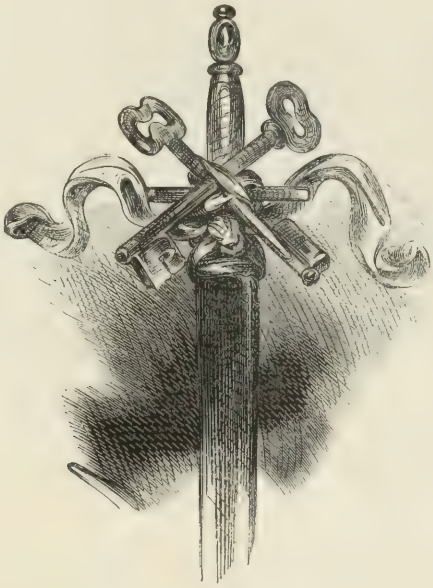
— Mais l'évêque de Liége a encore assez de pouvoir pour tenir en respect cet esprit inquiet et turbulent, — n'est-ce pas, bon père? — Votre réponse à cette question m'intéresse au plus haut point.

— L'évêque, mon enfant, a le glaive de saint Pierre, comme il en a les clefs. Il a le pouvoir comme prince séculier, et il a la protection de la puissante maison de Bourgogne; il est en outre revêtu de l'autorité spirituelle d'un prélat, et il peut soutenir cette double qualité par une force raisonnable de bons soldats et d'hommes d'armes. Ce Guillaume de La Marck a été élevé dans sa maison, et en a reçu beaucoup de bienfaits. Mais, à la cour même de l'évêque, il lâcha la bride à son caractère farouche et sanguinaire, et il en fut chassé à cause du meurtre d'un des officiers de la maison de l'évêque. Banni depuis cette époque de la présence du bon prélat, il a été son ennemi constant et acharné;

[1] On raconte une histoire semblable du duc de Vendôme, qui répondit dans cette espèce de latin macaronique aux réclamations classiques d'un couvent d'Allemagne contre une contribution dont il l'avait frappé. (W. S.)

[2] Périsse le méchant! Ainsi soit-il, ainsi soit-il. Anathème sur lui!

et en ce moment, je le dis à regret, il a ceint ses reins et tourné contre l'évêque sa corne menaçante.



— Ainsi, dit Quentin avec inquiétude, vous regardez comme dangereuse la situation du digne prélat?

— Hélas! mon fils, est-il quelqu'un ou quelque chose, dans cette vallée d'égarement, que nous puissions regarder comme hors de danger? Mais à Dieu ne plaise que je dise que le révérend prélat est dans un péril imminent! Il a un bon trésor, de sages conseillers et de braves soldats; et de plus, nous avons appris d'un messager qui a passé ici hier, se dirigeant vers l'est, qu'à la demande de l'évêque, le duc de Bourgogne a envoyé cent hommes d'armes à son secours. Ce renfort, avec la suite appartenant à chaque lance, suffit pour résister à Guillaume de La Marck, dont le nom soit humilié! — Amen!

En ce moment, leur conversation fut interrompue par le sacristain, qui, d'une voix que la colère rendait presque inarticulée, vint accuser

le Bohémien de s'être livré devant les jeunes frères aux plus abominables pratiques de son art d'illusions. Il avait mêlé à leur boisson du soir un cordial capiteux et enivrant, dix fois plus fort que le plus fort vin, et auquel la plupart des frères n'avaient pu résister ; — et réellement on pouvait voir, à la physionomie enflammée et à l'articulation embarrassée du sacristain, que lui-même, quoiqu'il eût mieux résisté à l'influence de ce breuvage sacrilége, en avait pourtant aussi reçu quelque atteinte. En outre, le Bohémien leur avait dit des chansons de vanités mondaines et de plaisirs impurs; il avait tourné en dérision le cordon de saint François, s'était moqué de ses miracles, et avait appelé ceux qui vivaient sous sa règle, des fous et des fourbes fainéants ; enfin, il avait pratiqué la chiromancie, et prédit au jeune frère Chérubin qu'il serait aimé d'une belle dame, qui le rendrait père d'un heureux enfant.

Le père prieur écouta pendant quelque temps ces plaintes en silence, comme si leur énorme atrocité l'eût frappé d'une horreur muette. Quand le sacristain eut fini, il se leva, descendit dans la cour du couvent, et ordonna aux frères lais, sous peine d'encourir les conséquences redoutables de la désobéissance spirituelle, de s'armer de leurs fouets et de leurs manches à balais, et de chasser Hayraddin hors de l'enceinte sacrée.

Cette sentence fut aussitôt exécutée en présence de Quentin Durward, qui, quoique fort contrarié de cet incident, vit bien que son intervention serait inutile.

Malgré les injonctions du supérieur, la correction infligée au coupable fut pourtant plus plaisante que formidable. Le Bohémien courait en tous sens à travers la cour, au milieu des clameurs et du bruit des coups, dont une partie ne l'atteignait pas, parce qu'ils avaient été mal dirigés à dessein. Par son agilité extraordinaire, il échappait à la plupart de ceux qui lui étaient réellement adressés, et il supportait avec une résignation stoïque le petit nombre de ceux qui venaient à rencontrer son dos ou ses épaules. Le bruit et le tumulte étaient d'autant plus grands, que les inexpérimentés joueurs de gourdin, au milieu desquels Hayraddin passait aux verges, se frappaient l'un l'autre plus souvent qu'ils ne l'atteignaient. Enfin le prieur, voulant mettre fin à une scène plus scandaleuse qu'édifiante, fit ouvrir la porte, et le Bohémien, se précipitant vers cette issue avec la rapidité de l'éclair, s'enfuit au-dehors par un beau clair de lune.

Durant cette scène, un soupçon qui s'était déjà présenté à l'esprit de Quentin lui revint avec une nouvelle force. Le matin même, Hayraddin lui avait promis de se conduire, dans les monastères, d'une manière plus modeste et plus réservée que de coutume; sans égard à sa promesse, il avait cependant été plus turbulent encore que d'habitude. Sans doute il y avait là-dessous quelque chose de peu naturel; car, quels que fussent les défauts du Bohémien, il ne manquait ni de bon sens, ni, quand il le voulait, d'empire sur lui-même. N'était-il pas probable qu'il avait désiré avoir quelque communication soit avec des gens de sa horde, soit avec d'autres, et que la vigilance exercée sur lui par Quentin ne lui permettant pas de le faire pendant la marche du jour, il avait eu recours à ce stratagème pour se faire chasser du couvent?

Ce soupçon n'eut pas plus tôt pénétré dans l'esprit de Quentin, que, alerte comme il l'était toujours dans ses mouvements, il résolut de

suivre son guide flagellé et d'observer ses actions aussi secrètement que possible. En conséquence, dès que le Bohémien, comme nous l'avons dit, eut franchi la porte du couvent, Quentin, exposant brièvement au prieur la nécessité de ne pas perdre son guide de vue, s'élança à sa poursuite.

CHAPITRE XVII.

L'ESPION ÉPIÉ.

Quoi! le grossier coquin? l'espion épié? — Eloignez-vous, vous n'avez rien de commun avec de tels rustres.

BEN JOHNSON. *Conte de Robin Hood.*

QUAND Quentin fut hors du couvent, il aperçut le Bohémien, dont la lune éclairait au loin la noire figure, fuyant précipitamment comme un chien qui a senti le fouet; après avoir parcouru dans toute sa longueur la rue du petit village, il entra dans une prairie unie qui s'étendait au-delà. — Mon ami court vite, se dit Quentin à lui-même; mais il faudrait courir plus vite encore pour échapper au pied le plus léger qui ait jamais foulé les bruyères de Glen-Houlakin.

Comme heureusement il avait quitté son surtout et son armure, le montagnard écossais put déployer une agilité qui n'avait pas de rivale dans sa vallée natale, et qui, malgré la rapidité de la course du Bohémien, ne pouvait manquer de le lui faire bientôt rejoindre. Tel n'était

pas toutefois l'objet que se proposait Quentin ; il regardait comme plus intéressant pour lui d'épier les actions de Hayraddin que d'y mettre obstacle. Ce qui le confirmait encore plus dans cette pensée, c'était la continuité de la course du Bohémien. Hayraddin, en effet, ne ralentit pas sa marche, même après la première impulsion de sa fuite. Celle-ci semblait donc avoir un tout autre but que celui que devait naturellement se proposer un homme chassé d'un bon gîte à l'improviste et à près de minuit, c'est-à-dire de chercher un autre lieu pour se reposer. Quentin put le suivre sans en être aperçu, car il ne tournait même pas la tête. Enfin, après avoir traversé la prairie, le Bohémien atteignit un petit ruisseau, dont les bords étaient couverts d'aunes et de saules ; il s'arrêta là, et tira de son cor un petit son, auquel un coup de sifflet répondit à peu de distance.

— Ceci est un rendez-vous, pensa Quentin ; mais comment m'approcher assez près pour entendre ce qui va se passer ? Le bruit de mes pas et le froissement des branches à travers lesquelles il faut que je m'ouvre un passage, me trahiront si je n'y prends garde. — Je les joindrai pourtant, par saint André ! comme si c'étaient des daims de Glen-Isla ; — ils apprendront que ce n'est pas sans fruit que j'ai étudié la vénerie. Les voilà ensemble, comme deux ombres. — Deux contre moi ; — la partie n'est pas égale, si je suis découvert et que leurs intentions ne soient pas amicales, comme j'ai trop lieu de le craindre. Et alors la comtesse Isabelle perd son pauvre ami ! — Hé bien, je ne serais pas digne de ce titre, si je n'étais pas prêt pour elle à en combattre une douzaine. — N'ai-je pas croisé le fer avec Dunois, le meilleur chevalier de France ? et je craindrais une tribu de ces vagabonds ! — Bah ! — avec l'aide de Dieu et de saint André, ils me trouveront plus fort et plus fin qu'eux.

D'après cette résolution, et avec une précaution que lui avaient rendue familière ses habitudes de chasseur, notre ami descendit dans le lit même du petit ruisseau, dont l'eau, variant de profondeur, quelquefois lui couvrait à peine les pieds, quelquefois lui venait jusqu'aux genoux ; et il s'avança ainsi caché par les arbres de la rive, et le bruit de ses pas absorbé par le murmure de l'eau (ainsi que nous-mêmes nous nous approchions autrefois du nid du corbeau vigilant). De cette manière, l'Écossais arriva, sans être aperçu, assez près pour entendre distinctement la voix de ceux qu'il voulait épier ; mais il ne pouvait saisir les mots. Il se trouvait en ce moment sous un magnifique saule pleureur, dont les

branches recourbées rasaient presque la surface de l'eau. Il en saisit une ; et employant à la fois l'agilité, l'adresse et la force, il s'éleva dans le corps de l'arbre, et s'assit, fort bien placé pour tout voir, dans la bifurcation des gros rameaux.

De là, il put voir que l'individu avec lequel conversait Hayraddin était un des hommes de sa tribu ; et en même temps il s'aperçut, à son grand désappointement, que sa proximité ne le mettait pas plus à même de les comprendre, le langage qu'ils employaient lui étant totalement inconnu. Ils riaient beaucoup ; et comme Hayraddin faisait le mouvement de sauter en courant, puis de se frapper l'épaule avec la main, Quentin ne douta pas qu'il ne racontât l'histoire de la bastonnade qu'il avait reçue avant de s'échapper du couvent.

Tout à coup, un sifflet se fit de nouveau entendre à quelque distance; Hayraddin y répondit, comme il l'avait déjà fait, par quelques notes tirées doucement de son cor. Alors parut un homme de grande taille, robuste, à l'air martial, et dont les formes vigoureuses formaient un contraste frappant avec la petite taille et les membres grêles des deux Bohémiens. Un large baudrier passé sur son épaule soutenait un grand sabre. Son haut-de-chausses, couvert d'entailles, d'où sortaient des bouffants de soie et de taffetas de couleurs variées, était attaché par plus de cinq cents aiguillettes en rubans à sa jaquette de buffle bien serrée, sur la manche de laquelle était brodée en argent une tête de sanglier, marque distinctive de son chef. Un très-petit bonnet était posé sur l'oreille avec quelque prétention. Une quantité de cheveux crépus tombaient de chaque côté de son large visage, et venaient se confondre avec une barbe non moins large, de quatre pouces environ de longueur. Dans sa main était une longue lance, et tout son équipement était celui d'un de ces aventuriers allemands connus sous le nom de *lanzknechts* ou lanciers, lesquels étaient une partie formidable de l'infanterie de cette époque. Naturellement ces mercenaires formaient une soldatesque effrénée et rapace ; ils racontaient d'eux-mêmes un conte bizarre qui indique assez leur caractère. Un lansquenet, disaient-ils, avait été refusé à la porte du ciel à cause de ses vices, et repoussé de l'enfer à cause de son caractère mutin, querelleur et insubordonné : de sorte qu'ils agissaient sans crainte, comme des gens qui n'ont ni à espérer l'un, ni à redouter l'autre.

— *Donner und blitz !* s'écria-t-il en arrivant ; puis il continua dans son jargon moitié allemand, moitié français, que nous ne pourrons re-

produire qu'imparfaitement : — Pourquoi vous have tenu moi sur pied en attendance débuis drois nuits?

— Je n'ai pu vous voir plus tôt, meinherr, dit Hayraddin d'un ton très-humble. Il y a un jeune Écossais dont l'œil, aussi vif que celui du chat sauvage, ne me perd jamais de vue. Il me soupçonne déjà, et, si ses soupçons venaient à se confirmer, je serais un homme mort sur la place, et il ramènerait les femmes en France.

— *Washenker!* dit le lansquenet ; nous être drois, — nous les adaguer demain, et emmener le femmes sans aller blus loin. Fous dites les deux valets être poltrons? — fous et fotre cam'rade peut soigner eux, et, *der teufel*, moi me charger de fotre chat saufage écossais.

— Vous ne trouverez pas cela aisé, reprit Hayraddin ; car, outre que nous autres nous ne comptons guère dans le combat, ce galant a tenu

tête au meilleur chevalier de France, et en est sorti avec honneur. On m'a dit l'avoir vu serrer Dunois d'assez près.

— *Hagel und sturmwetter!* s'écria le soldat allemand; c'est la peur qui fait parler fous.

— Je ne suis pas plus poltron que vous, répliqua Hayraddin; mais mon métier n'est pas de me battre. — Si vous tenez le rendez-vous où il est dit, c'est bien; — sinon, je les conduis en sûreté au palais de l'évêque, où Guillaume de La Marck pourra aisément s'emparer d'elles, s'il est la moitié aussi fort qu'il prétendait l'être il y a huit jours.

— *Potz tauzend*, dit le soldat, nous être aussi forts et plus forts; mais nous have entendu parler de cent lanzes de Bourgogne, — *das ist*, — foyez-fous, — cingue hommes par lanze fait cinq cents, et alors, le tiable m'emporte, eux have plus envie chercher nous, que nous chercher eux; car *der* évêque a une ponne force sur pied; — oui, pour sûr!

— Alors, dit le Bohémien, il faut vous en tenir à l'embuscade de la Croix-des-Trois-Rois, ou renoncer à l'aventure.

— Renoncer! — renoncer à l'afenture t'un riche héritière pour notre noble *hauptman!* — *Teufel!* — moi plutôt adaguer l'enfer. — *Mein seele!* nous tefenir tous des princes et des *hartzogs*, que fous appeler ducs; et nous have un cave de bon vin, et peaucoup de *couronnes*[1] de France, et peut-être même de gentilles filles, quand *lui* have assez d'elles.

— Ainsi donc, dit le Bohémien, l'embuscade de la Croix-des-Trois-Rois tient toujours?

— *Mein Got*, oui! Fous jurer d'amener eux là; et, quand ils sont sur leurs genoux, tefant le croix, et à bas de leurs chefaux, ce que tout le monde fait, excepté de noirs païens comme toi, nous tomber sur eux, et eux être pris.

— Fort bien, mais je n'ai promis cela qu'à une condition, dit Hayraddin : on ne touchera pas à un seul cheveu de la tête du jeune homme. Si vous me jurez cela par vos Trois Hommes morts de Cologne, je vous ferai serment, par les Sept Marcheurs de Nuit, de vous servir fidèlement en ceci comme en tout le reste. Et si vous violez votre serment, les Marcheurs de Nuit viendront vous réveiller sept nuits de suite, vers l'aube, et à la huitième, ils vous étrangleront et vous dévoreront.

— Mais, *donner und hagel!* quelle nécessité fous être si inguiet

[1] Monnaie d'or de cette époque. (L. V.)

pour la vie de cet enfant, qui est ni de fotre race ni fotre parent ?

— Qu'importe, honnête Heinrick ; il y a des gens qui se plaisent à couper les cous, d'autres à les préserver. Jurez-moi donc que vous épargnerez sa vie et ses membres, ou, par la brillante étoile Aldeboran, cette affaire n'ira pas plus loin. — Jurez-moi cela par les Trois Rois de Cologne, comme vous les appelez ; — je sais que vous ne faites cas d'aucun autre serment.

Tu être ein homme comique, dit le lansquenet ; ché chure...

— Un moment, brave lansquenet. Tournez-vous et regardez l'est, autrement les Rois ne pourraient pas vous entendre.

Le soldat prêta le serment de la manière prescrite ; puis il recommanda de se hâter, faisant remarquer que le lieu était parfaitement convenable, n'étant guère qu'à cinq milles de leur résidence actuelle.

— Mais, ajouta-t-il, est-il pas blus sûr de have une trope de cavaliers sur l'autre route, à gauche de l'auberge, qui puisse attraper eux s'ils prennent ce route?

Le Bohémien réfléchit un moment, puis il répondit : — Non. La vue de ces soldats, dans cette direction, pourrait donner l'alarme à la garnison de Namur, et alors on aurait un combat douteux au lieu d'un succès certain. D'ailleurs ils suivront la rive droite de la Meuse, car je puis les guider par où bon me semble. Quelque fin que soit ce montagnard écossais, il n'a jamais demandé l'avis de personne, sauf le mien, sur la route qu'ils devaient suivre. — C'est que je lui ai été donné par un ami sûr, dont la parole ne saurait inspirer de méfiance à personne, jusqu'à ce qu'on vienne à le connaître un peu.

— Écoutez, l'ami Hayraddin, reprit le soldat ; je demande fous quelque chose. Fous et fotre frère êtes, comme fous dire fous-mêmes, des *sternen deuter*, c'est-à-dire des astrologues et des devins. — Maintenant, bourguoi fotre science have pas fait fous prévoir lui, fotre frère Zamet, defoir être pendu?

— Je vous dirai, Heinrick, que si j'avais pu savoir que mon frère fût assez fou pour aller dire le secret du roi Louis au duc de Bourgogne, j'aurais prédit sa mort aussi sûrement que je puis prédire du beau temps en juillet. Louis a des oreilles et des mains à la cour de Bourgogne, et les conseillers du duc Charles aiment autant le son de l'or de France que tu aimes le glouglou de la bouteille. — Mais adieu ; ne manque point le rendez-vous. — Il faut que j'attende mon Écossais matinal à une portée de flèche de l'auge de ces paresseux pourceaux ; autrement il penserait que j'ai fait quelque excursion qui ne présagerait rien de bon pour le succès de son voyage.

— Prends un coup avant pour te tonner tu courache, dit le lansquenet en lui présentant un flacon. — Mais, ch'oubliais, tu es assez bête pour boire de l'eau seulement, comme un vil vassal de Mahomet et de Termagant.

— Tu es toi-même un esclave du vin et de la bouteille, dit le Bohémien. — Je ne m'étonne pas que tu ne sois choisi que pour la partie violente et sanguinaire des plans que de meilleures têtes ont conçus. — Il ne doit pas boire de vin, celui-là qui veut pénétrer les pensées des autres ou leur cacher les siennes. Mais à quoi bon te prêcher, toi qui es toujours aussi altéré que les sables de l'Arabie? — Adieu. — Emmène mon camarade Tuisco avec toi ; — si on le voyait aux environs du monastère, cela pourrait éveiller les soupçons.

Les deux dignes alliés se séparèrent, après avoir encore échangé la promesse de ne pas manquer au rendez-vous de la Croix-des-Trois-Rois.

Quentin Durward les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue, et alors il descendit de sa cachette, le cœur vivement ému en songeant au péril imminent qui les menaçait, lui et les dames de Croye, et à la difficulté d'échapper à une scélératesse si profondément combinée. Craignant, à son retour, de rencontrer Hayraddin, il fit un long détour, au risque d'avoir à traverser de mauvais chemins, et il put, de cette façon, ne pas rentrer au monastère du même côté qu'il en était sorti.

Sur la route, il réfléchit sérieusement au meilleur parti à prendre. En entendant Hayraddin avouer sa trahison, il avait pris la résolution de lui donner la mort dès que la conférence serait terminée et que ses compagnons seraient à une distance suffisante ; mais quand il eut entendu le Bohémien exprimer tant d'intérêt pour lui sauver la vie, il sentit qu'il pourrait y avoir de l'ingratitude à exercer sur lui, dans toute sa rigueur, le châtiment qu'avait mérité sa perfidie. Il résolut donc d'épargner ses jours, et même de continuer, s'il était possible, de l'employer comme guide, en prenant les précautions nécessaires pour la sûreté du précieux dépôt auquel sa vie était intérieurement dévolue.

Mais que fallait-il faire? Les comtesses de Croye ne pouvaient se réfugier ni en Bourgogne, d'où elles s'étaient enfuies, ni en France, d'où elles avaient été en quelque sorte expulsées. La violence du duc Charles, dans l'un des deux pays, était à peine plus redoutable que la politique froide et tyrannique du roi Louis dans l'autre. Après y avoir mûrement pensé, Durward ne put trouver un plan meilleur et plus sûr pour leur sécurité que de suivre, pour éviter l'embuscade, la rive gauche de la Meuse jusqu'à Liége, où les dames, conformément à leur premier projet, se mettraient sous la protection de l'excellent évêque. La volonté du prélat de les protéger ne pouvait être mise en doute, et, s'il avait reçu le renfort de cent hommes d'armes bourguignons, il pouvait être considéré comme en ayant le pouvoir. Dans tous les cas, si les dangers qu'il avait à craindre, soit de Guillaume de La Marck, soit des mécontents de la ville de Liége, devenaient imminents, il ne se refuserait pas à protéger les malheureuses comtesses jusqu'à ce qu'il pût les envoyer en Allemagne avec une escorte convenable.

Pour conclusion, — car une délibération s'est-elle jamais terminée sans quelque considération personnelle? — Quentin pensa que la mort ou la captivité auxquelles le roi Louis l'avait condamné de sang-froid

l'affranchissaient de ses engagements envers la couronne de France, auxquels, en conséquence, il était déterminé à renoncer. L'évêque de Liége avait probablement besoin de soldats ; et il pensait qu'avec l'appui de ses belles amies, qui maintenant le traitaient, spécialement la comtesse Hameline, avec beaucoup de familiarité, il pourrait obtenir quelque commandement, peut-être même être chargé de conduire les dames de Croye à quelque place plus sûre que le voisinage de Liége. Et puis ces dames avaient parlé, quoique par forme de plaisanterie, d'armer les vassaux de la comtesse, et, comme faisaient beaucoup d'autres dans ces temps de troubles, de fortifier leur château contre quelque assaillant que ce pût être. Elles avaient, en badinant, demandé à Quentin s'il voulait se charger pour elles du périlleux office de sénéchal ; et, sur ce qu'il avait accepté cette commission avec des témoignages de joie et de dévouement, elles lui avaient permis de leur baiser la main en signe de promotion à cette fonction honorable et de

confiance. Il avait même cru remarquer que la main de la comtesse Isabelle, une des mieux faites et des plus belles auxquelles un fidèle

vassal ait jamais pu rendre un pareil hommage, avait tremblé tandis que ses lèvres y étaient restées attachées un peu plus que ne le prescrivait l'étiquette, et que ses joues ainsi que ses yeux avaient exprimé un peu de confusion quand elle l'avait retirée. Quelque chose pouvait résulter de tout cela; et quel homme brave, à l'âge de Quentin Durward, n'aurait volontiers laissé aux pensers que ces souvenirs faisaient naître, quelque influence sur la détermination de sa conduite?

Ce point arrêté, il avait à songer à la manière dont il agirait à l'égard du perfide Bohémien. Il avait renoncé à sa première pensée, qui était de lui donner la mort dans le bois même; mais prendre un autre guide et renvoyer Hayraddin la vie sauve, c'était ouvrir au traître la route du camp de Guillaume de La Marck, avec la connaissance de leur marche. Il eut un instant l'idée de se confier au supérieur du couvent et de le prier de retenir le Bohémien de force pendant le temps qui leur était nécessaire pour arriver à la résidence de l'évêque; mais, en y réfléchissant davantage, il n'osa se hasarder à faire une telle proposition à un homme timide, à un moine âgé, pour qui la sûreté de son couvent était le premier devoir, et qui tremblait à la seule mention du Sanglier des Ardennes.

A la fin, Durward se fixa à un plan de conduite sur lequel il crut d'autant mieux pouvoir compter que toute l'exécution en reposait sur lui-même : pour la cause à laquelle il s'était voué, il se sentait capable de tout entreprendre. Hardi et résolu, quoique ne se dissimulant pas les dangers de sa situation, Quentin peut être comparé à un homme qui marche chargé d'un fardeau dont il sent la pesanteur, mais qu'il ne croit cependant pas être au-dessus de ses forces. Il achevait d'arrêter ce plan quand il arriva au couvent.

Il frappa doucement à la porte. Un des moines, que le prieur avait placé là pour l'attendre, lui ouvrit et l'informa que les frères étaient dans l'église, où ils resteraient jusqu'au point du jour, demandant pardon au Ciel pour les divers scandales qui, le soir précédent, avaient eu lieu dans la communauté.

Le digne moine offrit à Quentin de venir prendre part à leurs dévotions : mais ses habits étaient tellement mouillés, que le jeune Écossais fut obligé de refuser cette offre, et demanda au contraire la permission d'aller s'asseoir à la cheminée de la cuisine, afin que ses vêtements fussent secs avant que le jour fût venu. Il voulait surtout éviter que le

Bohémien, à leur première rencontre, pût apercevoir aucune trace de son excursion nocturne. Non-seulement le moine lui accorda sa demande, mais il voulut même lui tenir compagnie, ce dont Quentin fut d'autant plus aise, qu'il désirait obtenir des renseignements sur les deux routes qu'il avait entendu mentionner dans la conversation entre le Bohémien et le lansquenet. Chargé plusieurs fois des affaires extérieures du couvent, le frère était justement plus à même qu'aucun des autres de répondre aux questions de Quentin à ce sujet. Il fit observer, au reste, qu'en bonnes pèlerines, les dames qu'escortait Quentin ne devaient pas se dispenser de suivre la route de la rive droite de la Meuse, par la Croix-des-Trois-Rois, où les bienheureuses reliques de Gaspard, Melchior et Balthazar (c'est ainsi que l'Église catholique nomme les trois mages qui vinrent de l'Orient à Béthléem saluer le nouveau-né) étaient restées lorsqu'on les transportait à Cologne, et où elles avaient fait plusieurs miracles.

Quentin répliqua que l'intention des dames était d'observer ponctuellement toutes les saintes stations de leur pèlerinage, et que certainement elles visiteraient celle des Trois-Rois, soit en allant, soit en revenant de Cologne; mais qu'on les avait averties que la route du côté droit de la rivière était en ce moment rendue peu sûre par le voisinage des soldats du féroce Guillaume de La Marck.

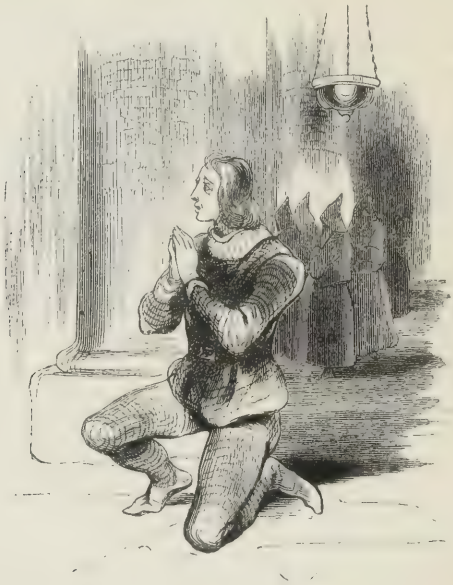
— Le Ciel nous préserve, s'écria le frère François, que le Sanglier des Ardennes ait encore une fois établi son repaire si près de nous! — Néanmoins, si cela arrive, la Meuse est assez large pour servir de barrière entre nous et lui.

— Mais, répondit l'Écossais, ce ne sera pas une barrière entre ces dames et le maraudeur, si nous traversons la rivière et que nous fassions route par la rive droite.

— Le Ciel protégera les siens, jeune homme, dit le moine. Il serait triste de penser que les Rois de la sainte cité de Cologne, qui ne souffrent pas la présence d'un juif ou d'un infidèle dans les murs de leur ville, pussent commettre un assez grand oubli pour permettre que leurs dévots, venus en pieux pèlerins pour visiter leurs reliques, fussent pillés et maltraités par un chien mécréant comme ce Sanglier des Ardennes, qui est pis que tout un camp de païens sarrasins, avec les dix tribus d'Israël par-dessus le marché!

Quelque confiance que Quentin, en sincère catholique, fût disposé à mettre dans la protection spéciale de Gaspard, de Melchior et de Bal-

thazar, il ne put s'empêcher de réfléchir que les habits de pèlerines sous lesquels voyageaient les deux comtesses, n'ayant été revêtus que sous l'inspiration d'une politique toute terrestre, elles et lui n'avaient guère droit en cette occasion à cette sainte protection. Il résolut donc d'éviter, autant que possible, de mettre les dames dans le cas d'avoir besoin d'une intervention miraculeuse. Toutefois, dans la simplicité de sa foi, il fit vœu de faire lui-même en personne un pèlerinage aux



Trois-Rois de Cologne, si ces saints et royaux personnages voulaient permettre que le caractère d'emprunt revêtu par celles dont la sûreté lui était confiée pût les conduire au port désiré.

Pour contracter cette obligation avec toute la solennité possible, Quentin pria le frère de le conduire à une des chapelles latérales de l'église, afin qu'à genoux, et avec une foi sincère, il y ratifiât le vœu mental qu'il venait de faire. Le bruit éloigné des voix du chœur, le calme profond et solennel de l'heure, la faible lumière qu'une seule lampe répandait dans la petite chapelle gothique, tout contribuait à jeter Quentin dans cet état où l'esprit est le plus disposé à confesser la fragilité humaine, et à implorer cette protection surnaturelle qu'au-

cune croyance ne promet qu'au repentir des fautes passées, et à la résolution de s'amender pour l'avenir. Que l'objet de cette dévotion fût mal placé, ce n'était pas la faute de Quentin ; ses prières étant sincères, nous pouvons à peine supposer qu'elles aient pu ne pas être entendues de Dieu, qui seul y a droit ; de Dieu qui a égard aux intentions, non aux formes de la prière, et aux yeux de qui la sincère dévotion de l'infidèle a plus de prix que l'hypocrisie spécieuse du pharisien.

Après s'être recommandé, sans oublier ses malheureuses compagnes, à la protection des saints et à la garde de la Providence, Quentin alla se reposer pour le reste de la nuit, laissant le bon frère très-édifié de la ferveur et de la sincérité de sa dévotion.

CHAPITRE XVIII.

LA CHIROMANCIE.

Quand des contes plaisants et des chansons joyeuses adoucissaient la fatigue d'une route difficile, la marche nous semblait trop courte. La route âpre et sinueuse, se repliant sur elle-même, était un chemin enchanté où s'égaraient nos pas.

SAMUEL JOHNSON.

DÈS la pointe du jour, Quentin sortit de sa petite cellule, éveilla les palefreniers endormis, et, avec plus de soin encore que de coutume, s'assura que tout était prêt pour le voyage de la journée. Il inspecta de ses propres yeux, et avec la plus minutieuse attention, les brides, les sangles et les divers autres objets du harnachement de chevaux, ainsi que leur ferrure, afin de prévenir autant que possible jusqu'aux plus petites chances de ces accidents ordinaires de la route qui, quoique peu importants en eux-mêmes, n'en troublent et n'en interrompent pas moins un voyage. Il fit en outre donner aux chevaux bonne ration d'avoine, afin qu'ils fussent préparés à une longue traite, et même, au besoin, à une course forcée.

Quentin remonta ensuite dans sa chambre, où il revêtit son armure avec un soin tout particulier. Il ceignit son épée en homme qui prévoit un danger prochain et qui a pris la ferme résolution d'y faire face.

Ces généreuses pensées donnèrent à Quentin une fierté de démarche et une dignité de manières que les dames de Croye n'avaient pas encore observées en lui, quoiqu'elles eussent été séduites déjà et singulièrement intéressées par la grâce naïve de sa contenance et de sa conversation, ainsi que par le mélange d'intelligence et de finesse que la nature lui avait données, avec la simplicité qu'il devait à son éducation retirée et à l'isolement de sa contrée natale. Il leur donna à entendre qu'il pouvait être nécessaire qu'elles se préparassent ce jour-là, pour leur voyage, de meilleure heure que de coutume ; et, en conséquence, elles quittèrent le couvent immédiatement après leur repas du matin, non sans avoir témoigné leur reconnaissance de l'hospitalité qu'elles et leurs gens avaient reçue, par un don à l'autel, plus en rapport avec leur rang véritable qu'avec leur apparence actuelle. Mais ceci n'excita pas de soupçon ; elles s'étaient fait passer pour des dames anglaises, et alors, comme aujourd'hui, l'idée d'une grande richesse était une attribution presque inséparable de la qualité d'insulaire.

Le prieur leur donna sa bénédiction au moment où elles montaient à cheval, et il félicita Quentin sur l'absence de son guide païen ; — car, dit le vénérable religieux, mieux vaut broncher en chemin, que d'être soutenu par le bras d'un bandit ou d'un voleur.

Quentin ne partageait pas tout-à-fait cette opinion ; si dangereux qu'il connût le Bohémien, il pensait pouvoir user de ses services, et en même temps déjouer ses projets de trahison, maintenant qu'il les connaissait. Son inquiétude à cet égard ne fut pas longue ; la petite cavalcade n'était pas à deux cents pas du monastère et du village, quand Maugrabin les rejoignit, monté, comme de coutume, sur son petit genet, actif et plein de feu. Leur route longeait la rive de ce même ruisseau où Quentin avait été témoin de la mystérieuse conférence de la nuit, et Hayraddin venait à peine de se réunir à eux, qu'ils passèrent sous le beau saule pleureur qui avait fourni à Durward le moyen d'entendre, sans être vu, la conversation du guide perfide et du lansquenet.

Les souvenirs que ce lieu fit naître en lui poussèrent Quentin à

adresser brusquement la parole à son guide, à qui il avait à peine jusque là dit quelques mots.

— Où as-tu trouvé un gîte cette nuit, profane coquin que tu es? dit l'Écossais.

— Votre Sagesse peut le deviner en regardant ma souquenille, répondit le Bohémien, montrant du doigt son habit couvert de débris de foin.

— Un bon tas de foin est un lit convenable pour un astrologue, et trop bon pour un païen qui ose blasphémer notre sainte religion et ses ministres.

— Cela pourtant convenait mieux à mon Klepper qu'à moi, répondit Hayraddin en caressant de la main le cou de son cheval ; car il y a trouvé en même temps son lit et son souper. Les vieux fous tondus l'ont mis à la porte, comme si le cheval d'un homme d'esprit eût pu infecter d'intelligence et de sagacité toute une confrérie d'ânes. Il est heureux que Klepper connaisse ma manière de siffler et me suive comme un chien,

car nous ne nous serions jamais revus, et vous, à votre tour, vous auriez pu siffler pour un guide.

— Je t'ai déjà averti plus d'une fois, reprit Quentin avec sévérité, de contenir ta langue et de surveiller tes actions quand tu te trouves en honnête compagnie, ce qui, je crois, ne t'était guère arrivé jusqu'à présent; et je t'ai promis que si je te voyais un guide infidèle, comme tu t'es montré un blasphémateur et un vil pendard, mon poignard écossais et ton cœur de païen auraient bientôt fait connaissance, quoique ce fût me ravaler au rang du boucher qui égorge un pourceau.

— Un sanglier est proche parent d'un pourceau, reprit le Bohémien, sans se troubler sous le regard perçant que Quentin fixait sur lui, ni changer en rien la caustique indifférence qu'il affectait dans son langage; et il est des hommes qui trouvent honneur, plaisir et profit à tuer un sanglier.

Étonné de la hardiesse imperturbable de cet homme, et craignant qu'il ne connût de son histoire et de ses pensées plus qu'il ne lui convenait d'en faire entrer dans la conversation, Quentin coupa court à cet entretien, dans lequel il n'avait gagné aucun avantage sur Maugrabin, et retourna à son poste accoutumé, au côté des dames.

Nous avons déjà fait remarquer qu'un certain degré de familiarité avait commencé à s'établir entre eux. La comtesse Hameline, après toutefois s'être bien assurée de la noblesse de sa naissance, le traitait comme un favori et un égal; et quoique sa nièce montrât moins librement son estime pour leur protecteur, néanmoins, à travers sa retenue et sa timidité, Quentin croyait clairement apercevoir que sa compagnie et sa conversation ne lui étaient nullement indifférentes.

Rien n'anime la gaieté de la jeunesse comme la certitude qu'elle plaît en s'y livrant : aussi Quentin, pendant tout le voyage, avait-il constamment distrait la belle comtesse, soit par la vivacité de sa conversation, soit par des histoires de son pays, soit par des ballades nationales qu'il leur chantait dans sa langue maternelle; et ses efforts pour les rendre en français, langue dans laquelle il n'était pas encore très-familier, occasionnaient cent petites méprises aussi amusantes que le fond même de la narration. Mais, en ce moment, préoccupé de pensées inquiètes, il restait près des dames de Croye sans faire, selon son usage, aucune tentative pour les amuser, et elles ne purent s'empêcher de trouver son silence extraordinaire.

— Notre jeune compagnon a vu un loup, dit la comtesse Hameline,

faisant allusion à une ancienne superstition, et cette rencontre lui a fait perdre la langue[1].

— Dire que j'ai dépisté un renard, ce serait frapper plus près du but, pensa Quentin; mais il garda cette réflexion pour lui.

— Êtes-vous indisposé, monsieur Quentin? demanda la comtesse Isabelle d'un ton d'intérêt dont elle-même ne put s'empêcher de rougir, parce qu'elle sentait qu'il y avait là quelque chose de plus que ne l'aurait permis la distance qui les séparait.

— Il a passé la nuit à boire avec les joyeux frères, dit dame Hameline; les Écossais sont comme les Allemands, qui dépensent toute leur gaieté près de leur bouteille, et qui n'apportent le soir, à la danse, que leurs pas chancelants, et le matin, dans le boudoir des dames, que leurs maux de tête.

—Non, belles dames, répondit Quentin, je ne mérite pas vos reproches. Les bons frères ont été en dévotions durant toute la nuit, et quant à moi, j'ai à peine bu un verre de leur vin le plus faible et le plus ordinaire.

— C'est la mauvaise chère qui lui a fait perdre sa gaieté, dit avec

1 *Vox quoque Mœrim*
Jam fugit ipsa; lupi Mœrim videre priores (VIRGILII IX *Ecloga.*)

(Déjà Mœris a perdu la voix; les loups ont les premiers aperçu Mœris.)

Pour expliquer ces vers, les commentateurs rapportent le passage suivant de Pline : « On croit en Italie qu'il est nuisible d'être vu par un loup, et l'on suppose qu'un homme perd la faculté de parler si ces animaux le regardent avant que lui-même les ait aperçus. » (W. S.)

enjouement la comtesse Isabelle. Consolez-vous, monsieur Quentin ; si jamais nous visitons ensemble mon vieux château de Bracquemont, quand je devrais être votre échanson et vous le présenter moi-même, vous aurez un verre de vin généreux, tel que n'en ont jamais produit les crus de Hochheim et de Johannisberg.

— Un verre d'eau de *votre* main, noble dame... Mais la voix de Quentin devint tremblante, et Isabelle reprit, comme si elle n'avait pas remarqué l'inflexion passionnée que Quentin avait donnée au pronom personnel :

— Ce vin fut mis dans les caves profondes de Bracquemont par mon aïeul le rhingrave Godefroy...

— Qui gagna la main de sa bisaïeule, interrompit dame Hameline, en se montrant le plus vaillant des enfants de la chevalerie au grand tournoi de Strasbourg.—Dix chevaliers furent tués dans la lice. Mais ces jours sont passés ; personne ne pense aujourd'hui à s'exposer aux périls pour acquérir de l'honneur ou pour secourir la beauté persécutée.

La comtesse Hameline prononça ces mots du ton d'amertume dont une beauté moderne, déjà sur le retour, pourrait anathématiser la grossièreté de l'âge actuel. Quentin prit sur lui de répondre qu'on ne manquait pas de cet esprit chevaleresque que la comtesse semblait regarder comme éteint, et que quand il aurait disparu du reste de la terre, il se retrouverait encore dans le cœur des gentilshommes écossais.

— Écoutez-le ! s'écria dame Hameline ; il voudrait nous persuader que dans son pâle et froid pays brûle encore le noble feu qui est presque éteint en France et en Allemagne ! Le pauvre jeune homme est comme un montagnard suisse, qui ne voit rien de comparable à sa contrée natale.—Il nous parlera tout à l'heure du vin et des olives de l'Écosse.

— Non, madame, répondit Durward. Tout ce que je puis dire du vin et de l'huile de nos montagnes, c'est que nos épées peuvent acquérir ces productions précieuses comme un tribut levé sur nos voisins plus riches. Mais quant à la foi sans tache et à l'honneur sans reproche de l'Écosse, je dois maintenant mettre à l'épreuve la confiance que vous leur accordez, quelque humble que soit l'individu qui ne peut vous rien offrir de plus pour gage de votre sûreté.

— Vous parlez mystérieusement, dit la comtesse Hameline. — Quelque danger proche et pressant nous menace-t-il donc ?

— Il y a une heure que je lis cela dans ses yeux, s'écria la comtesse Isabelle en joignant les mains. Sainte Vierge ! qu'allons-nous devenir ?

— Rien, je l'espère, qui soit contraire à vos désirs, répondit Durward. Et maintenant je dois vous le demander : — Nobles dames, pouvez-vous vous fier à moi?

— Nous fier à vous? dit la comtesse Hameline; — certainement. — Mais pourquoi cette question? et jusqu'à quel point nous demandez-vous notre confiance?

— Quant à moi, dit Isabelle, je me fie à vous sans réserve et sans condition. Si vous pouvez nous tromper, Quentin, je croirai qu'il n'existe plus de sincérité que dans le ciel.

— Noble dame, répondit Durward avec une expression de juste fierté, vous me rendez justice. Mon dessein est de changer notre route et de suivre directement le côté gauche de la Meuse jusqu'à Liége, au lieu de la traverser à Namur. Ceci diffère des ordres du roi Louis et des instructions données au guide ; mais j'ai entendu parler, dans le monastère, de maraudeurs qui infestent la rive droite de la Meuse, et de l'approche de soldats bourguignons pour les réprimer. Ces deux circonstances m'ont donné quelques inquiétudes pour votre sûreté. Aurai-je votre permission pour nous écarter ainsi de notre itinéraire?

— Ma pleine et entière permission, répondit la jeune comtesse.

— Ma nièce, reprit dame Hameline, je crois comme vous que le jeune homme a de bonnes intentions. — Mais songez-vous... Nous transgressons les instructions dont le roi Louis nous a si positivement recommandé de ne pas nous écarter !

— Et pourquoi aurions-nous égard à ses instructions? dit Isabelle. Grâce au Ciel, je ne suis pas sa sujette. Il m'avait engagée à me confier en lui, et il en a abusé. Je ne veux pas faire injure à ce jeune gentilhomme en mettant un seul instant sa parole en balance avec les injonctions de cet égoïste et artificieux despote.

— Que Dieu vous récompense de ce que vous venez de dire! s'écria Quentin avec transport. Si je ne justifiais pas la confiance que vous me témoignez, être déchiré par des chevaux sauvages dans cette vie, et condamné dans l'autre à des tortures éternelles, serait un supplice trop doux pour moi.

En disant ces mots, il poussa son cheval et rejoignit le Bohémien. Ce digne personnage semblait propre à tout supporter, sinon à tout pardonner; ni les injures ni les menaces ne paraissaient laisser de traces dans son souvenir. Il entra en conversation avec Durward, comme si rien de désagréable ne se fût passé entre eux dans la matinée.

Le chien, pensa Durward, n'aboie pas maintenant parce qu'il pense régler ses comptes avec moi tout d'un coup, quand il pourra me sauter à la gorge ; mais essayons une fois si nous ne pouvons pas battre un traître avec ses propres armes. — Honnête Hayraddin, lui dit-il, voilà dix jours que tu voyages avec nous, et tu ne nous as pas encore donné un échantillon de tes talents à dire la bonne aventure ; et cependant tu es bien disposé à les exercer, car tu n'y manques jamais dans tous les couvents où nous nous arrêtons, au risque d'avoir à passer la nuit sur une meule de foin.

— Vous ne m'avez jamais demandé un échantillon de mes talents. Vous êtes comme tous les autres, vous vous contentez de tourner en ridicule des mystères que vous ne pouvez comprendre.

— Donne-m'en donc maintenant une preuve, dit Quentin ; et, ôtant son gant, il tendit sa main au Zingaro.

Hayraddin examina soigneusement les diverses lignes se croisant

dans la main de l'Écossais ; il remarqua également, avec une attention scrupuleuse, les petites élévations ou les petits gonflements situés à la naissance des doigts, tous signes qu'on regardait alors comme ayant avec le caractère, les habitudes et l'avenir de chaque individu, des rapports intimes qu'on attribue maintenant aux protubérances du crâne.

— Voici une main, dit l'Égyptien, qui parle de travaux endurés, de périls encourus. J'y lis qu'elle a fait de bonne heure connaissance avec la garde d'une épée, et pourtant aussi qu'elle n'a pas toujours été étrangère aux agrafes du missel.

— Tu peux avoir appris quelque chose des événements de ma vie passée ; parle-moi plutôt de mon avenir.

— Cette ligne qui commence à la montagne de Vénus, et qui ne se termine pas brusquement, mais qui suit et accompagne la ligne de vie, annonce qu'une fortune grande et certaine sera acquise par un mariage, et qu'un amour partagé vous élevera parmi les riches et les puissants.

— Vous faites de semblables promesses à tous ceux qui vous consultent, dit Quentin ; c'est un des secrets de votre art.

— Ce que je vous dis est aussi certain, reprit Hayraddin, qu'il est sûr que sous peu vous serez menacé d'un grand danger : ce que je vois dans cette ligne brillante couleur de sang qui coupe transversalement la ligne de vie, ce qui signifie un coup d'épée ou quelque autre violence, dont vous ne serez sauvé que par l'attachement d'un ami fidèle.

— Le tien, peut-être ? s'écria Quentin, indigné que le chiromancien voulût ainsi se jouer de sa crédulité, et s'efforçât de servir sa réputation d'habile devin en prédisant des événements préparés par sa propre trahison.

— Mon art, dit le Zingaro, ne me dit rien de ce qui me concerne.

— En ce cas, les *voyants* de mon pays surpassent vos talents si vantés ; car ils prévoient les dangers qui les menacent. Je n'ai pas laissé nos montagnes sans avoir eu quelque chose du don de seconde vue dont leurs habitants sont doués ; et je veux t'en donner une preuve, en échange de ton échantillon de chiromancie. Hayraddin, le danger qui me menace est sur la rive droite du fleuve ; je l'éviterai en me rendant à Liége par la rive gauche.

Le guide l'écouta avec un air d'apathie que Quentin, sachant dans quelles circonstances se trouvait Maugrabin, ne put comprendre. — Si vous exécutez ce dessein, répliqua le Bohémien, le danger passera de vous à moi.

— Il me semble, dit Quentin, que vous m'avez dit tout à l'heure que vous ne pouviez prévoir votre propre fortune?

— Non, en effet, de la même manière que je vous ai prédit la vôtre ; mais pour peu que l'on connaisse Louis de Valois, on peut être assuré d'avance qu'il fera pendre votre guide, parce qu'il vous aura plu de changer l'itinéraire qu'il avait tracé.

— Pourvu, reprit Quentin, que le but du voyage soit atteint avec sécurité, et que la réussite en soit assurée, il devra excuser une légère déviation de la route prescrite.

— Oui, si vous êtes sûr que le dessein du roi soit que le voyage se termine en effet comme il vous l'a dit.

— Et comment aurait-il donc voulu qu'il se terminât? Pourquoi supposez-vous que le roi Louis eût dans sa pensée un dessein autre que celui qu'il m'a confié?

— Tout simplement parce que ceux qui connaissent un peu le roi Très-Chrétien savent que le projet qu'il a le plus à cœur est toujours celui dont il est le moins enclin à parler. Que votre gracieux roi envoie douze ambassadeurs, et j'abandonne mon cou à la corde un an plus tôt que cela ne m'est dû, si pour onze d'entre eux il n'y a au fond de l'écritoire quelque chose de plus que ce que la plume a tracé sur les lettres de créance.

— Je m'inquiète peu de vos honteux soupçons. Mon devoir est clair et positif, — conduire ces dames en sûreté jusqu'à Liége ; et je prends sur moi de croire m'acquitter mieux de cette mission en changeant la route prescrite et en prenant à gauche de la Meuse. C'est d'ailleurs le chemin direct de Liége. A quel propos traverserions-nous le fleuve pour perdre du temps et augmenter notre fatigue? — Pourquoi agirions-nous ainsi?

— Seulement parce que les pèlerins, comme ils se nomment, qui se rendent à Cologne, n'ont pas coutume de suivre la Meuse jusqu'à Liége, et que la route que vous voulez faire prendre à ces dames démentira la qualité qu'elles se donnent.

— Si l'on nous fait quelque observation à cet égard, nous dirons que les alarmes que nous ont inspirées ce scélérat de duc de Gueldres, ou

Guillaume de La Marck, ou les écorcheurs et les lansquenets, sur le côté droit de la rivière, nous ont fait changer notre route projetée et prendre la rive gauche.

— Comme vous voudrez ; mon bon Seigneur ; — pour ma part, je suis également prêt à vous guider par la rive gauche et par la rive droite de la Meuse. — Ce sera votre affaire de vous justifier près de votre maître.

Quentin, quoique assez étonné de la facilité, ou au moins du peu de répugnance avec laquelle Hayraddin acquiesçait à leur changement d'itinéraire, en fut néanmoins charmé, car il avait encore besoin de lui comme guide, et il avait craint en outre que, voyant sa trahison découverte, il ne se fût porté à quelque extrémité.

D'ailleurs, renvoyer le Bohémien eût été le moyen le plus sûr d'amener Guillaume de La Marck, avec lequel il avait des relations, sur la route qu'ils devaient suivre; au lieu qu'en le gardant avec eux, Quentin pensait pouvoir le surveiller d'assez près pour l'empêcher d'avoir à son insu aucune communication avec des étrangers.

Renonçant donc à toute idée de suivre la route qu'elle avait eu d'abord l'intention de prendre, la petite troupe côtoya la rive gauche du large fleuve de la Meuse, avec tant de diligence et si heureusement, que le jour suivant, de bonne heure, ils atteignirent le but de leur voyage. Ils trouvèrent que l'évêque de Liége, pour raison de santé, disait-il, mais plutôt, peut-être, pour éviter les surprises qu'il pouvait avoir à craindre au milieu de la nombreuse et turbulente population de la ville, avait établi sa résidence au beau château de Schonwaldt, à une demi-lieue de Liége environ.

Comme ils approchaient du château, ils virent le prélat qui revenait processionnellement de la ville, où il avait été célébrer la grande messe. Il était à la tête d'une troupe splendide de prêtres, de bourgeois et de soldats, confondus ensemble, ou, comme dit une vieille chanson,

> Les porte-croix à sa suite,
> Et les lances devant lui.

La procession offrait un spectacle imposant, alors que, serpentant le long des rives verdoyantes du fleuve, elle semblait en quelque

sorte dévorée par le large portail gothique du palais épiscopal, sous lequel elle allait se perdre.

Mais quand nos voyageurs en furent plus près, ils virent qu'autour du château tout annonçait des précautions inspirées par la crainte, et qui contrastaient avec la pompe et les apparences de puissance dont ils venaient d'être témoins.

De forts détachements de la garde de l'évêque étaient placés aux portes du palais et sur différents points des environs, dispositions belliqueuses qui, dans une résidence ecclésiastique, semblaient révéler les craintes qu'avait conçues le révérend prélat, qui avait pu croire nécessaire de s'entourer ainsi des précautions d'une guerre défensive.

Les dames de Croye, que Quentin avaient annoncées, furent introduites en cérémonie dans la grande salle, où l'évêque, qui les reçut à la tête de sa petite cour, leur fit l'accueil le plus cordial. Il ne voulut pas souffrir qu'elles lui baisassent la main, mais il les embrassa d'un air qui tenait à la fois de l'empressement galant d'un prince

pour de jolies femmes, et de la sainte affection d'un pasteur pour ses ouailles.

Louis de Bourbon, l'évêque régnant de Liége, était un prince généreux et bon. Sa vie privée n'avait pas, à la vérité, toujours été strictement renfermée dans les limites du caractère sacerdotal; mais il avait toujours dignement soutenu le caractère franc et loyal de la maison de Bourbon, dont il était issu.

Dans les derniers temps, et à mesure qu'il avançait en âge, le prélat avait adopté des habitudes plus convenables que celles de sa jeunesse à un membre de la hiérarchie.

Les princes voisins l'aimaient comme un noble ecclésiastique, généreux et magnifique dans les habitudes de sa vie, quoique n'observant pas dans sa conduite une sévérité bien rigoureuse, et gouvernant avec une insouciante indolence qui encourageait plus qu'elle ne réprimait les projets séditieux de ses riches et turbulents sujets.

L'évêque était pour le duc de Bourgogne un allié si intime, que ce dernier se regardait presque comme associé à la souveraineté temporelle du prélat, et il reconnaissait la facilité avec laquelle Louis de Bourbon admettait des prétentions très-contestables, en l'appuyant en toute occasion avec le zèle fougueux et violent qui le caractérisait. Il avait coutume de dire qu'il regardait Liége comme sa ville, l'évêque comme son frère [1], et que celui qui inquiéterait Louis de Bourbon aurait affaire à Charles de Bourgogne. Une telle menace, eu égard au caractère et à la puissance du duc, aurait entretenu l'effroi partout ailleurs que parmi les riches et mécontents citoyens de la ville de Liége, où, selon un ancien proverbe, l'or avait écrasé le bon sens.

Le prélat, comme nous l'avons dit, promit aux dames de Croye d'employer pour elles tout son crédit à la cour de Bourgogne; il en espérait d'autant plus, ajouta-t-il, que, d'après quelques menées récemment découvertes, Campo Basso était moins avant que jadis dans la faveur intime du duc. Il leur promit en outre toute la protection qu'il pouvait leur accorder; mais le soupir dont cette promesse fut

[1] Il avait quelque droit à prendre ce titre, ayant épousé en premières noces une sœur de l'évêque. (W. S.)

accompagnée semblait avouer que son pouvoir était plus précaire que ses paroles ne voulaient l'avouer.

— A tout événement, mes chères filles, dit l'évêque, avec un air où se peignaient à la fois, comme dans son baiser de réception, l'onction du prêtre et la galanterie héréditaire de la maison de Bourbon, le Ciel me préserve d'abandonner la brebis au loup dévorant, et de nobles dames à l'oppression de leurs persécuteurs.

Je suis un homme de paix, quoiqu'en ce moment ma demeure retentisse du bruit des armes; mais soyez assurées que je ferai pour votre sûreté ce que je pourrais faire pour la mienne. Si l'état des choses devenait ici plus dangereux, quoique nous espérions, avec la grâce de Notre-Dame, que les esprits se calmeront au lieu de s'enflammer davantage, je vous ferais conduire en Allemagne sous bonne escorte; car la volonté même de notre frère et protecteur Charles de Bourgogne ne nous porterait pas à disposer de vous, sous aucun rapport, contre vos propres inclinations.

Nous ne pouvons acquiescer à votre demande de vous envoyer dans un couvent; car, hélas! telle est l'influence des fils de Bélial sur les habitants de Liége, que nous ne savons aucune retraite où notre autorité s'étende, hors l'enceinte de notre propre palais et de la protection de nos gardes.

Mais vous êtes les bienvenues ici, et votre suite y sera honorablement reçue, notamment ce jeune homme, que vous nous recommandez si particulièrement, et à qui nous donnons notre bénédiction.

Quentin s'agenouilla, comme il le devait, pour recevoir la bénédiction épiscopale.

— Quant à vous-mêmes, poursuivit le bon prélat, vous resterez ici près de ma sœur Isabelle, chanoinesse de Trèves; vous pouvez demeurer en tout honneur avec elle, même sous le toit d'un jeune bachelier comme l'évêque de Liége.

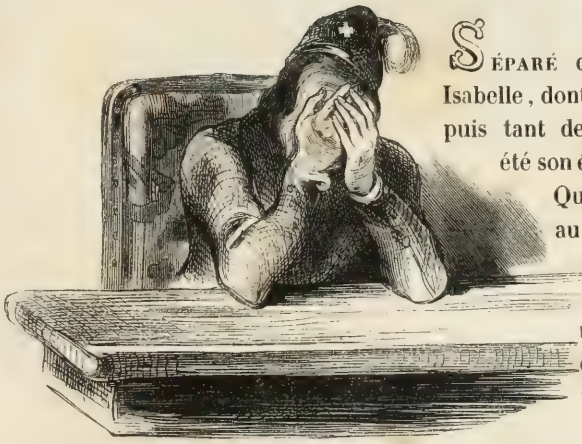
En terminant sa harangue de bienvenue, l'évêque conduisit galamment les dames à l'appartement de sa sœur. L'intendant de sa maison, officier qui, ayant reçu l'ordre du diaconat, tenait à la fois du caractère séculier et du caractère ecclésiastique, remplit auprès de Quentin les devoirs de l'hospitalité, comme son maître le lui avait enjoint, tandis que les gens de la suite des dames de Croye étaient remis aux soins de domestiques inférieurs.

Au milieu de ces arrangements, Quentin ne put s'empêcher de remarquer que la présence du Bohémien, objet de scandale dans tous les couvents du pays, ne paraissait, dans la maison de ce prélat riche et mondain, susciter ni remarque ni objection.

CHAPITRE XIX.

LA CITÉ.

Mes bons amis, mes chers amis, je ne veux vous pousser à aucun acte soudain de rébellion. *Jules César*



Séparé de la comtesse Isabelle, dont les yeux, depuis tant de jours, avaient été son étoile directrice, Quentin se sentit au cœur un vide et un froid glacial qu'il n'avait éprouvés dans aucune des vicissitudes de sa vie passée. Et pourtant la fin de ces rapports de tous les instants et de cette intimité que le voyage avait dû nécessairement établir entre eux, devait être amenée par l'établissement de la comtesse dans une résidence fixe ; car sous quel prétexte, alors même qu'elle aurait projeté une telle

inconvenance, aurait-elle pu garder constamment près d'elle un jeune et bel écuyer comme Quentin ?

Mais, pour être inévitable, le coup de la séparation n'en fut pas moins violent ; son cœur plein de fierté se gonfla à la pensée qu'on se séparait de lui comme d'un guide ordinaire, ou d'une escorte dont le devoir est rempli. Ses yeux laissèrent échapper en secret une ou deux larmes sur les ruines de tous les châteaux aériens que son imagination avait élevés pendant la durée d'un voyage trop intéressant. Il s'efforça, mais vainement, de s'arracher à cet abattement d'esprit ; et alors, s'abandonnant à des pensées qu'il ne pouvait vaincre, il alla s'asseoir dans une profonde embrasure formée par une des fenêtres qui éclairaient la grande salle gothique de Schonwaldt, et là il se mit à réfléchir sur sa mauvaise fortune, qui ne lui avait donné ni le rang ni la richesse qui auraient pu le conduire au but où il osait aspirer.

Quentin essaya pourtant de chasser la mélancolie qui l'accablait, en préparant pour la cour de Louis des lettres annonçant l'arrivée à Liége des dames de Croye, et dont il chargea Charlet, un de ses suivants. Enfin, pourtant, la légèreté naturelle de son caractère reprit un peu le dessus, lorsque sa curiosité vint à être excitée par le titre d'un vieux roman récemment imprimé à Strasbourg, et qui se trouva près de lui sur l'appui de la fenêtre. Ce titre portait :

Comment un écuyer de basse naissance aima la fille du roi de Hongrie.

Tandis qu'il restait les yeux fixés sur les lettres gothiques de cette inscription si fort en rapport avec sa propre situation, Quentin se sentit toucher sur l'épaule ; et, levant les yeux, il aperçut le Bohémien debout devant lui.

Hayraddin, dont la vue ne lui avait jamais été agréable, lui était devenu odieux depuis sa dernière trahison ; il lui demanda, d'un ton sec et sévère, comment il osait toucher ainsi un chrétien et un gentilhomme.

— Tout simplement, répondit le Bohémien, parce que je voulais savoir si le chrétien gentilhomme avait perdu le sentiment comme la vue et l'ouïe. Il y a cinq minutes que je suis là à vous parler, tandis

que vous restez les yeux fixés sur ce morceau de parchemin jaune, comme si c'était un charme pour vous changer en statue, et qu'il eût déjà à moitié opéré.

— Hé bien, que te faut-il ? parle, et va-t'en.

— Il me faut ce qu'il faut à tout le monde, quoique peu s'en contentent; il me faut ce qui m'est dû, mes dix couronnes d'or pour avoir conduit les dames jusqu'ici.

— De quel front oses-tu réclamer de moi un autre prix que de te laisser ta misérable vie ? Tu sais que ton projet était de les trahir en route.

— Mais je ne les ai pas trahies ; si je l'avais fait, ce n'est ni de vous ni d'elles que je solliciterais mon salaire, mais de celui à qui leur passage sur la rive droite de la rivière aurait pu profiter. Le parti qui doit me payer est celui que j'ai servi.

— Ton salaire périsse donc avec toi, traître ! s'écria Quentin en lui comptant les dix pièces. Va au Sanglier des Ardennes ou au diable, mais ne te présente plus devant moi, de peur que je ne te dépêche en enfer plus tôt qu'on ne t'y attend.

— Le Sanglier des Ardennes ! répéta le Bohémien avec une expression de surprise plus forte que ses traits n'en laissaient ordinairement apercevoir ; ce n'était donc pas une conjecture vague, — un soupçon sans objet fixe, — qui vous a fait insister pour changer de route ? — Peut-il y avoir, — y a-t-il réellement dans d'autres pays un art divinatoire plus sûr que celui de nos tribus errantes ? Le saule sous lequel nous parlions n'a pu faire de rapports. — Mais non, — non, — non ; — sot que je suis ! — J'y suis, — j'y suis ! — Le saule au bord du ruisseau, près de ce couvent, — je vous ai vu le regarder comme nous passions là, à un demi-mille environ de cette ruche à frelons, — ce saule n'a pu parler ; mais il a pu cacher quelqu'un qui pouvait entendre ! — Dorénavant, je tiendrai mes conseils dans une plaine unie ; pas une touffe de chardons près de moi, où un Écossais puisse se tapir. — Ha ! ha ! l'Écossais a battu le Zingaro avec ses propres armes de ruse. Hé bien, sachez, Quentin Durward, que c'est aux dépens de votre fortune que vous m'avez vaincu. Oui, la fortune que je vous ai prédite, d'après les lignes de votre main, eût été richement accomplie sans votre propre obstination.

— Par saint André, dit Quentin, ton impudence me fait rire en dépit de moi-même. — Comment ou en quoi la réussite de ta trahison eût-elle pu me servir ? J'ai entendu, à la vérité, que tu stipulais pour moi la vie sauve, condition que tes dignes alliés eussent vite oubliée si une fois nous en étions venus aux coups. — Mais à quoi ta trahison envers ces dames aurait-elle pu me servir, si ce n'est à m'exposer à la mort ou à la captivité ? C'est un secret qui passe l'intelligence humaine.

— Alors ce n'est pas la peine d'y songer, car ma reconnaissance vous ménage encore une surprise. Si vous eussiez retenu mon salaire, je me serais regardé comme quitte envers vous, et je vous aurais abandonné aux conseils de votre imprudence. Dans l'état des choses, je suis encore votre débiteur pour l'affaire des bords du Cher.

— Il me semble que je me suis déjà payé en malédictions et en injures, dit Quentin.

— Paroles de colère ou paroles d'amitié ne sont que du vent, qui

n'ajoute rien dans la balance. Si vous m'aviez frappé, au lieu de me menacer...

— C'est un genre de paiement que je pourrai bien prendre, si tu me provoques plus longtemps.

— Je ne vous le conseille pas : un tel paiement, fait par une main rude, peut excéder la dette, et faire malheureusement pencher la balance de votre côté, ce que je ne suis homme ni à oublier ni à pardonner. Et maintenant, adieu, mais non pour longtemps. — Je vais prendre congé des dames de Croye.

— Toi ! s'écria Quentin d'un ton de surprise ; — *toi*, être admis en présence de ces dames, et ici, où elles sont en quelque sorte recluses sous la protection de la sœur de l'évêque, une noble chanoinesse ! Cela est impossible.

— Marthon m'attend pourtant pour me conduire en leur présence, répliqua le Zingaro avec un rire moqueur ; et je vous demande pardon de vous quitter un peu brusquement.

Il fit quelques pas vers la porte, mais, se retournant tout à coup, il dit d'un ton emphatique et solennel : — Je connais vos espérances ; — elles sont audacieuses, mais elles ne seront pas vaines si je leur viens en aide. Je connais vos craintes ; — elles doivent vous rendre prudent, mais non timide. Toute femme peut être gagnée. Le titre de comte n'est qu'un sobriquet, qui peut convenir à Quentin aussi bien que le sobriquet de duc convient à Charles, ou celui de roi à Louis.

Avant que Durward eût pu répondre, le Bohémien était sorti. Quentin se précipita sur ses traces ; mais connaissant mieux que l'Écossais les détours de la maison, Hayraddin conserva l'avantage qu'il avait pris, et il disparut à ses yeux par un petit escalier dérobé. Durward continua encore sa poursuite, quoiqu'il n'eût pu se bien rendre compte de son objet. L'escalier se termina par une porte ouvrant sur le jardin, où il revit le Zingaro courant dans une allée irrégulière.

De deux côtés, le jardin était entouré par les bâtiments du château, — ancien et vaste édifice, ressemblant autant à une citadelle qu'à la demeure d'un prêtre ; — des deux autres côtés, l'enceinte était formée par un mur crénelé d'une grande hauteur. Traversant les allées du jardin et se dirigeant vers une partie des bâtiments où l'on apercevait une petite porte derrière un arc-boutant massif, tapissé de lierre, Hayraddin, quand il en fut près, se retourna vers Quentin, et de la

main lui fit un signe d'adieu triomphant. En effet, Quentin vit Marthon ouvrir la petite porte et introduire le vil Bohémien, comme il le supposa naturellement, dans l'appartement des comtesses de Croye. Quentin

se mordit les lèvres d'indignation, et se reprocha amèrement de n'avoir pas fait connaître aux deux dames toute l'infamie du caractère d'Hayraddin, et le complot qu'il avait tramé contre leur sûreté. L'arrogance avec laquelle le Bohémien lui avait promis d'appuyer ses prétentions ajoutait encore à son chagrin et à son dégoût ; il lui semblait que la main de la comtesse Isabelle serait profanée s'il était possible qu'il l'obtînt par un tel patronage. — Mais tout cela, se dit-il, n'est qu'une déception, un tour de ce vil jongleur. Il se sera procuré accès près de ces dames, sous quelque prétexte supposé, et avec de mauvaises intentions. Il est heureux que j'aie appris où est situé leur appartement. Je guetterai Marthon et je solliciterai une entrevue avec elles, seulement pour les mettre sur leurs gardes. Il est dur que je doive user

d'artifice et subir des délais, quand un être pareil est reçu ouvertement et sans difficulté. Elles verront cependant que, quoique je sois exclu de leur présence, la sûreté d'Isabelle n'en est pas moins l'objet principal de ma pensée.

Tandis que notre jeune amoureux était ainsi livré à ses méditations, il fut rejoint par un vieux gentilhomme de la maison de l'évêque, qui le prévint, quoique avec les formes les plus polies, que le jardin n'était pas public, mais exclusivement réservé à l'évêque et aux hôtes de la plus haute distinction.

Quentin entendit deux fois répéter cet avis, avant que sa préoccupation lui permît d'en comprendre le sens ; sortant pourtant de sa rêverie, il salua et sortit du jardin, l'officier le suivant pas à pas et l'accablant d'excuses sur l'accomplissement obligé de son devoir. Il mit même tant de persistance dans ses efforts pour adoucir l'offense qu'il craignait d'avoir faite à Durward, qu'il s'offrit pour lui tenir compagnie, afin de contribuer à le distraire. Fatigué de cette politesse excessive, Quentin ne trouva rien de mieux pour s'en délivrer que de manifester le désir de visiter la ville voisine ; et il partit d'un pas si leste, que le vieillard eut bientôt perdu l'envie de l'accompagner plus loin que le pont-levis. Au bout de quelques minutes, Quentin se trouva dans les murs de la ville de Liége, alors une des plus riches cités de la Flandre, et par conséquent du monde entier.

La mélancolie, même la mélancolie d'amour, n'est pas aussi profondément enracinée, au moins dans les esprits mâles et énergiques, que les enthousiastes efféminés qui s'en laissent accabler aiment à se le persuader pour excuser leur faiblesse. Elle cède aux impressions fortes et neuves, au changement de lieu, aux scènes capables de déterminer une nouvelle suite d'idées, enfin à l'influence d'une grande réunion d'hommes, au sein d'une ville active et bruyante. En peu d'instants, l'attention de Quentin fut aussi complètement captivée par la succession rapide d'objets variés que lui offraient les rues populeuses de Liége, que s'il n'y eût eu dans le monde ni un Bohémien ni une comtesse Isabelle.

La hauteur des maisons, — le coup d'œil imposant des rues, quoique étroites et sombres, — l'étalage splendide des plus riches marchandises et des armures les plus magnifiques, dans les magasins et les boutiques, — la foule pressée d'hommes de toute condition passant et repassant avec un air important et affairé, — les larges chariots transportant

dans toutes les directions des marchandises de toute espèce ; les unes, telles que des draps et des serges, des armes de toutes sortes, des clous et de menus ouvrages de quincaillerie, destinées à l'exportation ; les autres importées du dehors, et comprenant cette foule d'objets d'usage ordinaire ou de luxe qu'exige la consommation d'une ville opulente, ou qui, reçues par voie d'échange, devaient être retransportées ailleurs : — tous ces objets réunis formaient un tableau saisissant de richesse, d'activité et de splendeur, dont jusqu'à ce moment Quentin ne s'était pas fait l'idée. Il admira aussi les nombreux canaux ouverts pour communiquer avec la Meuse, et qui sillonnaient la ville dans toutes les directions, offrant au commerce, dans chaque quartier, des facilités pour les transports par eau.

Enfin, il ne manqua pas d'entendre une messe dans la vieille et vénérable église de Saint-Lambert, dont on fait remonter la fondation au huitième siècle.

En sortant de l'église, Quentin, qui jusqu'alors s'était livré sans contrainte à tout l'empressement d'une curiosité naïve, commença à s'apercevoir que lui-même était devenu l'objet de l'attention de plusieurs groupes de bons bourgeois, qui paraissaient s'être formés pour lui, et d'où s'élevait un bourdonnement sourd qui se propageait de l'un à l'autre. Le nombre des curieux continuait de s'accroître rapidement, et tous les regards étaient avidement fixés sur Quentin avec un air de curiosité et d'intérêt, auquel se mêlait même un certain respect.

Il fut bientôt devenu le centre d'un rassemblement considérable, qui cependant s'ouvrait devant lui à mesure qu'il avançait. Ceux qui le suivaient ou qui se trouvaient à ses côtés évitaient soigneusement de le serrer et de gêner ses mouvements. Cette situation devenait cependant trop embarrassante pour que Quentin la supportât longtemps sans faire quelque effort pour en sortir ou pour en obtenir l'explication.

Promenant son regard autour de lui, et remarquant un homme à figure respectable, qu'à son habit de velours et à sa chaîne d'or il crut être un bourgeois de distinction, peut-être même un magistrat, il lui demanda si l'on voyait en lui quelque chose d'extraordinaire qui pût attirer ainsi l'attention publique, ou si c'était l'usage des Liégeois de se presser ainsi autour des étrangers que le hasard amenait dans leur ville.

— Non, certainement, Monseigneur, répondit le bourgeois ; les Liégeois ne sont pas assez sottement curieux pour avoir un pareil usage, et il n'y a dans vos habits ni dans votre personne rien qui ne soit parfaitement accueilli dans cette ville, et que nos concitoyens ne voient avec plaisir et n'aient le désir d'honorer.

— On ne peut être plus poli, mon digne Monsieur, dit Quentin ; mais, par la croix de Saint-André ! je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

— Ce serment, répondit le marchand de Liége, ainsi que votre accent, me prouvent, Monsieur, que nous ne nous sommes pas trompés dans notre conjecture.

— Par mon patron saint Quentin ! reprit Durward, je vous comprends moins que jamais.

— Je vous y prends, dit le Liégeois en fixant sur Quentin un regard d'intelligence, comme pour l'engager à s'ouvrir à eux, mais sans rien diminuer de sa politesse. — Sûrement il ne nous convient pas d'apercevoir, mon digne Seigneur, ce que vous croyez devoir nous cacher; mais pourquoi jurer par saint Quentin, si vous ne voulez pas que je soupçonne vos intentions? — Nous savons que le comte de Saint-Pol est en ce moment à Saint-Quentin, bien disposé pour notre cause.

— Sur ma vie, s'écria Quentin, vous êtes trompé par quelque illusion. — Je ne connais pas le comte de Saint-Pol.

— Mais nous ne vous questionnons pas, dit le bourgeois, quoique... Écoutez-moi ; — je vous dis de m'écouter à l'oreille : — Mon nom est Pavillon.

— Et en quoi cela me regarde-t-il, seigneur Pavillon ?

— Oh! en rien ; — seulement il me semble que cela pourrait vous convaincre que je suis digne de confiance. — Mon collègue Rouslaer est là aussi.

Rouslaer s'avança ; c'était un fonctionnaire bien nourri, dont le ventre formidable, comme un bélier battant une brèche, ébranlait la foule devant lui. S'approchant de son voisin Pavillon, il lui dit à demi-voix et d'un ton de reproche : — Vous oubliez, mon bon collègue, que la place est bien découverte. — Ce seigneur voudra bien venir chez vous ou chez moi, boire un verre de vin du Rhin au sucre, et alors nous pourrons en entendre davantage de notre bon ami et allié, que nous aimons de toute la force de nos honnêtes cœurs flamands.

— Je n'ai rien à dire à personne, s'écria Quentin impatienté, et je ne boirai pas de vin du Rhin. Tout ce que je vous demande, comme à des hommes qui paraissez avoir du crédit et de la considération, c'est d'écarter cette foule oisive, et de permettre à un étranger de sortir de votre ville aussi paisiblement qu'il y est entré.

— Eh bien! Monsieur, dit Rouslaer, puisque vous tenez tant à votre incognito, même vis-à-vis de nous, qui sommes des hommes de confiance, je vous demanderai simplement pourquoi vous portez les insignes de votre corps, si vous voulez rester inconnu à Liége.

— Quels insignes? quel corps? Vous paraissez des hommes respectables et graves; mais, sur mon âme, vous êtes fous ou vous voulez que je le devienne.

— *Sapperment!* s'écria le second bourgeois. Ce jeune homme ferait

jurer saint Lambert. Qui donc porte des toques avec la croix de Saint-André et la fleur-de-lis, si ce ne sont les archers écossais de la garde du roi Louis?

— Et en supposant que je sois un archer de la garde écossaise, répondit Quentin d'un ton d'impatience, y a-t-il de quoi vous étonner de ce que je porte la marque de ma compagnie?

— Il l'a avoué, il l'a avoué! s'écrièrent à la fois Rouslaer et Pavillon, en se tournant vers les bourgeois attroupés, avec un air triomphant, agitant les bras, étendant les mains, et leurs larges faces s'épanouissant de joie; il a avoué qu'il est un archer de la garde de Louis, — de Louis, le gardien des libertés de Liége.

Une acclamation générale s'éleva du sein de la multitude, d'où l'on entendait sortir les cris confondus de Vive Louis de France! Vive la garde écossaise! Vive le brave archer! Nos libertés, nos priviléges ou la mort! Plus d'impôts! Vive le vaillant Sanglier des Ardennes! A bas Charles de Bourgogne! A bas Bourbon et son évêché!

A demi assourdi par le bruit, qui n'avait pas plus tôt cessé sur un point qu'il recommençait sur l'autre, s'élevant et retombant comme les vagues de la mer, et se grossissant de milliers de voix qui bruissaient à la fois dans les rues et sur les places environnantes, Quentin eut à peine le temps de former une conjecture sur la cause d'un pareil tumulte, et d'arrêter pour lui-même un plan de conduite.

Il avait oublié qu'après sa rencontre avec le duc d'Orléans et avec Dunois, un de ses camarades, sur l'ordre de lord Crawford, avait remplacé le morion qu'avait fendu l'épée de Dunois, par un de ces bonnets doublés d'acier qui faisaient partie de l'uniforme particulier et bien connu des gardes écossaises. Or, un individu de ce corps, qui entourait toujours la personne de Louis, apparaissant dans les rues d'une ville où les agents de ce monarque avaient attisé le mécontentement, devait assez naturellement paraître aux bourgeois de Liége un signe de détermination de la part de Louis de les appuyer ouvertement; l'apparition d'un seul archer était transformée par eux en un gage de secours immédiat et efficace. Quelques-uns même y voyaient l'assurance que les forces auxiliaires du roi de France arrivaient en ce moment par une des portes de la ville, quoique personne ne pût dire précisément par laquelle.

Quentin comprit vite qu'il tenterait vainement de changer une con-

viction si généralement adoptée, — et même qu'il ne pourrait essayer de détromper des hommes si obstinément attachés à leur idée, sans courir des risques personnels auxquels, en cette occasion, il ne crut pas nécessaire de s'exposer. Il prit donc à la hâte la résolution de temporiser, et de sortir du mieux qu'il le pourrait du pas où il était engagé. Cependant on le conduisait à la maison de ville, où les notables se rassemblaient déjà pour entendre les nouvelles dont on le supposait porteur, et pour lui offrir un banquet splendide.

En dépit de tout ce qu'il put dire, et que l'on mit sur le compte de sa modestie, il fut entouré de tous côtés par les *donneurs de popularité*, dont le flot insipide se pressait sur ses pas. Ses deux amis, les bour-

guemestres, qui étaient *schoppen*, ou syndics de la ville, avaient déjà passé leurs bras sous les siens. Devant lui, Nickel Blok, le chef de la corporation des bouchers, appelé à la hâte de sa tuerie, brandissait sa

hache d'abattoir, encore souillée de sang et de graisse, avec un courage et une grâce que le *brantwein* pouvait seul inspirer. Derrière lui venait la grande, maigre, sèche, très-ivre et très-patriotique personne de Claus Hammerlein, président de la corporation des ouvriers en fer, dont un millier, au moins, tous plus sales les uns que les autres, marchaient à sa suite. Des tisserands, des cloutiers, des cordiers, des ouvriers de tous les états et de toutes les classes, se poussaient à l'issue de chaque rue étroite et sombre pour venir se joindre au cortége. Echapper de cette foule, paraissait chose impossible et désespérée.

Dans cet embarras, Quentin eut recours à Rouslaer, qui lui tenait un bras, et à Pavillon, qui s'était emparé de l'autre, et qui le conduisaient ainsi à la tête de cette ovation dont il était devenu si inopinément le principal objet. Il leur fit confidence à la hâte que, par suite d'un accident arrivé au casque qu'il devait porter pendant son voyage, ayant pris sans réflexion le bonnet de la garde écossaise, il regrettait que cette circonstance, jointe à la sagacité naturelle des Liégeois, eût divulgué sa qualité et l'objet de sa visite; et il leur fit entendre que s'il était maintenant conduit à la maison de ville, il pourrait malheureusement se trouver dans la nécessité de communiquer à l'assemblée des notables certaines choses que le roi l'avait chargé de réserver pour l'oreille privée de ses excellents compères de Liége, *meinherrs* Rouslaer et Pavillon.

Cette dernière insinuation fit un effet magique sur les deux bourgeois, qui étaient en effet les chefs principaux de l'insurrection liégeoise, et qui désiraient, comme tous les démagogues de leur espèce, avoir autant que possible la haute main sur toutes les affaires. En conséquence, il fut promptement convenu entre eux que Quentin quitterait la ville, quant à présent, pour y revenir de nuit, afin d'avoir avec eux une conférence secrète dans la maison de Rouslaer, près de la porte située à l'opposite de Schonwaldt. Quentin n'hésita pas à leur dire qu'il demeurait pour le moment dans le palais de l'évêque, sous prétexte de dépêches qu'il lui avait apportées de la cour de France, quoique sa mission réelle, comme ils l'avaient bien deviné, fût pour les bourgeois de Liége. Cette manière tortueuse de conduire une négociation, aussi bien que le caractère et la qualité de la personne à qui l'on supposait qu'elle avait été confiée, étaient si bien en rapport avec le caractère de Louis, qu'on n'en conçut ni doute ni étonnement.

Cet *éclaircissement* était à peine donné, que la foule se trouva vis-à-vis de la maison de Pavillon, située dans une des principales rues, et qui, par-derrière, communiquait avec la Meuse, au moyen d'un jardin et des vastes bâtiments d'une tannerie, car le bourgeois patriote était tanneur de profession.

Il était naturel que Pavillon désirât faire les honneurs de sa demeure à l'envoyé supposé de Louis, et la multitude ne fut pas surprise qu'on y fît une halte. De bruyants *vivat* saluèrent au contraire *meinherr* Pavillon, quand il introduisit chez lui un hôte aussi distingué. Quentin échangea à la hâte son trop remarquable bonnet contre un chapeau de feutre, et jeta un manteau sur le reste de son accoutrement. Pavillon lui remit un passe-port pour sortir librement des portes de la ville, et pour revenir de nuit ou de jour, selon sa convenance ; puis il le remit aux soins de sa fille, jeune et jolie Flamande à la mine enjouée, à qui il donna toutes les instructions nécessaires pour le conduire, tandis que lui-même viendrait rejoindre son collègue, pour amuser les amis de la maison de ville avec les meilleures excuses qu'ils pourraient trouver sur la disparition de l'envoyé du roi Louis. Nous ne pouvons, comme dit le laquais de la comédie, nous rappeler précisément quel conte les béliers firent à leur troupeau ; mais nulle tâche n'est plus aisée que d'en imposer à une multitude dont les aveugles préjugés ont fait plus de moitié de la besogne avant que l'imposteur ait ouvert la bouche.

A peine le digne bourgeois fut-il sorti, que sa grosse fille Trudchen, les joues enluminées par la timidité, et avec un sourire qui convenait à ravir à ses lèvres vermeilles, à ses yeux pétillants et à l'éclat transparent de son teint, escorta le bel étranger à travers les allées du jardin de son père jusqu'au bord de l'eau ; et là elle le vit s'embarquer heureusement sur un bateau que deux robustes Flamands, aux pantalons courts, aux chapeaux fourrés, aux jaquettes boutonnées dans toute leur longueur, firent partir aussi promptement que leur nature flamande le leur permit.

Comme la gentille Trudchen ne parlait qu'allemand, Quentin, — sans préjudice pour son affection sincère envers la comtesse de Croye, — ne put exprimer ses remerciements que par un baiser sur ses lèvres vermeilles, baiser qui fut donné aussi galamment que reçu avec une gratitude modeste ; car des galants de la taille et de la figure de notre

archer écossais ne se rencontraient pas tous les jours parmi les bourgeois de Liége [1].

Tandis que la barque fendait les eaux tranquilles de la Meuse et sortait des fortifications de la ville, Quentin eut le temps de réfléchir sur le rapport qu'il devait faire de son aventure à Liége, quand il serait de retour chez l'évêque, au palais de Schonwaldt ; et ne voulant ni

[1] L'aventure de Quentin à Liége peut être regardée comme invraisemblable; il est pourtant extraordinaire combien les circonstances les plus légères peuvent agir sur l'esprit de la multitude, dans un moment de doute et d'incertitude. Plusieurs de mes lecteurs peuvent se souvenir qu'à l'époque où les Hollandais étaient sur le point de se soulever contre la domination française, leur zèle pour l'affranchissement de leur patrie reçut une forte impulsion du débarquement fortuit d'un individu revêtu de l'uniforme des volontaires anglais; la vue d'un simple particulier fut accueillie en cette circonstance comme une garantie de secours de la part de l'Angleterre. (W. S.)

trahir ceux qui s'étaient confiés à lui, quoique ce n'eût été que par méprise, ni cacher au bon prélat l'état de mutinerie de sa métropole, il résolut de se renfermer dans une relation assez générale pour mettre l'évêque sur ses gardes, sans désigner personne en particulier à sa vengeance.

Il débarqua à un demi-mille du château, et renvoya ses bateliers en leur mettant un florin dans la main, à leur grande satisfaction. Quelque court que fût l'intervalle qui le séparait de Schonwaldt, la cloche du dîner avait déjà sonné quand il arriva. Quentin reconnut en outre qu'il s'était approché du château par un côté différent de l'entrée principale, et qu'en faire le tour le retarderait considérablement encore. Il s'avança donc directement sur le côté dont il était le plus rapproché et où s'élevait un mur crénelé, le même probablement que celui du petit jardin dont nous avons déjà parlé. Une poterne ouvrait sur le fossé, et tout auprès était amarrée une petite barque, au moyen de laquelle il pensa qu'en appelant on pourrait le passer de l'autre côté du fossé. Comme il s'en approchait dans cet espoir, la poterne s'ouvrit; un homme en sortit, sauta dans la barque, traversa le fossé, et avec une longue perche repoussa l'esquif vers la place où il l'avait pris. En continuant de s'avancer, Quentin reconnut le Bohémien ; mais celui-ci évita sa rencontre, prit un sentier différent, quoique conduisant également du côté de Liége, et ne tarda pas à disparaître.

Ceci était un nouveau sujet de réflexion. Ce païen vagabond avait-il passé tout ce temps avec les dames de Croye ? Quels motifs avaient-elles de l'admettre en leur présence? Tourmenté de ces pensées, Durward n'en fut que plus affermi dans le dessein d'avoir une explication avec elles, afin de mettre à découvert la perfidie de Hayraddin, et de leur faire connaître la situation dans laquelle leur protecteur se trouvait placé par suite de l'esprit d'insurrection qui régnait dans sa ville de Liége.

Quentin venait de prendre cette résolution, quand il arriva à la grande porte du château. Il trouva à table la partie de la famille qui se réunissait dans la grande salle, et qui comprenait le clergé de l'évêque, les officiers de sa maison, et les étrangers d'un rang inférieur à celui de la première noblesse. Un siége avait été réservé au haut bout de la table, à côté du chapelain de l'évêque, qui salua l'étranger de cette vieille

plaisanterie de collége, *serò venientibus ossa*[1], mais qui prit soin de charger son assiette de morceaux choisis, comme pour éloigner toute apparence de la réalité, dont on dit, dans le pays de Quentin, que par elle une plaisanterie n'en est plus une, ou qu'elle devient une plaisanterie indigérable[2].

Pour qu'on ne le soupçonnât pas de manquer de savoir-vivre, Quentin fit une description succincte du tumulte dont il avait été la cause involontaire, quand on avait découvert qu'il appartenait au corps des archers écossais de la garde de Louis, et il s'efforça de donner une tournure plaisante à sa narration, en ajoutant qu'il avait été tiré de là avec peine par un gros bourgeois de Liége et sa jolie fille.

Mais la compagnie prenait trop d'intérêt à l'histoire, pour s'amuser de la plaisanterie. Toutes les opérations de la table furent suspendues pendant que Quentin faisait son récit; et quand il eut fini, il y eut un silence solennel, que le majordome rompit enfin en disant d'une voix grave et triste : Plaise à Dieu que nous voyions ces cent lances de Bourgogne!

[1] Aux tard venus les os.

[2] *Oc pooth boord is no boord* (plaisanterie vraie n'est plus plaisanterie), dit l'Écossais.

— Pourquoi, dit Quentin, prendre cela si au sérieux? — Vous avez ici beaucoup de soldats dont la guerre est le métier; et vous n'avez pour antagonistes que le rebut d'une ville en désordre, qui s'enfuira à la première vue d'une bannière suivie de quelques hommes d'armes.

— Vous ne connaissez pas les Liégeois, dit le chapelain; on peut dire d'eux, même sans excepter ceux de Gand, que ce sont les bourgeois les plus mutins et les plus indomptables de l'Europe. Déjà deux fois le duc de Bourgogne les a châtiés pour leurs révoltes répétées contre leur évêque; deux fois il les a traités avec la plus grande sévérité; il a restreint leurs priviléges, enlevé leurs bannières [1], s'est attribué sur eux des droits et a élevé des prétentions qui jamais auparavant n'avaient été connus dans une ville libre de l'empire. — Dans ces derniers temps, il leur a fait éprouver une grande défaite près de Saint-Trond, et leur a tué près de six mille hommes, les uns passés au fil de l'épée, les autres noyés dans leur fuite; puis, pour leur ôter jusqu'à la possibilité de nouveaux soulèvements, le duc Charles refusa d'entrer dans la ville par aucune des portes qu'on lui avait livrées, et, faisant abattre quarante coudées de leurs murailles, il entra dans Liége par la brèche qu'il avait faite, en conquérant, visière baissée, lance en arrêt, à la tête de sa cavalerie. De plus, on regarda alors comme certain que sans l'intercession de son père le duc Philippe-le-Bon, ce Charles, alors appelé le comte de Charolais, eût livré Liége au pillage. Et cependant, malgré ces souvenirs récents, malgré leurs brèches qui subsistent encore et leurs arsenaux à peine fournis, la seule vue de la toque d'un archer suffit pour les pousser à de nouveaux désordres! Puisse Dieu les corriger! Mais entre une population si turbulente et un souverain si impétueux, je crains bien que les choses ne se terminent pas sans effusion de sang. Je voudrais que mon bon et excellent maître eût un siége qui lui procurât moins d'honneur et plus de sécurité, car sa mitre est doublée d'épines au lieu d'hermine. Je vous parle ainsi, seigneur étranger, pour vous avertir que si vos affaires ne vous retiennent pas à Schonwaldt, c'est un lieu d'où tout homme de sens

[1] Il faut se reporter à l'esprit des cités du moyen-âge, et à la puissante organisation des corporations, dont chacune avait sa bannière propre sur laquelle étaient représentés ses insignes, et qui lui semblait la vivante image de ses droits, de ses priviléges, de ses traditions, pour apprécier la rigueur de la mesure qui enlevait ces bannières aux corporations séditieuses. (L. V.)

doit s'éloigner aussi vite que possible. Vos dames pourraient bien être de la même opinion; car un des gens qui les ont accompagnées dans leur voyage a été expédié par elles à la cour de France, avec des lettres qui, sans doute, ont pour objet d'annoncer leur intention de chercher un asile plus sûr.

CHAPITRE XX.

LE BILLET.

Va! va! te voilà un homme, si tu veux l'être. — Sinor, je te verrai encore figurer parmi les valets, et tu ne seras pas digne de toucher la main de la Fortune.

La Soirée des Rois.

Quand les tables furent enlevées, le chapelain, qui paraissait se plaire dans la société de Quentin Durward, ou qui peut-être désirait obtenir de lui quelques détails plus circonstanciés sur les événements de la matinée, l'emmena dans une pièce retirée, dont les fenêtres, d'un côté, donnaient sur le jardin; et comme il remarqua que les regards de son jeune compagnon s'en détachaient à peine, il proposa à Quentin d'y descendre, pour

voir les curieux arbrisseaux étrangers dont l'évêque avait enrichi ses parterres.

Quentin s'en excusa en racontant comment il en avait été renvoyé le matin. Le chapelain lui répondit en souriant qu'il existait, à la vérité, une ancienne défense de pénétrer dans le jardin particulier de l'évêque ; mais, ajouta-t-il, cette défense avait été faite quand notre révérend père était un jeune prélat princier, n'ayant pas plus de trente ans, et alors que beaucoup de belles dames venaient au château chercher des consolations spirituelles. Il fallait bien, continua le chapelain en baissant les yeux, et avec un nouveau sourire moitié ingénu, moitié malin, que ces belles pénitentes, qui occupaient toujours les appartements où demeure maintenant la noble chanoinesse, eussent un endroit pour prendre l'air, sans craindre les regards profanes. Mais, depuis quelques années, cette prohibition, sans avoir été formellement levée, est tout-à-fait tombée en désuétude, et n'existe plus que comme une tradition superstitieuse dans le cerveau d'un vieux huissier de la chambre de l'évêque. Si vous voulez, ajouta-t-il, nous allons y descendre, et nous verrons si la promenade y est permise ou non.

Rien ne pouvait être plus agréable à Quentin que la perspective d'une libre entrée dans ce jardin. De là, grâce à quelqu'un de ces heureux hasards qui jusque là avaient servi sa passion, il espérait communiquer avec l'objet de ses affections, ou au moins l'apercevoir à la fenêtre ou au balcon de quelque tourelle, comme à l'hôtellerie des Fleurs-de-Lis, près du Plessis, ou à la Tour du Dauphin, dans le château même. En quelque lieu qu'elle demeurât, Isabelle semblait destinée à être la Dame de la Tourelle.

Quand Durward et son nouvel ami furent descendus au jardin, le dernier semblait un philosophe terrestre entièrement occupé des choses de ce monde, tandis que les yeux de Quentin, s'ils ne contemplaient pas le ciel, comme ceux d'un astrologue, parcouraient du moins tout autour de lui les fenêtres, les balcons, et surtout les tourelles qui flanquaient de toutes parts les côtés intérieurs du vieux château, pour y découvrir sa Cynosure [1].

Livré à cette occupation, le jeune amant écoutait fort négligemment, si toutefois il l'écoutait, l'énumération des plantes, des herbes, des arbrisseaux, que lui indiquait son révérend conducteur. Cette

[1] La petite ourse, constellation polaire. (L. V.)

plante était utile à cause de son excellent usage en médecine ; cette autre l'était davantage, car elle donnait une excellente saveur à un potage ; cette troisième l'était plus que toutes les autres, car elle n'avait d'autre mérite que son excessive rareté. Obligé de donner, au moins en apparence, quelque attention à ces détails, Quentin trouvait la tâche si rude qu'il envoyait de bon cœur au diable l'officieux naturaliste et tout le règne végétal. Enfin il fut délivré par le son d'une cloche qui appelait le chapelain à quelque devoir de son office.

Le révérend fit à Quentin beaucoup d'excuses fort inutiles sur la nécessité où il était de le quitter, et il finit par lui donner l'agréable assurance qu'il pourrait se promener dans le jardin jusqu'à l'heure du souper, sans grand risque d'y être troublé.

— C'est ici, dit-il, que je viens toujours étudier mes homélies, comme étant l'endroit le plus à l'abri des importuns. Je vais en prononcer une dans la chapelle ; s'il vous plaisait de me faire l'honneur de venir l'entendre? — On m'accorde quelque talent ; — mais que la gloire en revienne à qui elle est due !

Quentin s'excusa pour ce soir-là, sous prétexte d'un violent mal de tête, contre lequel le grand air serait probablement le meilleur remède ; et le prêtre obligeant le laissa enfin à lui-même.

On peut bien imaginer que dans l'inspection attentive qu'il fit alors, plus à loisir, de chaque fenêtre, de chaque ouverture qu'il apercevait du jardin, il n'oublia pas celles qui étaient dans le voisinage immédiat de la petite porte par laquelle il avait vu Marthon introduire Hayraddin, à ce que celui-ci prétendait, dans l'appartement des comtesses. Mais il n'aperçut rien qui pût détruire ou confirmer ce que lui avait dit le Bohémien ; et, le jour commençant à baisser, Quentin sentit, sans trop savoir pourquoi, qu'une si longue promenade dans le jardin pouvait déplaire ou paraître suspecte.

Comme il se disposait à partir, et qu'il faisait un dernier tour sous les fenêtres qui avaient pour lui tant d'attraits, il entendit au-dessus de lui un léger bruit comme de quelqu'un qui tousserait avec précaution pour attirer son attention sans éveiller celle des autres. Il leva les yeux, et avec autant de joie que de surprise il vit s'ouvrir une fenêtre. — Une main de femme s'y montra un instant, et laissa échapper un papier qui tomba sur une touffe de romarin au pied du mur. La précaution avec laquelle ce billet lui était envoyé prescrivait, pour le lire, une égale prudence et le même mystère. Entouré de deux côtés,

comme nous l'avons dit, par les bâtiments du palais, le jardin était naturellement commandé par les fenêtres de plusieurs appartements.

Mais il y avait près de là une grotte de rocailles que le chapelain avait montrée à Quentin avec complaisance. Ramasser vivement le billet, le cacher dans son sein et courir à la grotte, ce fut l'affaire d'une minute. Là, il ouvrit la précieuse missive, et bénit en même temps la mémoire des religieux d'Aberbrothick, dont les leçons l'avaient mis à même d'en déchiffrer le contenu.

— « Lisez en secret; » — telle était l'injonction contenue dans la première ligne. Le reste du billet était conçu en ces termes: « Ce que vos yeux ont trop hardiment exprimé, les miens l'ont peut-être trop aisément compris. Mais une injuste persécution enhardit la victime, et mieux vaut m'abandonner à la reconnaissance d'un seul, que de rester l'objet des poursuites de plusieurs. La fortune a son trône sur un roc; mais un homme courageux ne craint point de le gravir. Si vous osez faire quelque chose pour une femme qui hasarde beaucoup, ne manquez pas de venir dans ce jardin demain, à l'heure de prime, portant à votre chapeau un panache bleu et blanc; jusque là, n'attendez pas de nouvelles communications. Votre étoile vous a, dit-on,

destiné à la grandeur et disposé à la reconnaissance. — Adieu. — Soyez fidèle, prompt et résolu, et ne doutez pas de votre fortune. » Dans ce billet était enfermée une bague ornée d'un beau brillant, sur lequel étaient gravées, dans une losange, les armes de l'ancienne maison de Croye.

Les premiers sentiments de Quentin en ce moment furent une extase sans mélange, — une fierté et une joie qui semblaient le transporter au ciel, — une ferme détermination de réussir ou de périr. Il ne songeait que pour les mépriser, aux mille obstacles qui pouvaient s'élever entre lui et le but de ses vœux.

Dans cette disposition d'esprit, et incapable d'endurer aucune interruption qui pourrait, ne serait-ce que pour un moment, détourner sa pensée de ce ravissant sujet de contemplation, Durward rentra à la hâte au château, allégua le mal de tête qu'il avait déjà prétexté, pour être dispensé d'assister au repas du soir, et, allumant sa lampe, courut à la chambre qui lui avait été assignée. Là, il lut, relut et lut encore le précieux billet, et baisa mille fois cette bague non moins précieuse.

Mais ses sentiments ne pouvaient rester longtemps dans un tel état d'exaltation. Une pensée vint l'oppresser, quoiqu'il la repoussât comme

une ingratitude, — presque comme un blasphème. — La franchise de cet aveu n'enlevait-elle pas, à celle qui l'avait fait, quelque chose de la délicatesse dont l'adoration romanesque de Quentin s'était plu à parer la jeune comtesse Isabelle? Cette affligeante pensée ne se fut pas plus tôt présentée à son esprit, qu'il se hâta de l'étouffer, comme une horrible vipère qui se serait glissée dans sa couche. Était-ce à lui, lui l'objet d'une telle faveur, — lui pour qui *elle* était descendue de sa sphère, de la blâmer d'une condescendance sans laquelle il n'eût jamais osé élever les yeux jusqu'à elle? Sa noble naissance et sa condition élevée ne la mettaient-elles pas au-dessus de la règle ordinaire, qui impose silence à une dame jusqu'à ce que son amant ait parlé? A ces arguments, qu'il transformait hardiment en syllogismes et qu'il s'opposait à lui-même, sa vanité en ajoutait peut-être un autre auquel il n'osait s'abandonner, même intérieurement, avec la même franchise : — le mérite de l'objet aimé ne pouvait-il autoriser, de la part d'une dame, quelques légères déviations aux règles communes? Et après tout, comme dans le cas de Malvolio [1], on en pouvait trouver des exemples dans les chroniques. Le pauvre écuyer dont il avait le matin parcouru l'histoire romanesque, était, comme lui-même, un gentilhomme sans domaines et sans biens, et pourtant la généreuse princesse de Hongrie lui avait donné sans scrupule des marques d'affection plus positives encore que le billet qu'il venait de recevoir : —

« Viens, lui dit-elle, mon doux écuyer, la racine de mon cœur, le désir de mon âme; je te donnerai trois baisers, et de plus cinq cents livres en cadeau. »

Et la même histoire véridique faisait dire ensuite au roi de Hongrie lui-même :

« J'ai connu bien des pages devenir princes par mariages. »

De sorte que, tout considéré, Quentin, avec une générosité magnanime, finit par approuver, dans la comtesse, une conduite qui promettait de le rendre heureux.

Mais à ce scrupule en succéda un autre plus sérieux. Le perfide Hayraddin avait été dans l'appartement des comtesses, autant qu'il pouvait

[1] Personnage ridicule de *la Soirée des Rois* de Shakspere. C'est un intendant qui s'éprend d'amour pour sa maîtresse, et qui cherche, par des exemples, à justifier sa passion. (L. V.)

en juger, pendant quatre heures environ, et d'après la manière obscure dont il s'était vanté d'exercer une influence certaine sur la partie la plus intéressante de la destinée de Quentin, qui pouvait assurer que le Bohémien ne fût pour rien dans cette nouvelle aventure? Et, dans ce cas, n'était-il pas probable qu'un scélérat aussi fourbe n'avait imaginé cela que pour cacher quelque nouveau plan de trahison, — peut-être pour enlever Isabelle à la protection du digne évêque? C'était une affaire qui demandait à être examinée de près : car Durward éprouvait pour cet homme une répugnance proportionnée à l'impudence éhontée avec laquelle il avait avoué sa trahison ; et il ne pouvait penser qu'une entreprise dans laquelle il serait mêlé pût jamais venir à bonne et honorable fin.

Ces diverses pensées se croisèrent durant toute la nuit dans l'esprit de Quentin, comme de sombres nuages qui venaient gâter et obscurcir le beau paysage que son imagination avait tracé. Le sommeil ne vint

pas visiter sa couche ; et à l'heure de prime, — même une heure plus

tôt, — il était dans le jardin du château, où personne alors ne s'opposa ni à ce qu'il entrât, ni à ce qu'il y demeurât. Il avait eu soin de placer à son chapeau deux plumes telles qu'on les avait désignées, autant du moins que le peu de temps lui avait permis de se les procurer. Rien n'indiqua, pendant près de deux heures, que sa présence eût été remarquée. Enfin, quelques sons d'un luth se firent entendre ; peu après une fenêtre s'ouvrit, droit au-dessus de la petite porte par laquelle Marthon avait introduit Hayraddin, et Isabelle parut dans toute sa beauté de jeune fille, s'inclina d'un air de bonté mêlé de réserve, rougit beaucoup au salut profond et expressif par lequel Quentin répondit au sien, — ferma la fenêtre et disparut.

Le jour encore faible et la disposition des lieux ne purent lui permettre d'en voir davantage. L'authenticité du billet ne lui paraissait pas douteuse. — Il ne restait plus qu'à savoir ce qui devait suivre, et c'est sur quoi la belle comtesse ne lui avait pas donné la moindre idée. Au surplus, nul danger immédiat ne les menaçait. — La comtesse était dans un château bien fortifié, sous la protection d'un prince non moins respectable par son autorité séculière que vénérable pour son autorité ecclésiastique. Il n'y avait ni nécessité, ni occasion immédiate, qui poussât le vaillant écuyer à une prouesse chevaleresque; il suffirait qu'il se tînt prêt à exécuter *ses* ordres aussitôt qu'il les aurait reçus. Mais le destin avait résolu de le faire agir plus tôt qu'il ne pensait.

C'était la quatrième nuit après son arrivée à Schonwaldt. Quentin s'était mis en mesure d'expédier le lendemain, à la cour de Louis, le second des deux hommes qui l'avaient accompagné dans son voyage, avec des lettres pour son oncle et lord Crawford, où il leur annonçait son dessein de renoncer au service de la France, ce que lui commandait la trahison à laquelle l'avaient exposé les instructions secrètes données à Hayraddin, et ce que lui conseillaient à la fois l'honneur et la prudence; puis il s'était jeté sur son lit, bercé par les idées couleur de rose qui entourent la couche d'un jeune homme véritablement amoureux, et qui croit son amour non moins sincèrement partagé.

Les rêves de Quentin s'étaient d'abord ressenti des heureuses influences sous lesquelles il s'était endormi ; mais peu à peu ils prirent un caractère sombre et effrayant.

Il se promenait au milieu d'une île avec la comtesse Isabelle, sur les bords d'un lac paisible, semblable à celui qui distinguait sa vallée na-

tive ; il lui parlait de son amour et semblait avoir oublié les obstacles qui s'élevaient entre eux. Elle rougissait et souriait en l'écoutant, — ainsi qu'il aurait pu l'espérer d'après le contenu de son billet, qu'éveillé ou endormi il portait toujours sur son cœur. Tout à coup la scène changea, de l'été à l'hiver, — du calme à la tempête. Les vents et les vagues s'élevèrent avec une telle furie, qu'il semblait que les démons de l'eau et de l'air se livrassent un combat acharné pour leur bruyant empire. Les eaux gonflées opposaient de toutes parts une barrière qui ne permettait aux deux amants ni d'avancer ni de reculer ; — la tempête, toujours croissante, heurtant les vagues les unes contre les autres, semblait aussi rendre impossible leur séjour à la place où ils étaient. — Les sensations tumultueuses produites par ce danger apparent le réveillèrent.

Il ouvrit les yeux ; mais quoique les circonstances de sa vision fussent évanouies pour faire place à la réalité, un grand bruit, qui probablement les avait fait naître, continua de frapper ses oreilles.

Le premier mouvement de Quentin fut de se mettre sur son séant, et d'écouter avec étonnement des sons qui, s'ils eussent été produits par une tempête, auraient surpassé les plus terribles ouragans des monts Grampiens; en moins d'une minute il ne put douter que ce tumulte ne fût excité non par la furie des éléments, mais par celle des hommes.

Il sauta de son lit et courut à la fenêtre de sa chambre ; elle donnait sur le jardin, et de ce côté tout était calme. Mais l'ouverture de la fenêtre lui rendit encore plus sensible, d'après les clameurs qui arrivaient à ses oreilles, que des ennemis nombreux et déterminés attaquaient le château au-dehors. Il rassembla à la hâte ses habits et ses armes, et tandis qu'il s'en couvrait aussi vite que le lui permettaient son trouble et l'obscurité, il entendit frapper à sa porte. Comme Quentin ne répondit pas immédiatement, la porte, assez légère, fut enfoncée en un instant, et un homme, qu'à son dialecte particulier il reconnut pour le Bohémien Hayraddin Maugrabin, entra dans la chambre. Une fiole qu'il tenait à la main, et dans laquelle il introduisit une allumette, fit jaillir comme un éclair une flamme sombre et rougeâtre, au moyen de laquelle il alluma une petite lampe qu'il tira de son sein.

— L'horoscope de vos destinées, dit-il à Durward avec énergie, et sans le saluer autrement, repose maintenant sur la détermination d'une minute.

— Misérable! s'écria Quentin, la trahison nous entoure, et partout où il y a trahison tu dois y avoir part.

— Vous êtes fou, répondit Maugrabin. — Je n'ai jamais trahi personne que pour en tirer profit; — et pourquoi vous trahirais-je, vous dont la prospérité m'est plus avantageuse que la ruine? Écoutez un moment, si cela vous est possible, une parole de raison, avant que ce soit le coup de ruine et de mort qui vous le fasse entendre. — Les Liégeois sont soulevés, — Guillaume de La Marck avec sa bande est à leur tête. — S'il y avait des moyens de résistance, leur nombre et leur furie les surmonteraient; mais il n'y en a presque point. Si vous voulez sauver la comtesse et vos propres espérances, suivez-moi, au nom de celle qui vous a envoyé un brillant sur lequel sont gravés trois léopards!

— Montre-moi le chemin, dit Quentin précipitamment; — à ce nom, je brave tous les dangers!

— Comme je conduirai cela, il n'y a pas de danger si vous pouvez ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas; car, après tout, qu'est-ce que cela vous fait, que ce soit l'évêque, comme on l'appelle,

qui égorge son troupeau, ou le troupeau qui tue son pasteur? — Ha! ha! ha! Suivez-moi, mais avec patience et précaution ; — et ma dette de reconnaissance est acquittée, et vous avez une comtesse pour épouse. — Suivez-moi.

— Je te suis, dit Quentin en tirant son épée; mais au premier signe de trahison, ta tête et ton corps seront à dix pieds l'un de l'autre.

Sans plus de conversation, le Bohémien, voyant Quentin armé et prêt, descendit l'escalier devant lui, et le conduisit en toute hâte par des corridors tortueux jusqu'à la porte du petit jardin. A peine apercevait-on une lumière dans cette partie du bâtiment, à peine y entendait-on le moindre bruit; mais Quentin ne fut pas plus tôt arrivé dans un endroit découvert, que le tumulte devint dix fois plus assourdissant, quoique le siége en fût de l'autre côté du château, et il put entendre les différents cris de guerre poussés par les assaillants : Liége! Liége! Sanglier! Sanglier! tandis que le cri Notre-Dame pour le prince-évêque! était proféré d'une voix plus faible et presque défaillante par ceux des soldats du prélat qui étaient accourus, quoique attaqués à l'improviste par des ennemis plus nombreux, à la défense des remparts.

Mais tout l'intérêt du combat, malgré le caractère bouillant de Quentin Durward, disparaissait pour lui devant le souvenir d'Isabelle de Croye, dont il pensait avec raison que le sort serait horrible, s'il ne l'empêchait de tomber au pouvoir du brigand cruel et dissolu qui, à ce qu'il lui semblait, forçait en ce moment les portes du château. Il recevait même avec moins de répugnance les secours du Bohémien, comme un malade, dans une situation désespérée, ne refuse pas le remède prescrit par un charlatan et un empirique, et il le suivait à travers le jardin, dans l'intention, s'il apercevait le moindre symptôme de trahison, de lui percer le cœur ou de lui abattre la tête. Hayraddin semblait lui-même sentir que sa sûreté courait de grands risques, car, du moment qu'ils furent entrés dans le jardin, il s'abstint de ses jactances et de ses sarcasmes habituels, et sembla avoir fait vœu de se conduire une fois avec retenue, courage et activité.

Quand ils furent arrivés à l'extrémité du jardin, près de la porte qui conduisait à l'appartement des deux dames, Hayraddin fit un léger signal, et deux femmes apparurent enveloppées dans de grandes capes

de soie noire, comme en portaient alors et comme les portent encore aujourd'hui les femmes des Pays-Bas. Quentin offrit son bras à l'une d'elles ; elle le saisit avec empressement et en tremblant, et s'y appuya tellement, que si elle eût été plus lourde, elle eût pu retarder beaucoup leur marche. Le Bohémien, qui conduisait l'autre femme, marcha droit à la poterne percée dans le mur du jardin, et qui ouvrait sur le fossé ; tout près de là était amarrée la chaloupe sur laquelle Durward avait vu la veille Hayraddin faire sa retraite du château.

Tandis qu'ils faisaient ce court trajet, des cris confus de joie féroce semblèrent annoncer la prise du château. Ces cris furent affreux pour Quentin, et il ne put s'empêcher de s'écrier à haute voix : Si ma vie n'était pas irrévocablement dévouée au devoir que j'accomplis en ce moment, je volerais aux murailles, je combattrais fidèlement pour ce bon

évêque, et je ferais taire quelques-uns de ces coquins dont le gosier est plein de sédition et de brigandage.

La dame dont le bras était toujours appuyé sur le sien, le pressa légèrement, comme pour lui faire comprendre qu'il y avait là une cause plus proche, réclamant son secours, que la défense de Schonwaldt; tandis que le Bohémien s'écriait, assez haut pour être entendu : Voilà ce que j'appelle une vraie frénésie de chrétien, qui veut retourner se battre, quand l'amour et la fortune demandent que nous fuyions au plus vite. — Montez, montez, — aussi vite que vous le pourrez; — des chevaux nous attendent dans ce bouquet de saules.

— Il n'y a que deux chevaux, dit Quentin, qui les aperçut à la clarté de la lune.

— C'est tout ce que j'ai pu m'en procurer sans éveiller les soupçons, répondit le Bohémien; et c'est assez, d'ailleurs. Vous vous en servirez pour vous rendre à Tongres, tandis que les chemins sont encore sûrs. — Marthon restera avec les femmes de notre horde, dont c'est une ancienne connaissance. Sachez que c'est une fille de notre tribu, qui n'a demeuré parmi vous que pour servir à nos desseins quand l'occasion s'en présenterait.

— Marthon! s'écria la comtesse, en regardant l'autre femme voilée, et en poussant un cri de surprise; ce n'est pas ma parente?

— Ce n'est que Marthon, dit Hayraddin. — Pardonnez-moi cette petite supercherie. Je n'ai pas osé enlever les deux dames de Croye au Sanglier des Ardennes.

— Scélérat! lui cria Quentin avec fureur. — Mais il n'est pas, — il ne sera pas trop tard. — Je cours porter secours à la comtesse Hameline.

— Hameline, murmura la dame d'une voix troublée, est appuyée sur ton bras, et te remercie de ton secours.

— Ha! quoi! que veut dire ceci? s'écria Quentin en dégageant son bras avec moins de courtoisie qu'en un autre moment il n'en eût témoigné à une femme de la plus basse condition; — c'est la comtesse Isabelle que tu as laissée au château! — Adieu, — adieu!

Comme il se retournait pour s'élancer vers le château, Hayraddin le saisit par le bras :

— Non, lui dit-il, écoutez, — écoutez. — Vous courez à la mort. — Pourquoi diable portiez-vous les couleurs de la vieille? — De ma vie je ne me fierai au bleu et blanc. Mais elle a presque une aussi

grosse dot; — elle a des joyaux et de l'or; — elle a même des prétentions sur le comté.

Pendant que le Bohémien haletant parlait ainsi en phrases entrecoupées, il s'efforçait de retenir Quentin, qui, à la fin, porta la main à son poignard pour se dégager des mains d'Hayraddin.

— Non pas, dit celui-ci en lâchant prise; allez, — et que le diable, s'il y en a un, vous accompagne!

Dès que l'Écossais se sentit libre, il courut vers le château avec la rapidité du vent.

Hayraddin alors se tourna vers la comtesse Hameline, qui était tombée à terre, accablée par la honte, la crainte et le désappointement.

— Il y a eu une méprise, dit-il; levez-vous, Madame, et venez avec moi. — Avant que le jour vienne, je vous aurai trouvé un mari plus galant que cet enfant à figure efféminée; et si un ne vous suffit pas, vous en aurez vingt.

La comtesse Hameline était aussi violente dans ses passions que vaine et faible de jugement. Comme beaucoup d'autres, elle remplissait passablement les devoirs ordinaires de la vie; mais dans une crise comme celle où elle se trouvait, elle était incapable de rien autre chose que de se livrer à d'inutiles lamentations, et d'accuser Hayraddin d'être un voleur, un vil esclave, un imposteur, un meurtrier.

— Appelez-moi Zingaro, lui dit-il tranquillement, et vous aurez tout dit d'un mot.

— Monstre! vous m'aviez dit que les astres avaient décrété notre union; vous m'avez entraînée à lui écrire. — Oh! malheureuse que je suis! s'écria l'infortunée comtesse.

— Les astres avaient décrété votre union, si les deux parties eussent été consentantes. — Croyez-vous que les constellations célestes peuvent marier les gens sans leur consentement? J'ai été trompé par vos maudites galanteries chrétiennes, vos niaiseries de rubans et de faveurs. — Je vois que le jeune homme préfère l'agnelle à la brebis, — voilà tout. — Levez-vous et suivez-moi; et prenez garde que je n'endure ni pleurs ni pâmoisons.

— Je n'avancerai pas d'un pas, dit la comtesse avec obstination.

— Par le brillant firmament, vous marcherez pourtant! — Je vous jure, par tout ce que jamais les sots ont cru, que vous avez affaire à un

homme qui s'inquiéterait peu de vous dépouiller toute nue, de vous attacher à un arbre et de vous abandonner à votre fortune!

— Non pas, dit Marthon, vous ne la maltraiterez pas, s'il vous plaît. Je porte un couteau aussi bien que vous, et je puis m'en servir. C'est une bonne femme, quoique un peu folle. — Et vous, Madame, levez-vous et suivez-nous. — Il y a eu une méprise; mais c'est quelque chose d'avoir sauvé sa vie et ses membres. Il y a là-bas dans ce château bien des gens qui donneraient tout ce qu'ils ont au monde pour être où nous sommes.

Comme Marthon parlait, une clameur dans laquelle les cris de victoire se mêlaient aux cris aigus de la terreur et du désespoir, se fit entendre de Schonwaldt.

— Écoutez, Madame! dit Hayraddin, et félicitez-vous de ne pas mêler votre voix à ce concert. Fiez-vous à moi, je vous traiterai honorablement; les astres tiendront parole, et vous procureront un bon mari.

Épuisée de fatigue et accablée par la terreur, la comtesse Hameline s'abandonna à ses deux guides et se laissa passivement conduire comme ils voulurent. Et telle était la confusion de ses idées et l'abattement de ses forces, que moitié portée, moitié traînée par le digne couple, elle entendait ce qu'ils se disaient sans être en état de le comprendre.

— J'ai toujours regardé votre plan comme une folie, disait Marthon. Si vous aviez pu assurer l'union des jeunes gens, à la bonne heure, nous aurions pu espérer quelque chose de leur gratitude, et avoir un pied dans leur château. Mais quelle chance qu'un si beau jeune homme voulût épouser cette vieille folle?

— Rizpah, dit Hayraddin, vous avez porté un nom chrétien, et vous avez demeuré si longtemps sous les tentes de ce peuple insensé, que vous avez fini par en partager les folies. Comment pouvais-je m'imaginer qu'il se serait mis en peine de quelques années de plus ou de moins, quand les avantages de ce mariage étaient si évidents? Et tu sais qu'il nous aurait été bien plus difficile de décider cette jeune précieuse à une démarche hasardée, que cette comtesse qui nous pèse sur les bras comme un sac de laine. D'ailleurs, j'aimais ce jeune homme, et je voulais le servir. Le marier à cette vieille femme, c'était faire sa fortune; l'unir à Isabelle, c'était amener sur lui de La Marck, la Bourgogne et la France, — tous ceux enfin qui ont intérêt à disposer de sa main. Et puis, la fortune de celle-ci consistant principalement en or et en joyaux, nous en aurions eu notre part. Mais la corde de l'arc s'est

rompue et la flèche n'a pu partir. Qu'il n'en soit plus question. — Nous la conduirons à Guillaume de La Marck ; quand il sera gorgé de vin, selon sa coutume, il ne fera pas la différence d'une vieille comtesse à une jeune. — Allons, Rizpah ; — prends courage. Le brillant Aldéboran répand encore ses influences sur la destinée des enfants du désert.

CHAPITRE XXI.

LE SAC DU CHATEAU.

Qu'il ne reste plus de portes ouvertes à la pitié ; que le soldat irrité, au cœur endurci et farouche, s'abandonne à sa fureur sanguinaire ; que sa conscience soit large comme l'enfer.

Henri V.

La garnison du château, surprise et effrayée, avait néanmoins pendant quelque temps fait bonne défense contre les assaillants ; mais la foule immense que vomissaient les portes de Liége, et dont les essaims incessamment renouvelés se précipitaient à l'assaut, finit par diviser son attention et abattre son courage.

Il y avait aussi, parmi les défenseurs de l'évêque, de l'indifférence, sinon de la trahison. Les uns croyaient qu'il fallait se rendre ; les autres, abandonnant leurs postes, tâchaient de s'échapper du château. Plu-

sieurs se jetèrent du haut des murs dans le fossé ; et ceux qui parvenaient à se sauver à la nage pourvoyaient à leur sûreté en se dépouillant de tous les insignes distinctifs de leur uniforme, et en se mêlant à la foule serrée des assaillants.

Quelques-uns seulement, en petit nombre, par attachement pour la personne de l'évêque, se pressèrent autour de lui et continuèrent de défendre le grand donjon où il s'était réfugié ; d'autres, désespérant de recevoir quartier, ou poussés par le courage du désespoir, se retranchèrent dans quelques bastions et dans des tours de l'immense édifice.

Cependant les assaillants, maîtres des cours et des appartements inférieurs, étaient occupés à poursuivre les vaincus et à satisfaire leur soif de pillage. Tout à coup, un homme, comme s'il eût cherché la mort que tous les autres fuyaient, se précipitant au milieu de cette scène de tumulte et d'horreur, s'efforça de s'y frayer un passage, l'esprit troublé de craintes plus affreuses encore que la réalité qu'il avait sous les yeux. Quiconque, sans connaître les motifs qui le faisaient agir, eût vu Quentin dans cette nuit fatale, l'eût pris pour un frénétique dans un accès de délire ; quiconque eût connu le mobile de sa conduite l'eût placé au niveau des plus célèbres héros de nos vieux romans.

En s'approchant de Schonwaldt du même côté qu'il venait d'en sortir, il avait rencontré plusieurs fuyards qui couraient vers le bois, et qui, le voyant se diriger vers le point qu'ils abandonnaient, le prirent naturellement pour un ennemi, et l'évitèrent. Quand il fut plus près, il put entendre et voir en partie des hommes qui s'élançaient des murs du jardin dans le fossé du château, et d'autres qui paraissaient en être précipités par les assaillants. Son courage n'en fut pas ébranlé un instant. Ce n'était pas le moment de songer à la barque, même quand il eût été possible de s'en servir : c'eût été en vain qu'il se fût approché de la poterne du jardin, encombrée de fuyards pressés par ceux qui les suivaient, et tombant les uns après les autres dans le fossé qu'ils n'avaient pas de moyens de traverser.

Évitant ce point, Quentin se jeta dans le fossé, près de ce que l'on appelait la petite porte du château ; il y avait là un pont-levis, mais il n'était pas abaissé. Il ne se garantit qu'avec peine de la fatale étreinte de quelques malheureux qui se noyaient, et, nageant vers le pont-levis, il en saisit une des chaînes ; puis, faisant un effort vigoureux, et s'aidant

à la fois de ses mains et de ses genoux, il parvint à sortir de l'eau, et il tâcha d'atteindre la plate-forme du pont. En cet instant, un lansquenet accourut, et levant son épée teinte de sang, il allait lui en porter un coup qui eût pu être le dernier.

— Comment, camarade, lui cria Quentin d'un ton d'autorité, est-ce ainsi que vous assistez un ami? — Donnez-moi la main.

Sans prononcer un seul mot, mais non sans quelque hésitation, le soldat lui tendit la main et l'attira sur la plate-forme; alors, sans lui donner le temps de la réflexion, l'Écossais continua du même ton de commandement : — A la tour de l'Ouest, si vous voulez vous enrichir! — le trésor de l'évêque est dans la tour de l'Ouest!

Ces mots furent répétés de toutes parts : — A la tour de l'Ouest! — le trésor est dans la tour de l'Ouest! et tous ceux des maraudeurs qui entendirent ce cri, semblables à une horde de loups enragés, se précipitèrent dans la direction opposée à l'endroit où Quentin était résolu d'arriver mort ou vif.

Prenant un air d'assurance, comme s'il eût été non l'un des vaincus, mais un des vainqueurs, il s'avança vers le jardin, rencontrant sur son chemin moins d'obstacles qu'il ne s'y attendait; car le cri : A la tour de l'Ouest! avait attiré de ce côté une partie des assaillants, et les autres étaient appelés en ce moment, par les cris de guerre et le son des trompettes, à repousser une sortie désespérée tentée par les défenseurs du grand donjon, qui voulaient s'ouvrir un chemin pour sortir du château, emmenant l'évêque au milieu d'eux. Quentin courut donc au jardin d'un pas précipité et le cœur palpitant, se recommandant à la protection du Ciel, qui ne l'avait abandonné dans aucun des périls de sa carrière, et ferme dans sa détermination de réussir ou de laisser sa vie dans cette entreprise périlleuse. Comme il atteignait le jardin, trois hommes avancèrent sur lui la lance levée, en criant : — Liége! Liége!

Se mettant en défense, mais sans prendre l'offensive, il répondit : — France! France! Ami de Liége.

— Vive la France! crièrent les trois bourgeois, et ils passèrent outre. Les mêmes mots lui servirent de sauve-garde contre quatre ou cinq des hommes de de La Marck qu'il trouva rôdant dans le jardin, et qui vinrent sur lui en criant : — Sanglier! Sanglier!

En un mot, Quentin commença à espérer que son caractère supposé d'émissaire du roi Louis, l'instigateur secret des insurgés de Liége et

l'appui caché de Guillaume de La Marck, pourrait le protéger au milieu des horreurs de cette nuit.

Arrivé près de la tourelle, il frémit en trouvant la petite porte d'où Marthon avec la comtesse Hameline étaient sorties tout à l'heure, encombrée par plusieurs cadavres.

Il en tira deux de côté à la hâte, et il allait passer par-dessus le troisième pour franchir la porte, quand le mort supposé le tira par son manteau, le suppliant de s'arrêter, et de l'aider à se lever. Quentin se

disposait à user d'un moyen plus expéditif qu'une lutte ne l'aurait été, pour se débarrasser de cet obstacle malencontreux, quand l'homme ainsi étendu s'écria :

— J'étouffe ici dans mon armure! Je suis Pavillon, le syndic de Liége! Si vous êtes pour nous, je vous enrichirai; — si vous êtes de l'autre bord, je vous protégerai ; mais ne me laissez pas, — ne me laissez pas mourir comme un pourceau étouffé!

Dans cette scène de carnage et de confusion, Quentin eut assez de présence d'esprit pour réfléchir que ce dignitaire pourrait avoir les

moyens de faciliter sa retraite. Il le mit sur pied, et lui demanda s'il était blessé.

— Non, je ne suis pas blessé, — au moins je ne crois pas; mais j'ai perdu la respiration.

— Asseyez-vous sur ce banc, et reprenez vos esprits; je reviens à l'instant.

— Pour qui êtes-vous? dit le bourgeois en continuant de le retenir.

— Pour la France, — pour la France, répondit Quentin cherchant à se dégager.

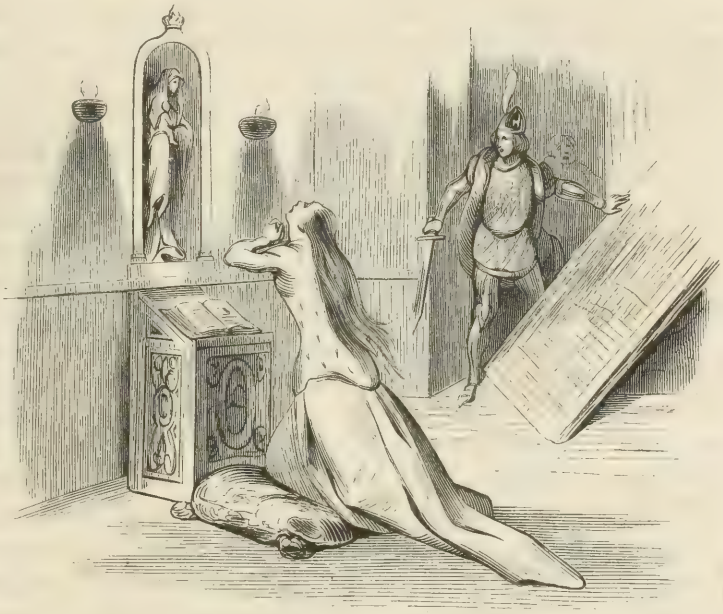
— Eh quoi! c'est mon jeune archer! s'écria le digne syndic. Non, non; puisque j'ai été assez heureux pour trouver un ami dans cette terrible nuit, je ne le quitterai pas, je vous le promets; allez où vous voudrez, je vous suis. Si je trouvais quelques-uns des braves garçons de notre corporation, je pourrais vous aider à mon tour. Mais ils sont tous dispersés de côté et d'autre comme les pois d'un sac percé. — Oh! c'est une terrible nuit!

En même temps il se traînait après Quentin en s'appuyant sur son bras. Quentin, sentant de quelle importance il était pour lui de s'assurer la protection d'un homme aussi influent, ralentit son pas pour l'aider, tout en maudissant dans son cœur l'obstacle qui le retardait ainsi.

Au haut de l'escalier se trouvait une antichambre dans laquelle étaient des coffres et des malles qu'évidemment on avait mis au pillage, en laissant dispersée sur le plancher une partie de ce qu'ils avaient contenu. Une lampe brûlant sur la cheminée jetait une faible clarté sur le corps d'un homme mort ou privé de sentiment, étendu près du foyer.

S'arrachant des bras de Pavillon par une secousse qui faillit le renverser, Quentin, comme un lévrier qui échappe à la laisse de son gardien, s'élança dans une seconde, puis dans une troisième pièce qui paraissait être la chambre à coucher des dames de Croye. Il n'y avait personne ni dans l'une ni dans l'autre. Il appela Isabelle d'abord à demi voix, puis plus fort, puis enfin avec un accent empreint de désespoir; personne ne répondit à sa voix. Il se tordit les mains, s'arracha les cheveux, frappa la terre du pied avec violence. En ce moment, une faible lueur qui s'échappait à travers une fente de la boiserie, dans un coin obscur de la chambre, lui fit soupçonner quelque cabinet ou quel-

que cachette dans cette partie de l'appartement. Quentin se hâta de l'examiner, et il découvrit en effet une porte secrète, mais qui résista à ses efforts multipliés. Oubliant le danger personnel qu'il pouvait courir, il se précipita sur la porte de toute la force et de tout le poids de son corps; et telle fut l'impétuosité d'un effort inspiré autant par l'espérance que par le désespoir, qu'il aurait aisément renversé un obstacle plus solide.



Ce fut ainsi qu'il pénétra presque à corps perdu dans un petit oratoire où une femme à genoux, et adressant au Ciel, devant une sainte image, des prières pleines d'angoisses, tomba sans mouvement sur le plancher, succombant aux nouvelles terreurs de cette apparition soudaine. Quentin se hâta de la relever; félicité des félicités! c'était celle qu'il cherchait à sauver, — c'était la comtesse Isabelle. Il la pressa contre son cœur, — il la conjura de revenir à elle, — il l'excita à reprendre courage; elle était maintenant sous la garde d'un homme dont le cœur et la main suffiraient pour la défendre contre des armées.

— Durward! dit-elle enfin en reprenant ses sens, est-ce bien vous?

— j'ai donc encore quelque espoir. Je croyais que, morts ou vivants, tous mes amis m'avaient abandonnée à mon sort. — Ne me quittez plus!

— Jamais, — jamais! Quelque chose qui puisse arriver, — quelque danger qui puisse nous menacer encore, puissé-je perdre le bonheur que nous promet cette sainte image si je ne partage pas votre destin jusqu'à ce qu'il devienne plus heureux!

— Très-pathétique, très-touchant, en vérité! dit derrière eux une voix enrouée, essoufflée, asthmatique; — une affaire d'amour, à ce que je vois. Sur mon âme, cette pauvre jeune fille m'inspire autant de compassion que si c'était ma Trudchen.

— Il faut nous donner plus que de la compassion, dit Quentin en se tournant vers le nouvel arrivant; il faut nous secourir et nous protéger, meinherr Pavillon. Je vous déclare que cette dame a été mise sous ma garde spéciale par votre allié le roi de France; et si vous ne m'aidez pas à la préserver de toute insulte et de toute violence, votre ville perdra la faveur de Louis de Valois. Mais, par-dessus tout, il faut empêcher qu'elle ne tombe entre les mains de Guillaume de La Marck.

— C'est ce qui sera difficile, répondit Pavillon, car ces enragés de lansquenets sont de vrais diables pour déterrer les jolies filles. Mais je ferai de mon mieux. — Passons dans l'autre chambre, et là je réfléchirai. — Il n'y a pour arriver ici qu'un escalier étroit, et vous pouvez garder la porte avec une pique, tandis que je vais voir par la fenêtre s'il n'y a pas moyen de réunir quelques-uns des vigoureux enfants de ma corporation des corroyeurs de Liége, qui sont aussi fidèles que le couteau qu'ils portent à leur ceinture. — Mais d'abord détachez-moi ces agrafes; — je n'ai pas porté ce corselet depuis la bataille de Saint-Trond[1], et je pèse quarante bonnes livres de plus qu'alors, si les balances de Flandre ne sont pas fausses.

L'honnête bourgeois éprouva un grand soulagement quand il fut délivré de sa prison de fer; il avait, en s'en revêtant, plus consulté son zèle que ses forces. On apprit ensuite qu'ayant été involontairement porté en avant par sa compagnie et hissé en quelque sorte sur les murailles, quand on se précipita pour donner l'assaut, le magistrat avait

[1] Livrée par les insurgés de Liége contre le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, alors comte de Charolais. Les Liégeois y furent défaits, et perdirent beaucoup des leurs. (W. S.)

été entraîné çà et là, selon que le flot des assaillants et des assiégés affluait ou refluait ; et cela, sans qu'il eût eu la force d'articuler une seule parole, jusqu'à ce que, semblable à une pièce de bois que la mer jette sur le rivage de quelque baie, il eût été définitivement renversé à la porte de l'appartement des dames de Croye, où le poids de sa propre armure, joint à celui de deux hommes tués à ses côtés et tombés sur lui, aurait pu le retenir longtemps encore s'il n'eût été secouru par Durward.

La même chaleur de cœur qui, en politique, transformait Hermann Pavillon en patriote rempli d'un zèle ardent et fougueux, avait aussi pour résultat plus heureux de faire de lui, dans sa vie privée, un homme doux et humain, un peu vain quelquefois, mais toujours obligeant et plein de bienveillance. Il recommanda d'avoir bien soin de la pauvre petite *yung frau*[1] ; puis, après cette recommandation inutile, il commença à crier de toutes ses forces, par la fenêtre : — Liége, Liége, pour la brave corporation des peaussiers et des corroyeurs !

Un ou deux de ses hommes accoururent à cet appel, et au sifflement particulier dont il était accompagné (chaque corps de métier ayant un pareil signe de reconnaissance) ; puis, quelques autres venant les rejoindre, ils établirent une garde sous la fenêtre d'où leur chef les avait appelés, et devant la petite porte.

Une sorte de tranquillité commençait à s'établir. Toute résistance avait cessé, et les chefs des différents corps de l'armée assaillante prenaient des mesures pour prévenir un pillage général. La grosse cloche avait sonné pour assembler un conseil militaire, et le retentissement de l'airain ayant annoncé à Liége la prise de Schonwaldt par les insurgés, toutes les cloches de la ville y répondirent, et, de leurs voix éloignées et solennelles, semblaient entonner ce cri de victoire : — Gloire aux vainqueurs ! Il eût été naturel que meinherr Pavillon sortît alors du poste où il s'était retranché ; mais, soit par égard pour ceux qu'il avait pris sous sa protection, soit peut-être pour mieux assurer sa propre sûreté, il se contenta de dépêcher messager sur messager, pour commander à son lieutenant Peterkin Geislaer de venir le trouver sur-le-champ.

A sa grande satisfaction, Peterkin arriva enfin. Dans toutes les circonstances pressantes, qu'il s'agît de guerre, de politique ou de com-

[1] Jeune fille.

merce, c'était en lui que Pavillon avait l'habitude de mettre toute sa confiance. Peterkin était un homme robuste, trapu, à la face carrée, aux sourcils noirs et épais, qui semblaient indiquer un caractère opiniâtre et disputeur; — une de ces figures enfin toujours disposées à donner leur avis, et qui veulent qu'on le suive. Il était vêtu d'une casaque de buffle, serrée par une large ceinture. Un coutelas pendait à son côté, et dans sa main il portait une hallebarde.

— Peterkin, mon cher lieutenant, dit Pavillon, voici une glorieuse journée, — une glorieuse nuit, — je devrais dire. — Pour cette fois, j'espère, tu es content?

— Je suis content que vous le soyez vous-même, répondit le brave lieutenant ; mais je n'aurais pas cru que vous célébreriez la victoire, si vous appelez cela une victoire, retranché ainsi dans un grenier, quand vous devriez être au conseil.

— Je devrais être au conseil, Peterkin?

— Oui, morbleu! pour défendre les priviléges de Liége, qui sont plus en danger que jamais.

— Bah! bah! tu es toujours ainsi, mécontent et grondeur...

— Grondeur! interrompit Peterkin ; je ne suis pas grondeur. Ce qui plaît aux autres me plaira toujours. Seulement, je ne voudrais pas que nous eussions pour roi une cicogne au lieu d'un soliveau, comme dit le fabliau que les clercs de Saint-Lambert avaient coutume de nous lire dans le livre de maître Ésope.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Peterkin.

— Hé bien, je vous dirai, maître Pavillon, que ce sanglier ou cet ours[1] paraît vouloir faire son antre de Schonwaldt, et qu'il est probable que ce sera pour notre ville un aussi mauvais voisin que l'a jamais été le vieil évêque, et même pis. Il s'est établi ici en maître, et il hésite seulement s'il se fera appeler prince ou évêque. — C'est une honte de voir comment ils ont traité le vieux prélat.

— Je ne souffrirai pas cela, Peterkin, dit Pavillon en élevant la voix. Je détestais la mitre, mais non la tête qui la portait. Nous sommes dix contre un en campagne, Peterkin, et nous ne souffrirons pas ces insolences.

— Oui, dix contre un en campagne, mais seulement homme pour homme dans le château ; outre que Nikkel Block le boucher, et toute la canaille des faubourgs, appuient Guillaume de La Marck, tant à cause des *saus* et des *braus* (car il a fait défoncer toutes les barriques de bière et de vin du château) qu'à cause de leur vieille jalousie contre nous, qui formons des corporations et qui avons des priviléges.

— Peter, dit Pavillon, nous allons retourner à l'instant même à la ville ; je ne reste pas plus longtemps à Schonwaldt.

— Mais les ponts du château sont levés, Maître ; — les portes sont fermées et gardées par les lansquenets. Et, si nous voulons sortir de force, ces coquins pourront nous frotter, car leur métier de tous les

[1] Il y a dans l'anglais un jeu de mots par homonymie, intraduisible en français : *This Boar or Bear.* (L. V.)

jours est de se battre, et nous autres nous ne nous battons qu'aux jours de fête.

— Et pourquoi a-t-il fait garder les portes? dit le bourgeois alarmé, qu'a-t-il besoin de retenir d'honnêtes gens prisonniers?

— Je ne puis dire, — je ne puis, répondit Peterkin. On parle des dames de Croye, qui se sont échappées du château pendant l'assaut. A cette nouvelle, l'Homme à la Barbe est d'abord tombé dans une fureur à lui faire perdre l'esprit; maintenant il l'a encore plus perdu à force de boire.

Le bourgmestre jeta sur Quentin un regard de découragement, et semblait ne savoir quoi résoudre. Durward, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, comprit, malgré ses alarmes, que leur seule chance de salut dépendait de sa présence d'esprit et de son adresse à soutenir le courage de Pavillon. Il se mêla hardiment à la conversation, comme quelqu'un qui a le droit de donner son avis. — Je ne comprends pas, dit-il, meinherr Pavillon, que vous hésitiez sur ce qu'il y a à faire en cette occasion. Allez hardiment à Guillaume de La Marck, et demandez-lui à sortir du château, vous, votre lieutenant, votre écuyer et votre fille. Il ne peut avoir de prétexte pour vous retenir prisonnier.

— Moi et mon lieutenant, — c'est-à-dire moi-même et Peter? — bien. — Mais qui est mon écuyer?

— Moi, pour le moment, répondit l'intrépide Écossais.

— Vous! reprit le bourgeois d'un air d'embarras; mais n'êtes-vous pas l'envoyé du roi Louis de France?

— C'est vrai; mais mon message est pour les magistrats de Liége, — et ce n'est qu'à Liége que je m'en acquitterai. Si je faisais connaître ma qualité à Guillaume de La Marck, ne devrais-je pas entrer en négociation avec lui? et de plus, selon toute probabilité, ne serais-je pas retenu ici? Il faut que vous me fassiez sortir incognito du château, sous le titre de votre écuyer.

— Bon, — mon écuyer; — mais vous parliez de ma fille. — Ma fille, j'espère, est en sûreté dans ma maison de Liége, — où je voudrais, de tout mon cœur et de toute mon âme, que son père fût aussi.

— Cette dame vous appellera son père tant que nous serons dans ce château.

— Et tant que je vivrai, s'écria la comtesse en se jetant aux pieds du citadin, et en embrassant ses genoux. — Si vous me secourez dans cet

extrême péril, pas un jour ne se passera sans que je vous honore, sans que je vous aime, sans que je prie pour vous comme une fille pour son père. — Oh! vous ne me repousserez pas! Voyez votre fille aux genoux d'un étranger, implorant de lui la vie et l'honneur! — Pensez à cela, Monsieur, et donnez-moi la protection que vous voudriez qu'*elle* reçût.

— Sur mon honneur, Peterkin, dit le bon bourgeois, ému jusqu'aux larmes par cette prière pathétique, je crois que cette jolie fille a quelque chose du doux regard de notre Trudchen, — je l'ai pensé à la première vue; et ce jeune homme si vif, si prêt à donner son avis, ressemble un peu à l'amoureux de Trudchen. — Je gagerais un *groat*[1], Peter, qu'il y a de l'amour sous cape, et ce serait un péché de ne pas le favoriser.

— Ce serait une honte et un péché, dit Peter, bon homme au fond, malgré son entêtement; et en disant ces mots, il essuyait ses yeux avec la manche de sa casaque.

— Hé bien donc, reprit Pavillon, elle *sera* ma fille; elle s'enveloppera bien dans sa cape de soie noire. Et s'il ne se trouvait pas assez de fidèles tanneurs pour la protéger, elle, la fille de leur syndic, ils ne mériteraient plus d'avoir du cuir à tanner! — Mais un instant; — il faut pouvoir répondre aux questions. — Que dirai-je si l'on me demande ce que ma fille faisait ici dans une pareille bagarre?

— Qu'est-ce que la moitié des femmes de Liége avaient affaire de nous suivre au château? dit Peterkin; elles n'ont pas d'autre raison, pour sûr, que de se trouver toujours où elles ne devraient pas être. — Votre *yung frau* Trudchen est venue un peu plus loin que les autres, — voilà tout.

— Admirablement parlé, dit Quentin. Ayez seulement un peu de hardiesse, noble meinherr Pavillon, suivez ce bon conseil, ne vous troublez pas, et vous aurez fait la plus belle action dont on ait parlé depuis le temps de Charlemagne. — Et vous, Madame, enveloppez-vous bien dans ce voile (beaucoup de vêtements de femme étaient épars dans l'appartement), — montrez seulement de l'assurance, et dans quelques minutes vous serez libre et en sûreté. — Mon noble Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Pavillon, allez en avant.

— Un moment, — un moment, dit Pavillon; j'ai de mauvais pres-

[1] Pièce de huit sous. (L. V.)

sentiments. — Ce de La Marck est un furieux, un vrai sanglier, de cœur comme de nom. Si cette jeune dame était une des dames de Croye? — et s'il venait à la découvrir et qu'il s'abandonnât à sa colère?

— Et si j'étais une de ces malheureuses femmes, s'écria Isabelle en voulant de nouveau se jeter à ses pieds, pourriez-vous me repousser en ce moment de désespoir? Oh! que ne suis-je en effet votre fille, la fille du plus pauvre bourgeois!

— Pas si pauvre, — pas si pauvre, jeune dame, répliqua le syndic; nous payons ce que nous devons.

— Pardon, noble seigneur, reprit l'infortunée jeune fille.

— Je ne suis ni noble ni seigneur; — je suis un simple bourgeois de Liége, qui paie ses lettres de change en bons florins. — Mais ceci ne fait rien à la chose. — Quand vous seriez une comtesse, je ne vous en protégerais pas moins.

—Vous devez la protéger, quand ce serait une duchesse, dit Peterkin, puisque vous lui avez donné votre parole.

— C'est juste, Peter, très-juste; c'est notre vieille habitude flamande, *ein wort, ein man.* Et maintenant, mettons-nous en besogne. — Il faut que nous prenions congé de ce Guillaume de La Marck; et je ne sais, mais j'ai de fâcheux pressentiments quand je pense à lui. Si nous pouvions éviter cette cérémonie, je n'aurais pas la moindre envie d'aller au-devant.

— Ne feriez-vous pas mieux, dit Quentin, puisque vous avez là vos gens, de marcher droit à la porte et de forcer le passage?

Mais Pavillon et son conseiller repoussèrent tout d'une voix une telle attaque contre les soldats d'un allié; et ils ajoutèrent, sur la témérité de cette entreprise, quelques réflexions qui convainquirent Quentin que ce n'était pas une chose à tenter avec de tels compagnons. Ils résolurent, en conséquence, d'aller hardiment à la grande salle du château, où, disait-on, le Sanglier des Ardennes était à table, et de lui demander la libre sortie pour le syndic de Liége et sa suite; demande qui paraissait trop raisonnable pour être refusée. Le bon bourgmestre ne cessait de gémir en regardant ses compagnons, et il disait à son fidèle Peter: — Vois ce que c'est que d'avoir un cœur à la fois trop courageux et trop bon! Hélas! Peterkin, combien mon courage et mon humanité m'ont déjà coûté! et combien me coûteront-ils peut-être encore, avant que le Ciel ne nous fasse sortir de ce damné château de Schonwaldt!

En traversant les cours, encore jonchées de morts et de mourants, Quentin, soutenant Isabelle au milieu de cette scène d'horreur, la consolait et l'encourageait à voix basse, et lui rappelait que leur sûreté dépendait entièrement de sa fermeté et de sa présence d'esprit.

— Non de la mienne, dit-elle, — non de la mienne, mais de la vôtre ; — de la vôtre seulement. — Oh! si j'échappe à cette horrible nuit, je n'oublierai jamais celui qui m'a sauvée! Je n'ai qu'une faveur de plus à vous demander, et je vous conjure de me l'accorder, par l'honneur de votre mère et la renommée de votre père!

— Pourrais-je refuser une seule de vos demandes? répondit Quentin du même ton de voix.

— Plongez-moi votre poignard dans le cœur plutôt que de me laisser captive entre les mains de ces monstres.

Pour toute réponse, Quentin pressa la main de la comtesse, qui semblait vouloir lui rendre cette pression, si la terreur ne lui en eût ôté la force. Appuyée sur le bras de son jeune protecteur, elle arriva à la porte de la redoutable salle, précédée de Pavillon et de son lieutenant, et suivie d'une douzaine de *kurschenschaft* ou d'ouvriers en peaux, qui formaient comme une garde d'honneur à leur syndic.

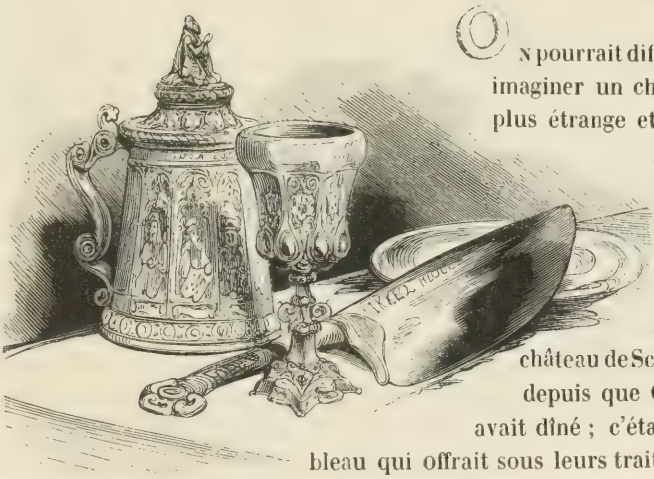
A mesure qu'ils approchaient de la salle, les hurlements, les accla-

mations, les éclats d'un rire sauvage qui en partaient, semblaient annoncer une orgie de démons se réjouissant de quelque triomphe obtenu sur la race des hommes, plutôt que la présence d'êtres humains qui viennent d'accomplir une entreprise hardie. Une surexcitation qu'elle devait au désespoir soutenait seule le courage factice de la comtesse Isabelle. Une fermeté inébranlable qui croissait avec le danger maintenait celui de Durward ; tandis que Pavillon et son lieutenant, faisant de nécessité vertu, envisageaient leur position actuelle comme peuvent le faire des ours enchaînés au poteau , et forcés de soutenir une attaque qu'ils ne peuvent éviter.

CHAPITRE XXII.

L'ORGIE.

CADE. Où est Dick, le boucher d'Ashford ? — DICK. Le voici, Monsieur.— CADE. Ils sont tombés devant toi comme des moutons et des bœufs ; et tu t'es conduit comme si tu avais été dans ton abattoir. *Henri VI, deuxième partie*



On pourrait difficilement imaginer un changement plus étrange et plus horrible que celui qui avait eu lieu dans la grande salle du château de Schonwaldt, depuis que Quentin y avait dîné ; c'était un tableau qui offrait sous leurs traits les plus horribles toutes les misères de la guerre, — d'une guerre surtout faite par les hommes les plus inaccessibles à la pitié, les soldats mercenaires d'une époque de barbarie ; — hommes qui, par habitude et par profession, s'étaient familiarisés avec tout ce que l'art de la guerre a de cruel et de sanguinaire, sans avoir dans l'âme ni une étincelle de patriotisme, ni la moindre lueur de l'esprit romanesque de la chevalerie.

Là où les officiers civils et ecclésiastiques de la maison du prélat avaient fait, quelques heures auparavant, leur repas tranquille et décent, astreint même à une sorte de cérémonial qui faisait que la plus légère plaisanterie n'était hasardée qu'à voix basse ; là où régnait habituellement, même au milieu d'une superfluité de vin et de bonne chère, un décorum qui allait presque jusqu'à l'hypocrisie, on voyait maintenant une scène de débauche sauvage et tumultueuse, telle que Satan lui-même, s'il y eût présidé, aurait pu à peine y ajouter quelque chose.

Au haut bout de la table, dans le fauteuil de cérémonie de l'évêque, qu'on avait apporté à la hâte de la grande chambre du conseil, était assis le redoutable Sanglier des Ardennes, bien digne d'un tel nom, dont il affectait de tirer gloire et qu'il s'efforçait de justifier par tous les moyens possibles. Sa tête était nue, mais il était encore couvert de sa pesante et brillante armure, qu'à la vérité il quittait rarement. Sur ses épaules était placée, en guise de surtout, une peau préparée de sanglier, dont la corne des pieds était figurée en argent massif, ainsi que les défenses. La tête de cette peau était disposée de façon qu'étant ramenée sur son casque, quand il était armé, ou sur sa tête nue, à la manière d'un capuchon, comme il la portait souvent quand il était sans casque, et telle qu'elle était posée en ce moment, elle lui donnait l'aspect d'un monstre horrible et grimaçant. Et pourtant sa physionomie n'avait guère besoin de ces nouvelles horreurs pour ajouter à celles qui étaient naturelles à son expression ordinaire.

La partie supérieure de la figure de de La Marck, comme la nature l'avait formée, donnait presque un démenti à son caractère ; car, quoique sa chevelure, quand il la laissait à découvert, ressemblât aux soies dures et grossières de son capuchon habituel, cependant un front découvert, haut et hardi, des joues larges et colorées, de grands yeux de couleur claire, quoique vifs, enfin un nez recourbé comme le bec d'un aigle, semblaient annoncer en lui quelque chose de vaillant et de généreux. Mais ce qu'il y avait d'heureux dans l'expression de ses traits était entièrement détruit par ses habitudes de violence et d'insolence, lesquelles, jointes aux excès de la débauche, avaient imprimé sur sa physionomie un caractère tout-à-fait différent de la galanterie grossière qu'elle aurait pu annoncer. Ses fréquents accès de fureur avaient enflé les muscles de ses joues, et surtout ceux qui entourent les yeux, tandis que l'ivrognerie et le libertinage avaient amorti le

feu de son regard, teint en rouge la partie de ses yeux qui aurait dû être blanche, et donné à toute sa physionomie une hideuse ressemblance avec le monstre auquel le terrible baron aimait à se comparer. Mais, par une sorte de contradiction bizarre, de La Marck, en même temps qu'il affectait à d'autres égards de ressembler à un sanglier, cherchait cependant, par la longueur et l'épaisseur de sa barbe, à dissimuler une particularité de conformation qui, dans l'origine, lui en avait fait donner le surnom. Cette particularité était une épaisseur extraordinaire et une projection en avant de la mâchoire, qui, avec la longueur remarquable de deux de ses dents de côté, donnaient à sa figure quelque chose du caractère animal. C'était là ce qui, joint à la passion de de La Marck pour la chasse, l'avait fait nommer, il y avait déjà longtemps, le *Sanglier des Ardennes*. Sa barbe épaisse, hérissée, en désordre, ne servait ni à cacher l'horreur naturelle de sa physionomie, ni même à donner quelque dignité à son expression brutale.

Les soldats et les officiers étaient assis indistinctement autour de la table, mêlés avec des hommes de Liége; quelques-uns de ceux-ci ap-

partenaient aux plus basses classes. Près de de La Marck était placé Nikkel Blok le boucher ; ses manches retroussées jusqu'au coude laissaient voir à nu ses bras souillés de sang. Devant lui, sur la table, était son large couperet encore sanglant. La plupart des soldats, à l'imitation de leur chef, portaient la barbe longue et hérissée ; leurs cheveux étaient tressés et relevés de manière à mieux faire ressortir la férocité naturelle de leur physionomie. Ivres comme la plupart paraissaient l'être, tant de la joie de leur triomphe que des libations prolongées qu'ils avaient faites, ils offraient un spectacle non moins hideux que dégoûtant. Tous parlaient ou chantaient à la fois, sans s'écouter l'un l'autre ; et leurs discours étaient tellement remplis de blasphèmes, et leurs chansons étaient si licencieuses, que Quentin bénit le ciel de ce que l'excès du bruit ne permettait pas à sa compagne de les entendre.

Il nous reste à dire que la figure blême et la mine inquiète de la plupart des bourgeois associés aux soldats de de La Marck dans cette effroyable orgie, annonçaient assez le dégoût que la fête excitait en eux, et la crainte que leur inspiraient leurs compagnons. Quelques-uns seulement, appartenant aux classes inférieures, sans éducation ou d'une nature plus brutale, ne voyaient dans les excès de cette soldatesque, qu'une ardeur guerrière qu'ils tâchaient d'imiter, et au niveau de laquelle ils s'efforçaient d'atteindre, en se stimulant par les immenses rasades de vin et de *schwartz-bier* qu'ils avalaient, — assez portés d'ailleurs à un vice qui, dans tous les temps, n'a été que trop commun dans les Pays-Bas.

L'ordonnance du festin était tout-à-fait en rapport avec la nature et le choix des convives. Toute l'argenterie de l'évêque, — même celle qui appartenait au service divin, car le Sanglier des Ardennes ne s'inquiétait guère de l'imputation de sacrilége, — était confondue avec des cruches de terre, de grandes bottrines en cuir et des cornes à boire de l'espèce la plus commune.

Nous n'ajouterons qu'une circonstance à cet ensemble d'horreurs, et nous abandonnerons volontiers le reste de la scène à l'imagination de nos lecteurs. Au milieu de la licence effrénée qu'affectaient les soldats de de La Marck, un d'eux, qui n'avait pu trouver place à table (c'était un lansquenet remarquable par la bravoure audacieuse qu'il avait montrée durant l'attaque du château), s'était impudemment emparé d'un grand gobelet d'argent et l'avait emporté, en déclarant que c'était un

dédommagement pour sa part du festin. Une saillie si bien en rapport avec le caractère de la troupe fit rire le chef à s'en tenir les côtés. Mais un autre soldat, qui n'avait pas, à ce qu'il paraît, montré autant de courage dans l'affaire de la nuit, ayant voulu prendre la même liberté, de La Marck mit fin à l'instant à un mode de plaisanterie qui aurait eu bientôt dépouillé la table de tous les ornements de quelque valeur. — Par l'esprit du tonnerre! s'écria-t-il, il ne faut pas que ceux qui n'osent se conduire en hommes en face de l'ennemi, prétendent agir en voleurs parmi leurs compagnons. Quoi! lâche effronté, toi qui as attendu que les portes fussent ouvertes et les ponts baissés, quand Conrad Horst s'est frayé un chemin à travers le fossé et par-dessus la muraille, oses-tu te montrer si mal appris? — Qu'on l'accroche au barreau de cette fenêtre! — Il battra la mesure avec ses pieds, tandis que nous boirons un coup à l'heureux passage de son âme au diable.

La sentence fut aussitôt exécutée que prononcée; et un moment après, le malheureux se débattait dans les dernières convulsions de l'a-

gonie, suspendu au barreau de fer. Son corps était encore accroché là lorsque Quentin et les autres entrèrent dans la salle, et, interceptant

la pâle clarté de la lune, il projetait sur le plancher une ombre incertaine, qui pourtant indiquait assez la nature de l'horrible objet qui la produisait.

Tandis que le nom du syndic Pavillon passait de bouche en bouche dans cette assemblée tumultueuse, celui-ci s'efforçait de prendre l'air d'importance et de calme convenable à son autorité et à son influence, mais que la vue de l'affreux objet de la fenêtre, et la scène qui l'entourait, lui rendaient difficile de conserver, malgré les exhortations de Peterkin, qui lui soufflait à l'oreille, quoique lui-même ne fût pas très-rassuré : — Du courage, Maître, ou nous sommes perdus !

Le syndic soutint pourtant sa dignité aussi bien qu'il le put, dans un petit discours où il complimentait l'assemblée sur la victoire signalée gagnée par les soldats de de La Marck et par les bons citoyens de Liége.

— Oui, répondit de La Marck avec un ton de sarcasme, nous avons mené la partie à fin, comme disait le petit braque de madame au lévrier. Mais quoi ! monsieur le bourgmestre, vous arrivez ici comme Mars, la beauté à vos côtés ! Quelle est cette belle ? — Haut le voile, haut le voile ! — nulle femme, cette nuit, ne peut dire que sa beauté est à elle.

— C'est ma fille, noble chef, répondit Pavillon, et je vous prie de l'excuser si elle garde son voile ; c'est un vœu qu'elle a fait aux Trois Bienheureux Rois.

— Je l'en releverai tout à l'heure, dit de La Marck, car avec un coup de couperet je vais me consacrer évêque de Liége ; et je me flatte qu'un évêque vivant vaut bien trois rois morts.

Un long murmure s'éleva parmi les convives ; car les basses classes de Liége et même quelques-uns des féroces soldats du Sanglier professaient pour les Rois de Cologne, comme on les appelait communément, une profonde vénération religieuse, eux qui ne respectaient rien autre chose.

— Je n'entends pas, reprit de La Marck, manquer à leurs défuntes majestés ; seulement je suis décidé à être évêque. Un prince à la fois séculier et ecclésiastique, ayant pouvoir de lier et de délier, est ce qui convient le mieux à une troupe de réprouvés tels que vous, à qui personne autre ne voudrait donner l'absolution. — Mais approchez, notre bourgmestre, asseyez-vous près de moi, et vous verrez comme je sais

faire une vacance pour mon avancement. — Amenez ici notre prédécesseur dans ce saint siége.

Un mouvement se fit dans la salle quand Pavillon, s'excusant d'accepter le siége d'honneur qui lui était offert, se plaça vers l'autre bout de la table, ses suivants se serrant derrière lui, comme on peut voir un troupeau de moutons, à la vue d'un chien étranger, se presser à la suite du vieux bélier qu'ils ont, d'office et d'autorité, jugé devoir être un peu plus brave qu'eux. Près de cette place se trouvait un beau jeune homme, fils naturel du féroce de La Marck, disait-on, et qui du moins en recevait quelquefois des témoignages d'affection et même de tendresse. La mère de cet enfant aurait été une des maîtresses du Sanglier, femme remarquable par sa beauté, et qui périt d'un coup que le monstre lui porta dans un accès d'ivresse ou de jalousie. Sa mort avait causé à Guillaume autant de remords qu'il était susceptible d'en éprouver; et peut-être même l'attachement qu'il montrait pour l'orphelin venait-il en partie de ces circonstances. Quentin, qui avait appris ces faits du vieux chapelain, s'approcha aussi près qu'il le put de ce jeune homme, déterminé à s'en faire, n'importe comment, ou un otage ou un protecteur, si tout autre moyen de salut lui échappait.

Tandis que tous les esprits demeuraient en suspens, attendant le résultat des ordres que le tyran avait donnés, un des gens de Pavillon dit tout bas à Peterkin : — Votre maître n'a-t-il pas dit que cette fille est la sienne? — Ce ne peut être notre Trudchen : celle-ci est plus grande de deux pouces, et voici une mèche de cheveux noirs qui sort de dessous sa cape. Par saint Michel de la place du Marché! vous pouvez aussi bien appeler le cuir d'un bouvillon noir celui d'une génisse blanche.

— Chut! chut! fit Peterkin avec assez de présence d'esprit; — qui sait si notre maître n'a pas envie de tirer une pièce de venaison du parc de l'évêque, sans que notre maîtresse le sache? Est-ce toi ou moi qui devons l'espionner?

— Ce ne sera pas moi, frère, répliqua l'autre; mais je n'aurais pas pensé qu'à son âge il chassât un pareil gibier. *Sapperment!* — quelle nymphe réservée c'est! Vois comme elle se blottit sur ce fauteuil derrière les autres, pour échapper aux regards des hommes de de La Marck! — Mais silence, silence! qu'est-ce qu'ils vont faire du pauvre vieux évêque?

Comme il parlait, l'évêque de Liége, Louis de Bourbon, était traîné dans la salle de son palais par une soldatesque brutale. Le désordre de ses cheveux, de sa barbe et de ses habits, montrait assez à quels indignes traitements il avait déjà été livré, et quelques-uns de ses ornements sacerdotaux, jetés à la hâte sur lui, paraissaient lui avoir été mis en signe de mépris et de dérision pour sa dignité et son caractère. Par une faveur du sort, comme Quentin ne put s'empêcher de le penser, la comtesse Isabelle, dont la sensibilité, en voyant son protecteur réduit à une telle extrémité, aurait pu trahir son secret et compromettre sa sûreté, était placée de manière à ne voir ni entendre ce qui allait se passer; Durward se tint d'ailleurs constamment devant elle, pour l'empêcher de voir et d'être vue.

La scène qui suivit fut courte, mais horrible. Quoique l'infortuné prélat eût toujours été remarquable par un caractère faible et bon, lorsqu'il fut amené devant le sauvage Sanglier, il montra à cette heure suprême un sentiment de dignité et de noblesse qui ne démentirent pas la race illustre dont il descendait. Son regard était calme et assuré; quand il fut délivré des indignes mains qui le traînaient, son attitude, fière et résignée, révéla à la fois le prince de la terre et le martyr chrétien. De La Marck lui-même ne put se soustraire à l'influence de cette attitude héroïque, et les bienfaits qu'il avait autrefois reçus du bon évêque se présentèrent en même temps à son souvenir; il parut irrésolu, il baissa les yeux, et ce fut seulement quand il eut avalé un grand verre de vin, que, reprenant toute l'insolence de son regard et de ses manières, le grossier soldat adressa la parole à l'infortuné captif, en grinçant les dents, respirant à peine, serrant les poings, se livrant enfin à toutes les démonstrations extérieures propres à exciter et à entretenir sa férocité naturelle: — Louis de Bourbon, lui dit-il, j'ai recherché votre amitié, et vous avez repoussé la mienne. Que ne donneriez-vous pas à présent pour en avoir agi autrement? — Nikkel, soyez prêt.

Le boucher se leva, saisit son coutelas, et alla se placer derrière le fauteuil de de La Marck, debout, son bras nerveux levé comme prêt à agir au premier commandement du tyran.

— Regarde cet homme, Louis de Bourbon, reprit de La Marck. — Quelles offres feras-tu maintenant pour échapper à cette heure dangereuse?

L'évêque jeta sur l'affreux satellite un regard triste, mais assuré; puis

il dit d'un ton ferme : — Écoute-moi, Guillaume de La Marck, et vous tous gens de bien, s'il est ici quelqu'un qui mérite ce nom, écoutez ce que je puis offrir à ce scélérat : — Guillaume de La Marck, tu as poussé à la sédition une ville impériale ; — tu as pris d'assaut le palais d'un prince du saint Empire germanique ; — tu as massacré ses sujets, — pillé ses biens, — maltraité sa personne. Pour ces méfaits, tu as mérité d'être mis au ban de l'Empire, — tu as mérité d'être proscrit et mis hors la loi, d'être privé de tes biens et de tes droits. Tu as fait plus encore, tu as fait plus que de violer les lois humaines, — tu n'as pas encouru seulement la vengeance des hommes : tu as violé le sanctuaire du Seigneur ; — tu as posé tes mains violentes sur un père de l'Église ; — comme un brigand sacrilége, tu as rempli la maison de Dieu de sang et de rapines...

— As-tu fini? s'écria de La Marck, en frappant du pied avec fureur.

— Non, répondit le prélat, car je ne t'ai pas encore dit quelles offres j'ai à te faire.

— Va donc, dit de La Marck et tâche que la conclusion me plaise mieux que l'exorde, ou malheur à ta tête grise ! Et il s'enfonça dans son siége en grinçant des dents et en écumant de rage comme la bête sauvage dont il portait le nom et la dépouille.

— Tels sont tes crimes, continua l'évêque d'un ton de détermination calme ; maintenant, écoute les conditions que je veux bien t'offrir comme prince compatissant et comme prélat chrétien, oubliant et pardonnant toute offense personnelle et toute injure privée. Jette ton bâton de commandement, — renonce à ton autorité, — délivre tes prisonniers, — restitue les dépouilles, — distribue tout ce que tu possèdes, pour soulager ceux que tu as faits orphelins et veuves ; — couvre-toi d'un sac et répands de la cendre sur ta tête, — prends dans ta main un bâton de pèlerin, et va pieds nus en pèlerinage à Rome ; et nous-même nous intercéderons pour ta vie près de la diète de Ratisbonne, et près de notre saint père le Pape pour la rémission de tes péchés.

Tandis que Louis de Bourbon dictait ces conditions, d'un ton aussi décidé que s'il eût occupé encore son trône épiscopal et que l'usurpateur eût été prosterné à ses pieds en suppliant, le tyran se leva lentement de sa chaise, l'étonnement dont il avait d'abord été frappé cédant graduellement à la rage ; et quand l'évêque eut cessé de parler, il regarda Nikkel Blok et leva un doigt sans prononcer un mot. Le scélérat frappa, comme s'il eût fait son métier dans sa tuerie, et l'évêque as-

sassiné tomba, sans pousser un gémissement, aux pieds de son trône épiscopal.

Les Liégeois, qui n'étaient pas préparés à cette horrible catastrophe, et qui avaient espéré voir, au contraire, la conférence se terminer par quelque arrangement, se levèrent d'un mouvement unanime, et poussèrent des cris de réprobation et de vengeance.

Mais Guillaume de La Marck, élevant sa formidable voix au-dessus du tumulte, le poing fermé et le bras étendu, s'écria : — Comment, vils pourceaux de Liége ! vous qui vous vautrez dans la fange de la Meuse, vous osez vous opposer à Guillaume de La Marck ! — Holà, mes marcassins (c'était une expression par laquelle lui-même et beaucoup d'autres désignaient souvent ses soldats), montrez vos défenses à ces pourceaux flamands !

Tous ses soldats furent debout au même instant ; et, comme ils

étaient mêlés à ceux qui tout à l'heure étaient leurs alliés, et qui étaient loin d'être préparés à une telle surprise, chacun d'eux, en un clin d'œil, eut saisi son plus proche voisin au collet, tandis que leur main droite brandissait un grand poignard dont la lame brillait à la lumière des lampes et aux rayons de la lune. Tous les bras étaient levés, mais aucun ne frappait, car les bourgeois avaient été pris trop à l'improviste pour faire résistance, et peut-être aussi de La Marck n'avait-il d'autre but que d'imposer la terreur dans l'esprit de ses alliés de Liége.

Mais le courage de Quentin Durward, plus résolu que ne semblait l'indiquer son âge, et qui d'ailleurs était stimulé en ce moment par tout ce qui pouvait lui imprimer une nouvelle énergie, donna tout à coup une nouvelle face aux choses. Imitant l'action des soldats de de La Marck, il s'élança sur Carl Eberson, le fils de leur chef, et le maî-

trisant aisément, il appuya son poignard sur la gorge de l'enfant, en même temps qu'il s'écriait : Jouez-vous à ce jeu-là? alors j'en prends ma part.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria de La Marck; c'est une plaisanterie, — rien qu'une plaisanterie. — Pensez-vous que je voudrais insulter mes bons amis et alliés de la ville de Liége? — Soldats, lâchez prise et asseyez-vous. Qu'on emporte cette charogne (et il poussa du pied le corps

de l'évêque), qui a causé cette querelle entre des amis, et trinquons de nouveau pour effacer toute inimitié.

Tous lâchèrent prise à l'instant ; et les citadins, comme les soldats, se regardaient les uns les autres, ne sachant trop s'ils devaient se considérer désormais comme amis ou comme ennemis. Quentin Durward profita de ce moment.

— Écoutez-moi, dit-il, Guillaume de La Marck, et vous aussi, bourgeois et citoyens de Liége. — Et vous, jeune homme, restez en repos (le jeune Carl tâchait de se dégager) ; il ne vous arrivera aucun mal, à moins que cette piquante plaisanterie ne se renouvelle.

— Au nom du diable ! s'écria de La Marck frappé d'étonnement, qui es-tu, toi qui viens nous imposer des conditions et prendre des otages dans notre propre résidence, à nous qui en exigeons des autres, mais qui n'en accordons à personne ?

— Je suis un serviteur du roi Louis de France, répondit Quentin avec hardiesse, un archer de sa garde écossaise, comme vous pouvez le voir à mon langage et à mon costume. Je suis ici pour observer et lui faire connaître vos actes ; et je vois avec surprise que ce sont ceux de païens plutôt que de chrétiens, — de fous plutôt que d'hommes raisonnables. L'armée de Charles de Bourgogne va incessamment marcher contre vous ; si vous désirez obtenir des secours de la France, vous devez vous conduire différemment. — Quant à vous, habitants de Liége, je vous conseille de retourner à l'instant chez vous ; et si quelque obstacle est mis à votre départ, je déclare ceux de qui il viendra ennemis de mon maître, Sa très-gracieuse Majesté de France.

— France et Liége ! France et Liége ! crièrent à la fois les hommes de la suite de Pavillon et un certain nombre d'autres Liégeois, dont le hardi langage tenu par Quentin commençait à relever le courage. — France et Liége ! et vive le brave archer ! Nous vivrons et nous mourrons pour lui !

Les yeux de Guillaume de La Marck lançaient des éclairs de fureur, et il serrait convulsivement son poignard, comme s'il eût voulu le lancer au cœur de l'audacieux archer ; mais, promenant son regard autour de lui, il lut dans les yeux de ses soldats quelque chose que *lui-même* dut respecter. Beaucoup d'entre eux étaient Français, et tous connaissaient les secours secrets que Guillaume recevait de la France, tant en hommes qu'en argent ; quelques-uns étaient même épouvantés de l'action violente et sacrilége qu'il venait de commettre. Le nom de Charles de

Bourgogne, qui n'était sûrement pas homme à fermer les yeux sur les faits de cette nuit, sonnait d'une manière alarmante ; et la folie de se faire une querelle avec les Liégeois, en même temps qu'on exciterait le ressentiment du roi de France, fit impression sur tous les esprits, quelque troublés qu'ils fussent par le vin. En un mot, de La Marck vit qu'il ne serait pas soutenu, même par sa propre troupe, dans aucun acte de violence immédiate. Adoucissant donc l'expression farouche de ses yeux et de ses sourcils, il déclara — qu'il n'avait aucun mauvais dessein contre ses bons amis de Liége, qui tous pouvaient quitter Schonwaldt quand il leur plairait, quoiqu'il eût espéré qu'ils auraient passé au moins la nuit à se réjouir avec lui de leur commune victoire ; puis, avec plus de calme qu'il n'en montrait d'ordinaire, il ajouta qu'il serait prêt à s'entendre avec eux pour le partage du butin et quant aux mesures nécessaires pour leur défense mutuelle, soit le lendemain, soit dans tout autre moment qui leur paraîtrait convenable. En même temps, il espérait que le gentilhomme écossais honorerait son festin, en passant à Schonwaldt la nuit entière.

Le jeune Écossais le remercia : ses mouvements, dit-il, devaient être déterminés par ceux de Pavillon, auquel ses instructions l'attachaient particulièrement ; mais, sans aucun doute, il l'accompagnerait dans sa prochaine visite au quartier du vaillant Guillaume de La Marck.

— Si vos mouvements dépendent des miens, dit Pavillon à haute voix, il est probable que vous quitterez Schonwaldt sans un instant de délai ; et si vous n'y revenez qu'en ma compagnie, vous ne le reverrez probablement pas de sitôt.

L'honnête citadin ne prononça qu'entre ses dents la seconde partie de sa phrase, craignant les conséquences de sa franchise, qu'il ne put cependant réprimer.

— Suivez mes pas, mes braves *kurschner*, dit-il aux hommes qui formaient sa garde, et nous allons sortir aussi vite que possible de cette caverne de brigands.

Ceux des Liégeois qui n'appartenaient pas aux dernières classes semblaient partager, à cet égard, l'opinion du syndic ; et ils n'avaient guère éprouvé plus de joie quand ils s'étaient emparés de Schonwaldt, qu'ils n'en ressentaient maintenant à l'idée d'en sortir sains et saufs. Ils ne rencontrèrent, en effet, aucun obstacle à leur sortie du château, et grande fut la joie de Quentin quand il laissa derrière lui cette redoutable enceinte.

Pour la première fois depuis qu'ils étaient entrés dans cette horrible salle, Quentin se hasarda à demander à la jeune comtesse comment elle se trouvait.

— Bien, bien, répondit-elle avec une précipitation fiévreuse, parfaitement bien. — Ne vous arrêtez pas à me faire une question ; ne perdons pas un instant. — Fuyons, — fuyons !

En même temps elle s'efforçait d'accélérer sa marche, mais avec si peu de succès, qu'elle fût tombée d'épuisement si Durward ne l'eût soutenue. Avec la tendresse d'une mère qui veut mettre son enfant hors de danger, il la prit dans ses bras ; et tandis qu'elle lui passait un des siens autour du cou, sans autre pensée que le désir d'assurer sa fuite, Quentin n'aurait pas voulu avoir couru cette nuit un péril de moins, puisque telle en était la conclusion.

De son côté, l'honnête bourgmestre était soutenu et traîné par son fidèle conseiller Peterkin et un autre de ses gens ; et ils arrivèrent ainsi, hors d'haleine, sur les bords de la rivière, ayant rencontré sur leur route plusieurs groupes de curieux citadins, empressés de connaître l'état des choses à Schonwaldt, et la vérité de certaines rumeurs déjà répandues, que la discorde avait déjà éclaté parmi les vainqueurs.

Échappant autant qu'ils le purent à leurs questions, ils réussirent enfin, grâce à Peterkin et à quelques-uns de ses compagnons, à se

procurer une barque ; et ils purent prendre ainsi quelque repos, dont

avait grand besoin la comtesse Isabelle, toujours sans mouvement dans les bras de son libérateur. Ce repos n'était pas moins nécessaire au digne bourgmestre, qui, après avoir fait quelques remerciements sans suite à Durward, trop occupé de son précieux fardeau pour lui répondre, se tourna vers Peter, et commença un long discours sur son courage et son obligeance, et sur les dangers auxquels ces qualités l'avaient exposé en cette occasion et en plusieurs autres.

— Peter, Peter, disait-il, reprenant ses plaintes de la nuit, si je n'avais pas eu le cœur courageux, je ne me serais jamais élevé contre le paiement des vingtièmes, quand âme qui vive ne se refusait de les payer : — oui ; et un cœur moins brave ne m'aurait pas entraîné à cette autre bataille de Saint-Trond, où un homme d'armes du Hainaut me renversa d'un coup de lance dans un fossé plein de boue, d'où ni ma bravoure ni mes efforts ne purent me tirer qu'après la bataille : — oui, et cette nuit encore, Peter, mon courage m'a emprisonné dans cette cuirasse trop étroite, où j'aurais étouffé sans l'aide de ce brave jeune homme, dont le métier est de se battre, à quoi je lui souhaite beaucoup de plaisir. Et ma bonté de cœur, Peter, a fait de moi un homme pauvre, — c'est-à-dire elle aurait pu faire de moi un homme pauvre, si je n'avais été passablement fourni des biens de ce misérable monde. Et Dieu sait quels embarras mon bon cœur peut encore m'attirer, avec des dames, des comtesses, des secrets à garder, qui, d'après ce que j'en sais, peuvent me coûter la moitié de ma fortune, et mon cou par-dessus le marché !

Quentin ne put garder un plus long silence. Il lui assura que quelque danger qu'il pût courir ou quelque dommage qu'il pût éprouver à cause de la jeune dame qui se trouvait sous sa protection, il en serait payé, et autant que possible dédommagé par la reconnaissance de celle qu'il aurait sauvée.

— Merci, mon jeune écuyer, merci ; mais qui vous a dit que je voulais un dédommagement pour avoir fait mon devoir d'honnête homme? Je regrette seulement que cela puisse me tant coûter; et je puis, j'espère, parler ainsi à mon lieutenant, sans reprocher à personne ni mes pertes, ni mes périls.

Quentin s'aperçut dès lors que le syndic était un de ces hommes, dont le nombre est grand, qui se paient en grondant des services qu'ils ont pu rendre, et dont les plaintes n'ont d'autre motif que de donner une plus haute idée de leur obligeance, en faisant ressortir les peines

qu'elle leur cause. Il jugea donc prudent de garder le silence, et laissa le syndic déplorer avec son lieutenant les risques et les pertes où l'avaient entraîné son zèle pour le bien public et son obligeance désintéressée, sujet qui le conduisit jusqu'à la porte de sa maison.

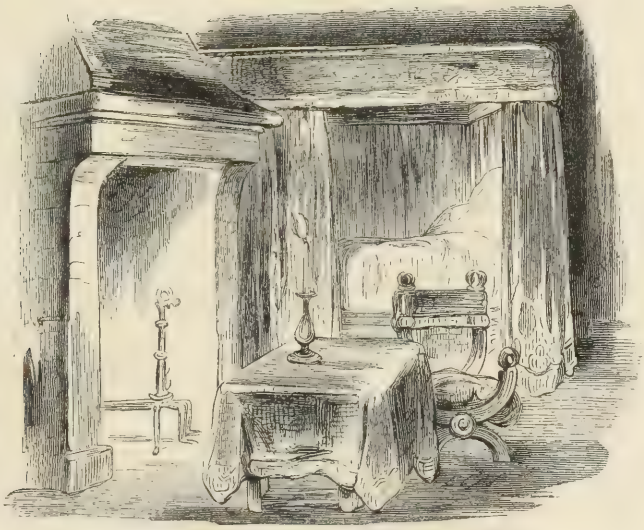
La vérité est que l'honnête citadin sentait qu'il avait perdu un peu de son importance, en laissant au jeune étranger le premier rôle lors de la crise qui venait d'avoir lieu à Schonwaldt ; et quoiqu'au premier moment il eût été charmé du résultat de l'intervention de Durward, il lui semblait, par réflexion, que sa réputation devait en souffrir, et il tâchait, en conséquence, de racheter cet échec en exagérant ses droits à la reconnaissance de son pays en général, de ses amis en particulier, et plus spécialement encore à celle de la comtesse de Croye et de son jeune protecteur.

Mais quand la barque eut atteint la porte de son jardin, et qu'aidé par Peter il eut mis pied à terre, il sembla que l'attouchement de son seuil eût suffi pour dissiper ces pensées de jalousie et d'amour-propre blessé, et pour transformer le démagogue éclipsé et mécontent en un hôte honnête, bon, serviable et hospitalier. Il appela à haute voix Trudchen, qui arriva aussitôt ; car la peur et l'inquiétude n'avaient guère laissé pénétrer le sommeil dans les murs de Liége durant cette nuit pleine d'agitations. Trudchen fut chargée d'avoir les plus grands soins de la belle étrangère, qui avait à peine l'usage de ses sens; et remplie à la fois d'admiration pour les charmes de la jeune comtesse, et de pitié pour sa détresse, Gertrude s'acquitta de ce devoir hospitalier avec l'affection empressée d'une sœur.

Quelque tard qu'il fût et quelque fatigué que parût le syndic, Quentin eut toutes les peines du monde à échapper à un flacon d'excellent vin, contemporain de la bataille d'Azincourt ; il aurait été forcé d'en prendre sa part, sans l'arrivée de la maîtresse de la maison, que les cris de Pavillon pour obtenir les clefs de la cave firent sortir de sa chambre à coucher. C'était une petite femme ronde et enjouée, qui avait dû être jolie dans son temps, mais dont les traits les plus marquants, depuis quelques années, étaient un nez rouge et pointu, une voix aiguë, et une détermination bien prononcée de maintenir le syndic, en compensation de l'autorité qu'il exerçait au-dehors, sous la règle d'une sévère discipline conjugale.

Dès qu'elle connut la nature du débat entre son mari et son hôte, elle déclara sans façon que le premier, loin d'avoir besoin de vin, en

avait bu déjà plus qu'il ne fallait ; et au lieu de se servir, comme il l'espérait, de quelqu'une des clefs de l'énorme trousseau suspendu à sa ceinture par une chaîne d'argent, elle lui tourna le dos sans plus de cérémonie, et conduisit Quentin dans une jolie chambre où il devait passer la nuit, et qui était si bien garnie de tout ce qui pouvait la rendre commode et agréable, que probablement il n'en avait pas jusqu'à ce moment rencontré une semblable : tant les riches habitants de la Flandre surpassaient alors, pour tout ce qui tient aux aises de la vie intérieure, non-seulement les pauvres et grossiers Écossais, mais les Français eux-mêmes.



CHAPITRE XXIII.

LA FUITE.

. . . Maintenant ordonnez-moi d'y courir, et je tenterai des choses impossibles; oui, et même je les surmonterai.

. . . . . .

. . . Mettez-vous sur pied; et, le cœur plein d'une nouvelle ardeur, je vous suis, et me sens prêt à tout. *Jules César.*

MALGRÉ le mélange de joie et de crainte, de doute, d'anxiété et des autres sentiments qui l'avaient agité, les fatigues du jour précédent avaient tellement épuisé notre jeune Écossais, qu'il dormit profondément jusqu'assez avant dans la journée. Il fut réveillé par le digne syndic, qui entra dans sa chambre le front chargé de soucis.

Il s'assit près du lit de son hôte et commença un long discours assez embrouillé sur les devoirs domestiques de la vie maritale, et spécialement sur le pouvoir respectable et la suprématie légitime qu'il convenait qu'un mari maintînt vis-à-vis de sa femme, toutes les fois qu'il y avait entre eux une différence d'opinion. Quentin écoutait avec quelque inquiétude : il savait que les maris, comme d'autres puissances belligérantes, sont quelquefois disposés à entonner le *Te Deum* pour cacher une défaite, aussi bien que pour célébrer une victoire ; et il se hâta de s'en assurer plus positivement, en disant qu'il espérait que leur arrivée n'avait occasionné aucun embarras à la maîtresse de la maison.

— Embarras ! — non, répondit le bourgmestre ; — nulle femme ne peut moins être prise à l'improviste que la mère Mabel ; — toujours heureuse de voir ses amis ; — toujours, avec la grâce de Dieu, un logement prêt et un bon repas servi pour eux. — Aucune femme dans le monde n'est plus hospitalière ; — c'est seulement dommage que son caractère soit quelque peu particulier.

— En un mot, notre présence ici lui est désagréable, dit l'Écossais en sautant du lit et commençant à s'habiller à la hâte. Si j'étais sûr que la comtesse Isabelle fût en état de voyager après les horreurs de la nuit dernière, nous n'ajouterions pas à nos torts en restant ici un instant de plus.

— C'est juste ce que la jeune dame a dit à la mère Mabel ; et vraiment je voudrais que vous eussiez vu quelles couleurs lui montaient au visage comme elle disait cela. — Une laitière qui a patiné pendant cinq milles par un vent glacial, pour venir au marché, est un lis en comparaison. — Je ne suis pas surpris que la mère Mabel, pauvre chère âme, puisse être un peu jalouse.

— La comtesse Isabelle a-t-elle donc déjà quitté son appartement ? dit le jeune homme en continuant à s'habiller avec encore plus de hâte.

— Oui ; et elle vous attend avec la plus grande impatience, pour déterminer quel chemin vous devez prendre, — puisque vous êtes tous deux résolus à partir. — Mais j'espère que vous attendrez le déjeuner ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout cela plus tôt? s'écria Quentin avec impatience.

— Doucement, — doucement, dit le syndic ; je vous l'ai dit trop

tôt, je pense, si vous vous démontez si vite. J'aurai encore quelque autre chose à vous dire, cependant, si je vous vois assez patient pour m'écouter.

— Dites, mon digne Monsieur, dites promptement et aussi vite que vous pourrez. — Je suis tout oreilles.

— Hé bien, alors, reprit le bourgmestre, je vous dirai en un mot que Trudchen, qui est aussi fâchée de se séparer de cette jeune et jolie dame que si c'était sa sœur, veut que vous preniez quelque autre déguisement : car le bruit court dans la ville que les dames de Croye traversent le pays en habits de pèlerines, accompagnées d'un archer écossais ; on dit que l'une d'elles a été amenée à Schonwaldt la nuit dernière par un Bohémien, après notre départ. On dit de plus que ce même Bohémien a donné à Guillaume de La Marck l'assurance que vous n'étiez chargé d'aucun message, ni pour lui ni pour le bon peuple de Liége; que vous aviez enlevé la jeune comtesse, et voyagé avec elle comme son amoureux. Toutes ces nouvelles sont venues de Schonwaldt ce matin, et nous ont été annoncées à nous et aux autres conseillers, qui ne savent quoi décider. Car quoique mon opinion soit que Guillaume de La Marck a été un peu vif avec l'évêque et avec nous-mêmes, cependant on le regarde généralement comme un brave homme au fond, — c'est-à-dire quand il est à jeun, — et comme le seul chef au monde qui puisse se mettre à notre tête contre le duc de Bourgogne. — Et réellement, au point où sont les choses, je suis à moitié convaincu que nous ne devons pas nous brouiller avec lui, car nous avons été trop loin pour reculer.

— Votre fille a raison, dit Quentin, s'abstenant de tout reproche ou remontrance, qu'il vit devoir être infructueux devant une résolution que le digne magistrat avait adoptée sous la double inspiration de ses préjugés politiques et de sa soumission conjugale; — votre fille a raison. — Nous devons partir déguisés, et à l'instant. Nous pouvons, j'espère, compter sur vous pour le secret et pour nos moyens de fuite ?

— De tout mon cœur, — de tout mon cœur, dit l'honnête citadin, qui, n'étant pas trop satisfait lui-même de la dignité de sa conduite, désirait trouver quelque moyen d'expiation. — Je ne puis oublier que je vous ai dû la vie la nuit dernière, d'abord en me dégrafant ce maudit pourpoint d'acier, et en me tirant d'un autre embarras encore pire, car ce sanglier et ses marcassins sont moins des hommes que des dia-

bles. Aussi je vous serai fidèle autant que la lame l'est à la poignée, comme disent nos couteliers, qui sont les meilleurs du monde entier. Maintenant que vous êtes prêt, venez par ici ; — vous allez voir jusqu'où je puis me fier à vous.

Le syndic le conduisit dans une pièce qui lui servait de caisse et où il traitait de ses affaires d'intérêt. Après avoir verrouillé la porte et promené autour de lui un regard perçant et inquiet, il ouvrit un cabinet secret et voûté, caché derrière la tapisserie, dans lequel étaient rangés plusieurs coffres de fer. Il en ouvrit un, qui était rempli de

florins, et le mit à la discrétion de Quentin, pour qu'il y puisât telle somme qu'il croirait nécessaire aux dépenses de sa compagne et aux siennes propres.

Comme l'argent que Quentin avait reçu à son départ du Plessis était presque entièrement dépensé, il n'hésita pas à accepter une somme de deux cents florins ; et par-là il déchargea d'un grand poids l'esprit de Pavillon, qui regardait le prêt désespéré qu'il faisait volontairement comme une expiation du manque d'hospitalité que diverses considérations majeures le forçaient de commettre.

Après avoir refermé avec soin la chambre qui contenait son trésor, le riche Flamand conduisit son hôte au salon, où il trouva la comtesse, pâle encore des scènes de la nuit précédente, mais dispose d'esprit et de corps, et vêtue à la mode d'une fille flamande de moyenne classe. Trudchen était seule avec elle, fort occupée de compléter le déguisement de la comtesse, et lui donnant toutes les instructions nécessaires pour le porter avec aisance. Isabelle tendit au jeune Écossais sa main, qu'il baisa avec respect, et elle lui dit : — Monsieur Quentin, nous devons quitter ici nos amis, si je ne veux attirer sur eux une part des malheurs qui m'ont constamment poursuivie depuis la mort de mon père. Il faut que vous changiez de costume et que vous m'accompagniez, si vous n'êtes pas las de protéger une femme si malheureuse.

— Moi ! — moi fatigué de vous accompagner ! — je vous suivrai au bout du monde ! Mais vous, — vous-même, — êtes-vous en état de supporter les fatigues de votre entreprise ? — Pouvez-vous, après les terreurs de la nuit dernière...

— Ne les rappelez pas à ma mémoire ; je ne m'en souviens que comme d'un rêve horrible, mais confus. — L'excellent évêque est-il sauvé ?

— Je crois qu'il est en liberté, dit Quentin en faisant un signe à Pavillon, qui semblait se disposer à commencer le récit de l'horrible catastrophe.

— Nous est-il possible de le rejoindre ? continua la comtesse ; — a-t-il rassemblé quelques forces ?

— Ses espérances sont toutes dans le Ciel, répondit l'Écossais ; mais, en quelque lieu que vous désiriez vous rendre, je resterai près de vous pour vous conduire et vous garder.

— Nous verrons, dit Isabelle ; et après un moment de silence, elle ajouta : — Un couvent serait l'asile de mon choix, mais je crains que ce ne soit une faible défense contre mes persécuteurs.

— Hem ! hem ! dit le syndic, je ne saurais vous conseiller de choisir un couvent dans le territoire de Liége, parce que le Sanglier des Ardennes, brave chef d'ailleurs, allié sûr et bien disposé pour notre ville, a l'humeur bourrue, et surtout professe peu de respect pour les cloîtres, les couvents, les monastères et choses semblables. On dit qu'il y a une vingtaine de nonnes, — c'est-à-dire de ci-devant nonnes, — qui suivent toujours sa troupe...

— Tenez-vous prêt, monsieur Durward, et le plus promptement possible, dit Isabelle, interrompant ce détail, puisque je dois me confier à votre foi.

Dès que le syndic et Quentin eurent quitté le salon, Isabelle adressa à Gertrude diverses questions sur les routes et sur d'autres objets, avec tant de justesse d'esprit et d'à-propos que la fille de Pavillon ne put s'empêcher de s'écrier : — Je vous admire, Madame ! — j'ai entendu parler de courages mâles, mais le vôtre me paraît plus qu'humain.

— La nécessité, ma bonne amie, la nécessité est mère du courage comme de l'invention. Il n'y a pas longtemps, je ne pouvais, sans m'évanouir, voir tomber une goutte de sang d'une égratignure ; — hier j'en ai vu couler autour de moi, je puis dire à flots, et pourtant j'ai conservé mes facultés, et mes sens ne m'ont pas abandonnée. — Ne pensez pas, cependant, que ce soit une tâche aisée, ajouta-t-elle en posant sur le bras de Gertrude sa main tremblante, quoiqu'elle parlât toujours d'une voix ferme; ma force intérieure est comme une garnison assiégée par des milliers d'ennemis, et qu'une résolution déterminée peut seule défendre contre eux. Si ma situation était tant soit peu moins périlleuse, — si je ne sentais que ma seule chance d'échapper à un sort auquel la mort serait préférable est de conserver du sang-froid et de la présence d'esprit, — en ce moment, Gertrude, je me jetterais dans vos bras, et je soulagerais mon sein oppressé par un torrent de larmes plns amères que n'en laissa jamais échapper un cœur brisé par la douleur.

— Ne le faites pas, Madame ; prenez courage, dites votre chapelet, et livrez-vous à la protection du Ciel ; et sûrement, si le Ciel envoya jamais un libérateur à quelqu'un prêt à périr, ce jeune gentilhomme, si brave et si hardi, a été marqué pour être le vôtre. Il y a quelqu'un aussi, ajouta-t-elle en rougissant beaucoup, sur qui j'ai quelque pouvoir. N'en dites rien à mon père ; mais j'ai commandé à mon amoureux, Hans Glover, de vous attendre à la porte de l'Est, et de ne jamais me revoir s'il ne me donnait sa parole qu'il vous a conduite en sûreté hors du territoire.

L'embrasser tendrement fut la seule manière par laquelle la jeune comtesse put exprimer ses remerciements à la franche et bonne Trudchen ; celle-ci lui rendit ses embrassements avec effusion et ajouta avec un sourire : — Si deux filles et leurs amoureux dévoués ne peu-

vent réussir dans un déguisement et une fuite, le monde n'est plus ce que j'ai entendu dire qu'il doit être.

Une partie de ce discours rappela de vives couleurs sur les joues pâles de la comtesse, et l'arrivée soudaine de Quentin ne les fit pas disparaître. Il avait le costume complet d'un riche paysan flamand. Peterkin avait exprimé son intérêt pour le jeune Écossais par la promptitude avec laquelle il lui avait donné ses habits de fête, en jurant en même temps que, dût-on le tirailler et le corroyer pis que ne l'avait jamais été peau de bœuf, il ne dirait pas un mot qui pût compromettre les jeunes gens. Deux bons chevaux avaient été préparés par l'activité de la mère Mabel, qui réellement ne voulait pas de mal à la comtesse, non plus qu'à son compagnon, pourvu qu'elle pût éloigner de sa maison les dangers auxquels leur présence pouvait l'exposer. Elle les vit avec une grande satisfaction monter à cheval et partir, après toutefois qu'elle les eut prévenus qu'ils trouveraient leur route jusqu'à la porte de l'Est en suivant des yeux Peterkin, qui marchait en avant comme leur guide, mais à distance et sans avoir avec eux aucune relation apparente.

Dès que ses hôtes furent éloignés, la mère Mabel saisit cette occasion de débiter à Trudchen une longue leçon de morale sur le danger de se livrer à la lecture des romans, qui avaient rendu les grandes dames de la cour si hardies et si dévergondées, qu'au lieu de s'appliquer à apprendre à conduire honnêtement leur ménage, il fallait qu'elles courussent à cheval à travers le pays, tout-à-fait comme des demoiselles errantes, n'ayant d'autre suite que quelque paresseux écuyer, quelque page débauché, ou un libertin d'archer étranger, au grand risque de leur santé, au détriment de leur fortune, et à l'irréparable préjudice de leur réputation.

Gertrude écoutait tout cela en silence, et sans rien répondre; mais, d'après son caractère, on peut douter qu'elle tirât de cette leçon le fruit que s'en proposait sa mère.

Pendant ce temps, nos voyageurs étaient arrivés à la porte orientale de la ville, à travers une foule de peuple heureusement trop occupée des événements politiques et des bruits du moment pour donner la moindre attention à un couple dont l'extérieur était si peu remarquable. Ils passèrent les postes au moyen d'une permission que Pavillon leur avait obtenue, mais au nom de son collègue Rouslaer, et ils prirent congé de Peter Geislaer en échangeant, en peu de mots, leurs souhaits de prospérité. Immédiatement après, ils furent joints par un vigoureux jeune homme, monté sur un bon cheval gris, et qui se fit aussitôt connaître pour Hans Glover, le prétendant de Trudchen Pavillon. C'était une bonne figure flamande, — n'annonçant point, à la vérité, une intelligence fort remarquable, mais déployant plus de gaieté et de bonne humeur que d'esprit; au total, à ce que ne put s'empêcher de penser Isabelle, peu digne d'être le prétendant de la bonne Trudchen. Il se montra, au reste, très-empressé de se conformer aux vues généreuses de la fille du syndic; car, après les avoir saluées respectueusement, il demanda en flamand à la comtesse sur quelle route elle désirait être conduite.

— Conduisez-moi, répondit-elle, vers la ville la plus rapprochée, sur la frontière du Brabant.

— Vous avez donc déterminé le but de votre voyage? dit Quentin, approchant son cheval de celui d'Isabelle, et en employant le français, que leur guide ne comprenait pas.

— Sans doute, répondit la jeune comtesse : car, dans la situation où je me trouve, ce ne serait pas sans grand dommage pour moi que je

prolongerais mon voyage : je dois chercher à l'abréger, quand même la fin en devrait être une prison rigoureuse.

— Une prison ! s'écria Quentin.

— Oui, mon ami, une prison; mais j'aurai soin que vous ne la partagiez pas.

— Ne prenez pas ce soin, — ne pensez pas à moi. Que je vous sache en sûreté, et peu importe ce que je deviendrai ensuite.

— Ne parlez pas si haut ; vous surprendrez notre guide. — Vous voyez qu'il a déjà pris les devants.

Le bon Flamand, en effet, faisant ce qu'il aurait désiré qu'on fît pour lui, avait éloigné d'eux la contrainte d'un tiers, dès qu'il avait vu Quentin s'approcher de la comtesse.

— Oui, continua-t-elle quand elle se fut assurée qu'on ne les observait pas ; oui, mon ami, mon protecteur, — pourquoi rougirais-je de vous appeler ainsi, puisque le Ciel vous a fait tel pour moi? — mon devoir est de vous dire que je suis résolue de retourner dans ma contrée natale, et de m'abandonner à la merci du duc de Bourgogne. Ce sont de mauvais conseils, quoique donnés en bonne intention, qui m'ont conduite à me soustraire à sa protection pour me mettre sous celle du faux et artificieux Louis de France.

— Et vous êtes donc résolue à devenir l'épouse de l'indigne favori de Charles, du comte de Campo-Basso ?

Ainsi parlait Quentin, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente, mais qui trahissait les angoisses de son âme ; comme celle du condamné qui, affectant une résolution bien éloignée de son cœur, demande si l'ordre de son exécution est arrivé.

— Non, Durward, non, répondit la comtesse Isabelle en se redressant sur sa selle ; tout le pouvoir du duc de Bourgogne n'abaissera pas jusque là une fille de la maison de Croye. Le duc Charles peut saisir mes terres et mes fiefs, il peut enfermer ma personne dans un couvent ; mais il ne peut rien de plus ; et je souffrirais des maux encore plus grands avant de consentir à donner ma main au comte de Campo-Basso.

— Des maux plus grands ? s'écria Quentin ; et quels maux peuvent surpasser la ruine et l'emprisonnement ? — Oh ! pensez-y bien, Madame, tandis que vous respirez encore un air libre, et que vous avez près de vous quelqu'un qui hasardera sa vie pour vous conduire en Angleterre, en Allemagne, même en Écosse, car partout vous trouverez de généreux protecteurs. — Oh ! tandis qu'il est temps, ne renoncez pas aussi inconsidérément à la jouissance de votre liberté, le don le plus précieux que le Ciel nous ait fait ! — Qu'un poète de mon pays a eu raison de dire :

Ah ! la liberté est une noble chose ; — la liberté, mère de tous les plaisirs, et qui elle-même est le premier des plaisirs ! — Il vit heureux celui qui vit libre. Peines, maladies, pauvreté, privations, tous les maux de la terre, un seul mot les renferme : esclavage

Elle écoutait avec un sourire mélancolique la tirade de son guide en faveur de la liberté. Après un instant de silence, elle répondit : La liberté est pour l'homme seulement ; la femme doit toujours chercher un protecteur, puisque la nature ne lui a pas donné la force de se défendre elle-même. — Et où en trouverai-je un ? — Sera-ce le voluptueux Édouard d'Angleterre ? — l'ivrogne Wenceslas de Germanie ? — Sera-ce en Ecosse ? — Ah ! Durward, si j'étais votre sœur, et que vous pussiez m'assurer un asile dans quelqu'une des vallées de vos montagnes, que vous aimez à décrire, un asile où, soit par charité, soit pour le peu de joyaux qui me restent, je pusse mener une vie tranquille, et oublier le rang pour lequel j'étais née : — si vous pou-

viez m'assurer la protection de quelque dame honorable du pays, — et celle de quelque baron dont le cœur serait aussi fidèle que son épée, — ce serait une perspective pour laquelle je pourrais braver la censure du monde en prolongeant mon voyage.

La comtesse Isabelle prononça ces mots d'un ton de voix si tendre et si touchant, que le cœur de Quentin en fut pénétré à la fois de joie et de tristesse. Il hésita un moment avant de répondre, cherchant à la hâte en lui-même la possibilité qu'il pourrait avoir de lui procurer un asile sûr en Écosse ; mais il ne put échapper à cette triste vérité, que l'engager à cette démarche serait se rendre coupable d'une action basse et cruelle, puisqu'il n'aurait ensuite ni le pouvoir ni les moyens de la protéger. — Madame, dit-il enfin, j'agirais honteusement, contre l'honneur et les lois de la chevalerie, si je vous laissais former un projet reposant sur cette idée que je pourrais vous offrir en Écosse d'autre protection que celle de cet humble bras qui est maintenant près de vous. Je sais à peine si mon sang coule dans les veines d'un seul autre habitant de mon pays natal. Le chevalier d'Innerquharity a pris d'assaut notre manoir au milieu de la nuit, et a fait périr tout ce qui portait le nom de Durward. En Écosse, je retrouverais nos ennemis féodaux nombreux et puissants, moi faible et isolé ; et le roi même eût-il la volonté de me rendre justice, il n'oserait, pour redresser les torts d'un de ses plus pauvres sujets, mécontenter un chef qui marche à la tête de cinq cents cavaliers.

— Hélas ! dit la comtesse, il n'est donc pas un coin dans le monde où l'on soit à l'abri de l'oppression, puisqu'elle déchaîne ses fureurs au milieu de montagnes sauvages qui offrent si peu à convoiter, aussi bien que dans nos plaines riches et fertiles !

— C'est une triste vérité, et je n'ose la nier ; ce n'est guère que la soif du sang et les désirs de vengeance qui arment nos clans ennemis les uns contre les autres ; les Ogilvies, ainsi que beaucoup d'autres clans, présentent en Écosse les mêmes scènes d'horreur que de La Marck et ses bandits dans cette contrée.

— Ne parlons donc plus de l'Écosse, reprit Isabelle d'un ton d'indifférence réel ou affecté ; — ne parlons plus de l'Écosse. — Je ne l'ai citée qu'en plaisantant, pour voir si réellement vous oseriez me recommander comme un lieu de refuge le pays d'Europe le plus déchiré de guerres intestines. Je ne voulais qu'éprouver votre sincérité, sur laquelle je vois avec plaisir qu'on peut compter, même quand vos

sympathies naturelles sont le plus fortement mises en jeu. Ainsi, encore une fois, je ne chercherai pas d'autre refuge que celui que pourra m'accorder quelque honorable baron feudataire du duc Charles, entre les mains duquel je suis résolue de me livrer.

— Et pourquoi, Madame, ne vous réfugiez-vous pas plutôt dans vos domaines, à l'abri des murs de votre château, ainsi que vous en aviez le dessein à Tours ? Pourquoi ne pas appeler autour de vous les vassaux de votre père, pour vous mettre à même de traiter avec le duc de Bourgogne plutôt que de vous livrer à lui ? Sûrement vous trouverez bien des cœurs prêts à combattre vaillamment pour votre cause ; j'en connais un, du moins, qui perdrait volontiers la vie pour en donner l'exemple.

— Hélas ! ce projet, que m'avait suggéré l'artificieux Louis, et qui, comme tous ceux qu'il a jamais formés, avait pour objet son avantage plutôt que le mien, ce projet est devenu impraticable depuis que le duc Charles en a été instruit par le double traître Zamet Maugrabin.

Mon parent a été chargé de fers, et mes châteaux sont occupés par les garnisons du duc. Toute tentative de ma part n'aurait pour résultat

que d'exposer mes vassaux à sa vengeance. Et pourquoi ferais-je verser plus de sang qu'il n'en a été répandu déjà pour une cause qui en est si peu digne? Non, je me soumettrai à mon souverain comme une vassale obéissante, dans tout ce qui ne fera pas violence à mes inclinations personnelles ; d'autant plus que ma tante, la comtesse Hameline, qui la première a conseillé et même pressé ma fuite, a déjà pris, je pense, ce sage et honorable parti.

— Votre tante ! répéta Quentin, rappelé subitement à des souvenirs auxquels la jeune comtesse était étrangère, et que la succession rapide d'événements périlleux et d'émotions qui l'avaient absorbé depuis la veille avait réellement bannis de sa mémoire.

— Oui, — ma tante, — la comtesse Hameline de Croye. — Savez-vous quelque chose d'elle ? Elle est en ce moment, j'espère, sous la protection de la bannière de Bourgogne. — Vous gardez le silence ! Savez-vous ce qu'elle est devenue ?

Cette dernière question, faite du ton de la plus vive inquiétude, obligea Quentin de raconter en peu de mots ce qu'il savait du sort de la comtesse. Il dit comment il avait été appelé à la suivre dans sa fuite de Schonwaldt, fuite dans laquelle il ne doutait pas que la comtesse Isabelle ne les accompagnât ; — comment il s'était aperçu que celle-ci n'était pas avec eux, — et finalement comment il était revenu au château, et ce qui lui était arrivé jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée. Mais il ne dit rien du dessein qu'il était clair que dame Hameline avait conçu en quittant Schonwaldt, ni du bruit qui avait couru qu'elle était tombée entre les mains de Guillaume de La Marck. Sa délicatesse lui commandait le silence sur le premier point ; et, quant au second, il ne voulait pas alarmer la sensibilité de sa compagne, dans un moment où elle avait besoin de forces et de courage, en lui rapportant ce qui, après tout, ne lui était parvenu à lui-même que comme une vague rumeur.

Ce récit, quoique dépouillé de ces circonstances importantes, parut affecter profondément la comtesse Isabelle. Elle chemina quelque temps en silence ; puis elle reprit, d'un ton froid et mécontent : — Ainsi vous avez abandonné mon infortunée parente dans une forêt, à la merci d'un vil Bohémien et d'une perfide suivante ? — Pauvre tante, toi qui avais coutume de vanter la fidélité de ce jeune homme !

— Si je n'avais pas agi ainsi, Madame, dit Quentin, offensé non sans raison de la manière dont sa conduite semblait être appréciée,

quel eût été le destin d'une personne au service de laquelle j'étais plus particulièrement attaché ? Si je n'avais pas laissé la comtesse Hameline de Croye sous la garde de ceux qu'elle-même avait choisis pour conseillers et conducteurs, la comtesse Isabelle serait maintenant la femme du Sanglier des Ardennes, de Guillaume de La Marck.

— Vous avez raison, répondit la comtesse Isabelle en reprenant son affabilité ordinaire; et moi, qui ai profité de votre dévouement sans réserve, je me suis montrée injuste et ingrate envers vous. Mais ma malheureuse tante ! et cette perfide Marthon, qui avait si bien su capter sa confiance, et qui la méritait si peu ! — C'est elle qui avait introduit près de ma tante les traîtres Zamet et Hayraddin Maugrabin, qui, par leurs prétendues connaissances en divination et en astrologie, avaient obtenu un grand ascendant sur son esprit; c'est elle qui, en appuyant sur leurs prédictions, l'encourageait dans...—je ne sais comment dire, — dans des illusions relatives à un mariage, à des amants, et que l'âge de ma tante rendait improbables et presque ridicules. Je ne doute pas que ce ne soit Louis de France qui, dès l'origine, ait semé ces piéges autour de nous, afin de nous déterminer à nous réfugier à sa cour, ou plutôt à nous mettre nous-mêmes en son pouvoir. — Et, après cet acte d'imprudence, vous savez, Quentin, de quelle manière indigne d'un roi, d'un chevalier, d'un gentilhomme, d'un homme d'honneur, il a agi envers nous. — Mais, hélas ! ma parente ! — que croyez-vous qu'elle soit devenue ?

Tâchant d'inspirer à la jeune comtesse des espérances que lui-même avait à peine, Durward répondit que la passion dominante des Bohémiens était l'avarice; que Marthon, quand il les quitta, semblait disposée à protéger la comtesse Hameline; et qu'enfin il était difficile d'imaginer dans quel but ces misérables auraient assassiné ou maltraité la comtesse, quand ils pouvaient, en la traitant avec égards, en tirer une bonne rançon.

Pour détourner les pensées de la comtesse Isabelle de ce triste sujet, Quentin lui raconta sans détour la trahison de Maugrabin, qu'il avait découverte pendant la nuit, dans leur station près de Namur, et qui lui paraissait être le résultat d'un accord entre le roi et Guillaume de La Marck. Isabelle frémit d'horreur, et, revenant à elle, elle s'écria : Je suis honteuse d'avoir pu douter de la protection des saints, et d'avoir, même un instant, cru possible la réussite d'un plan si horriblement cruel, si bas, si déshonorant, quand il y a au Ciel des yeux qui

veillent avec sollicitude sur les misères humaines. Ce n'est pas une chose à laquelle il suffise de penser avec crainte ou avec horreur, il faut la repousser comme une infamie incroyable, à l'accomplissement de laquelle on ne pourrait croire sans se rendre coupable d'athéïsme. — Je vois à présent pourquoi cette hypocrite Marthon cherchait souvent à jeter entre nous des germes de petites jalousies et de mécontentement; pourquoi, en prodiguant des flatteries à celle de nous près de qui elle se trouvait, elle ne manquait jamais d'y mêler tout ce qui pouvait lui inspirer des préventions contre celle qui était absente. Mais je n'aurais jamais cru qu'elle eût pu aller jusqu'à déterminer une parente autrefois si affectionnée à m'abandonner aux périls de Schonwaldt, tandis qu'elle-même prenait la fuite.

— La comtesse Hameline ne vous avait donc pas parlé de ses projets de fuite ?

— Non ; elle semblait seulement me donner à entendre que Marthon aurait à me communiquer quelque chose. Il faut dire, à la vérité, que la tête de ma pauvre tante avait été tellement tournée par le jargon mystérieux du misérable Hayraddin, à qui elle avait accordé ce jour-là une longue conférence secrète, et qu'elle laissait échapper des mots si étranges, que... — que, — en un mot, je ne voulus, la voyant ainsi, lui demander aucune explication. Il était cependant cruel de m'abandonner ainsi !

— Je ne crois pas la comtesse Hameline coupable à ce point ; car tel était le trouble de cet instant et l'obscurité de la nuit, qu'elle a dû croire être accompagnée de sa nièce, comme moi-même, trompé par les manières et les habits de Marthon, je crus, au même moment, être dans la compagnie des deux dames de Croye, — et surtout, ajouta Quentin d'une voix basse, mais d'un ton déterminé, de *celle* sans laquelle, pour toutes les richesses de l'univers, je ne me serais pas éloigné de Schonwaldt.

Isabelle baissa la tête et parut à peine avoir remarqué le ton d'exaltation avec lequel son conducteur avait prononcé ces derniers mots. Mais quand il revint sur la politique de Louis, elle se tourna de nouveau vers lui ; et il leur fut aisé, grâce à leurs explications mutuelles, de s'assurer que les deux frères bohémiens, ainsi que leur complice Marthon, avaient été les agents de cet astucieux monarque, quoique Zamet, l'aîné des deux frères, avec une perfidie propre à sa race, ayant voulu jouer double jeu, eût été puni en conséquence.

Dans cette disposition de confidences mutuelles, et oubliant la singularité de leur situation, aussi bien que les périls de la route, ils voyagèrent ainsi pendant plusieurs heures. Ils ne s'arrêtèrent que pour faire rafraîchir leurs montures, dans un hameau retiré, ou *dorff*, où ils furent conduits par leur guide Hans Glover, qui, à tous égards, montra la discrétion et le bon sens dont il avait déjà fait preuve en s'écartant d'eux pour ne pas gêner la liberté de leur entretien.

Cependant, la distance sociale qui séparait les deux amants (car maintenant nous pouvons leur donner ce titre) semblait rapprochée ou oubliée, par suite des circonstances dans lesquelles ils étaient placés. Si la comtesse pouvait se glorifier d'un rang plus élevé, si elle était appelée, par sa naissance, à une fortune qui ne souffrait aucune comparaison avec celle de son jeune écuyer, qui n'avait que son épée pour tout bien, il ne faut pas oublier que, pour le moment, elle était aussi pauvre que lui, et qu'elle devait exclusivement sa sûreté, son honneur et sa vie, à la présence d'esprit, au courage, au dévouement qu'il avait montrés. Ils ne *parlaient* pas d'amour, cependant; car, quoique le cœur confiant et plein de reconnaissance de la jeune comtesse eût pu pardonner une telle déclaration, Quentin, dont la langue

était enchaînée tant par sa timidité naturelle que par ses sentiments chevaleresques, eût regardé comme un indigne abus de la situation de sa malheureuse compagne, de prononcer un seul mot qui pût lui faire penser seulement qu'il aurait voulu tirer avantage des services qu'il avait pu lui rendre. Ils ne *parlaient* donc pas d'amour ; mais, des deux côtés, cette pensée était inévitable. Ils se trouvaient ainsi dans cette situation réciproque où des sentiments d'attachement mutuel sont plutôt compris qu'exprimés ; situation pleine de charmes, avec les petites libertés qu'elle tolère et même les incertitudes qui l'accompagnent, et à laquelle on doit souvent les heures les plus délicieuses de la vie, quoique trop souvent elles soient suivies d'heures amères de désappointement, d'inconstance, et de toutes les peines qu'entraînent une espérance déçue et un attachement méconnu.

Il était deux heures après midi, quand leur guide, la figure pâle et les traits décomposés, accourut vers eux les prévenir qu'ils étaient poursuivis par un détachement des *Schwartz-Reiters* de de La Marck : ces soldats, ou plutôt ces bandits, étaient recrutés dans les cercles de la Basse-Allemagne et ressemblaient aux lansquenets à tous égards, si ce n'est qu'ils remplissaient les fonctions de cavalerie légère. Pour justifier leur nom de *cavalerie noire*, et pour s'environner d'une nouvelle terreur, ils montaient habituellement des chevaux noirs, et enduisaient de la même couleur leurs armes et leur équipement, ce qui souvent aussi teignait en noir leurs mains et leurs figures. Pour les mœurs et la férocité, ces Schwartz-Reiters pouvaient aller de pair avec leurs frères, les fantassins lansquenets.

Quentin regarda en arrière, et sur la longue route unie qu'ils venaient de parcourir, il vit s'élever au loin un nuage de poussière qui s'approchait rapidement, et en avant duquel un ou deux de ces cavaliers couraient à toute bride. — Chère Isabelle, dit Quentin, je n'ai d'autre arme que mon épée ; mais puisque je ne puis combattre pour vous, je fuirai avec vous. Si nous pouvons atteindre ce bois avant qu'ils nous aient rejoints, nous trouverons aisément des moyens de leur échapper.

— Soit, mon unique ami, répondit Isabelle en mettant son cheval au galop ; et toi, mon brave garçon, ajouta-t-elle en s'adressant à Hans Glover, prends une autre route, et ne t'expose pas plus longtemps à partager notre mauvaise fortune et nos dangers.

L'honnête Flamand secoua la tête, et répondit à cette exhortation

généreuse par un *Nein, nein! das geht nichts*[1]; et il continua de les suivre, tous trois galopant vers l'abri du bois aussi rapidement que le permettaient leurs chevaux fatigués, et poursuivis en même temps par les Schwartz-Reiters, qui redoublèrent de vitesse quand ils s'aperçurent qu'on les fuyait. Mais, malgré la fatigue des chevaux, les fugitifs, que n'embarrassait pas le poids d'une lourde armure, et qui pouvaient par conséquent courir plus rapidement, avaient sur ceux qui les poursuivaient un avantage considérable. Ils n'étaient plus qu'à une assez petite distance du bois, quand ils en virent sortir un corps d'hommes d'armes, sous le pennon[2] d'un chevalier, et se dirigeant vers eux comme pour leur couper la route.

— Ils ont des armures brillantes, dit Isabelle; ce sont sûrement des Bourguignons. Mais, quels qu'ils soient, nous devons nous rendre à eux plutôt qu'à ces mécréants sans foi ni loi, qui nous poursuivent.

Un instant après elle s'écria, en regardant le pennon : Je reconnais ce cœur fendu! c'est la bannière du comte de Crèvecœur, un noble bourguignon. — Je me rendrai moi-même à lui.

Quentin Durward soupira; mais quelle autre alternative restait-il? et combien aurait-il été heureux, un instant auparavant, d'être certain de la sûreté d'Isabelle, même à de pires conditions! Ils joignirent bientôt la troupe de Crèvecœur, et la comtesse demanda à parler au chef, qui avait fait faire halte pour reconnaître les cavaliers noirs. Le comte de Crèvecœur la regardait d'un air de doute et d'incertitude. — Noble comte, dit-elle, Isabelle de Croye, la fille de votre ancien compagnon d'armes, le comte Reinold de Croye, se rend à vous et demande la protection de votre bras pour elle et les siens.

— Et vous l'aurez, ma belle parente, serait-ce contre une armée, — toujours, excepté mon seigneur suzerain le duc de Bourgogne. Mais ce n'est guère le moment de parler de cela. Ces démons de mauvaise mine ont fait une halte, comme s'ils voulaient disputer le terrain. — Par saint Georges de Bourgogne, ils ont l'insolence de tenir tête à la bannière de Crèvecœur! — Quoi! ne réprimerons-nous pas ces misé-

[1] Non, non! cela ne doit pas être.

[2] *Pennon*, sorte de bannière ou d'enseigne militaire. Elle tirait sûrement ce nom des plumes ou du panache dont elle était ornée, et qui étaient aux couleurs du chef. *Penne* est un vieux mot français qui signifie une plume, et qui s'est conservé avec la même signification dans l'anglais *pen*. (L. V.)

rables coquins? — Damien, ma lance! — En avant la bannière! — Les lances en arrêt! — Crèvecœur à la rescousse!

En poussant ce cri de guerre et suivi par ses hommes d'armes, Crèvecœur partit au grand galop pour charger les Schwartz-Reiters.

CHAPITRE XXIV.

LA PRISONNIÈRE.

Secouru ou non, sire chevalier, je suis votre prisonnier, que votre générosité dicte votre conduite envers moi. — Pensez que les hasards de la guerre peuvent vous placer quelque jour où je suis aujourd'hui, — sur la liste des tristes prisonniers. *Anonyme.*

L'ESCARMOUCHE entre les Schwartz-Reiters et les hommes d'armes bourguignons dura à peine cinq minutes, tant les premiers furent promptement mis en déroute par des adversaires mieux armés, mieux montés, et très-supérieurs surtout par l'esprit militaire. En moins de

temps que nous ne l'avons dit, le comte de Crèvecœur, essuyant à la crinière de son cheval le sang qui rougissait son épée, avant de la remettre dans le fourreau, revint sur la lisière de la forêt, où Isabelle était restée spectatrice du combat. Une partie de ses gens le suivit, tandis que les autres continuèrent encore quelque temps de poursuivre les fuyards.

— C'est une honte dit le comte, que les armes de chevaliers et de gentilshommes puissent être souillées du sang de ces vils pourceaux !

En disant cela il rengaîna son épée ; puis il ajouta : C'est une bienvenue un peu rude pour votre retour dans votre pays, ma jolie cousine ; mais les princesses errantes doivent s'attendre à de pareilles aventures. Et je suis arrivé fort à propos, car je vous assure que les Schwartz-Reiters respectent aussi peu une couronne de comtesse qu'une coiffe de paysanne, et il ne me paraît pas que votre escorte pût opposer beaucoup de résistance.

— Monsieur le comte, dit Isabelle, apprenez-moi, avant tout, si je suis prisonnière, et où vous allez me conduire.

— Vous savez bien, folle enfant, comment je répondrais à cette question si cela dépendait de ma volonté. Mais vous et votre extravagante tante, qui est toujours à la chasse au mariage, vous avez fait depuis peu un tel usage de vos ailes, que je crains que, d'ici à quelque temps, vous ne deviez vous résigner à ne les déployer qu'en cage. Quant à moi, mon devoir, et c'en est un pénible, sera terminé quand je vous aurai conduite à la cour du duc, à Péronne ; c'est pourquoi je crois nécessaire de remettre le commandement de ce détachement d'observation à mon neveu, le comte Étienne, tandis que je vous accompagnerai là-bas, où, si je ne me trompe, vous aurez besoin d'un intercesseur. — Et j'espère que le jeune étourdi s'acquittera de son devoir avec prudence.

— Avec votre permission, bel oncle, dit le comte Étienne, si vous doutez que je sois en état de commander les hommes d'armes, vous pouvez rester avec eux, et je me chargerai d'être le serviteur et le gardien de la comtesse de Croye.

— Sans doute, beau neveu, c'est une heureuse modification à mon plan, mais il me semble que je l'aime autant tel que je l'ai conçu. Ainsi donc, veuillez vous souvenir que votre affaire ici n'est ni de chasser ni d'égorger ces pourceaux noirs, métier pour lequel vous sembliez tout à l'heure avoir une vocation spéciale, mais de recueillir

et de me rapporter des nouvelles certaines des choses qui se passent dans le pays de Liége, sur lesquelles il nous est parvenu de si étranges rumeurs. Une dizaine de lances me suivront; le reste, avec ma bannière, demeurera sous votre commandement.

— Encore un moment, cousin de Crèvecœur, dit la comtesse; permettez-moi, en me rendant à vous, de stipuler au moins la sûreté de ceux qui m'ont protégée dans mes infortunes. Permettez à ce brave garçon, mon guide fidèle, de retourner sain et sauf chez lui, à Liége.

Le regard pénétrant de Crèvecœur se porta sur la large et honnête figure de Glover. — Mon neveu, dit-il, veillera à la sûreté de ce brave garçon, qui, en vérité, a une physionomie de bon augure, aussi loin que lui-même s'avancera sur le territoire de Liége; il sera libre ensuite d'aller où bon lui semblera.

— Ne manquez pas de me rappeler au souvenir de la bonne Gertrude, dit la comtesse à son guide; et, tirant de dessous son voile un collier de perles, elle ajouta : Priez-la de porter ceci en mémoire de sa malheureuse amie.

L'honnête Glover prit le collier, et baisa assez gauchement, mais de sincère amitié, la belle main qui avait trouvé ce moyen délicat de reconnaître sa peine et les dangers auxquels il s'était exposé.

— Umph! des signes et des gages! dit le comte; avez-vous encore

quelque autre souvenir à donner, ma belle cousine? — Il est temps que nous partions.

— Je n'ai plus qu'à vous prier, dit la comtesse, faisant un effort pour parler, d'être favorable à ce..... à ce jeune homme.

— Umph! fit de nouveau Crèvecœur, en portant sur Quentin le regard scrutateur auquel il avait soumis Glover, mais apparemment avec un résultat moins satisfaisant, et en imitant, quoique de manière à ne pas l'offenser, l'embarras de la comtesse; — Umph! — mais..... celui-ci est une lame d'une autre trempe. — Et je vous prie, ma cousine, qu'est-ce que ce..... ce *très*-jeune homme a fait pour mériter une telle intercession de votre part?

— Il m'a sauvé la vie et l'honneur, dit la comtesse, rougissant de honte et de colère.

Quentin devint rouge aussi d'indignation; mais il sentit que s'abandonner à ce sentiment ne pourrait qu'empirer les choses.

— La vie et l'honneur? — Umph! répéta Crèvecœur; il me semble, belle cousine, qu'il eût été aussi bien de ne pas vous mettre dans le cas d'avoir de telles obligations à un si jeune homme. — Mais c'est assez; le jeune homme peut nous accompagner, si sa qualité le lui permet, et je veillerai à sa sûreté. — Seulement c'est moi qui, à l'avenir, prendrai le soin de protéger votre vie et votre honneur, et je pourrai peut-être trouver pour lui un emploi plus convenable que celui d'écuyer d'une demoiselle errante.

— Monsieur le comte, dit Durward, incapable de garder un plus long silence, de peur que vous ne parliez d'un étranger en termes plus légers que vous n'auriez voulu, je prendrai la liberté de vous dire que je suis Quentin Durward, archer de la garde écossaise, dans laquelle, comme vous savez, on n'admet que des gentilshommes et des hommes d'honneur.

— Je vous remercie de votre information, et je vous baise les mains, seigneur archer, dit Crèvecœur, du même ton de raillerie. Ayez la bonté de vous mettre près de moi en tête du détachement.

Tandis que Quentin s'avançait pour obéir au comte, qui en ce moment avait le pouvoir, sinon le droit, de diriger ses mouvements, il remarqua que la comtesse Isabelle le suivait des yeux avec un air d'intérêt timide et inquiet, qui allait presque jusqu'à la tendresse. Une larme vint mouiller sa paupière; mais il se rappela qu'il devait se conduire en homme devant Crèvecœur, qui, de tous les chevaliers

de France et de Bourgogne, était peut-être le moins disposé à s'attendrir au récit des peines d'amour. Il résolut donc d'ouvrir immédiatement la conversation d'un ton qui montrât le droit qu'il avait à un bon traitement et à plus d'égards que le comte ne semblait disposé à lui en accorder, offensé qu'il était peut-être de trouver un homme d'un rang si inférieur placé si avant dans la confiance de sa noble et riche cousine.

— Monsieur le comte de Crèvecœur, dit-il, d'un ton modéré, mais ferme, puis-je vous demander, avant d'aller plus loin, si je suis libre ou si je dois me regarder comme votre prisonnier?

— La question est adroite, répondit le comte; mais, quant à présent, je n'y puis répondre que par une autre : Pensez-vous que la France et la Bourgogne soient en paix ou en guerre?

— C'est ce que vous devez certainement savoir mieux que moi, Monseigneur. Depuis quelque temps j'ai quitté la cour de France, et je n'en ai appris aucune nouvelle.

— Vous voyez donc qu'il est plus aisé de faire des questions que d'y répondre. Moi-même, qui viens de passer à Péronne une semaine et plus avec le duc, je ne suis pas plus que vous en état de deviner cette énigme. Et pourtant, sire écuyer, de la solution de ce doute dépend celle de savoir si vous êtes prisonnier ou libre. Quant à présent, je dois vous regarder comme prisonnier. — Seulement, si vous avez réellement et honorablement été utile à ma parente, et si vous répondez sincèrement à mes questions, vos affaires n'en iront pas plus mal.

— C'est à la comtesse de Croye, dit Quentin, de juger si je lui ai rendu quelque service, et sur ce point, c'est à elle que je vous renvoie. Quant à mes réponses, vous en jugerez vous-même lorsque vous m'aurez questionné.

— Umph! — c'est assez d'arrogance! murmura le comte de Crèvecœur; tout-à-fait comme un homme qui porte à son chapeau un gage de dame, et qui croit devoir hausser le ton, en honneur de ce précieux chiffon de soie. — Hé bien, Monsieur, j'espère que vous pourrez, sans déroger à votre dignité, me dire depuis combien de temps vous êtes près de la personne de la comtesse Isabelle de Croye?

— Comte de Crèvecœur, si je réponds à des questions faites d'un ton qui approche de l'insulte, c'est seulement dans la crainte que mon silence ne puisse donner lieu à des inductions injurieuses pour une personne que nous devons honorer l'un et l'autre. J'ai escorté la

comtesse Isabelle depuis qu'elle a quitté la France pour se retirer en Flandre.

— Ho ! ho ! c'est-à-dire depuis qu'elle s'est enfuie du Plessis-lès-Tours ? — Et vous, archer de la garde écossaise, vous l'avez accompagnée, naturellement, par l'ordre exprès du roi Louis?

Quelque peu que Quentin crût être redevable au roi de France, qui, en méditant l'enlèvement de la comtesse Isabelle par Guillaume de La Marck, avait probablement compté que le jeune Écossais serait tué en la défendant, il ne pensa pas, cependant, qu'il dût trahir la confiance que Louis avait mise ou avait paru mettre en lui, et, en conséquence, il répondit à la supposition du comte, qu'il lui suffisait d'avoir reçu l'ordre de son officier supérieur pour ce qu'il avait fait, et qu'il ne s'enquérait pas plus loin.

— Cela est bien suffisant, dit le comte. Nous savons que le roi ne permet pas que ses officiers envoient les archers de sa garde parader comme des paladins aux côtés de dames errantes, à moins qu'il n'ait pour cela quelque motif politique. Il sera difficile au roi Louis d'affirmer encore aussi hardiment qu'il ignorait que les dames de Croye fussent sorties de France, puisqu'elles étaient escortées par un archer de sa garde. — Et sur quel point, monsieur l'archer, dirigeâtes-vous votre retraite?

— Sur Liége, Monseigneur, où ces dames désiraient être mises sous la protection de feu l'évêque.

— De *feu* l'évêque ! s'écria le comte de Crèvecœur ; Louis de Bourbon est-il mort ? — Le duc n'a pas même appris un mot de sa maladie. — De quoi est-il donc mort ?

— Il repose dans une tombe sanglante, Monseigneur ; — au moins si ses meurtriers en ont accordé une à ses restes.

— Assassiné ! — Sainte mère de Dieu ! — Jeune homme, cela est impossible.

— Je l'ai vu de mes propres yeux, et bien d'autres scènes d'horreur.

— Tu l'as vu ! et tu n'as pas couru au secours du bon prélat, ou tu n'as pas appelé tous ses gens contre les meurtriers ? — Ignores-tu qu'être témoin d'un tel forfait, sans chercher à l'empêcher, est un horrible sacrilége?

— Pour être bref, Monseigneur, avant que ce crime ait été commis, le château avait été pris d'assaut par le sanguinaire Guillaume de La Marck, soutenu par les Liégeois insurgés.

— Je suis frappé de la foudre ! s'écria le comte. Liége en insurrec-

tion ! — Schonwaldt pris ! — l'évêque assassiné ! — Messager de malheur ! jamais un homme n'apporta d'un coup tant de mauvaises nouvelles ! — Parle ; — que sais-tu de cet assaut, — de cette insurrection, — de ce meurtre ? — Parle. — Tu es un des archers de confiance de Louis ; c'est lui qui a dirigé ce coup cruel. — Parle, ou je te fais déchirer par des chevaux indomptés !

— Et quand je serais ainsi déchiré, monsieur le comte, on n'arracherait rien de moi qui fût indigne d'un véritable gentilhomme écossais. Je ne sais rien plus que vous de ces infamies. — J'ai été si loin d'y participer, que je m'y serais opposé de toutes mes forces, si mes forces eussent égalé la vingtième partie du désir que j'en avais. Mais que pouvais-je faire ? — ils étaient des centaines, et j'étais seul. — Mon unique soin fut de sauver la comtesse Isabelle, et je bénis le Ciel d'y avoir réussi. Cependant, si j'avais été assez près du scélérat qui assassina si cruellement le malheureux vieillard, j'aurais sauvé ses cheveux blancs ou je l'aurais vengé ; et l'horreur que m'inspira ce forfait fut exprimée assez hautement pour prévenir de nouveaux crimes.

— Je te crois, jeune homme ; tu n'es ni d'âge ni de caractère à être chargé d'œuvres si sanguinaires, quelque habile que tu puisses être comme écuyer dameret. Mais, hélas ! ce bon et généreux prélat, assassiné près du foyer où il reçut si souvent l'étranger avec la charité d'un chrétien et la libéralité d'un prince ! — Assassiné ! et par un misérable, un monstre de sang et de cruauté, — élevé dans le palais même où il a trempé ses mains dans le sang de son bienfaiteur ! Mais je ne connais pas Charles de Bourgogne, — je douterais même de la justice du Ciel, si la vengeance n'était aussi éclatante, aussi prompte, aussi complète que le crime a été unique d'atrocité. Et si personne autre ne poursuit le meurtrier !... Le comte s'arrêta, saisit son épée, et, quittant la bride, se frappa la poitrine de ses deux mains, assez fort pour que sa cuirasse retentît sous les gantelets d'acier dont elles étaient couvertes, puis, les élevant vers le ciel, il continua d'une voix solennelle : — Moi, — moi, Philippe Crèvecœur des Cordes, je fais vœu à Dieu, à saint Lambert et aux trois rois de Cologne, de ne songer à nulle autre affaire terrestre jusqu'à ce que j'aie tiré pleine vengeance des meurtriers du bon Louis de Bourbon, que je les trouve dans la forêt ou sur le champ de bataille, en ville ou en campagne, dans la montagne ou dans la plaine, dans la cour du roi ou dans l'église du seigneur ; et j'y engage mes terres et mes biens, mes amis et

mes vassaux, ma vie et mon honneur. Ainsi me soient en aide Dieu et saint Lambert de Liége, et les trois rois de Cologne !

Après avoir fait ce vœu, le comte de Crèvecœur parut un peu soulagé de l'accablement dans lequel l'avaient plongé la surprise et la douleur dont il avait été saisi au récit de la fatale tragédie accomplie à Schonwaldt. Il continua d'adresser à Durward des questions plus minutieuses sur les particularités de cette désastreuse affaire, que l'Écossais, qui ne voulait nullement diminuer l'esprit de vengeance que le comte nourrissait contre Guillaume de La Marck, lui raconta dans le plus grand détail.

— Se peut-il que les aveugles Liégeois, ces brutes inconstantes et sans foi, s'écria le comte, se soient ligués avec ce brigand inexorable, cet infâme meurtrier, pour mettre à mort leur prince légitime !

Durward informa ici le Bourguignon indigné que les Liégeois, ou du moins ceux d'entre eux qui n'appartenaient pas aux dernières classes, quoiqu'ils eussent pris part à la rébellion téméraire contre leur évêque, n'avaient pas eu l'intention, autant qu'il avait pu en juger, de s'associer à l'exécrable forfait de de La Marck; mais, au contraire, qu'ils l'auraient empêché s'ils en eussent eu les moyens, et que la vue du crime les avait frappés d'horreur.

— Ne me parlez pas, s'écria Crèvecœur, de cette populace plébéienne, inconstante et sans foi! Quand ils ont pris les armes contre un prince qui n'avait d'autre défaut que d'être un maître trop doux et trop bon pour un tel amas d'esclaves ingrats; — quand ils s'armèrent contre lui et se ruèrent sur sa paisible demeure, que pouvaient-ils vouloir, sauf le meurtre? — Quand ils se liguèrent avec le Sanglier des Ardennes, le plus grand meurtrier des Marches de Flandre, quel dessein pouvaient-ils avoir autre que le meurtre, puisqu'il ne vit que par le meurtre? Et d'après ton propre rapport, celui qui a porté le coup n'appartenait-il pas à cette vile canaille? — J'espère voir, à la lueur de leurs maisons en flammes, le sang couler à pleins bords dans leurs canaux. Oh! le bon, le noble, le généreux seigneur qu'ils ont assassiné! — D'autres vassaux se sont révoltés sous le poids des impôts et de la misère; mais les Liégeois, ce sont les richesses qui ont enflé leur insolence. — Il abandonna de nouveau les rênes de son cheval, et se tordit les mains avec tous les signes du désespoir, quoiqu'elles fussent couvertes de gantelets de mailles. Quentin vit aisément que le chagrin du comte était augmenté par le souvenir amer de son ancienne amitié avec le malheureux évêque; il se tut, respectant une douleur qu'il ne voulait point aggraver et qu'il ne pouvait adoucir.

Mais le comte de Crèvecœur revint à plusieurs reprises sur ce sujet: — il voulait entendre chaque particularité de la surprise de Schonwaldt et de la mort de l'évêque; puis tout à coup, comme s'il pensait à quelque chose qui fût sorti de sa mémoire, il demanda à Quentin ce qu'était devenue la comtesse Hameline, et pourquoi elle n'était pas avec sa nièce? — Non pas, ajouta-t-il d'un ton de mépris, que je regarde son absence comme une perte, sous aucun rapport, pour la comtesse Isabelle: car quoique ce fût sa parente, et au total qu'elle n'eût que de bonnes intentions, cependant la cour de Cocagne n'a jamais produit femme plus folle et plus bizarre; et je tiens pour certain que sa nièce, qui m'a toujours paru une jeune personne sage et mo-

deste, a été entraînée à cette absurde escapade de s'enfuir de Bourgogne en France par cette étourdie, cette tête romanesque, cette vieille folle, qui ne pense qu'à chercher et à faire des mariages. .

Quel discours à entendre pour un amant romanesque ! et à entendre, qui plus est, quand il eût été ridicule à lui de tenter ce qu'il lui aurait été impossible d'accomplir, — à savoir, de convaincre le comte, les armes à la main, qu'il faisait à la comtesse l'injure la plus grave, — à elle, la plus raisonnable comme la plus belle des femmes, — en la nommant une *jeune personne sage et modeste*, qualités qui eussent pu être attribuées avec convenance à la fille hâlée d'un paysan, dont la vie se passe à aiguillonner les bœufs, tandis que son père tient la charrue. Et puis, supposer qu'elle se laissait dominer et guider par une tante folle et romanesque ! — c'était une calomnie qu'il aurait fallu faire rentrer dans la gorge du calomniateur. Mais la physionomie ouverte, quoique sévère, du comte de Crèvecœur, et le mépris absolu qu'il semblait professer pour les sentiments qui dominaient l'esprit de Quentin, intimidaient celui-ci, non par crainte de la renommée du comte dans les armes, — c'était un danger qui n'aurait fait que rendre plus vif son désir de lui porter un défi ; — mais par la peur du ridicule, l'arme que redoutent le plus les enthousiastes de toute espèce, et

qui, par son empire sur de tels esprits, comprime souvent ce qui est absurde, mais souvent aussi étouffe ce qui est noble.

Sous l'influence de cette crainte, de devenir un objet de dédain plutôt que de ressentiment, Durward se borna, quoique avec quelque peine, à faire au comte un récit assez confus de la fuite de la comtesse Hameline avant l'attaque de Schonwaldt. Il n'aurait pu rendre sa relation plus claire sans jeter du ridicule sur la tante d'Isabelle, et peut-être sans s'y exposer lui-même jusqu'à un certain point, comme ayant été l'objet des projets insensés de la comtesse. Il ajouta que d'après des bruits, vagues à la vérité, qui étaient venus jusqu'à lui, la comtesse Hameline serait retombée entre les mains de Guillaume de La Marck.

— Par saint Lambert! s'écria le comte, j'espère qu'il l'épousera. Et, en vérité, il est probable qu'il le fera, par amour pour ses sacs d'argent; comme il est également probable qu'il l'assommera dès qu'il les tiendra, ou, au plus tard, quand il les aura vidés.

Le comte alors fit tant de questions sur la conduite des deux dames pendant leur voyage, sur le degré d'intimité auquel elles avaient admis Quentin lui-même, et sur d'autres particularités assez embarrassantes, que le jeune homme, contrarié, confus, irrité, put à peine cacher son trouble aux regards clairvoyants du soldat courtisan, qui parut subitement se disposer à prendre congé de son jeune compagnon. Umph! dit-il en même temps, — je vois que c'est ce que j'avais pensé, d'un côté du moins; j'espère que de l'autre on aura conservé plus de bon sens. — Allez, sire écuyer, ajouta le comte, piquez des deux et formez l'avant-garde, tandis que je retourne près de la comtesse Isabelle, à qui j'ai quelques mots à dire. J'en ai maintenant appris assez de vous pour que je puisse l'entretenir de ces tristes aventures sans heurter sa délicatesse, quoique j'aie un peu froissé la vôtre. — Mais encore un moment, mon jeune galant; — un mot avant de nous séparer. Vous avez fait, j'imagine, un heureux voyage dans le pays des fées, — tout plein d'aventures héroïques, et de hautes espérances, et d'illusions trompeuses comme les jardins de la fée Morgane que chantent les ménestrels. Oubliez tout cela, jeune soldat, ajouta-t-il en lui frappant sur l'épaule; oubliez la demoiselle errante et aventureuse; ne vous souvenez de cette dame que comme de l'honorable comtesse de Croye. Ses amis, — je puis répondre pour l'un d'eux, — ne se souviendront, de leur côté, que des services que vous lui avez rendus, et ils

oublieront quelle récompense déraisonnable vous avez eu la hardiesse d'envisager.

Dépité de n'avoir pu cacher à la pénétration du comte des pensées dont on semblait faire un objet de raillerie, Quentin répliqua avec colère : — Monsieur le comte, quand je vous demanderai conseil, je le recevrai de vous ; quand je vous demanderai assistance, il sera temps assez de me l'accorder ou de me la refuser ; quand j'attacherai une valeur particulière à votre opinion de moi, il ne sera pas trop tard pour l'exprimer.

— Oui-dà ! fit le comte, je suis placé entre Amadis et Oriane, et je dois m'attendre à un défi.

— Vous parlez comme si cela était impossible, répliqua Quentin. — Quand j'ai rompu une lance avec le duc d'Orléans, c'était contre une poitrine dans laquelle coule un sang plus noble que celui du comte de Crèvecœur ; — quand j'ai mesuré mon épée avec Dunois, j'ai eu affaire à un guerrier plus illustre.

— Que le Ciel t'accorde du jugement, mon bon jeune homme ! répondit le comte, riant de cette indignation chevaleresque. Si tu dis vrai, tu as eu un bonheur singulier dans ce monde ; et, en vérité, s'il a plu à la Providence de te soumettre à de telles épreuves avant que tu aies de la barbe au menton, tu deviendras fou de vanité avant que tu puisses te dire un homme. Tu peux me faire rire, mais non me mettre en colère. Crois-moi, quoique par un de ces caprices que la fortune montrera quelquefois, tu puisses avoir combattu contre des princes et rempli le rôle de champion de comtesses, tu n'es pas pour cela devenu l'égal de ceux dont le hasard t'a rendu l'adversaire, ou dont un plus grand hasard t'a fait devenir le compagnon. Je puis te permettre, comme à un jeune homme qui a lu des romans et qui se croit un paladin, de faire pour quelque temps des rêves séduisants ; mais il ne faut pas te fâcher contre un ami qui te veut du bien, parce que pour t'éveiller il te secoue un peu rudement par les épaules.

— Monseigneur de Crèvecœur, ma famille...

— Ce n'est pas précisément de ta famille que je parle, mais du rang, de la fortune, de la position, de toutes les conditions extérieures qui établissent une distance entre les différents degrés et les classes de la société. Quant à la naissance, tous les hommes descendent d'Adam et d'Ève.

— Monseigneur le comte, répéta Quentin, mes ancêtres, les Durward, de Glen-Houlakin...

— Ah ! si vous prétendez faire remonter leur généalogie au-delà d'Adam, je n'ai plus rien à dire. Bonsoir.

Il arrêta son cheval, et attendit la comtesse, à qui ses insinuations et ses avis, quoique donnés à bonne intention, furent encore plus désagréables qu'à Quentin. Celui-ci, tout en s'avançant, murmurait en lui-même : Froid railleur, fat orgueilleux ! je voudrais que le premier archer écossais qui aura son arquebuse pointée sur toi ne te laissât pas échapper si facilement que je l'ai fait !

Dans la soirée, ils atteignirent la ville de Charleroi, sur la Sambre. Le comte de Crèvecœur avait résolu d'y laisser la comtesse Isabelle, que la terreur et les fatigues du jour précédent, une course de plus de quinze lieues depuis le matin, et les émotions douloureuses auxquelles elle avait été en proie, rendaient incapable d'aller plus loin sans danger pour sa santé. Le comte la laissa dans un grand état d'épuisement, aux soins de l'abbesse d'un couvent de l'ordre de Cîteaux, dame de noble naissance, parente à la fois des Croye et des Crèvecœur, et sur l'amitié de laquelle il pouvait se reposer, aussi bien que sur sa prudence.

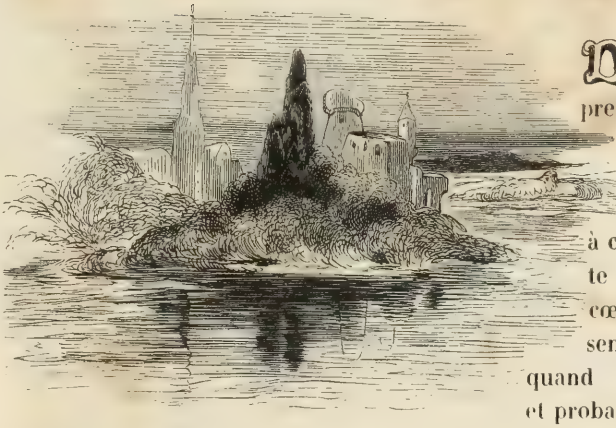
Crèvecœur lui-même ne s'arrêta que le temps nécessaire pour enjoindre les plus grandes précautions au commandant de la petite garnison bourguignonne qui occupait la place, et il lui prescrivit en outre de placer une garde d'honneur devant le couvent durant la résidence de la comtesse Isabelle de Croye ; — en apparence, pour veiller à sa sûreté, mais peut-être en réalité pour prévenir toute tentative d'évasion. Le comte n'allégua, pour justifier la surveillance extraordinaire qu'il recommandait à la garnison, que les rumeurs vagues parvenues jusqu'à lui de troubles survenus dans l'évêché de Liége. Mais il avait résolu d'être le premier qui porterait au duc Charles, dans toute leur horrible réalité, les formidables nouvelles de l'insurrection de Liége et du meurtre de l'évêque ; et dans ce dessein, s'étant procuré des chevaux frais pour lui-même et sa suite, il monta à cheval avec la résolution de poursuivre sans s'arrêter sa course jusqu'à Péronne. Il avertit Quentin Durward qu'il devait le suivre, lui faisant, en même temps, des excuses ironiques de ce qu'il le séparait de sa belle compagne, et ajoutant qu'il espérait qu'un écuyer si dévoué aux dames trouverait plus agréable un voyage de nuit, au clair de la lune, que de s'abandonner nonchalamment au sommeil comme un mortel ordinaire.

Quentin, quoique fort affligé d'apprendre qu'il allait être séparé d'Isabelle, brûlait d'envie de répondre à ces railleries par un défi. Mais, réfléchissant que le comte ne ferait que rire de sa colère et mépriserait son cartel, il résolut d'attendre une occasion plus favorable d'obtenir satisfaction de cet orgueilleux seigneur, qui lui était devenu, quoique par des raisons bien différentes, presque aussi odieux que le Sanglier des Ardennes. Il consentit donc à la proposition de Crèvecœur, puisqu'il ne pouvait ni choisir ni refuser, et ils parcoururent de compagnie, avec toute la célérité possible, la route de Charleroi à Péronne.

CHAPITRE XXV.

L'HOTE INATTENDU.

Quelle vertu humaine est d'un tissu assez serré pour que nul défaut ne puisse se glisser entre la chaîne et la trame? Nous avons vu un homme plein de bravoure fuir aux aboiements d'un chien de berger; nous avons vu un philosophe agir si follement, qu'un fou en aurait presque été honteux. Quant à vos hommes du monde, si rusés, si adroits, ils tendent leurs piéges avec tant de finesse, qu'eux-mêmes souvent y sont les premiers pris. *Vieille Comédie.*



Durant la première partie de ce voyage nocturne, Quentin eut à combattre cette amertume de cœur que ressent un amant quand il se sépare, et probablement pour toujours, de celle qu'il aime. Cependant, pressée par l'urgence du moment et par l'impatience de Crèvecœur, la petite troupe traversait rapidement les fertiles plaines du Hainaut. Les rayons jaunâtres d'une belle lune d'août versaient leur féconde influence sur d'épais et riches

pâturages, sur des bois et des chaumes couverts de gerbes, que les laboureurs, profitant d'une belle nuit, travaillaient à enlever : déployant ainsi l'activité industrieuse qui a toujours distingué les Flamands. Cet astre se réfléchissait dans les eaux tranquilles et fertilisantes de larges rivières, sillonnées par de blanches voiles, indices d'un commerce florissant, que n'interrompaient, sur aucun point du pays, ni rochers, ni torrents. De grands et tranquilles villages annonçaient, par la décence et la propreté remarquables de leur extérieur, l'aisance et le bien-être de leurs habitants ; — çà et là se montraient les nombreux manoirs féodaux des barons et des chevaliers, avec leurs fossés profonds, leurs murailles crénelées et leurs hauts beffrois, — car la chevalerie du Hainaut était renommée parmi la noblesse d'Europe ; — enfin, de distance en distance s'élançaient dans les airs les flèches hardies et les tours gigantesques des monastères dont le pays était couvert.

La variété de ce beau paysage, si différent des déserts sauvages de sa contrée natale, ne pouvait cependant arracher Quentin à ses regrets et à ses peines. En quittant Charleroi, son cœur y était resté ; la seule pensée nouvelle que lui inspirât son voyage, c'était que chaque pas l'éloignait davantage de son Isabelle. Il demandait à son imagination de lui rappeler chaque mot qu'*elle* avait prononcé, chaque regard qu'*elle* avait dirigé sur lui ; et, comme il arrive souvent en pareil cas, l'impression réveillée par ces souvenirs était plus forte que ne l'avait été la réalité.

L'heure froide de minuit était passée ; Quentin, malgré son amour et sa peine, commença à éprouver, par suite de l'extrême fatigue des deux derniers jours, un effet que ses habitudes d'exercices de toute espèce, la vivacité remarquable et l'activité de son caractère, aussi bien que la nature pénible des réflexions qui avaient occupé ses pensées, l'avaient jusqu'à ce moment empêché de ressentir. Les idées qui s'offraient à son esprit échappèrent peu à peu à l'action de ses sens épuisés et exténués de fatigue ; les visions de son imagination déplaçaient ou pervertissaient les impressions transmises par les organes émoussés de la vue et de l'ouïe. Durward n'était rappelé à un faible sentiment de son existence que par les efforts qu'il faisait par intervalles, sentant le danger de sa situation, pour résister à l'engourdissement d'un sommeil profond. De temps à autre, un sentiment plus prononcé du risque qu'il courait de tomber de cheval lui rendait

quelque exercice de ses facultés ; mais bientôt le beau paysage éclairé par la lune semblait flotter et glisser devant ses yeux, obscurcis de nouveau par mille ombres confuses et de couleurs variées. Son accablement devint à la fin si évident, que le comte de Crèvecœur, s'apercevant de son état, fut d'obligé d'ordonner à deux suivants de se tenir aux côtés de Durward, afin de l'empêcher de tomber de cheval.

Quand ils arrivèrent à Landrecies, le comte, par compassion pour le jeune homme, qui venait de passer trois nuits presque entières sans dormir, accorda une halte de quatre heures pour reposer et rafraîchir.

Quentin était enseveli dans un profond sommeil quand il en fut tiré par les sons de la trompette du comte et par le cri de ses fourriers et de ses piqueurs : — Debout ! debout ! Allons, messieurs, en route, en route ! — Quoique trop matinale pour être la bienvenue, cette aubade, en le réveillant, le trouva tout différent, en force et en énergie, de ce qu'il était en s'endormant. Sa confiance en lui-même et en sa fortune lui était revenue avec sa force d'esprit et la lumière du jour. Il cessa de ne voir dans son amour qu'un rêve fantastique et sans espoir ; désormais il voulait le nourrir en lui comme un principe de force et d'élévation, quoiqu'il n'en pût jamais espérer une heureuse issue, à travers les obstacles dont il était entouré. — Le pilote, se disait-il, dirige sa barque sur l'étoile polaire, quoiqu'il ne puisse espérer de l'atteindre jamais : la pensée d'Isabelle de Croye fera de moi un guer-

rier valeureux, quoique je ne puisse jamais la revoir. Quand elle ap-

prendra qu'un soldat écossais, nommé Quentin Durward, s'est distingué sur un champ de bataille, ou est resté parmi les morts sur la brèche d'une forteresse assiégée, elle se souviendra de son compagnon de voyage, comme d'un homme qui a fait tout ce qui était en sa puissance pour éloigner d'elle les piéges et les dangers dont elle était menacée, et peut-être honorera-t-elle sa mémoire d'une larme, et sa tombe d'une fleur.

Dans cette nouvelle disposition plus digne d'un homme, de supporter courageusement son malheur, Quentin se sentit plus disposé à se soumettre et à répondre aux railleries du comte, qui le plaisanta comme n'étant qu'un efféminé incapable de résister à la fatigue. Le jeune Écossais se prêta de si bonne humeur à ces plaisanteries, et y répondit d'une façon si heureuse à la fois et si respectueuse, que ce changement de ton et de manières fit évidemment sur Crèvecœur une impression plus favorable que celle qu'il avait reçue la veille de la conduite de son prisonnier, alors que, rendu irritable par le sentiment de sa situation, Quentin gardait le silence avec humeur ou ne répondait qu'avec fierté.

Le vieux chevalier commença enfin à regarder son jeune prisonnier comme un gai compagnon dont il serait possible de faire quelque chose; et il lui donna clairement à entendre que s'il voulait quitter le service des archers de la garde de France, il pourrait se charger de lui procurer une place honorable dans la maison du duc de Bourgogne, et qu'il prendrait soin de son avancement. Quentin, avec des expressions convenables de gratitude, s'excusa pour le moment d'accepter cette faveur, jusqu'à ce qu'il sût positivement jusqu'à quel point il avait à se plaindre de son premier protecteur, le roi Louis; et il n'en continua pas moins d'être vu de très-bon œil par le comte de Crèvecœur. Si la tournure enthousiaste de son esprit, ses manières et son accent étrangers, amenaient encore quelquefois un sourire sur la grave physionomie du comte, ce sourire avait perdu tout ce qu'il avait eu la veille de sarcastique et d'amer, et n'excédait plus les limites de la gaieté et de la courtoisie.

Voyageant ainsi avec beaucoup plus d'accord que le jour précédent, la petite troupe arriva enfin à une demi-lieue de la célèbre et forte ville de Péronne, près de laquelle l'armée du duc de Bourgogne était campée, prête, à ce qu'on supposait, à entrer en France. De son côté, Louis XI avait rassemblé, sous les murs de Pont-Sainte-Maxence, des forces

considérables, dans le dessein de mettre à la raison son trop-puissant vassal.

Située sur une rivière profonde, dans un pays plat, et entourée de fortes murailles et de fossés profonds, Péronne a de tout temps été regardée comme une des places les plus fortes de France[1]. Vers les trois heures après midi, le comte, sa suite et son prisonnier approchaient de cette place forte, lorsque, traversant une agréable clairière, dans une forêt étendue qui, à cette époque, couvrait la ville du côté de l'est, ils rencontrèrent deux seigneurs qu'à leur suite nombreuse on pouvait regarder comme d'un rang élevé. Ils étaient vêtus des habits qu'on portait en temps de paix, et tous deux, à en juger par les faucons posés sur leur poing, et par la meute considérable d'épagneuls et de lévriers que les piqueurs menaient en laisse, se livraient en ce moment au plaisir de la chasse. Mais en apercevant Crèvecœur, dont ils connaissaient fort bien l'armure et les insignes, ils renoncèrent à la poursuite qu'ils faisaient d'un héron sur le bord d'un long canal, et galopèrent à sa rencontre.

— Des nouvelles! des nouvelles, comte de Crèvecœur! lui crièrent-ils à la fois. — Voulez-vous nous en dire ou en apprendre? Voulez-vous en échanger avec nous?

— Je ferais volontiers un échange, Messieurs, dit Crèvecœur après les avoir salués avec courtoisie, si je pensais que vous eussiez quelque nouvelle qui pût rivaliser d'importance avec les miennes.

Les deux chasseurs sourirent en se regardant. Le plus âgé des deux[2], une véritable figure de baron féodal, avec ce teint brun et cet air sombre que certains physionomistes attribuent aux tempéraments mélancoliques, et que d'autres, comme ce statuaire italien augurait du visage de Charles Ier, considèrent comme des indices de mort violente, le plus âgé, dis-je, se tourna vers son compagnon : — Crèvecœur, dit-il, vient du Brabant, le pays du commerce, et il en a appris toutes les ruses. — Nous aurons de la peine à faire marché avec lui.

[1] Quoique située sur une frontière exposée et découverte, Péronne, en effet, n'avait jamais été prise, et elle avait conservé le nom glorieux de *Péronne la Pucelle*, jusqu'à la mémorable campagne de Paris, en 1815. (W. S.)

[2] D'Himbercourt ou Imbercourt, qui fut mis à mort par les Gantois, en même temps que le chancelier de Bourgogne, dans l'année 1477. Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, vint sur la place du Marché (lieu des exécutions), vêtue de deuil et les larmes aux yeux, demander à ses sujets révoltés la vie de ses ministres; mais ce fut en vain. (W. S.)

— Messieurs, dit Crèvecœur, il est de toute justice que le duc ait la première vue de mes marchandises, car le seigneur prélève son droit avant l'ouverture du marché ; mais de quelle couleur sont vos nouvelles? Sont-elles tristes ou gaies?

Celui à qui il adressait particulièrement cette question était un homme dont la physionomie animée et la vivacité du regard étaient tempérées par l'expression grave et réfléchie de ses lèvres. — Toute sa physionomie révélait un homme prompt à saisir et à juger, mais lent et posé quand il fallait prendre un parti ou exprimer une opinion. C'était le fameux chevalier de Hainaut, fils de Collas ou Nicolas de l'Élite, connu dans l'histoire et au nombre des historiens sous le vénérable nom de Philippe de Commines, attaché à cette époque à la personne du duc Charles le Téméraire, et l'un des conseillers dont celui-ci faisait le plus de cas. Il répondit à la demande de Crèvecœur concernant la couleur des nouvelles dont lui et son compagnon, le baron d'Himbercourt, étaient dépositaires : — Elles sont comme les couleurs de l'arc-

en-ciel, dont les nuances changent suivant le point d'où on le regarde, et selon qu'il a pour fond un nuage sombre ou un beau ciel ; — un pareil arc n'a jamais été vu ni en France ni en Flandre depuis l'arche de Noé.

— Les miennes, reprit Crèvecœur, sont tout-à-fait comme les comètes : sombres, effrayantes, terribles en elles-mêmes, et qu'on doit

regarder comme précurseurs de maux encore plus grands et plus redoutables.

— Il faut que nous ouvrions nos balles, dit Commines à son compagnon, ou notre marché sera prévenu par quelque nouvel arrivant qui divulguera nos nouvelles.—En un mot, Crèvecœur, — écoutez la nouvelle la plus merveilleuse : — le roi Louis est à Péronne.

— Quoi ! s'écria le comte frappé d'étonnement, le duc a-t-il fait retraite sans livrer bataille? et restez-vous ici dans vos habits de paix, quand les Français assiégent la ville? — car je ne puis supposer qu'elle soit prise.

— Non certainement, dit d'Himbercourt ; les bannières de Bourgogne n'ont pas reculé d'une semelle, et cependant le roi Louis est ici.

— Alors, reprit Crèvecœur, il faut qu'Édouard d'Angleterre ait traversé la mer avec ses archers, et, comme son ancêtre, gagné une seconde bataille de Poitiers[1]?

— Non certes, dit Commines. — Pas une bannière française n'a été renversée, pas une voile n'est sortie des ports de l'Angleterre, — où Édouard s'amuse trop parmi les femmes de ses bourgeois de Londres, pour songer à jouer le rôle du prince Noir. Apprenez la vérité extraordinaire. Vous savez qu'à votre départ la conférence entre les commissaires de France et de Bourgogne venait d'être rompue, et qu'il ne paraissait rester aucune chance de réconciliation?

— C'est vrai ; et nous ne songions plus qu'à la guerre.

— Ce qui a suivi ressemble en effet tellement à un songe, que j'attends en quelque sorte toujours le réveil. Il n'y avait qu'un jour que le duc avait protesté en plein conseil, avec tant de colère, contre tout délai ultérieur, qu'il avait résolu d'envoyer un défi au roi et d'entrer immédiatement en France ; Toison-d'Or, chargé de cette mission, avait revêtu son costume officiel et avait déjà un pied sur l'étrier, quand voici le héraut français, Mont-Joie, qui arrive au camp. Nous pensâmes seulement que Louis avait pris les devants, et nous commencions à nous figurer la colère du duc contre ceux dont l'avis l'avait empêché d'être le premier à déclarer la guerre. Mais le conseil ayant été assemblé à la hâte, quel fut notre étonnement quand le héraut nous informa que

[1] Où les Français furent complètement battus et le roi Jean fait prisonnier. Le roi d'Angleterre, Édouard III, s'y trouvait en personne. Cette funeste bataille fut livrée le 19 septembre 1356, cent douze ans avant le voyage extraordinaire de Louis XI à Péronne. (L. V.)

Louis, roi de France, était à peine à une heure de marche de Péronne, où il venait visiter Charles, duc de Bourgogne, avec une suite peu nombreuse, afin de régler leurs différends dans une entrevue personnelle!

— Vous m'étonnez, Messieurs, reprit Crèvecœur, moins cependant que vous auriez pu vous y attendre. Lors de mon dernier voyage au Plessis-lès-Tours, le cardinal La Balue, en qui le roi a toute confiance, offensé par son maître et Bourguignon de cœur, me donna à entendre qu'il pourrait mettre en jeu les faiblesses particulières de Louis, au point de l'amener à se placer lui-même dans une position telle vis-à-vis de la Bourgogne, que le duc pourrait dicter telles conditions de paix que bon lui semblerait. Mais je ne me serais jamais attendu à ce qu'un aussi vieux renard que Louis fût venu volontairement au piége. — Que dit le conseil?

— Comme vous pouvez imaginer, répondit d'Himbercourt, on parla beaucoup de la bonne foi à observer et fort peu des avantages qu'on pouvait retirer d'une telle visite, quoiqu'il fût manifeste que les pensées étaient presque entièrement tournées vers ce dernier point, et qu'on fût seulement en peine de trouver quelque moyen de sauver les apparences.

— Et que dit le duc? continua Crèvecœur.

— Le duc, selon sa coutume, parla peu et d'un ton décidé, répondit Commines. Qui de vous, demanda-t-il, a été témoin de mon entrevue avec mon cousin Louis après la bataille de Montlhéry, quand je fus assez inconsidéré pour l'accompagner jusque dans les retranchements de Paris, suivi d'une dizaine des miens, et que je mis ainsi ma personne à la merci du roi? J'ai répondu que beaucoup d'entre nous y étaient présents, et qu'aucun de nous ne pourrait jamais oublier l'alarme qu'il lui avait plu de nous donner. Hé bien, a repris le duc, vous me blâmâtes de ma folie, et je confessai que j'avais agi en véritable étourdi; et pourtant mon père, d'heureuse mémoire, vivant encore, mon parent Louis eût trouvé alors moins d'avantage à s'emparer de ma personne que je n'en pourrais avoir maintenant à m'assurer de la sienne. Et néanmoins, si, dans l'occasion présente, mon royal parent vient ici avec la même sincérité de cœur qui me dirigea alors, il sera royalement reçu. Mais si, par cette confiance apparente, il n'a voulu que me circonvenir et m'aveugler, pour favoriser l'exécution de quelqu'un de ses plans de politique, par saint Georges de Bourgogne, qu'il prenne garde à lui! Puis, relevant sa moustache et frappant la terre du pied, il nous ordonna de monter tous à cheval, pour recevoir un hôte si peu attendu.

— Et en conséquence, vous fûtes au-devant du roi? — Le temps des miracles n'a pas cessé. — Comment était-il accompagné ?

— Aussi peu qu'il pouvait l'être, répondit d'Himbercourt : une quarantaine d'archers écossais, au plus, avec quelques chevaliers et gentilshommes de sa maison, — parmi lesquels son astrologue Galeotti faisait la meilleure figure.

— C'est un homme qui dépend, en quelque sorte, du cardinal La Balue. — Je ne serais pas surpris qu'il fût pour sa part dans la détermination du roi à cette démarche d'une politique ambiguë. Y avait-il quelque noble de haut rang?

— Monsieur d'Orléans et Dunois, répondit Commines.

—J'aurai une rencontre avec Dunois, dit Crèvecœur, quoi qu'il puisse en arriver. Mais ne disait-on pas que lui et d'Orléans étaient tombés en disgrâce et qu'ils avaient été mis en prison ?

— Ils étaient aux arrêts dans le château de Loches, cet agréable lieu de retraite pour la noblesse française, répondit d'Himbercourt ; mais Louis leur a rendu la liberté, afin de les amener avec lui, — peut-être parce qu'il ne se souciait pas de laisser le duc d'Orléans derrière lui. Quant au reste de sa suite, ma foi, je crois que son compère le grand-prévôt, avec deux ou trois de ses gens, et Olivier son barbier, pouvaient être les plus considérables ; — et toute la troupe était si pauvrement accoutrée, que, sur mon honneur, le roi ressemblait à un vieux usurier allant recouvrer ses mauvaises dettes, escorté d'une troupe de recors.

— Et où est-il logé? demanda Crèvecœur.

— Ah! ceci est plus merveilleux que tout le reste. Le duc avait offert de laisser aux archers royaux la garde d'une des portes de la ville et d'un pont de bateaux sur la Somme, et il avait assigné pour la résidence du roi une maison qui en est voisine, appartenant à un riche bourgeois, Gilles Orthen; mais, en s'y rendant, le roi aperçut les bannières de Du Lau et de Poncet de Rivière, qu'il a bannis de France. Or, effrayé, à ce qu'on peut croire, de demeurer si près d'exilés et de mécontents que lui-même a faits, il a demandé à être logé dans le château de Péronne, et en conséquence c'est *là* qu'il a pris ses quartiers.

— Merci de Dieu! s'écria Crèvecœur; ainsi il ne s'est pas seulement aventuré dans l'antre du lion, il a mis sa tête dans la gueule. Le vieux fourbe politique n'est rien moins qu'au fond d'une ratière!

— Mais, dit Commines, d'Himbercourt ne vous a pas rapporté le mot du Glorieux[1]; c'est, à mon avis, l'opinion la plus sensée qu'on ait émise.

— Et qu'a dit Sa très-illustre Sagesse? dit le comte.

— Comme le duc, reprit Commines, faisait disposer à la hâte quelques pièces de vaisselle, d'ornements d'argent, et autres choses semblables, pour être offertes en présent au roi et à sa suite, par forme de bienvenue à leur arrivée : — Ne trouble pas ta petite cervelle de cela, mon ami Charles, lui a dit le Glorieux; je ferai à ton cousin un présent plus noble et plus convenable que celui que tu lui pourrais faire. Je lui donnerai mon bonnet, mes grelots, et ma marotte par-dessus le marché; car, par la messe! c'est un plus grand fou que moi, de se venir mettre ainsi en ton pouvoir. — Mais, dit le duc, si je ne lui donne aucun motif de s'en repentir, qu'en sera-t-il alors, maraud? — Alors, en vérité, Charles, tu auras toi-même le bonnet et la marotte, comme le plus grand fou de nous trois. Je vous réponds que cette plaisanterie, toute dénuée de probité qu'elle soit, a touché le duc au vif. — Je l'ai vu changer de couleur et se mordre les lèvres. — Et maintenant que nous vous avons dit nos nouvelles, noble Crèvecœur, à quoi pensez-vous qu'elles ressemblent?

— A une mine chargée de poudre; et je crains que ce ne soit moi qui en approche la mèche. Vos nouvelles et les miennes sont comme les étoupes et le feu, qui ne peuvent se rencontrer sans que les premières s'enflamment; ou comme certaines substances chimiques qui ne

[1] Le fou de Charles de Bourgogne. Il en sera question ci-après. (W. S.)

peuvent être mêlées sans faire explosion. Mes amis, — Messieurs, — approchez-vous de moi ; et quand je vous aurai dit ce qui est arrivé dans l'évêché de Liége, je crois que vous serez d'avis que le roi Louis aurait aussi bien fait, pour sa sûreté, d'entreprendre un pèlerinage aux régions infernales, que cette visite intempestive à Péronne.

Les deux seigneurs se placèrent aux côtés du comte, et entendirent, avec des exclamations à demi étouffées et des gestes du plus profond étonnement, son récit des affaires de Liége et de Schonwaldt. Quentin fut appelé près d'eux et questionné et requestionné sur toutes les particularités de la mort de l'évêque, si bien qu'à la fin il refusa de répondre davantage, ne sachant ni pourquoi on lui adressait toutes ces questions, ni quel usage on pourrait faire de ses réponses.

Ils longeaient alors les rives riches et unies de la Somme, non loin des anciens murs de la petite ville de Péronne la Pucelle, au milieu d'une vaste prairie verdoyante, couverte en ce moment des blanches tentes de l'armée ducale, qui pouvait s'élever à quinze mille hommes environ.

CHAPITRE XXVI.

L'ENTREVUE.

Quand les rois s'assemblent, les astrologues peuvent noter une telle rencontre comme une conjonction de mauvais augure, pleine de fâcheux présages, comme celle de Mars et de Saturne. *Vieille Comédie.*

On ne saurait dire précisément si c'est un privilége ou un malheur attaché à la qualité de princes, que dans leurs relations mutuelles ils soient tenus, par respect pour leur rang et leur dignité, de régler leurs sentiments et leurs manifestations extérieures sur une étiquette rigoureuse qui exclut tout éclat de passion violente. Cette obligation, si le monde entier n'était averti que c'est une affaire de pur cérémonial, pourrait, à juste titre, être regardée comme le résultat d'une profonde dissimulation. Il n'en est pas moins certain qu'ils ne pourraient enfreindre cette règle d'un cérémonial sévère, pour laisser paraître à dé-

couvert leurs passions haineuses, sans compromettre leur dignité aux yeux du monde, comme il arriva quand ces deux illustres rivaux, François Ier et Charles-Quint, se donnèrent en face un démenti direct, et voulurent vider leur querelle par un combat singulier.

Charles de Bourgogne, le plus impétueux, le plus impatient, et, nous pouvons le dire, le plus imprudent des princes de son époque, se trouva pourtant lui-même enchaîné dans ce cercle magique par la déférence qu'il devait à Louis, son seigneur suzerain, daignant lui accorder, à lui, vassal de la couronne, l'honneur insigne d'une visite personnelle. Couvert de son manteau ducal, à la tête de ses grands officiers et des plus distingués de ses nobles et de ses chevaliers, il s'avança, dans un appareil magnifique, à la rencontre de Louis XI; les vêtements des seigneurs de sa suite étincelaient d'or et d'argent. Les richesses de la cour d'Angleterre étant épuisées par les guerres d'York et de Lancastre, et les dépenses de la cour de France limitées par l'économie du souverain, celle de Bourgogne était à cette époque la plus magnifique de toute l'Europe. Le cortége de Louis, au contraire, était peu nombreux et d'une apparence mesquine en comparaison de celui du duc; et l'extérieur même du roi, coiffé de son vieux chapeau accoutumé, garni d'images, et dont l'habit montrait la corde, rendait le contraste encore plus frappant. Lorsque le duc, richement paré de sa couronne ducale et de son manteau de cérémonie, sauta de son noble coursier et mit un genou en terre pour tenir l'étrier quand Louis descendit de son petit et paisible palefroi, il en résulta un effet presque grotesque.

L'abord des deux princes fut, comme on devait s'y attendre, aussi rempli d'affectation d'amitié et de compliments, qu'il était complètement vide de sincérité. Mais le caractère du duc lui rendait fort difficile de conserver l'apparat nécessaire dans sa voix, ses discours et ses manières; tandis que chez le roi, toute espèce de feinte et de dissimulation semblait être devenue tellement une partie de sa nature, que ceux qui le connaissaient le mieux ne pouvaient distinguer en lui ce qui était joué de ce qui était réel.

La comparaison la plus exacte, si elle n'était pas indigne de deux princes aussi illustres, serait peut-être de supposer le roi dans la situation d'un étranger parfaitement au fait des dispositions et des habitudes de la race canine, et qui, pour quelque dessein particulier, veut se concilier les bonnes grâces d'un gros mâtin hargneux auquel

il est suspect, et qui est disposé à s'élancer sur lui aux premiers symptômes de crainte ou de méfiance. Le mâtin grogne sourdement, hérisse ses poils, montre les dents; et cependant il aurait honte de se jeter sur un homme qui paraît à la fois si bon et si confiant. L'animal endure des avances qui sont loin de le calmer, guettant en même temps le plus léger prétexte, qui puisse le justifier à ses propres yeux, de sauter à la gorge de son nouvel ami.

A la voix altérée, aux manières contraintes, aux gestes brusques du duc, le roi sentit sans doute qu'il avait à jouer une partie délicate, et peut-être il se repentit plus d'une fois de l'avoir entamée. Mais le repentir venait trop tard, et il ne lui restait de ressource que dans l'adresse de conduite et dans la politique astucieuse, pour lesquelles il n'a pas eu de rivaux.

Les manières de Louis, à l'égard du duc, semblaient celles d'un homme dont le cœur s'ouvre à une réconciliation sincère avec un ami éprouvé et honoré, après un refroidissement temporaire dont la cause est déjà loin et oubliée. Le roi s'excusa de n'avoir pas pris plus tôt ce parti décisif, pour convaincre son cher et bon parent, par une preuve de confiance comme celle qu'il lui donnait maintenant, que les difficultés qui s'étaient élevées entre eux n'étaient rien dans son souvenir, quand il les mettait en balance avec les marques d'amitié qu'il avait reçues de lui alors qu'ayant encouru le déplaisir du roi son père, il avait été exilé de France. Il parla du bon duc de Bourgogne, comme on désignait habituellement Philippe, le père du duc Charles, et rappela mille preuves d'amitié paternelle qu'il en avait reçues.

— Je crois, cousin, dit-il, que votre père mettait peu de différence dans son affection entre vous et moi, car je me souviens que m'étant une fois égaré dans une partie de chasse, je trouvai le bon duc qui vous grondait de m'avoir laissé dans la forêt, comme si vous n'aviez pas pris assez de soin de la sûreté d'un frère aîné.

Les traits du duc étaient naturellement durs et sévères; et quand il essaya de sourire, pour reconnaître avec politesse la vérité de ce que disait le roi, la grimace qu'il fit était vraiment diabolique.

— Prince des fourbes, se disait-il au fond de son âme, je voudrais que mon honneur me permît en ce moment de vous rappeler *comment* vous avez reconnu les services de notre maison !

— Et d'ailleurs, beau cousin, continua le roi, si les liens de con-

sanguinité et de reconnaissance ne suffisaient pas pour nous attacher l'un à l'autre, nous sommes encore unis par ceux d'une parenté spirituelle, car je suis le parrain de votre jolie petite Marie, qui m'est

aussi chère que si c'était une de mes filles; et quand les saints (que leur bienheureux nom soit béni!) m'envoyèrent un rejeton qui se flétrit au bout de trois mois, ce fut le prince votre père qui le tint sur les fonts de baptême, et qui célébra la cérémonie avec plus de pompe et de magnificence qu'elle n'en aurait pu avoir même à Paris Jamais je n'oublierai l'impression profonde, ineffaçable, que la générosité du duc Philippe et la vôtre, mon bien-aimé cousin, firent sur le cœur à demi brisé d'un pauvre exilé.

Le duc fit un effort pour trouver quelque réponse. — Votre Majesté, dit-il, daigna reconnaître cette légère obligation en termes qui faisaient plus que payer toute la pompe que la Bourgogne avait pu déployer pour montrer qu'elle appréciait l'honneur que vous faisiez à son souverain.

— Je me souviens des paroles que vous voulez rappeler, dit le roi en souriant. C'était, je crois, qu'en retour de cette marque d'amitié, je n'avais, pauvre exilé, rien à vous offrir que ma personne,

celles de ma femme et de mon enfant. — C'est cela, et je pense avoir assez bien acquitté ma dette.

— Je ne veux rien contester de ce qu'il plaît à Votre Majesté d'avancer; mais...

— Mais, interrompit le roi, vous demanderez comment mes actions ont répondu à mes paroles : — Le voici. Le corps de mon enfant Joachim est resté en terre bourguignonne ; — j'ai ce matin placé sans réserve ma personne en votre pouvoir ; — et, quant à celle de ma femme, — en vérité, cousin, je pense qu'eu égard au temps qui s'est écoulé, vous insisterez peu pour que je tienne ma parole sur ce point. Elle est née le saint jour de l'Annonciation (il se signa et murmura un *Ora pro nobis*), il y a quelque cinquante ans ; mais elle n'est pas plus loin que Reims, et si vous tenez à ce que ma promesse soit remplie à la lettre, elle se rendra immédiatement à votre bon plaisir.

Quelque irrité que fût le duc de l'effronterie avec laquelle le roi essayait de prendre avec lui un ton d'amitié et d'intimité, il ne put s'empêcher de rire du discours bizarre de ce singulier monarque, et sa gaieté fut aussi discordante que le ton brusque et emporté qui lui était plus habituel. Il rit aux éclats, plus fort et plus longtemps que la bienséance ne le permettrait aujourd'hui, et qu'elle ne le permettait même alors dans un tel moment et en telle occurence ; et répondant du même ton, il déclina assez grossièrement l'honneur de la compagnie de la reine, ajoutant qu'il accepterait plus volontiers celle de la fille aînée du roi, dont la beauté était renommée.

— Je suis heureux, beau cousin, reprit le roi, avec un de ces sourires équivoques qui lui étaient habituels, que votre gracieux plaisir ne se soit pas fixé sur ma plus jeune fille Jeanne. Autrement il y aurait eu une lance rompue entre vous et mon cousin d'Orléans ; et s'il était arrivé malheur à l'un ou à l'autre, j'aurais également perdu un bon ami et un affectionné cousin

— Non, non ! mon royal souverain, dit le duc Charles ; le duc d'Orléans ne sera pas contrecarré par moi dans ses amours. La cause pour laquelle je dirigerai ma lance contre d'Orléans devra être belle et droite.

Louis se garda bien de prendre en mauvaise part cette allusion brutale aux difformités personnelles de la princesse Jeanne ; il fut charmé, au contraire, que le duc aimât ces plaisanteries grossières auxquelles lui-même était assez porté, et qui épargnaient (pour employer une

phrase moderne) beaucoup d'hypocrisie sentimentale. En conséquence, il se hâta de mettre la conversation sur un tel pied, que le duc Charles, quoiqu'il sentît qu'il n'était pas en son pouvoir de jouer le rôle d'ami affectueux et réconcilié avec un monarque dont il avait reçu tant de mauvais offices, et dont même en ce moment la sincérité lui était grandement suspecte, n'éprouva aucune difficulté à montrer une cordiale hospitalité pour un hôte si facétieux. Ainsi, à défaut de meilleurs sentiments, les deux princes eurent entre eux ce ton de gaieté familière qui existe entre deux bons compagnons, — ton que la franchise du duc, et nous pouvons ajouter la grossièreté de son caractère, lui rendaient naturel, et que Louis aimait aussi, parce que, bien qu'il fût capable de prendre tous les tons de la conversation, celui qu'il préférait était un mélange d'idées grossières et de gaieté caustique.

Pendant tout le temps du banquet à la maison de ville de Péronne, les deux princes purent heureusement conserver ce ton de conversation, sorte de terrain neutre où ils se rencontraient sans danger, et qui était plus propre qu'aucun autre, comme Louis s'en aperçut aisément, à maintenir le duc de Bourgogne dans cet état de calme que le roi jugeait nécessaire à sa sûreté.

Il conçut pourtant quelque alarme en remarquant que le duc avait autour de lui plusieurs nobles français du plus haut rang que, soit sévérité, soit injustice, il avait exilés de France, et que Charles avait reçus près de lui avec honneur et distinction. Ce fut pour se mettre à l'abri de l'effet possible de leur ressentiment et de leur vengeance, que Louis avait demandé à être logé dans le château ou plutôt la citadelle de Péronne, et non dans la ville même[1], requête à laquelle le duc obtempéra sur-le-champ avec un de ces sourires disgracieux dont il est impossible de dire s'ils sont de bon ou de mauvais augure pour celui à qui on les adresse.

[1] L'arrivée de trois frères, princes de la maison de Savoie, monseigneur de Lau, que le roi avait longtemps tenu en prison, sire Poncet de Rivière, et le seigneur d'Urfé, — qui, pour le dire en passant, aurait pu être assez heureusement introduit dans cet ouvrage, comme ayant écrit des romans d'un tour particulier, si le sort des *euphuistes* n'eût été un avertissement pour l'auteur, — tous nobles portant l'emblème de Bourgogne, la croix de saint André, inspira tant d'appréhensions au roi, qu'il fit la demande, très-impolitique, du vieux château de Péronne pour résidence, et se rendit ainsi lui-même absolument captif. (*Voyez* les *Mémoires de Commines*, a. 1468.) (W. S.)

Mais quand le roi, s'exprimant avec toute la délicatesse possible, et de la manière qu'il crut la plus propre à endormir le soupçon, demanda si ses archers écossais ne pourraient pas avoir la garde du château de Péronne durant la résidence qu'il y ferait, au lieu de celle d'une porte de la ville, comme le duc le lui avait offert, Charles répondit, avec le ton bref et les manières brusques qui lui étaient habituels, et que rendait encore plus menaçants son habitude, quand il parlait, ou de relever sa moustache, ou de porter la main à son épée ou à son poignard, qu'il tirait à demi et faisait alternativement

rentrer dans le fourreau [1] : — Par saint Martin, non, Monseigneur ! Vous êtes dans le camp et dans la ville de votre vassal, — ainsi qu'on me nomme à l'égard de Votre Majesté ; — mon château et ma ville sont les vôtres ; mes hommes sont à vous : il est donc indifférent que mes hommes d'armes ou vos archers écossais aient la garde des portes

1 Ce geste, fort indice d'un caractère cruel, est aussi, par une tradition de théâtre, un trait distinctif du Richard III de Shakspeare (W. S.)

du château. — Non, par saint Georges ! Péronne est une forteresse vierge ; elle ne perdra pas sa réputation par suite de ma négligence. Les filles doivent être surveillées avec soin, mon royal cousin, si nous voulons qu'elles conservent leur bonne renommée.

— Sûrement, beau cousin, dit le roi, j'en conviens avec vous ; et dans le fait, je suis plus intéressé que vous-même à la réputation de cette bonne petite ville, — Péronne étant, comme vous savez, beau cousin, une des villes situées sur la Somme, engagées à votre père, d'heureuse mémoire, en garantie de sommes prêtées, et que nous pouvons toujours racheter en remboursant le prêt. Et, à dire vrai, venant ici, comme un honnête débiteur, disposé à me libérer de mes obligations de toute sorte, j'ai amené avec moi quelques mules chargées d'argent pour le rachat, — assez, beau cousin, pour défrayer pendant trois années les dépenses royales de votre cour princière.

— Je n'en recevrai pas un écu, s'écria le duc en tournant sa moustache. Le jour du rachat est passé, mon royal cousin ; et d'ailleurs il n'a jamais été sérieusement question de l'exercice de ce droit, la cession de ces places étant la seule récompense que mon père ait jamais reçue de la France, quand, heureusement pour votre famille, il consentit à oublier le meurtre de mon aïeul et à échanger l'alliance de l'Angleterre pour celle du roi votre père. Par saint Georges ! s'il ne l'eût pas fait, Votre Majesté, loin d'avoir des villes sur la Somme, aurait à peine pu conserver celles d'au-delà de la Loire. Non, — je n'en rendrai pas une seule pierre, quand j'en recevrais son poids en or. — Je rends grâces à Dieu, ainsi qu'à la sagesse de mes ancêtres et à leur valeur, de ce que les revenus de la Bourgogne, quoique ce ne soit qu'un duché, suffisent pour maintenir ma maison sur un pied honorable, même quand j'y reçois un roi, sans être obligé de vendre mon héritage.

— C'est bien, beau cousin, répondit le roi avec le même ton de calme et de douceur qu'auparavant, et sans paraître ému du ton emporté et des gestes violents du duc ; je vois que vous êtes si fort ami de la France, que vous ne vous séparez volontiers de rien qui lui ait appartenu. Quand nous viendrons à traiter de ces affaires en conseil, nous aurons besoin de quelque médiateur. — Que dites-vous de Saint-Pol ?

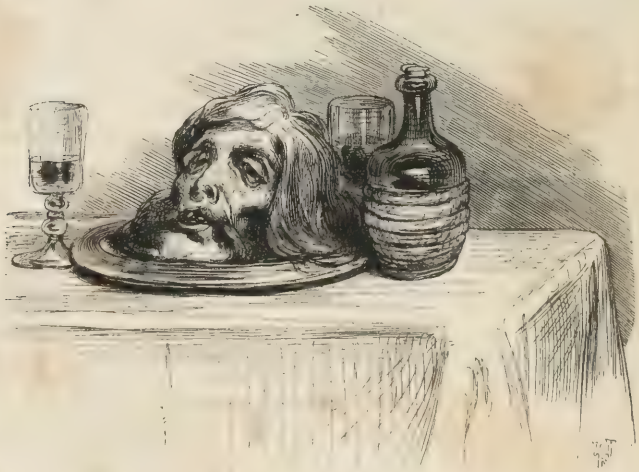
— Ni saint Paul, ni saint Pierre, ni aucun saint du calendrier, s'écria le duc, ne me persuaderont de renoncer à Péronne.

— Vous ne me comprenez pas, dit le roi en souriant; je parle de Louis de Luxembourg, notre fidèle connétable, le comte de Saint-Pol. — Ah! sainte Marie d'Embrun! sa tête nous manque pour notre conférence. La meilleure tête de France, et la plus utile au rétablissement d'une parfaite harmonie entre nous.

— Par saint Georges de Bourgogne! s'écria le duc, je m'étonne d'entendre Votre Majesté parler ainsi d'un homme qui a été faux et parjure envers la France et la Bourgogne; — d'un homme qui a toujours tâché de souffler la discorde entre nous, et cela, dans le dessein de se donner des airs de médiateur. Par l'ordre que je porte! je jure que ses marais ne le défendront pas longtemps.

— Ne vous échauffez pas ainsi, cousin, répliqua le roi en souriant et en baissant la voix; quand je souhaitais la *tête* du connétable comme un moyen d'assurer la pacification de nos légers différends, je ne parlais pas de son *corps*, qui peut très-bien rester à Saint-Quentin.

— Ho! ho! je vous comprends, mon royal cousin, dit Charles avec un de ces rires bruyants que lui arrachaient de temps en temps les plaisanteries grossières du roi; et frappant du talon sur le plancher, il ajouta : Je conviens, dans ce sens, que la tête du connétable *pourrait* être utile à Péronne.



Ces discours et d'autres semblables, par lesquels le roi mêlait des atteintes aux affaires sérieuses parmi les propos de joie et d'amuse-

ment, ne se suivirent pas l'un l'autre sans interruption ; ils furent adroitement amenés, soit durant le repas de l'hôtel de ville, soit pendant une entrevue qui eut lieu ensuite dans le propre appartement du duc ; en un mot, selon que les occasions se présentaient naturellement de toucher des sujets si délicats.

En effet, quoique Louis eût agi avec témérité en hasardant une démarche dont le caractère fougueux du duc et les sujets mutuels d'inimitié invétérée qui existaient entre eux rendaient l'issue aussi douteuse que pleine de périls, jamais pilote sur une côte inconnue ne se dirigea avec plus de fermeté et de prudence. Il semblait sonder, avec une adresse et une précision merveilleuses, les profondeurs et les bas-fonds de l'esprit et du caractère de son rival, et il ne manifesta ni doute ni crainte quand le résultat de ses observations lui eut découvert beaucoup plus de récifs et d'écueils que de bons ancrages.

Ainsi se termina une journée qui dut être pour Louis une journée de fatigue, par les constants efforts de vigilance et de précaution attentive que sa situation exigeait, comme ce fut pour le duc une journée de contrainte, par la nécessité de réprimer les mouvements violents de son caractère, auxquels il était habitué de donner libre issue.

Mais il ne fut pas plutôt retiré dans son appartement, après avoir pris congé du roi pour la nuit avec toutes les formes du cérémonial, qu'il laissa librement déborder la colère qu'il comprimait depuis si longtemps ; et une foule d'imprécations et d'injures, comme le dit son fou le Glorieux, « tombèrent cette nuit sur des têtes pour lesquelles elles n'avaient pas été frappées. » — Il épuisa en faveur de ses domestiques ce trésor d'invectives dont il ne pouvait décemment gratifier son hôte royal, même en son absence, et qui était devenu trop plein pour ne pas être épanché. Les bons mots du bouffon parvinrent cependant à calmer la mauvaise humeur du duc. — Il finit par rire aux éclats, jeta au fou une pièce d'or, se laissa déshabiller, but un grand verre de vin aux épices, se mit au lit et dormit profondément.

Le coucher du roi Louis est plus digne d'attention que celui de Charles ; car l'expression violente d'un emportement sans retenue, appartenant plus à la partie animale de notre nature qu'à la partie intelligente, est peu digne de nous intéresser en comparaison de l'action puissante d'un esprit vigoureux et profond.

Louis fut escorté au logement qu'il avait choisi dans le château ou citadelle de Péronne par les chambellans et les piqueurs du duc de

Bourgogne, et il fut reçu à la porte d'entrée par un fort détachement d'archers et d'hommes d'armes.

Comme il descendait de son cheval pour franchir un pont-levis jeté sur un fossé d'une largeur et d'une profondeur peu ordinaires, il regarda les sentinelles et dit à Commines qui l'accompagnait, ainsi que d'autres nobles bourguignons : Ils portent la croix de saint André, — mais ce n'est pas celle de nos archers écossais.

— Sire, vous les trouverez aussi prêts à mourir pour votre défense, répondit le Bourguignon, dont l'oreille subtile avait distingué dans le ton avec lequel le roi avait prononcé ces mots, une pensée que sans doute Louis aurait voulu pouvoir cacher; ils portent la croix de saint André comme un des insignes de l'ordre du duc de Bourgogne [1].

— Ne le sais-je pas? dit Louis, montrant le collier de cet ordre qu'il avait mis pour faire honneur à son hôte; c'est un des liens de fraternité qui existent entre mon cousin et moi. Nous sommes frères en chevalerie, aussi bien qu'en parenté spirituelle, cousins par naissance, amis par tous les liens d'affection et de bon voisinage. — Ne venez pas plus loin que cette cour, Messieurs, — je ne puis permettre que vous m'accompagniez plus loin. — Vous m'avez rendu assez d'honneurs.

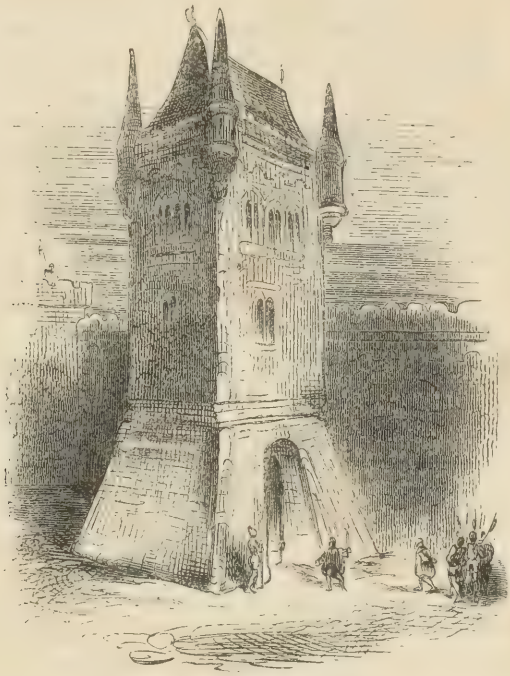
— Nous sommes chargés par le duc, dit d'Himbercourt, d'accompagner Votre Majesté jusqu'à ses appartements; — nous espérons que Votre Majesté nous permettra d'obéir aux ordres du duc notre maître.

— Pour une chose si peu importante, Messieurs, j'espère que mes ordres pourront l'emporter sur les siens, même près de vous, ses fidèles sujets. — Je suis un peu indisposé, Messieurs, — un peu fatigué. Un grand plaisir a sa fatigue, aussi bien qu'une grande peine. J'espère demain jouir mieux de votre société, — de la vôtre surtout, seigneur Philippe de Commines. — Je sais que vous êtes l'annaliste de notre époque; — nous, qui désirons avoir un nom dans l'histoire, nous devons nous tenir avec vous en bons termes, car on dit que votre plume est acérée, quand vous voulez. — Bonne nuit, Messieurs, à tous et à chacun.

Les seigneurs bourguignons se retirèrent enchantés de la grâce que le roi savait mettre dans ses manières, et des attentions qu'il avait adroitement distribuées à chacun d'eux. Le roi fut laissé avec une ou

[1] L'ordre de la Toison d'Or. (L. V.

deux personnes seulement de sa suite particulière, sous la porte voûtée de la première cour du château, dans un des angles de laquelle s'élevait une grande tour, servant de donjon ou de prison dans la citadelle.



Ce bâtiment élevé, sombre, massif, était en ce moment éclairé par les mêmes rayons de la lune qui guidaient Quentin Durward entre Charleroi et Péronne, et qui, comme le lecteur le sait déjà, brillaient d'un éclat particulier. Le grand donjon ressemblait presque, par sa forme, à la tour blanche de la citadelle de Londres; mais il était d'une construction encore plus ancienne, remontant, dit-on, jusqu'au temps de Charlemagne. Les murs en étaient d'une épaisseur formidable, les fenêtres très-étroites, et garnies de barreaux de fer; et la masse épaisse et informe de ce bâtiment jetait sur toute l'étendue de la cour une ombre noire et sinistre.

— Je ne vais pas loger *ici?* dit le roi avec un tressaillement de mauvais présage.

— Non, Sire, répondit le vieux sénéchal à cheveux blancs, qui l'accompagnait chapeau bas ; — à Dieu ne plaise ! — Les appartements de Votre Majesté sont préparés dans cette partie inférieure des bâtiments, ici tout près, où le roi Jean coucha deux nuits avant la bataille de Poitiers.

— Hum ! cela n'est pas non plus de bon augure, murmura le roi. — Mais qu'y a-t-il à dire de cette tour, mon vieux ami ? et pourquoi priez-vous Dieu que je n'y sois pas logé ?

— Je n'ai pas de mal à dire de la tour, mon gracieux Seigneur, dit le vieux sénéchal, — si ce n'est que les sentinelles disent que la nuit on y voit des lumières et qu'on y entend des bruits étranges ; ce qui ne serait pas étonnant, car ce fut autrefois une prison d'état, et l'on raconte bien des choses de ce qui s'y est passé.

Louis ne fit pas d'autres questions ; personne plus que lui ne devait respecter les secrets d'une prison d'état. A la porte des appartements qui lui étaient destinés, et qui, quoique d'une date moins reculée que la tour, étaient aussi fort anciens et non moins tristes, il trouva un petit détachement des gardes écossaises, que le duc, quoiqu'ayant refusé d'accorder ce point au roi, avait ordonné qu'on introduisît dans le château pour être placées immédiatement près de la personne de leur maître : à leur tête était le fidèle lord Crawford.

— Crawford, — mon honnête et fidèle Crawford, dit le roi, où avez-vous donc été aujourd'hui ? — Les seigneurs bourguignons sont-ils assez inhospitaliers pour avoir négligé un des plus braves et des plus nobles gentilshommes qu'on ait jamais vus dans une cour ? — Je ne vous ai pas vu au banquet.

— Sire, dit Crawford, j'ai refusé l'invitation ; je ne suis plus le même qu'autrefois : j'ai vu le temps où j'aurais défié à table le meilleur buveur de la Bourgogne, même avec le jus de ses propres grappes ; aujourd'hui quatre misérables pintes m'abattent, et je pense qu'à cet égard je dois, dans l'intérêt du service de Votre Majesté, donner l'exemple à mes braves.

— Vous êtes toujours prudent, Crawford ; mais sûrement votre peine est moindre, quand vous avez si peu d'hommes à commander ? Et d'ailleurs, un jour de fête ne demande pas une aussi sévère surveillance sur soi-même qu'un jour de danger.

— Si j'ai peu d'hommes sous mes ordres, Sire, je n'ai que plus besoin de garder les drôles en état de service ; et si tout ceci doit se terminer

en fête ou en combat[1], c'est ce que Dieu et Votre Majesté savent mieux que le vieux John de Crawford.

— Sûrement vous ne prévoyez aucun danger? dit le roi avec précipitation, quoiqu'à voix basse.

— Non, Sire, et je voudrais en prévoir ; car, comme avait coutume de dire le comte Tineman[2] : danger prévu peut toujours être combattu. — Le mot d'ordre pour la nuit, s'il plaît à Votre Majesté?

— Que ce soit Bourgogne, en honneur de notre hôte et d'une liqueur que vous aimez, Crawford.

— Je n'aurai de querelle ni avec le duc de Bourgogne ni avec son vin, Sire, pourvu qu'ils soient toujours francs. Bonne nuit à Votre Majesté!

— Bonne nuit, mon fidèle Écossais! dit le roi; et il passa dans ses appartements.

Le Balafré était placé en sentinelle à la porte de la chambre à coucher. Suis-moi, lui dit le roi en passant devant lui ; et l'archer, comme une mécanique que l'artiste vient de mettre en mouvement, entra après lui dans l'appartement, s'arrêta à quelques pas de la porte, et attendit, silencieux et immobile, les ordres du roi.

— Avez-vous entendu parler de ce paladin errant, votre neveu? dit le roi ; car il a été perdu pour nous depuis que, comme un jeune chevalier qui part pour chercher ses premières aventures, il nous a envoyé deux prisonniers, comme les premiers fruits de ses exploits.

— Sire, j'ai entendu parler de quelque chose de cela, et j'espère que Votre Majesté voudra bien croire que, s'il a mal agi, cela ne vient ni de mes leçons ni de mon exemple, puisque jamais je n'ai été assez hardi pour désarçonner personne de la très-illustre maison de Votre Majesté, connaissant trop bien ma condition et...

— Assez sur ce point ; votre neveu a fait son devoir en ceci.

— Là-dessus, à la vérité, je lui avais fait sa leçon. — Quentin, lui ai-je dit, quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous faites partie des archers de la garde écossaise, et faites votre devoir.

— Je soupçonne bien qu'il a eu quelque excellent instructeur. Mais il m'importe que vous répondiez à la question que je vous ai faite. —

[1] Il y a ici en anglais un jeu de mots intraduisible : *in feasting* (en festin) *or fighting* (ou combat). (L. V.)

[2] Nom d'un des comtes de Douglas. (W. S.)

Avez-vous des nouvelles récentes de votre neveu? — Éloignez-vous, mes maîtres, ajouta-t-il en s'adressant aux gentilshommes de sa chambre; ceci ne regarde que mon oreille.

— Sûrement, s'il plaît à Votre Majesté, répondit le Balafré. J'ai vu ce soir le varlet Charlot, que mon neveu a expédié de Liége ou de quelque château de l'évêque près de là, et où il a déposé les dames de Croye en sûreté.

— Notre-Dame des cieux en soit bénie! s'écria le roi. Es-tu sûr de cela? — es-tu sûr de cette bonne nouvelle?

— Aussi sûr que je puis l'être de quelque chose, Sire. Charlot, je pense, a des lettres des dames de Croye pour Votre Majesté.

— Hâte-toi de me l'amener. — Donne ton arquebuse à un de ces drôles, — à Olivier, — ou à quelque autre. — Maintenant, que Notre-Dame d'Embrun soit bénie! La grille qui entoure son grand autel sera d'argent.

Dans ce transport de gratitude et de dévotion, Louis, selon sa coutume, ôta son chapeau, choisit, parmi les figures qui le garnissaient, son image favorite, celle de la Vierge, la plaça sur une table, et,

s'agenouillant devant elle, répéta avec ferveur le vœu qu'il venait de faire.

Charlot, le premier messager que Durward avait expédié de Schonwaldt, fut alors introduit avec ses lettres. Elles étaient adressées au roi par les dames de Croye; elles le remerciaient d'abord en peu de mots et en termes froids de sa courtoisie pour elles, tandis qu'elles avaient été à sa cour; puis, un peu plus chaudement, de ce qu'il leur

avait permis d'en sortir, et de ce qu'il les avait fait conduire en sûreté hors de ses états. Loin de se fâcher des expressions de cette lettre, Louis en rit de bon cœur. Il demanda à Charlot, avec un intérêt marqué, s'ils n'avaient été ni alarmés ni attaqués sur la route. Charlot, garçon fort simple, et qui avait été choisi précisément à cause de cela pour accompagner l'Écossais, fit un récit très-confus de l'attaque dans laquelle son compagnon le Gascon avait été tué, et dit qu'il n'en connaissait pas d'autre. Alors Louis lui demanda, d'une manière plus minutieuse et plus particulière, quelle route la petite troupe avait suivie jusqu'à Liége, et son intérêt parut redoubler quand il apprit qu'à l'approche de Namur ils avaient suivi la route la plus directe de Liége, par la rive droite de la Meuse, au lieu de prendre la rive gauche comme le portaient les instructions. Le roi fit donner à cet homme un petit présent et le renvoya, attribuant l'inquiétude qu'il avait montrée au désir qu'il avait de savoir les dames de Croye en sûreté.

Quoique cette nouvelle lui fît connaître la non-réussite de l'un de ses plans favoris, le roi, cependant, parut en éprouver plus de satisfaction intérieure qu'il n'en eût probablement montré au cas d'une complète réussite. Il respira comme quelqu'un dont la poitrine a été soulagée d'un pesant fardeau, murmura ses prières d'actions de grâces d'un air de contrition profonde, leva les yeux au Ciel, et se hâta de combiner dans son esprit d'autres plans d'ambition d'une réussite plus sûre.

Ce fut dans ce dessein que Louis fit demander près de lui son astrologue, Martius Galeotti. Celui-ci se présenta avec l'air de dignité qu'il prenait d'habitude, quoique un nuage d'inquiétude fût répandu sur son front, comme s'il n'eût pas été bien sûr de la bonne réception du roi. Elle fut cependant plus favorable que jamais. Louis l'appela son ami, son père dans les sciences, — le verre à travers lequel un roi découvrait au loin les choses futures ; — et pour conclusion, il lui mit au doigt une bague de prix. Galeotti ne savait à quoi attribuer cet enthousiasme soudain de Louis pour son mérite ; mais il entendait trop bien son métier pour laisser percer son ignorance à cet égard. Il reçut avec une modestie grave les éloges du roi, satisfait, dit-il, que la noblesse de son art les eût mérités, art d'autant plus digne d'admiration qu'il enfantait des prodiges par le moyen d'un aussi faible agent que lui. Le roi et Galeotti se séparèrent cette fois très-satisfaits l'un de l'autre.

Après le départ de l'astrologue, Louis se jeta sur un siége, et, paraissant très-épuisé, renvoya le reste de sa suite, à l'exception d'Olivier, qui, tournant autour de lui, sans bruit et avec son zèle empressé, l'aida à se préparer à se mettre au lit.

Pendant ces préparatifs, le roi, contre sa coutume, restait silencieux et comme insensible à ce qui se passait autour de lui; Olivier fut frappé de ce changement extraordinaire. Les esprits les plus pervers ont parfois encore en eux quelque chose du bon principe de notre nature; — les bandits se montrent fidèles à leur capitaine, et quelquefois dans l'âme d'un protégé, d'un favori, s'est glissée une lueur d'intérêt sincère pour le monarque à qui il devait sa fortune. Olivier le Diable, le Mauvais (ou quelque autre nom qu'on lui ait donné pour exprimer sa propension au mal), n'était pas cependant si complètement identifié avec Satan, qu'il n'éprouvât quelque sentiment de reconnaissance pour son maître, en le voyant dans cet état peu ordinaire d'inquiétude et de profond épuisement. Après avoir, pendant quelque temps, rendu en silence au roi les offices ordinaires qu'un serviteur rend à son maître à sa toilette, il se hasarda enfin à dire, avec la liberté que l'indulgence de son souverain lui permettait en pareil cas : *Tête-Dieu,* Sire, on dirait que vous avez perdu la partie; et pourtant, moi qui, de tout le jour, ne me suis pas éloigné de vous, je puis dire ne vous avoir jamais vu disputer si bravement un champ de bataille.

— Le champ de bataille! dit le roi en levant la tête et reprenant son ton de causticité habituel; *Pasques-Dieu,* mon ami Olivier, dis que j'ai tenu l'arène pour un combat de taureaux; car une brute plus aveugle que notre cousin de Bourgogne, une plus têtue, plus indomptable, plus ingouvernable, n'exista jamais, si ce n'est dans la peau d'un taureau de Murcie, élevé pour le combat. — Hé bien, après tout, je l'ai joliment harcelé. — Mais, Olivier, réjouis-toi avec moi de ce que mes plans en Flandre n'ont pas réussi, ni quant à ces princesses voyageuses de Croye, ni quant à Liége. — Tu me comprends?

— Ma foi non, Sire; il m'est impossible de féliciter Votre Majesté de ce que ses plans favoris ont échoué, à moins que vous ne me donniez quelque raison de ce changement dans vos desseins et vos vues.

— Généralement parlant, Olivier, ni les uns ni les autres ne sont changés. Mais, *Pasques-Dieu!* mon ami, j'ai appris aujourd'hui à mieux connaître le duc Charles. Quand il était comte de Charollais, au temps du vieux duc Philippe, alors que j'étais banni de France, nous trinquions,

nous chassions, nous courions ensemble; — il nous est arrivé plus d'une aventure plaisante. — J'avais à cette époque un avantage décidé sur lui, — celui qu'un esprit ferme prend naturellement sur un esprit faible. Il a changé depuis. — Il est devenu bourru, entreprenant, présomptueux, querelleur, dogmatique; il nourrit évidemment la pensée de pousser les choses à l'extrême, tandis qu'il pense avoir le jeu en main. Il me fallait glisser sur chaque sujet un peu scabreux, aussi légèrement que si j'eusse touché un fer rouge. Je n'ai fait qu'une allusion à la possibilité que ces errantes comtesses de Croye, avant d'avoir atteint Liége (car je lui ai franchement avoué qu'autant que je pouvais croire, c'était là qu'elles étaient allées), fussent tombées dans les mains de quelque maraudeur des frontières, et, *Pasques-Dieu!* vous auriez cru que j'avais commis un sacrilége. Il n'est pas nécessaire de te répéter ce qu'il a dit à ce sujet; il suffit que tu saches que j'aurais regardé ma sûreté comme très-aventurée, si en ce moment on fût venu lui apprendre la réussite du plan que toi et ton ami Guillaume le Barbu ont combiné pour relever sa fortune par un mariage.

— Ce n'est pas *mon* ami, s'il plaît à Votre Majesté : — ni l'ami ni le plan ne sont les miens.

—C'est vrai, Olivier ; ton plan, à toi, n'était pas de marier le Sanglier, mais de lui faire la barbe ; mais en cherchant à le supplanter, tu ne la gratifiais pas d'un meilleur mari, quand modestement tu pensais à toi-même. Au surplus, Olivier, heureux l'homme qui ne l'aura pas! car pendu, tiré, écartelé, c'étaient les plus douces choses que mon doux cousin promettait à celui qui épouserait la jeune comtesse, sa vassale, sans sa permission ducale.

— Et sans doute, demanda le favori, il verrait avec autant de plaisir l'insurrection de sa bonne ville de Liége?

— Autant, et beaucoup plus encore, comme votre intelligence l'a aisément deviné. Mais quand j'ai eu pris la résolution de venir ici, j'ai envoyé à Liége des agents chargés de comprimer, pour le moment, tout mouvement d'insurrection, et j'ai fait dire à mes très-actifs et très-remuants amis Rouslaer et Pavillon, de se tenir tranquilles comme des souris jusqu'à ce que cette heureuse conférence entre mon cousin et moi fût terminée.

— Alors, à en juger par ce que vient de dire Votre Majesté, ce qu'il y a de mieux à espérer de cette démarche, c'est que vous ne vous en trouviez pas plus mal qu'auparavant? C'est comme la grue qui fourra sa tête dans la gueule du renard, et qui fut heureuse de pouvoir remercier sa bonne fortune de ne pas l'y avoir laissée. Et pourtant Votre Majesté semblait tout à l'heure si pleine de reconnaissance envers le sage philosophe qui vous a encouragé à jouer une si belle partie!

— Il ne faut pas, reprit le roi aigrement, désespérer d'une partie tant qu'elle n'est pas perdue, et je n'ai, dans le cas présent, aucune raison de craindre de la perdre. Je suis sûr de la victoire, au contraire, si rien ne vient exciter la rage de ce fou vindicatif ; et certainement je n'ai pas une petite obligation à la science qui a désigné pour mon agent, comme conducteur des dames de Croye, un jeune homme dont l'horoscope correspond si bien avec le mien, qu'il m'a sauvé d'un danger même par une désobéissance à mes ordres, en prenant la route qui lui faisait éviter l'embuscade de de La Marck.

— Votre Majesté trouvera beaucoup d'agents qui la serviront à cette condition, d'agir d'après leur plaisir plutôt que selon vos instructions.

— Non, non, dit le roi avec impatience ; le poète païen parle de

vota diis exaudita malignis[1], c'est-à-dire de vœux que les saints nous accordent dans leur colère; telle eût été, dans les circonstances, la réussite de l'exploit du Sanglier, si elle eût eu lieu à présent, tandis que je suis au pouvoir de ce duc de Bourgogne. — Et c'est ce que mon art a prévu, — fortifié par celui de Galeotti; — c'est-à-dire, je n'ai pas prévu que de La Marck échouerait dans son entreprise, mais j'ai prévu que l'expédition de cet archer écossais se terminerait heureusement pour moi, — et telle effectivement en a été l'issue, quoique d'une manière différente de ce que j'entendais. Car, quoique les astres prédisent les résultats généraux, ils ne disent rien des moyens par lesquels on les obtient, ces moyens étant souvent l'opposé de ce qu'on attend, ou même de ce qu'on désire. — Mais à quoi bon te parler de ces mystères, à toi, Olivier, qui es en cela pire que le diable dont tu portes le nom? Car il croit et tremble, tandis que tu es un infidèle en science aussi bien qu'en religion, et que tu resteras ainsi jusqu'à ce que soit accomplie ta destinée, ce qui aura lieu, à ce que m'assurent également ton horoscope et ta physionomie, par l'intervention du gibet.

— Et si cela arrive, répondit Olivier d'un ton de résignation, ce sera parce que j'aurai été un serviteur trop reconnaissant pour hésiter à accomplir les ordres de mon royal maître.

Louis partit d'un de ses éclats de rire sardonique. — Ta lance a frappé juste, Olivier; et, par Notre-Dame! tu as eu raison, car je t'avais défié. Mais, de grâce, parle-moi sérieusement; as-tu aperçu, dans les mesures qu'on prend autour de nous, quelque chose qui puisse te faire soupçonner de mauvaises intentions?

— Sire, répliqua Olivier, Votre Majesté et ce savant philosophe cherchent des présages aux astres et dans l'armée des cieux; — je suis un ver de terre, et je ne vois que les choses de ma sphère. Il me semble qu'il manque ici un peu envers Votre Majesté de ces attentions et de ces soins dont on a coutume d'entourer un hôte d'un rang si élevé. Le duc, ce soir, a allégué la fatigue pour ne pas accompagner Votre Majesté plus loin que la rue, et il a laissé aux officiers de sa maison le soin de vous escorter jusqu'ici. Ces chambres sont meublées à la hâte et sans soin; — les tapisseries sont posées tout de travers; — et dans

[1] Vœux exaucés par des dieux ennemis.

l'une d'elles, comme vous pouvez voir, les figures sont renversées et marchent sur leurs têtes, tandis que les arbres poussent leurs racines par en haut.

— Bah! c'est un accident; c'est un effet de la précipitation. Quand m'as-tu vu m'arrêter à de pareilles misères?

— En elles-mêmes, Sire, elles ne méritent pas d'attention; mais elles indiquent quel degré de respect les officiers de la maison du duc remarquent en leur maître pour Votre Majesté. Je crois que si sa volonté que rien ne manquât à votre réception eût paru sincère, le zèle de ses gens eût fait dans chaque minute l'ouvrage d'une journée. — Et depuis quand, ajouta-t-il en montrant une aiguière et son bassin, les objets qui servent à la toilette de Votre Majesté sont-ils d'une autre matière que l'argent?

— Cette dernière remarque, dit le roi avec un sourire forcé, rentre de trop près dans le cercle de tes fonctions particulières, pour être combattue par qui que ce soit. — Il est vrai que quand je n'étais qu'un exilé, un réfugié, j'étais servi en vaisselle d'or par l'ordre de ce même Charles, qui regardait l'argent comme trop peu digne du dauphin, quoique aujourd'hui il semble que ce métal lui paraisse trop riche pour le roi de France. Hé bien, Olivier, nous allons nous mettre au lit. — Nous avons pris une résolution et nous l'avons exécutée; il ne nous reste plus qu'à jouer vaillamment la partie que nous avons commencée. Je connais mon cousin de Bourgogne : comme un taureau sauvage, il ferme les yeux en se précipitant dans la carrière. Je n'ai qu'à épier le moment, comme un de ces tauréadors que j'ai vus à Burgos, et son impétuosité le met à ma discrétion.

CHAPITRE XXVII.

L'EXPLOSION.

Tout reste muet, et l'effroi prête l'oreille, quand au loin, vers le midi, l'éclair rapide a déchiré la nue et brille aux yeux éblouis. THOMSON, *l'Été*.

Le chapitre précédent, comme l'annonce son titre, a eu pour objet de faire revenir le lecteur un peu en arrière, afin de le mettre à même de comprendre dans quels termes étaient ensemble le roi de France et le duc de Bourgogne, lorsque le premier, poussé peut-être en partie par sa croyance à l'astrologie, qui lui avait promis une issue favorable de cette démarche, et plus encore par la conscience d'une grande supériorité d'esprit sur le duc Charles, eut pris la résolution extraordinaire, inexplicable même si l'on n'en connaissait les motifs secrets, de mettre sa personne à la foi d'un ennemi farouche et irrité. La témérité d'une telle résolution est d'autant plus difficile à concevoir, que dans ces temps de troubles plusieurs exemples montraient que les sauf-conduits les plus solennels n'étaient pas toujours un motif suffisant de sécurité. Le meurtre de l'aïeul du duc, sur le pont de Montereau,

en présence du père de Louis et dans une entrevue solennelle qui avait pour objet une amnistie et la paix, eût pu être pour le duc un terrible précédent.

Mais le caractère de Charles, quoique rude, emporté, impétueux, opiniâtre, n'était dénué, au moins quand la passion ne le dominait pas, ni de bonne foi ni de générosité. C'est aux caractères froids que ces vertus sont le plus souvent étrangères. Il ne se mit pas en peine de montrer au roi plus de courtoisie que ne l'exigeaient les lois d'une stricte hospitalité; mais, d'un autre côté, il n'avait pas conçu la pensée d'en franchir les barrières sacrées.

Le lendemain, il y eut une revue générale des troupes du duc de Bourgogne; elles étaient si nombreuses, si bien équipées, que peut-être ne fut-il pas fâché d'avoir l'occasion de donner ce spectacle à son rival de puissance. Tandis, en effet, que le duc faisait au roi le compliment dû par un vassal à son suzerain, que « ses troupes étaient celles du roi, non les siennes, » le mouvement de ses lèvres et l'éclair de fierté qui brilla dans ses yeux indiquaient assez que ce compliment n'était qu'une courtoisie vide de sens, et que cette belle armée, dont il avait la disposition la plus illimitée, était aussi prête à marcher sur Paris que dans toute autre direction. Ce qui dut ajouter à la mortification de Louis, c'est qu'il reconnut, parmi les bannières, celles de plusieurs barons français, non-seulement de la Normandie et de la Bretagne, mais aussi de provinces plus immédiatement placées sous l'action de son autorité royale, lesquels, par suite de divers sujets de mécontentement, avaient joint le duc de Bourgogne et fait cause commune avec lui.

Fidèle à son caractère, cependant, Louis parut faire peu attention à ces mécontents, tandis que dans le fait il roulait dans son esprit les différents moyens par lesquels on pourrait les détacher du parti de la Bourgogne et les ramener au sien, et que, dans ce but, il prenait la résolution de faire sonder en secret, par Olivier et ses autres agents, ceux auxquels il attachait le plus d'importance.

Lui-même travaillait avec soin, mais en même temps avec prudence, à mettre dans ses intérêts les principaux officiers et les conseillers du duc, employant à cet effet les moyens qui lui étaient familiers, les flatteries adroites et les marques de munificence; non, leur disait-il, pour ébranler leur foi envers leur noble maître, mais pour qu'ils lui aidassent à conserver la paix entre la France et la Bourgogne,

résultat si excellent en lui-même, et tendant si évidemment au bonheur des deux pays et des deux princes qui les gouvernaient.

Les attentions d'un si grand roi, d'un monarque si habile, étaient déjà par elles-mêmes un puissant moyen de corruption ; les promesses faisaient davantage, et les présents directs, que la coutume du temps permettait aux courtisans bourguignons d'accepter sans scrupule, beaucoup plus encore. Durant une chasse au sanglier dans la forêt, tandis que le duc, toujours ardent à l'occupation présente, soit affaires, soit plaisir, se livrait tout entier à l'emportement de la chasse, Louis, que ne gênait plus sa présence, chercha et sut trouver les moyens de parler en secret et séparément à plusieurs de ceux qui passaient pour avoir le plus de crédit sur l'esprit de Charles, parmi lesquels d'Himbercourt et Commines ne furent pas oubliés. Aux avances qu'il fit à ces deux personnages distingués, il ne manqua pas de mêler l'éloge de la valeur et des connaissances militaires du premier, et celui de la profonde capacité, ainsi que des talents littéraires du futur historien de son époque.

De telles occasions de travailler personnellement à se concilier, ou, si le lecteur le préfère, à corrompre les ministres de Charles, étaient peut-être un des principaux motifs que le roi s'était proposés dans sa visite, en supposant même que son adresse échouât à subjuguer le duc lui-même. Il y avait entre la France et la Bourgogne des rapports si étroits, que beaucoup de seigneurs de cette dernière contrée avaient dans la première ou des espérances ou des intérêts actuels, et que la bienveillance de Louis pouvait les servir autant que son déplaisir pouvait leur être nuisible. Formé pour ce genre d'intrigue comme pour tous les autres, libéral jusqu'à la profusion quand la libéralité pouvait servir ses projets, habile à donner à ses offres et à ses présents les couleurs les plus plausibles, le roi réussissait à réconcilier les esprits les plus fiers avec leurs intérêts, tandis qu'aux patriotes, réels ou prétendus, il faisait valoir le bien commun de la France et de la Bourgogne. L'intérêt privé est comme le rouage caché qui fait mouvoir une machine : il n'agit pas avec moins de puissance, parce que son action échappe à la vue. Pour chacun il avait un appât approprié et une amorce particulière. Il glissait son présent dans la manche de ceux qui étaient trop fiers pour tendre la main, et il se flattait que ses libéralités, quoique descendant comme la rosée, sans bruit et imperceptiblement, ne manqueraient pas de produire au donateur, en temps convenable, une

abondante moisson de bon vouloir, peut-être même de bons offices. Enfin, quoique depuis longtemps il eût préparé les voies par ses agents pour se ménager à la cour de Bourgogne des intelligences favorables aux intérêts de la France, les efforts de Louis en personne, dirigés sans doute par les informations antérieures qu'il s'était procurées, firent plus en quelques heures pour l'accomplissement de ses vues, que n'avaient fait ses agents pendant des années de négociations.

Un homme seul manquait au roi, et celui-là il eût désiré tout particulièrement le gagner à ses intérêts : c'était le comte de Crèvecœur. Sa fermeté dans l'accomplissement de sa mission au Plessis, loin d'exciter le ressentiment de Louis, avait été un motif de plus pour se l'attacher, s'il était possible. Il n'apprit pas avec plaisir que le comte était parti à la tête de cent lances pour les frontières du Brabant afin d'assister l'évêque, en cas de nécessité, contre Guillaume de La Marck et la turbulence de ses propres sujets; mais il se consola en pensant que l'apparition de cette force, jointe aux directions secrètes qu'il avait envoyées par de fidèles messagers, empêcherait qu'il n'éclatât dans ce pays des troubles prématurés, dont il prévoyait que l'explosion pourrait rendre très-dangereuse sa situation actuelle.

La cour, en cette occasion, et comme il était assez ordinaire dans ces grandes parties de chasse, dîna dans la forêt quand l'heure de midi fut arrivée; arrangement qui, cette fois, fut particulièrement agréable au duc, désireux qu'il était d'échapper autant que possible au cérémonial obligé et aux marques de déférence solennelle que lui imposait la présence du roi Louis. Dans le fait, la connaissance qu'avait le roi de la nature des hommes l'avait, dans l'occasion actuelle, tout-à-fait induit en erreur. Il avait pensé que le duc aurait été flatté au-delà de toute expression de recevoir de son seigneur suzerain une telle marque de condescendance et de confiance; mais il n'avait pas songé que pour un prince si puissant, si riche et si fier, dont la pensée était certainement d'établir un royaume indépendant, l'état de sujétion féodale de son duché envers la couronne de France était en secret un sujet de mortification amère. La présence du roi à la cour du duc de Bourgogne imposait à ce prince la nécessité de se produire sous le caractère subordonné d'un vassal, et de s'acquitter de plusieurs actes d'observance féodale et de dépendance, qui, à un homme d'esprit si hautain, devaient sembler une atteinte au caractère de prince souverain, qu'il affectait, en toute occasion, de porter aussi loin que possible.

Mais quoique ce dîner sur le gazon, au son des cors, avec toute la liberté que permet un repas champêtre, dût abréger beaucoup le cé-

rémonial, il n'en était que plus indispensable d'apporter au repas du soir plus de solennité encore que de coutume.

Des ordres préalables avaient été donnés à cet effet, et à son retour à Péronne, le roi trouva un banquet préparé avec une splendeur et une magnificence dignes des richesses de son formidable vassal, possesseur de la plus grande partie des Pays-Bas, alors le plus riche pays de l'Europe. A la tête d'une longue table, pliant sous le poids d'une vaisselle d'or et d'argent chargée d'une profusion de mets les plus exquis, était assis le duc; à sa droite, et sur un siége plus élevé, était placé son hôte royal. Derrière lui se tenaient, d'un côté, le fils du duc de Gueldres, qui remplissait l'office de grand écuyer-tranchant; de l'autre, son fou, le Glorieux, sans lequel il se montrait rarement. Comme beaucoup d'hommes de son caractère prompt et rude, Charles portait à l'extrême le goût général de cette époque pour les fous et les bouffons de cour, — éprouvant, aux bizarreries de leur infirmité morale, le plaisir que son rival, plus intelligent, mais non d'une nature plus bienveillante, aimait mieux chercher dans l'observation des défauts et des faiblesses de l'humanité chez ses plus nobles représentants, trouvant des sujets d'amusement « dans les craintes du brave

et les folies du sage. » Et à la vérité, si l'anecdote rapportée par Brantôme est vraie, — qu'un fou de la cour ayant entendu Louis XI, dans un de ses transports de dévotion repentante, confesser sa participation à l'empoisonnement de son frère Henri, comte de Guyenne, en fit le récit le lendemain, à table, devant la cour assemblée, — on peut croire que ce monarque eut assez, pour le reste de sa vie, des plaisanteries des fous de profession.

Pourtant, dans l'occasion actuelle, Louis ne négligea pas d'accorder son attention au bouffon favori du duc, et d'applaudir à ses reparties ; ce qu'il fit d'autant plus volontiers, qu'il crut voir que la folie du Glorieux, quelque grossièrement qu'elle s'exprimât parfois, couvrait plus de finesse et d'observation caustique que n'en montraient d'ordinaire les hommes de sa classe.

Tiel Weitzweiler, surnommé le Glorieux, n'était pas, dans le fait, un bouffon de l'espèce commune. C'était un grand et bel homme, excellant dans plusieurs exercices qui semblaient à peine conciliables avec la faiblesse de son intelligence, en considérant combien de patience et d'attention il lui avait fallu pour y atteindre. Il suivait ordinairement le duc à la chasse et à la guerre ; et à Montlhéry, au moment où Charles courait le plus grand danger, blessé à la gorge et sur le point d'être fait prisonnier par un chevalier français qui avait saisi les rênes de son cheval, Tiel Weitzweiler chargea l'assaillant si vigoureusement qu'il le renversa et dégagea son maître. Peut-être craignit-il que ce service ne parût trop important pour un homme de sa condition, et ne lui soulevât des ennemis parmi ces chevaliers et ces nobles qui avaient laissé la sûreté de leur maître à la garde du fou de la cour ; quoi qu'il en soit, il aima mieux être bafoué qu'applaudi pour cet exploit, et il débita tant de vanteries gasconnes sur ses hauts faits dans la bataille, que beaucoup de gens crurent la délivrance de Charles aussi fictive que le reste de ses histoires. Ce fut à cette occasion qu'il reçut le titre de *Glorieux*, sous lequel il fut toujours connu depuis.

Le Glorieux, dans ses riches vêtements, ne conservait que peu de chose des attributs distinctifs de sa profession ; encore ce peu avait-il un caractère symbolique plutôt que littéral. Sa tête, au lieu d'être rasée, était couverte d'une profusion de longs cheveux bouclés, qui, sortant de dessous son chapeau, et venant rejoindre une barbe bien peignée et arrangée avec soin, encadraient avec grâce des traits qu'on aurait pu dire beaux, si son regard n'avait pas eu quelque chose

d'égaré. Une petite bande de velours écarlate, posée en travers sur le haut de son bonnet, rappelait plutôt qu'elle ne représentait positivement la crête de coq professionnelle qui distinguait la coiffure d'un fou en titre d'office. Sa marotte d'ébène se terminait, selon l'usage, par une tête de fou avec des oreilles d'âne en argent ; mais elle était si petite, si délicatement travaillée, qu'à moins de l'examiner de très-près, on aurait pu la prendre pour le bâton officiel d'une dignité plus relevée.

C'étaient là les seules marques de son office que ses habits conservassent. Pour le reste, ils pouvaient aller de pair avec ceux des seigneurs les plus galants. Une médaille d'or était placée à son bonnet, et autour du cou il portait une chaîne du même métal. La coupe de son riche

vêtement n'était pas, au total, beaucoup plus bizarre que ne l'est souvent celle des habits dont se parent nos jeunes gens à la mode.

Charles, et Louis à son exemple, adressèrent souvent la parole à ce personnage durant le repas; et tous deux, par leurs joyeux éclats de rire, semblaient montrer le plaisir qu'ils prenaient à ses reparties.

— Quels sont ces siéges vacants? dit Charles à son bouffon.

— L'un des deux au moins devrait m'appartenir par droit de succession, répondit le Glorieux.

— Pourquoi cela, drôle?

— Parce que ce sont ceux de d'Himbercourt et de Commines, qui sont allés si loin chasser au faucon, qu'ils en ont oublié leur souper. Ceux qui préfèrent un milan en l'air à un faisan sur table sont de la famille des fous, et je devrais hériter de leurs siéges, comme partie de leur succession mobilière.

— C'est une vieille plaisanterie, mon ami Tiel, dit le duc; mais, fous ou sages, les voici.

Comme il parlait, en effet, Commines et d'Himbercourt entraient dans la salle, et, après avoir salué les deux princes, ils allèrent prendre les places qu'on leur avait réservées.

— Oh! oh! Messieurs, dit le duc, votre chasse a été ou bien bonne ou bien mauvaise, pour vous avoir menés si loin et si tard. Sire Philippe de Commines, vous êtes abattu. — D'Himbercourt vous aurait-il gagné quelque lourde gageure? — Vous êtes philosophe, et vous ne vous affligerez pas d'une mauvaise fortune. — Par saint Georges! d'Himbercourt a l'air aussi triste que vous. — Qu'avez-vous, Messieurs? N'avez-vous pas trouvé de gibier? avez-vous perdu vos faucons? avez-vous vu une sorcière? ou bien avez-vous rencontré dans la forêt le chasseur sauvage [1]? Sur mon honneur, Messieurs, on dirait que vous êtes venus à des funérailles, et non à un festin.

Tandis que le duc parlait, tous les yeux se portèrent sur d'Himbercourt et Commines. Ni l'un ni l'autre n'étaient de ceux à qui l'expression de la tristesse et de l'inquiétude est naturelle : l'embarras et l'abattement peints sur leurs physionomies frappèrent donc tellement les convives, que la joie et les rires excités déjà à un haut point par la

[1] Tradition célèbre; on l'appelle aussi quelquefois le *grand veneur*. Sully parle de ce Spectre des Chasseurs. (W. S.)

rapide circulation de flacons d'excellent vin, disparurent graduellement; et sans qu'on eût pu assigner une raison à ce changement d'humeur, chacun se mit à parler à voix basse à son voisin, comme si l'on se fût attendu à quelque étrange et importante nouvelle.

— Pourquoi ce silence, Messieurs? s'écria le duc, élevant sa voix naturellement rude. Si vous apportez à notre festin ces étranges figures, et ce silence encore plus étrange, nous voudrions que vous fussiez restés dans les marais à chasser les hérons, ou plutôt des bécasses et des chouettes.

— Monseigneur, dit Commines, comme nous allions revenir de la forêt, nous avons rencontré le comte de Crèvecœur.

— Comment! dit le duc, déjà revenu de Brabant? — Il n'en rapporte que de bonnes nouvelles, sans doute?

— Le comte, dit d'Himbercourt, informera lui-même, tout à l'heure, Votre Altesse des nouvelles qu'il apporte; nous ne les connaissons qu'imparfaitement.

— Et où est le comte?

— Il change de costume pour se présenter devant Votre Altesse, répondit d'Himbercourt.

— De costume! *saint bleu!* s'écria le prince impatient; que m'importe son costume? — Je crois que vous conspirez avec lui pour me rendre fou!

— Ou plutôt, pour être franc, reprit Commines, il désire communiquer ces nouvelles à Votre Altesse en audience particulière.

— *Tête-Dieu!* monseigneur roi, dit le duc, voilà bien comment nos conseillers nous servent toujours! — s'ils peuvent attraper quelque chose qu'ils jugent d'une certaine importance pour notre oreille, ils prennent un air aussi grave et deviennent aussi fiers de ce qu'ils portent, qu'un âne de son bât neuf. — Qu'on aille prévenir Crèvecœur de se rendre ici sur-le-champ. — Il arrive des frontières de Liége, et *nous*, du moins (il appuya sur le pronom avec intention), nous n'avons pas là de secrets que nous ne puissions proclamer devant le monde entier.

Il était aisé de voir que le duc avait assez bu pour renforcer encore son opiniâtreté naturelle; et quoique plusieurs de ses conseillers lui eussent volontiers donné à entendre que le moment n'était convenable ni pour recevoir des nouvelles ni pour tenir conseil, tous cependant connaissaient trop l'impétuosité de son caractère pour insister long-

temps, et l'on s'assit dans une attente inquiète des nouvelles que le comte pouvait avoir à communiquer.

Il s'écoula quelques instants pendant lesquels le regard impatient du duc resta fixé sur la porte, tandis que tous les convives, les yeux baissés vers la table, semblaient vouloir cacher leur inquiétude et leur curiosité. Louis seul conservait une tranquillité parfaite, et continuait de causer alternativement avec le fou et avec le grand écuyer-tranchant.

Enfin Crèvecœur entra, et il fut aussitôt salué par la question précipitée de son maître : Quelles nouvelles de Liége et de Brabant, sire comte ? — L'annonce de votre retour a chassé la gaieté de notre table ; — nous espérons que votre présence va la ramener parmi nous.

— Monseigneur et maître, répondit le comte d'un ton triste, mais ferme, les nouvelles que j'apporte conviendraient mieux à la table du conseil qu'à celle d'un festin.

— Dites-les-nous, Monsieur, s'écria le duc, quand ce seraient des nouvelles de l'Antechrist. Mais je puis les deviner : — les Liégeois se sont encore mutinés.

— Oui, Monseigneur, répondit Crèvecœur, et très-sérieusement.

— Voyez-vous, Monsieur, reprit le duc, comme j'ai deviné du premier coup ce que vous craigniez tant de m'apprendre ! — Ces bourgeois écervelés sont encore en armes. Cela ne pouvait arriver en temps plus convenable, continua-t-il en s'inclinant vers le roi, tandis que ses yeux exprimaient un ressentiment amer qu'il cherchait à dissimuler, car nous pourrons avoir l'avis de notre suzerain sur la manière dont de tels mutins doivent être traités. As-tu encore d'autres nouvelles ? Dis-les-nous, et dis-nous aussi pourquoi vous n'avez pas couru au secours de l'évêque.

— Mes autres nouvelles, Monseigneur, me sont pénibles à dire, et vous seront affligeantes à entendre. Ni mon aide, ni celui de toute la chevalerie vivante, n'auraient pu être utiles à l'excellent prélat. Guillaume de La Marck, réuni aux insurgés de Liége, a pris le château de Schonwaldt et a massacré l'évêque dans sa propre salle.

— Massacré l'évêque ! répéta le duc d'une voix creuse et sourde, qui pourtant fut entendue d'une extrémité à l'autre de la salle ; tu as été trompé par quelque faux rapport, Crèvecœur ; — cela est impossible !

— Hélas ! Monseigneur, je l'ai appris d'un témoin oculaire, d'un

archer de la garde écossaise du roi de France, qui était dans la salle quand le meurtre fut commis par ordre de Guillaume de La Marck.

— Et qui sans doute a été fauteur et complice de cet horrible sacrilége ! s'écria le duc se levant avec violence, et frappant du pied avec tant de furie, qu'il mit en pièces le marchepied placé devant lui. Fermez les portes de cette salle, Messieurs ; — gardez les fenêtres ; — qu'aucun étranger ne bouge de sa place, ou il meurt à l'instant ! — Gentilshommes de ma chambre, l'épée à la main ! — Et se tournant vers Louis, il porta la main lentement, mais d'un air déterminé, à la poignée de son épée ; tandis que le roi, sans changer d'attitude ni montrer aucun signe de crainte, dit seulement :

— Ces nouvelles, beau cousin, ont ébranlé votre raison.

— Non, répliqua le duc d'un ton terrible ; mais elles ont éveillé un juste ressentiment, que j'ai trop longtemps souffert être étouffé par de vaines considérations de temps et de lieu. Meurtrier de ton frère, — rebelle contre ton père, — tyran de tes sujets, — traître allié, — roi parjure, — gentilhomme sans honneur, — tu es en mon pouvoir, et j'en rends grâces à Dieu !

— Rendez-en plutôt grâces à ma folie, dit le roi. Quand nous nous rencontrâmes à Montlhéry, à termes plus égaux, vous auriez voulu, je crois, être plus loin de moi que vous ne l'êtes maintenant.

Le duc avait encore la main à la garde de son épée, mais il ne la tira pas du fourreau. Il semblait ne pouvoir se résoudre à frapper un ennemi qui n'offrait aucune résistance qui pût provoquer ses coups.

Cependant une confusion générale régnait dans la salle. Les portes avaient été fermées et gardées sur l'ordre du duc; mais plusieurs des seigneurs français, quoique en petit nombre, s'étaient élancés de leurs siéges et se préparaient à défendre leur souverain. Louis n'avait dit un mot ni à d'Orléans ni à Dunois depuis qu'ils étaient sortis du château de Loches et avaient été rendus à la liberté, si l'on peut donner le nom de liberté à la situation où ils étaient, traînés à la suite du roi et objets de sa méfiance plutôt que de ses égards et de ses attentions. Dunois fut cependant le premier dont la voix s'éleva au-dessus du tumulte. — Monsieur le duc, s'écria-t-il en s'adressant à Charles, vous oubliez que vous êtes vassal de la France, et que nous, vos hôtes, nous sommes Français. Si vous levez la main sur notre roi, préparez-vous aux derniers efforts de notre désespoir; car, croyez-moi, nous nous abreuverons aussi volontiers du sang de la Bourgogne que nous venons de le faire de son vin. — Courage, monsieur d'Orléans! — et vous, gentilshommes de France, rangez-vous autour de Dunois, et faites ce qu'il fera!

C'est en un tel moment qu'un roi peut voir sur quels caractères il peut compter avec certitude. Le peu de nobles indépendants et de chevaliers qui avaient suivi Louis, et qui n'avaient reçu de lui, pour la plupart, que des marques de froideur et de dédain, sans être retenus par la crainte de forces infiniment supérieures et la perspective d'une mort certaine si l'on en venait aux mains, se rangèrent à la hâte autour de Dunois, et, conduits par lui, se frayèrent un chemin vers le haut bout de la table où étaient placés les deux princes.

Ceux, au contraire, que Louis avait tirés du néant pour les élever à une importance qui ne leur était pas due, ceux dont il avait fait ses instruments et ses agents, ne montrèrent que couardise et lâcheté, et, se tenant sur leurs siéges, semblèrent résolus à ne pas courir à leur perte en se mêlant de cette affaire, quoi qu'il pût arriver à leur bienfaiteur.

Le premier du parti le plus généreux fut le vénérable lord Crawford,

qui, avec une agilité qu'on n'eût pas attendue de son grand âge, se fraya un chemin à travers toute opposition (laquelle fut assez faible, à la vérité, beaucoup de Bourguignons, soit par point d'honneur, soit par le désir secret de prévenir le coup suspendu sur la tête de Louis, lui ayant ouvert un passage), et se jeta hardiment entre le roi et le duc. Il enfonça son bonnet, d'où ses cheveux blancs s'échappaient en désordre, sur un côté de sa tête; — ses joues pâles et son front ridé se colorèrent; ses yeux amortis brillèrent de tout le feu de la bravoure poussée au désespoir. Il enveloppa rapidement son bras gauche du manteau qui flottait sur son épaule, et de la main droite il tira son épée.

— J'ai combattu pour son père et son aïeul, s'écria-t-il; et, par saint André! quoi qu'il arrive, je ne l'abandonnerai pas dans cette extrémité.

Ce qui nous a demandé quelque temps à raconter se passa avec la rapidité de l'éclair. Au premier geste menaçant du duc, Crawford s'était précipité entre lui et l'objet de sa vengeance, et les gentilshommes français, se rassemblant aussi vite qu'ils l'avaient pu, s'étaient pressés sur le même point.

La main du duc reposait toujours sur son épée, et il semblait prêt à donner le signal d'une attaque générale, qui se fût inévitablement terminée par le massacre du parti le plus faible, quand Crèvecœur s'élança en avant et s'écria d'une voix retentissante : Monseigneur le duc, prenez garde à ce que vous allez faire; vous êtes *chez vous*, — vous êtes le vassal du roi; — ne répandez pas le sang de votre hôte sur votre foyer, le sang de votre souverain sur le trône que vous lui avez élevé, et où il est venu s'asseoir sous votre sauvegarde. Pour l'honneur de votre maison, ne tentez pas de venger un horrible meurtre par un meurtre plus horrible!

— Ote-toi de mon chemin, Crèvecœur, et laisse-moi satisfaire ma vengeance! s'écria le duc. — Hors de mon chemin! — la colère des princes est à craindre comme celle du Ciel.

— Oui, mais quand elle est *juste* comme celle du Ciel, répondit Crèvecœur avec fermeté. — Quelque justement offensé que vous soyez, Monseigneur, réprimez, je vous en supplie, la violence de votre caractère. — Et vous, messieurs de France, quand la résistance est inutile, souffrez que je vous engage à éviter tout ce qui pourrait amener une effusion de sang.

— C'est juste, dit Louis, dont le sang-froid ne se démentit pas dans cet instant terrible, et qui vit aisément que si l'on en venait aux mains on se porterait à plus de violence envers lui, dans la chaleur du combat, que vraisemblablement on ne le ferait la paix étant maintenue. — Mon cousin d'Orléans, — mon cher Dunois, — et vous encore, mon fidèle Crawford, — n'amenez pas des malheurs et une effusion de sang en vous offensant trop promptement. Notre cousin le duc a été irrité en apprenant la mort d'un ami qui lui était cher, du vénérable évêque de Liége, dont nous déplorons l'assassinat autant que lui. D'anciens, et malheureusement aussi, de récents sujets d'animosité, le conduisent à nous soupçonner d'avoir trempé dans un crime qui nous fait horreur. Si notre hôte voulait nous massacrer à cette place, — nous, son roi et son parent, sur un faux soupçon de notre participation à ce déplorable crime, notre destin serait peu allégé, il serait au contraire fort aggravé par vos efforts. — Ainsi donc, Crawford, retirez-vous. Quand ce serait ma dernière parole, je parle comme un roi à son officier, et j'exige obéissance. — Retirez-vous, et, si on l'exige, remettez votre épée; je vous le commande, et votre serment vous oblige à obéir.

— C'est vrai, c'est vrai, Sire, répondit Crawford en se reculant, et remettant dans son fourreau la lame qu'il en avait à demi tirée. — Tout

cela peut être très-vrai ; mais, sur mon honneur, si j'étais à la tête de soixante-quinze de mes braves, au lieu d'être chargé du même nombre d'années, je voudrais essayer si l'on peut avoir quelque raison de ces beaux galants avec leurs chaînes d'or, leurs chapeaux ornés de bijoux, et leurs belles écharpes chargées de devises.

Le duc resta longtemps les yeux fixés à terre ; puis, avec une amère ironie : — Crèvecœur, dit-il, vous avez raison. Nous devons à notre honneur de ne pas nous acquitter aussi précipitamment que nous l'avions voulu d'abord dans notre colère, des obligations que nous avons à ce grand roi, notre honoré et gracieux hôte. Nous agirons de telle sorte que l'Europe entière connaîtra la justice de nos procédés. — Gentilshommes de France, vous devez rendre vos armes à mes officiers ! Votre maître a rompu la trève, et il n'a plus de titre à en profiter davantage. Par égard, cependant, pour vos sentiments d'honneur, par respect pour le rang qu'il déshonore et pour la race dont il est dégénéré, nous n'exigerons pas l'épée de notre cousin Louis.

— Pas un de nous ne rendra son épée, s'écria Dunois, et ne quittera cette salle tant que nous ne serons pas assurés de la sûreté de notre roi, pour sa vie et ses membres.

— Pas un homme de la garde écossaise, ajouta Crawford, n'abandonnera ses armes, si ce n'est par le commandement du roi de France ou de son grand connétable.

— Brave Dunois, reprit Louis, et vous, mon fidèle Crawford, votre zèle me nuira plus qu'il ne pourra m'être utile. — Je me confie dans la justice de ma cause, ajouta-t-il avec dignité, plus que dans une vaine résistance qui ne pourrait que coûter la vie à mes meilleurs et à mes plus braves sujets. — Rendez vos épées. — Les nobles Bourguignons qui recevront cet honorable gage pourront, mieux que vous, nous protéger vous et moi. — Rendez vos épées; — c'est moi qui vous l'ordonne.

Ce fut ainsi que, dans cette crise dangereuse, Louis montra une promptitude de décision et une présence d'esprit qui seules pouvaient lui sauver la vie. Il savait que tant qu'on n'en viendrait pas aux coups, il pouvait compter sur l'assistance de beaucoup des seigneurs présents, pour modérer la fureur de leur prince ; mais que si une fois la mêlée commençait, lui et le petit nombre de ses défenseurs seraient immanquablement massacrés Ses ennemis les plus acharnés avouèrent d'ailleurs qu'il n'y avait eu dans son maintien ni lâcheté ni bassesse. Il évita

de changer en frénésie la colère du duc ; mais il ne parut ni la craindre ni la conjurer, et il conserva, en le regardant, le calme et l'attention fixe avec lesquels un homme brave suit les mouvements d'un fou, certain que sa fermeté et son sang-froid seront un frein suffisant pour contenir même la rage du délire.

Crawford, sur l'ordre du roi, jeta son épée à Crèvecœur en lui disant : Prenez-la, et que le diable vous en donne bien de la joie. — Ce n'est pas un déshonneur à son maître légitime de la rendre, car nous n'avons pas eu jeu à la défendre.

— Un moment, Messieurs, s'écria le duc d'une voix entrecoupée, comme quelqu'un à qui la colère en a presque ôté l'usage ; gardez vos épées : votre parole de ne pas vous en servir est suffisante. — Et vous, Louis de Valois, vous devez vous considérer comme mon prisonnier, jusqu'à ce que vous vous soyez lavé du soupçon de sacrilége et de meurtre. — Conduisez-le au château, — dans la tour du comte Herbert. On lui laissera pour le servir six gentilshommes de sa suite, à son choix. — Monsieur de Crawford, votre garde quittera le château ; on lui assignera ailleurs un quartier honorable. — Tous les ponts-levis seront levés, et toutes les herses baissées. — Une triple garde sera placée à toutes les portes de la ville. — Le pont de bateaux sera amené au côté droit de la rivière. — Placez autour du château mon corps de noirs Wallons, et qu'à tous les postes les sentinelles soient triplées. — Vous, d'Himbercourt, veillez à ce que des patrouilles de cavaliers et de fantassins fassent des rondes autour de la ville de demi-heure en demi-heure durant la nuit, et d'heure en heure pendant la journée de demain, si toutefois ces précautions sont encore nécessaires au point du jour, car il est vraisemblable que nous pourrons être prompts à régler cette affaire. — Veillez sur la personne de Louis, si vous faites cas de votre vie.

Il quitta la table brusquement et avec une précipitation furieuse, lança au roi un regard de mortelle inimitié, et se précipita hors de la salle.

— Messieurs, dit le roi, en promenant autour de lui un regard digne, la douleur qu'il a ressentie de la mort de son allié a rendu votre prince frénétique ; j'espère que vous comprendrez trop votre devoir, comme chevaliers et comme gentilshommes, pour le soutenir dans ses actes de trahison et de violence contre la personne de son seigneur suzerain.

En ce moment, on entendit au-dehors le son des tambours et des trompetttes qui appelaient les soldats de toutes parts.

— Nous sommes sujets de la Bourgogne, dit Crèvecœur, qui remplissait les fonctions de grand maréchal de la maison du duc ; nous devons, comme tels, nous acquitter de notre devoir. Nos espérances, nos prières et nos efforts auront tous pour but de ramener la paix et l'union entre Votre Majesté et notre maître ; en attendant, nous devons obéir à ses ordres. Ces seigneurs, ces chevaliers, s'honoreront de recevoir chez eux l'illustre duc d'Orléans, et le brave Dunois, et le courageux lord Crawford. Quant à moi, je dois être le chambellan de Votre Majesté, et la conduire à ses appartements autrement que je ne voudrais, quand je me rappelle l'hospitalité du Plessis. Veuillez faire choix de votre suite, que les ordres du duc limitent à six personnes.

— En ce cas, dit le roi, en regardant autour de lui après un instant de réflexion, — je désire être accompagné d'Olivier le Daim; d'un soldat de ma garde appelé le Balafré, sans armes, si vous voulez ; — de Tristan l'Ermite, avec deux de ses gens, et de mon loyal et fidèle philosophe Martius Galeotti.

— La volonté de Votre Majesté sera accomplie de tout point, dit le comte de Crèvecœur. Puis, après avoir pris quelques informations, il ajouta : J'apprends que Galeotti est à souper en ce moment en joyeuse compagnie; mais on va l'envoyer chercher à l'instant. Les autres sont aux ordres de Votre Majesté.

— Rendons-nous donc à la nouvelle demeure dont nous pourvoit l'hospitalité de notre cousin, dit le roi. Nous savons qu'elle est *forte ;* nous espérons qu'elle ne sera pas moins sûre.

— Avez-vous remarqué quels choix le roi Louis a fait pour sa suite? dit le Glorieux au comte de Crèvecœur, en suivant Louis hors de la salle.

— Sans doute, mon joyeux compère, répondit le comte; — qu'as-tu à y objecter ?

— Rien, — rien; — seulement c'est un choix rare! — Un honnête barbier, — un coupe-gorge écossais à gages, — le bourreau et ses deux aides, — et un fripon de charlatan. Je vous accompagnerai, Crèvecœur, je veux prendre une leçon dans les degrés de la rouerie, en observant votre habileté à remplir pour eux votre office de grand maréchal. Le diable lui-même aurait eu peine à rassembler un tel synode, et il n'aurait pu en être un plus digne président.

En conséquence, le fou, à qui tout était permis, prit familièrement le bras de Crèvecœur et se mit à marcher avec lui, tandis qu'accompagné d'une forte escorte, mais avec toutes les formes extérieures du respect, le comte conduisait le roi vers son nouvel appartement.

CHAPITRE XXVIII.

INCERTITUDE.

Heureux le pauvre à qui la terre sert de couche ! on trouve difficilement où reposer la tête chargée d'une couronne.

Henri IV, deuxième partie.

QUARANTE hommes d'armes portant alternativement l'un une épée nue, l'autre une torche allumée, servirent d'escorte, ou plutôt de garde, au roi Louis, depuis l'hôtel-de-ville de Péronne jusqu'au château. Lorsqu'il entra dans cette sombre et triste forteresse, il lui sembla qu'une voix criait à son oreille cet avertissement que le poète florentin a inscrit sur la porte des régions infernales : « Laisse derrière toi l'espérance ! »

En ce moment peut-être, quelque pensée de remords eût pu s'élever dans l'esprit de Louis, s'il eût songé aux centaines, aux milliers de victimes que, sans cause ou sur de légers soupçons, il avait confinées dans les profondeurs de ses donjons, sans espoir de liberté et maudissant la vie, à laquelle l'instinct de la nature les attachait seul encore.

L'éclat des torches effaçait la lumière de la lune, moins brillante

cette nuit que la nuit précédente, et la lueur rougeâtre qu'elles répandaient sur ce vieil édifice donnait un aspect plus sombre au grand donjon appelé la Tour du comte Herbert. C'était le même que, la veille, le roi avait vu avec un mauvais pressentiment, et que maintenant il était condamné à habiter, livré à la crainte de toutes les violences auxquelles son puissant vassal pourrait être entraîné par son caractère irascible, à l'abri de ces voûtes silencieuses, si favorables au despotisme.

Les sensations pénibles du roi s'accrurent encore lorsqu'en traversant la cour, il aperçut plusieurs cadavres à peine recouverts de manteaux militaires qu'on avait jetés sur eux, et qu'à leur uniforme il reconnut aisément pour avoir appartenu aux archers de sa garde. Le comte de Crèvecœur l'informa qu'ayant refusé d'obéir à l'ordre qu'on leur avait donné de quitter leur poste près de l'appartement du roi, un engagement s'en était suivi entre eux et les gardes wallonnes du duc, et qu'avant que les officiers eussent pu intervenir, il y avait eu de part et d'autre plusieurs soldats tués.

— Mes fidèles Écosssais! dit le roi à ce triste spectacle; s'ils n'étaient venus qu'homme contre homme, toutes les Flandres, et la Bourgogne en sus, n'eussent pas fourni de champions qu'on eût pu vous opposer.

— C'est vrai, dit le Balafré, qui suivait le roi de très-près, ce sont les plus forts qui fauchent le pré. — Il est peu d'hommes qui puissent tenir tête à plus de deux à la fois. Moi-même je ne me soucierais pas d'en rencontrer trois, à moins que ce ne soit pour remplir un devoir particulier; car alors il ne faut pas s'arrêter à compter les têtes.

— Es-tu là, ma vieille connaissance? dit le roi en se retournant. J'ai donc encore près de moi un fidèle sujet!

— Et un fidèle ministre, dit à demi-voix Olivier le Daim, soit dans vos conseils, soit dans ses fonctions près de votre royale personne.

— Nous sommes tous fidèles, dit Tristan l'Ermite d'un ton bourru, car s'ils donnaient la mort à Votre Majesté, il n'y a pas un de nous qu'on laissât vous survivre, même quand il le voudrait.

— Voilà ce que j'appelle une bonne caution corporelle de fidélité, dit le Glorieux, qui, comme nous l'avons dit, s'était mis de leur compagnie, avec cette assurance propre aux cerveaux dérangés.

Cependant le sénéchal, appelé à la hâte, faisait de laborieux efforts

pour tourner l'énorme clef qui ouvrait comme à regret la porte du grand donjon gothique ; il fut contraint, à la fin, de recourir à l'aide d'un des hommes de la suite de Crèvecœur. Quand ils eurent enfin réussi, six hommes entrèrent avec des torches et montrèrent le chemin à travers un passage étroit et tournant, commandé sur différents points par des meurtrières placées dans les voûtes et sur les côtés, et pratiquées dans l'épaisseur des massives murailles. A l'extrémité de ce passage, se présenta un escalier de construction non moins grossière, consistant en larges blocs de pierre, à peine dégrossis au marteau, et de hauteur inégale. Au haut de cette montée, une forte porte ferrée les introduisit dans ce qui avait été la grande salle du donjon. Même pendant le jour, cette pièce était très-faiblement éclairée, l'excessive épaisseur des murs donnant aux ouvertures qui recevaient la lumière, l'apparence de fentes plutôt que de fenêtres ; en ce moment, la lueur des torches en diminuait à peine la complète obscurité. Deux ou trois chauves-souris et autres oiseaux de mauvais augure, réveillés par cette clarté inaccoutumée, voltigèrent autour des lumières et menaçaient de les éteindre, tandis que le sénéchal s'excusait cérémonieusement auprès du roi, sur le peu de temps que lui avait laissé l'avis qu'il en avait reçu, de ce que la grande salle n'avait pas été mise en ordre, ajoutant qu'à la vérité l'appartement n'avait pas servi depuis une vingtaine d'années, et même, autant qu'il avait pu l'apprendre, rarement auparavant, depuis le temps du roi Charles-le-Simple.

— Du roi Charles-le-Simple ! répéta Louis. Je connais maintenant l'histoire de la tour. — C'est ici qu'il fut assassiné par la trahison de son vassal Herbert, comte de Vermandois ; — ainsi le racontent nos annales. Il m'était resté dans l'esprit quelque chose sur le château de Péronne, mais je ne pouvais m'en rappeler les circonstances. — Ainsi donc, c'est *ici* que mon prédécesseur fut assassiné ?

— Non, Sire, ce n'est pas précisément ici, répondit le vieux sénéchal, s'avançant avec l'empressement d'un *cicerone* qui montre les curiosités d'une localité remarquable ; — ce n'est pas *ici*, mais un peu plus loin, dans un cabinet qui donne sur la chambre à coucher de Votre Majesté.

Il ouvrit précipitamment une porte basse à l'extrémité supérieure de la salle ; cette porte donnait entrée dans une chambre à coucher, petite, comme c'était l'usage dans ces anciens édifices, mais, pour cette raison même, plus commode que la vaste pièce qui la précédait. Quel-

ques préparatifs avaient été faits à la hâte pour recevoir le roi. On avait tendu des tapisseries, du feu avait été allumé dans une grille rouillée, qui depuis bien longtemps n'avait servi, et des matelas avaient été étendus à terre pour ceux qui, suivant la coutume, devaient passer la nuit dans la chambre du roi.

— Nous disposerons des lits dans la grande salle pour le reste de votre suite, Sire, dit le vieux sénéchal, parleur comme presque tous les gens de son âge ; mais nous avons eu si peu de temps, sous le bon plaisir de Votre Majesté. — Et s'il plaît à Votre Majesté de regarder cette porte derrière la tapisserie, elle ouvre sur le petit cabinet, pratiqué dans le mur, où Charles fut tué. Il y a d'en bas un passage secret par où vinrent les hommes à qui il eut affaire. Et Votre Majesté, dont la vue, j'espère, est meilleure que la mienne, peut remarquer le sang qu'on aperçoit encore sur la boiserie du plancher, quoiqu'il y ait de cela cinq cents ans.

En parlant ainsi, il s'efforçait d'ouvrir la petite porte du cabinet. — Attends, vieillard, lui dit le roi, — attends encore un peu. Tu pourras avoir à raconter une histoire plus nouvelle, et du sang plus frais à montrer. — Qu'en dites-vous, M. de Crèvecœur ?

—Tout ce que je puis dire, Sire, c'est que ces deux pièces intérieures sont autant à la disposition de Votre Majesté que celles de son propre château du Plessis, et que c'est Crèvecœur, un nom que n'ont jamais noirci ni la trahison ni l'assassinat, qui garde les approches extérieures.

— Mais ce passage secret dans le cabinet dont parle ce vieillard?... Le roi prononça ces mots à voix basse et d'un ton d'inquiétude, en saisissant d'une main le bras de Crèvecœur, et de l'autre lui montrant la porte du cabinet.

— Ce doit être quelque rêve de Mornay, répondit Crèvecœur, ou quelque vieille et absurde tradition du château. — Mais nous allons examiner.

Il se mit en devoir d'ouvrir la petite porte.—Non, Crèvecœur, lui dit le roi, non.—Votre honneur est une garantie suffisante. — Mais que veut faire de moi votre duc, Crèvecœur? Il ne peut espérer de me garder longtemps prisonnier ; et... En un mot, Crèvecœur, donnez-moi votre opinion.

— Sire, répondit Crèvecœur, Votre Majesté peut juger combien le duc de Bourgogne doit être affecté du meurtre horrible commis sur la

personne de son allié, de son proche parent; et vous seul pouvez savoir quel droit il peut avoir de regarder ce crime comme inspiré par les émissaires de Votre Majesté. Mais mon maître a une noblesse de caractère qui le rend incapable, même au plus fort de sa colère, d'aucune trahison. Quoi qu'il fasse, il le fera à la lumière du jour et à la face des deux peuples. Et je puis même ajouter que le désir de chacun des conseillers qui l'entourent, — à l'exception d'un peut-être, — sera qu'il agisse en cette occasion avec modération et générosité, aussi bien qu'avec justice.

— Ah! Crèvecœur, dit le roi, en prenant la main du comte, comme si quelque souvenir pénible l'eût affecté, combien est heureux le prince qui a près de lui des conseillers capables d'opposer un frein à ses passions et à sa colère! Leurs noms seront écrits en lettres d'or dans l'histoire de son règne. — Noble Crèvecœur, que n'ai-je eu le bonheur d'en avoir un tel que toi près de *ma* personne!

— En ce cas, le premier soin de Votre Majesté eût été de s'en débarrasser aussi vite qu'elle l'eût pu, dit le Glorieux.

— Ah! ah! sire de la Sagesse, tu es ici? dit Louis en se retournant, et quittant à l'instant le ton pathétique avec lequel il avait parlé à Crèvecœur, pour en prendre avec facilité un autre qui approchait de la gaieté; — *tu* nous as donc suivis jusqu'ici?

— Oui, Sire, répondit le Glorieux; la Sagesse doit suivre en habits bigarrés, quand la Folie marche en avant sous la pourpre.

— Comment dois-je entendre ceci, sire Salomon? — Voudrais-tu changer de condition avec moi?

— Non, sur ma foi, répondit le Glorieux, quand vous me donneriez quarante couronnes en retour.

— Et pourquoi donc? — Il me semble, d'après ce que sont les princes, que je pourrais me contenter de t'avoir pour mon roi.

— Oui, Sire, répliqua le Glorieux; mais la question est de savoir si, jugeant de l'esprit de Votre Majesté d'après le logement que vous lui devez ici, je n'aurais pas sujet d'être honteux d'avoir un fou si stupide.

— Paix, maraud! dit le comte de Crèvecœur; votre langue court trop vite.

— Laissez-la prendre sa course, dit le roi; je ne connais pas de plus juste sujet de raillerie que les folies de ceux qui n'en devraient pas faire. — Tiens, mon judicieux ami, prends cette bourse d'or, et reçois

en même temps l'avis de ne jamais être assez fou pour te croire plus sage que les autres. Et, je t'en prie, rends-moi le service de t'enquérir de mon astrologue et de me l'envoyer ici sans délai.

— J'y vais à l'instant, répondit le bouffon. Je suis sûr que je le trouverai à l'auberge de Jean Dopplethur; car les philosophes savent aussi bien que les fous où se vend le meilleur vin.

— J'espère, comte de Crèvecœur, dit Louis, que vous voudrez bien donner ordre à vos gardes de laisser entrer ce savant personnage ?

— Pour entrer, la chose va sans dire, répondit le comte ; mais c'est avec peine que j'ajouterai que d'après mes instructions personne ne doit quitter l'appartement de Votre Majesté. — Bonne nuit à Votre Majesté! je vais donner des ordres dans la grande salle pour que les personnes de votre suite qui doivent y rester y soient plus à l'aise.

— Que cela ne vous tourmente pas, sire comte ; ce sont des hommes habitués à défier la fatigue. Et à dire vrai, excepté Galeotti que je désire voir, je voudrais avoir cette nuit aussi peu de communications extérieures que cela pourra s'accorder avec vos instructions.

— Elles sont de laisser à Votre Majesté la libre disposition de son appartement, répondit Crèvecœur. Tels sont les ordres de mon maître.

— Votre maître, comte de Crèvecœur, que je puis aussi nommer le mien, est un très-gracieux maître. — Mes états, ajouta Louis, sont quelque peu rétrécis, maintenant qu'ils sont réduits à une vieille salle et à une chambre à coucher; mais ils sont assez grands pour les sujets qui me restent.

Le comte de Crèvecœur prit congé. Un instant après, on put entendre le bruit des sentinelles qu'on plaçait à leur poste, et le pas précipité des gardes relevées, tandis que les officiers donnaient le mot d'ordre. Enfin tout devint silencieux, et l'on n'entendit plus que le murmure lent de la Somme, qui coulait, profonde et limoneuse, sous les murs du château.

— Retirez-vous dans la salle, mes amis, dit Louis à sa suite; mais ne vous endormez pas. Tenez-vous prêts, car nous avons encore cette nuit quelque chose à faire, et quelque chose d'important.

En conséquence, Olivier et Tristan passèrent dans la salle où étaient restés le Balafré et les deux hommes du grand-prévôt. Ils avaient jeté sur le feu assez de fagots pour éclairer et chauffer la pièce en même temps, et, s'étant enveloppés dans leurs manteaux, ils s'étaient couchés sur le plancher, dans diverses attitudes indiquant l'abattement

et le désordre de leur esprit. Olivier et Tristan ne virent rien de mieux à faire que de suivre leur exemple. N'ayant jamais été très-bons amis à la cour, aux jours de leur prospérité, aucun des deux n'était disposé à confier à l'autre les pensées que leur inspirait un revers de fortune si étrange et si soudain. Tous restaient donc plongés dans un abattement silencieux.

Cependant, dans la solitude de sa chambre retirée, leur maître était en proie à des tourments intérieurs qui auraient pu servir d'expiation à quelques-uns de ceux qu'il avait infligés à tant d'autres. Il parcourait la chambre à pas pressés et inégaux, s'arrêtait fréquemment en joignant les mains ; en un mot, il s'abandonnait sans contrainte à une

agitation qu'il savait si bien maîtriser en public. Il s'arrêta enfin, en se tordant les mains, devant la petite porte désignée par le vieux Mornay comme conduisant au théâtre du meurtre d'un de ses prédécesseurs, et graduellement donna issue à ses pensées dans le monologue suivant, qu'il interrompit plusieurs fois :

— Charles-le-Simple ! — Charles-le-Simple ! — Comment la postérité nommera-t-elle Louis XI, dont probablement le sang rafraîchira

bientôt les taches du tien? Louis-le-Fou, — Louis-l'Idiot, — Louis-l'Infatué! — et tous ces noms n'expriment pas encore l'excès de ma sottise. — Penser que ces têtes chaudes de Liégeois, à qui la rébellion est aussi nécessaire que le pain qui les nourrit, voudraient rester en repos; — rêver que cette bête sauvage des Ardennes voudrait pour un moment suspendre le cours de ses violences et de ses brutalités sanguinaires; — m'imaginer que je pourrais faire entendre à Charles de Bourgogne le langage de la raison et de la sagesse, avant d'avoir réussi, par ces moyens, à dompter un taureau sauvage! — Fou, double idiot que j'étais! Mais le traître Martius ne l'échappera pas. — Il a trempé dans tout ceci, lui et ce vil prêtre, le détestable La Balue[1]. Si jamais je me tire de ce danger, j'arracherai de sa tête le chapeau de cardinal, quand la peau de son crâne y devrait rester attachée! Mais l'autre traître est entre mes mains. — Je suis encore assez roi, — mon empire est encore assez grand, pour punir le charlatan, le marchand de belles paroles, le contemplateur d'étoiles, le traître, l'imposteur, qui a fait de moi, du même coup, une dupe et un prisonnier!—La conjonction des constellations! — oui, la conjonction! Il a fallu qu'il me débitât des absurdités à peine capables d'attraper une tête de mouton bouillie, il a fallu que je fusse assez idiot pour croire le comprendre! Nous allons voir tout à l'heure ce que la conjonction a réellement présagé; mais d'abord, faisons nos dévotions.

Au-dessus de la petite porte du cabinet, et peut-être en mémoire du crime qui y avait été commis, était une niche grossière, contenant un crucifix de pierre. Le roi fixa ses yeux sur cet emblème, et parut sur le point de s'agenouiller devant lui; mais il s'arrêta soudainement, comme s'il eût appliqué à la sainte image les principes d'une politique mondaine, et qu'il eût craint d'approcher d'elle sans s'être assuré d'avance l'intercession de quelque favorite supposée. En conséquence, il se détourna du crucifix comme indigne d'y arrêter ses yeux, et, choisissant,

1 Louis tint ses menaces de vengeance contre le cardinal La Balue, qu'il accusa toujours de l'avoir livré à la Bourgogne. Revenu dans ses états, il fit enfermer son favori dans une des cages de fer du château de Loches. Ces cages étaient construites avec un si horrible calcul, qu'une personne de taille ordinaire ne pouvait ni s'y tenir debout, ni s'y coucher de toute sa longueur. Quelques-uns attribuent cette épouvantable invention à La Balue lui-même. Celui-ci demeura confiné onze ans dans une de ces cavernes, et Louis, à aucun prix, ne voulut l'en laisser sortir jusqu'à sa dernière maladie. (W. S.)

parmi les images dont son chapeau était complètement garni, celle qui représentait Notre-Dame de Cléry, il se mit à genoux devant elle et lui adressa la prière extraordinaire que nous allons rapporter. On y remarquera que sa grossière superstition semble, jusqu'à un certain point, regarder la vierge de Cléry comme une personne distincte de la madone d'Embrun, son idole favorite, et celle à qui le plus souvent il adressait ses vœux.

— « Douce Notre-Dame de Cléry! s'écria-t-il en se frappant la poitrine et en joignant les mains, — bienheureuse mère de merci! toi qui es toute-puissante devant la Toute-Puissance, aie compassion de moi, pécheur! Il est vrai que je t'ai un peu négligée pour ta bienheureuse sœur d'Embrun; mais je suis roi, mon pouvoir est grand, mes richesses sans bornes, et je doublerais la gabelle sur mes sujets plutôt que de ne pas vous payer mes dettes à toutes deux. Ouvre ces portes de fer, comble ces terribles fossés; — conduis-moi, comme une mère conduit son enfant, hors de ce danger pressant! Si j'ai donné à ta sœur le comté de Boulogne, pour qu'elle le garde à perpétuité, n'ai-je pas aussi les moyens de montrer ma dévotion envers toi? tu auras la grande et riche province de Champagne, et ses vignobles verseront leur abondance dans ton couvent. J'avais promis la province à mon frère Charles; mais il est mort, comme tu sais, — empoisonné par ce méchant abbé de Saint-Jean-d'Angély, que je punirai, si je vis. — Je l'avais déjà promis; mais cette fois je tiendrai ma parole. — Si j'ai eu quelque connaissance du crime, crois, très-chère patronne, que c'est parce que je ne connaissais pas de meilleur moyen d'apaiser les troubles de mon royaume. Oh! ne porte pas cette vieille dette à mon compte d'aujourd'hui; mais sois, comme tu l'as toujours été, bonne, douce, indulgente aux prières! Notre très-douce Dame, intercède près de ton fils, pour qu'il pardonne tous mes péchés passés, et un, — un bien léger, que je dois commettre cette nuit. — Ce n'est pas même un *péché*, très-chère Dame de Cléry; — ce n'est pas un péché, mais un acte de justice privée : car le scélérat est le plus grand imposteur qui ait jamais versé le mensonge dans l'oreille d'un prince, et en outre il penche vers la détestable hérésie des Grecs. Il n'est pas digne de ta protection; abandonne-le-moi, et tiens comme une bonne œuvre que j'en débarrasse le monde; car cet homme est un nécromancien et un sorcier, qui n'est digne ni de ta pensée ni de ta sollicitude; un chien, dont la mort doit être à tes yeux d'aussi peu de conséquence que d'éteindre une étincelle

qui tombe d'une lampe où jaillit du feu. Ne pense pas à cette bagatelle, très-bonne, très-douce Dame ; mais vois seulement comment tu peux me venir en aide dans mes dangers! et j'engage ici mon sceau royal à ton effigie, en signe que je tiendrai ma parole touchant le comté de Champagne, et que ce sera la dernière fois que je t'importunerai d'affaires de sang, sachant combien tu es bonne, douce et compatissante. »

Après avoir fait ce pacte bizarre avec l'objet de ses adorations, Louis récita, avec toutes les marques d'une profonde dévotion, les sept psaumes latins de la pénitence, et plusieurs *ave* et d'autres prières appartenant spécialement au culte de la Vierge. Il se releva alors, satisfait de s'être assuré l'intercession de la sainte à laquelle il avait adressé ses prières ; d'autant plus, comme il en fit la réflexion judicieuse, que la plupart des péchés pour lesquels il avait antérieurement imploré sa médiation avaient un caractère différent, et que, par conséquent, Notre-Dame de Cléry serait probablement moins portée à le regarder comme un verseur de sang endurci et habituel, que les autres saints qu'il avait plus souvent pris pour confidents des crimes de cette sorte.

Quand il eut ainsi tranquillisé sa conscience, ou plutôt quand il l'eut extérieurement blanchie comme un sépulcre, le roi avança la tête vers la porte de la salle et appela le Balafré. — Mon brave, lui dit-il, tu me sers depuis longtemps, et tu as eu peu d'avancement. Nous sommes ici dans une situation où je puis mourir aussi bien que vivre ; je ne voudrais pas mourir comme un ingrat, ou laisser, autant que les saints m'en donneront le pouvoir, ni un ami ni un ennemi sans récompense. J'ai aujourd'hui un ami à récompenser, c'est toi ; — et un ennemi à punir, comme il l'a mérité, c'est ce vil scélérat, ce traître Martius Galeotti, qui, par ses impostures et ses contes spécieux, m'a entraîné ici au pouvoir de mon ennemi mortel, dans le dessein aussi bien arrêté de me livrer à la mort, qu'en eut jamais boucher qui conduit une bête à l'abattoir.

— Je le défierai en champ clos, dit le Balafré, puisqu'on dit que c'est une bonne lame, quoiqu'il paraisse un peu lourd. Je ne doute pas que le duc de Bourgogne ne soit trop ami des hommes d'épée pour nous refuser le champ et l'espace raisonnables ; et si Votre Majesté vit assez longtemps et jouit d'assez de liberté, vous me verrez soutenir votre droit et tirer vengeance de ce philosophe, autant que votre cœur peut le désirer.

— J'apprécie ton courage et ton dévouement à mon service ; mais ce traître est habile au maniement des armes, et je ne voudrais pas de gaieté de cœur exposer ta vie, mon brave soldat.

— Je ne serais pas un brave soldat, s'il plaît à Votre Majesté, si je n'osais pas tenir tête à un meilleur que moi. Ce serait une belle chose, que moi, qui ne puis ni lire ni écrire, aie peur d'un gros lourdaud qui n'a guère fait que cela toute sa vie !

— N'importe, ce n'est pas notre bon plaisir que tu hasardes ta vie, Ludovic. Le traître va venir ici par mon ordre. Nous voulons seulement que dès que tu en pourras trouver l'occasion, tu te jettes sur lui et que tu le frappes sous la cinquième côte. — Me comprends-tu ?

— Sûrement, je comprends ; mais, s'il plaît à Votre Majesté, c'est là une chose tout-à-fait hors de mes habitudes. Je ne pourrais pas tuer un chien, à moins que ce ne fût dans la chaleur d'un assaut, ou dans une poursuite, ou dans un combat à défi, ou dans quelque circonstance semblable.

— Mais assurément *tu* ne prétendras pas avoir le cœur doux, toi qui as toujours été le premier aux siéges et aux assauts, et, à ce qu'on m'a rapporté, le plus âpre aux plaisirs et aux avantages qu'on peut devoir, en de telles occasions, à un cœur sans pitié et à une main sanglante ?

— Sire, répondit le Balafré, je n'ai jamais craint ni épargné vos ennemis, épée contre épée. Un assaut est une chaude affaire dont les dangers font bouillir le sang d'un homme de telle sorte que, par saint André ! il lui faut bien une heure ou deux pour se refroidir. — C'est ce que j'appelle une bonne excuse pour le pillage après la prise d'une ville. — Que Dieu ait pitié de nous, pauvres soldats, à qui le danger fait tourner la tête, et la victoire encore plus ! J'ai entendu parler d'une légion toute composée de saints ; il me semble qu'ils devraient tous prier et intercéder pour le reste de l'armée, pour tous ceux qui portent le panache et le corselet, l'habit de buffle et l'épée. Mais ce que demande Votre Majesté est hors de ma route habituelle, quoique je n'aie jamais nié qu'elle fût assez large. Quant à l'astrologue, si c'est un traître, faites-le mourir de la mort des traîtres. Je n'aurai rien à dire à cela. Votre Majesté a là sous la main son grand-prévôt et deux de ses hommes ; une pareille affaire leur va mieux qu'à un gentilhomme écossais de ma famille, et qui tient un rang dans l'armée.

— C'est vrai, répliqua le roi ; mais au moins il est de ton devoir de

prévenir tout empêchement, et d'assurer l'exécution de ma très-juste sentence.

— Et c'est ce que je ferai contre tout Péronne, Sire. Votre Majesté ne doit pas douter de ma loyauté en tout ce que je peux concilier avec ma conscience, et je puis garantir que pour ma propre convenance et le service de Votre Royale Majesté, elle est passablement large ; — car certaines choses que j'ai faites pour Votre Majesté, j'aurais plutôt avalé le manche de mon poignard que de les faire pour d'autres.

— Laissons cela, reprit le roi, et écoutez-moi. — Quand Galeotti sera entré, et la porte refermée sur lui, vous prendrez votre arme et vous garderez l'entrée de l'appartement, afin que personne n'y pénètre. — C'est tout ce que j'exige de vous. Sortez, et envoyez-moi le grand-prévôt.

Le Balafré quitta la chambre du roi, et une minute après, Tristan l'Ermite y entra.

— Sois le bienvenu, compère, lui dit Louis. Eh bien! que penses-tu de notre situation ?

— Que c'est celle de gens condamnés à mort, répondit le grand-prévôt, à moins qu'il ne nous arrive un sursis du duc.

— Sursis ou non, celui qui nous a attirés au piége nous servira de

fourrier pour l'autre monde, afin d'y retenir nos logements, dit le roi avec un sourire sombre et féroce. Tristan, tu as exécuté bien des actes

de bonne justice ; — *finis*, — je devrais dire *funis* — *coronat opus* [1]. Tu dois me servir jusqu'à la fin.

— Je le ferai, Sire ; je ne suis qu'un homme sans formes ; mais je suis reconnaissant. Je ferai mon devoir dans ces murs ou ailleurs ; tant que je vivrai, un souffle de Votre Majesté sera une condamnation aussi souveraine, et la sentence que vous aurez portée sera exécutée aussi littéralement que lorsque vous étiez assis sur votre trône. Ils pourront, l'heure d'ensuite, faire de moi pour cela ce qu'ils voudront ; — je m'en soucie peu.

— C'est ce que j'attendais de ton attachement, mon compère ; mais seras-tu suffisamment aidé ? — Le traître est fort et vigoureux, et sans doute il criera au secours. L'Écossais ne fera que garder la porte, et c'est heureux que j'aie pu l'amener à cela, à force de flatteries et de caresses. Olivier n'est bon qu'à mentir, à flatter et à suggérer des conseils dangereux ; et, ventre-saint Dieu ! je le crois plus propre à user lui-même de la corde quelque jour qu'à s'en servir pour un autre. Penses-tu avoir les hommes et les moyens suffisants pour faire courte et sûre besogne ?

— J'ai avec moi Trois-Échelles et Petit-André, — des gens si experts en leur office, que sur trois hommes ils en auraient pendu un avant que les deux autres s'en fussent aperçu. Et nous avons tous résolu de vivre et de mourir avec Votre Majesté, sachant bien que nous aurons aussi peu de temps à vivre quand vous serez parti, que nous en avons jamais accordé à nos patients. — Mais quel est notre sujet, s'il vous plaît ? J'aime à être sûr de mon homme ; car, comme Votre Majesté s'est plu quelquefois à me le rappeler, je me suis de temps en temps trompé de criminel, et j'ai mis le collier à quelques honnêtes laboureurs dont Votre Majesté n'avait jamais eu à se plaindre.

— C'est très-vrai, compère. Sache donc que le condamné est Martius Galeotti. — Tu parais surpris ; c'est pourtant comme je te dis. Le scélérat nous a tous entraînés ici, par ses fausses prédictions, afin de pouvoir nous livrer sans défense aux mains du duc de Bourgogne.

— Mais non du moins sans vengeance ! s'écria Tristan. Dût cela être le dernier acte de ma vie, je m'attacherai à sa peau comme une guêpe expirante, quand je devrais être écrasé l'instant d'après !

[1] C'est-à-dire : *La fin*, — je devrais dire *la corde — couronne l'œuvre*. Le roi joue ici sur les mots *finis*, fin, et *funis*, corde. (L. V.)

— Je connais ta fidélité, dit le roi, et le plaisir que tu as toujours trouvé, comme d'autres honnêtes gens, à t'acquitter de ton devoir; car la vertu, comme disent les scolastiques, trouve sa récompense en elle-même. Mais sors, et va préparer les prêtres : la victime approche.

— Mon gracieux souverain veut-il que le sacrifice ait lieu en sa présence?

Louis déclina cette offre, mais il recommanda au grand-prévôt de tenir tout prêt pour la ponctuelle exécution de ses ordres au moment où l'astrologue sortirait de sa chambre; car, ajouta-t-il, je verrai le traître encore une fois seulement pour observer quelle sera sa contenance vis-à-vis d'un maître qu'il a fait tomber dans ses piéges. J'aimerais à voir le sentiment d'une mort prochaine effacer les couleurs de ses joues rubicondes et amortir cet œil qui brillait d'un si vif éclat tandis qu'il me débitait ses mensonges. — Oh! que n'en ai-je encore ici avec lui un autre dont les conseils ont aidé à ses prédictions! Mais, si j'en réchappe, prenez garde à votre pourpre, monseigneur le cardinal! Rome même aura peine à vous protéger, — soit dit sans offenser saint Pierre et la bienheureuse Notre-Dame de Cléry, qui est toute miséricorde. — Que tardes-tu? Va tenir tes hommes prêts. J'attends le scélérat à chaque instant. Fasse le Ciel qu'il ne conçoive pas de craintes et qu'il vienne. Ce serait une cruelle contrariété. Va-t'en donc, Tristan. — Tu n'avais pas coutume d'être si lent quand quelque besogne te réclamait.

— Au contraire, car Votre Majesté avait toujours coutume de me dire que j'étais trop prompt, que je me méprenais sur ses intentions, et que je prenais un sujet pour un autre. Plairait-il à Votre Majesté de me donner un signe, afin que je sache, quand elle souhaitera le bonsoir à Galeotti, si l'affaire tient toujours ou non? J'ai vu une fois ou deux Votre Majesté changer d'avis et me blâmer de m'être trop hâté[1].

— Tu es une créature soupçonneuse! Je te dis que je ne changerai pas d'avis. — Mais, pour faire taire tes scrupules, fais attention à ce que je dirai à ce drôle en le quittant. Si je dis *Il y a un Ciel au-dessus*

[1] Varillas, dans son histoire de Louis XI, fait remarquer que son grand-prévôt hâtait souvent ses exécutions au point de faire mourir une autre personne que celle qui avait été désignée par le roi; ce qui, au reste, occasionnait toujours une double exécution, car la colère ou la vengeance de Louis ne se contentait pas de cette punition par remplacement. (W. S.)

de nous! fais ton affaire ; mais si je dis *Allez en paix*, tu comprendras que j'ai changé de sentiment.

— Ma tête est ce qu'il y a de plus dur quand je ne suis pas à mon office. Attendez, que je répète. Si vous lui dites de se retirer en paix, je devrai m'emparer de lui?

— Eh non, idiot! non ; en ce cas tu le laisseras passer librement. Mais si je dis *Il y a un Ciel au-dessus de nous!* tu l'éleveras de cinq à six pieds plus près des planètes avec lesquelles il aime tant à converser.

— Je voudrais être sûr que nous en ayons les moyens ici, reprit le prévôt.

— Eh bien, élève-le ou couche-le, la manière n'y fait rien, dit le roi avec un sourire sinistre.

— Et le corps, Sire, qu'en ferons-nous?

— Laisse-moi voir un instant. Les fenêtres de la salle sont trop étroites, mais cette ouverture en saillie est assez large. Nous le jetterons par là dans la Somme, et nous attacherons sur sa poitrine un papier où sera écrit : *Laissez passer la justice du roi*. Les officiers du duc pourront s'en saisir pour leurs droits, s'ils l'osent.

Le grand-prévôt sortit de la chambre du roi, et appela ses deux aides en conseil dans une embrasure de la grande salle, où Trois-Échelles colla une torche contre la muraille pour les éclairer. Ils causèrent à voix basse, quoiqu'ils ne fussent observés ni par Olivier le Daim, qui semblait accablé, ni par le Balafré, qui dormait profondément.

— Camarades, dit le prévôt, peut-être aviez-vous cru que notre ministère était fini, ou, au moins, que nous étions plus probablement destinés à être soumis au devoir des autres, qu'à avoir encore à remplir le nôtre sur quelqu'un. Mais, courage, compagnons! notre gracieux maître nous a réservé encore un noble sujet pour notre office, et cela doit être fait bravement, en hommes qui veulent avoir un nom dans l'histoire.

— Je devine ce que c'est, dit Trois-Échelles. Notre patron est comme les anciens Césars de Rome, qui, quand les choses venaient pour eux à l'extrémité, ou, comme nous dirions, au dernier échelon, avaient coutume de choisir, parmi les exécuteurs de leur justice, un homme expérimenté qui pût épargner à leur personne sacrée les essais maladroits d'une main novice ou inhabile. C'était une bonne coutume pour des païens. Mais, en bon catholique, je me ferais quelque scrupule de porter les mains sur le roi Très-Chrétien.

— Vraiment, confrère, vous êtes trop scrupuleux, dit Petit-André. S'il donne des ordres pour sa propre exécution, je ne vois pas comment nous pourrions nous y refuser. Celui qui demeure à Rome doit obéir au pape. Les gens du prévôt doivent exécuter les ordres de leur maître, comme lui ceux du roi.

— Paix, drôles! dit Tristan ; il ne s'agit pas de la personne du roi, mais seulement de ce Grec hérétique, de ce païen, de ce sorcier mahométan, de Martius Galeotti.

— Galeotti ! s'écria Petit-André. Cela me semble tout-à-fait naturel. Je n'ai pas connu un de ces faiseurs de tours qui passent leur vie, on peut dire, à danser sur une corde tendue, qui ne vienne faire sa dernière cabriole au bout d'une autre corde. — Quick !

— Mon seul regret, reprit Trois-Échelles, en levant les yeux au Ciel, c'est que la pauvre créature doive mourir sans confession.

— Bon ! bon ! dit le prévôt, c'est un franc hérétique, un nécromancien ; toute une communauté ne pourrait le sauver de la damnation qu'il a méritée. Et puis, s'il en a la fantaisie, tu as, toi, Trois-Échelles, tout ce qu'il faut pour lui servir de père spirituel. Mais ce qui nous importe plus, c'est que je crains que vous ne soyez obligés de vous servir de vos poignards, mes maîtres, car vous manquez ici des accessoires convenables pour l'exercice de votre profession.

— Que Notre-Dame de l'île de Paris nous préserve, dit Trois-Échelles, d'être jamais pris au dépourvu par les ordres du roi ! Je porte autour de moi quatre tours d'un cordon de Saint-François, avec un joli nœud à un des bouts ; car je suis de l'ordre de Saint-François, et j'en pourrai prendre le capuchon quand je serai *in extremis*. — J'en rends grâces à Dieu et aux bons pères de Saumur.

— Et quant à moi, dit Petit-André, j'ai toujours en poche une bonne poulie et un fort clou à vis pour l'attacher à volonté, dans le cas où nous nous trouverions quelque part où les arbres soient rares ou trop haut branchés. J'ai trouvé cela très-commode.

— C'est bien, dit le grand-prévôt, vous n'avez qu'à visser votre poulie dans cette poutre, au-dessus de la porte, et à y passer la corde. Pendant que j'occuperai le compagnon à quelque conversation, près de cette place, vous lui passerez le nœud sous le menton, et alors...

— Et alors, dit Petit-André, nous tirerons la corde ; et, quick ! notre astrologue perd pied, et s'élance vers le ciel.

— Mais ces gentilshommes, dit Trois-Échelles en portant les yeux

vers la cheminée, ne nous aideront-ils pas, et ne feront-ils pas un essai de notre métier?

— Hem! non, dit le prévôt. Le barbier imagine seulement les tours qu'il laisse aux autres à exécuter. Et quant à l'Écossais, il gardera la porte tandis que nous agirons; il n'a ni l'esprit ni l'adresse nécessaires pour partager notre besogne. — A chacun son métier!

Avec une dextérité merveilleuse, et même une sorte de plaisir d'habitude qui adoucissait le sentiment de leur propre situation, les dignes exécuteurs des ordres du prévôt disposèrent leur poulie et y adaptèrent la corde qui devait exécuter la sentence portée contre Galeotti par le monarque captif; — semblant se réjouir de ce que leur dernière action s'accordait si bien avec celles de toute leur vie. Tristan l'Ermite s'assit, suivant des yeux leurs préparatifs avec une sorte de satisfaction. Olivier ne leur accordait aucune attention; et si Ludovic, éveillé par le bruit, jeta les yeux sur eux, il les considéra comme occupés de choses entièrement étrangères à son propre devoir, et dont il n'avait, en aucune façon, à répondre[1].

[1] L'auteur s'est efforcé de donner à l'odieux Tristan une sorte de fidélité brutale pour Louis, comparable à l'attachement d'un boule-dogue pour son maître. Malgré l'atrocité de son exécrable caractère, c'était incontestablement un homme de courage, et, dans sa jeunesse, il fut fait chevalier sur la brèche de Fronsac, avec un grand nombre d'autres gentilshommes, de la main même de l'ancien Dunois, le célèbre héros du règne de Charles VII. (W. S.)

CHAPITRE XXIX.

RÉCRIMINATION.

Ton temps n'est pas encore venu ; — le diable que tu sers ne t'a pas encore abandonné. Il aide les amis qui travaillent pour lui, comme cet aveugle fut aidé par le guide qui lui prêtait ses épaules pour le porter par monts et par vaux, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bord d'un affreux précipice : — alors il le précipita dans le gouffre.

Quand, pour obéir à l'ordre, ou, pour mieux dire, à la prière de Louis, — car, dans la situation où il se trouvait, Louis, quoique monarque, ne pouvait guère que prier ; — quand le Glorieux fut à la recherche de Martius Galeotti, cette mission lui donna peu d'embarras. Il se rendit directement au meilleur cabaret de Péronne, dont lui-même était un habitué assidu, professant une estime très-prononcée pour la liqueur qui mettait le cerveau des autres hommes au niveau du sien.

Il trouva, ou plutôt il observa l'astrologue dans un coin de la salle

publique, où l'on donnait à boire, — nommée en allemand comme en flamand, *stove*[1], — fort occupé à causer avec une femme dont le costume singulier avait quelque chose de mauresque ou d'asiatique. A l'approche du Glorieux, elle se leva comme pour partir.

— Ce sont là, dit-elle en même temps, des nouvelles sur lesquelles vous pouvez compter avec une certitude absolue ; puis elle se perdit dans les groupes de buveurs assis aux nombreuses tables de la salle.

— Cousin philosophe, dit le bouffon en se présentant à Galeotti, le Ciel n'a pas plutôt relevé une sentinelle qu'il en envoie une autre prendre sa place. Une folle te quitte, et voici un fou qui vient te chercher pour te conduire aux appartements de Louis de France.

— Et c'est toi qui es le messager? répondit Martius en fixant sur le Glorieux un regard pénétrant, et reconnaissant au premier coup d'œil l'office de son interlocuteur, quoique son extérieur en donnât moins d'indices qu'il n'était ordinaire aux fous de cour, comme nous l'avons déjà fait remarquer.

— Oui, vraiment ; et s'il plaît à Votre Science, quand le pouvoir envoie la Folie chercher la Sagesse, c'est un signe certain pour savoir de quel pied boite le malade.

— Et si je refuse de venir, appelé à une pareille heure par un tel messager?

— En ce cas, nous consulterons votre aise, et nous vous porterons, dit le Glorieux. Il y a là, à la porte, une dizaine de vigoureux paysans bourguignons que Crèvecœur m'a fournis à cet effet. Car, sachez que mon ami Charles de Bourgogne et moi, nous n'avons pas pris à votre parent Louis sa couronne, qu'il a été assez âne pour mettre en notre pouvoir, mais que nous l'avons seulement un peu limée et rognée ; pourtant, quoique réduite à l'épaisseur d'une paillette, elle est encore d'or pur. En termes clairs, il est toujours souverain des gens de sa suite, vous compris, et roi très-chrétien de la vieille salle de banquets du château de Péronne, où, en sujet fidèle, il faut que vous vous rendiez sur-le-champ.

— Je vous suis, Monsieur, dit Martius Galeotti ; et il se leva pour

[1] *Étuve*. Les tavernes allemandes et flamandes méritent en effet ce nom, par la chaleur étouffante qu'y entretiennent un énorme poêle et l'atmosphère épaisse de fumée de tabac dans laquelle on y vit. (L. V.)

suivre le Glorieux, — voyant peut-être qu'il n'y avait pas d'évasion possible.

— Et vous faites bien, Monsieur, reprit le fou, en se dirigeant vers le château, car nous traitons notre cousin comme on en use avec un vieux lion affamé dans sa cage; nous lui jetons de temps en temps un veau à dévorer, pour tenir ses vieilles mâchoires en exercice.

— Voulez-vous dire que le roi ait intention de me faire subir quelque mauvais traitement?

— C'est ce que vous pouvez deviner mieux que moi, répondit le bouffon; car, quoique la nuit soit sombre, je garantis que vous n'en pouvez pas moins voir les astres à travers les nuages. Je ne connais rien à cela, rien; — seulement, ma mère m'a toujours dit de ne m'approcher qu'avec prudence d'un vieux rat pris au piége, attendu qu'il n'est jamais plus disposé à mordre.

L'astrologue ne fit plus de questions, et le Glorieux, selon la coutume des gens de sa classe, continua le cours de ses folies bizarres et désordonnées, mêlées de sarcasmes, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la porte du château de Péronne. Là il remit le philosophe entre les mains des gardes, qui le firent passer de poste en poste jusqu'à la tour d'Herbert.

Les insinuations du bouffon n'avaient pas été perdues pour Martius Galeotti, et il crut voir quelque chose qui les confirmait dans le regard de Tristan, et dans l'air sombre, taciturne et de mauvais augure qu'il avait en le conduisant à la chambre du roi. Observateur non moins subtil des choses de la terre que des corps célestes, la poulie et la corde n'échappèrent point à sa vue; et au balancement de celle-ci, il conclut aisément que quelqu'un occupé à l'ajuster avait été interrompu par son arrivée subite. Rien de tout cela ne lui échappa, et il appela à son aide toutes les ressources de son esprit pour détourner ce danger pressant; résolu, si la chose était impossible, de défendre chèrement sa vie contre quiconque l'attaquerait.

Ainsi disposé, et affectant un air et une démarche d'accord avec la détermination qu'il avait prise, Martius se présenta devant Louis, sans paraître ni déconcerté du résultat de ses prédictions, ni intimidé de la colère du monarque et de ses conséquences probables.

— Que toutes les bonnes planètes soient favorables à Votre Majesté! dit Galeotti en s'inclinant presque à l'orientale; — que toutes les mauvaises constellations éloignent leurs influences de mon royal maître!

— Il me semble, dit le roi, qu'en jetant les yeux autour de cet appartement, en voyant où il est situé et comment il est gardé, Votre Sagesse peut s'apercevoir que mes étoiles favorables m'ont manqué de foi, et qu'aucune mauvaise conjonction ne pouvait faire pis. N'es-tu pas honteux, Martius Galeotti, de me voir ici prisonnier, si tu te rappelles par quelles assurances j'y ai été conduit?

— Et n'es-tu pas honteux toi-même, mon royal seigneur, toi dont les progrès dans la science étaient si rapides, la conception si prompte, la persévérance si constante, — n'es-tu pas honteux de te laisser abattre au premier revers de fortune, comme un lâche au premier bruit des armes? Ne t'étais-tu pas proposé de pénétrer dans ces mystères qui élèvent les hommes au-dessus des passions, des malheurs, des peines, des chagrins de la vie, état auquel on ne peut atteindre qu'en rivalisant de fermeté avec les anciens stoïciens? Et tu recules devant le premier coup de l'adversité, et tu renonces au prix glorieux auquel tu aspirais, jeté hors de la carrière, comme un coursier timide, par des ombres et des malheurs imaginaires!

— Des ombres et des malheurs imaginaires! Impudent que tu es! cette prison est-elle imaginaire? — Les armes des soldats de mon dé-

testable ennemi de Bourgogne, ces armes, dont tu peux entendre le cliquetis à la porte, sont-elles des ombres? Quels sont donc les maux réels, traître, si l'emprisonnement, la perte d'un trône et le danger de la vie ne le sont pas?

— L'ignorance, mon frère, l'ignorance et les préjugés sont les seuls maux réels, répondit le philosophe avec une grande fermeté. Croyez-moi, les rois, dans la plénitude de leur pouvoir, sont moins libres, s'ils sont plongés dans l'ignorance et les préjugés, que les sages dans un donjon, et chargés de chaînes matérielles. C'est à moi de vous guider vers cette félicité véritable; c'est à vous d'écouter mes instructions.

— Et c'est vers cette liberté philosophique que vos leçons devaient me diriger? dit le roi avec amertume. Je voudrais que vous m'eussiez dit au Plessis que la domination qui m'était si libéralement promise était l'empire sur mes passions; que le succès dont j'étais assuré avait rapport à mes progrès en philosophie; que je pouvais devenir aussi sage et aussi savant qu'un charlatan errant d'Italie; que je pouvais atteindre avec certitude cette grandeur morale à un prix aussi modéré que la perte de la plus belle couronne du monde chrétien, remplacée par un donjon à Péronne! Sortez, Monsieur, et ne pensez pas échapper au châtiment que vous avez mérité. — *Il y a un ciel au-dessus de nous!*

— Je ne vous abandonnerai pas à votre destin, répliqua Martius, jusqu'à ce que j'aie justifié, même à vos yeux obscurcis, cette renommée, diamant plus précieux que le plus précieux de votre couronne, et dont le monde entier gardera la mémoire quand, depuis des siècles, toute la race de Capet ne sera plus qu'une poussière oubliée dans les caveaux de Saint-Denis.

— Parle donc, dit Louis; ton impudence ne peut me faire changer ni de dessein ni d'opinion. — Quoique ce puisse être la dernière sentence que je prononce comme roi, je ne te condamnerai pas sans t'avoir entendu. Parle; — mais le mieux que tu puisses faire, c'est de dire la vérité. Avoue que je suis une dupe et toi un imposteur; que ta science prétendue est un rêve, et que les planètes qui brillent sur nos têtes ont aussi peu d'influence sur nos destinées, que leur image, réfléchie dans les eaux d'une rivière, est peu capable d'en changer le cours.

— Et comment connaîtrais-tu la secrète influence de ces saintes lumières? répondit l'astrologue avec hardiesse. Tu parles de l'impossibi-

lité où elles sont de changer le cours des eaux ; ignores-tu donc que la plus faible de toutes, la lune elle-même, — la plus faible parce qu'elle est la plus rapprochée de notre misérable habitation terrestre, — tient sous sa domination, non de faibles ruisseaux comme la Somme, mais les mouvements du vaste Océan, dont les eaux croissent ou décroissent selon que son disque augmente ou diminue, soumises à cette influence souveraine comme l'esclave au moindre signe d'une sultane? Et maintenant, Louis de Valois, réponds à ton tour à ma parabole : — Avoue-le, ne ressembles-tu pas au passager insensé qui s'irrite contre le pilote parce qu'il ne peut amener le vaisseau au port sans ressentir de temps en temps la force contraire des vents et des courants? J'ai pu, à la vérité, te montrer comme probable l'heureuse issue de ton entreprise, mais il n'appartenait qu'au Ciel de t'y conduire; et si la route est rude et dangereuse, était-il en mon pouvoir de la rendre plus douce et plus sûre? Qu'est devenue cette sagesse qui te faisait reconnaître hier avec tant de vérité que les voies de la destinée sont souvent dirigées vers notre bonheur, quoique en opposition avec nos désirs?

— Tu me fais souvenir, dit le roi précipitamment, d'un mensonge direct. Tu m'avais prédit que cet Écossais accomplirait son entreprise d'une manière favorable à mes intérêts et à mon honneur; et tu sais comment elle s'est terminée. Je ne pouvais recevoir une plus mortelle injure, en raison de l'effet que l'issue de cette affaire produira sûrement sur le cerveau ébranlé de ce taureau furieux de Bourgogne. Ceci est un mensonge positif. — Tu ne peux trouver là aucune évasion; — tu ne peux m'alléguer un retour favorable de marée, que tu voudrais me voir attendre assis comme un idiot sur le bord de la rivière, jusqu'à ce que l'eau soit écoulée. — Ici ton métier t'a trompé; — tu as été assez simple pour me faire une prédiction positive, dont l'événement est venu montrer la fausseté.

— Dont l'événement montrera la justesse et la vérité, repartit l'astrologue d'un ton assuré. Je ne pouvais désirer un plus grand triomphe de l'art sur l'ignorance, que ne me le fourniront cette prédiction et son accomplissement. Je t'ai dit qu'il serait fidèle dans toute mission honorable; — ne l'a-t-il pas été? Je t'ai dit qu'il ne se prêterait à aucun acte de perfidie; — ne l'a-t-il pas prouvé? Si vous en doutez, interrogez le Bohémien Hayraddin Maugrabin.

Le roi rougit de honte et de colère.

— Je t'ai dit, continua l'astrologue, que la conjonction planétaire sous laquelle il partait annonçait des dangers pour sa personne ; — sa route n'a-t-elle pas été semée de dangers? — Je t'ai dit que, d'après la même conjonction, son voyage serait heureux pour celui qui l'envoyait ; — et tu jouiras bientôt du bénéfice de cette prédiction.

— Je jouirai bientôt du bénéfice de ta prédiction ! s'écria le roi. N'en vois-je pas déjà les résultats ? — la honte et l'emprisonnement !

— Non, répondit l'astrologue ; la fin n'est pas encore venue. — Avant peu, ta propre bouche confessera les avantages que tu auras retirés de la manière dont le messager a rempli sa mission.

— C'en est trop, — c'est trop d'insolence ! du même coup tromper et insulter ! — Hors d'ici ! — Ne pense pas que les injures que j'ai reçues de toi restent sans vengeance. — *Il y a un ciel au-dessus de nous !* Galeotti fit un mouvement pour quitter la chambre. — Un instant, dit Louis. — Tu soutiens bravement ton imposture. J'ai une question à t'adresser ; réfléchis avant de répondre. — Ta prétendue science peut-elle fixer l'heure de ta mort ?

— Seulement, dit Galeotti, en la rapprochant du destin d'un autre.

— Je ne comprends pas ta réponse, dit Louis.

— Sachez alors, ô roi ! que tout ce que je puis dire avec certitude touchant ma propre mort, c'est qu'elle arrivera précisément vingt-quatre heures avant celle de Votre Majesté.

— Ah ! que dis-tu ? s'écria le roi en changeant de visage. — Arrête, — arrête. — Ne pars pas, — reste un moment encore. — Ne disais-tu pas que *ma* mort devait suivre la *tienne* de très-près ?

— De vingt-quatre heures, répéta Galeotti avec fermeté, s'il est une lueur de vérité dans ces brillantes et mystérieuses intelligences qui savent parler sans le secours d'une langue. — Bonne nuit à Votre Majesté.

— Attends, — attends encore, — ne t'en va pas, reprit le roi en le saisissant par le bras et l'éloignant de la porte. Martius Galeotti, j'ai été pour toi un bon maître ; — je t'ai enrichi, — j'ai fait de toi mon ami, — mon compagnon, — mon maître dans les sciences. — Sois franc avec moi, je t'en conjure. — Y a-t-il quelque chose de vrai dans ton art? — La mission de cet Écossais doit-elle réellement m'être avantageuse? — et le terme de nos existences est-il *véritablement* si rapproché? Avoue, mon bon Martius, que ce que tu dis est une ruse de ton métier ; — avoue-le, je t'en prie, et tu n'auras pas à t'en repentir. Je suis

vieux, — prisonnier, — sur le point probablement de perdre un royaume. — Pour un homme dans ma situation, la vérité vaut des empires, et

c'est de toi, mon cher Martius, que je dois attendre ce joyau inestimable.

— Et je l'ai déjà placé devant Votre Majesté, au risque que, dans votre aveugle colère, vous puissiez vous retourner contre moi et me déchirer.

— Qui ? moi, Galeotti ! répondit Louis avec douceur. Hélas ! tu me connais mal ! — Ne suis-je pas captif, — et ne dois-je pas être patient, puisque ma colère ne servirait qu'à montrer mon impuissance ? — Parlez-moi avec sincérité : — m'avez-vous abusé ? — ou votre science est-elle réelle et en avez-vous été un fidèle interprète ?

— Votre Majesté me pardonnera si je lui réponds que le temps seulement, — le temps et l'événement peuvent convaincre l'incrédulité. Il conviendrait mal à la place de confiance que j'ai occupée dans le conseil du célèbre conquérant Mathias Corvin de Hongrie, — et dans le cabinet de l'empereur lui-même, — d'affirmer de nouveau ce que j'ai avancé comme vrai. Si vous ne voulez pas me croire, je ne peux que m'en référer à l'événement. Un ou deux jours de patience prouveront la vérité ou la fausseté de ce que j'ai avancé concernant le jeune Écossais ; et je consens à mourir sur la roue, à avoir les membres brisés joint par joint, si Votre Majesté ne retire pas un avantage, et des plus importants, de la conduite courageuse de ce Quentin Durward. Mais si j'étais mort dans ces tortures, Votre Majesté ferait bien de chercher un père spirituel, car du moment où je rendrai le dernier soupir, il ne vous restera que vingt-quatre heures pour vous préparer à la mort.

Louis continua de tenir la robe de Galeotti quand il le conduisit hors de sa chambre, et quand il en ouvrit la porte il lui dit à haute voix : — Demain nous reprendrons cette conversation. *Allez en paix*, mon docte père ; — *allez en paix*, — *allez en paix !*

Il répéta trois fois ces paroles ; et, dans la crainte encore que le grand-prévôt ne se méprît sur ses intentions, il le conduisit à travers la salle, tenant sa robe avec force, comme s'il eût craint qu'on ne l'arrachât de ses mains et qu'on ne le mît à mort devant lui. Il ne le lâcha que lorsque non-seulement il eut répété coup sur coup la gracieuse phrase « Allez en paix, » mais quand il eut fait à Tristan un signe détourné pour lui enjoindre de s'abstenir de toute violence contre la personne de l'astrologue.

Ce fut ainsi que la possession de quelque information secrète, un courage audacieux et une grande présence d'esprit, sauvèrent Galeotti du danger le plus imminent ; et que Louis, le plus fin, aussi bien que le plus vindicatif des monarques de son temps, fut frustré de ses projets de vengeance par l'influence de la superstition sur un caractère égoïste et sur un esprit à qui le remords de tant de crimes rendait le trépas plus redoutable.

Il éprouva cependant une grande mortification d'être obligé de renoncer à ses idées de vengeance ; et le désappointement semblait être partagé par ses satellites, à qui l'exécution avait été commise. Le Balafré seul, à qui la chose était parfaitement indifférente, quitta, dès

que le roi eut fait le signal de paix, la porte où il s'était posté, et quelques minutes après il dormait profondément.

Le grand-prévôt, tandis que ses gens se disposaient à prendre quelque repos, lorsque le roi fut rentré dans sa chambre, avait peine à détourner les yeux des formes si amplement développées de l'astrologue, comme un mâtin guette le quartier de viande que le cuisinier lui a retiré des mâchoires. Pendant ce temps, ses deux hommes se communiquaient l'un à l'autre en sentences brèves leurs pensées respectives.

— Le pauvre aveugle de nécromancien, dit à voix basse Trois-Échelles, d'un air de commisération et d'onction spirituelle, a perdu la plus belle occasion d'expier quelques-unes de ses détestables sorcelleries, en recevant la mort du cordon du bienheureux saint François! J'avais même dessein de lui laisser ce nœud salutaire autour du cou pour écarter le diable de sa malheureuse carcasse.

— Et moi, dit Petit-André, j'ai manqué la plus rare occasion de savoir combien un poids de deux cents livres fera prêter une corde à trois brins! — C'eût été pour nous une glorieuse expérience; — et le vieux gaillard serait mort si à son aise!

Tandis que ce dialogue avait lieu à demi-voix, Martius, qui avait pris le côté opposé de la large cheminée autour de laquelle tout le monde était groupé, jetait sur ses compagnons un regard oblique et défiant. Il mit d'abord la main sous sa robe, pour s'assurer qu'il pouvait y saisir aisément le poignard acéré et à double tranchant qu'il portait toujours sur lui; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, quoiqu'alors un peu lourd, c'était un homme robuste, presque athlétique, adroit et prompt à manier son arme. Assuré que son fidèle poignard était à sa portée, il tira de son sein un rouleau de parchemin, sur lequel étaient tracés des caractères grecs et des signes cabalistiques, remit du bois dans l'âtre, et fit un feu clair, au moyen duquel il pouvait distinguer les traits et la contenance de tous ceux qui étaient assis ou couchés autour de la cheminée : le lourd et profond sommeil du soldat écossais, dont la rude physionomie était aussi impassible que si elle eût été coulée en bronze; — la figure pâle et inquiète d'Olivier, qui tantôt paraissait dormir, puis ouvrait les yeux et levait brusquement la tête, comme s'il eût été en proie à des angoisses intérieures, ou éveillé par un bruit éloigné; — l'aspect mécontent, sauvage et rechigné du grand-prévôt, qui paraissait « trompé dans son attente, non à moitié repu et

encore altéré de sang ; » — tandis que le fond du tableau était occupé par la physionomie pâle et hypocrite de Trois-Échelles, dont les yeux étaient levés au ciel comme s'il eût fait intérieurement ses dévotions, et par la figure comiquement refrognée de Petit-André, qui, avant de s'abandonner au sommeil, s'amusait à singer les gestes et la face tordue de son camarade.

Au milieu de ces vulgaires et ignobles physionomies, rien ne pouvait ressortir avec plus d'avantage que les formes nobles, la belle tête et les traits imposants de l'astrologue, qu'on aurait pu prendre pour un des anciens mages, enfermé dans une caverne de brigands, et invoquant un esprit pour sa délivrance. Et n'eût-il, en effet, été remarquable que par la barbe superbe qui flottait sur sa poitrine et descendait jusque sur le rouleau mystérieux qu'il tenait dans ses mains, on eût été pardonnable de regretter qu'un si noble attribut eût été départi à un homme qui n'employait tant d'avantages, l'éloquence, les talents, les connaissances, la majesté extérieure, qu'à servir des projets de fourbe et d'imposture.

Ainsi se passa la nuit dans la tour du comte Herbert au château de Péronne. Dès que le premier rayon de l'aurore pénétra dans la vieille chambre gothique, le roi appela près de lui Olivier. Le barbier trouva le monarque assis, en robe de chambre, et il fut frappé de l'altération qu'une nuit d'inquiétudes mortelles avait produite sur ses traits. Il allait exprimer celles qu'il éprouvait lui-même à ce sujet ; mais le roi lui imposa silence, en entrant dans le détail des divers moyens par lesquels il avait déjà travaillé à s'assurer des amis à la cour de Bourgogne, et qu'Olivier fut chargé de poursuivre dès qu'il lui serait permis de sortir. Jamais l'insidieux ministre n'avait été plus frappé qu'il ne le fut dans cet entretien mémorable, de la netteté d'idées de son maître et de sa connaissance intime de tous les ressorts qui peuvent influer sur les actions des hommes.

Environ deux heures après, Olivier obtint du comte de Crèvecœur la permission de sortir de la tour et d'aller s'acquitter de commissions dont son maître l'avait chargé ; et Louis, appelant près de lui l'astrologue, en qui il paraissait avoir de nouveau mis toute sa foi, eut avec lui une longue conférence dont le résultat sembla lui avoir donné plus de force et de confiance qu'il n'en avait montré d'abord. Il s'habilla et reçut les compliments du matin du comte de Crèvecœur avec un calme dont fut étonné le seigneur bourguignon, d'autant plus que déjà il

avait appris que le duc avait passé plusieurs heures dans une situation d'esprit qui semblait rendre la sûreté du roi plus précaire que jamais.

CHAPITRE XXX.

INCERTITUDE.

Nos avis sont aussi instables que la barque agitée qui flotte au gré des courants contraires. *Ancienne Comédie.*

Si la nuit passée par Louis fut remplie d'anxiété et d'agitation, celle du duc de Bourgogne fut encore plus agitée, lui qui en aucun temps n'avait eu le même pouvoir sur ses passions, et qui, au contraire, leur avait toujours laissé prendre sur lui l'empire le plus absolu.

Selon la coutume du temps, deux de ses principaux conseillers et des plus intimes, d'Himbercourt et Commines, étaient restés dans la chambre de Charles, où des couchettes leur étaient préparées près du lit du prince. Jamais leur présence n'avait été plus nécessaire; car, partagé entre la tristesse, la colère, le désir de la vengeance et un sentiment d'honneur qui lui défendait de l'exer-

cer sur Louis dans la situation où celui-ci s'était placé lui-même, l'esprit du duc était comme un volcan en éruption, vomissant toutes les matières contenues dans son sein, mêlées et confondues en une masse brûlante.

Il refusa de quitter ses habits et de faire aucun préparatif pour se reposer; la nuit tout entière ne fut pour lui qu'une succession des plus violents éclats des passions qui remplissaient son âme. Parfois il parlait à ses conseillers si rapidement et avec tant de volubilité, qu'ils concevaient des craintes sérieuses pour sa raison; il exaltait les qualités et la bonté de cœur du malheureux évêque de Liége, et rappelait toutes les preuves d'amitié mutuelle, d'affection et de confiance qu'ils s'étaient données, jusqu'à ce qu'enfin il excita en lui un tel accès de douleur qu'il se précipita la face sur son lit, presque étouffé par les sanglots et les larmes qu'il s'efforçait de retenir. Puis, se relevant de sa couche, il s'abandonna à un accès plus furieux. Il parcourait sa chambre à grands pas, proférant des menaces sans suite et des serments de vengeance encore plus incohérents, tandis que, frappant du pied selon sa coutume, il prenait à témoin saint Georges, saint André et tout ce qu'il y avait de plus sacré à ses yeux, qu'il tirerait une vengeance sanglante de de La Marck, du peuple de Liége et de *celui* qui avait été le premier instigateur de tous ces désastres. — Ces dernières menaces, exprimées moins clairement que les autres, se rapportaient évidemment à la personne du roi; et une fois même le duc exprima l'intention d'appeler près de lui le duc de Normandie, frère du roi, avec lequel Louis était dans les plus mauvais termes, afin de forcer le monarque captif à résigner la couronne, ou à céder au moins quelques-uns de ses droits et de ses apanages les plus importants.

Un autre jour et une nuit s'écoulèrent dans cette agitation tumultueuse, ou plutôt dans une suite de transitions rapides d'une passion à une autre. Le duc prit à peine quelque nourriture, il ne changea pas de vêtements; toutes ses actions furent d'un homme chez qui, par degrés, la fureur peut se changer en folie. Cependant, il devint plus calme, et il commença à tenir avec ses ministres des consultations dans lesquelles beaucoup de partis furent mis en avant, mais où rien ne fut arrêté. Commines assure qu'une fois un courrier monta à cheval, pour se rendre près du duc de Normandie; s'il fût parti, la prison du monarque français fût probablement devenue bientôt, comme en d'autres cas semblables, un court chemin vers la tombe.

Dans d'autres instants, quand le duc avait épuisé sa fureur, il restait assis, l'œil fixe et le visage sombre et immobile, comme un homme qui médite une action désespérée à laquelle il n'a pu encore se résoudre. Sans nul doute, il eût suffi de la plus légère impulsion donnée par quelqu'un des conseillers qui entouraient le duc, pour le porter aux derniers excès. Mais les seigneurs bourguignons inclinaient presque tous vers des conseils de modération, par respect pour le caractère sacré attaché à la personne d'un roi et d'un seigneur suzerain, et par égard pour la foi publique aussi bien que pour celle du duc, qu'il avait engagée quand Louis s'était remis entre ses mains. Les arguments que d'Himbercourt et Commines avaient hasardés de temps à autre, durant la nuit, furent, dans les heures plus calmes du jour suivant, reproduits et appuyés par Crèvecœur et par d'autres. Il est possible que le zèle en faveur du roi ne fût pas chez tous entièrement désintéressé. Beaucoup, comme nous l'avons dit, avaient déjà reçu des marques de la libéralité royale, d'autres avaient en France des domaines ou des prétentions qui les plaçaient un peu sous sa dépendance ; et il est certain que le trésor apporté par le roi sur quatre mules fut quelque peu allégé durant le cours de ces négociations.

Le troisième jour, le comte de Campo-Basso apporta au conseil de Charles l'assistance de son esprit italien ; et il fut heureux pour Louis qu'il ne fût pas venu quand le duc était dans ses premiers transports. Immédiatement après son arrivée, un conseil régulier fut convoqué pour aviser aux mesures à prendre dans cette crise singulière.

En cette occasion, Campo-Basso exprima son opinion par l'apologue du voyageur, de la vipère et du renard ; et il rappela au duc l'avis que le renard donna à l'homme, d'écraser son mortel ennemi pendant que le hasard l'a mis à sa disposition. Commines, qui vit les yeux du duc étinceler à une proposition que la violence de son caractère lui avait déjà suggérée plus d'une fois, se hâta d'exposer qu'il était possible que Louis n'eût pas trempé si directement dans l'acte sanguinaire accompli à Schonwaldt ; que peut-être pourrait-il se laver de cette imputation, et faire d'ailleurs les réparations convenables pour les désordres que ses intrigues avaient occasionnés dans les états du duc et dans ceux de ses alliés ; qu'un acte de violence commis sur le roi aurait inévitablement pour la France et pour la Bourgogne les conséquences les plus désastreuses, parmi lesquelles une des plus à craindre était que l'Anglais pût profiter des troubles et des discordes intestines qui ne man-

queraient pas d'éclater, pour se remettre en possession de la Normandie et de la Guyenne, et renouveler les guerres désastreuses auxquelles l'union de la France et de la Bourgogne contre l'ennemi commun avait seule, et avec peine, pu mettre un terme. Finalement, il dit qu'il n'entendait pas conseiller de rendre purement et simplement la liberté au roi, mais qu'il était d'avis que le duc ne devait profiter de la situation actuelle que pour conclure un traité juste et avantageux aux deux pays, avec des garanties de la part de Louis, telles qu'il pût difficilement à l'avenir manquer à la foi jurée et troubler de nouveau la paix de la Bourgogne. D'Himbercourt, Crèvecœur et d'autres furent unanimes

à réprouver les mesures de violence proposées par Campo-Basso, et exprimèrent l'opinion que, par le moyen d'un traité, on pourrait obtenir des avantages plus durables et d'une manière plus honorable pour la Bourgogne, que par une action qui la souillerait d'un manque de foi et d'hospitalité.

Le duc écoutait ces arguments les yeux fixés à terre, et les sourcils tellement froncés qu'ils semblaient se confondre. Mais quand Crèvecœur ajouta qu'il ne croyait pas que Louis eût participé au crime atroce commis à Schonwaldt, ni même qu'il en eût eu connaissance, Charles leva la tête, et, lançant sur son conseiller un regard courroucé, il s'é-

cria : — Avez-vous aussi, Crèvecœur, entendu le son de l'or de France? Il me semble que ce son retentit dans mes conseils aussi haut que les cloches de Saint-Denis. — Quelqu'un ose-t-il dire que Louis n'a pas fomenté les troubles en Flandre?

— Monseigneur, dit Crèvecœur, ma main a toujours mieux connu l'acier que l'or; et je suis si loin d'avancer que Louis n'est pas coupable d'avoir excité des troubles en Flandre, que récemment, en présence de toute sa cour, je l'ai accusé d'avoir manqué à sa foi, et que je l'ai défié en votre nom. Mais quoique, sans aucun doute, ses intrigues soient la cause première de ces commotions, je suis d'autant plus loin de penser qu'il ait autorisé la mort de l'archevêque, que je sais qu'un de ses agents a publiquement protesté contre ce crime; et je pourrais le faire paraître devant votre Altesse, si tel était votre bon plaisir.

— *C'est* notre bon plaisir, dit le duc. Par saint Georges! pouvez-vous douter que nous désirions agir avec justice? Même dans le plus haut emportement de la colère, nous sommes connu pour un juge équitable et juste. Nous verrons nous-même le roi de France; nous-même lui exposerons nos griefs et lui signifierons la satisfaction que nous attendons de lui et que nous exigeons. S'il est trouvé innocent de ce meurtre, la réparation de ses autres méfaits pourra être plus aisée; — s'il en est coupable, qui pourra dire qu'une vie de pénitence dans quelque monastère retiré ne serait pas une sentence aussi miséricordieuse que méritée? — Qui oserait blâmer, ajouta-t-il en s'échauffant, une vengeance encore plus directe et plus prompte? Amenez-moi votre témoin. — Nous irons au château une heure avant midi. Nous allons coucher par écrit quelques articles qu'il acceptera, ou malheur à lui! le reste dépendra des circonstances. Le conseil est levé, Messieurs; vous pouvez vous retirer. Pour moi, je vais changer de vêtements, car ceux-ci sont à peine convenables pour me présenter devant *mon très-gracieux souverain*.

Le duc appuya sur ces derniers mots avec une amère ironie; il se leva et sortit de la chambre.

— La sûreté de Louis, et, qui pis est, l'honneur de la Bourgogne, dépendent d'un coup de dé, dit d'Himbercourt à Crèvecœur et à Commines. — Hâte-toi de te rendre au château, Commines; — tu as la langue mieux affilée que Crèvecœur et moi. Explique à Louis quel orage s'approche; — il saura mieux comment se gouverner. J'espère que cet archer de ses gardes ne dira rien qui puisse aggraver sa si-

tuation ; car qui sait de quelles instructions secrètes il a pu être chargé ?

— Le jeune homme, dit Crèvecœur, paraît hardi, mais plus prudent et plus circonspect que ne l'indiquerait son âge. Dans tout ce qu'il m'a dit, il m'a paru ménager le roi, comme un prince au service duquel il est engagé. J'espère qu'il sera le même en présence du duc. Il faut que j'aille le chercher, ainsi que la jeune comtesse de Croye.

— La comtesse ! — Ne nous avez-vous pas dit que vous l'aviez laissée au couvent de Sainte-Brigitte ?

— C'est vrai ; mais j'ai été obligé de l'envoyer chercher, par ordre du duc, et elle a été amenée ici en litière, s'étant trouvée hors d'état de voyager autrement. Elle est livrée à la plus grande détresse, tant à cause de l'incertitude où elle est du sort de sa tante, la comtesse Hameline, qu'en raison des inquiétudes qu'elle a pour elle-même, après le crime féodal dont elle s'est rendue coupable, en osant se soustraire à la protection de son souverain légitime, le duc Charles, qui n'est pas l'homme du monde le plus disposé à voir avec indifférence les atteintes portées à ses droits seigneuriaux.

La nouvelle que la jeune comtesse était entre les mains de Charles ajouta une épine plus acérée aux réflexions de Louis. Il sentait qu'en dévoilant les intrigues par lesquelles il avait déterminé la comtesse Hameline et elle-même à se réfugier en France, elle pourrait faire revivre des preuves qu'il avait anéanties par l'exécution de Zamet Maugrabin ; et il savait bien qu'une telle preuve de son intervention dans les droits du duc de Bourgogne fournirait à celui-ci un motif et un prétexte de profiter jusqu'au dernier point de sa situation actuelle.

Louis s'entretint des sujets divers de ses inquiétudes avec le sieur de Commines, dont les talents politiques et l'esprit fin s'accordaient mieux avec le caractère du roi que l'humeur martiale et brusque de Crèvecœur et la fierté féodale de d'Himbercourt.

— Ces soldats bardés de fer, mon cher Commines, disait-il à son futur historien, devraient rester dans l'antichambre royale avec les hallebardes et les pertuisanes, et ne jamais entrer dans le cabinet d'un roi. Leurs mains, à la vérité, sont faites pour notre service ; mais le monarque qui emploie leurs têtes à autre chose qu'à servir d'enclume aux épées et aux masses d'armes de ses ennemis, fait comme ce fou qui présentait sa maîtresse parée d'un collier de chien au lieu d'un collier

de perles. C'est à des hommes comme toi, Philippe, dont les yeux sont doués de ce sens subtil et pénétrant qui voit au-delà de la surface extérieure des affaires, que les princes doivent ouvrir leurs conseils, leur cabinet, — que dis-je? — les plus secrets replis de leur âme.

Commines, esprit lui-même si fin, fut naturellement flatté de l'approbation du monarque le plus habile de l'Europe; et il ne put si bien dissimuler sa satisfaction intérieure que Louis ne s'aperçût de l'impression qu'il avait faite sur lui.

— Je voudrais, continua-t-il, avoir un pareil serviteur, ou plutôt je voudrais en être digne. Je ne me trouverais pas dans cette triste situation. Et pourtant je regretterais à peine de m'y trouver, si je lui devais quelque moyen de m'assurer les services d'un homme d'état si expérimenté.

Commines répondit que toutes ses facultés, quelles qu'elles fussent, étaient au service de Sa Majesté Très-Chrétienne, sous toutes réserves de fidélité à son souverain légitime le duc Charles de Bourgogne.

—Est-ce moi qui voudrais vous détourner de vos sentiments de fidélité? reprit Louis d'un ton pathétique. Hélas! ne suis-je pas en ce moment dans une situation dangereuse pour avoir accordé trop de confiance à mon vassal? A qui la cause de la foi féodale peut-elle être plus sacrée qu'à moi, dont la sûreté repose sur elle? — Non, Philippe de Commines; — continuez de servir Charles de Bourgogne, et vous ne pouvez mieux le faire qu'en le déterminant à un arrangement raisonnable avec Louis de France. En agissant ainsi, vous nous servirez l'un et l'autre, et l'un des deux, au moins, sera reconnaissant. Je sais que votre traitement à cette cour égale à peine celui du grand fauconnier; et ainsi les services du plus sage conseiller de l'Europe sont mis au niveau, ou plutôt placés au-dessous de ceux de l'homme qui repaît et soigne les oiseaux de proie! La France a de vastes domaines, — son roi ne manque pas d'or; permettez-moi, mon ami, de réparer cette inégalité scandaleuse; les moyens n'en sont pas éloignés; — souffrez que j'en use.

A ces mots, le roi lui présenta un gros sac d'argent; mais Commines, plus délicat dans ses sentiments que la plupart des courtisans de ce siècle, refusa cette offre, en disant que la libéralité de son maître ne lui laissait rien à désirer, et en assurant Louis que tous les dons qu'il pourrait accepter de lui n'augmenteraient pas le désir qu'il avait de le servir.

— Homme extraordinaire! s'écria Louis, souffrez que j'embrasse le seul courtisan de son époque qui soit à la fois capable et incorruptible.

La sagesse est préférable à l'or le plus pur; et croyez-moi, Philippe, j'ai plus de confiance en votre amitié, dans ce moment de crise, que dans les services achetés de tant d'autres qui ont accepté mes présents. Je sais que vous ne conseillerez pas à votre maître d'abuser de l'occasion que la fortune, ou, pour mieux dire, Commines, que ma propre folie lui a mise entre les mains.

— D'en *abuser!* non sans doute, Sire; mais très-certainement d'en *user*.

— Comment et jusqu'où? dit Louis. Je ne suis pas assez âne pour m'attendre à sortir d'ici sans rançon; — mais qu'elle soit raisonnable. — Je suis toujours disposé à entendre la raison, à Paris comme au Plessis, comme à Péronne.

— Mais, répliqua Commines, si Votre Majesté me permet de le lui dire, à Paris ou au Plessis, la raison avait coutume de parler d'une voix si basse et si timide, qu'elle ne pouvait pas toujours obtenir audience de Votre Majesté. — A Péronne, elle emprunte la voix retentissante de la nécessité, et cette voix est haute et impérieuse.

— Vous aimez les figures, dit Louis, qui ne put retenir un mouvement d'humeur; mon esprit ne s'élève pas jusque là, sire de Commines. Laissez vos tropes, je vous prie, et venez au fait. Qu'attend de moi votre duc?

— Je ne suis porteur d'aucune proposition, Sire. Le duc vous fera bientôt connaître son bon plaisir. Mais il se présente à mon esprit quelques conditions auxquelles Votre Majesté fera bien de se tenir préparée. Et, par exemple, la cession définitive des villes sur la Somme?

— Je m'y attendais.

— Que vous désavouiez les Liégeois et Guillaume de La Mark.

— Aussi volontiers que je renie l'enfer et Satan.

— Toutes sûretés seront exigées, par otages, occupation de forteresses ou autrement, pour que la France s'abstienne à l'avenir d'exciter la rébellion parmi les Flamands.

— C'est quelque chose de nouveau, dit le roi, qu'un vassal exige des gages de son souverain ! Mais, passe encore.

— Un apanage convenable et indépendant pour votre illustre frère, l'allié et l'ami de mon maître; — la Normandie ou la Champagne. Le duc aime la maison de votre père, Sire.

— Si bien, *mort-Dieu*, qu'il veut faire tous ses enfants rois. — Votre magasin d'insinuations préparatoires est-il épuisé?

— Pas tout-à-fait, Sire; il sera certainement exigé de Votre Majesté qu'elle s'abstienne de molester le duc de Bretagne, comme vous l'avez fait dernièrement, et que vous ne contestiez plus le droit que lui et les autres grands feudataires ont de battre monnaie, et de s'intituler ducs et princes par la grâce de Dieu...

— En un mot, de faire de mes vassaux autant de rois. Sire Philippe, voulez-vous me rendre fratricide? — Souvenez-vous de mon frère Charles; — à peine fut-il duc de Guyenne qu'il mourut. Et que restera-t-il au descendant et successeur de Charlemagne, après la cession de ces riches provinces, si ce n'est le droit de se faire oindre à Reims et de prendre son repas sous un dais élevé?

— Nous diminuerons les soucis de Votre Majesté à cet égard, en lui associant un compagnon dans cette grandeur solitaire. — Quoiqu'il ne réclame pas quant à présent le titre de roi indépendant, le duc de Bourgogne désire néanmoins être affranchi à l'avenir des marques avilissantes de sujétion auxquelles il est tenu envers la couronne de France; — c'est son dessein de fermer sa couronne ducale avec l'arche impériale et de la surmonter d'un globe, en signe de domination indépendante.

— Et comment le duc de Bourgogne, vassal de la France, s'écria

Louis, en se levant et en laissant voir un degré d'émotion peu commun chez lui, comment ose-t-il faire à son souverain des propositions qui, d'après les lois de toute l'Europe, lui feraient encourir la forfaiture de son fief?

— La sentence de forfaiture serait en ce cas difficile à exécuter, reprit Commines avec calme. — Votre Majesté n'ignore pas que la stricte observance des lois féodales commence à tomber en désuétude, même dans l'Empire; les suzerains et les vassaux s'efforcent d'améliorer leur situation respective, selon qu'ils en ont l'occasion et le pouvoir. — Les pratiques secrètes de Votre Majesté parmi les vassaux du duc en Flandre seront une excuse pour la conduite de mon maître, en supposant qu'il insiste pour que le roi de France, en reconnaissant son indépendance, renonce pour l'avenir à tout prétexte d'en agir ainsi.

— Commines! Commines! s'écria Louis en se levant de nouveau et parcourant la chambre d'un air pensif; ceci est un terrible commentaire du texte *Væ victis* [1]! Vous ne pouvez penser que le duc insiste sur toutes ces dures conditions?

— Je voudrais au moins que Votre Majesté fût préparée à les discuter toutes.

— Cependant la modération, Commines, la modération dans le succès, — personne ne le sait mieux que vous, — est nécessaire pour assurer les avantages que la prospérité nous offre.

— S'il plaît à Votre Majesté, j'ai remarqué que c'est toujours le perdant qui vante le plus le mérite de la modération. Le gagnant estime davantage la prudence, qui lui conseille de ne pas laisser perdre une occasion favorable.

— Hé bien! nous y réfléchirons, reprit le roi. Mais au moins tu as exposé jusqu'au bout les déraisonnables prétentions de votre duc? Il n'y a rien au-delà; — et cependant, je lis dans tes yeux que tu n'as pas tout dit. — Qu'est-ce donc? — que peut-il vouloir? — à moins que ce ne soit ma couronne, que tes autres demandes, si je les accorde, auront privée de tout son lustre?

— Ce qui me reste à mentionner, Sire, dépend en partie, — en grande partie, même, — de la volonté du duc, quoiqu'il se propose d'inviter Votre Majesté à y consentir, car réellement cela vous touche de très-près.

[1] Malheur aux vaincus!

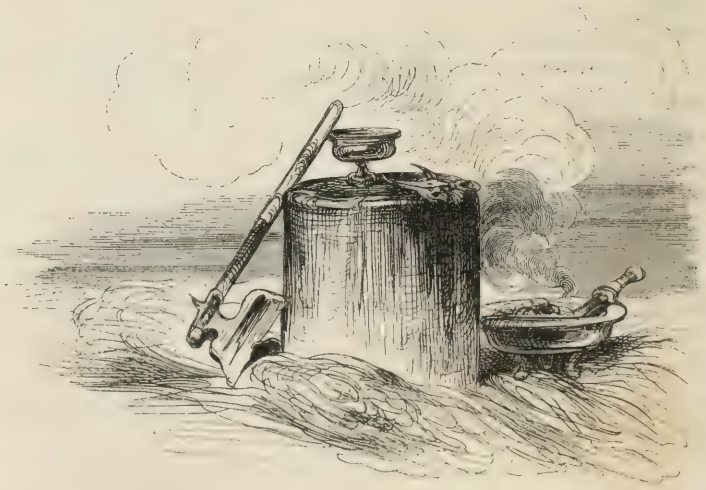
— *Pasques-Dieu !* s'écria le roi impatient, qu'est-ce donc? — Parlez, sire Philippe. — Faut-il que je lui envoie ma fille pour concubine? ou de quel autre déshonneur prétend-il me couvrir?

— Il n'y a pas de déshonneur dans ce qu'il veut vous proposer, Sire; mais le cousin de Votre Majesté, l'illustre duc d'Orléans...

— Ah! s'écria le roi. — Mais Commines continua sans paraître remarquer cette interruption :

— Ayant donné son affection à la jeune comtesse Isabelle de Croye, le duc désire que Votre Majesté veuille bien de son côté, comme il y consent du sien, accorder son assentiment à ce mariage, et s'unir à lui pour doter ce noble couple d'un apanage qui, joint aux domaines de la comtesse, puisse former un établissement convenable pour un fils de France.

— Jamais, jamais! s'écria le roi, en laissant éclater une émotion que jusque là il avait eu peine à contenir, et en parcourant la chambre à pas précipités avec un trouble qui formait un contraste frappant avec son sang-froid ordinaire; — jamais! Qu'on apporte des ciseaux,



et qu'on me coupe les cheveux comme ceux d'un fou, à qui j'ai si grandement ressemblé! Qu'on ouvre pour moi les portes d'un monastère ou celle d'un tombeau! Qu'on apporte des bassins rougis au feu, pour

me dessécher les yeux, — la hache ou le poison, tout ce qu'on voudra ; — mais d'Orléans ne rompra pas la foi qu'il a engagée à ma fille, il n'en épousera pas une autre tant qu'elle vivra !

— Avant de se prononcer si fortement contre ce qui lui est proposé, Votre Majesté considérera qu'elle manque des moyens de s'y opposer. Un homme sage, quand il voit un roc se détacher sur sa tête, ne tente pas d'en détourner la chute.

— Mais un homme courageux peut au moins y trouver son tombeau. Commines, songe au dommage extrême, — à la destruction complète qui serait pour mon royaume la suite d'un tel mariage. Songe que je n'ai qu'un fils débile, et que d'Orléans est, après lui, l'héritier du trône. — Songe que l'Église a consenti à son union avec Jeanne, union qui confond si heureusement les intérêts des deux branches de ma famille ; songe à tout cela, et de plus, que ce mariage a été le projet favori de toute ma vie ; — que pour lui j'ai tout prévu, que j'ai combattu, épié, prié pour lui ; — que pour lui j'ai péché. Philippe de Commines, je n'y renoncerai pas ! Penses-y, Commines, penses-y ! — Aie pitié de moi dans cette extrémité. — Ton esprit fertile peut aisément trouver quelque chose à substituer à ce sacrifice, — quelque bélier qu'on puisse offrir au lieu de celui-ci, qui m'est aussi cher que son fils l'était au patriarche. Philippe, aie pitié de moi ! — Toi, du moins, tu dois savoir que pour un homme doué de jugement et de prévoyance, l'anéantissement d'un plan sur lequel il s'est arrêté longtemps, pour lequel il a longtemps travaillé, a incomparablement plus d'amertume que les douleurs passagères du commun des hommes, dont les désirs se bornent à satisfaire quelque passion momentanée. — Toi, qui sais sympathiser avec la peine plus profonde et plus réelle de la prudence déjouée et de la sagacité déçue, — ne compatiras-tu pas à ma détresse ?

— Monseigneur et roi, répondit Commines, j'y sympathise autant que mes devoirs envers mon maître.....

— Ne parlez pas de lui, s'écria Louis, cédant, ou paraissant céder à une impulsion violente et irrésistible, qui lui aurait fait oublier la réserve habituelle de ses paroles ; — Charles de Bourgogne est indigne de votre attachement. Lui qui peut insulter et frapper ses conseillers ; — lui qui peut appliquer au plus sage et au plus fidèle d'entre eux le surnom injurieux de Tête-bottée.....

La sagesse de Philippe de Commines ne l'empêchait pas d'avoir une haute opinion de son importance personnelle ; et il fut tellement frappé

des paroles que le roi venait de prononcer, entraîné, comme il paraissait l'être, par un sentiment qui avait banni la réflexion, qu'il ne put s'empêcher de répéter : « Tête-bottée ! » Il est impossible que le duc mon maître ait pu appeler ainsi un serviteur qui a toujours été à ses côtés depuis qu'il a pu monter un palefroi, — et surtout devant un monarque étranger ! — Cela est impossible !

Louis vit à l'instant l'impression qu'il avait faite, et évitant également de prendre un ton de condoléance, qui eût pu paraître blessant, ou un ton de compassion, qui aurait pu sembler affecté, il dit, avec simplicité, et en même temps avec dignité : Mes malheurs m'ont fait oublier ma courtoisie ; sans cela je ne vous aurais pas parlé de ce qu'il doit vous être désagréable d'entendre. Mais vous m'avez accusé d'avoir dit ce qui est impossible ; — une telle inculpation touche mon honneur, et pourtant je devrais la recevoir comme fondée, si je ne vous rapportais les circonstances que le duc, en riant aux larmes, a assignées à l'origine de ce nom insultant, que je ne répéterai pas par respect pour vous. Voici, selon le duc, comment cela arriva. Vous, sire Philippe de Commines, aviez été d'une partie de chasse avec le duc de Bourgogne votre maître ; à son retour, il vous ordonna de lui tirer ses bottes. Lisant peut-être dans vos yeux un ressentiment bien naturel de

ce honteux traitement, il vous ordonna de vous asseoir à votre tour, et il vous rendit le même service qu'il venait de recevoir de vous. Mais, offensé de votre obéissance trop littérale, il n'eut pas plutôt tiré une de vos bottes qu'il vous en frappa brutalement à la tête, jusqu'à faire jaillir le sang, en se récriant sur l'insolence d'un sujet qui avait la pré-

somption d'accepter un tel service de la main de son souverain. Depuis lors, lui et son fou privilégié, le Glorieux, sont dans l'habitude ordinaire de vous désigner par l'absurde et ridicule épithète de *Tête-bottée;* et c'est un des sujets les plus ordinaires des plaisanteries du duc[1].

Tandis que Louis parlait ainsi, il jouissait du double plaisir de piquer au vif son interlocuteur; — plaisir qu'il était dans sa nature de se donner, même quand il n'avait pas, comme dans le cas présent, l'excuse de la réciprocité, — et de voir qu'enfin il avait trouvé dans le caractère de Commines le point vulnérable qui pouvait l'éloigner graduellement des intérêts de la Bourgogne pour le rapprocher de ceux de la France. Mais quoique le ressentiment profond que le courtisan offensé conçut contre son maître l'ait conduit par la suite à passer du service de Charles à la cour de Louis, en ce moment, cependant, il se contenta de donner au roi, en termes généraux qu'il savait bien que Louis saurait interpréter, l'assurance de ses dispositions favorables pour la France. Et réellement ce serait une injustice d'accuser cet excellent historien d'avoir, en cette occasion, déserté les intérêts de son maître, quoiqu'il soit certain qu'il se sépara de Louis dans des sentiments beaucoup plus favorables que ceux avec lesquels il l'avait abordé.

Il s'efforça de rire lui-même de l'histoire que Louis venait de raconter, et ajouta qu'il n'eût pas cru qu'une plaisanterie si futile fût demeurée assez longtemps dans le souvenir du duc pour qu'il en parlât encore. Il y a bien, continua-t-il, quelque chose de vrai dans cette histoire de bottes, car Votre Majesté sait que le duc n'est pas très-délicat dans ses jeux; mais elle a été fort amplifiée dans son récit. Au surplus, laissons cela.

— Oui, *laissons cela*, dit le roi; c'est même une honte de nous y être arrêtés une minute. — Et maintenant, sire Philippe, j'espère que vous êtes assez Français de cœur pour m'aider de vos bons conseils dans cette occurence difficile. Vous pouvez me conduire dans ce labyrinthe, car, j'en suis sûr, vous en avez le fil.

[1] L'histoire est racontée avec des circonstances plus grossières et moins probables dans les Mémoires français de l'époque. Commines, disent-ils, poussé par une présomption qui s'accorde difficilement avec son excellent jugement, avait demandé au duc Charles de lui tirer ses bottes, sans qu'aucune familiarité antérieure pût justifier une semblable liberté. J'ai tâché de donner à l'anecdote un tour plus en rapport avec le sens et la prudence du célèbre écrivain qu'elle concerne. (W. S.)

— Votre Majesté, reprit Commines, peut disposer de mes avis et de mes services, toujours sous la réserve de mes devoirs envers mon maître.

C'était à peu près ce qu'il avait déjà dit; mais il le répéta cette fois d'un ton si différent, que Louis, qui d'abord avait compris que le devoir envers le duc de Bourgogne était mis en première ligne, vit clairement alors que les termes étaient renversés, et que Commines appuyait plus maintenant sur la promesse de ses conseils que sur la restriction, qui n'était plus là que pour la forme et par bienséance. Le roi reprit son siége et força Commines de s'asseoir près de lui, paraissant accorder aux paroles de l'homme d'état l'attention religieuse qu'il eût apportée à celles d'un oracle. Commines parla de ce ton bas qui manque rarement de faire impression, parce qu'il annonce la sincérité et une sorte de précaution, et avec une lenteur qui semblait inviter le monarque à peser chaque parole, et à les regarder comme ayant toutes leur sens particulier et déterminé.

— Les propositions, dit-il, que j'ai soumises aux réflexions de Votre Majesté, quelque dures qu'elles aient été à votre oreille, ont cependant été substituées à d'autres plus violentes, mises en avant dans les conseils du duc, par des gens plus hostiles envers Votre Majesté. Et j'ai à peine besoin de vous rappeler, Sire, que les suggestions les plus directes et les plus violentes sont celles que le duc accepte le plus volontiers, lui qui préfère les mesures brèves et dangereuses aux moyens plus sûrs mais plus détournés.

— Je le sais, dit le roi; je l'ai vu traverser une rivière à la nage au risque de se noyer, quand il pouvait trouver un pont à quelques centaines de pas plus loin.

— C'est vrai, Sire, et celui qui compte sa vie pour rien quand il s'agit d'obéir à la passion impétueuse du moment, suivra la même impulsion pour préférer le plaisir de faire sa volonté à l'accroissement réel de sa puissance.

— C'est très-vrai; un fou s'attache toujours à l'apparence plutôt qu'à la réalité du pouvoir. Tout ce que vous me dites de Charles de Bourgogne est vrai. Mais, mon cher Commines, qu'inférez-vous de ces prémisses?

— Ceci seulement, Sire, que comme Votre Majesté a vu un pêcheur adroit diriger un gros et lourd poisson, et finalement l'attirer à terre au moyen d'un simple crin, tandis que le poisson en eût rompu un dix

fois plus fort si le pêcheur eût voulu l'attirer brusquement à lui au lieu de lui donner assez d'espace pour ses bonds : de même, Votre Majesté, en satisfaisant le duc sur les points spéciaux auxquels il attache plus particulièrement ses idées d'honneur et de vengeance, peut éluder la plupart des autres demandes plus désagréables, notamment, — car je dois parler ouvertement à Votre Majesté, — plusieurs de celles qui tendraient plus directement à l'affaiblissement de la France, lesquelles échapperont à sa mémoire et à son attention, et étant renvoyées à d'autres conférences pour y être subséquemment examinées, pourront être tout-à-fait écartées.

— Je vous comprends, mon bon Philippe ; mais venons au fait. Auxquelles de ces heureuses propositions votre duc est-il tellement attaché que la contradiction sur ces points le rendrait déraisonnable et intraitable?

— A toutes celles précisément sur lesquelles il pourrait arriver à Votre Majesté de le contredire. C'est là justement ce que Votre Majesté doit éviter ; et, pour reprendre ma première comparaison, il faut que vous ayez toujours l'œil au guet, prêt à lâcher au duc assez de ligne quand vous le verrez sur le point de céder à l'impulsion de sa fureur. Sa colère, déjà fort diminuée, se dissipera d'elle-même si elle ne rencontre pas d'opposition, et vous le trouverez bientôt plus doux et plus traitable.

— Cependant, dit le roi d'un air pensif, il doit y avoir quelques-unes de ces demandes que mon cousin ait plus à cœur que les autres. Ne puis-je les connaître, sire Philippe?...

— De la moindre de ses demandes, Votre Majesté peut faire la plus importante, seulement en s'y opposant. Néanmoins, je crois pouvoir dire à Votre Majesté qu'il faudra renoncer à l'ombre d'un traité si vous n'abandonnez pas Guillaume de La Marck et les Liégeois.

— J'ai déjà dit que je les désavoue, dit le roi, et c'est tout ce qu'ils méritent de moi. Les misérables! commencer leur vacarme juste au moment où cela pouvait me coûter la vie !

— Celui qui met le feu à une traînée de poudre, répliqua l'historien, ne doit pas s'étonner d'une prompte explosion de la mine. — Mais le duc Charles attend de Votre Majesté plus qu'un simple désaveu ; je sais qu'il exigera l'assistance de Votre Majesté pour abattre l'insurrection, et votre royale présence pour sanctionner le châtiment qu'il destine aux rebelles.

— Ceci, Commines, s'accordera difficilement avec notre honneur.

— Le refus, Sire, s'accorderait difficilement avec votre sûreté. Charles a résolu de montrer aux Flamands qu'ils ne doivent compter ni sur les promesses ni sur les secours de la France, et que s'ils se révoltent, rien ne peut les sauver du courroux et de la vengeance de la Bourgogne.

— Mais, sire Philippe, je vous parlerai franchement : — Ne pouvons-nous traîner les choses en longueur, de façon à ce que ces coquins de Liégeois puissent se fortifier contre le duc Charles? Les drôles sont nombreux et obstinés. — Ne peuvent-ils tenir dans leur ville contre lui?

— Avec l'aide des mille archers de France que Votre Majesté leur avait promis, ils auraient pu faire quelque chose; mais...

— Que je leur ai promis! interrompit le roi. — Hélas! mon bon sire Philippe! vous me faites une grande injure en parlant ainsi.

— Mais sans cela, continua Commines sans faire attention à l'interruption, — et comme il est probable que *maintenant* Votre Majesté ne jugera pas à propos de les secourir, quelle chance ont les bourgeois de tenir bon dans leur ville, dont les murailles offrent encore presque entières les larges brèches faites par Charles après la bataille de Saint-Trond, de sorte que les lances de Hainaut, de Brabant et de Bourgogne peuvent avancer à l'attaque vingt hommes de front?

— Les imprévoyants idiots! s'écria Louis. S'ils ont ainsi négligé leur propre sûreté, ils ne méritent pas ma protection. — Passons outre. — Je ne me ferai pas de querelle pour l'amour d'eux.

— Je crains, continua Commines, que le second point ne touche de plus près le cœur de Votre Majesté.

— Ah ! vous voulez parler de cet infernal mariage ! Je ne consentirai pas à rompre le contrat qui lie ma fille Jeanne et mon cousin d'Orléans : — ce serait arracher le sceptre de France de mes mains et à ma postérité ; car ce faible enfant, le dauphin, est un bouton flétri qui périra sans porter de fruit. Ce mariage entre Jeanne et d'Orléans a été ma pensée des jours, mon rêve des nuits ; — je te dis, sire Philippe, que je n'y puis renoncer. Il est d'ailleurs inhumain d'exiger de moi que je détruise du même coup le plan de toute ma vie et le bonheur d'un couple élevé l'un pour l'autre.

— S'aiment-ils donc à ce point ?

— D'un côté, au moins, et c'est celui dont je dois m'inquiéter le plus. — Mais vous souriez, sire Philippe ; — vous ne croyez pas à la force de l'amour ?

— Loin de là, Sire. Je suis tellement peu incrédule sur ce point, que j'allais vous demander si vous éprouveriez un peu moins de répugnance à consentir à l'union proposée entre le duc d'Orléans et la comtesse Isabelle de Croye, quand je vous aurais donné l'assurance que la comtesse a pour un autre une inclination si prononcée, qu'il est vraisemblable qu'elle-même refusera ce mariage.

Louis poussa un soupir. — Hélas ! dit-il, mon bon et cher ami, une telle consolation n'est guère de ce monde. *Son* inclination, vraiment ! — Mais, à dire vrai, même en supposant que d'Orléans détestât ma fille Jeanne, sans ce tissu malheureux de circonstances il n'eût pas moins fallu qu'il l'épousât. Jugez donc par là combien peu il est probable qu'une raison de même nature la porte à refuser sa main, la main d'un fils de France ! — Oh non, Philippe ! — Il est peu à craindre qu'elle soit insensible aux vœux d'un tel amant ! — *Varium et mutabile* [1], Philippe.

— Votre Majesté, dans le cas actuel, ne tient peut-être pas assez compte du courage opiniâtre de la jeune dame. Elle sort d'une race tout-à-fait volontaire, et j'ai appris de Crèvecœur qu'elle a conçu un attachement romanesque pour un jeune écuyer, qui, à la vérité, lui a rendu en route de grands et nombreux services.

— Ah ! — Un archer de mes gardes, nommé Quentin Durward ?

[1] Changeante et variable *est la femme*.

— C'est cela même, je crois. Il a été pris en même temps que la comtesse, voyageant presque en tête-à-tête.

— Bénis soit donc notre seigneur et notre dame, et monseigneur saint Martin et monseigneur saint Julien ! Gloire et honneur au savant Galeotti, qui a lu dans les astres que la destinée de ce jeune homme était enchaînée à la mienne ! Si la jeune fille lui est assez attachée pour résister à la volonté du duc de Bourgogne, ce Quentin en effet m'aura rendu un service signalé !

— D'après le récit de Crèvecœur, je pense qu'il est assez probable qu'elle y résistera. Et puis, sans doute, malgré la supposition qu'il a plu à Votre Majesté de faire, le noble duc lui-même ne renoncerait pas volontiers à sa belle cousine, à laquelle il est engagé depuis si longtemps !

— Hum! fit le roi ; — mais vous n'avez jamais vu ma fille Jeanne. — Une chouette, mon ami ! — une vraie chouette dont je suis honteux ! Mais n'importe ; qu'il soit assez sage pour l'épouser, et je lui permettrai ensuite d'être fou d'amour pour la plus belle dame de France. — Et maintenant, Philippe, m'avez-vous déployé toute la carte des dispositions de votre maître?

— Je vous ai fait connaître, Sire, tous les points sur lesquels il est, quant à présent, le plus disposé à insister. Mais Votre Majesté sait que l'esprit du duc est comme un torrent impétueux qui ne conserve son lit qu'autant que ses eaux n'y rencontrent pas d'obstacles. On ne peut jamais affirmer que rien ne viendra réveiller sa fureur. S'il se présentait inopinément des preuves plus évidentes des pratiques de Votre Majesté (vous excuserez cette expression ; nous n'avons guère le temps de les choisir) avec les Liégeois et Guillaume de La Marck, le résultat pourrait être terrible. — Il est venu d'étranges nouvelles de ce pays ; — on dit que de La Marck a épousé la vieille dame de Croye, la comtesse Hameline.

— La vieille folle avait une telle envie du mariage qu'elle eût accepté la main de Satan. Mais que ce de La Marck, tout brute qu'il est, ait consenti à l'épouser, c'est ce qui me surprend davantage.

— On dit encore, continua Commines, qu'un envoyé ou un héraut de de La Marck approche de Péronne. — C'est à en jeter le duc dans un accès de fureur. — J'espère qu'il ne pourra produire ni lettres de Votre Majesté, ni rien de semblable?

— Des lettres au Sanglier! Non, non, sire Philippe ; je ne suis pas

assez fou pour jeter des perles aux pourceaux. — Le peu de relations que j'ai eues avec cette brute a été au moyen de messagers, que j'ai toujours choisis parmi des misérables et des vagabonds, dont le témoignage ne serait pas reçu pour le vol d'une poule.

— Je n'ai plus alors à recommander à Votre Majesté, dit Commines en se levant, que de se tenir soigneusement sur ses gardes, de se guider sur les circonstances, et surtout d'éviter avec le duc tout argument, toute forme de langage qui s'accorderait mieux avec votre dignité qu'avec votre condition actuelle.

— Si ma dignité me devient importune, répondit le roi, — ce qui m'arrive rarement quand j'ai dans l'esprit de plus graves intérêts, — j'ai un remède spécifique contre ce gonflement du cœur : — c'est de jeter les yeux vers un certain cabinet de mauvais augure, et de penser au sort de Charles-le-Simple. Je serai guéri aussi radicalement qu'un bain froid calme une fièvre. — Et maintenant, mon ami et mon guide, vous allez me quitter? — Mais le temps doit venir, sire Philippe, que vous vous lasserez de donner des leçons de haute politique à ce taureau bourguignon, qui est incapable de comprendre votre plus simple argument. — Si Louis de Valois vit encore, souviens-toi que tu auras un ami à la cour de France. Je te répète, mon cher Philippe, que le jour où je te posséderai sera un jour de bénédiction pour mon royaume. Toi du moins, avec un sens profond des affaires d'état, tu as une conscience capable de sentir et de discerner le bien et le mal; tandis que (notre Seigneur et Notre-Dame, et monseigneur Saint-Martin, me soient en aide!) Olivier et La Balue ont des cœurs aussi durs qu'une meule de moulin. Ma vie est remplie d'amertumes par les remords et par les pénitences des crimes qu'ils me font commettre. Toi, sire Philippe, qui possèdes la sagesse du temps présent et celle des temps passés, tu peux enseigner à être grand sans cesser d'être vertueux.

— C'est une tâche difficile, Sire : peu l'ont atteinte ; et cependant elle est à la portée des princes qui voudront combattre pour elle. Soyez prêt, Sire ; le duc ne tardera pas à se présenter.

Louis resta longtemps les yeux fixés sur la porte, après la sortie de Commines; puis, laissant échapper un rire empreint d'une amère ironie : Il m'a parlé de pêcheur, dit-il ; — je le renvoie chez lui comme une truite bien chatouillée ! — Il se croit vertueux parce qu'il ne s'est pas laissé corrompre, et qu'il s'est contenté de promesses et de flatteries, aussi bien que du plaisir de venger sa vanité blessée! — il est

seulement plus pauvre, pour avoir refusé mon argent; — il n'en est pas d'un iota plus honnête. Il faut qu'il soit à moi, néanmoins, car c'est la meilleure tête de Bourgogne. — A une plus noble partie, maintenant. Il faut faire face à Charles, à ce Léviathan qui va fendre les mers pour arriver ici [1]. Il faut que, pareil au marinier tremblant, je lui lance pour l'amuser une barrique vide par-dessus le bord. Mais je puis un jour trouver l'occasion d'enfoncer un harpon dans ses entrailles!

[1] Allusion au passage suivant du livre de Job: « Peux-tu avec un hameçon enlever Léviathan, et le traîner par la langue avec un cordon? — Feras-tu passer un roseau à travers ses narines? Mettras-tu un anneau de fer en sa gueule?. . » (*Job*, c. XL, XLI.) (L. V.)

CHAPITRE XXXI.

L'ENTREVUE.

Garde bien tes serments, jeune soldat; — et vous, ma jolie fille, souvenez-vous de la foi jurée. — Laissez à la vieillesse en cheveux blancs ses détours et sa politique mensongère; soyez purs comme le ciel matinal, avant que le soleil ardent ait attiré à lui les vapeurs qui l'obscurcissent. *L'Épreuve.*

PENDANT la périlleuse et importante matinée qui précéda l'entrevue des deux princes au château de Péronne, Olivier le Daim fut pour son maître un agent actif et habile, prodiguant les présents et les promesses pour lui assurer des partisans, afin que tout ce qui entourait le duc eût intérêt, quand éclaterait sa fureur, à étouffer plutôt qu'à exciter l'incendie. Il se glissait comme l'ombre de tente en tente, de maison en maison, se faisant partout des amis, mais non dans le sens de l'apôtre, avec le Mammon d'iniquité. Comme on l'a dit d'un autre agent politique non moins actif, « son doigt était dans toutes les mains, sa bouche dans toutes

les oreilles; » et par diverses raisons, dont plusieurs ont été déjà mentionnées, il s'assura le concours de beaucoup de nobles bourguignons qui avaient quelque chose à espérer ou à craindre de la France, et qui pensaient qu'une fois la puissance royale avilie, leur duc pourrait marcher vers le despotisme, pour lequel son caractère avait tant de penchant, d'un pas plus ferme et plus assuré.

Olivier craignait-il que son intervention directe eût peu de succès, il employait celle des autres serviteurs du roi. Ce fut ainsi qu'il obtint du comte de Crèvecœur la faveur d'une entrevue entre lord Crawford, suivi du Balafré, et Quentin Durward; celui-ci, depuis son arrivée à Péronne, avait été confiné, quoique traité honorablement. Des affaires privées furent données pour motif à cette entrevue; mais il est probable que Crèvecœur, qui craignait que son maître ne fût entraîné par sa colère contre le roi à quelque acte de violence déshonorante, ne fut pas fâché de laisser à Crawford l'occasion de donner au jeune archer quelques instructions qui pussent être utiles à Louis.

L'entrevue des trois compatriotes fut cordiale et même touchante.

— Tu es un singulier jeune homme, dit Crawford en frappant doucement sur la tête de Durward comme un père le ferait à son fils; certes, la fortune t'a favorisé comme si tu étais né coiffé [1].

— Tout cela vient, dit le Balafré, de ce qu'il a obtenu si jeune une place d'archer. Jamais on n'a autant parlé de moi, beau neveu, parce que j'avais atteint vingt-cinq ans avant d'être *hors de page*.

— Et tu étais un vrai monstre de page montagnard, Ludovic, dit le vieux commandant, avec une barbe comme la pelle d'un boulanger et un dos comme celui du vieux Wallace Wight.

— Je doute, dit Quentin les yeux baissés, que je sois longtemps honoré de ce titre; — j'ai l'intention de quitter le service des archers de la garde.

Le Balafré resta presque muet de surprise, et les traits du vieux Crawford exprimèrent le mécontentement. Enfin, le premier retrouva assez de voix pour dire : Quitter le service! — abandonner votre

[1] *Born with a lucky hood on the head*, né avec une heureuse coiffe sur la tête. Préjugé qui paraît, d'après ce passage, être aussi populaire en Écosse que chez nous. On sait quelle présomption favorable s'attache, surtout dans nos campagnes, à celui qui est *né coiffé*. (L. V.)

place dans la garde écossaise ! — a-t-on jamais ouï parler d'un tel rêve? Je ne donnerais pas la mienne pour celle du grand connétable de France.

— Paix, Ludovic ! dit Crawford. Ce jeune homme sait mieux régler sa course sur le vent que nous autres hommes du vieux temps. Son voyage lui aura fourni quelques jolis contes sur le roi Louis, et il va se faire Bourguignon pour en tirer son petit profit en les racontant au duc Charles.

— Si je le croyais, s'écria le Balafré, je lui couperais la gorge de mes propres mains, fût-il cinquante fois le fils de ma sœur !

— Mais, dit Quentin, vous vous assureriez d'abord si j'ai mérité d'être ainsi traité, bel oncle. — Et vous, Mylord, sachez que je ne suis pas un faiseur de contes, et que ni la question ni les tortures n'arracheraient de moi un mot au préjudice du roi Louis, de ce qui peut être venu à ma connaissance tandis que j'étais à son service. — Le serment que j'ai prêté m'impose silence. Mais je ne resterai pas à un service où je suis exposé, outre les périls que je puis rencontrer en combattant honorablement mes ennemis, aux embuscades dressées par mes propres amis.

— Si les embuscades ne sont pas de son goût, dit avec bonhomie le Balafré, en jetant un regard douloureux vers le comte, je crains bien, Mylord, que tout soit dit pour lui. J'ai donné dans trente embuscades, et je crois vraiment y avoir été placé moi-même deux fois aussi souvent, car c'est une des ruses de guerre favorites de notre roi.

— C'est la vérité, Ludovic, dit lord Crawford ; néanmoins restez en paix, car je crois comprendre mieux que vous cette affaire.

— Je prie Notre-Dame que vous la compreniez, Mylord ; mais cela me blesse au cœur de penser que le fils de ma sœur craindrait une embuscade.

— Jeune homme, dit Crawford, je soupçonne en partie ce que vous voulez dire. Vous avez rencontré quelque embûche sur la route que vous aviez à parcourir par l'ordre du roi, et vous croyez avoir quelque raison de l'en croire l'auteur ?

— J'ai rencontré des embûches dans l'exécution des ordres du roi, répondit Quentin ; mais j'ai été assez heureux pour y échapper. — Que Sa Majesté soit innocente ou coupable à cet égard, c'est ce que je laisse au jugement de Dieu et de sa propre conscience. Il m'a nourri quand

j'avais faim ; — il m'a reçu quand j'étais errant dans un pays étranger : je ne le chargerai jamais, lui étant dans l'adversité, d'accusations qui pourraient d'ailleurs être injustes, puisque je ne les ai recueillies que des bouches les plus viles.

— Mon cher enfant, — mon brave garçon! s'écria Crawford en le pressant dans ses bras, — c'est penser en Écossais, en véritable Écossais; c'est agir en homme qui oublie les torts d'un ami absent, pour ne se souvenir que de ses bienfaits.

— Puisque mylord Crawford a embrassé mon neveu, dit Ludovic Lesly, je l'embrasserai aussi; — mais je voudrais qu'il sût que bien entendre le service d'une embuscade est aussi nécessaire à un soldat, qu'à un prêtre de pouvoir lire son bréviaire.

— Silence, Ludovic! dit lord Crawford ; vous êtes un âne, mon ami, et vous ne savez pas ce que vous devez au Ciel, qui vous a envoyé un tel neveu.—Et maintenant, Quentin, dites-moi, mon ami, le roi connaît-il la brave, la chrétienne, la noble résolution que vous avez prise? car dans ce danger il a besoin, le pauvre homme, de savoir sur qui il peut compter. S'il eût seulement amené avec lui toute la brigade de ses gardes! — Mais que la volonté de Dieu soit faite! — Croyez-vous qu'il connaisse votre dessein?

— Je ne puis trop le dire, répondit Quentin; cependant j'ai informé son savant astrologue, Martius Galeotti, de ma résolution de garder le silence sur tout ce qui pourrait nuire au roi près du duc de Bourgogne. Votre Seigneurie m'excusera si je me tais, même devant elle, sur certaines particularités suspectes; et vous devez penser que, naturellement, j'ai été beaucoup moins disposé encore à m'ouvrir à l'astrologue.

— Ah, oui-dà! dit lord Crawford. — Olivier m'a dit en effet que Galeotti avait prophétisé avec beaucoup d'assurance la conduite que vous deviez tenir ; et je suis vraiment charmé de voir qu'il avait pour cela de meilleures autorités que les étoiles.

— *Lui* prophétiser! dit le Balafré en riant; les étoiles ne lui ont jamais dit que l'honnête Ludovic Lesly avait l'habitude d'aider sa joyeuse Toinette à dépenser les beaux ducats qu'il jette dans son giron.

— Paix, Ludovic! dit le commandant; paix, brute que tu es! Si tu ne respectes pas mes cheveux gris, parce que je suis un vieux routier, respecte la jeunesse et l'innocence de cet enfant, et ne nous fais plus entendre de sornettes si malséantes.

—Votre Honneur peut dire ce qu'il lui plaît, répondit Ludovic ; mais, sur ma foi ! la seconde vue de Saunders Souplejaw, le savetier de Glen-Houlakin, valait deux fois mieux que le talent prophétique de ce Gallotti, Gallipoty, ou n'importe comment vous l'appelez. Saunders a prédit que tous les enfants de ma sœur mourraient un jour. Il a fait cette prédiction au moment même de la naissance du plus jeune, qui est Quentin que voici, — et qui sûrement mourra quelque jour pour accomplir la prophétie, — qui l'est déjà à peu près, — car, excepté lui, toute la couvée est partie ! Il m'a aussi prédit un jour que je me marierais, ce qui sans doute arrivera en temps convenable, puisque cela n'est pas encore venu. — Je ne puis pourtant guère dire ni quand ni comment tout ceci arrivera, car j'ai peu de goût pour l'état de mariage, et Quentin n'est encore qu'un jeune garçon. En outre, Saunders a prédit...

— Bien, bien ! interrompit Crawford ; à moins que la prédiction ne vienne singulièrement à propos, j'y couperai court, mon bon Ludovic; car vous et moi nous allons quitter votre neveu, en priant Notre-Dame de l'affermir dans ses bonnes dispositions. Nous sommes ici dans une passe où un seul mot prononcé à la légère pourrait faire plus de mal que tout le parlement de Paris n'en pourrait réparer. — Je vous donne ma bénédiction, mon garçon. Ne vous hâtez pas trop de penser à quitter notre corps ; car il y aura bientôt ici de bons coups à donner, à la face du jour et sans embuscade.

— Je vous donne donc aussi ma bénédiction, neveu, dit Ludovic Lesly ; car puisque mon très-noble capitaine est content de vous, j'en suis content aussi, comme c'est mon devoir.

— Un instant, Mylord, dit Quentin, en tirant lord Crawford à part. Je ne dois pas oublier de dire qu'il y a encore au monde quelqu'un qui, ayant appris de moi ces circonstances qu'il importe à la sûreté du roi Louis de tenir cachées, pourrait ne pas penser que le silence auquel m'obligent mon devoir, comme soldat du roi, et la reconnaissance, est également une obligation pour elle.

— Pour *elle !* répliqua Crawford. S'il y a une femme dans le secret, que Dieu ait pitié de nous, car nous sommes encore en grand danger de naufrage !

— Ne le croyez pas, Mylord ; mais usez de votre crédit sur le comte de Crèvecœur pour qu'il me soit permis de voir la comtesse Isabelle de Croye. C'est elle qui possède mon secret, et je ne doute pas que je

ne puisse la persuader d'être aussi discrète que je le serai moi-même, sur tout ce qui pourrait irriter le duc contre le roi Louis.

Le vieux commandant fut assez longtemps sans répondre; — puis il leva les yeux au plafond, puis les baissa vers le plancher, — puis secoua la tête,—et dit enfin : Il y a dans tout ceci quelque chose que, sur mon honneur! je ne comprends pas. La comtesse Isabelle de Croye! —une entrevue avec une dame si noble, si fière et si riche! — Et toi, un pauvre compagnon écossais, si certain d'obtenir ceci d'elle! Tu as une étrange confiance en toi-même, mon jeune ami, ou tu as bien usé du temps pendant le voyage. N'importe, par la croix de saint André! je parlerai pour toi à Crèvecœur; et comme il craint réellement que le duc puisse être poussé contre le roi à une extrémité fâcheuse, je pense que vraisemblablement il pourra consentir à ta demande, quoique, sur mon honneur! elle soit singulière.

En prononçant ces mots avec un mouvement d'épaule, le vieux lord quitta l'appartement, suivi de Ludovic Lesly, qui, réglant sa contenance sur celle de son chef, s'efforçait, quoique ignorant complètement la cause de son étonnement, de prendre un air aussi important et aussi mystérieux que Crawford lui-même.

Au bout de quelques minutes Crawford revint, mais sans être accom-

pagné du Balafré. Le vieux chef semblait être dans un accès d'humeur bizarre : il riait d'une manière qui contournait étrangement ses traits durs et rigides ; il secouait en même temps la tête, comme plein d'une idée qu'il ne pouvait s'empêcher, tout en la condamnant, de trouver irrésistiblement plaisante.— Certes, compatriote, dit-il, vous n'êtes pas timide ; — vous ne manquerez jamais de belles dames faute de courage ! Crèvecœur a avalé votre demande comme si c'eût été un verre de vinaigre, et il m'a juré sincèrement, par tous les saints de Bourgogne, que si l'honneur de deux princes et la paix de deux états n'étaient en jeu, vous n'auriez jamais aperçu seulement l'empreinte du pied de la comtesse sur la poussière. S'il n'avait une dame, et une belle dame, sur ma foi ! j'aurais pensé que lui-même songeait à rompre une lance pour le prix. Peut-être pense-t-il à son neveu, le comte Étienne. Une comtesse ! — vous en faut-il de cet aloi ? — Venez. — Votre entrevue avec elle ne sera pas longue ; — mais j'imagine que vous savez comment on met le temps à profit. — Ho ! ho ! ho ! — Sur ma foi ! je puis à peine te reprocher ta présomption, tant j'ai envie d'en rire !

Le front rouge comme de l'écarlate, offensé et déconcerté à la fois par les insinuations un peu grossières du vieux soldat, et piqué de voir que son amour paraissait ridicule à tous les hommes de sens et d'expérience, Durward suivit lord Crawford en silence au couvent des Ursulines, où la comtesse était logée. Le comte de Crèvecœur était au parloir.

— Ainsi, mon jeune galant, dit ce dernier d'un ton sévère, il faut que vous voyiez encore une fois la belle compagne de votre expédition romanesque, à ce qu'il paraît ?

— Oui, monsieur le comte, répondit Quentin avec fermeté, et, qui plus est, il faut que je la voie sans témoin.

— C'est ce qui ne sera pas ! s'écria le comte. — Lord Crawford, je vous en fais juge. Cette jeune dame, la fille de mon ancien ami et compagnon d'armes, la plus riche héritière de Bourgogne, a avoué une sorte de... Qu'allais-je dire ? — En un mot, c'est une folle, et votre archer, un fat présomptueux. Ils ne se verront pas sans témoins.

— Je ne dirai pourtant pas un seul mot à la comtesse en votre présence, reprit Quentin, plein de joie. Quelque présomptueux que je sois, ce que vous venez de dire surpasse tout ce que j'aurais osé même espérer.

— Il a raison, mon ami, dit Crawford. Vous avez été imprudent dans

vos paroles; et, puisque vous vous en rapportez à moi, il y a au parloir une bonne et forte grille : je vous conseille de vous y fier, et de les laisser dire ce qu'ils voudront à travers ses barreaux. Quoi! mon ami, la vie d'un roi et celle de plusieurs milliers d'hommes sont-elles à mettre en balance avec les fadaises que deux jeunes étourdis pourront se glisser à l'oreille l'un de l'autre pendant une minute?

En même temps il entraîna Crèvecœur, qui le suivit avec une répugnance très-prononcée, et en jetant sur le jeune archer des regards pleins de colère.

Un instant après, la comtesse Isabelle parut de l'autre côté de la grille. En apercevant Quentin seul dans le parloir, elle s'arrêta et resta

les yeux baissés pendant quelques secondes. — Et pourquoi me montrerais-je ingrate, dit-elle enfin, parce que d'autres ont conçu des soupçons injustes? — Mon ami, — mon sauveur, je pourrais dire, tant j'étais menacée par la trahison, — mon seul ami fidèle et constant!

En parlant ainsi elle lui tendit la main à travers la grille, et elle ne la retira même pas tandis qu'il la couvrait de baisers et qu'il la mouillait de larmes. — Durward, dit-elle seulement, si nous devions jamais nous revoir, je ne vous permettrais pas cette folie.

Si l'on considère à combien de périls Quentin l'avait arrachée ; — si l'on réfléchit que lui seul l'avait protégée avec zèle et fidélité, peut-être mes belles lectrices, même si parmi elles se trouvent des comtesses et des héritières, pardonneront-elles à Isabelle cette dérogation.

La comtesse, cependant, dégagea sa main, et, reculant d'un pas, elle demanda à Durward, d'un ton de voix embarrassé, quelle faveur il avait à réclamer d'elle. — Car, ajouta-t-elle, j'ai su que vous aviez une demande à me faire, par le vieux lord écossais qui est venu ici tout à l'heure avec mon cousin de Crèvecœur. Qu'elle soit raisonnable et telle que la pauvre Isabelle puisse l'accorder sans manquer à ses devoirs et à son honneur, et vous n'aurez pas à craindre d'être refusé. Mais, oh! ne vous hâtez pas de parler ; et ne dites rien, ajouta-t-elle en portant les yeux autour d'elle avec timidité, qui puisse, si l'on vous entendait, être interprété contre nous.

— Ne craignez rien, noble dame, répondit Quentin douloureusement; ce n'est pas *ici* que je puis oublier la distance que le destin a mise entre nous, ni vous exposer aux reproches de vos fiers parents, comme l'objet de l'amour le plus dévoué d'un homme plus pauvre et moins puissant, mais non peut-être moins noble qu'eux. Que cet amour soit oublié de tous, comme un rêve de la nuit, de tous, excepté d'un cœur seul, où ce rêve occupera la place de toutes les réalités !

— Silence ! silence ! dit Isabelle ; par égard pour vous, — et pour moi, — pas un mot sur un tel sujet. Dites-moi plutôt ce que vous avez à me demander.

— De pardonner à un homme qui, pour des vues d'intérêt personnel, s'est conduit envers vous comme un ennemi.

— Je crois que je pardonne à tous mes ennemis; mais, ô Durward ! au milieu de quelles scènes votre courage et votre présence d'esprit m'ont protégée ! — Cette salle ensanglantée ! — le bon évêque !.. C'est hier seulement que j'ai appris en partie les horreurs dont je fus le témoin insensible.

— Oubliez-les, dit Quentin, qui vit les couleurs passagères dont les joues d'Isabelle avaient été animées pendant leur entretien faire place à une pâleur mortelle : ne regardez pas en arrière, mais seulement en avant, comme doivent faire ceux qui ont à voyager sur une route dangereuse. Écoutez-moi. De vous, plus que de personne, le roi Louis ne mérite que d'être proclamé ce qu'il est réellement, un politique fourbe et astucieux. Mais l'accuser d'avoir encouragé votre fuite, — et surtout

d'avoir concerté une trahison pour vous faire tomber dans les mains de de La Marck, — c'est causer peut-être la mort immédiate du roi ou son détrônement, et, dans tous les cas, la guerre la plus cruelle entre la France et la Bourgogne que les deux pays se soient jamais faite.

— Jamais de tels malheurs n'arriveront par ma faute, si je puis l'empêcher, répondit la comtesse Isabelle; et votre plus léger désir eût d'ailleurs suffi pour me faire oublier toute idée de vengeance, sentiment que mon cœur n'a jamais connu. Pourrai-je me souvenir des torts du roi Louis plus que de vos inappréciables services? — Mais comment faire? — quand je serai appelée devant mon souverain, le duc de Bourgogne, je devrai garder le silence ou dire la vérité. Le premier parti sera taxé d'obstination, et vous ne voudriez pas m'entraîner à faire un mensonge?

— Non, sans doute; mais que votre témoignage à l'égard du roi Louis se borne à ce que vous savez positivement être vrai; et quand vous mentionnerez ce que d'autres vous ont rapporté, quelque croyable que ce puisse être, n'en parlez que comme de ouï-dire, et gardez-vous d'engager votre témoignage personnel pour rien dont vous ne pourrez connaître personnellement la vérité, quelque idée que vous en ayez d'ailleurs. Le conseil d'état de Bourgogne ne peut refuser à un monarque les garanties de justice qui, dans mon pays, sont accordées au moindre des accusés. On doit le croire innocent jusqu'à ce que des preuves directes et suffisantes l'aient démontré coupable. Alors on devra recourir à d'autres témoignages pour ce que vous n'aurez pas appuyé sur votre propre et certaine connaissance, mais seulement sur les rapports d'autrui.

— Je crois vous comprendre, Durward.

— Je vais vous rendre encore ceci plus clair, reprit Quentin; et il avait commencé à citer de nombreux exemples, quand la cloche du couvent se fit entendre.

— C'est le signal de notre séparation, dit la comtesse, — de notre séparation éternelle! — Mais ne m'oubliez pas, Durward; je n'oublierai jamais... vos fidèles services.

Elle n'en put dire davantage; mais elle lui tendit de nouveau sa main, qu'il pressa encore une fois sur ses lèvres. Et je ne sais comment il arriva qu'en s'efforçant de la retirer, la comtesse approcha son visage si près de la grille, que Quentin osa imprimer un dernier adieu sur sa bouche. La jeune dame ne le gronda pas, — peut-être n'en eut-elle pas

le temps ; car Crèvecœur et Crawford, qui, d'une sorte de guichet treillagé, avaient pu tout voir, sinon tout entendre, se précipitèrent dans le parloir, le premier bouillant de colère, l'autre s'efforçant en riant de le retenir.

— A votre chambre ! Mademoiselle, — à votre chambre ! s'écria Crèvecœur, tandis qu'Isabelle, baissant son voile, se retirait en toute hâte ; — elle devrait être remplacée par une cellule, au pain et à l'eau. — Et vous, gentil sire, qui êtes si mal appris, un temps viendra où des gens tels que vous n'auront rien à démêler avec les intérêts des princes et des royaumes ; et vous apprendrez alors quel châtiment mérite votre audace, pour oser lever vos yeux de mendiant...

— Silence ! silence ! — c'est assez ; — calmez-vous, — calmez-vous ! interrompit le vieux lord. — Et vous, Quentin, taisez-vous, je vous l'ordonne, et retournez chez vous. — Un pareil ton de mépris n'est pas bien placé ici, sire comte de Crèvecœur ; je puis le dire maintenant qu'il ne peut nous entendre. Quentin Durward est un aussi bon gentilhomme que le roi ; seulement, comme disent les Espagnols, il n'est pas si riche. Il est aussi noble que moi, et je suis le chef de mon nom. Fi donc ! Comte, ce n'est pas à nous qu'il faut parler de châtiments.

— Mylord, Mylord, dit Crèvecœur avec impatience, l'insolence de ces mercenaires étrangers est proverbiale, et vous, qui êtes leur chef, vous devriez la réprimer plutôt que l'encourager.

— Monseigneur comte, répondit Crawford, j'exerce mon commandement depuis cinquante ans, sans avoir eu d'avis à recevoir ni de Français ni de Bourguignons ; et j'espère qu'il en sera de même, sous votre bon plaisir, aussi longtemps que je serai ce que je suis.

— Bien, bien, Mylord ; je ne veux pas vous offenser. Votre rang, aussi bien que votre âge, vous donne des priviléges. Et quant à ces jeunes gens, je veux bien oublier le passé, attendu que j'aurai soin qu'ils ne se revoient jamais.

— Ne vous engagez pas à cela sur votre salut, Crèvecœur, dit le vieux lord en riant. Les montagnes, comme on dit, peuvent se rencontrer ; pourquoi non des créatures humaines, qui ont des jambes et une vie, et de l'amour pour mettre ces jambes en mouvement ? Ce baiser était bien tendre, Crèvecœur ; — il me semble que ce n'est pas de bon augure.

— Vous voulez mettre ma patience à bout, Mylord ; mais je ne vous donnerai pas cet avantage sur moi. — Écoutez ! on sonne l'appel au

château ; — redoutable entrevue, dont Dieu seul peut prévoir le résultat !

— Ce résultat, je puis le prédire, moi, répondit le vieux lord écossais : c'est que si quelque violence est commise sur la personne du roi, si peu nombreux que soient ses défenseurs, et quoique entourés par ses ennemis, il ne tombera cependant ni seul ni sans vengeance. Je regrette que ses ordres positifs m'aient empêché de prendre des mesures pour nous préparer à ce résultat.

— Monsieur de Crawford, dit le Bourguignon, de telles mesures eussent été le plus sûr moyen d'amener les malheurs que vous auriez voulu prévenir. Obéissez aux ordres de votre royal maître, ne donnez pas prétexte à la violence en vous offensant trop facilement, et vous verrez que ce jour se passera mieux que vous ne le supposez.

CHAPITRE XXXII.

L'ENQUÊTE.

Ce n'est pas une vaine démonstration d'affection et de courtoisie qui peut m'abuser. — Debout, cousin, debout! — Votre cœur, je le sais, n'en est pas moins haut, quoique vos genoux...

Richard II.

Au premier son de la cloche qui appelait au conseil les principaux seigneurs de la Bourgogne, ainsi que le très-petit nombre de nobles français qui pouvaient être présents en cette occasion, le duc Charles, suivi d'un détachement de ses gardes armés de pertuisanes et de haches de bataille, entrait dans la salle de la tour d'Herbert, au château de Péronne. Le roi Louis, qui attendait cette visite, se leva, fit deux pas vers le duc, et s'arrêta avec un air de dignité, que, malgré la simplicité de ses habits et la familiarité habituelle de ses manières, il savait fort bien prendre quand il le jugeait nécessaire. Son maintien calme, en ce moment de crise, produisit évidemment quelque effet sur son rival, qui changea aussitôt le pas brusque et précipité avec lequel il était entré dans la salle, en une démarche plus convenable à un grand vassal arrivant en présence de son seigneur suzerain. On pouvait juger que le duc avait pris en lui-même la résolution de traiter Louis, dans

les premiers instants du moins, avec le cérémonial dû à son rang élevé ; mais il était évident qu'en agissant ainsi il n'imposait pas une faible contrainte à son impétuosité naturelle, et qu'à peine il pouvait réprimer les pensées de ressentiment et la soif de vengeance qui enflammaient son cœur. Ainsi, quoiqu'il s'efforçât de se plier aux actes extérieurs, et jusqu'à certain point au langage de la courtoisie et de la déférence, son visage changeait de couleur à chaque instant, sa voix était brusque, rauque, entrecoupée ; — ses membres tremblaient comme impatients du frein imposé à leurs mouvements. — Il serrait les lèvres et les mordait jusqu'au sang. — Chacun de ses regards, chacun de ses mouvements, montraient le plus violent des princes en proie à un de ses plus terribles accès de fureur.

Le roi observait d'un œil calme et tranquille ce combat intérieur; car, bien qu'il puisât dans les regards du duc un avant-goût de l'amertume de la mort qu'il craignait comme homme et comme pécheur, il avait cependant résolu, pilote habile et circonspect, de ne pas céder à la crainte et de ne pas abandonner le gouvernail, tant qu'il resterait une chance de sauver le navire par une adroite manœuvre : ainsi lorsque le duc, d'une voix rauque et entrecoupée, lui dit quelques mots d'excuse sur la pénurie de son ameublement, il répondit en souriant qu'il n'avait pas à se plaindre, puisqu'il avait trouvé dans la tour d'Herbert une résidence moins fâcheuse qu'elle ne l'avait été pour un de ses prédécesseurs.

— On vous a donc raconté la tradition? dit Charles. — C'est vrai. — Il fut tué ici. — Mais c'est parce qu'il refusait de prendre le froc et de finir ses jours dans un monastère.

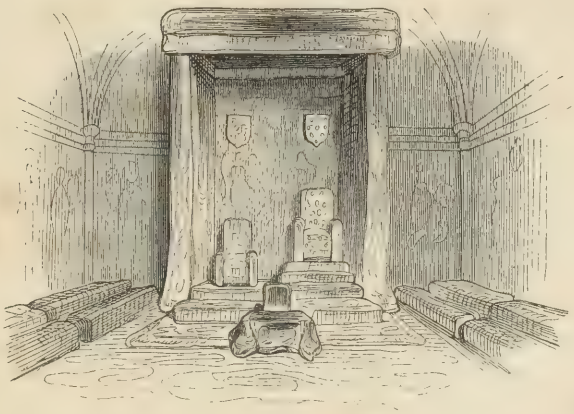
— Ce fut une grande folie, répliqua le roi en affectant un ton d'indifférence, puisqu'il subit la mort d'un martyr sans avoir eu le mérite de devenir un saint.

— Je viens, reprit le duc, prier Votre Majesté d'assister à un conseil d'état où doivent être agitées des questions importantes touchant les affaires de France et de Bourgogne. Vous allez donc vous y rendre, — c'est-à-dire si tel est votre bon plaisir....

— Beau cousin, dit le roi, ne forcez jamais la courtoisie jusqu'à la prière, quand vous pouvez si hardiment commander. — Au conseil ! puisque tel est le bon plaisir de Votre Altesse. Nous sommes quelque peu modeste dans notre cortége, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur le petit nombre de serviteurs rangés autour de lui, et qui s'apprê-

taient à le suivre ; — mais vous, cousin, vous brillerez pour nous deux.

Précédés par Toison-d'Or, chef des hérauts de Bourgogne, les deux princes sortirent de la tour du comte Herbert, et arrivèrent à la cour du château, que Louis vit être remplie des gardes du duc et de ses hommes d'armes, magnifiquement habillés et dans une tenue martiale. Traversant la cour, ils entrèrent dans la salle du conseil, fort délabrée quoique située dans une partie des bâtiments beaucoup plus moderne que celle qu'avait occupée le roi. On y avait fait à la hâte quelques



arrangements pour la solennité d'un conseil public. Deux trônes étaient disposés sous le même dais, celui du roi plus élevé de deux marches que celui où devait s'asseoir le duc ; et une vingtaine de siéges pour les chefs de la noblesse étaient rangés dans l'ordre convenable de chaque côté des deux trônes. Quand les deux princes furent assis, celui pour le jugement duquel le conseil était convoqué, car en cette occasion il avait en quelque sorte à remplir les fonctions d'un tribunal, occupait ainsi la plus haute place, et paraissait présider l'assemblée.

Ce fut peut-être pour effacer cette contradiction et le doute qu'elle aurait pu faire naître, que le duc, après s'être légèrement incliné vers le siége royal, se hâta d'ouvrir la séance par les paroles suivantes :

— Mes bons vassaux et conseillers, vous n'ignorez pas quels troubles a apportés dans nos états, soit du vivant de notre père, soit depuis sa mort, la rébellion de vassaux contre leurs suzerains, de sujets contre

leurs princes. Tout récemment, nous avons eu la plus terrible preuve de l'excès auquel ces maux sont parvenus aujourd'hui, dans la fuite scandaleuse de la comtesse Isabelle de Croye et de sa tante la comtesse Hameline, qui ont été chercher un refuge près d'un souverain étranger, renonçant par-là à leur foi envers nous et encourant la forfaiture de leurs fiefs ; et dans un exemple plus terrible et plus déplorable, le meurtre sanguinaire et sacrilége de notre frère chéri et allié l'évêque de Liége, et la rébellion de cette ville perfide, trop indulgemment traitée lors de sa dernière insurrection. Nous avons été informé que ces tristes événements n'avaient pas été seulement occasionnés par une légèreté et une folie de femmes, et par la présomption de bourgeois trop riches, mais qu'ils étaient dus en partie aux pratiques d'une cour étrangère et à l'intervention d'un voisin puissant, dont la Bourgogne n'eût dû attendre que l'amitié la plus sincère et la plus dévouée, si de bons offices méritent quelque retour d'amitié. Si ces choses sont prouvées, continua le duc en serrant les dents et en pressant du talon avec une force convulsive le tapis qui couvrait les marches de son trône, quelles considérations pourront nous empêcher, — les moyens étant en notre pouvoir, — de prendre des mesures efficaces pour fermer la source principale d'où chaque année ces maux débordent sur nous?

Le duc avait commencé son discours avec assez de calme, mais sa voix s'éleva graduellement, et la dernière phrase fut prononcée d'un ton qui fit trembler tous ses conseillers et fit un instant pâlir le roi. Mais Louis rappela aussitôt son courage, et il s'adressa à son tour à l'assemblée, d'un ton qui annonçait tant d'aisance et de sang-froid, que le duc, quoiqu'il parût désirer de l'interrompre ou de l'arrêter, ne trouva pas une occasion décente de le faire.

— Nobles de France et de Bourgogne, dit-il, chevaliers du Saint-Esprit et de la Toison-d'Or, puisqu'un roi doit plaider sa cause en accusé, il ne pouvait désirer de meilleurs juges que la fleur de la noblesse, l'élite et l'orgueil de la chevalerie. Notre beau cousin de Bourgogne n'a fait qu'obscurcir les différends qui nous divisent, en s'abstenant par courtoisie de les exposer en termes précis. Moi, qui n'ai pas de motif pour observer une telle délicatesse, et dont la situation ne me permet pas de le faire, je vous demande la permission de parler plus clairement. C'est à Nous, Messieurs, à Nous, son souverain légitime, son parent, son allié, — que notre cousin, dont de malheureuses circonstances ont faussé l'excellent jugement et aigri le caractère, impute l'accusation

précipitée d'avoir détourné ses vassaux de leur allégeance, d'avoir excité les Liégeois à la révolte, d'avoir poussé le proscrit Guillaume de La Marck à commettre le meurtre le plus cruel et le plus sacrilége! Nobles de France et de Bourgogne, je puis en appeler aux circonstances mêmes dans lesquelles je me trouve, comme à une réfutation complète d'une accusation semblable; car peut-on supposer qu'étant doué du bon sens d'un être raisonnable, je me fusse livré moi-même inconsidérément au pouvoir du duc de Bourgogne, tandis que je tramais contre lui une trahison qui ne pouvait manquer de se découvrir, et qui, découverte, devait me laisser, comme je le suis, à la discrétion d'un prince justement irrité? La folie d'un homme qui se coucherait tranquillement sur une mine après avoir allumé la mèche qui doit en amener l'explosion immédiate, serait sagesse auprès de la mienne. — Je ne doute pas que, parmi les instigateurs de ces horribles scènes de Schonwaldt, des scélérats n'aient abusé de mon nom; — mais dois-je en être responsable, moi qui ne leur ai donné aucun droit d'en user? — Si deux femmes insensées, poussées par quelque cause romanesque de mécontentement, ont cherché un refuge à ma cour, s'ensuit-il qu'elles l'aient fait sous mon inspiration? — On verra, quand on examinera cette affaire, que puisque l'honneur et la chevalerie ne me permettaient pas de les renvoyer prisonnières à la cour de Bourgogne, — ce qui, je pense, gentilshommes, ne me serait conseillé par aucun de ceux qui portent le collier de ces ordres, — que j'arrivais autant que possible au même but en les remettant aux mains de notre vénérable père en Dieu, qui est maintenant un saint dans le ciel, — (ici Louis parut très-ému et porta son mouchoir à ses yeux) — dans les mains, dis-je, d'un membre de ma famille, et plus étroitement uni encore à celle des princes de Bourgogne, que sa situation, son rang élevé dans l'Église, et, hélas! que ses vertus rendaient digne de servir temporairement de protecteur à ces malheureuses femmes, et de médiateur entre elles et leur seigneur suzerain. Je dis donc que les seules circonstances sur lesquelles mon frère de Bourgogne s'est trop hâté d'élever contre moi d'indignes soupçons, sont de nature à être expliquées par les motifs les plus purs et les plus honorables; et j'ajoute que le plus léger témoignage digne de foi ne pourra être apporté pour soutenir les accusations injurieuses qui ont poussé mon frère à changer ses dispositions amicales envers quelqu'un qui était venu à lui plein de confiance et d'ami-

tié, — à changer sa salle de festin en cour de justice, et son palais hospitalier en une prison.

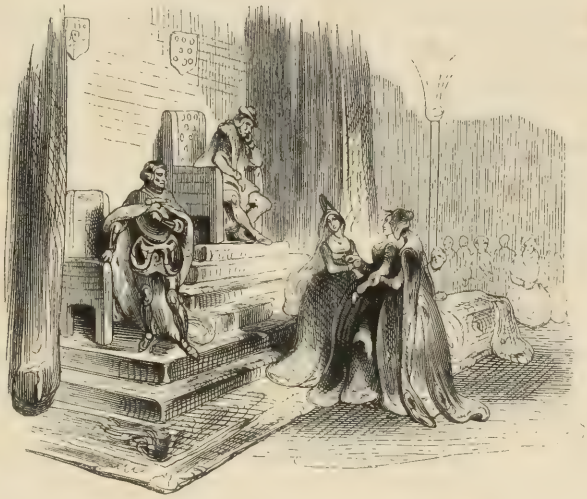
— Monseigneur! monseigneur! s'écria Charles dès que le roi eut cessé de parler, quant à votre présence ici dans un moment qui coïncide si malheureusement avec l'exécution de vos projets, je ne puis l'expliquer qu'en supposant que ceux qui font commerce de tromper les autres se trompent parfois merveilleusement eux-mêmes. L'ingénieur est quelquefois tué par le pétard qu'il a préparé. — Pour le reste, attendons le résultat de cette enquête solennelle. — Qu'on fasse venir la comtesse Isabelle de Croye.

Dès que la jeune comtesse fut introduite, soutenue d'un côté par la comtesse de Crèvecœur, à qui son mari avait donné cette mission, et de l'autre par l'abbesse du couvent des Ursulines, Charles s'écria avec la rudesse habituelle de sa voix et de ses manières : — Ainsi vous voilà! ma belle princesse, — vous qui pouviez à peine trouver assez de souffle quand vous aviez à répondre à nos ordres justes et raisonnables, vous avez cependant eu assez d'haleine pour faire une plus longue course que n'en fit jamais biche poursuivie par le chasseur. — Que pensez-vous de la belle œuvre que vous avez faite, vous qui avez presque occasionné une guerre entre deux grands princes et deux états puissants, pour votre figure de poupée?

La publicité de la scène et la violence de l'apostrophe de Charles mirent Isabelle complètement hors d'état d'exécuter la résolution qu'elle avait prise de se jeter aux pieds du duc, de le supplier de prendre possession de ses domaines et de lui permettre de se retirer dans un cloître. Elle resta immobile, comme une femme qui, terrifiée par un orage et entendant la foudre gronder de toutes parts autour d'elle, croirait sentir, à chaque éclat du tonnerre, le coup qui doit être pour elle le coup de mort. La comtesse de Crèvecœur, femme d'un esprit égal à sa naissance, et dont la beauté était remarquable encore quoiqu'elle fût loin de sa jeunesse, jugea nécessaire d'intervenir: — Monseigneur duc, dit-elle, ma belle cousine est sous ma protection. Je sais mieux que Votre Altesse comment les femmes doivent être traitées, et nous nous retirerons à l'instant si vous ne prenez un ton et un langage plus convenables à notre rang et à notre sexe.

Le duc partit d'un éclat de rire. — Crèvecœur, dit-il, ta soumission a fait de la comtesse une maîtresse femme; mais ce n'est pas mon affaire. — Donnez un siége à cette simple jouvencelle, à qui, loin de

nourrir contre elle des pensées d'inimitié, je destine de plus hautes faveurs et des honneurs nouveaux. — Asseyez-vous, Madame, et dites-nous à votre loisir quel démon vous a poussée à fuir votre pays natal, et à embrasser la carrière d'une demoiselle errante.



Avec beaucoup de peine, et non sans s'interrompre à plusieurs reprises, Isabelle confessa qu'étant absolument décidée à ne pas accepter un mariage que lui proposait le duc de Bourgogne, elle avait conçu l'espérance d'obtenir protection de la cour de France.

— Et celle du monarque de France, dit Charles, dont sans doute vous étiez bien assurée?

— Du moins je croyais l'être, reprit la comtesse; sans quoi je n'aurais pas hasardé une telle démarche. — Ici Charles jeta sur Louis un regard d'inexprimable amertume, que le roi supporta sans sourciller : seulement on aurait pu voir ses lèvres devenir blanches.

— Mais ce que je savais des intentions du roi Louis à notre égard, continua la comtesse après une courte pause, je le tenais presque entièrement de ma malheureuse tante Hameline, et son opinion n'était fondée que sur les assertions et les insinuations de gens que j'ai su depuis être les traîtres les plus vils et les misérables les moins dignes de foi du monde entier.

Alors elle raconta en peu de mots ce qu'elle avait appris de la trahison de Marthon et d'Hayraddin Maugrabin, et elle ajouta qu'elle ne doutait nullement que le frère aîné de celui-ci, appelé Zamet, qui le premier leur avait conseillé leur fuite, ne fût capable de toute espèce de trahison, aussi bien que d'avoir pris sans y être autorisé le caractère d'un agent du roi Louis.

Après une nouvelle pause, la comtesse continua son récit, quoiqu'en termes très-brefs, depuis le moment où elle avait quitté le territoire de Bourgogne, de compagnie avec sa tante, jusqu'à la prise de Schonwaldt, et finalement jusqu'à sa rencontre avec le comte de Crèvecœur. Le plus grand silence régna dans la salle quand elle eut fini sa narration ; le duc de Bourgogne tenait ses yeux fixés vers le plancher, comme un homme qui cherche un prétexte à sa colère, sans en trouver un assez plausible pour en justifier l'éclat, même à ses propres yeux. — La taupe, dit-il enfin en relevant la tête, n'en creuse pas moins certainement sa demeure souterraine sous nos pieds, parce que nous ne pouvons ni la voir ni la suivre. Cependant, je voudrais apprendre du roi Louis pourquoi il a reçu ces dames à sa cour, si elles n'y étaient pas venues sur son invitation.

— Aussi ne les y ai-je pas produites, beau cousin, répondit le roi. Je les ai reçues par compassion, à la vérité, mais tout-à-fait en particulier, et j'ai saisi la première occasion de les placer sous la protection de l'excellent évêque, votre allié, (que Dieu lui soit favorable !) qui était meilleur juge que moi et qu'aucun prince séculier, des moyens de concilier la protection due à des fugitives avec la foi que doit un roi à son allié, des états duquel elles s'étaient enfuies. Je ne crains pas de demander à cette jeune dame si la réception que je leur ai faite a été cordiale, ou si elle n'a pas été telle, au contraire, qu'elle leur a fait exprimer le regret d'avoir choisi ma cour pour leur refuge?

— Elle fut si loin d'être cordiale, répondit la comtesse, que je fus portée à douter qu'il fût possible que Votre Majesté nous eût en effet invitées à nous rendre à sa cour, ainsi que nous l'avaient assuré ceux qui se donnaient pour vos agents ; puisque, dans la supposition qu'ils eussent réellement agi d'après vos ordres, il eût été difficile de concilier la conduite de Votre Majesté avec ce qu'on doit attendre d'un roi, d'un chevalier et d'un gentilhomme.

En parlant ainsi, la comtesse tourna vers le roi ses yeux, où se peignait l'intention d'un reproche ; mais la poitrine de Louis était cuirassée

contre de telles armes. Au contraire, agitant lentement ses mains étendues, et promenant ses regards autour de l'assemblée, il sembla faire un appel triomphant à tous les assistants, sur le témoignage donné à son innocence par la réponse de la comtesse.

Le duc de Bourgogne, cependant, jeta sur lui un regard qui semblait dire que s'il était, jusqu'à certain point, réduit au silence, il était aussi loin que jamais d'être satisfait; puis, s'adressant brusquement à la comtesse : — Il me semble, belle dame, lui dit-il, que dans cette relation de vos voyages, vous avez entièrement omis certaines aventures d'amour, — ho, ho! vous rougissez déjà! — certains chevaliers de la forêt par lesquels votre sûreté a été une fois compromise? Hé bien, — cet incident est venu jusqu'à nous, et nous allons voir si nous ne pouvons pas en tirer parti. — Dites-moi, roi Louis, ne serait-il pas à propos, pour empêcher cette Hélène vagabonde de Troie ou de Croye de semer dorénavant la zizanie entre les rois, ne serait-il pas à propos de lui trouver un parti convenable?

Le roi, quoique sachant d'avance quelle fâcheuse proposition allait suivre cette ouverture, donna un assentiment calme et silencieux à ce que le duc Charles venait de dire; mais la comtesse puisa un nouveau courage dans cette extrémité de sa situation. Quittant le bras de la comtesse de Crèvecœur, sur lequel elle s'était appuyée jusqu'alors, elle s'avança timidement, mais avec un air de dignité, et s'agenouillant devant le trône du duc, elle lui dit : — Noble duc de Bourgogne et mon seigneur suzerain, je reconnais la faute que j'ai commise en quittant vos états sans votre gracieuse permission, et je me soumettrai humblement à toute punition qu'il vous plaira de m'imposer. Je remets mes terres et mes châteaux à votre légitime disposition, et je sollicite seulement de votre bonté, et par égard pour la mémoire de mon père, d'accorder à la dernière descendante des comtes de Croye, sur leurs vastes domaines, une dot suffisante pour qu'elle puisse être admise dans un cloître où elle finira sa vie.

— Que pensez-vous, Sire, de la demande que nous fait cette jeune personne? dit le duc en se tournant vers le roi.

— Que c'est un humble et saint mouvement, répondit Louis, un mouvement inspiré sans doute par cette grâce divine à laquelle on ne doit ni se refuser, ni résister.

— Les humbles et les petits seront élevés! s'écria Charles. Comtesse Isabelle, relevez-vous; — nous vous voulons plus de bien que vous

ne vous en voulez vous-même. Nous n'avons dessein ni de séquestrer vos domaines, ni de diminuer vos honneurs; nous voulons, au contraire, y ajouter avec libéralité.

— Hélas! Monseigneur, reprit la comtesse toujours à genoux, la bienveillante bonté de Votre Altesse est plus à craindre pour moi que son déplaisir, puisqu'elle me force...

— Par saint Georges de Bourgogne! s'écria le duc, nos volontés seront-elles traversées et nos ordres méprisés à chaque instant? Relevez-vous, mignonne, et retirez-vous quant à présent. — Quand nous aurons le temps de penser à vous, nous arrangerons les choses de telle sorte que, tête saint gris! il faudra que vous obéissiez, ou malheur à vous!

Malgré cette réponse sévère, la comtesse Isabelle restait à ses pieds, et son opiniâtreté aurait probablement porté le duc à lui parler encore plus durement, si la comtesse de Crèvecœur, qui connaissait mieux le caractère du prince, ne se fût empressée de faire relever sa jeune amie et de l'emmener hors de la salle.

Quentin Durward fut alors appelé. Il se présenta devant les deux princes avec cette aisance, également éloignée d'une réserve timide et d'une hardiesse présomptueuse, qui convient à un jeune homme bien né et bien élevé, sachant rendre à chacun l'honneur qui lui est dû, mais sans se laisser éblouir ou intimider par la présence de ceux qu'il honore. Son oncle lui avait fourni les moyens de revêtir de nouveau les armes et les habits d'un archer de la garde écossaise, et ses traits, son air, tout son extérieur, répondaient merveilleusement à son costume splendide. Son extrême jeunesse disposa en outre les conseillers en sa faveur, d'autant plus que pas un ne pouvait aisément croire que l'habile monarque eût choisi un homme si jeune pour confident de ses intrigues politiques; et c'est ainsi qu'en ce cas comme en beaucoup d'autres, le roi retirait un grand avantage du choix singulier de ses agents, en les prenant à un âge et dans un rang où on se serait le moins attendu à les trouver. Sur l'ordre du duc, sanctionné par celui de Louis, Quentin commença une relation de son voyage avec les dames de Croye jusqu'à leur arrivée près de Liége, après avoir fait remarquer que les instructions du roi Louis étaient qu'il veillât à leur sûreté jusqu'au château de l'évêque.

— Et vous avez fidèlement exécuté mes ordres? dit le roi.

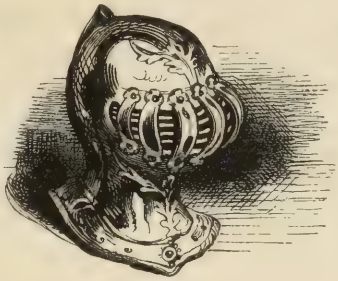
— Oui, Sire, répondit l'Écossais.

— Vous omettez une circonstance, dit le duc; vous avez été attaqués près de Tours, dans la forêt, par deux chevaliers errants.

— Il ne me convient ni de me souvenir de cet incident ni d'en parler, répondit le jeune homme, en rougissant avec modestie.

— Mais il ne convient pas que je l'oublie, *moi*, dit le duc d'Orléans. Ce jeune homme s'est bravement acquitté de sa mission, et il a défendu son dépôt d'une manière dont je me souviendrai longtemps. — Viens à mon appartement, jeune homme, quand cette affaire sera terminée, et tu verras que je n'ai pas oublié ta bravoure, que je vois avec plaisir être égalée par ta modestie.

— Viens me trouver aussi, ajouta Dunois, j'ai un casque pour toi, car je t'en dois un, je pense. Quentin les salua l'un et l'autre avec respect,



et l'on reprit son examen. Sur l'ordre du duc Charles, il produisit les instructions écrites qui lui avaient été remises pour la direction de son voyage.

— Avez-vous suivi ces instructions à la lettre? lui demanda le duc.

— Non, Monseigneur, répondit Quentin. Elles me prescrivaient, comme vous pouvez voir, de traverser la Meuse près de Namur; et j'ai suivi la rive gauche, comme étant à la fois la route la plus directe et la plus sûre.

— Et pourquoi ce changement?

— Parce que je commençais à suspecter la fidélité de mon guide.

— Maintenant sois attentif aux questions que je vais t'adresser; réponds-y avec sincérité, et ne crains rien du ressentiment de qui que ce soit. Mais si tu biaises ou cherches à me tromper dans tes réponses, je te ferai suspendre tout vivant par une chaîne de fer au clocher de l'é-

glise du marché, où tu appelleras longtemps la mort avant qu'elle ne vienne à ton secours!

Il se fit un profond silence. Enfin, lorsque le duc crut avoir laissé au jeune homme le temps d'apprécier sa situation, il demanda à Durward qui lui servait de guide, de qui il l'avait reçu et pourquoi il lui était devenu suspect? A la première de ces questions, Quentin nomma Hayraddin Maugrabin le Bohémien; à la seconde, que le guide lui avait été donné par Tristan l'Ermite; et, pour répondre à la troisième, il raconta ce qui était arrivé dans le couvent franciscain, près de Namur; comment le Bohémien avait été expulsé de la sainte maison, et comment, ayant épié ses démarches, il l'avait surpris en rendez-vous avec un des lansquenets de Guillaume de La Marck, où il les avait entendus concerter un plan pour enlever les dames confiées à sa garde.

— Maintenant, écoute, reprit le duc, et souviens-toi bien que ta vie dépend de ta sincérité. Ces scélérats ont-ils dit qu'ils avaient l'assentiment du roi, — du roi Louis de France ici présent, pour surprendre l'escorte et enlever les deux dames?

— Si de tels misérables avaient dit une pareille chose, répondit Quentin, je ne sais comment j'aurais pu les croire, ayant la parole du roi lui-même à opposer aux leurs.

Louis, qui avait écouté jusque là avec la plus grande attention, ne put s'empêcher de respirer profondément, en entendant la réponse de Durward, comme un homme dont la poitrine est soulagée d'un poids énorme. Le duc parut de nouveau déconcerté et mécontent; et, revenant à la charge, il fit à Quentin des questions plus minutieuses, pour savoir si, dans l'entretien de ces gens, il n'avait rien saisi qui indiquât que leur complot eût l'assentiment du roi?

— Je répète que je n'ai rien entendu qui puisse m'autoriser à dire cela, répondit Durward, qui, bien qu'intérieurement convaincu de la participation de Louis à la trahison d'Hayraddin, aurait cru cependant manquer à son devoir s'il eût laissé percer ses soupçons à ce sujet; et si *j'avais* entendu, continua-t-il, une telle assertion sortir de la bouche de tels hommes, je le dis encore, je n'aurais pas mis leur témoignage en balance avec les instructions du roi lui-même.

— Tu es un messager fidèle, dit le duc avec un ris moqueur; et j'ose dire qu'en suivant littéralement les instructions du roi, tu as trompé son attente d'une façon dont tu te serais mal trouvé si les événements

qui ont suivi ne fussent venus donner à ta fidélité aveugle l'apparence d'un bon office.

— Je ne vous comprends pas, Monseigneur. Tout ce que je sais, c'est que mon maître le roi Louis m'avait chargé de protéger ces dames, et que je l'ai fait autant qu'il a été en mon pouvoir, soit pendant le voyage jusqu'à Schonwaldt, soit au milieu des scènes qui ont eu lieu ensuite. J'ai reçu du roi une mission honorable, et je l'ai remplie honorablement; si elle eût été autre, elle n'eût pu convenir à un homme de ma nation et de mon nom.

— *Fier comme un Écossais!* s'écria Charles, qui ne fut pas assez injuste, quoique désappointé par la réponse de Durward, pour blâmer sa hardiesse. Mais dis-nous, archer, en vertu de quelles instructions t'es-tu montré dans les rues de Liége, comme me l'ont appris de tristes fugitifs de Schonwaldt, à la tête de ces révoltés qui ont ensuite cruellement assassiné leur prince temporel et père spirituel? Et quelle harangue as-tu prononcée lorsque le meurtre fut commis, dans laquelle tu pris sur toi de te donner comme agent du roi Louis, au milieu de ces scélérats qui venaient de se souiller d'un si grand crime?

— Monseigneur, répondit Quentin, il ne manquerait pas de témoins qui pourraient certifier que je n'ai pas pris à Liége la qualité d'envoyé de France, mais qu'elle m'a été attribuée par les clameurs obstinées du peuple, qui refusa de croire à toutes les réclamations que je pus faire. Je l'ai dit aux gens de l'évêque, après m'être échappé de la ville, et j'avais assez éveillé leur attention sur la sûreté du château, pour pouvoir prévenir, si l'on m'eût écouté, les horribles calamités de la nuit suivante. Il est vrai, sans doute, que dans le moment du plus grand danger j'ai profité de l'influence que me donnait ma qualité supposée pour sauver la comtesse Isabelle, protéger ma propre vie, et, autant que possible, réprimer la fureur sanguinaire qui venait de se produire déjà dans un si terrible exemple. Je répète, et je soutiendrai de mon bras, que, loin d'être chargé d'exciter les Liégeois à la révolte, je n'avais reçu du roi, pour Liége, de mission d'aucune espèce, et que, finalement, j'ai profité de cette qualité supposée, comme j'eusse saisi un bouclier pour me protéger moi et les autres dans un moment d'urgence, sans m'inquiéter si j'avais droit aux armoiries dont il aurait été couvert.

— Et en agissant ainsi, dit Crèvecœur, qui ne put garder un plus long silence, mon jeune compagnon et prisonnier a agi avec autant de

courage que de bon sens, et ce qu'il a fait en cette occasion ne peut avec justice être imputé à blâme au roi Louis.

Il s'éleva de l'assemblée un murmure d'assentiment qui flatta agréablement les oreilles du roi, mais dont Charles fut offensé. Il roula ses yeux avec colère autour de lui ; et les sentiments si généralement exprimés par les plus puissants de ses vassaux et ses plus sages conseillers ne l'eussent peut-être pas empêché de se livrer à l'emportement de son caractère violent et despotique, si Commines, qui prévit le danger, ne l'eût prévenu, en annonçant tout à coup un héraut liégeois.

— Un héraut de tisserands et de cloutiers! s'écria le duc. — N'importe ; qu'on l'introduise à l'instant. Par Notre-Dame ! j'apprendrai de ce héraut quelque chose de plus sur les espérances et les projets de ceux qui l'envoient, que ce jeune archer écossais ne semble vouloir m'en dire.

CHAPITRE XXXIII.

LE HÉRAUT.

Ariel. . . . . . Écoute! comme ils rugissent.
Prospero. Qu'on leur donne une chasse vigoureuse.
La Tempête.

On s'empressa de faire place dans l'assemblée. Tous les assistants étaient singulièrement curieux de voir le héraut que les insurgés de Liége osaient envoyer à un prince aussi fier que le duc de Bourgogne, dans un moment où il était contre eux au comble de l'indignation. Il est bon de remarquer qu'à cette époque les hérauts n'étaient employés qu'entre princes et dans des occasions solennelles, et que la noblesse du second ordre expédiait seulement, dans des cas analogues, des poursuivants d'armes, officiers d'un rang inférieur. On peut aussi remarquer en passant que Louis XI, qui se moquait volontiers de tout ce qui ne lui promettait pas une augmentation

de puissance ou un avantage réel, professait en particulier un mépris absolu pour l'art héraldique et les hérauts « rouges, bleus, verts, avec leurs friperies, » cérémonial auquel l'orgueil de Charles, son rival, dont l'esprit était de tout autre nature, attachait au contraire une grande importance.

Le héraut introduit en ce moment en la présence des deux princes était revêtu d'un tabard ou cotte d'armes, sur lequel étaient brodées les armoiries de son maître, où la tête de sanglier, au jugement des experts en blason, jouait un rôle plus brillant que conforme aux règles de l'art. Le reste de son accoutrement, — accoutrement où le clinquant dominait, — était surchargé de galons, de broderies et d'ornements de toute sorte, et son panache de plumes était d'une telle hauteur, qu'on aurait dit qu'il voulait en balayer le plafond de la salle. En un mot, la splendeur fastueuse du vêtement ordinaire des hérauts était exagérée jusqu'à la caricature. La tête de sanglier n'était pas seulement multipliée sur toutes les parties de son costume, mais son bonnet même en avait la forme, et était orné de langues et de défenses couleur de sang, ou, pour employer le langage technique, *gueules languées et dentées*. Il y avait dans l'apparence de cet homme quelque chose qui marquait un mélange de hardiesse et de crainte, comme s'il eût senti qu'il avait entrepris une mission dangereuse, dont l'audace seule pouvait le tirer sain et sauf. Quelque chose de ce mélange de peur et d'effronterie fut visible dans la manière dont il salua, et il montra une gaucherie grotesque peu ordinaire chez ceux qui sont habitués à être admis devant les princes.

— Au nom du diable, qui es-tu? tel fut le salut dont Charles de Bourgogne gratifia ce singulier envoyé.

— Je suis Sanglier-Rouge, répondit le héraut, l'officier d'armes de Guillaume de La Marck, par la grâce de Dieu et l'élection du chapitre, prince-évêque de Liége...

— Ah! interrompit Charles; mais, comme s'il eût réprimé sa colère, il fit signe à l'envoyé de poursuivre.

— Et du chef de sa femme, l'honorable comtesse Hameline de Croye, comte de Croye et seigneur de Bracquemont.

L'audace incroyable avec laquelle on osait proclamer de pareils titres en sa présence sembla rendre le duc muet d'étonnement; et le héraut, pensant probablement avoir produit une impression convenable par l'annonce de son caractère, poursuivit son message.

— *Annuntio vobis gaudium magnum* [1], dit-il; Charles de Bourgogne, comte de Flandre, je vous fais savoir, au nom de mon maître, qu'en vertu d'une dispense de notre saint-père de Rome, incessamment attendue et nommant un substitut convenable *ad sacra* [2], il se propose à la fois d'exercer les fonctions de prince-évêque, et de conserver ses droits comme comte de Croye.

Le duc de Bourgogne, à cette pause du discours du héraut, comme à toutes les autres, ne fit que s'écrier : — Ha ! — ou prononcer quelque interjection semblable, sans faire d'autre réponse; et encore du ton d'un homme qui, quoique surpris et irrité, veut entendre tout ce qu'on a à lui dire avant de prendre la parole. Au grand étonnement de tous les assistants, il s'abstint des gestes brusques et violents qui lui étaient habituels; il restait l'ongle du pouce pressé contre ses dents, ce qui était son attitude favorite quand il écoutait avec attention, et le regard baissé vers la terre, comme s'il eût craint de trahir la colère qu'on y aurait pu lire.

L'envoyé continua donc hardiment, et sans se déconcerter, de s'acquitter de sa mission. — En conséquence, au nom du prince-évêque de Liége et comte de Croye, je vous requiers, duc Charles, de vous désister de vos prétentions sur la ville libre et impériale de Liége, et des usurpations que vous y avez faites de connivence avec feu Louis de Bourbon, son indigne évêque.

— Ha ! proféra de nouveau le duc.

— Comme aussi de restituer les bannières des corporations, au nombre de trente-six, dont vous avez dépouillé la ville par violence; — de réparer les brèches de leurs murailles, et de reconstruire les fortifications que vous avez tyranniquement démantelées; — et de reconnaître mon maître Guillaume de La Marck en qualité de prince-évêque, librement et légalement élu dans le chapitre des chanoines, dont voici le procès-verbal.

— Avez-vous fini? dit le duc.

— Pas encore. J'ai en outre à requérir Votre Altesse, de la part dudit noble et vénérable prince, évêque et comte, que vous retiriez incessamment du château de Bracquemont, et des autres places fortes situées dans le comté de Croye, les garnisons qui y ont été mises, soit en

[1] Je vous annonce une grande joie.

[2] Pour les choses sacrées.

votre très-gracieux nom, soit au nom d'Isabelle, se donnant le titre de comtesse de Croye, ou en tout autre nom ; jusqu'à ce qu'il soit décidé par la diète impériale si les fiefs en question ne reviennent pas à la sœur du dernier comte, ma très-gracieuse dame Hameline, de préférence à sa fille, en vertu du *Jus emphyteusis.*

— Votre maître est bien savant, dit le duc.

— Cependant, continua le héraut, le noble et vénérable prince et comte sera disposé, tous différends entre la Bourgogne et Liége étant

apaisés, à assigner à Isabelle tel apanage qui puisse convenir à sa qualité.

— Il est généreux et raisonnable, dit le duc du même ton.

— Sur la conscience d'un pauvre fou, dit le Glorieux, bas, au comte de Crèvecœur, j'aimerais mieux être dans la peau de la plus maigre

vache qui soit jamais morte de maladie, que dans la cotte brodée de ce drôle. Le pauvre homme va en avant, comme les ivrognes qui vident les pots sans les compter, et sans faire attention aux marques que le cabaretier trace à la craie derrière le volet...

— Avez-vous fini maintenant? demanda encore le duc au héraut.

— Un mot de plus, continua Sanglier-Rouge, de la part de mon noble et vénérable seigneur susdit, touchant son digne et fidèle allié le roi Très-Chrétien...

— Ha! s'écria le duc en tressaillant, et d'un ton plus violent que celui qu'il avait eu jusque là; mais, se réprimant aussitôt, il se montra très-attentif.

— Duquel roi Très-Chrétien il a appris que vous, Charles de Bourgogne, retenez la personne royale par contrainte, contrairement à votre devoir comme vassal de la couronne de France, et à la foi observée parmi les princes chrétiens. Pour quelle cause, mondit noble et vénérable maître vous requiert par ma bouche de mettre incontinent en liberté son allié royal et Très-Chrétien, ou de recevoir le défi que je suis autorisé à vous faire de sa part.

— Avez-vous enfin fini? s'écria le duc.

— J'ai fini, répondit le héraut, et j'attends la réponse de Votre Altesse, confiant qu'elle sera telle qu'elle pourra prévenir l'effusion du sang chrétien.

— Hé bien, par saint Georges de Bourgogne!... Mais avant que Charles en eût pu dire davantage, Louis se leva et prit la parole avec un ton de dignité et d'autorité tel que le duc ne put l'interrompre.

— Avec votre permission, beau cousin de Bourgogne, dit le roi, nous demanderons à répondre le premier à cet insolent drôle. — Coquin de héraut, ou quoi que tu sois, va dire au parjure, au proscrit, à l'assassin Guillaume de La Marck, que le roi de France sera très-incessamment devant Liége, pour punir le meurtre sacrilége de son parent chéri, Louis de Bourbon; et qu'il se propose de faire attacher de La Marck tout vivant à une potence, pour l'insolence qu'il a eue de se dire son allié, et d'avoir mis son nom royal dans la bouche d'un de ses vils messagers.

— Ajoutes-y de ma part, dit Charles, tout ce qu'un prince peut convenablement avoir à dire à un voleur et à un assassin. — Pars! — Un moment pourtant. — Jamais héraut n'a quitté la cour de Bourgogne

sans avoir à crier Largesse ! — Qu'on l'étrille jusqu'à ce que la peau soit enlevée.

— Mais, dirent à la fois Crèvecœur et d'Himbercourt, nous ferons observer à Votre Altesse que c'est un héraut, et qu'il en a les priviléges.

— Est-ce vous, Messieurs, répliqua le duc, qui êtes assez oisons pour croire que le tabard fait le héraut ? A l'accoutrement de ce drôle, je vois que c'est un imposteur. Que Toison-d'Or s'avance, et qu'il le questionne en notre présence.

En dépit de toute son effronterie, on vit pâlir l'envoyé du Sanglier des Ardennes, malgré le fard dont il s'était peint le visage. Toison-d'Or, le chef des hérauts du duc, comme nous l'avons déjà dit, et roi d'armes dans ses domaines, s'avança du pas solennel d'un dignitaire pénétré de l'importance de ses fonctions, et demanda à son confrère supposé dans quel collége il avait étudié la science qu'il professait.

—J'ai été poursuivant au collége héraldique de Ratisbonne, répondit Sanglier-Rouge, et j'ai reçu le diplôme d'Ehrenhold de cette savante confrérie.

—Vous ne pouviez puiser à une source plus pure, dit Toison-d'Or en saluant plus bas qu'il ne l'avait fait auparavant ; et si j'ose conférer avec vous sur les mystères de notre sublime science, pour obéir aux ordres du très-gracieux duc, ce n'est pas dans l'espoir de vous communiquer des lumières, mais d'en recevoir de vous.

— Au fait ! dit le duc, avec impatience. Assez de cérémonies ; faites-lui quelque question qui mette sa science à l'épreuve.

— Il serait peu convenable de demander à un disciple du digne collége d'armes de Ratisbonne s'il connaît les termes ordinaires du blason, reprit Toison-d'Or ; mais je puis, sans l'offenser, prier Sanglier-Rouge de me dire s'il est au fait des termes secrets et plus mystérieux de la science par lesquels les plus savants d'entre nous s'expliquent les uns aux autres, par emblèmes et pour ainsi dire en paraboles, ce qu'on dit en langage ordinaire à ceux qui ne connaissent que les éléments de l'art héraldique.

— Je connais également toutes les parties de l'art du blason, répondit hardiment Sanglier-Rouge ; mais il peut se faire que nos termes en Allemagne ne soient pas les mêmes que les vôtres en Flandre.

—Pouvez-vous parler ainsi ! s'écria Toison-d'Or. Notre noble science, qui est la vraie bannière de la noblesse et la gloire de la générosité, est

la même dans tout le monde chrétien ; elle est même connue et comprise chez les Maures et les Sarrasins. Je vous prierai donc de décrire telles armoiries que vous voudrez, d'après la méthode céleste, c'est-à-dire par les planètes.

— Décrivez-les vous-même si bon vous semble, dit Sanglier-Rouge. Je ne suis pas ici pour faire des tours à votre commandement, comme un singe qui saute au premier signe.

— Montrez-lui une armoirie, s'écria le duc, et qu'il l'explique à sa manière. S'il se trompe, je lui promets que son dos sera gueule, azur et sable[1].

— Voici un rouleau, dit le héraut bourguignon en tirant un parchemin de sa poche, où j'ai eu certaines raisons de tracer une ancienne

armoirie, d'après mes faibles connaissances. — Je prierai mon confrère,

[1] Sang bleu et noir. (L. V.)

s'il appartient en effet à l'honorable collége d'armes de Ratisbonne, de le déchiffrer en termes convenables.

Le Glorieux, qui semblait prendre grand plaisir à cette discussion, s'était approché des deux hérauts. Je vais t'aider, mon garçon, dit-il à Sanglier-Rouge, qui examinait le parchemin d'un air piteux; ceci, messeigneurs et maîtres, est le chat qui regarde à la fenêtre d'une laiterie.

Cette saillie excita une gaieté qui tourna à l'avantage de Sanglier-Rouge : car Toison-d'Or, indigné qu'on donnât à son ouvrage une telle interprétation, s'empressa d'expliquer lui-même que c'était l'écu porté par Childebert, roi de France, après qu'il eut fait prisonnier Gondemar, roi de Bourgogne, et qu'on y voyait, derrière une grille, une once ou chat-tigre, emblème du prince captif; ou, comme le définit Toison-d'Or en langage technique, « Sable, musion passant or, opprimé de gueules en treillis, cloué de second. »

— Par ma marotte! dit le Glorieux, si le chat représente la Bourgogne, il a pris maintenant le bon côté de la grille.

—C'est vrai, mon bon ami, dit Louis en riant, tandis que tous les assistants, et Charles lui-même, semblaient déconcertés par une allusion si claire ; — je te dois une pièce d'or, pour avoir tourné en plaisanterie une affaire qui a commencé sous de fâcheux auspices, mais qui, j'espère, finira plus gaiement.

— Silence ! le Glorieux, dit le duc. Et vous, Toison-d'Or, vous êtes trop savant pour que nous puissions vous comprendre ; retirez-vous. — Qu'on fasse avancer ce drôle. — Écoute, coquin, lui dit-il de son ton le plus rude. Connais-tu la différence entre argent et or, autrement qu'en argent monnayé ?

— Par pitié, Monseigneur, soyez clément! s'écria le malheureux héraut ; — noble roi Louis, parlez pour moi.

— Parle pour toi-même, reprit le duc. — En un mot, es-tu héraut, oui ou non?

— Je le suis pour cette occasion seulement.

— De par saint Georges ! s'écria le duc en jetant sur Louis un regard de côté, nous ne connaissons aucun roi, — aucun gentilhomme, — sauf *un*, qui voulût ainsi prostituer la noble science sur laquelle reposent la royauté et la noblesse! sauf un, dis-je, qui envoya à Édouard d'Angleterre un serviteur déguisé en héraut.

— Un tel stratagème, dit Louis, riant ou affectant de rire, ne pou-

vait se justifier que par le manque de hérauts dans un cas pressant. Mais quoique cela ait pu réussir près de ces insulaires lourds et grossiers, personne, avec un peu plus de bon sens qu'un Sanglier, ne pouvait penser qu'un tel tour passerait inaperçu à la cour éclairée du duc de Bourgogne.

— N'importe d'où il vient, dit le duc d'un ton courroucé, il n'y retournera qu'en un triste équipage. — Qu'on le traîne sur la place du marché! — qu'on l'étrille à coups de sangles et de fouets à chiens, jusqu'à ce que son tabard tombe en lambeaux! — Sus au Sanglier-Rouge! — Çà, çà! — tayau! tayau!

Quatre ou cinq énormes chiens, semblables à ceux qui sont peints sur les tableaux auxquels Rubens et Schneiders travaillèrent ensemble, entendirent les cris bien connus par lesquels le duc avait fini sa phrase, et se mirent à hurler et à aboyer comme si un sanglier fût débusqué de sa bauge.

— Par la croix! dit le roi Louis, cherchant à entrer dans l'humeur de son dangereux cousin, puisque l'âne a revêtu la peau du sanglier, je lâcherais les chiens sur lui pour l'en dépouiller!

— C'est cela! c'est cela! s'écria le duc, dont cette idée flatta la disposition actuelle; — cela va se faire! — Découplez les chiens! — haut Talbot! haut Beaumont! — Nous le courrons depuis le château jusqu'à la porte de l'Est.

— J'espère que Votre Altesse me traitera du moins comme une bête de chasse, dit le pauvre diable, faisant aussi bonne mine qu'il le put à sa mésaventure, et qu'elle me laissera les mêmes moyens de salut?

— Tu n'es pas une assez noble bête, dit le duc, pour avoir droit à la protection des règles de la chasse; néanmoins tu auras cent pas en avance, ne fût-ce qu'en faveur de ton impudence sans pareille. — Dehors, dehors, Messieurs! — nous allons voir cette chasse. — Et le conseil ayant été ainsi brusquement levé, tous coururent, mais personne avec plus d'empressement que les deux princes, pour jouir de cette chasse de nouvelle espèce, suggérée par le roi Louis.

Rien ne manqua au plaisir qu'on s'était promis; car Sanglier-Rouge, à qui la terreur donnait des ailes, et qui sentait à ses trousses une douzaine de chiens redoutables, animés par le son des cors et les cris des piqueurs, courait avec la rapidité du vent; et s'il n'eût pas été embarrassé par ses habits de héraut (les moins convenables qu'on puisse trouver pour un coureur), il eût très-bien pu échapper à la meute: et même

une fois ou deux il trompa les chiens avec une adresse qui fut applaudie de tous les spectateurs. Nul d'entre eux, pas même Charles, ne prenait autant de plaisir à ce jeu que le roi Louis, qui, mu en partie par des

considérations politiques, et en partie par le plaisir que lui causait naturellement la vue des souffrances humaines, quand quelque circonstance burlesque surtout venait s'y mêler, riait aux larmes, et dans ses transports de gaieté, saisissait, comme pour se soutenir, le manteau d'hermine de Charles, tandis que celui-ci, dans un accès de gaieté non moins expansive, jetait son bras autour du cou du roi, les deux princes montrant ainsi un abandon de sympathie et une familiarité bien éloignés des termes où ils étaient à l'égard l'un de l'autre quelques moments auparavant.

A la fin cependant, l'agilité du faux héraut ne put le sauver plus longtemps des griffes de ses poursuivants; ils le saisirent, le renversèrent, et probablement ils allaient l'étrangler, si le duc n'eût crié : — Arrêtez-les! — arrêtez-les! — Dégagez-le! — Il nous a montré une si divertissante course, que, quoiqu'il n'ait pas fait bonne résistance aux abois, nous ne voulons pas qu'il soit dépêché.

A la voix du duc, plusieurs officiers se hâtèrent de faire lâcher prise aux chiens; on les accoupla aussitôt, et on se mit à la poursuite de ceux qui s'enfuyaient par les rues, agitant à leur gueule, comme en signe de triomphe, les lambeaux d'étoffe et d'ornements arrachés au tabard que l'infortuné héraut avait endossé dans un jour de malheur.

En cet instant, et tandis que le duc était encore trop absorbé dans ce qui se passait devant lui pour s'occuper de ce qui se disait derrière, Olivier le Daim, se glissant près du roi, lui souffla à l'oreille : — C'est le Bohémien Hayraddin Maugrabin. — Il ne faudrait pas qu'il vînt à parler au duc.

— Il faut qu'il meure, répondit Louis du même ton ; — les morts ne parlent pas.

Un moment après, Tristan l'Ermite, à qui Olivier avait donné le mot, s'avança devant les deux princes, et dit, avec le ton bourru qui lui était habituel : — Sous le bon plaisir de Votre Majesté et de Votre Altesse, ce gibier m'appartient, et je le réclame. — Il porte ma marque ; — la fleur-de-lis est empreinte sur son épaule, comme on peut voir. — C'est un scélérat connu ; il a tué les sujets du roi, pillé les églises, violé des vierges, tué des daims dans les parcs royaux...

— Assez, assez, dit le duc Charles, il est à plus d'un titre la propriété de mon royal cousin. Que veut en faire Votre Majesté?

— S'il est laissé à ma disposition, répondit le roi, je lui ferai donner du moins une leçon de science héraldique, dans laquelle il s'est montré si ignorant ; — seulement pour lui expliquer en action ce que c'est qu'une croix *en potence* avec un bon nœud coulant.

— Qu'il ne portera pas, mais qui le portera. — Il prendra ses degrés sous votre compère Tristan ; — c'est un habile professeur en de tels mystères.

Le duc accompagna cette plaisanterie d'un bruyant éclat de rire, auquel Louis fit chorus de si bon cœur, que son rival ne put s'empêcher de le regarder d'un air presque amical.

— Ah ! Louis, Louis ! lui dit-il, plût à Dieu que vous fussiez allié aussi fidèle que gai compagnon ! Je pense encore bien souvent au temps joyeux que nous avons passé ensemble.

— Il ne tient qu'à vous de le ramener, dit Louis. Je vous accorderai d'aussi belles conditions que, dans la situation où je me trouve, vous pourrez m'en demander sans vous rendre la fable de la chrétienté ; et je jurerai de les observer sur la sainte relique que j'ai toujours le bonheur de porter sur ma personne, et qui est un fragment de la vraie croix !

En même temps il tira de son sein un petit reliquaire d'or suspendu à son cou par une chaîne de même métal ; et l'ayant baisé dévotement, il ajouta :

— Jamais faux serment ne fut prêté sur cette relique sacrée, qu'il n'ait été puni dans l'année.

— Cependant, dit le duc, c'est la même sur laquelle vous me jurâtes amitié à votre départ de Bourgogne, ce qui ne vous empêcha pas, peu après, d'envoyer le bâtard de Rubempré pour m'assassiner ou s'emparer de ma personne.

— Ah! beau cousin, vous déterrez-là d'anciens griefs; je vous assure que vous êtes dans l'erreur à ce sujet. — Ce n'était pas d'ailleurs sur *cette* relique que je jurai alors, mais sur un autre fragment de la vraie croix que j'avais reçu du Grand-Seigneur, et qui avait perdu de sa vertu, sans doute, entre les mains des infidèles. Et d'ailleurs, la guerre du Bien Public n'éclata-t-elle pas dans l'année? une armée bourguignonne ne vint-elle pas camper à Saint-Denis, soutenue par tous les grands feudataires de France? ne fus-je pas obligé d'abandonner la Normandie à mon frère? — Dieu nous préserve de nous parjurer sur un gage comme celui-ci!

— Au fait, cousin, reprit le duc, je crois que vous avez reçu une leçon qui vous fera garder votre foi à l'avenir. — Et, maintenant, pour une fois, franchement et loyalement, tiendrez-vous la promesse que vous m'avez faite de venir avec moi punir ce meurtrier de La Marck et les Liégeois?

— Je marcherai contre, répondit Louis, avec le ban et l'arrière-ban de France, et l'oriflamme déployée.

— Non, non, c'est plus qu'il ne faut, et qu'il ne peut être convenable. La présence de votre garde écossaise et de deux cents lances d'élite suffira pour montrer que vous agissez librement. Des troupes plus nombreuses pourraient...

— Me rendre libre en effet, voulez-vous dire, beau cousin? Eh bien, vous réglerez le nombre de mes suivants.

— Et pour écarter cette autre cause de désaccord entre nous, vous consentirez au mariage du duc d'Orléans avec la comtesse Isabelle de Croye?

— Beau cousin, vous mettez ma courtoisie à une rude épreuve. Le duc est le fiancé de ma fille Jeanne. Soyez généreux; — n'insistez pas sur ce sujet, et parlons plutôt des villes de la Somme.

— Mon conseil traitera de cet objet avec Votre Majesté; pour moi, j'ai moins à cœur l'agrandissement de territoire que la réparation des injures. Vous avez entretenu des intelligences avec mes vassaux, et

vous avez voulu disposer de la main d'une pupille de la Bourgogne : puisque vous voulez la marier, elle le sera dans la famille de Votre Majesté. — Autrement notre conférence est rompue.

— Si je disais que je le fais avec plaisir, personne ne me croirait ; jugez cependant, beau cousin, du désir que j'ai de vous plaire, puisque je vous promets, malgré ma répugnance, que, les parties y consentant et la dispense du pape étant obtenue, je ne m'opposerai plus au mariage que vous proposez.

— Tout ceci peut être aisément réglé par nos ministres, dit le duc ; et maintenant nous voici devenus cousins et amis.

— Grâces en soient rendues à Dieu, répondit le roi, qui, tenant dans ses mains le cœur des princes, les dispose avec miséricorde à la paix et à la clémence, et prévient l'effusion du sang humain ! — Olivier, ajouta-t-il à voix basse en s'adressant à son favori, qui rôdait toujours autour de lui comme un esprit familier près d'un magicien, écoute : — Dis à Tristan d'être bref dans son affaire avec ce mécréant de Bohémien.

CHAPITRE XXXIV.

L'EXÉCUTION.

Je te conduirai au beau bois verdoyant,
Et là tu feras choix d'un arbre.

Ancienne ballade.

GRACES soient rendues à Dieu, qui nous a donné la faculté de rire et de faire rire les autres, et honte au chien stupide qui méprise la profession de bouffon ! Voici une plaisanterie, et non des meilleures (quoiqu'elle soit passable, puisqu'elle a déridé deux princes), qui a plus fait que mille raisons d'état pour prévenir une guerre entre la France et la Bourgogne.

Telle fut la conclusion du Glorieux, quand, par suite de la réconciliation dont nous avons donné les détails au dernier chapitre, les gardes bourguignonnes furent relevées du château de Péronne, que le roi quitta la tour de mauvais augure du comte Herbert, et qu'à la

grande joie des Français et des Bourguignons, la confiance et l'amitié parurent rétablies, du moins extérieurement, entre le duc Charles et son seigneur suzerain. Ce dernier, néanmoins, quoique traité avec tous les égards du cérémonial, voyait assez clairement qu'il n'avait pas cessé d'être un objet de soupçon, quoique par prudence il se gardât bien de laisser percer ses remarques à cet égard, et qu'il parût se considérer comme entièrement libre.

Cependant, comme il arrive souvent en pareil cas, tandis que les parties principales avaient concilié leurs différends, un des agents subalternes mêlés à leurs intrigues éprouvait amèrement la vérité de cette maxime politique : que si les grands sont fréquemment dans le cas d'employer des instruments méprisables, ils font amende envers la société en les abandonnant à leur destin dès qu'ils ont cessé de leur être utiles.

Celui-ci était Hayraddin Maugrabin, qui, livré par les officiers du duc au grand-prévôt du roi, fut remis par celui-ci aux mains de ses deux fidèles aides-de-camp, Trois-Échelles et Petit-André, pour être dépêché sans perte de temps. Placé entre eux, — l'un, figurant l'*Allegro*, l'autre le *Penseroso*, — et suivi d'une populace nombreuse, il s'avançait (pour employer une comparaison moderne), comme Garrick [1], entre la Tragédie et la Comédie, vers la forêt voisine, où, pour s'épargner la peine et l'embarras de dresser un gibet, ceux qui disposaient de son destin avaient résolu de l'accrocher au premier arbre convenable.

Ils ne tardèrent pas à trouver un chêne digne, selon l'expression facétieuse de Petit-André, de porter un tel gland ; et plaçant le malheureux criminel sur le bord d'un fossé, avec une garde suffisante, ils commencèrent leurs préparatifs improvisés pour la catastrophe finale. En ce moment, les yeux de Hayraddin, qui se portaient sur la foule, rencontrèrent ceux de Quentin Durward ; celui-ci, ayant cru reconnaître la physionomie de son guide perfide dans les traits de l'imposteur démasqué, avait suivi la foule vers le lieu de l'exécution pour vérifier sa conjecture.

Hayraddin, quand les exécuteurs vinrent l'informer que tout était

[1] Célèbre acteur anglais, supérieur dans les genres tragique et comique. L'auteur fait ici allusion au monument funéraire de Garrick, à Westminster, qui le représente entre Melpomène et Thalie. (L. V.)

prêt, leur dit avec le plus grand calme qu'il avait une seule grâce à leur demander.

— Tout ce qui sera compatible avec notre office, mon fils, lui répondit Trois-Échelles.

— C'est-à-dire, reprit Hayraddin, tout, excepté la vie.

— C'est cela, dit Trois-Échelles, et même quelque chose de plus, car comme vous semblez résolu à nous faire honneur et à mourir en homme, sans faire de grimaces, — quoique nos ordres soient d'être expéditifs, nous ne regarderons pas à vous accorder dix minutes de plus.

— Vous êtes vraiment généreux, répondit Hayraddin.

— Réellement, nous pouvons en être blâmés, ajouta Petit-André ; mais qu'importe? — Je consentirais presque à donner ma vie pour un compagnon dispos, gaillard, leste et ferme, qui a dessein de faire le dernier saut avec grâce, comme il convient à un brave garçon.

— De sorte que s'il vous faut un confesseur, dit Trois-Échelles...

— Ou une pinte de vin, dit son facétieux compagnon...

— Ou un psaume, dit la Tragédie...

— Ou une chanson, dit la Comédie...

— Rien de tout cela, mes bons, mes très-chers et très-expéditifs amis ; — je vous demanderai seulement la faveur de quelques minutes d'entretien avec cet archer de la garde écossaise.

Les exécuteurs hésitèrent un instant; mais Trois-Échelles se souvenant que, d'après diverses circonstances, Quentin pouvait être regardé comme fort avancé dans les bonnes grâces de leur maître, le roi Louis, ils consentirent à l'entrevue.

Lorsque Quentin, sur leur invitation, s'approcha du patient, il ne put le voir sans émotion, quelque justement méritée que pût être la sentence. Les débris de sa parure de héraut, mise en lambeaux par les dents des chiens et les griffes des bipèdes qui l'avaient arraché à leur furie pour le conduire à la potence, lui donnaient un aspect à la fois comique et misérable. Sa figure conservait à peine quelques traces du fard dont il s'était peint, et quelques débris de la barbe postiche qu'il avait mise pour se mieux déguiser; sur ses joues et sur ses lèvres régnait la pâleur de la mort. Cependant, armé d'un courage passif, comme la plupart de ceux de sa race, son œil brillant, quoique égaré, et le sourire qui contournait sa bouche, semblaient défier la mort qu'il allait subir.

Quentin fut frappé à la fois d'horreur et de compassion en s'approchant de ce malheureux ; et sans doute sa démarche trahissait ses sentiments, car Petit-André lui cria : Plus lestement, mon jeune archer ; — ce gentilhomme n'aura pas le temps de vous attendre, si vous marchez sur ces cailloux comme sur des œufs que vous auriez peur de casser.

— Il faut que je lui parle en particulier, dit le criminel d'une voix où le désespoir semblait empreint.

— Cela ne s'accorde guère avec notre devoir, mon joyeux saute-échelle, dit Petit-André ; nous vous connaissons de longue main pour une anguille glissante.

— Je suis attaché, pieds et poings, avec vos sangles à chevaux, dit Hayraddin ; — vous pouvez me surveiller hors de la portée de la voix. — L'archer est un serviteur de votre roi ; et je vous donne dix florins...

— Employée en messes, la somme pourra profiter à sa pauvre âme, dit Trois-Échelles.

— Employée en vin ou en brandevin, elle pourra réconforter mon pauvre corps, ajouta Petit-André. Voyons donc vos florins, mon petit vaurien.

— Rassasie ces chiens altérés de sang, dit Hayraddin à Durward ; ils m'ont dépouillé de mon dernier sou quand ils m'ont pris. — Tu en seras bien dédommagé.

Quentin compta les dix pièces d'argent aux exécuteurs, lesquels, en hommes de parole, se reculèrent hors de la portée de la voix, — sans perdre de vue cependant le moindre mouvement de leur victime. Durward attendit un instant que le malheureux lui parlât ; mais comme celui-ci ne rompait pas le silence, il prit à la fin la parole : Hé bien, lui dit-il, te voilà donc enfin arrivé là !

— Oui, répondit Hayraddin ; et il ne fallait être ni astrologue, ni physionomiste, ni chiromancien, pour prévoir que je suivrais la destinée de ma famille.

— Et conduit à cette fin précoce par une longue suite de crimes et de perfidies ! reprit l'Écossais.

— Non, de par le brillant Aldébaran et tous les astres radieux ! J'ai été conduit où je suis par ma propre folie, qui m'a fait croire que la cruauté sanguinaire d'un Franc pouvait être réprimée par ce qu'eux-mêmes regardent comme ce qu'il y a de plus sacré. Les habits de prêtre ne m'auraient pas mieux garanti que le tabard d'un héraut :

tant sont hypocrites vos démonstrations de dévotion et de chevalerie !

— Un imposteur découvert n'a pas droit de réclamer les priviléges du corps dont il a usurpé les insignes.

— Découvert ! mon jargon valait bien celui de ce vieux fou de héraut ; — mais qu'importe, après tout ? Autant aujourd'hui que plus tard.

— Le temps s'écoule, dit Quentin ; si vous avez quelque chose à me dire, hâtez-vous, et pensez au salut de votre âme.

— De mon âme ! répondit le Bohémien avec un rire hideux. Pensez-vous qu'une lèpre de vingt ans puisse être guérie en un moment ? — Si j'ai une âme, elle est dans un tel état, depuis que j'ai eu atteint l'âge de dix ans, et même depuis plus longtemps, qu'il me faudrait un mois pour me rappeler tous mes crimes, et un autre mois pour les confesser à un prêtre ; — et si l'on m'accordait un tel délai, il y a cinq contre un à parier que je l'emploierais de toute autre manière.

— Pécheur endurci, ne blasphème pas ! s'écria Quentin avec un mélange de pitié et d'horreur ; dis-moi ce que tu as à me dire, et je t'abandonne à ton destin.

— J'ai une grâce à vous demander ; — mais d'abord je vous la paierai, car ceux de votre tribu, avec toutes leurs démonstrations de charité, ne donnent rien pour rien.

— Si tu n'étais pas aux portes de l'éternité, je te dirais : Périssent tes présents avec toi ! — Quel service attends-tu de moi ? — Parle, et garde tes présents ; — ils ne pourraient me porter bonheur. — Je me souviens encore de tes bons offices.

— Oui, je vous aimais, reprit Hayraddin ; je vous aimais à cause de l'événement des bords du Cher. Je voulais vous marier à une femme riche. Vous portiez ses couleurs, ce qui contribua à me tromper ; et puis je pensais que dame Hameline, qui avait avec elle ses richesses, était mieux votre affaire que l'autre poulette, avec son vieux juchoir de Bracquemont, sur lequel Charles a mis les griffes et qu'il ne lâchera probablement pas.

— Pas tant de paroles oiseuses, malheureux ; ces officiers commencent à s'impatienter.

— Donne-leur dix florins pour dix autres minutes, dit le patient, — qui, comme la plupart de ceux qui se trouvent dans la même situation, mêlait à son endurcissement le désir d'éloigner le moment fatal. — Ce que je te dirai te vaudra beaucoup plus.

— Profite donc bien des minutes que je vais acheter. Et Quentin, en même temps, fit aisément un nouvel accord avec les hommes du prévôt.

Ceci fait, Hayraddin continua : — Oui, je vous assure que je voulais votre bien, et Hameline se serait montrée une épouse aisée et convenable. Elle n'a même pas reculé devant le Sanglier des Ardennes, quoique sa manière de faire l'amour ait été tant soit peu brusque, et elle règne là-bas dans sa bauge, comme si elle eût été nourrie toute sa vie de faînes et de glands.

— Finis tes bouffonneries grossières et mal placées, ou, encore une fois, je t'abandonne à ta destinée.

— Vous avez raison, dit Hayraddin après un moment de silence ; il faut savoir faire face à ce qu'on ne peut ajourner. — Hé bien, sachez donc que j'étais venu ici sous ce mauvais déguisement, alléché par une forte récompense de de La Marck, et par l'espoir d'une encore meilleure du roi Louis, non pas seulement pour apporter le message de défi dont vous pouvez avoir entendu parler, mais pour apprendre au roi un secret important.

— C'était risquer beaucoup.

— Aussi étais-je payé en conséquence ; mais cela a mal tourné. De La Marck avait déjà tenté de communiquer avec Louis par le moyen de Marthon ; mais elle n'a pu, à ce qu'il paraît, arriver que jusqu'à l'astrologue, qu'elle a mis au fait de tous les événements du voyage et

de Schonwaldt; mais il est bien chanceux que jamais ces nouvelles arrivent jusqu'au roi, si ce n'est sous forme de prophétie. Apprenez donc mon secret, qui a plus d'importance que tout ce qu'elle a pu dire : Guillaume de La Marck a rassemblé dans la ville de Liége des troupes nombreuses et bien armées, et il les augmente chaque jour au moyen des trésors du vieux prêtre. Mais son dessein n'est pas de hasarder une bataille avec la chevalerie de Bourgogne, et encore moins de soutenir un siége dans une ville démantelée. Voici ce qu'il fera : — Il laissera ce cerveau brûlé de Charles poser sans opposition son camp devant la ville; et, pendant la nuit, il fera une sortie sur les assiégeants, avec toutes ses forces. Beaucoup de ses soldats, couverts d'armures françaises, crieront France! Saint Louis! Denis-Montjoie! comme s'ils appartenaient à un corps nombreux d'auxiliaires français entré dans la ville. Cela ne peut manquer de jeter une extrême confusion parmi les Bourguignons; et si le roi Louis, avec ses gardes, sa suite, ou telles forces qu'il pourra avoir avec lui, veut seconder ce mouvement, le Sanglier des Ardennes regarde comme certaine la déconfiture de toute l'armée bourguignonne. — Voilà mon secret; je vous l'abandonne. Favorisez cette entreprise ou faites-la échouer; — vendez-le au roi Louis ou au duc Charles, je m'en soucie peu. — Sauvez ou perdez qui vous voudrez; pour ma part, je regrette seulement de ne pouvoir le faire éclater, comme une mine, pour la destruction des deux partis.

— C'est réellement un secret important, dit Quentin, qui comprit à l'instant combien la mésintelligence serait aisément réveillée dans un camp composé en partie de Français, en partie de Bourguignons.

— Oui, c'est un secret important; et maintenant que vous le tenez, vous voudriez être loin, et m'abandonner sans m'avoir accordé la grâce que je vous ai payée d'avance.

— Dis-moi ce que tu désires; — je le ferai, si c'est en mon pouvoir.

— Ce n'est pas une demande difficile : il ne s'agit que de mon cheval, le pauvre Klepper, le seul être vivant dont je puisse être regretté. A quelque distance au sud de la ville, vous le trouverez paissant près d'une hutte déserte de charbonnier; sifflez-le ainsi (il siffla d'une manière particulière) et appelez-le par son nom, Klepper : il viendra à vous. J'ai sa bride sous ma casaque, — et c'est heureux que ces chiens ne me l'aient pas enlevée, car il ne peut en souffrir d'autre. Prenez-le, et ayez-en bien soin, — je ne puis dire pour l'amour de son maître, — mais en considération de ce que j'ai mis entre vos mains l'issue d'une

guerre redoutable. Il ne vous manquera jamais au besoin ; — la nuit et le jour, la fatigue et le repos, le bon et le mauvais temps, une étable chaude ou l'abri du ciel, tout est égal à Klepper. Si j'avais pu gagner la porte de Péronne, et parvenir au lieu où je l'ai laissé, je ne serais pas où je suis. — Serez-vous bon pour Klepper?

— Je vous le jure, répondit Quentin, touché de ce trait de sensibilité dans un caractère si endurci.

— Adieu donc! dit le criminel. — Un moment, cependant; — un moment. — Je ne voudrais pas être assez discourtois pour oublier en mourant la commission d'une dame. Ce billet est adressé par la très-gracieuse et très-sotte épouse du Sanglier des Ardennes à sa nièce aux yeux noirs. — Je lis dans votre regard que vous vous acquitterez volontiers du message. — Encore un mot. — J'oubliais de vous dire que dans les entrailles de ma selle vous trouverez une riche bourse de pièces d'or, celles-là mêmes pour lesquelles j'ai engagé ma vie dans une aventure qui me coûte si cher. Prenez-la; elle remplacera au centuple les florins que vous avez donnés à ces esclaves sanguinaires. — Je vous fais mon héritier.

— Je les emploierai en bonnes œuvres, et en messes pour le salut de ton âme.

— Ne répétez pas ce mot, s'écria Hayraddin, et sa physionomie prit une expression repoussante. Il n'y a pas, — il ne peut y avoir, — il n'y aura jamais rien de tel! — C'est un rêve, une imposture de prêtre!

— Malheureux! — abjure de telles impiétés! — laisse-moi t'envoyer un prêtre. — Ces hommes m'accorderont encore un petit délai; — je le leur achèterai. — Que peux-tu espérer, mourant dans de tels sentiments d'impénitence?

— D'être rendu aux éléments, répondit l'athée endurci, en pressant contre sa poitrine ses bras enchaînés. Mon espoir, ma croyance, mon désir, c'est que mon être tout entier se fonde dans la masse générale de la nature, pour contribuer à former les corps nouveaux qui chaque jour viennent remplacer ceux qui disparaissent; c'est que ce composé mystérieux qui fut Hayraddin retourne sous différentes formes, — les particules humides aux sources et aux nuages, les particules terrestres à la terre, notre mère, qu'elles fertilisent, les particules aériennes aux vents où elles se jouent, et les parties ignées aux régions célestes, où elles alimentent l'éclat d'Aldébaran et de ses frères. — J'ai vécu dans cette foi, j'y veux mourir. — Adieu! partez! — Ne me troublez pas

plus longtemps! — J'ai prononcé le dernier mot qu'entendront de moi des oreilles humaines.

Profondément pénétré de l'horrible situation morale du Bohémien, Quentin vit cependant qu'il tenterait vainement d'éveiller en lui la crainte d'une éternité terrible. Il lui fit donc ses adieux, auxquels Hayraddin ne répondit que par un signe de tête bref et impatient, comme celui d'un homme qui, plongé dans ses rêveries, congédie les gens qui troublent ses pensées. Quentin se dirigea vers la forêt, où il trouva sans peine la place où paissait Klepper. L'animal vint à son appel, mais il fut quelque temps sans vouloir se laisser prendre, soufflant et se cabrant dès qu'il sentait l'approche de l'étranger. A la fin, cependant, grâce à la connaissance qu'avait Quentin des habitudes du cheval en général, et peut-être à la connaissance particulière de celles de Klepper, qu'il avait souvent admiré pendant son voyage en compagnie d'Hayraddin, il put se mettre en possession du dernier legs du Bohémien. Longtemps avant qu'il rentrât dans Péronne, celui-ci était allé où la vanité de sa croyance impie devait subir l'épreuve finale; — expérience redoutable pour un homme qui n'avait connu ni les remords ni la crainte!

CHAPITRE XXXV.

UN PRIX D'HONNEUR.

Heureuse la beauté qui devient le prix de la bravoure!
Le comte Palatin.

Lorsque Quentin Durward arriva à Péronne, un conseil était assemblé, dont l'issue le toucha beaucoup plus qu'il n'aurait pu l'imaginer, et qui, quoique tenu par des personnes d'un rang avec lequel un homme de sa condition pouvait à peine être supposé avoir quelque communauté d'intérêt, eut néanmoins sur sa destinée l'influence la plus extraordinaire.

Le roi Louis, qui, après l'intermède de l'envoyé de de La Marck, n'avait négligé aucune occasion de cultiver le retour d'affection que cette circonstance avait inspiré au duc, était occupé de se concerter avec lui, on pourrait presque dire de recevoir son opinion sur le nombre et le choix des troupes dont il devait se faire accompagner, comme auxiliaire du duc de Bourgogne, dans leur commune expédition contre Liége. Par le petit nombre et le haut rang des Français que demandait

Charles, le roi vit clairement que le duc voulait avoir dans son camp plutôt des ôtages que des auxiliaires; mais, se souvenant des avis de Crèvecœur, il consentit d'aussi bonne grâce à tout ce que proposa le duc, que s'il eût agi de son libre et propre mouvement.

Au surplus, le roi ne manqua pas de se dédommager de sa condescendance obligée, en se livrant à son humeur vindicative contre La Balue, dont les conseils l'avaient conduit à accorder au duc de Bourgogne une confiance si excessive. Tristan, porteur de l'ordre de départ des forces auxiliaires, fut en outre chargé de conduire le cardinal au château de Loches, et de l'y renfermer dans une de ces cages de fer dont on le croit l'inventeur.

— Qu'il fasse l'essai de sa propre invention, dit le roi. C'est un homme d'église, — nous ne pouvons répandre son sang; mais, Pasques-Dieu! d'ici à dix ans, si son évêché est un peu resserré, il aura du moins des limites inexpugnables. Veille à ce que les troupes arrivent sans délai.

Louis espérait peut-être échapper, par ce prompt acquiescement, à la condition plus dure dont le duc avait grevé leur réconciliation. Mais s'il eut cet espoir, il méconnut grandement le caractère de son cousin Charles de Bourgogne, l'homme du monde le plus tenace dans ses résolutions, et le moins disposé à se relâcher sur aucune stipulation inspirée par le ressentiment d'une injure supposée et le désir de la vengeance.

Louis avait à peine expédié les dépêches nécessaires pour faire marcher les troupes désignées comme auxiliaires, qu'il fut requis par son hôte de donner son consentement public au mariage du duc d'Orléans et d'Isabelle de Croye. Le roi y consentit en poussant un profond soupir, et souleva seulement une légère difficulté, fondée sur ce qu'il était nécessaire de consulter les dispositions du duc lui-même.

— C'est ce que nous n'avons pas manqué de faire, répondit Charles. Crèvecœur a vu M. d'Orléans, et, chose étrange! il l'a trouvé si profondément insensible à l'honneur d'une alliance royale, qu'il a reçu la proposition d'un mariage avec la comtesse de Croye comme l'offre la plus agréable qu'un père pût lui faire.

— Il n'en est que plus coupable et plus ingrat, dit Louis; il en sera tout ce que vous voudrez, beau cousin, pourvu que vous puissiez avoir le consentement des parties intéressées.

— Ne craignez rien à cet égard, reprit le duc. En conséquence, quelques minutes après cette conférence, le duc d'Orléans et la comtesse

de Croye, celle-ci accompagnée, comme la première fois, par la comtesse de Crèvecœur et la supérieure des Ursulines, furent mandés au conseil. Le duc de Bourgogne leur annonça que la sagesse des deux princes avait décidé leur union, comme un gage de l'alliance perpétuelle qui allait être conclue entre la France et la Bourgogne. Louis ne contredit en rien cette déclaration ; assis et silencieux, il paraissait sentir amèrement l'humiliation de sa situation actuelle.

Le duc d'Orléans ne contint qu'à grand'peine la joie qu'il ressentit à cette proposition, et qui eût été inconvenante en présence de Louis ; il fallut toute la crainte que lui inspirait habituellement le monarque pour lui donner la force de réprimer sa vive satisfaction. Il se borna donc à répondre que son devoir l'obligeait de laisser son choix à la disposition de son souverain.

— Beau cousin d'Orléans, dit Louis d'un ton grave et froid, puisqu'il faut que je parle dans une occasion si peu agréable, je n'ai pas besoin de vous rappeler que la justice que je rendais à votre mérite m'avait porté à vous choisir une épouse dans ma propre famille. Mais puisque mon cousin de Bourgogne pense qu'une autre disposition de votre main est le plus sûr gage d'union entre ses états et les miens, j'ai cet objet trop à cœur pour ne lui pas sacrifier mes espérances et mes désirs.

Le duc d'Orléans se jeta à ses genoux, et, — pour cette fois avec un attachement sincère, — baisa la main que le roi lui tendait en détournant le visage. Dans le fait il vit, ainsi que la plupart des témoins de cette scène, dans le consentement forcé de ce politique accompli, qui avait voulu que sa répugnance fût visible, un roi renonçant à son projet favori, et pliant ses affections paternelles aux nécessités d'état et aux intérêts de son royaume. Charles lui-même fut ému, et le cœur de d'Orléans tressaillit d'une joie involontaire en se trouvant libre de son engagement avec la princesse Jeanne. S'il eût pu deviner combien en ce moment même le roi le maudissait dans son âme, et quelles pensées de vengeance future l'agitaient déjà, il est à croire que sa délicatesse en cette occasion lui eût fait moins de reproches.

Charles se retourna ensuite vers la jeune comtesse, et lui annonça d'un ton brusque que le mariage arrêté pour elle ne souffrait ni hésitation ni délai, ajoutant en même temps que c'était un résultat trop heureux de son opiniâtreté dans une occasion précédente.

— Monseigneur duc et souverain, dit Isabelle, s'armant de tout son courage, je connais les droits de Votre Altesse et je m'y soumets...

— Assez, assez, interrompit le duc ; nous arrangerons le reste. — Votre Majesté, ajouta-t-il en se tournant vers Louis, a vu ce matin une chasse au sanglier ; que dit-elle d'une chasse au loup pour cette après-midi ?

La jeune comtesse vit qu'il fallait prendre un parti. — Votre Altesse ne m'a pas comprise, continua-t-elle avec timidité, mais d'une voix assez haute et assez décidée pour forcer le duc à lui accorder une attention qu'une sorte de prévoyance l'eût volontiers porté à lui refuser ; — ma soumission n'a pour objet que les terres et les domaines que les ancêtres de Votre Altesse ont concédés aux miens, et que j'abandonne à la maison de Bourgogne, si mon souverain pense que ma désobéissance sur ce point me rend indigne de les conserver.

— Ah ! par saint Georges ! s'écria le duc frappant du pied avec fureur, cette folle sait-elle en quelle présence elle est, — et à qui elle parle ?

— Monseigneur, répliqua-t-elle sans se troubler, je suis devant mon suzerain, et, je l'espère, devant un prince juste. Si vous me privez de mes domaines, vous ne ferez que reprendre ce qu'a donné la générosité de vos ancêtres, et vous briserez les seuls liens qui nous attachent l'un à l'autre. Ce n'est pas à vous que je dois ce corps humble et persécuté, et moins encore l'esprit qui l'anime ; — et mon intention est de les consacrer au Ciel dans le couvent des Ursulines, sous la direction de cette sainte mère abbesse.

La rage et l'étonnement du duc seraient difficilement exprimés, et

ne pourraient se comparer qu'à la surprise d'un faucon qui verrait une colombe hérisser ses plumes pour lui résister. — Et la sainte mère vous recevra-t-elle sans dot? dit-il avec une ironie méprisante.

— Si elle apporte d'abord quelque préjudice à son couvent, répondit Isabelle, j'espère assez en la charité des nobles amis de ma maison pour croire qu'ils ne laisseront pas sans soutien l'orpheline de Croye.

— C'est faux! s'écria le duc; c'est un indigne prétexte pour couvrir quelque secrète et honteuse passion. — Monseigneur d'Orléans, elle sera à vous, dussé-je la traîner moi-même à l'autel.

La comtesse de Crèvecœur, femme d'un esprit élevé, et s'appuyant d'ailleurs sur le mérite et la faveur du comte son mari, ne put garder plus longtemps le silence. — Monseigneur, dit-elle en s'adressant au duc, votre colère vous dicte un langage tout-à-fait indigne de vous. — La main d'une femme noble ne peut être donnée par la force.

— Et il ne convient pas à un prince chrétien, ajouta l'abbesse, de s'opposer au désir d'une âme pieuse, qui, fatiguée des peines et des persécutions du monde, veut devenir la fiancée de Dieu.

— Et mon cousin d'Orléans, dit Dunois, ne peut honorablement accepter une proposition à laquelle une femme s'est ainsi publiquement refusée.

— S'il m'était accordé quelque temps, reprit d'Orléans, sur l'esprit facile duquel les charmes d'Isabelle avaient fait une impression profonde, pour tâcher de faire envisager à la comtesse mes prétentions sous un jour plus favorable...

— Monseigneur, interrompit Isabelle, dont la résolution était affermie par l'appui qu'elle recevait, cela serait parfaitement inutile ; — je suis déterminée à refuser cette alliance, quoiqu'elle soit fort au-dessus de mes mérites.

— Nous n'avons pas le temps, dit le duc Charles, d'attendre un nouveau caprice avec le premier changement de lune. — Monseigneur d'Orléans, d'ici à une heure elle saura que l'obéissance est pour elle une nécessité.

— Ce ne sera pas en ma faveur, Monseigneur, répondit le prince, qui sentit que l'honneur ne lui permettait plus de profiter de l'obstination du duc ; — avoir été une fois ouvertement et positivement refusé est assez pour un fils de France. Il ne peut conserver de prétentions.

Le duc lança un regard furieux sur d'Orléans, puis sur Louis; et lisant dans la physionomie de celui-ci un sentiment secret de triomphe,

que le roi, malgré ses efforts, n'avait pu dissimuler, sa colère éclata sans contrainte.

— Écrivez, dit-il au secrétaire, notre sentence de forfaiture et d'emprisonnement contre cette rebelle et insolente mignonne. Elle sera renfermée dans la maison de pénitence de Zucht-haus, en compagnie de femmes que leurs mœurs ont rendues ses rivales en effronterie.

Un murmure général s'éleva dans l'assemblée.

— Monseigneur duc, dit le comte de Crèvecœur, prenant la parole au nom de tous, une telle sentence mérite plus de réflexion. Nous, vos fidèles vassaux, nous ne pouvons souffrir un tel déshonneur à la noblesse et à la chevalerie de Bourgogne. Si la comtesse a fait une faute, qu'elle soit punie, — mais d'une manière convenable à son rang et au nôtre, qui sommes unis à sa maison par le sang et par alliance.

Le duc se tut un moment et regarda fixement son conseiller, comme un taureau qui, forcé par son conducteur de s'écarter du chemin qu'il voulait suivre, hésite s'il doit obéir ou se précipiter sur lui et le lancer au loin.

La prudence, cependant, l'emporta sur la colère. — Il vit que le conseil tout entier partageait ce sentiment ; — il craignit que Louis ne pût profiter du mécontentement de ses vassaux, et probablement, — car son caractère était plutôt violent et grossier que méchant, — il fut honteux lui-même de son emportement.

— Crèvecœur, dit-il, vous avez raison ; j'ai parlé trop précipitamment. Son sort sera déterminé selon les règles de la chevalerie. Sa fuite à Liége a été le signal du meurtre de l'évêque : celui qui vengera le mieux cet assassinat, et qui nous apportera la tête du Sanglier des Ardennes, pourra réclamer de nous la main de la comtesse. Si elle s'y refuse, nous pourrons du moins concéder ses fiefs au vainqueur, laissant à sa générosité le soin d'accorder à la comtesse telle somme qu'il voudra pour qu'elle se retire dans un cloître.

— Monseigneur ! dit Isabelle, souvenez-vous que je suis la fille du comte Reynold, de votre ancien frère d'armes, d'un serviteur brave et fidèle. Voudrez-vous faire de moi le prix de qui saura le mieux tenir une épée ?

— Votre aïeule, répondit le duc, fut conquise dans un tournoi ; — vous serez disputée dans une bataille véritable. Tout ce que nous pouvons faire, par égard pour le comte Reynold, c'est que le vainqueur, pour avoir droit au prix, devra être gentilhomme, d'une naissance ir-

réprochable et d'une noblesse sans tache. Mais avec cela, fût-il le plus pauvre de tous ceux qui ont jamais serré la boucle d'un baudrier, il aura au moins la disposition de votre main. J'en jure par saint Georges, par ma couronne ducale et par l'ordre que je porte! — Eh bien, Messieurs! ajouta-t-il en se tournant vers sa noblesse, ceci du moins est, je pense, conforme aux règles de la chevalerie?

Les remontrances d'Isabelle furent couvertes par les acclamations d'un assentiment universel, que dominait la voix du vieux lord Crawford, regrettant que le poids des années l'empêchât de disputer un si beau prix. Le duc fut flatté de cet applaudissement général, et sa violence commença à se calmer, comme celle d'un fleuve débordé dont les eaux sont rentrées dans leur lit ordinaire.

— Et nous, dit Crèvecœur, à qui le destin a déjà donné des compagnes, resterons-nous spectateurs de cette lutte? Mon honneur ne permettra pas qu'il en soit ainsi, car moi-même j'ai fait un vœu qui doit être acquitté aux dépens de cette brute hérissée de de La Marck.

— Frappe hardiment dessus, Crèvecœur, dit le duc; gagne-la, et puisque tu ne peux la garder pour toi-même, dispose d'elle comme tu voudras; — en faveur du comte Étienne, ton neveu, si bon te semble.

— Grand merci, Monseigneur! Je ferai de mon mieux dans la bataille, et si j'étais assez heureux pour mériter le prix, Étienne lutterait d'éloquence avec l'abbesse.

— J'espère, ajouta Dunois, que la chevalerie de France n'est pas exclue de ce beau concours?

— Le Ciel m'en préserve, brave Dunois, répondit le duc, ne serait-ce que pour vous voir faire de votre mieux. Cependant, ajouta-t-il, quoique Isabelle puisse épouser un Français, il est entendu que le comte de Croye deviendra vassal de la Bourgogne.

— C'est assez, reprit Dunois; ma barre d'illégitimité ne sera jamais surmontée par la couronne de Croye. Je vivrai et mourrai Français, mais en renonçant aux domaines, je n'en donnerai pas moins de bons coups pour la dame.

Le Balafré n'osa élever la voix en telle compagnie; mais il murmura :

— Maintenant, Saunders Souplejaw, tiens ta promesse. — Tu as toujours dit que la fortune de notre maison serait relevée par un mariage; et jamais plus belle chance d'avoir dit vrai ne s'est présentée à toi.

—Personne ne pense à moi, dit le Glorieux, qui suis sûr d'emporter le prix sur vous tous.

— C'est vrai, mon sage ami, dit Louis; dans un cas pareil, le plus grand fou est toujours le mieux vu d'une femme.

Tandis que les deux princes et leur suite plaisantaient ainsi sur le destin d'Isabelle, l'abbesse et la comtesse de Crèvecœur, qui avaient emmené celle-ci hors du conseil, s'efforçaient en vain de la consoler. La première l'assurait que la sainte Vierge ne permettrait pas qu'on pût éloigner une âme qui lui était dévouée de la sainte maison des Ursulines ; tandis que la comtesse de Crèvecœur hasardait des encouragements plus mondains, lui disant qu'aucun vrai chevalier qui réussirait dans l'entreprise proposée, ne voudrait invoquer contre ses inclinations la sentence du duc, et que d'ailleurs l'heureux vainqueur pourrait peut-être trouver grâce à ses yeux, et la réconcilier avec l'obéissance. L'amour, comme le désespoir, saisit le plus léger appui : quelque faible et vague que fût l'espérance qui lui était offerte, les larmes de la comtesse Isabelle coulèrent avec moins d'amertume quand elle l'eut envisagée[1].

[1] Remettre la main d'une héritière au sort d'un combat, est une supposition moins probable au quinzième siècle qu'aux époques plus anciennes où les lois de la chevalerie étaient plus généralement observées. La chose cependant n'est pas entièrement invraisemblable de la part d'un prince aussi absolu que le duc Charles, et dans des circonstances comme celles que nous avons supposées. (W. S.)

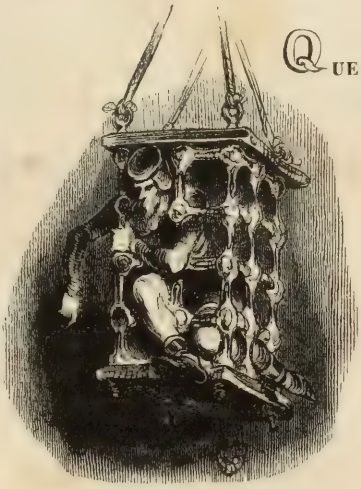
CHAPITRE XXXVI.

L'ATTAQUE.

Le malheureux condamné à perdre la vie conserve jusqu'à la fin l'espérance; chaque angoisse qui lui déchire l'âme apporte avec elle une idée d'avenir.

L'espérance, comme un flambeau vivifiant, embellit et réjouit notre carrière; c'est quand la nuit devient plus sombre qu'elle projette vers nous des rayons plus brillants.

GOLDSMITH.



QUELQUES jours s'étaient écoulés depuis que Louis avait reçu, avec un sourire de vengeance satisfaite, la nouvelle que son favori et conseiller, le cardinal La Balue, gémissait dans une cage de fer qui ne lui permettait de se tenir ni entièrement debout, ni tout-à-fait couché, et où, soit dit en passant, il resta près de douze ans par ordre de ce monarque impitoyable. Les forces auxiliaires que Louis avait appelées, sur la demande du duc, étaient arrivées; et il pensait avec satisfaction qu'elles étaient du moins assez nombreuses pour protéger sa personne contre toute violence, sinon pour tenir tête, quand

tel eût été son dessein, à la formidable armée de Charles de Bourgogne. Il se voyait d'ailleurs libre de reprendre, quand le temps en serait venu, ses projets de mariage entre sa fille et le duc d'Orléans ; et quoiqu'il sentît l'humiliation de servir, avec ses plus nobles seigneurs, sous la bannière de son propre vassal, et contre le peuple dont il avait appuyé la cause, il se mit peu en peine des circonstances, espérant bien que la fortune l'en dédommagerait un jour. — Car le hasard, comme il dit à son fidèle Olivier, peut bien faire une levée, mais c'est la patience et l'habileté qui finissent par gagner la partie.

Ce fut dans de tels sentiments que, par un beau jour de la fin de l'été, le roi monta à cheval; et, s'inquiétant peu qu'on pût le regarder comme l'ornement d'un triomphe plutôt que comme un souverain indépendant, entouré de ses gardes et de sa noblesse, le roi Louis franchit la porte gothique de Péronne, pour joindre l'armée bourguignonne, qui commençait en même temps sa marche contre Liége.

Beaucoup de dames de distinction, qui se trouvaient dans Péronne, s'étaient rendues, parées de leurs plus riches atours, sur les remparts et les ouvrages avancés de la ville, pour jouir du beau coup d'œil du départ de l'armée. La comtesse de Crèvecœur y avait amené Isabelle. Celle-ci n'y était venue qu'avec une grande répugnance ; mais Charles avait ordonné impérieusement que celle qui devait être la palme du tournoi se montrât aux chevaliers prêts à entrer dans la lice.

Tandis qu'ils défilaient sous l'arcade, on put remarquer un grand nombre de bannières et de boucliers ornés de devises nouvelles, exprimant la résolution des chevaliers de concourir à un si beau prix. Ici un cheval de bataille était peint s'élançant dans la carrière ; — là une flèche volant au but. — Un chevalier portait un cœur sanglant, emblème de sa passion ; — un autre portait une tête de mort et une couronne de lauriers, montrant sa détermination de vaincre ou de mourir. Il y avait beaucoup d'autres emblèmes, et quelques-uns si compliqués et si obscurs, qu'ils eussent défié l'interprète le plus habile. Chaque chevalier, comme on peut le supposer, fit faire à son coursier les plus gracieuses courbettes, et prit lui-même sur sa selle l'attitude la plus galante, à mesure qu'ils passaient devant cette réunion séduisante de dames et de demoiselles, qui encourageaient la valeur par leurs sourires, et en agitant leurs mouchoirs et leurs voiles. Les archers de la garde, choisis pour ainsi dire parmi la fleur de la nation écossaise,

obtinrent d'unanimes applaudissements par leur tenue martiale et splendide.

Parmi ces étrangers, il en fut un qui hasarda en passant devant Isabelle une démonstration de connaissance, ce que n'avait osé faire aucun des plus nobles gentilshommes : ce fut Quentin Durward. Il présenta à la comtesse de Croye, à la pointe de sa lance, la lettre de sa tante.

— Sur mon honneur! s'écria le comte de Crèvecœur, c'est une intolérable insolence dans cet indigne aventurier!

— Ne l'appelez pas ainsi, Crèvecœur, dit Dunois; j'ai de bonnes raisons d'attester sa bravoure, — et c'est pour cette dame même qu'il en a fait preuve.

—Voilà bien des mots pour rien, dit Isabelle, rougissant à la fois de honte et de colère; c'est une lettre de mon infortunée tante. — Elle m'écrit avec gaieté, quoique sa situation doive être horrible.

— Voyons, voyons ce que dit la femme du Sanglier! s'écria Crèvecœur.

La comtesse Isabelle lut la lettre, dans laquelle sa tante semblait s'être efforcée de faire valoir le mieux possible un mauvais marché, et de se consoler du peu de décorum de son mariage précipité, en exaltant son bonheur d'avoir épousé l'un des hommes les plus braves de l'époque, et qui venait d'acquérir une principauté par sa valeur. Elle priait sa nièce de ne pas juger de *son* Guillaume (comme elle l'appelait) par des rapports étrangers, mais d'attendre qu'elle le connût par elle-même. Il avait ses défauts, sans doute, mais ces défauts étaient ceux des caractères qu'elle avait toujours préférés. Guillaume était adonné au vin : mais son grand-père, sire Godefroy, avait le même penchant; — il était quelque peu vif et sanguinaire dans son humeur : mais tel avait été son frère Reynold, d'heureuse mémoire; il était brusque dans ses paroles : peu d'Allemands étaient autrement; un peu volontaire et impérieux : mais quel homme n'aimait pas à dominer? Elle ajoutait beaucoup d'autres choses dans le même sens, et elle exprimait, en finissant, l'espoir et le désir qu'Isabelle s'efforçât, à l'aide du porteur de la lettre, d'échapper au tyran bourguignon, et de venir à Liége, à la cour de son affectionnée parente, où les petits différends relatifs à leurs droits mutuels de succession au comté de Croye pourraient être conciliés par le mariage d'Isabelle avec le comte Eberson, — mari plus jeune, à la vérité, que sa fiancée ; mais c'était là, et la com-

tesse Hameline le pouvait dire peut-être par expérience, un inconvénient plus aisé à supporter, que ne pouvait se l'imaginer Isabelle[1].

La jeune comtesse n'alla pas plus loin, l'abbesse ayant fait observer, avec quelque affectation peut-être, qu'elle en avait lu bien assez sur de telles vanités mondaines, et le comte de Crèvecœur s'étant écrié : Au diable la sorcière menteuse! — son expédient se flaire d'aussi loin que le fromage rôti d'une souricière! Fi de la vieille bécasse d'attrape[2]!

La comtesse de Crèvecœur reprit gravement son mari sur sa violence.

— Dame Hameline, dit-elle, peut avoir été trompée par un semblant de courtoisie chez de La Marck.

— Un semblant de courtoisie! dit le comte; — je l'absous d'une telle dissimulation. Vous pouvez tout autant attendre de la courtoisie d'un sanglier véritable; — vous pouvez aussi bien essayer d'étendre une feuille d'or sur le vieux fer rouillé d'un carcan. Non; — tout idiote qu'elle est, elle n'est pas encore assez oie pour s'amouracher du renard qui l'a happée, et cela dans son terrier même. Mais, vous autres femmes, vous vous ressemblez toutes; — de belles paroles vous suffisent, — et j'ose dire que voici ma jolie cousine impatiente de rejoindre sa tante dans son paradis de folle, et d'épouser le marcassin.

— Loin d'être capable d'une telle ineptie, dit Isabelle, je désire doublement la punition du meurtrier de l'excellent évêque, puisque par-là nous pourrons en même temps arracher ma tante des mains de ce scélérat.

— Ah! je reconnais la voix d'une Croye! s'écria le comte, et il ne fut plus question de la lettre.

Il est bon de faire remarquer qu'en donnant lecture à ses amis de l'épître de sa tante, Isabelle ne crut pas nécessaire de mentionner certain *post-scriptum*, dans lequel la comtesse Hameline, en véritable femme, rendait compte de ses occupations, et informait sa nièce qu'elle avait mis de côté pour le moment un surtout qu'elle brodait pour son

[1] Il est presque inutile de dire que le mariage de Guillaume de La Marck avec la comtesse Hameline est aussi apocryphe que la comtesse elle-même. La véritable femme du Sanglier des Ardennes fut Jeanne d'Arschel, baronne de Schoonhoven. (W.S.)

[2] *Voyez*, sur cette expression, la note 1, page 23.

mari, portant les armes réunies de Croye et de de La Marck, parce que son Guillaume avait résolu, par une raison politique, de faire porter ses armoiries, dans la première affaire qui aurait lieu, par quelques-uns de ses gens, et de revêtir lui-même les armes d'Orléans avec la barre d'illégitimité, — en d'autres termes, celles de Dunois. On avait aussi glissé dans la lettre un petit billet d'une autre main, dont la comtesse ne jugea pas non plus à propos de mentionner le contenu, lequel ne consistait qu'en ces mots : « Si vous n'entendez pas bientôt parler de moi, et cela par la trompette de la renommée, concluez-en que je suis mort, mais d'une manière digne de vous. »

Une pensée qu'elle avait repoussée jusque là comme extravagante et irréalisable revint alors avec une double force à l'esprit d'Isabelle. Comme une femme manque rarement d'invention pour exécuter ce qu'elle désire, elle arrangea si bien les choses, que Quentin, avant que

les troupes fussent en pleine marche, reçut d'une main inconnue la lettre de la comtesse Hameline, avec trois croix en regard du *post-scriptum*, auquel on avait ajouté ces mots : — « Celui qui n'a pas craint les armes d'Orléans quand elles couvraient la poitrine du brave guerrier à qui elles appartiennent, ne peut les redouter quand il les verra sur celle d'un tyran et d'un meurtrier. » Le jeune Écossais baisa et pressa sur son cœur mille et mille fois cet avis utile, qui lui montrait le sentier au bout duquel l'amour et l'honneur lui gardaient sa récompense, et le rendait seul possesseur d'un secret qu'il résolut prudemment de renfermer dans son sein, et par lequel il pouvait reconnaître celui dont la mort pouvait seule donner la vie à ses espérances.

Mais Durward sentit la nécessité d'en agir autrement quant à l'information qu'il avait reçue d'Hayraddin ; car l'attaque que projetait de La Marck, si elle n'était déjouée à temps, pouvait amener la destruction de l'armée assiégeante, tant il était difficile, dans le genre de guerre peu régulier alors en usage, de se remettre d'une surprise nocturne. La réflexion le décida, au reste, à ne donner cet avis qu'en personne et aux deux princes réunis, peut-être parce qu'il sentit que s'il instruisait Louis en particulier d'un plan si bien ourdi et d'une réussite si aisée, ce ne fût une tentation trop forte pour la probité chancelante de ce monarque, et qu'il ne fût porté à seconder plutôt qu'à repousser l'attaque projetée. Il se détermina en conséquence à attendre, pour révéler son secret, un moment où Louis et Charles seraient réunis, ce qui pouvait ne pas arriver de si tôt ; car ni l'un ni l'autre n'étaient fort épris de la contrainte que leur imposait mutuellement leur présence.

Cependant l'armée confédérée poursuivait sa marche, et elle entra bientôt sur le territoire de Liége. Là, les soldats bourguignons, au moins une partie d'entre eux composée de ces bandes appelées les *Écorcheurs*, faisaient assez voir, par la manière dont ils traitaient les habitants, sous prétexte de venger la mort de l'évêque, qu'ils méritaient bien cet honorable titre. Leur conduite fit grand tort à la cause de Charles. Elle obligea les paysans, qui autrement seraient peut-être restés neutres dans la querelle, à prendre les armes pour leur défense. Ils le harassèrent dans sa marche, attaquèrent les petits détachements isolés, et, se repliant enfin sur Liége où ils devancèrent le corps d'armée, ils augmentèrent le nombre de ceux qui avaient résolu d'y faire une défense désespérée. Les Français, au contraire, beaucoup moins nombreux, et tous soldats d'élite, ne s'écartaient pas de leurs bannières, et, fidèles

aux ordres du roi, observaient la plus stricte discipline. Ce contraste augmentait les soupçons de Charles, qui ne put s'empêcher de remarquer que les troupes de Louis agissaient plutôt comme amies de Liége que comme alliées de la Bourgogne.

L'armée arriva enfin, sans avoir rencontré d'opposition sérieuse, dans la riche vallée de la Meuse, et devant la grande et populeuse cité de Liége. Le château de Schonwaldt avait été renversé de fond en comble ; et on apprit que Guillaume de La Marck, qui ne pouvait se recommander que par quelques talents militaires, avait concentré ses forces dans la ville, et était déterminé à éviter une bataille rangée avec la chevalerie de France et de Bourgogne. L'armée assiégeante ne fut pas longtemps, au reste, sans éprouver le danger qu'il y a toujours à attaquer une grande ville, même ouverte, si les habitants sont décidés à la défendre avec résolution.

Un certain nombre des soldats de l'avant-garde bourguignonne s'imaginant, d'après l'état démantelé et les larges brèches des murailles, qu'ils n'avaient plus qu'à entrer dans Liége tout à leur aise, pénétrèrent dans un des faubourgs aux cris de Bourgogne! Bourgogne! — Tue! tue! — Tout est à nous! — Souvenez-vous de Louis de Bourbon! Mais comme ils marchaient en désordre dans les rues étroites, et qu'ils s'étaient dispersés pour le pillage, un corps nombreux de bourgeois sortit tout à coup de la ville, tomba sur eux avec impétuosité, et en fit un grand massacre. De La Marck profita même des brèches et des remparts pour faire sortir sur plusieurs points les défenseurs de la ville, qui pénétrèrent par différentes voies dans le faubourg attaqué, et prirent à la fois les assaillants de front, en flanc et sur les derrières. Les Bourguignons, surpris d'une défense aussi terrible qu'inattendue, et qui semblait surgir de tous les points à la fois, purent à peine faire usage de leurs armes; et la nuit, qui commençait à devenir obscure, ajouta encore à leur confusion.

Quand cette nouvelle parvint au duc Charles, il fut saisi d'un transport de rage, qui ne fut guère apaisé par l'offre que lui fit le roi Louis, d'envoyer ses hommes d'armes français dans le faubourg, porter secours à l'avant-garde bourguignonne et la dégager. Rejetant cette offre d'un ton sec, il voulait se mettre lui-même à la tête de ses propres gardes, pour délivrer les troupes engagées dans cette imprudente attaque ; mais d'Himbercourt et Crèvecœur le supplièrent de leur abandonner ce service, et marchant sur deux points, vers le lieu de l'action, avec plus

d'ordre et de manière à se soutenir mutuellement, ces deux célèbres capitaines réussirent à repousser les Liégeois et à dégager l'avant-garde, qui, indépendamment des prisonniers, ne perdit pas moins de huit cents hommes, dont une centaine étaient des hommes d'armes. Les prisonniers, cependant, ne furent pas en grand nombre, beaucoup ayant été délivrés par d'Himbercourt. Ce dernier, resté maître du faubourg, plaça des postes en face de la ville, qui en était séparée par un espace ouvert, ou esplanade, de sept à huit cents pas d'étendue, et où l'on avait abattu toutes les maisons, pour rendre la défense plus facile. Il n'y avait pas de fossé entre le faubourg et la ville, le terrain étant en cet endroit rempli de rochers. Une porte faisait face au faubourg et donnait la facilité de faire des sorties ; le mur était ouvert en deux ou trois endroits, par les brèches que le duc Charles y avait fait faire après la bataille de Saint-Trond, et qu'on avait réparées à la hâte par de simples barricades de bois. D'Himbercourt fit tourner deux couleuvrines contre la porte, et en plaça deux autres en face des principales brèches, pour empêcher toute sortie ; puis il revint au camp, qu'il trouva dans un grand désordre.

Dans le fait, le corps principal et l'arrière-garde de la nombreuse armée du duc continuant d'avancer, tandis que l'avant-garde, rompue et repoussée, opérait sa retraite, il en résulta un choc qui jeta partout la confusion. L'absence forcée de d'Himbercourt, qui remplissait les fonctions de maréchal-de-camp, augmenta le désordre ; et pour couronner le tout, par une nuit noire comme la gueule d'un loup, une pluie battante vint à tomber, et le terrain où l'armée assiégeante devait prendre position était marécageux et coupé d'un grand nombre de canaux. Il est difficile d'imaginer la confusion qui régna dans l'armée bourguignonne ; les chefs étaient séparés de leurs soldats, les soldats de leurs bannières et de leurs officiers. Chacun, du premier au dernier, ne pensait qu'à chercher un abri ou à s'en former un pour lui seul. Epuisés de fatigue, et blessés pour la plupart, les fuyards demandaient en vain des secours et des rafraîchissements ; tandis que ceux qui ignoraient le désastre se pressaient pour prendre part au sac de la ville, qu'ils croyaient être joyeusement commencé.

D'Himbercourt, en arrivant, eut donc une tâche des plus difficiles à remplir ; et elle fut aggravée encore par les reproches de son maître, qui n'eut aucun égard au devoir plus pressant dont il venait de s'acquitter. A la fin, la patience du brave soldat ne put tenir contre les repro-

ches déraisonnables du duc. — J'ai été remettre un peu d'ordre à l'avant-garde, dit-il, et j'ai laissé l'armée aux soins de Votre Altesse; et quand je reviens, je n'y puis reconnaître ni front, ni flanc, ni arrière-garde, tant est grande la confusion.

— Nous n'en ressemblons que mieux à un baril de harengs, dit le Glorieux, ce qui est la comparaison la plus naturelle pour une armée flamande.

La plaisanterie du bouffon fit rire le duc, et prévint peut-être une discussion plus sérieuse entre lui et son lieutenant.

Après un siége en règle, on s'empara d'une petite *lust-haus*, ou maison de campagne, appartenant à quelque riche bourgeois de Liége; on en expulsa tous les occupants, et le duc s'y établit avec sa suite. D'Himbercourt et Crèvecœur placèrent aux approches de ce poste une garde d'une quarantaine d'hommes d'armes, qui allumèrent un grand feu des débris de quelques bâtiments attenants qu'ils avaient démolis dans ce dessein.

A quelque distance sur la gauche, entre cette maison et le faubourg, lequel, comme nous l'avons dit, faisait face à une des portes de la ville

et était occupé par l'avant-garde bourguignonne, était une autre maison de plaisance, située entre cour et jardin, et sur les derrières de laquelle s'étendaient deux ou trois petits enclos. Ce fut là que le roi de France posa son quartier-général. Il ne se targuait pas de talents militaires, quoique sa haute sagacité, à laquelle il joignait une indifférence naturelle pour le danger, pût lui en tenir lieu; mais il savait choisir les plus braves et les meilleurs officiers, et reposait sur eux la confiance dont il les avait jugés dignes. Louis et les principaux personnages de sa suite se logèrent dans cette maison. Une partie des gardes écossaises fut placée dans la cour, où de petites constructions et des hangars pouvaient lui servir d'abri ; les autres stationnèrent dans le jardin. Le reste des troupes françaises prit ses quartiers en bon ordre dans les environs, et des postes avancés devaient donner l'alarme en cas d'alerte.

Dunois et Crawford, aidés de quelques vieux officiers et d'un certain nombre de soldats, parmi lesquels le Balafré se faisait remarquer par son activité, parvinrent, en abattant des murs, perçant des haies, comblant des fossés, et par d'autres travaux semblables, à établir entre les différents corps des troupes françaises une communication facile, de manière à ce qu'ils pussent se réunir sans confusion, en cas de nécessité.

Cependant le roi jugea à propos de se rendre sans cérémonie aux quartiers du duc de Bourgogne, pour connaître le plan d'opérations adopté et savoir quelle coopération était attendue de lui. Sa présence fit convoquer une sorte de conseil de guerre, auquel, sans cela, Charles n'aurait peut-être pas songé.

Ce fut alors que Quentin demanda instamment d'être admis en présence des deux princes, ayant à leur faire une communication importante. Cette audience lui fut accordée sans beaucoup de difficulté, et grande fut la surprise de Louis quand il entendit le jeune Écossais exposer avec calme et clarté le plan de Guillaume de La Marck, de faire une sortie sur le camp des assiégeants, sous l'uniforme et les bannières de France. Louis aurait préféré sans doute qu'une nouvelle de cette importance lui eût été communiquée en particulier ; mais, le fait venant d'être publiquement annoncé en présence du duc de Bourgogne, il se contenta de dire que, vrai ou faux, un tel rapport méritait une attention sérieuse.

— Pas la moindre, pas la moindre ! dit le duc d'un air indifférent. Si un pareil plan eût existé, ce n'est pas d'un archer de la garde écossaise que je l'aurais appris.

— Quoi qu'il en puisse être, répondit Louis, je vous prie, beau cousin, vous et vos capitaines, de vous souvenir que pour prévenir les conséquences fâcheuses d'une telle attaque, si elle avait lieu, contre notre attente, je ferai porter à mes soldats une écharpe blanche sur leur armure. — Dunois, veille à ce que cette disposition soit prise à l'instant; c'est-à-dire, ajouta-t-il, si notre frère et général y donne son approbation.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit le duc, si la chevalerie de France veut courir le risque de recevoir à l'avenir le nom de *Chevaliers de la manche de chemise*[1].

— Un pareil titre serait tout-à-fait convenable, mon ami Charles, dit le Glorieux, puisqu'une femme doit être la récompense du plus brave.

— Bien parlé, la Sagesse, dit Louis. — Bonsoir, cousin; je vais m'armer. — Mais, à propos, que direz-vous si je gagne moi-même la comtesse?

— Votre Majesté, répondit le duc d'une voix altérée, devra dans ce cas devenir un vrai Flamand.

— Je ne puis le devenir plus que je ne le suis déjà, répliqua le roi du ton de la plus franche cordialité; je voudrais seulement, mon cher cousin, que vous en fussiez bien convaincu.

Le duc ne répondit qu'en souhaitant une bonne nuit au roi, d'un ton que l'on pourrait comparer au hennissement d'un cheval farouche se dérobant aux caresses de son cavalier, qui le flatte pour le maintenir en repos pendant qu'il le monte.

— Je lui passerais sa duplicité, dit le duc à Crèvecœur; mais je ne puis lui pardonner de me croire assez stupidement fou pour être dupe de ses protestations.

Louis, de son côté, avait ses confidences à faire à Olivier, quand il fut de retour à son quartier. — Cet Écossais, dit-il, est un tel composé de finesse et de simplicité, que je ne sais qu'en faire. *Pasques-Dieu!* songe donc quelle impardonnable folie d'aller ébruiter le plan de sortie de l'honnête de La Marck devant le duc, Crèvecœur et tous les autres, au lieu de venir me souffler cela à l'oreille, et de me laisser au moins le choix de le seconder ou de le déjouer!

— Il vaut mieux que les choses se soient passées ainsi, Sire, dit Olivier; parmi les gens de votre suite, il en est beaucoup qui se fe-

[1] *Knights of the smock-sleeve.* Le mot *smock*, mis ici dans la bouche du duc, signifie spécialement une chemise de femme, ce qui amène la plaisanterie du bouffon.

raient scrupule d'attaquer la Bourgogne sans provocation, aussi bien que de faire cause commune avec de La Marck.

— Tu as raison, Olivier; il existe de tels fous par le monde, et nous n'avons pas le temps d'apaiser leurs scrupules par une petite dose d'intérêt personnel. Nous devons être des hommes loyaux, Olivier, et de fidèles alliés de la Bourgogne, pour cette nuit du moins; — le temps peut nous offrir une meilleure chance. Va porter l'ordre que personne ne quitte ses armes, et qu'on frappe aussi fort, en cas de nécessité, sur ceux qui crieront *France* et *Saint-Denis*, que s'ils criaient *Enfer* et *Satan*. Moi-même je prendrai quelque repos tout armé. Que Crawford place Quentin Durward au poste le plus avancé vers la ville; il aura le premier bénéfice de la sortie qu'il nous a annoncée. — S'il s'en tire heureusement, il n'en aura que plus d'honneur. Mais prends un soin tout particulier de Martius Galeotti, et veille à ce qu'il demeure à l'arrière-garde, à la place la plus sûre. — Il est trop porté à se hasarder, et en vrai fou, il voudrait être à la fois philosophe et homme d'épée. Veille à tout cela, Olivier, et bonne nuit. — Que Notre-Dame de Cléry et monseigneur saint Martin de Tours soient propices à mon repos !

CHAPITRE XXXVII.

LA SORTIE.

Il regarda, et vit quelle foule innombrable se précipitait hors des portes de la cité. *Le Paradis reconquis.*

Un profond silence régna bientôt dans la formidable armée campée sous les murs de Liége. Assez longtemps encore, les cris des soldats répétant leurs signaux et cherchant à rejoindre leurs bannières retentirent seuls, semblables aux hurlements de chiens égarés cherchant leurs maîtres. Mais enfin, épuisés par les fatigues de la journée, les soldats dispersés se réunirent sous les abris qu'ils purent trouver, et ceux qui n'en trouvèrent pas s'étendirent le long des murs, au pied des haies, partout où ils virent une protection temporaire, pour y attendre le matin, — que beaucoup d'entre eux ne devaient pas voir. Le sommeil ferma tous les yeux, à l'exception de ceux des gardes qui veillaient, fatigués et inattentifs, devant les logements des deux princes. Les dangers et les espérances du lendemain, — et même les plans d'avenir que beaucoup de jeunes seigneurs fondaient sur la récompense splendide réservée à celui qui vengerait le meurtre de l'évêque de Liége, —

s'effacèrent peu à peu des esprits engourdis par la fatigue et le sommeil. Mais il n'en fut pas ainsi pour Quentin Durward. La connaissance que lui seul avait des moyens de reconnaître de La Marck dans la mêlée ; — le souvenir de celle à qui il devait cet avis, et l'heureux augure qu'il en pouvait tirer ; — la pensée que la fortune l'avait placé dans une crise périlleuse, à la vérité, et pleine d'incertitude, mais où il lui restait du moins une chance d'en sortir triomphant, éloignèrent de lui toute idée de repos, et le remplirent d'une vigueur qui défiait la fatigue.

Placé, par ordre exprès du roi, au poste le plus avancé, entre les quartiers français et la ville, assez loin à la droite du faubourg que nous avons déjà mentionné, il aurait voulu percer de son regard l'espace qui s'étendait devant lui, et ses oreilles attentives cherchaient à saisir le moindre bruit qui pouvait annoncer quelque mouvement dans la place assiégée. Mais ses lourdes horloges avaient déjà sonné trois heures, et tout était encore silencieux comme le tombeau.

Quentin commençait à croire que l'attaque était remise au point du jour, et il pensait avec joie qu'il n'en reconnaîtrait que plus aisément la barre d'illégitimité traversant les armes d'Orléans, lorsqu'enfin il crut entendre dans la ville un sourd murmure, semblable au bourdonnement d'un essaim troublé qui se rassemble pour la défense de sa ruche. Il prêta l'oreille : — le bruit continua, mais si vague et si imperceptible, que ce pouvait être le murmure du vent dans les arbres d'un bois éloigné, ou peut-être quelque ruisseau enflé par la pluie du soir précédent, et se jetant avec plus d'impétuosité que d'ordinaire dans la Meuse au cours pesant. Cette incertitude empêcha Quentin de donner l'alarme dès le premier instant ; car c'eût été une faute grave de la donner inconsidérément.

Mais le bruit devint plus distinct, et en même temps il sembla se diriger vers le faubourg, et vers le poste même qu'occupait Durward. Il jugea alors qu'il devait se replier silencieusement sur le petit corps d'archers destiné à le soutenir, et qui était commandé par son oncle. En un instant tous furent sur pied, avec aussi peu de bruit que possible ; un moment après, lord Crawford était à leur tête. Il dépêcha un archer pour donner l'alarme au roi et à sa maison, et fit retirer sa petite troupe à quelque distance, en arrière, de son feu de bivouac, afin qu'elle restât dans l'ombre. Le bruit croissant, qui s'était encore rapproché d'eux, cessa tout à coup ; mais bientôt ils entendirent distinctement le

bruit plus éloigné de la marche pesante d'un corps nombreux se dirigeant sur le faubourg.

— Ces paresseux de Bourguignons sont endormis à leurs postes, dit Crawford à voix basse; courez au faubourg, Cunningham, et éveillez ces bœufs stupides.

— Faites un détour en arrière pour vous y rendre, dit Durward; si jamais j'ai su distinguer la marche d'un être vivant, il y a maintenant un corps nombreux entre nous et le faubourg.

— Bien parlé, Quentin, bien parlé, mon brave, dit Crawford; tu es soldat avant l'âge. Ils n'ont fait halte que pour attendre les autres. — Je voudrais seulement savoir où ils sont!

— Je vais me glisser en avant, Mylord, et je tâcherai de vous rapporter quelque information.

— Va, mon gentil garçon; tu as l'oreille fine, de bons yeux et de la bonne volonté. — Mais prends garde. — Je ne voudrais pas te perdre pour trois placks [1].

Quentin s'avança avec précaution, et son arquebuse prête à faire feu, sur un terrain que le soir précédent il avait reconnu avec soin, jusqu'à ce qu'il se fût assuré que non-seulement il y avait près de là un corps de troupes très-considérable, stationnant entre le quartier royal et le faubourg, mais de plus qu'un parti détaché et peu nombreux était en avant, à une très-petite distance de l'endroit où il se trouvait lui-même. Ils semblaient délibérer à voix basse sur ce qu'ils avaient à faire. Enfin, deux ou trois enfants perdus de ce petit corps d'éclaireurs, se dirigèrent du côté où était Quentin et s'approchèrent de lui à deux longueurs de pique. Voyant qu'il lui était impossible de faire retraite sans être découvert, Quentin cria à haute voix : *Qui vive?* — *Vive Liége!* répondit-on; *c'est-à-dire*, reprit-on aussitôt, *Vive France!* — Durward fit feu de son arquebuse. Un homme poussa un gémissement et tomba; et sous le coup d'une décharge irrégulière, mais qui lui fit voir que cette troupe détachée était plus nombreuse qu'il ne l'avait supposé, il se hâta de rejoindre son poste.

— Admirablement fait, mon brave! s'écria Crawford. — Maintenant,

[1] Expression proverbiale employée en Écosse, pour désigner quelque chose auquel on attache du prix. (W. S.)

Le plack est une petite monnaie de cuivre. (L. V.)

mes enfants, replions-nous sur le quartier général ; — ils sont trop nombreux pour les attendre en rase campagne.

En conséquence, ils rentrèrent dans la maison qu'occupait le roi ; ils y trouvèrent les troupes dans le plus grand ordre, tant dans la cour que dans le jardin, et le roi lui-même prêt à monter à cheval.

— Où allez-vous, Sire ? lui dit Crawford ; vous êtes en sûreté ici au milieu de vos soldats.

— Non, non, dit Louis ; il faut que j'aille à l'instant trouver le duc, et qu'il soit convaincu de notre bonne foi dans ce moment critique, ou bien nous aurons sur le dos en même temps les Liégeois et les Bourguignons. Montant alors à cheval, il ordonna à Dunois de prendre le commandement des troupes françaises hors de la maison, et à Crawford de veiller avec les archers de la garde sur la *lust-haus* et ses enclos. Il fit avancer deux pièces de siége et un pareil nombre de fauconneaux (pièces de campagne), qu'on avait laissés à quelque distance en arrière ; et il recommanda en même temps de garder ce poste, mais de ne pas chercher à aller en avant, quelque succès qu'on pût obtenir. Après avoir donné ces ordres, il partit, suivi d'une petite escorte, pour les quartiers du duc.

Le délai qui permit de faire toutes ces dispositions fut dû à un heureux hasard. Le coup d'arquebuse tiré par Quentin avait justement

tué le propriétaire de la *lust-haus*, lequel servait de guide à la colonne qui devait l'attaquer. Sans ce retard, l'attaque aurait bien pu réussir.

Durward, par ordre du roi, le suivit aux quartiers du duc. Ils trouvèrent celui-ci livré à des transports de fureur qui le mettaient presque hors d'état de s'acquitter des devoirs de général. La présence d'esprit n'avait pourtant jamais été plus nécessaire; car outre le bruit d'un combat furieux engagé en ce moment presque homme à homme, dans le faubourg, sur la gauche du corps d'armée; — outre l'attaque non moins impétueuse sur les quartiers du roi, au centre, — une troisième colonne de Liégeois, plus nombreuse encore que les deux autres, était sortie de la ville par une brèche plus éloignée, et, s'étant dirigée par des ruelles, des champs de vignes et des sentiers qui leur étaient bien connus, était venue prendre en flanc sur la droite l'armée bourguignonne, à qui les cris de *Vive France! Denis-Montjoie!* mêlés à ceux de *Liége!* et de *Sanglier Rouge!* firent craindre une trahison des Français confédérés, et qui ne fit qu'une résistance faible et imparfaite. Écumant de colère, et vomissant des imprécations et des malédictions contre son seigneur suzerain et tout ce qui lui appartenait, le duc donna ordre aux archers et aux hommes d'armes de tirer indistinctement sur tous les Français, noirs ou blancs,—faisant allusion aux écharpes dont les soldats royaux s'étaient fait un signe de reconnaissance.

L'arrivée du roi, suivi seulement du Balafré, de Quentin et d'une dizaine d'archers, fit renaître la confiance entre les Bourguignons et les Français. D'Himbercourt, Crèvecœur et les autres chefs bourguignons, dont les noms étaient à cette époque aussi célèbres que redoutés à la guerre, se précipitèrent vers tous les points menacés; et tandis que quelques-uns faisaient avancer à la hâte des corps de troupes plus éloignés, auxquels la panique ne s'était pas communiquée, d'autres accoururent aux lieux où l'action était engagée et ranimèrent l'esprit de discipline. Le duc lui-même se montrait aux premiers rangs, frappant et taillant comme un simple homme d'armes. Peu à peu l'ordre se rétablit dans les rangs des Bourguignons, dont l'artillerie fit beaucoup de mal aux assaillants. La conduite de Louis, pendant ce temps, était celle d'un général habile, calme, réfléchi, qui ne cherche ni ne fuit le danger; et il montra tant de sagacité et de sang-froid, que les chefs bourguignons eux-mêmes obéissaient sans hésiter à ses ordres.

La scène alors devint plus acharnée et plus horrible. Sur la gauche, après une lutte opiniâtre, le faubourg avait été livré aux flammes, et

au milieu de ce vaste et terrible incendie, les combattants se disputaient encore ses ruines embrasées. Au centre, les troupes françaises, quoique pressées par des forces très-supérieures, faisaient un feu si constant et si nourri, que la maison de plaisance, resplendissante de l'éclat des lueurs rapides, semblait enveloppée de la couronne de flammes des martyrs. Sur la droite, les deux partis gagnaient ou perdaient du terrain tour à tour, avec des succès variés, suivant que des renforts sortaient de la ville ou que des troupes fraîches arrivaient de l'arrière-garde bourguignonne. Le combat dura ainsi, avec un acharnement soutenu, pendant trois mortelles heures, qui amenèrent enfin le lever de l'aurore, tant désiré par les assiégeants. A droite et au centre, les efforts de l'ennemi parurent alors se ralentir, et l'on entendit plusieurs décharges d'artillerie partir du quartier-général du roi.

— Bénie soit la sainte Vierge! s'écria Louis dès que ce bruit frappa ses oreilles; ils ont fait approcher les canons; la *lust-haus* est sauvée. — Allez dire à Dunois, ajouta-t-il en s'adressant au Balafré et à Quentin, de quitter le poste qu'il occupe, de se rapprocher des murs de Liége, avec tous nos hommes d'armes, à la réserve de ce qui sera nécessaire pour la défense de la maison, et de se porter sur la droite, entre ces obstinés Liégeois et la ville, d'où ils reçoivent sans cesse des renforts.

L'oncle et le neveu se dirigèrent au galop vers Dunois et Crawford, qui reçurent avec joie l'ordre de sortir de leur guerre défensive. A la tête d'un corps d'environ deux cents gentilshommes français, outre les écuyers et la plus grande partie des archers avec les hommes de leur suite, ils traversèrent le champ de bataille, foulant aux pieds les morts et les blessés, et ils arrivèrent sur les flancs du corps principal des Liégeois, par lequel la droite de l'armée bourguignonne avait été si rudement assaillie. Le jour croissant leur laissa voir de nouvelles forces sortant encore de la ville, soit dans le dessein de continuer la bataille sur ce point, soit pour protéger la retraite des troupes engagées.

— Par le Ciel! s'écria le vieux Crawford en regardant Dunois, si je n'étais certain que c'est *toi* qui es à mon côté, je croirais te voir parmi ces bandits et ces bourgeois, les mettant en ordre avec ton bâton de commandement; — seulement si c'est toi qui es là-bas, tu es plus gros que de coutume. Es-tu bien sûr que ce chef qui porte tes

armes n'est pas ton *wraith*[1]! ton *homme double*, comme disent ces Flamands?

— Mon *wraith!* répondit Dunois; je ne sais ce que vous voulez dire. Mais ce coquin qui porte mes armes sur son cimier et sur son écu sera tout à l'heure châtié de son insolence.

— Au nom du Ciel, Monseigneur, laissez-moi le soin de cette vengeance! s'écria Quentin.

— A toi, jeune homme? dit Dunois; ta demande est vraiment modeste. — Non, non; — de telles choses n'admettent point de substitution. — Alors se retournant sur sa selle, il cria à ceux qui le suivaient: Gentilshommes français, formez votre ligne et la lance en arrêt! Ouvrons au soleil levant un passage à travers ces pourceaux de Liége et ces sangliers des Ardennes, qui font une mascarade de nos vieilles armoiries!

Les hommes d'armes répondirent par l'acclamation : A Dunois! à Dunois! — Vive le hardi bâtard! Orléans à la rescousse! — et, leur chef au milieu de la ligne, ils lancèrent leurs chevaux au grand galop. Ils n'avaient pas affaire à de timides ennemis. A l'exception de quelques officiers à cheval, le corps nombreux qu'ils chargeaient était entièrement composé d'infanterie. Le premier rang avait mis un genou en

terre, le bout de leurs lances enfoncé dans le sol; et le second rang

[1] Terme écossais désignant une apparition, et plus particulièrement celle d'une personne encore vivante. (L. V.)

courbait la tête, afin que ceux du troisième rang présentassent leurs piques au-dessus; et ils offraient ainsi à la charge impétueuse des hommes d'armes la même défense que le hérisson présente à son ennemi. Peu réussirent à s'ouvrir un chemin à travers ce rempart de fer: Dunois fut de ceux qui le franchirent. Donnant de l'éperon à son cheval et faisant faire au noble animal un bond en avant de plus de douze pieds, il se trouva au milieu de la phalange, et chercha à joindre l'objet de son animosité. Quelle fut sa surprise en retrouvant alors Quentin à son côté, combattant sur la même ligne que lui-même! — La jeunesse, un courage ardent et la détermination de réussir ou de succomber avaient, cette fois encore, maintenu le jeune Écossais au niveau du meilleur chevalier de l'Europe; car telle était la réputation de Dunois, réputation bien méritée.

Leurs lances furent bientôt brisées; mais les lansquenets ne pouvaient résister aux coups pesants de leurs longues épées, tandis que les guerriers français, entièrement couverts d'acier ainsi que leurs chevaux, étaient difficilement atteints par les piques de leurs ennemis. Dunois et Durward s'efforçaient à l'envi de parvenir à l'endroit où celui qui avait pris les armoiries d'Orléans remplissait les devoirs d'un chef habile et intrépide; en ce moment, Dunois aperçut sur un autre point la tête et les défenses de sanglier, insignes ordinaires de Guillaume de La Marck. — Tu es digne de venger les armes d'Orléans! cria-t-il à Quentin; je t'en laisse le soin. — Balafré, soutenez votre neveu; mais que personne n'ose disputer à Dunois la chasse du Sanglier!

On conçoit aisément avec quelle joie Quentin accepta cette part qui lui était faite. Chacun d'eux s'empressa de se frayer un chemin vers l'objet qu'il voulait atteindre, suivis l'un et l'autre et soutenus par autant d'hommes d'armes qu'il put s'en maintenir près d'eux.

Mais, en ce moment, la colonne que de La Marck se proposait d'appuyer quand lui-même avait été arrêté par la charge de Dunois, avait perdu tout l'avantage que la nuit lui avait donné; tandis que les Bourguignons avaient repris, avec le jour, la supériorité qui appartient à une bonne discipline. La masse liégeoise fut forcée à la retraite, qui bientôt devint une fuite; et retombant sur ceux qui étaient engagés avec les hommes d'armes français, ce fut une horrible confusion de combattants, de fuyards et de poursuivants, roulant pêle-mêle vers les murs de la ville, et dont le flot s'écoula enfin par la large brèche sans défense à travers laquelle les Liégeois avaient opéré leur sortie.

Quentin faisait des efforts surhumains pour atteindre l'objet spécial de sa poursuite qu'il ne perdait pas de vue, et qui, de la voix et par son exemple, s'efforçait de ramener les fuyards au combat; un parti de lansquenets d'élite le soutenait vaillamment. Le Balafré et quelques-uns de ses camarades, attachés aux pas de Quentin, admiraient la bravoure merveilleuse déployée par un soldat si jeune. De La Marck, car c'était lui-même, réussit un moment à rallier quelques-uns des siens et à repousser les plus avancés des poursuivants. Il avait à la main une massue de fer, devant laquelle tout semblait reculer; et il était tellement couvert de sang qu'il était devenu presque impossible de discerner sur son écu les armoiries qui avaient tellement enflammé le courroux de Dunois.

Quentin trouva alors peu de difficulté à le joindre; car la situation avantageuse qu'il avait prise sur la brèche, et l'usage qu'il faisait de sa terrible masse d'armes, portaient la plupart des assaillants à chercher un point d'attaque moins dangereux que celui qui était défendu par un si redoutable antagoniste. Mais Quentin, qui connaissait mieux l'importance de la victoire à remporter sur cet ennemi formidable, sauta de cheval au pied de la brèche, et, abandonnant le noble animal, présent du duc d'Orléans, il se mit à gravir les ruines pour croiser le fer avec le Sanglier des Ardennes. Celui-ci, comme s'il eût deviné son intention, se tourna vers Durward, la massue haute; et ils étaient sur le point de se rencontrer, quand un cri terrible de triomphe, de tumulte et de désespoir, annonça que les assiégeants étaient entrés dans la ville par un autre point, en arrière de ceux qui défendaient la brèche. A ces cris de terreur, de La Marck abandonna le rempart, et, rassemblant autour de lui, de la voix et du cor, les derniers compagnons de sa fortune désespérée, il s'efforça de se faire jour vers une partie de la ville d'où il aurait pu gagner l'autre côté de la Meuse. Ceux qui le suivaient formaient un corps encore redoutable de soldats bien disciplinés, qui, n'ayant jamais accordé quartier, étaient résolus à n'en pas demander. En ce moment de désespoir, ils se rangèrent d'eux-mêmes en si bon ordre, que leur front occupait toute la largeur de la rue. Ils se retiraient lentement, faisant de temps à autre face à ceux qui les poursuivaient, et qui bientôt, pour la plupart, cherchèrent une occupation moins dangereuse, en forçant les portes des maisons pour se livrer au pillage. Caché par son déguisement à ceux à qui sa mort promettait honneur et élévation, il est probable que de La Marck aurait

pu s'échapper, sans la poursuite opiniâtre de Quentin, du Balafré et de quelques-uns de leurs camarades. A chaque pause que faisaient les lansquenets, un combat furieux s'engageait entre eux et les archers ; dans chacune de ces mêlées, Quentin ne cherchait que de La Marck ; mais celui-ci, qui n'avait alors d'autre but que sa retraite, semblait vouloir éviter un combat singulier avec le jeune Écossais. Partout la confusion était générale. Les clameurs et les cris des femmes, les hurlements des habitants épouvantés, en butte à tous les excès de la licence militaire, retentissaient horribles et perçants au milieu des acclamations de la bataille ; — c'était comme la voix de la misère et du désespoir, luttant de violence avec la voix de la fureur.

De La Marck, continuant sa retraite au milieu de cette scène infernale, venait de passer la porte d'une petite chapelle, objet d'une vénération particulière, quand les cris de France ! France ! Bourgogne ! Bourgogne ! lui apprirent qu'une partie des assiégeants venait de pénétrer par l'autre extrémité de la rue étroite où il se trouvait, et que sa retraite était coupée. — Conrad, dit-il à un des siens, mets-toi à la tête de nos hommes. Charge vigoureusement ces drôles, et fais-toi jour si tu peux ; — quant à moi, tout est dit. Mais, quoique aux abois, je suis homme encore à envoyer aux enfers avant moi quelques-uns de ces vagabonds d'Écosse.

Son lieutenant obéit, et, suivi de ce qui restait de lansquenets en vie,

il se précipita à la rencontre des Bourguignons qui s'avançaient de l'autre bout de la rue, pour tâcher de se frayer un chemin au milieu d'eux. Cinq ou six seulement des meilleurs soldats de de La Marck restèrent près de leur maître, déterminés à périr avec lui, et firent face aux archers, qui n'étaient pas beaucoup plus nombreux. — Sanglier! Sanglier! holà! gentilshommes d'Écosse! s'écria le scélérat mais intrépide de La Marck, en brandissant sa massue, qui veut charger le Sanglier des Ardennes? — qui veut gagner une couronne de comte? — Vous, jeune homme, il me semble que vous en avez envie; mais il faut la conquérir avant de la porter.

Quentin n'entendit ces paroles qu'imparfaitement, à travers le casque fermé de Guillaume; mais il ne put se méprendre sur le geste qui les accompagna, car à peine avait-il eu le temps de crier à son oncle et à ses camarades de se tenir en arrière, s'ils étaient gentilshommes, que de La Marck s'élança sur lui d'un seul bond, comme un tigre, levant en même temps sa massue pour l'en frapper, en retombant, avec toute la force que lui donnerait son élan. Mais, l'œil vif et le pied léger, Quentin fit à temps un saut de côté, et évita ainsi un choc qui aurait pu lui être fatal.

Ils combattirent alors corps à corps, comme le loup avec le chien de berger, les autres restant de chaque côté spectateurs inactifs, car le Balafré criait de toutes ses forces qu'on les laissât lutter ensemble, ajoutant : Quand ce serait un Wallace, je ne craindrais pas pour mon neveu!

La confiance du vieux soldat ne fut pas trompée. Les coups du brigand réduit au désespoir tombaient comme ceux du marteau sur l'enclume, mais le jeune archer savait les éviter, grâce à son agilité et à son adresse. Ceux que portait son épée faisaient moins de bruit, mais plus d'effet. Les forces de Guillaume commençaient à l'abandonner, et son sang ruisselait sur la terre. Cependant, toujours soutenu par son courage et animé par la colère, le Sanglier des Ardennes continuait de combattre avec la même énergie, et la victoire de Quentin semblait encore douteuse et éloignée, quand la voix d'une femme qui l'appelait par son nom se fit entendre derrière lui en criant : Au secours! au secours! pour l'amour de la sainte Vierge!

Quentin tourna la tête, et du premier coup d'œil il reconnut Gertrude Pavillon, sa mante arrachée, et entraînée de force par un soldat français, qui, avec plusieurs autres, avait pénétré dans la petite cha-

pelle voisine, où ils s'étaient saisis, comme d'une proie, des femmes éperdues qui y avaient cherché un refuge.

—Attends-moi un moment! cria Quentin à de La Marck; et il courut vers sa bienfaitrice pour la délivrer d'une situation dont les dangers étaient assés à prévoir.

—Je n'attends le plaisir de personne, répondit de La Marck, en brandissant sa masse d'armes et commençant sa retraite; — charmé, sans doute, d'être délivré d'un assaillant si dangereux.

— Vous attendrez pourtant le mien, s'il vous plaît, lui cria le Balafré; je ne veux pas que la besogne de mon neveu reste à moitié faite. — Et en même temps il attaqua de La Marck avec son épée à deux mains.

Cependant, Durward trouva que la délivrance de Gertrude, qu'il avait cru devoir être l'affaire d'un moment, était une tâche plus difficile qu'il n'avait pensé. Celui qui s'était emparé d'elle, soutenu par ses camarades, refusait de lâcher prise; et tandis que Durward, aidé par un ou deux des siens, tâchait de l'y forcer, il perdit l'occasion que la fortune lui avait si heureusement apportée. Lorsqu'enfin il eut réussi à délivrer Gertrude, la rue était déserte; il s'y trouva seul avec elle. Oubliant totalement la situation de sa compagne qu'il laissait sans défense, il allait s'élancer à la poursuite du Sanglier, comme le lévrier suit le cerf à la piste; mais, s'attachant à lui avec désespoir, elle s'écria : Par l'honneur de votre mère, ne me laissez pas ici! — Si vous êtes un gentilhomme, conduisez-moi à la maison de mon père, où vous avez trouvé asile avec la comtesse Isabelle. — Pour l'amour d'elle, ne m'abandonnez pas!

Cet appel était désespérant, mais irrésistible. Disant adieu, avec une amertume de cœur inexprimable, aux espérances qui l'avaient soutenu et stimulé dans cette nuit sanglante, et qui un moment avaient été sur le point de se réaliser, Quentin, comme un esprit qui obéit malgré lui à un talisman plus puissant que sa volonté, conduisit Gertrude chez son père, où il arriva à temps pour défendre le syndic et sa maison contre une soldatesque effrénée.

Cependant le roi et le duc faisaient leur entrée dans la ville, à cheval et à travers une des brèches. Ils étaient l'un et l'autre armés de toutes pièces; mais Charles, couvert de sang depuis son panache jusqu'à ses éperons, poussa son cheval avec une sorte de fureur pour franchir la brèche, que Louis traversa du pas majestueux d'un pontife en tête d'une procession. Ils expédièrent des ordres pour arrêter le sac de la

ville, qui était déjà commencé, et pour rassembler leurs troupes dispersées. Les princes eux-mêmes se dirigèrent vers la grande église, à la fois pour protéger beaucoup des principaux habitants de la ville qui s'y étaient réfugiés, et pour y tenir une sorte de conseil militaire, après la messe d'actions de grâces qu'ils devaient y entendre.

Occupé, comme les autres officiers de son rang, à rassembler les soldats placés sous ses ordres, lord Crawford, au détour d'une rue conduisant à la Meuse, rencontra le Balafré qui se dirigeait tranquillement vers le fleuve, portant à la main une tête humaine qu'il tenait par ses cheveux ensanglantés, avec autant d'indifférence qu'un chasseur porte une gibecière.

— Qu'est ceci, Ludovic? dit le vieux commandant; que voulons-nous faire de cette charogne ?

— C'est une petite besogne que mon neveu avait plus d'à moitié faite; je l'ai achevée et j'y mets la dernière main ; — un pauvre diable

que j'ai dépêché là-bas, et qui m'a prié de jeter sa tête dans la Meuse. — Les hommes ont de singulières fantaisies quand vieux Petit-Dos [1]

[1] *Old Small-Back*. Expression vulgaire par laquelle les Écossais désignent la *Mort*, qui est ordinairement figurée par un squelette. (W. S.)

les agrippe ; mais Petit-Dos nous fera tous danser chacun à notre tour.

— Et vous allez jeter cette tête dans la Meuse? dit Crawford, regardant plus attentivement ce hideux trophée de la mort.

— Oui, ma foi ; si l'on refuse à un mourant sa dernière demande, on risque d'être hanté par son esprit, et j'aime à bien dormir.

— Il faut pourtant que vous couriez la chance de l'apparition, mon ami, reprit Crawford : car, sur mon âme, vous portez plus que vous ne pensez dans cette tête coupée. Venez avec moi ; — pas un mot de plus. — Venez avec moi.

— Au surplus, là-dessus je ne lui ai rien promis ; car, en vérité, je lui avais déjà coupé la tête avant que sa langue eût achevé sa demande. Je ne l'ai pas craint vivant, et, par saint Martin de Tours, je ne le craindrai pas davantage à présent qu'il est mort. D'ailleurs mon petit compère, le joyeux frère de saint Martin, me donnera un pot d'eau bénite.

Quand une messe solennelle eut été célébrée dans l'église cathédrale de Liége, et qu'un peu d'ordre eut été rétabli dans la ville épouvantée, Louis et Charles, entourés de leurs pairs, se disposèrent à entendre les réclamations de ceux qui avaient quelque chose à demander pour leurs hauts faits pendant la bataille. En premier lieu, on appela celui qui pouvait avoir droit au comté de Croye et à la main de la belle comtesse ; mais, au grand désappointement de plusieurs aspirants, dont chacun se croyait bien sûr d'avoir mérité le prix, leurs prétentions parurent enveloppées de doute et de mystère. Crèvecœur produisit une peau de sanglier, telle que la portait ordinairement de La Marck ; Dunois apporta un écu criblé de coups, sur lequel étaient ses armoiries ; plusieurs autres revendiquaient également l'honneur d'avoir donné la mort à l'assassin de l'évêque, et en apportaient des preuves semblables : — la riche récompense promise au vainqueur de de La Marck avait attiré la mort sur tous ceux qui avaient revêtu ses armes.

Des contestations bruyantes s'élevaient parmi les compétiteurs, et Charles, regrettant intérieurement la promesse inconsidérée qui avait soumis aux chances d'un tel hasard la main et les richesses de la belle vassale, espérait trouver dans ce conflit de réclamations opposées le moyen de les éluder toutes, quand Crawford fendit le cercle, traînant après lui le Balafré, qui, gauche et honteux, le suivait en rechignant comme un mâtin traîné en laisse. — Enlevez ces peaux, et ces cornes,

et ces morceaux de fer peints! s'écria le vieux lord; — celui-là seul a tué le Sanglier, qui peut en montrer les défenses!

En disant cela, il jeta sur le plancher la tête ensanglantée, aisément reconnaissable à la conformation singulière des mâchoires, lesquelles avaient réellement quelque ressemblance avec celles de l'animal dont de La Marck portait le nom, et cette tête fut reconnue à l'instant par tous ceux qui l'avaient vue [1].

L'air sombre et désagréablement surpris, Charles gardait le silence; Louis prit la parole: — Crawford, dit-il, j'espère que c'est un de mes fidèles Écossais qui a gagné le prix?

— Sire, c'est Ludovic Lesly, que nous appelons le Balafré.

— Est-il gentilhomme? demanda le duc; est-il de sang noble? autrement notre promesse serait nulle.

— C'est une pièce de bois assez mal taillée, répondit Crawford en regardant la figure gauche et embarrassée de l'archer; mais je la garantis de bonne souche. C'est une branche de l'arbre des Rothes, — et ils sont aussi nobles qu'aucune maison de France ou de Bourgogne, depuis qu'on a dit de leur premier ancêtre:

Between the less-lee [2] and the mair,
He slew the knigt, and left him there.

— Alors il n'y a rien à espérer de ce côté, dit le duc; la plus belle et la plus riche héritière de Bourgogne doit être la femme d'un grossier soldat mercenaire comme celui-ci, ou mourir renfermée dans un

[1] Nous avons déjà fait remarquer l'anachronisme qui a été commis touchant les crimes de ce baron sanguinaire; il est à peine nécessaire de répéter que n'ayant assassiné l'évêque de Liége qu'en 1482, le comte de La Marck n'a pu être tué quatre ans plus tôt à la défense de Liége. Dans le fait, le Sanglier des Ardennes, comme on l'appelait vulgairement, était de haute naissance; c'était le troisième fils de Jean Ier, comte de La Marck et d'Aremberg, et souche de la branche des barons de Lumain. Il n'échappa pas au châtiment dû à ses crimes, quoique ce n'ait été ni à l'époque ni de la manière supposées par l'auteur de *Quentin Durward*. Maximilien, empereur d'Allemagne, le fit arrêter à Utrecht, où il fut décapité en 1485, trois ans après la mort de l'évêque de Liége.

[2] Entre le less-lee et la mare
Il tua le chevalier et le laissa là.

Vieille chanson par laquelle les Leslie prouvent leur descendance d'un ancien chevalier qui tua, dit-on, un champion hongrois de taille gigantesque, et qui, par un jeu de mots sur le nom du lieu où il avait combattu son adversaire, garda pour lui-même le nom de Leslie. (W. S.)

couvent! — La fille unique de notre fidèle Reynold de Croye! — J'ai été trop prompt.

Et un nuage vint obscurcir son front, à la grande surprise de ses conseillers, qui rarement l'avaient vu donner la plus légère marque de regret aux conséquences nécessaires d'une résolution qu'il avait prise.

— Attendez un instant, dit lord Crawford; l'affaire est peut-être moins fâcheuse que Votre Altesse ne pense. Écoutez ce que ce cavalier veut vous dire. — Parle donc, ou que la peste t'étouffe! ajouta-t-il à demi-voix en se tournant vers le Balafré.

Mais l'épais soldat, quoiqu'il sût assez bien s'exprimer avec le roi Louis, à la familiarité duquel il était habitué, se trouva complètement incapable d'exposer sa résolution devant une assemblée aussi splendide que celle en présence de laquelle il se trouvait. Il se tourna à demi du côté des deux princes, préluda par un gros rire et deux ou trois effroyables contorsions de physionomie, et ne put prononcer que ces mots : Saunders Souplejaw... Le reste lui resta attaché au gosier.

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté et de Votre Altesse, dit Crawford, je parlerai pour mon concitoyen et vieux camarade. Vous saurez que dans son pays un prophète lui avait prédit que la fortune de sa maison serait faite par un mariage; mais comme, ainsi que moi, il n'est plus guère propre au mariage, qu'il aime le cabaret mieux qu'un boudoir de dame, et qu'il a quelques goûts de caserne, qui, pour lui, ne feraient de la grandeur qu'un embarras, il a suivi mon avis, et il cède les droits que lui donne la mort de Guillaume de La Marck à celui qui avait mis le Sanglier aux abois, à son neveu, au fils de sa sœur.

— Je me rends garant des services et de la prudence de ce jeune homme, dit le roi, charmé que le sort donnât un si beau lot à quelqu'un sur qui il avait quelque influence. Sans sa vigilance et son adresse, nous courions les plus grands dangers. — C'est lui qui nous a prévenus hier de la sortie de cette nuit.

— En ce cas, dit Charles, je lui dois une réparation pour avoir douté de sa véracité.

— Et je puis attester sa bravoure comme soldat, ajouta Dunois.

— Mais, interrompit Crèvecœur, quoique l'oncle soit un gentillâtre, cela ne fait pas que le neveu le soit nécessairement aussi.

— Il est de la maison de Durward, répondit Crawford, et il descend d'Allan Durward, qui fut grand intendant d'Écosse.

— Ah! si c'est le jeune Durward, reprit Crèvecœur, je n'ai plus rien à dire. La fortune s'est trop ouvertement déclarée en sa faveur, pour que je m'oppose plus longtemps à cette belle capricieuse. — Mais j'admire combien ces Écossais, même d'un lord à un simple cavalier, se soutiennent merveilleusement l'un l'autre.

— Écossais, épaule contre épaule, répondit Crawford, riant de la mortification du fier Bourguignon.

— Il faut pourtant voir, reprit le duc Charles d'un air soucieux, quels peuvent être les sentiments de la belle comtesse à l'égard de cet heureux aventurier.

— Par la messe! dit Crèvecœur, je n'ai que trop de raisons de croire que Votre Altesse la trouvera cette fois plus traitable que dans les occasions précédentes. — Mais pourquoi regretterais-je la fortune de ce jeune homme? Après tout, n'est-ce pas à l'esprit, à la fermeté et au courage qu'il doit la possession de la RICHESSE, du RANG et de la BEAUTÉ?

J'avais déjà envoyé à l'imprimeur les feuilles qui précèdent, et dont la conclusion, ce me semble, est une excellente morale pour l'encouragement de tous les émigrants de mon pays natal, à cheveux blonds, aux yeux bleus, aux longues jambes et au cœur intrépide, qui, dans ce temps d'agitation, pourraient être tentés d'embrasser l'honorable profession de Cavaliers de Fortune. Mais un sage ami, un de ces gens qui aiment le sucre qui reste au fond de leur tasse à thé autant que la saveur même du *souchong*, m'a adressé une amère remontrance, et insiste pour que je donne une relation précise et détaillée du mariage du jeune héritier de Glen-Houlakin avec l'aimable comtesse flamande ; pour que je dise combien de tournois furent célébrés et combien de lances rompues en une occasion si digne d'intérêt. Il veut que j'apprenne au lecteur curieux le nombre de vigoureux garçons qui héritèrent de la valeur de Quentin Durward, et celui des jolies filles en qui la comtesse Isabelle vit renaître ses charmes. Je lui ai répondu par le même courrier que les temps étaient changés, et que les mariages publics étaient entièrement hors de mode. Il fut un temps, et je puis m'en souvenir encore, où non-seulement les « quinze amis » de l'heureux couple étaient in-

vités à être témoins de son union, mais où les musiciens, comme dans le *Vieux Marin*[1], continuaient à « branler la tête » jusqu'aux premières lueurs matinales. Le *sack-posset*[2] était bu dans la chambre nuptiale ;— le bas était jeté[3], — et l'on se disputait la jarretière de la mariée en présence de l'heureux couple dont l'hymen venait de faire une seule chair. Les auteurs de l'époque avaient le louable soin de se conformer à la coutume : ils ne vous épargnaient ni la rougeur qui couvrait les joues de la mariée, ni le regard de désir du mari, ni un diamant dans les cheveux de celle-là, ni un bouton de la veste brodée de celui-ci ; jusqu'à ce qu'enfin, comme Astrée, ils eussent conduit leurs héros au lit. Mais ces détails ne conviennent plus aujourd'hui aux sentiments de modestie qui disposent nos jeunes filles modernes, — douces et candides créatures ! — à fuir la pompe et l'éclat, l'admiration et la flatterie, et, comme l'honnête Shenstone « à chercher la liberté dans une auberge ! »

Ainsi donc, à coup sûr, un récit des circonstances publiques qui caractérisaient toujours un mariage au quinzième siècle exciterait au plus haut point le dégoût de nos belles. Dans leur estime, Isabelle serait placée fort au-dessous de la fille qui trait les vaches et qui est chargée des fonctions les plus basses ; car celle-là même, fût-elle sous le porche de l'église, remercierait pour toujours l'honnête cordonnier à qui elle va donner sa main, s'il lui proposait de *faire des noces*, comme on dit sur les enseignes de Paris, au lieu de monter sur l'impériale d'une diligence et d'aller passer la lune de miel *incognito* à Deptford ou à Greenwich. Je ne veux donc pas m'arrêter plus longtemps sur cette matière, mais je m'esquiverai des noces d'Isabelle, comme fait l'Arioste de celles d'Angélique, laissant au lecteur à qui cela peut plaire le soin d'ajouter tous les détails que son imagination lui fournira.

« Quelque autre barde plus habile dira comment, dans sa splendeur

[1] Poëme burlesque de Coleridge. (L. V.)

[2] Breuvage fortifiant, dont le vin et le lait forment la base.

[3] La mariée jetait son bas en l'air, après qu'on avait éteint toutes les lumières dans la chambre nuptiale, où toutes les filles de la noce s'étaient rassemblées ; et si l'une d'elles était assez heureuse pour le recevoir, c'était un signe certain qu'elle serait mariée dans l'année. On voit que des deux côtés de la Manche les cérémonies et les croyances des mariages populaires sont à peu près les mêmes. (L. V.)

« féodale, le vieux castel de Bracquemont ouvrit sa porte gothique,
« quand à un Écossais éloigné de sa contrée natale l'aimable héritière
« donna sa main et son beau comté [1]. »

[1] E come a ritornare in sua contrada
Trovasse e buon naviglio e miglior tempo,
E dell' India a Medor desse lo scettro,
Forse altri cantera con miglior plettro.
Orlando furioso, canto XXX, stanza 16.

FIN DE QUENTIN DURWARD.

NOTES

SUR

QUENTIN DURWARD.

Nous recommandons à nos lecteurs de comparer le portrait que notre auteur a tracé du roi Louis XI, avec celui que nous en a laissé Commines, et qui fait l'objet de la note ci-après.

Ve Page 6.

PORTRAIT DE LOUIS XI, PAR COMMINES.

« Entre tous les princes que j'ay jamais connu, le plus sage pour soy tirer d'un mauvais pas, en temps d'adversité, c'estoit le roy Louis XI, nostre maistre, le plus humble en paroles et en habits, et qui plus travailloit à gaigner un homme qui le pouvoit servir, ou qui luy pouvoit nuire. Et ne s'ennuyoit point d'estre refusé une fois d'un homme qu'il prétendoit gaigner; mais y continuoit, en luy promettant largement, et donnant par effect argent et estats qu'il connoissoit luy plaire Et quant à ceux qu'il avoit chassés et déboutés en temps de paix et de prospérité, il les rachetoit bien cher, quand il en avoit besoin, et s'en servoit, et ne les avoit en nulle hayne pour les choses passées. Il estoit naturellement amy des gens de moyen estat, et ennemy de tous grands qui se pouvoient passer de luy. Nul homme ne presta jamais tant l'oreille aux gens, ni ne s'enquist de tant de choses, comme il faisoit, ni qui voulust jamais connoistre tant de gens; car aussi véritablement il connoissoit toutes gens d'auctorité et de valeur qui estoient en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Italie, et ès-seigneuries du duc de Bourgongne, et en Bretagne, comme il faisoit ses subjects. Et ces termes et façons qu'il tenoit, dont j'ay parlé cy-dessus, luy ont sauvé la couronne, vu les ennemis qu'il s'estoit lui-mesme acquis à son advènement au royaume. Mais surtout luy a servi sa grande largesse : car ainsi comme sagement il conduisoit l'adversité, à l'opposite, dès ce qu'il cuidoit estre à sûr, ou seulement en une trêve, se mettoit à mescontenter ses gens, par petits moyens qui peu luy servoient, et à grand

peine pouvoit endurer la paix. Il estoit léger à parler des gens, et aussi tost en leur présence qu'en leur absence, sauf de ceux qu'il craignoit; qui estoit beaucoup; car il estoit assez craintif de sa propre nature. Et quand pour parler il avoit reçu quelque dommage, ou en avoit suspicion, et le vouloit réparer, il usoit de cette parole au personnage propre : « Je sçay bien que ma langue m'a porté grand dommage; aussi m'a-« t-elle fait quelquefois du plaisir beaucoup; toutesfois c'est raison que je répare l'amende.» Et n'usoit point de ses privées paroles, qu'il ne fist quelque bien au personnage à qui il parloit; et n'en faisoit nuls petits. Encore fait Dieu grand'grâce à un prince, quand il sçait le bien et le mal, et par espécial quand le bien précède, comme au roy nostre maistre dessusdit. Mais à mon advis, que le travail qu'il eut en sa jeunesse, quand il fut fugitif de son père, et fuit sous le duc Philippe de Bourgongne, où il fut six ans, luy valut beaucoup; car il fut contraint de complaire à ceux dont il avoit besoin, et ce bien (qui n'est pas petit) luy apprit adversité. Comme il se trouva grand et roy couronné, d'entrée ne pensa qu'aux vengeances; mais tost lui en vint le dommage, et quand et quand la repentance; et répara cette folie et cet erreur, en regaignant ceux auxquels il tenoit tort. (Commines, *Mémoires*, liv. I, ch. x.)

L'historien ajoute ailleurs à ce portrait du roi Louis XI quelques traits dont Walter Scott a profité, et que par cette raison nous devons reproduire.

« Il avoit fait de rigoureuses prisons, dit Commines, comme cages de fer et autres de bois, couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures de quelque huict pieds de large, et de la hauteur d'un homme et un pied de plus. Le premier qui les devisa fut l'évesque de Verdun, qui en la première qui fut faite fut mis incontinent, et y a couché quatorze ans. Plusieurs l'ont maudit, et moy aussy qui en ay tasté, soubs le roy de présent[1], l'espace de huict mois. Autrefois avoit fait faire à des Alemands des fers très-pesants et terribles pour mettre aux pieds; et y estoit un anneau pour mettre au pied, fort malaisé à ouvrir, comme à un carquan; la chaîne grosse et pesante, et une grosse boule de fer au bout, beaucoup plus pesante que n'estoit de raison, et les appeloit-on les fillettes du roy. Toutesfois j'ay vu beaucoup de gens de bien prisonniers les avoir aux pieds, qui depuis en sont saillis à grand honneur et à grand'joye, et qui depuis ont eu de grands biens de luy... »

« Or cecy n'est pas nostre matière principale; mais faut revenir à dire qu'ainsi comme de son temps furent trouvées ces mauvaises et diverses prisons, tout ainsi avant mourir, il se trouva en semblables et plus grandes prisons, et aussy plus grande peur il eust que ceux qu'il y avoit tenus. Laquelle chose je tiens à très-grande grâce pour luy, et pour partie de son purgatoire. Et l'ay dit icy pour monstrer qu'il n'est nul homme, de quelque dignité qu'il soit, qui ne souffre ou en secret ou en public, et par espécial ceux qui font souffrir les autres. Ledit seigneur, vers la fin de ses jours, fit clorre tout à l'entour sa maison du Plessis-lès-Tours de gros barreaux de fer, en forme de grosses grilles, et aux quatre coins de sa maison quatre moineaux

[1] Charles VIII, fils et successeur de Louis XI.

de fer, bons, grands et espais. Lesdites grilles estoient contre le mur du costé de la place, et de l'autre part du fossé; car il estoit à fond de cuve; et y fit mettre plusieurs broches de fer massonnées dedans le mur qui avoient chacune trois ou quatre pointes, et les fit mettre fort près l'une de l'autre. Et davantage ordonna dix arbalestriers, à chacun des moineaux dedans lesdits fossés, pour tirer à ceux qui en approcheroient avant que la porte fust ouverte; et entendoit qu'ils couchassent auxdits fossés, et se retirassent auxdits moineaux de fer. Il entendoit bien que cette fortification ne suffisoit pas contre grand nombre de gens, ni contre une armée; mais de cela il n'avoit point de peur. Seulement craignoit-il que quelque seigneur ou plusieurs ne fissent une entreprise de prendre la place de nuict, demy par amour et demy par force, avec quelque peu d'intelligence; et que ceux-là prissent l'auctorité, et le fissent vivre comme homme sans sens et indigne de gouverner. La porte du Plessis ne s'ouvroit qu'il ne fust huict heures du matin, ni ne baissoit-on le pont jusques à ladite heure; et lors y entroient les officiers; et les capitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires, et puis ordonnoient leur guet d'archiers, tant à la porte que parmi la cour, comme en une place frontière estroitement gardée; et n'y entroit nul que par le guichet, et que ce ne fust du sçu du roy, excepté quelque maistre d'hostel et gens de cette sorte qui n'alloient point devers luy. Est-il donc possible de tenir un roy pour le garder plus honnestement et en estroite prison que luy-mesme se tenoit? Les cages où il avoit tenu les autres avoient quelque huict pieds en carré, et luy qui estoit si grand roy avoit une petite cour de chasteau à se pourmener; encore n'y venoit-il guères; mais se tenoit en la galerie, sans partir de là, sinon par les chambres; et alloit à la messe sans passer par ladite cour. Voudroit-on dire que ce roy ne souffrit pas aussy bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit, qui se faisoit garder, qui estoit ainsi en peur de ses enfants et de tous ses prochains parents, et qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs, qu'il avoit nourris, et qui ne tenoient bien ni honneur que de luy, tellement qu'en nul d'eux ne s'osoit fier, et s'enchaisnoit ainsi de si estranges chaines et clostures? Si le lieu estoit plus grand que d'une prison commune, aussi estoit-il plus grand que prisonniers communs. » (COMMINES, liv. VI, ch. XII.) (L. V.)

(B) Page 9.

PORTRAIT DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE, PAR COMMINES.

« Je l'ay vu grand et honorable prince, et autant estimé et requis de ses voisins, un temps a esté, que nul prince qui fust en chrestienté, ou par adventure plus. Je n'ay vu nulle occasion pourquoy plus tost il dust avoir encouru l'ire de Dieu, que de ce que toutes les grâces et honneurs, qu'il avoit reçus en ce monde, il les estimoit tous estre procédés de son sens et de sa vertu, sans les attribuer à Dieu, comme il devoit. Et à la vérité, il avoit de bonnes et vertueuses parties en luy. Nul prince ne le passa jamais de désirer nourrir grandes gens, et les tenir bien réglés. Ses bienfaits n'estoient point fort grands, pource qu'il vouloit que chacun s'en ressentist. Jamais nul plus libéralement ne donna audience à ses serviteurs et subjects. Pour le temps que

je l'ay connu, il n'estoit point cruel ; mais le devint peu avant sa mort (qui estoit mauvais signe de longue durée). Il estoit fort pompeux en habillements, et en toutes autres choses, et un peu trop. Il portoit fort grand honneur aux ambassadeurs, et gens estrangers. Ils estoient fort bien festoyés et recueillis chez luy. Il désiroit grande gloire, qui estoit ce qui plus le mettoit en ses guerres que nulle autre chose ; et eust bien voulu ressembler à ces anciens princes, dont il a esté tant parlé après leur mort ; et estoit autant hardy comme homme qui ait régné de son temps. » (COMMINES, liv. V, ch. IX.) (L. V.)

(Introd. Page 11.

LE HÉRAUT SUPPOSÉ.

Les hérauts, au moyen-âge, de même que les *feciales* chez les Romains, étaient investis d'un caractère regardé presque comme sacré. Frapper un héraut était un crime capital ; usurper le caractère d'un si auguste fonctionnaire, était une sorte de trahison envers ces hommes que l'on considérait comme dépositaires des secrets des rois et de l'honneur des nobles. Cependant, peu scrupuleux comme l'était Louis XI, il n'hésita pas à employer une fraude semblable lorsqu'il voulut entrer en communication avec Édouard IV d'Angleterre.

Usant de cette connaissance des hommes qu'il possédait à un si haut degré, il choisit, comme agent de cette comédie, un simple valet. Cet homme, dont il avait reconnu l'adresse, fut déguisé en héraut, avec tous les insignes de cet office, et envoyé en cette qualité pour ouvrir des négociations avec l'armée anglaise. Deux choses sont à noter dans ce fait : la première, c'est que ce stratagème, quoique d'une nature si frauduleuse, ne semble pas avoir été absolument nécessaire, puisque le seul avantage qu'en put retirer le roi Louis fut de ne se pas engager par l'envoi d'un messager officiel ; la seconde circonstance digne de remarque, c'est que Commines, quoique rapportant le fait fort en détail, est tellement enchanté de la perspicacité et de l'adresse du roi dans le choix et l'endoctrinement de son faux héros, qu'il ne songe même pas à faire la moindre observation sur l'impudence de cette supposition frauduleuse, non plus que sur le risque qu'il y avait qu'elle fût découverte. De ces deux circonstances, nous pouvons conclure que le caractère solennel que les hérauts continuaient de s'attribuer avait déjà perdu de son importance aux yeux des hommes d'état et des grands.

Ferne, lui-même, qui ne manque pas de zèle pour la dignité héraldique, semble, en quelque sorte, attribuer à la nécessité cette usurpation des droits des hérauts.

« Ce n'est pas sans honte, dit-il, que j'ai entendu quelques personnes approuver la conduite de Louis XI, roi de France, qui a si peu d'égard pour son propre honneur et

celui de ses armes que sa cour est souvent dépourvue de hérauts d'armes. Aussi lorsque le roi d'Angleterre, Édouard IV, entra en France avec des intentions hostiles, et mit le siége devant Saint-Quentin, ce même roi de France, faute d'un héraut à envoyer au roi anglais, fut contraint de suborner un valet, homme du commun, de l'affubler d'une bannière de trompette avec un trou au milieu, afin que le prétendu héraut passât sa tête au travers et la jetât sur ses épaules en guise d'une vraie cotte d'armes de France. Ce messager improvisé reçut ses instructions de la bouche même de son souverain et vint, jouant le rôle d'un héraut, offrir la paix à notre roi. — Eh bien! réplique Torquatus, l'autre interlocuteur du dialogue, une telle faute n'a jamais été commise par aucun de nos rois, et ne le sera jamais, j'espère. » (Ferne, *Blason des gentilshommes*, 1586, p. 161.)

L'auteur de ce livre curieux, outre plusieurs assertions sur les cottes d'armes, trop voisines du blasphème pour être rapportées, nous apprend que les apôtres étaient d'un sang noble, et que plusieurs descendaient du grand conquérant Judas Machabée, mais qu'appauvris par la succession des temps et les calamités de la guerre, ils avaient été contraints de descendre à des fonctions serviles. Il en fut de même des quatre docteurs et pères de l'Église (saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire), tous gentilshommes par le sang et par les armes (p. 98). L'exemplaire que l'auteur possède de ce rare traité (Souvenir d'un jeune ami plein d'espérance, et qui n'est plus), offre une curieuse boutade, preuve de l'irritabilité nationale et professionnelle d'un héraut écossais.

Cet individu, dont le nom paraît avoir été Thomas Drysdale, Islay Héraut, acheta ce livre en 1619; il semble l'avoir parcouru avec patience et profit jusqu'au passage suivant, où Ferne établit la différence entre les couronnes souveraines et feudataires : « C'est aussi un roi, et en même temps le vassal et le feudataire des états et de la puissance d'un autre roi, qui est son seigneur; tel est le roi d'Écosse par rapport à notre empire anglais. » Cette assertion enflamme le sang écossais d'Islay Héraut, qui, oubliant que l'ouvrage était imprimé depuis près de quarante ans, et que probablement l'auteur n'existait plus, écrivit sur la marge, dans un transport de colère : « Celui qui dit que les rois d'Écosse ont jamais été feudataires d'Angleterre, est un traître et a menti par la gorge, et je lui offre le combat. » (W. S.).

Voici comment Commines raconte la supposition de héraut dont il a été ici question :

« Le roy avoit plusieurs imaginations, pour sçavoir s'il envoyroit vers les Anglois ou non. Et avant que se seoir à table, m'en dit quelques paroles; car nostre roy parloit fort privément et souvent à ceux qui estoient plus prochains de luy, comme j'estois lors, et d'autres depuis; et aimoit à parler en l'oreille. Il luy vint en mémoire les paroles que le hérault d'Angleterre luy avoit dites, qui fust : qu'il ne faillist point à envoyer querir un sauf-conduit pour envoyer devers le roy d'Angleterre, dès qu'il seroit passé la mer, et qu'on s'addressast aux seigneurs de Havart et de Stanley. In-

continent qu'il fut assis à table, et un peu imaginé (qui estoit bien estrange à ceux qui ne le connoissoient; car sans le connoistre l'eussent jugé mal sage, mais les œuvres tesmoignent bien le contraire), il me dit en l'oreille : que je me levasse et que j'allasse manger à ma chambre, et que j'envoyasse querir un valet, qui estoit à monseigneur des Halles, fils de Mérichon de La Rochelle, et que je parlasse à luy, sçavoir s'il oseroit entreprendre d'aller en l'ost du roy d'Angleterre en habit de hérault. Je fis incontinent ce qu'il m'avoit commandé. Et fust très-esbahi quand je vis ledit serviteur : car il ne me sembloit ni de taille, ni de façon, propice à une telle œuvre; toutesfois il avoit bon sens (comme j'ai connu depuis), et la parole douce et amiable; jamais le roy n'avoit parlé à luy qu'une seule fois. Ledit serviteur fut très-esbahi quand il m'ouyt parler; et se jeta à deux genoux devant moy, comme celui qui cuidoit desjà estre mort. Je l'assurois le mieux que je pouvois, et lui promis une élection en l'île de Ré et de l'argent; et pour plus l'assurer, luy dis que cecy venoit des Anglois; et puis le fis manger avec moy, où n'estions que nous deux et un valet; et petit à petit, le mettrois en ce qu'il avoit à faire. Je n'y eus guère esté que le roy m'envoya querir; et luy contai de nostre homme; et luy en nommai d'autres plus propres à mon entendement; mais il n'en voulut point d'autre. Et vint luy mesme parler à luy; et l'assura plus en une parole que je n'avois fait en cent. Avec ledit seigneur n'entra en ladite chambre que monseigneur de Villiers, lors grand-escuyer, et maintenant baillif de Caën. Et quand il sembla au roy que nostre homme fust en bon propos, il envoya par ledit grand-escuyer querir une bannière de trompette, pour luy faire une cotte d'armes; car ledit seigneur n'estoit point convoiteux, ni accompagné de hérault ni de trompette, comme sont plusieurs princes : et ainsi le grand-escuyer, et un de mes gens firent cette cotte d'armes le mieux qu'ils purent. Et alla ledit grand-escuyer querir un esmail d'un petit hérault, qui estoit à monseigneur l'amiral, appellé Plein-Chemin; lequel esmail fut attaché à nostre homme; et luy apporta l'on secrettement ses housseaux et son habillement : et luy fut amené son cheval, et mis dessus, sans que personne en sçust riens; et luy mit on une belle bougette[1] à l'arçon de sa selle, pour mettre sa cotte d'armes; et bien instruit de ce qu'il avoit à dire, s'en alla tout droit à l'ost des Anglois. Après que nostre homme fut arrivé à l'ost des Anglois avec sa cotte d'armes sur le dos, tantôt fut arresté, et mené devant la tente du roy d'Angleterre. Il luy fut demandé qu'il y venoit faire. Il dit qu'il venoit de par le roy, pour parler au roy d'Angleterre, et qu'il avoit charge de s'addresser à messeigneurs de Havard et de Stanley. On le mena en une tente pour disner, et luy fit-on très-bonne chère. Au lever de la table du roy d'Angleterre, qui disnoit à l'heure que le hérault arriva, on mena ledit hérault devers luy, et l'ouyt...

« ...Le roy d'Angleterre, et une partie de ses princes, trouvèrent ces ouvertures très-bonnes; et fut baillé un sauf-conduit à nostre homme, tel qu'il le demandoit; et luy fut donné quatre nobles[2]; et vint avec luy un hérault, pour venir querir un sauf-conduit du roy, pareil à celui qu'il avoit donné... » (Commines, liv. IV, ch. VII.) (L. V.)

[1] Petite valise.

[2] Pièce d'or du temps

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

	Pages
Introduction	I
Introduction	XVII
Chap. premier. — Le Contraste	1
Chap. II. — Le Voyageur	12
Chap. III. — Le Château	27
Chap. IV. — Le Déjeuner	38
Chap. V. — L'Homme d'armes	58
Chap. VI. — Les Bohémiens	72
Chap. VII. — L'Enrôlement	94
Chap. VIII. — L'Envoyé	111
Chap. IX. — La Chasse au Sanglier	136
Chap. X. — La Sentinelle	149
Chap. XI. — La Galerie de Roland	167
Chap. XII. — Le Politique	180
Chap. XIII. — L'Astrologue	197
Chap. XIV. — Le Voyage	209
Chap. XV. — Le Guide	224
Chap. XVI. — Le Vagabond	236
Chap. XVII. — L'Espion épié	253
Chap. XVIII. — La Chiromancie	266
Chap. XIX. — La Cité	281
Chap. XX. — Le Billet	300

Pages.
Chap. XXI. — Le Sac du Château 316
Chap. XXII. — L'Orgie 331
Chap. XXIII. — La Fuite. 348
Chap. XXIV. — La Prisonnière 367
Chap. XXV. — L'Hôte inattendu. 381
Chap. XXVI. — L'Entrevue 392
Chap. XXVII. — L'Explosion 413
Chap. XXVIII. — L'Incertitude 431
Chap. XXIX. — Récrimination 448
Chap. XXX. — Incertitude 460
Chap. XXXI. — L'Entrevue 481
Chap. XXXII. — L'Enquête. 493
Chap. XXXIII. — Le Héraut 507
Chap. XXXIV. — L'Exécution. 520
Chap. XXXV. — Un Prix d'honneur 529
Chap. XXXVI. — L'Attaque. 537
Chap. XXXVII. — La Sortie. 549
Notes 569

FIN DE LA TABLE.

Tovey
Olivier Le daim
Tristan l'Ermite

465 | 6
35 76